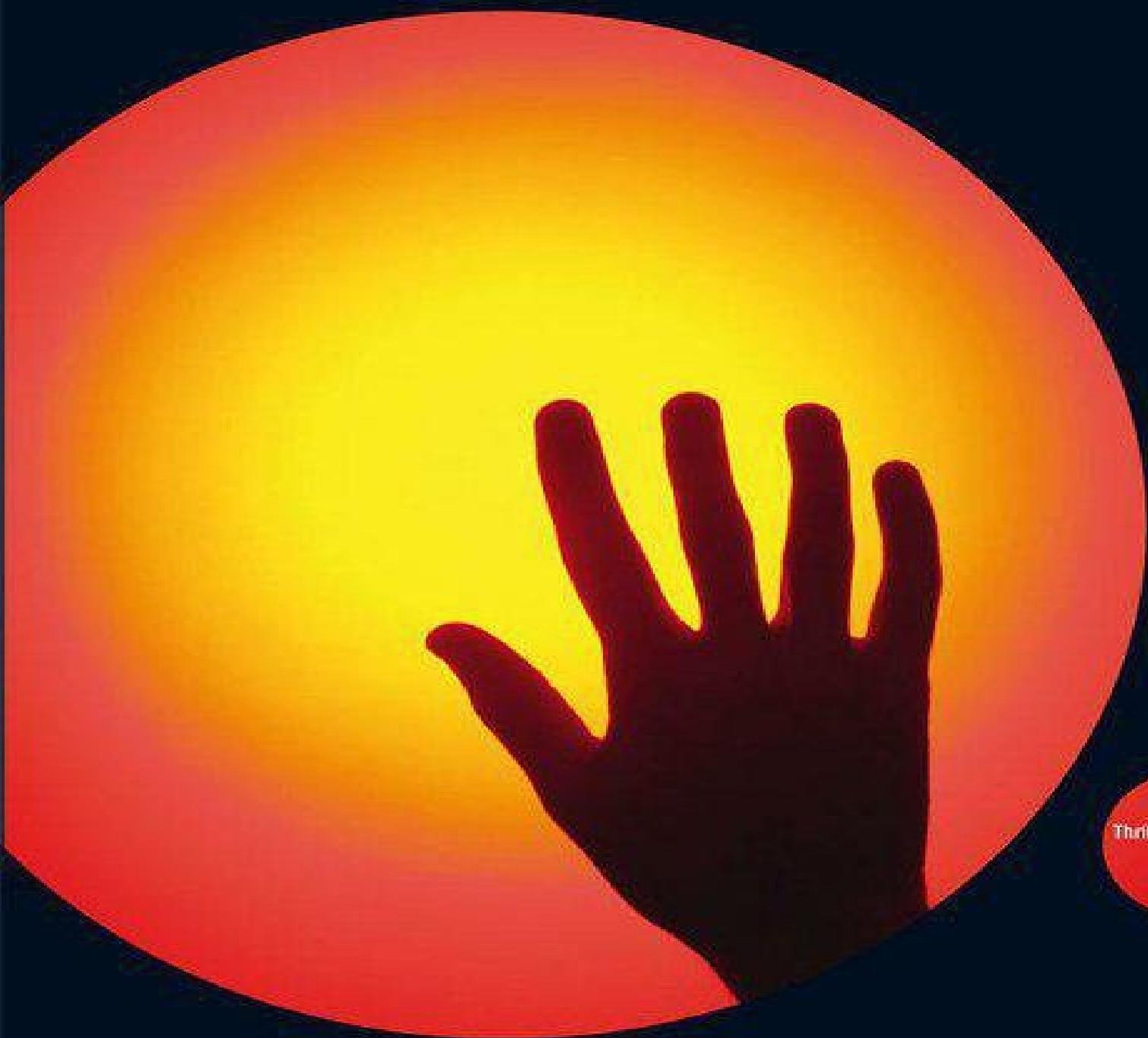


Au nom du dieu Soleil

Jean-Pierre Momcilovic



Thriller

 NOUVELLES
PLUMES

Au nom du dieu Soleil

Jean-Pierre Momcilovic



Thriller

NOUVELLES
PLUMES

Jean Pierre Momcilovic

Au nom du Dieu Soleil

Éditions de Noyelles

Ce roman est une œuvre d'imagination. Toute ressemblance avec des faits connus ou des personnes vivant toujours ou ayant vécu serait pure coïncidence

Chapitre 1 : juin 1987

Les longues vagues rougeâtres parcouraient en dansant les veines déjà noires du bois en grande partie consumé. La fumée montait droit dans le ciel alors que les dernières bûches faisaient entendre leurs ultimes craquements. Au milieu du cercle de pierres, le feu commençait à s'éteindre, même si le rougeoiement des braises dégageait encore une intense chaleur qui allait se prolonger longtemps encore après la disparition de la dernière flamme. Loin vers l'est, au-dessus de la cime immobile des grands arbres que pas un souffle de vent ne venait bercer, le noir du ciel se teintait lentement de rouge. Le jour allait se lever. Le soleil renaissait dans un ciel limpide simplement parsemé de quelques flocons nuageux aux couleurs rouge orangé. Des corbeaux passèrent en se chamaillant au-dessus de la cime des premiers arbres avant d'aller se poser à l'abri de la haie encore plongée dans la pénombre.

La longue traînée grise d'un avion vint couper en deux l'immensité du ciel.

Autour du cercle de pierres, la ronde des hommes et des femmes tournait lentement, en silence, fantômes encore gris dans la nuit finissante. Leurs vêtements blancs, longues robes dont la transparence était parfois soulignée par le rougeoiement des dernières braises pour les femmes et sortes de jupes courtes arrivant aux genoux pour les hommes, captaient parfois l'éclat d'une brindille qui s'enflammait. Ces éphémères sursauts étaient les derniers soupirs du brasier presque éteint. Quelques-uns de ces fantômes d'un autre temps marchaient pieds nus, d'autres portaient des sandales. Tous, mains croisées sur la poitrine, avançaient du même pas lent et régulier, comme artificiel, levant à peine les pieds au-dessus du cercle d'herbe écrasée par les piétinements de la nuit. Tous avaient le buste incliné vers l'avant, donnant à la fois une impression de soumission et d'épuisement.

L'avion disparut au-dessus des arbres, interrompant le tracé de la traînée dont l'origine commençait à se déliter dans le ciel.

Ils étaient une vingtaine, hommes et femmes en nombre à peu près identique. Le ciel passait du rouge à l'orange et commençait à se teinter de bleu. À l'ouest du feu, assis sur des sièges juchés sur une estrade en bois, le regard fixe braqué sur l'annonce du soleil levant, trois ombres commençaient à se détacher sur la nuit. Les dernières lueurs du foyer étaient trop faibles pour parvenir jusqu'à eux et les éclairer. Ils ne regardaient pas la ronde des marcheurs, les marcheurs semblaient les ignorer.

L'homme était assis sur le fauteuil central, vêtu de la même tunique blanche que les fantômes qui tournaient autour du feu finissant. Il portait des sandales dorées dont les lanières étaient attachées au-dessus de ses chevilles. Son menton était souligné par une sorte de barbe postiche et il portait une coiffe rappelant le Némès des pharaons. Il tenait entre ses mains posées en croix sur sa poitrine le héka et le nékhekh, la crosse et le flagellum, symbolisant le mariage du royal et du divin dans l'Égypte ancienne. Statue immobile, son regard semblait survoler le troupeau des marcheurs silencieux.

Sur les deux sièges légèrement plus bas qui encadraient le fauteuil central, deux femmes, vêtues de la même robe blanche que les ombres qui tournaient autour du feu, étaient assises, jambes serrées, mains posées sur les genoux. Toutes deux portaient des sandales dorées rappelant celles de l'homme. La plus âgée avait un regard acéré, alors que sa jeune compagne semblait ne rien regarder, les yeux perdus dans l'infini du ciel maintenant devenu bleu.

Tout comme au plus profond du temple d'Abou-Simbel le premier rayon du soleil vient deux fois par an aux jours d'équinoxe frapper le visage des statues de Ramsès et des dieux Ré et Amon, le premier rayon du soleil transperça les feuilles hautes des arbres et vint éclairer le visage de l'homme qui ferma un instant les yeux avant de se lever avec une lenteur qui faisait paraître son mouvement artificiel.

Sans même le regarder, faisant comme s'ils avaient deviné son geste, hommes et femmes cessèrent

aussitôt leur ronde autour du cercle de pierres et s'immobilisèrent, visages tournés vers le soleil naissant, mains jointes levées devant eux en une prière muette. Le frémissement des robes montrait que certains tremblaient, de fatigue ou de froid, mais tous s'efforçaient de rester immobiles.

— Splendide est ton lever à l'horizon du ciel, ô vivant Aton, créateur de toute vie¹ !

La voix de l'homme qui venait de se lever retentit dans le silence de l'aube. Un pesant silence suivit, comme si, dès les premiers mots, tous les bruits de la nature avaient disparu. Il avait gardé les mains croisées sur la poitrine. Son regard était tourné vers le soleil dont les rayons éclairaient maintenant son visage. Dès ses premiers mots, les deux femmes se levèrent également, tendant leurs mains jointes vers le ciel, comme le faisaient les marcheurs maintenant immobiles autour du cercle de pierres. Un chœur jaillit des poitrines fatiguées, reprenant les paroles du maître.

— Splendide est ton lever à l'horizon du ciel, ô vivant Aton, créateur de toute vie !

Couvrant les derniers mots du chœur, la voix de l'homme s'éleva de nouveau :

— Quand tu te lèves dans le ciel d'orient tu emplis toute terre de ta beauté.

Le chœur s'éleva de nouveau vers le ciel, reprenant les mêmes mots appris par cœur. Sans même attendre que les voix se soient tues, le maître poursuivit, s'arrêtant après chaque vers pour laisser le temps aux fidèles de le reprendre :

— Tu es beau, tu es grand, tu rayonnes, haut au-dessus de la terre.

— Tu es beau, tu es grand, reprirent les voix à peine perturbées par les derniers craquements des brindilles qui achevaient de se consumer.

— Tes rayons embrassent toutes les contrées, autant que tu en as créé.

— Bien que tu sois lointain, tes rayons sont sur la terre, on te voit mais ta route est invisible.

— Quand tu disparais à l'occident du ciel, le monde est dans l'obscurité comme dans la mort.

— La terre s'illumine quand tu te lèves sur l'horizon ; quand tu brilles comme Aton dans le jour, tu chasses l'obscurité ; lorsque tu lances tes rayons, les Deux-Terres sont en fête.

Chaque phrase était reprise de plus en plus fort par le chœur, puis le maître lançait au soleil naissant la phrase suivante, parlant lui aussi de plus en plus fort. Quand le disque aveuglant apparut au-dessus des arbres, obligeant l'immense majorité des participants à plisser fortement leurs paupières, le maître, qui seul avait gardé les yeux ouverts, ne semblant pas ébloui par la force du soleil, s'agenouilla. Il fut aussitôt imité par les deux femmes qui l'encadraient puis par l'ensemble des femmes et des hommes entourant le cercle de pierres au milieu duquel le feu semblait maintenant totalement éteint. Tous se prosternèrent, face contre terre, bras et mains tendus devant eux en direction du soleil. Ils restèrent ainsi de longues minutes, puis, comme obéissant à un signal muet, tous se levèrent en un même geste, certains aidant celles ou ceux qui paraissaient les moins valides, et tournèrent le dos au soleil.

Les fidèles quittèrent le cercle de pierres où quelques dernières volutes de fumée semblaient vouloir prolonger le feu au-delà de la nuit. Ils s'approchèrent de l'estrade, tête baissée et mains jointes, traînant les pieds sur l'herbe rase. Ils vinrent en deux rangs, les femmes en premier, les hommes les suivant, se placer face au maître qui, bras tendus devant lui, semblait leur apposer sa bénédiction. Les deux femmes avaient repris place sur leurs sièges, dans la position qu'elles occupaient avant de se lever, jambes serrées et mains posées sur les genoux.

— Ô grand Our Maou, guide-nous².

La prière des fidèles maintenant agenouillés devant l'estrade, tête baissée, bras tendus vers le maître, mains jointes, était le signe d'une soumission totale. La voix de l'homme s'éleva de nouveau, mais plus faiblement, puisque cette fois elle ne s'adressait plus au soleil mais aux adeptes agenouillés :

— Nous sommes ici protégés du monde sous le regard du divin soleil. Aton me parle, Aton me dit aussi que ceux du monde impur, qui nous entoure et que nous avons quitté, ne nous pardonneront pas

notre départ parce qu'ils ont compris que nous sommes les élus et que seuls les élus, seront sauvés quand la barque sacrée viendra au dernier jour du monde. Seuls les élus traverseront le fleuve de la nuit pour renaître avec les nouveaux rayons d'Aton. Allez, que le jour vous soit propice.

À ces mots du maître, les fidèles se relevèrent, certains avec difficultés, mais tous gardèrent le regard baissé. Les visages de la plupart d'entre eux étaient émaciés ; les traits étaient tirés et de larges cernes soulignaient les yeux du plus grand nombre ; les bras nus sortant des vêtements blancs dévoilaient la grande maigreur de certains. Toujours debout sur son estrade, encadré par les deux femmes toujours assises, le maître, dont le léger embonpoint contrastait avec l'état de grande maigreur des fidèles, regardait son troupeau qui défilait devant lui puis regagnait l'allée qui, à l'opposé de la forêt, remontait vers le château. Beaucoup marchaient en traînant les pieds sur le sol poussiéreux, comme si la marche leur était devenue pénible après qu'ils eurent tourné aussi longtemps autour du cercle de pierres.

Le silence était seulement percé par le chant des oiseaux qui avait repris aussitôt après les dernières paroles du maître.

Un vaste jardin, maintenant baigné de soleil, occupait une grande partie de l'espace s'étendant de l'esplanade gravillonnée qui longeait le château, pour aller jusqu'au haut mur de pierres surmonté de fils barbelés clôturant la propriété.

Tous les fidèles, à l'exception de trois femmes et de deux hommes qui quittèrent les rangs pour pénétrer dans le château, se dirigèrent vers le cabanon en planches, recouvert de plaques de tôle ondulée, trônant au milieu du jardin. Ils y pénétrèrent l'un après l'autre, ressortant chacun avec un outil de jardinage et les pieds chaussés de sabots en caoutchouc tous identiques. Quelques minutes plus tard, tous étaient devenus jardiniers, qui bêchant un espace nu, qui arrachant les mauvaises herbes apparaissant entre les rangs de carottes ou de radis, qui plantant les longues branches de noisetiers qui allaient servir de tuteurs aux haricots. Personne ne parlait. Certains travaillaient avec vigueur, d'autres avec une grande lassitude, mais chacun semblait avoir une tâche qui lui était assignée et qu'il accomplissait comme un véritable rite. Seuls quelques merles à peine effarouchés, à la recherche des vers de terre découverts par les jardiniers, prenant à chaque nouveau passage un peu plus d'assurance, rompaient parfois le silence de leurs cris stridents.

Le maître, que suivaient les deux femmes, l'une paraissant avoir comme lui une quarantaine d'années, l'autre semblant tout juste sortir de l'adolescence, déboucha à son tour de l'allée et fit, sans un mot, le tour du jardin. Dès qu'il passait près d'un fidèle, ce dernier arrêta son travail et s'inclina, ne se relevant que lorsque l'homme reprenait sa marche. Visiblement satisfait de sa visite, il se dirigea vers le château. Les deux femmes, qui n'avaient jeté aucun regard sur le groupe des travailleurs, le suivirent.

Près d'une heure après le début du travail, comme obéissant à un signal invisible, un homme et une femme posèrent leurs outils sur le sol puis se dirigèrent vers le château. Ils en ressortirent au bout de quelques minutes, portant l'un un broc en terre, l'autre un gobelet métallique. Ils revinrent vers le jardin et s'approchèrent du premier travailleur. La femme qui tenait le gobelet le tendit à son compagnon qui le remplit d'eau, puis elle le présenta à l'homme le plus proche qui le prit des deux mains et but goulûment. Ils recommencèrent avec chacun le même rituel et enfin, le tour du jardin terminé, retournèrent vers le château d'où ils ressortirent presque aussitôt les mains vides, et vinrent reprendre leurs outils. Pas un seul mot n'avait été échangé pendant ce rituel.

Tous les adeptes travaillèrent en silence jusqu'à ce que le bruit sourd d'un gong résonne au-dessus de leurs têtes. Le soleil était alors presque à la verticale du château. Chacun se redressa. L'un derrière l'autre, comme en un ballet bien réglé et longuement répété, ils se dirigèrent vers le cabanon d'où ils ressortirent après avoir posé leurs outils et leurs sabots. Dès l'appel du gong, six enfants jaillirent en courant de la petite porte ouvrant au pied de la tour d'angle du château. Ils étaient habillés comme

tous les enfants de leur âge. Un peu à part de ce groupe compact, une fillette, déjà presque adolescente, tenait par la main un petit garçon aux grands yeux curieux qui ne devait pas avoir plus de deux ans et sautillait auprès d'elle. Tous les autres enfants avaient moins d'une dizaine d'années.

En file indienne, tête baissée et mains jointes, toujours en silence, les jardiniers se dirigèrent vers le château. Les enfants, qui attendaient près de la porte d'entrée, vinrent se placer près des gens qui arrivaient et entrèrent avec eux, les tenant parfois par la main. Quelques enfants, parmi les plus jeunes, tendirent les bras. La femme à qui ce geste s'adressait le soulevait et le serrait dans ses bras avant de reprendre sa marche.

Une immense table en chêne, sur laquelle étaient posés des verres, des cuillers et des pichets d'eau, occupait le centre de la pièce éclairée par de hautes fenêtres. À l'autre extrémité de la salle, près d'une porte basse, deux femmes, celles qui avaient pris un peu plus tôt la direction du château au lieu de se rendre au jardin, toujours vêtues de la même robe blanche sur laquelle elles avaient passé un immense tablier bleu, attendaient derrière une petite table sur laquelle était posée une marmite fumante. Le cortège se dirigea vers eux, chacun prenant au passage un bol sur la pile située à l'angle de la grande table. Une file se forma dans le plus grand silence.

Le rituel se répéta pour chaque convive : une des deux femmes saisissait le bol, le tendait à l'autre qui versait dedans une louche d'une soupe épaisse, puis le posait sur le bord de la table où il était repris par celui qui l'avait donné. Chacun ensuite, tête baissée, le bol fumant tenu entre les deux mains placées en forme de coupe, prenait place autour de la grande table. Les enfants, portant eux aussi le même bol, s'installèrent près de la personne qu'ils avaient suivie à l'entrée du château. Lorsque tous furent à leur place, le maître et les deux femmes qui l'accompagnaient firent leur entrée dans la salle, prirent chacun un bol et suivirent le même rituel. Ils s'installèrent à l'extrémité de la table. La voix de l'homme, qui venait de poser son bol devant lui et de lever les bras, paumes tournées vers le ciel, regardant les rayons du soleil qui perçaient la fenêtre située face à lui, emplit la pièce, renvoyée en écho par les murs :

— Tes rayons nourrissent tous les champs, quand tu brilles, ils vivent et croissent par toi. Tu as créé les saisons afin de parfaire tout ce que tu as conçu, l'hiver qui apporte la fraîcheur, et la chaleur que tu dispenses. Tu as fait le ciel au loin afin d'y briller, et de voir ta création. Car tu es seul, brillant sous l'aspect de l'Aton vivant³.

Il joignit les mains sur sa poitrine, resta un instant silencieux puis, s'asseyant sur le seul fauteuil occupant l'extrémité de la table, les autres convives ayant à leur disposition deux immenses bancs courant de chaque côté de la table, il prit son bol à deux mains et le porta à sa bouche. Pendant qu'il parlait, les deux femmes qui avaient servi la soupe, l'une d'elles portant une grande corbeille en osier, vinrent poser une large et épaisse tranche de pain devant chacun des convives. Lorsqu'elles furent derrière la femme encadrée par la fillette et le bébé, elles posèrent devant elle un biberon pris dans la corbeille.

La soupe fut avalée dans un silence religieux. À peine entendait-on parfois le bruit d'un bol posé sur la table. Les uns après les autres, les convives se levèrent et allèrent empiler leurs bols vides près de la marmite qui avait contenu la soupe. Avant de repartir à sa place, chacun prit dans les deux corbeilles en osier, identiques à celle utilisée pour distribuer le pain et posées de chaque côté de la marmite, un morceau de fromage et une pomme. Tout se fit dans le plus grand silence. Seul le faible frottement des semelles de sandales sur le sol était renvoyé en écho par les murs. Les adeptes terminèrent leur maigre repas, mâchant longuement chaque bouchée comme s'ils voulaient la faire durer plus longtemps. L'attitude voutée de chacun, épaules basses, tête inclinée, trahissait à la fois fatigue et résignation.

Les deux femmes qui avaient servi la soupe et qui avaient disparu pendant le repas revinrent dans la grande salle et transportèrent les bols vides et la marmite dans une pièce voisine. Le maître se leva, aussitôt imité par les deux femmes qui l'entouraient. Après un rapide regard, tous les adeptes en firent

autant. Ceux qui étaient en retard posèrent sur la table les trognons de pommes qu'ils n'avaient pas eu le temps de terminer. Le mouvement du maître semblait être un signal auquel chacun devait se soumettre. On entendit le raclement des bancs sur le carrelage puis, en file indienne, tous quittèrent la grande salle et gravirent le monumental escalier conduisant à l'étage. Ils pénétrèrent dans la pièce, tout aussi grande, située au-dessus de la salle à manger. Face à la porte, s'ouvrait une sorte d'allée centrale entre deux murs faits de lourds rideaux accrochés à une charpente en bois qui courait à mi-hauteur de la salle. Les adeptes, soulevant un pan du rideau, pénétrèrent l'un après l'autre dans le box ainsi formé qui leur servait de chambre.

La méditation, chaque début d'après-midi, était également un rite immuable. Pour beaucoup, fatigués par le pénible travail au jardin et par le réveil bien avant l'aube, cette méditation se transformait en sommeil, ou en une somnolence qui pouvait également faire oublier la frugalité du repas.

Après le départ des adeptes, le maître et ses deux compagnes empruntèrent la porte par laquelle étaient passées les femmes transportant la marmite et les bols. Elles étaient en train de faire la vaisselle dans un immense évier en pierre. La troisième femme et les deux hommes, qui étaient allés avec elles vers le château tandis que les autres adeptes allaient vers le jardin, étaient assis derrière une table et épluchaient des légumes qu'ils jetaient, après les avoir coupés en petits dés, dans une marmite.

Sur le mur gauche de la pièce, entre la grosse cuisinière en fonte et un immense réfrigérateur, s'ouvrait une petite porte que le maître et ses deux compagnes franchirent pour se retrouver dans une pièce somptueuse, aux murs tendus de tapisseries, au plafond formé de caissons en bois peint. Deux fenêtres ouvraient sur le parc derrière lequel on voyait les grands arbres de la forêt proche qui maintenant ondulaient sous une légère brise. Une table ovale, portant trois couverts et un plat contenant de larges morceaux de volaille, occupait le centre de la pièce. Tous trois s'installèrent, le maître en bout de table, les deux femmes l'entourant, et commencèrent à manger. Une des femmes qui quelques instants plus tôt épluchait les légumes entra discrètement, tête baissée, portant une bouteille de vin qu'elle posa devant le maître avant de ressortir aussitôt à reculons, les mains jointes sur sa poitrine, et de refermer la porte derrière elle. L'homme mangeait comme un goinfre, avec les doigts, se couvrant jusqu'au milieu des joues de graisse de poulet. Les femmes mangeaient plus discrètement. Seul le maître buvait du vin, les deux femmes se contentant de l'eau contenue dans une carafe ouvragée.

La volaille achevée, ils se levèrent en un même mouvement. L'homme se frotta le visage avec sa serviette, s'essuya les mains, puis, s'approchant de la plus jeune des deux femmes, debout devant lui et qui lui tournait le dos, il passa ses bras sous les siens et lui emprisonna les seins dans les mains. Se penchant sur elle, il lui mordilla le cou. Un court instant surprise, la jeune femme regarda sa compagne qui lui sourit, puis elle se laissa guider vers le large canapé recouvert de coussins multicolores qui occupait un angle de la pièce, à l'opposé des fenêtres. Laisant descendre lentement ses mains qui emprisonnaient la poitrine de la jeune femme, l'homme releva sa longue robe blanche sous laquelle elle était nue. Docile, elle leva les bras, lui permettant de retirer le vêtement, puis, comme machinalement, elle se retourna, s'allongea sur le dos et attendit, jambes écartées et genoux relevés. Pendant que l'homme se déshabillait à son tour, la seconde femme s'approcha de sa compagne, se pencha sur elle et l'embrassa longuement sur la bouche avant de descendre le long de son corps et d'enfouir sa tête entre ses cuisses. Elle était à genoux, croupe relevée. Le maître s'approcha, et souriant à la jeune femme qui, yeux fermés, gémissait doucement sous les caresses de sa compagne, il remonta sa robe et la pénétra d'un geste brusque, les deux mains accrochées à ses hanches.

[1](#) Adoration d'Aton. Texte trouvé dans la tombe de Ay (1360 av. J.-C.).

[2](#) Our Maou (le grand voyant) était le surnom que se donnait le pharaon Akhenaton.

[3](#) Voir la note 1.

Chapitre 2 : juin 2008

La nuit était tombée. Les spectateurs sortaient lentement de la salle, certains échangeant entre eux les premiers commentaires sur le film qu'ils venaient de voir ; et comme le cinéma était un multiplex et que chacun n'avait pas vu le même film, l'écoute des commentaires semblait un peu cacophonique. Il devenait de plus en plus difficile d'accéder au hall d'entrée dans lequel tous s'agglutinaient en attendant la fin de l'averse. Un éclair zébra la rue d'une lumière blafarde. Le coup de tonnerre retentit alors que tous avaient encore la lumière de l'éclair gravée sur la rétine. L'orage était à la verticale de la ville. Dès que l'on quittait le couloir venant des salles pour pénétrer dans le hall, le martèlement de la pluie sur le trottoir frappait les oreilles. Aucun parapluie n'apparut au-dessus des têtes, chacun ayant été surpris par la soudaineté de l'orage que rien ne laissait prévoir au début de la séance. Quelques voitures passaient lentement, soulevant des gerbes d'eau qui incitaient à éviter le bord des trottoirs.

Enfin, au bout de quelques minutes seulement, mais qui parurent interminables aux spectateurs agglutinés se demandant dans quel état ils allaient rejoindre leur voiture, les gouttes martelèrent le sol avec moins de violence. Le temps entre l'éclair et le coup de tonnerre se fit de plus en plus long. L'orage s'éloignait. Déjà quelques courageux, dont certains se protégeaient la tête en relevant leur veste ou leur blouson, quittaient le hall en longeant les murs. La foule se fit moins dense.

Marie Dugas s'approcha de l'entrée et respira longuement l'air frais pour se débarrasser de la moiteur du hall. Elle était encore bouleversée par le récit de *Valse avec Bachir* qu'elle venait de voir. Elle réussit à se glisser jusqu'au trottoir, resta plaquée contre le mur pour éviter au maximum les gouttes qui tombaient encore dru et alluma une cigarette, protégée par l'auvent supportant les panneaux annonçant les films de la semaine. La première bouffée de fumée la calma. Elle savoura longuement la deuxième. Elle savait qu'elle était trop sensible pour voir des films aussi poignants. Elle se le disait chaque fois, mais chaque fois qu'un tel film était programmé, elle allait le voir.

La foule se fit de moins en moins dense. Les petits sautilllements de certains sur les trottoirs pouvaient laisser supposer qu'ils essayaient vainement de passer entre les gouttes, ou plus simplement de contourner les flaques d'eau. Marie s'amusa de ces gestes dérisoires. Elle décida de prendre le temps de fumer sa cigarette avant de braver l'averse qui, bien que de moins en moins forte, la verrait trempée avant qu'elle ait pu regagner sa voiture stationnée sur l'avenue de la gare, face à l'ancienne Banque de France.

La foule dans le hall se remit à grossir, enflée par les spectateurs qui commençaient à faire la queue pour la séance suivante. Quelques-uns se passaient vigoureusement la main dans les cheveux tout en baissant la tête pour éliminer au maximum les gouttes d'eau. Nombreux étaient les spectateurs portant un parapluie ou équipés d'un vêtement de protection avec une capuche. Les nouveaux arrivants avaient eu le temps de se rendre compte de l'imminence de l'orage avant de sortir.

Marie aperçut sur le trottoir d'en face une jeune femme, serrant autour d'elle un K-way trop grand portant le logo de l'équipe locale de rugby, protégée par l'auvent d'un magasin de produits de beauté, qui semblait guetter le moment le plus propice pour s'élancer. Elle ne voyait pas son visage caché par la capuche du vêtement qui lui recouvrait les yeux. La jeune femme, après avoir longuement scruté le ciel, dut juger le moment propice. Elle s'élança à grandes enjambées, quitta le trottoir en profitant du faible espace entre deux voitures pour se faufiler jusque sur la chaussée.

Marie, imitée par tous ses voisins, leva la tête en entendant le rugissement d'un moteur. Tous les regards obliquèrent vers la gauche. Une voiture de sport noire – elle aurait été bien incapable d'en dire la marque ou le modèle – venait de déboucher de l'avenue de la gare ; et dans une folle accélération faisant largement dérapier les roues arrière sur la chaussée détrempée, elle s'élança sur le boulevard.

Malgré la nuit, elle roulait tous feux éteints. Un visage se devinait par intermittence derrière le pare-brise après chaque passage des essuie-glaces. Marie voulut crier, mais aucun son ne sortit.

Le champ de vision limité par les rebords de la capuche, la jeune femme ne vit pas la masse sombre qui se précipitait sur elle. Toutes les conversations avaient cessé dans la seconde précédant le choc dont le bruit sembla décuplé par le silence qui l'entourait. Prise au niveau des mollets par la calandre de la voiture, la jeune femme fut soulevée de terre, se retrouva presque à l'horizontale. Sa tête vint frapper le haut du pare-brise de la voiture et le choc sourd vrilla une nouvelle fois les oreilles des témoins. Le corps sembla frôler plus que toucher le toit de la voiture, rebondit sur le becquet arrière, puis s'écrasa sur le sol au milieu de la route. Des cris horrifiés transpercèrent la nuit.

Dès le choc, la voiture avait ralenti, le train arrière chassant sur la chaussée mouillée. Elle s'arrêta cinquante mètres plus loin, au niveau des feux tricolores qui venaient de passer à l'orange, puis le moteur rugit de nouveau et elle fit un bond en avant au risque de percuter une camionnette qui, profitant du feu passé au vert, sortait de la rue Saint-Jean. Le silence redevint total, glacial...

— Un accident, cria une voix dans un téléphone portable à quelques mètres de Marie. En face du cinéma, sur le boulevard. Un type qui roulait comme un fou a renversé une femme qui traversait. Puis il s'est sauvé. Venez vite, elle ne bouge plus...

— J'ai relevé le numéro, dit une seconde voix toute proche en se penchant au-dessus du téléphone portable pour que l'interlocuteur, qui ne pouvait être que la police, puisse entendre.

Les premières secondes de surprise passées, quelques personnes se précipitèrent vers le corps étendu, totalement immobile, au milieu de la route. La première chose que l'on voyait était l'angle étrange que faisait la tête par rapport aux épaules.

— Poussez-vous, je suis médecin.

Un homme aux cheveux blancs sortit précipitamment du hall, s'agenouilla près du corps, resta quelques secondes puis se releva et retira son blouson qu'il posa avec précaution sur le visage de la jeune femme. Ce geste sembla figer la foule massée sur le trottoir dans un pesant silence. Le temps s'arrêta pendant quelques secondes ou quelques minutes, personne n'aurait pu le dire. Quelques voitures s'étaient arrêtées, venant des deux directions différentes, à plusieurs dizaines de mètres du corps qui se trouvait ainsi exposé au milieu d'une sorte de no man's land balayé par la lumière des phares qui se mêlait à celle des réverbères. Tête basse, le médecin revint sur le trottoir d'une marche rapide, ne semblant même pas sentir les gouttes qui transperçaient le léger tissu de sa chemisette.

Le son lancinant d'une, puis de deux sirènes, transperça le silence. Une voiture de police, puis deux voitures de pompiers arrivèrent presque simultanément. Venant de la direction opposée, la voiture du SMUR vint s'immobiliser en travers de la chaussée au plus près de la victime. Six agents sortirent des voitures de police et vinrent repousser la foule sur le trottoir.

— Ceux qui n'ont rien à faire ici, soyez gentils, éloignez-vous, dit d'une voix forte le plus âgé d'entre eux en écartant les bras tout en avançant pour repousser les curieux. Si certains ont vu des choses intéressantes, qu'ils restent, nous allons recueillir leurs témoignages...

Quelques spectateurs, le regard rivé au sol, partirent en longeant le mur.

— Un peu de pudeur, bordel, hurla le policier aux oreilles d'un couple qu'il venait de repousser et qui essayait de le contourner pour être au plus près de la scène sur laquelle pompiers et médecins du SMUR, bien inutilement pour les seconds, s'affairaient. Ne semblant pas s'attendre à une telle réaction de la part du policier, et gênés par les regards réprobateurs des autres spectateurs qui avaient commencé à partir, l'homme et la femme, tête basse, firent demi-tour et, longeant les vitrines, se dirigèrent vers l'avenue de la gare. Le trottoir, à l'exception du médecin à la chemisette détrempée, de l'homme qui avait téléphoné et de celui qui avait dit avoir relevé le numéro de la voiture, se vida. Jetant un œil autour de lui, le policier vint vers Marie toujours adossée au mur du cinéma.

— Mademoiselle, s'il vous plaît, vous n'avez rien à faire ici !

Mais Marie n'entendait pas. Depuis le premier choc, elle était devenue une statue de pierre, vivant dans un cauchemar éveillé. La cigarette avait fini de se consumer entre ses doigts crispés qui ne tenaient plus que le filtre duquel se dégageait une fumée âcre dont elle ne sentait même pas l'odeur. Quelques secondes avant le choc, au moment même où chacun s'était tu, un grand éclair avait jailli devant ses yeux et agi comme une grenade paralysante. Le vieux flic, qui de prime abord crut qu'elle ne l'avait pas entendu, lui posa paternellement une main sur l'épaule et fut surpris de voir que la jeune femme ne tourna même pas les yeux vers lui. Il hésita une seconde, puis s'avança pour se trouver devant elle. Il vit son regard perdu, sa mâchoire crispée, sentit sa respiration saccadée...

— Tout va bien mademoiselle... Mademoiselle, s'il vous plaît, parlez-moi... (Puis, sans lâcher Marie, il s'adressa à son collègue le plus proche :) il y a là une femme dans le cirage. Elle a dû être totalement traumatisée. Va me chercher un pompier ou un toubib... (Puis, revenant vers Marie...) Mademoiselle, vous voulez vous asseoir ? Mademoiselle, est-ce que vous m'entendez ?

Deux pompiers arrivèrent alors qu'il ne savait plus que dire devant cette totale absence de réaction. Il s'éloigna de quelques pas, laissant faire les deux hommes. Le premier des deux se mit à agiter la main devant les yeux de Marie, mais n'obtint aucune réaction.

— Va chercher la civière, dit-il à son collègue. Il faut absolument la conduire aux urgences. Elle n'est plus avec nous. J'ai déjà vu des gens traumatisés par des accidents, mais à ce point, jamais.

Abrités dans le hall du cinéma dans lequel ne restaient que les retardataires faisant la queue pour aller voir le dernier film de la soirée, deux policiers notaient toutes les informations données par les deux seuls témoins qui étaient restés. Le corps avait été déposé sur une civière et installé à l'arrière de l'une des deux ambulances des pompiers. Les médecins du SMUR avaient rangé leur matériel et, après quelques derniers mots avec les pompiers et les policiers, ils rejoignirent leur voiture et partirent.

La pluie qui s'était remise à tomber avec force avait presque totalement lavé la large tache de sang qui coulait maintenant dans le caniveau en un long filet rougeâtre. Le médecin, qui le premier avait constaté le décès de la jeune femme, tenait sous son bras le blouson trempé que venait de lui rendre un des pompiers. Il le posa sur ses épaules sans enfiler les manches. Le défilé des voitures avait repris. Certains ralentissaient en voyant les gyrophares bleus mais repartaient aussitôt comme s'ils étaient déçus qu'il n'y ait rien de plus à voir.

La police en avait fini avec les témoins qui étaient partis à leur tour. Marie venait d'être conduite dans la seconde ambulance qui fut la dernière à quitter les lieux.

Ce ne fut qu'une heure plus tard que Marie reprit ses esprits, couchée sur un brancard, dans le couloir surencombré des urgences. Elle commença par échanger quelques mots avec une jeune interne, lui demandant où elle était, puis réclama un verre d'eau. Une heure plus tard, elle passa quelques instants avec l'un des médecins urgentistes, complètement débordé, qui décida de la faire hospitaliser au service de neurologie, expliquant que s'il était normal d'être traumatisé à la vue d'un accident, il l'était beaucoup moins de perdre la mémoire comme elle venait de le faire, puisqu'elle ne se souvenait de rien de ce qui s'était passé depuis la cigarette allumée sur le trottoir devant la salle de cinéma. Elle avait même oublié l'accident.

Grâce aux pilules avalées dès son entrée dans le service de neurologie, où elle fut installée seule dans une chambre à deux lits, une chambre sentant encore la peinture fraîche, Marie parvint à dormir. Elle fut réveillée vers sept heures le lendemain matin, pour le petit déjeuner d'abord, puis pour toute une série de tests, prise de sang et examens dont, coup sur coup, un scanner du crâne et un électroencéphalogramme qu'elle trouva très éprouvants.

Il était presque midi, et elle commençait à perdre patience, lorsque enfin elle reçut la visite du docteur Ratisbone, chef du service neurologie du centre hospitalier. Jeune, d'apparence très décontractée, la blouse ouverte sur un jean délavé et une chemise de cow-boy, les pieds nus dans des savates éculées, il était particulièrement doué pour mettre ses patients à l'aise au premier contact.

Marie ne dérogea pas à la règle et fut séduite dès les premiers mots du médecin. Il commença à la rassurer en lui disant que les résultats de tous les examens subis depuis le matin étaient parfaitement normaux, précisant que l'IRM un temps envisagée ne serait même pas nécessaire. Puis il lui demanda si elle voulait bien que la conversation soit enregistrée, ce que Marie accepta aussitôt.

— Avez-vous subi un accident de la circulation dans votre jeunesse ? demanda-t-il.

— Je suis incapable de vous répondre docteur. J'ai été trouvée quand j'avais à peu près douze ans. J'étais totalement amnésique, et il ne m'est absolument rien revenu de ce passé. Alors si j'ai eu un accident avant, je n'en sais rien... Ce que je sais par contre, c'est que les nombreux examens médicaux que j'ai subis à l'époque n'ont révélé aucune trace d'une blessure ancienne.

— Et depuis ?

— Jamais. Je n'avais non plus jamais assisté à un accident... Sauf peut-être de la tôle froissée...

— Racontez-moi hier soir ?

— Je me souviens de tout ce qui est arrivé avant. Je suis même capable de vous raconter en détail le film que j'ai vu, je me souviens de la cigarette que je fumais devant le cinéma en attendant la fin de l'averse, de la femme qui patientait sur l'autre trottoir, d'un bruit de moteur, et puis après plus rien... Je ne sais pas ce qui s'est passé entre ce bruit et le moment où je me suis retrouvée aux urgences, en train de discuter avec une interne...

— On vous a expliqué ?

— Oui. Une infirmière m'a tout raconté.

— Et alors ? Votre réaction ?

— Je ne sais pas. À vrai dire aucune. J'avais l'impression d'écouter une histoire, pas que l'on me racontait ce que j'avais vu quelques heures plus tôt...

Elle s'interrompit un instant et regarda le médecin qui parlait à voix basse. Son Dictaphone, qui lui servait à enregistrer la conversation, était collé à sa bouche... Elle se décida à poursuivre...

— Vous savez ce qui m'arrive, docteur ?

— Exactement non, répondit-il après une longue réflexion. Ce qui me semble le plus plausible, c'est que cet accident vient de réveiller quelque chose datant d'avant votre amnésie et qui était enfoui dans votre mémoire. Je pense que c'est une porte qui vient de s'entrouvrir... Si je peux me permettre un conseil, mademoiselle, poursuivit-il après un nouveau long silence, ne laissez pas cette porte se refermer. Peut-être ne s'ouvrira-t-elle jamais plus... Et la seule solution pour qu'elle s'ouvre de plus en plus, c'est de rencontrer un psychanalyste, sans tarder. À mon niveau, je ne peux rien pour vous. Vous n'avez aucune lésion physique que je puisse réparer...

L'entretien dura encore quelques instants. On avait déjà, à plusieurs reprises, donné à Marie le même conseil, mais elle avait toujours eu peur de franchir le pas tant elle gardait un mauvais souvenir des examens subis au cours de son adolescence. Et cette fois encore, elle ne savait pas si elle aurait le courage de le faire. Elle quitta l'hôpital dans le milieu de l'après-midi après avoir fait appel à une de ses rares amies qui vint la chercher et décida qu'elle passerait la nuit chez elle.

Marie repoussa le drap et se redressa dans le lit. Elle était couverte de sueur et tremblait. Une pâle lueur pénétrait dans la chambre par les interstices des persiennes. Les chiffres rouges du radioréveil indiquaient trois heures. Le cauchemar était revenu comme il revenait maintenant presque toutes les nuits, malgré les anxiolytiques, malgré les somnifères. Le premier rêve, fugace, datait de la nuit suivant sa sortie de l'hôpital, deux mois plus tôt. Elle observait une rue éclairée par l'orage, une femme qui traversait, puis la voiture bizarrement silencieuse qui l'avait projetée dans les airs. Ce n'était que la projection sur l'écran de son subconscient de la scène dont elle n'avait pas pu se

rappeler. Tout se déroulait comme on le lui avait raconté. Alors pourquoi ne s'en souvenait-elle qu'en rêve ?

Le rêve de cette première nuit ne l'avait pas réveillée, peut-être parce que, pour la première fois de sa vie, sur les conseils du neurologue de l'hôpital, elle avait pris des somnifères. Le rêve était revenu une semaine plus tard, et elle s'était réveillée en sursaut. Elle était persuadée qu'avec le temps, alors que s'éloigneraient cette soirée sinistre et la mort de cette pauvre femme, le rêve disparaîtrait. Elle repensait, à chacun de ses réveils suivant le rêve, aux paroles du médecin lui expliquant qu'une porte venait de s'entrouvrir dans sa mémoire et qu'elle ne devait pas la laisser se refermer.

Mais il était revenu, rêve fugace se transformant petit à petit en lancinant cauchemar. Et chose bizarre, alors que les premières nuits elle revoyait toujours la rue sombre zébrée d'éclairs blancs, toujours la même femme traversant en courant, toujours la même voiture silencieuse qui la fauchait, il s'était transformé. Depuis deux semaines maintenant, alors que presque chaque nuit elle s'éveillait, en nage et frissonnante, s'il commençait toujours de la même façon, le cauchemar se terminait dans un chemin forestier et les éclairs, au lieu d'illuminer les immeubles de l'autre côté de la rue, éclairaient de grands arbres. Dans tous ses rêves, le changement de décor se faisait au moment du choc... Et depuis une semaine maintenant, la femme qui retombait derrière la voiture n'était plus celle qui avait été projetée sur le capot.

Maintenant bien réveillée, tremblante et frigorifiée par la transpiration froide qui coulait dans son dos, elle se pencha vers le pied du lit. Elle saisit la couverture qu'elle avait repoussée la veille avant de s'endormir tant la chaleur était suffocante et s'en enveloppa. Elle resta immobile un long moment mais ne parvint pas à se rendormir. Elle alluma, se leva et, pieds nus, se dirigea vers la salle de bains. Elle emplit d'eau froide ses mains placées en forme de coupe et but de longues gorgées. Elle se regarda dans la glace. De larges cernes noirs soulignaient ses yeux. Il lui sembla soudain qu'elle avait maigri, que ses traits s'étaient creusés. Elle repensa une fois encore à la remarque du neurologue : « Ne laissez pas cette porte se refermer. Peut-être ne s'ouvrira-t-elle jamais plus. »

Marie n'avait plus sommeil, ou peut-être avait-elle peur de se rendormir et de croiser une fois encore ce cauchemar. Sa perte de mémoire soudaine à la vue de l'accident, ce rêve qui commençait par une scène pour se terminer par une autre, tout aussi semblable mais tellement différente, tout cela voulait forcément dire quelque chose. « Cet accident vient de réveiller quelque chose datant d'avant votre amnésie et qui était enfoui derrière votre mémoire », avait encore dit le neurologue.

Depuis qu'elle était en âge de comprendre, c'est-à-dire pratiquement depuis sa nouvelle naissance – jusqu'alors sa seule naissance puisqu'elle ignorait ce qui avait pu exister avant dans sa vie –, elle avait toujours eu peur de faire une analyse, peur de ce qu'elle allait découvrir ; et malgré les conseils et les encouragements, notamment de ses parents adoptifs qui avaient pourtant décidé de toujours la laisser libre de ses choix, elle n'avait jamais eu le courage de franchir le pas. Mais aujourd'hui, en cette nuit dont les minutes semblaient s'égrener avec une lancinante lenteur, tant le temps lui semblait long entre le passage d'un chiffre à un autre sur l'écran de son radioréveil, pour la première fois, elle se dit qu'il fallait qu'elle sache. Elle se dit que cet accident et ce cauchemar étaient des signes du destin qu'elle n'avait pas le droit de laisser passer. Elle se recroquevilla dans le fauteuil faisant face à l'écran éteint du téléviseur et finit par s'endormir. Ce furent les rayons du soleil transperçant les persiennes qui la réveillèrent.

Sa décision était prise. Elle attendit dix heures et, après avoir pris un frugal petit déjeuner, composa le numéro de la psychanalyste dont l'amie qui l'avait récupérée à l'hôpital le lendemain de l'accident lui avait vanté les mérites. Rendez-vous fut pris pour le mardi suivant en fin d'après-midi. Quatre jours à attendre, quatre jours à s'interroger si le choix était le bon, quatre jours à se dire qu'il fallait qu'elle sache, mais quatre jours à redouter la vérité.

Et quatre jours plus tard, après s'être demandé si elle ne devait pas annuler son rendez-vous, elle

finit par appuyer sur la sonnette, et poussa la porte du cabinet du docteur Roëtig.

— Mademoiselle Marie Dugas ? Bonjour mademoiselle. Vous me suivez s'il vous plaît ?

Le premier contact avec le docteur Marie-Claude Roëtig lui parut chaleureux. Marie se demanda si ses jambes allaient la porter jusqu'à la porte ouverte au milieu du couloir, tant la panique commençait à la submerger. Elle attendit près du bureau moderne dont l'épaisse plaque de verre servant de plan de travail était supportée par des pieds en métal brillant.

Comme une somnambule, elle s'installa dans le profond fauteuil que la femme qui lui faisait face venait de lui indiquer d'un geste. Plus pour ne pas se contenter de seulement attendre, plutôt que par curiosité, elle examina le docteur Roëtig, qui, après avoir pris sur son bureau un bloc et un crayon, venait de s'installer près d'elle. Elle pensa qu'elle devait avoir une cinquantaine d'années, même si tout en elle, du maquillage à la tenue, trahissait le désir de paraître plus jeune. Elle avait un visage d'une grande douceur, sans la moindre aspérité, des yeux qui, selon l'angle à partir duquel ils étaient éclairés par la lumière tamisée, passaient du bleu au vert irisé. Ses longs cheveux blonds tombaient naturellement sur ses épaules. « Elle doit être originaire d'Europe de l'Est », se dit Marie, impression qui fut confirmée par le léger accent qu'elle n'avait pas remarqué lorsqu'elle l'avait accueillie mais qui maintenant, dans le silence du cabinet, prenait une autre proportion.

Le docteur Roëtig entreprit de lire la lettre rédigée à son attention par le neurologue de l'hôpital et que Marie venait de lui remettre. Tout en lisant, elle levait parfois les yeux pour observer la jeune femme.

— Je vais être très franche avec vous, mademoiselle, commença la psychanalyste. Je ne peux pas vous promettre que nous réussirons, et si nous y arrivons, ce sera peut-être dans plusieurs années. Je ne suis pas une orthopédiste ; je ne vais pas réparer une fracture ; je ne vais pas vous proposer des béquilles qui vous permettront de retrouver la mémoire comme elles pourraient vous permettre de marcher. Nous allons vers l'inconnu ; mais ce qui est extrêmement important, c'est que nous y allions ensemble.

— C'est pour ça que je suis venue, se surprit à dire Marie que la douceur de la voix du docteur Roëtig commençait à mettre en confiance. Je veux savoir.

— Parfait. Alors si vous commenciez par me raconter le cauchemar que vous faites depuis cette tragique soirée, et qui, si j'ai bien compris, est la raison de votre décision. Ne cherchez pas de descriptions compliquées. Dites-moi simplement, en utilisant les mots comme ils vous viennent.

— D'abord, il y a eu cet horrible accident devant le cinéma, cette pauvre femme tuée par un chauffard alors qu'elle traversait la rue sous la pluie. C'est la nuit suivante que tout a commencé. Au début, du moins c'est le souvenir que j'en ai, je revoyais l'accident devant le cinéma : l'orage, la femme qui hésitait sur le bord du trottoir puis qui traversait en courant, puis la voiture, puis le choc...

Elle se tut, les lèvres tremblantes, au bord des larmes... Elle se ressaisit et poursuivit :

— Ce cauchemar est revenu plusieurs fois. Et puis une nuit, je ne me souviens pas au bout de combien de temps, les choses ont changé. Cette nuit-là, le cauchemar a commencé comme d'habitude : la femme qui traversait, la tête cachée par la capuche de son K-way noir, la voiture qui fonçait sur elle, les éclairs qui frappaient les maisons le long de la rue... Et quand la femme a été projetée par la voiture, il n'y avait plus de maisons, mais des arbres. Toujours le même orage, les mêmes éclairs, mais mon rêve se passait dans une forêt...

— Et la femme ? demanda la psy pour rompre le silence.

— Ce n'était plus la même non plus. Quand elle est retombée derrière la voiture, elle était habillée en clair, elle avait la tête nue...

— Vous avez vu son visage ?

— Non. Juste ses cheveux.

— Et après ce premier changement, le cauchemar est toujours resté le même ?

— En fait, il a changé en deux fois. D’abord, les maisons sont devenues des arbres, puis quelques jours plus tard, la femme en est devenue une autre. Mais depuis, le cauchemar est le même tous les soirs... Sauf que... (Elle hésita un instant devant la nouvelle évidence qui venait de la frapper...) Sauf que, reprit-elle, les premières fois, les arbres étaient flous, puis la seconde femme aussi. Et maintenant, j’ai l’impression que chaque nuit la scène devient plus nette, plus réelle.

Près d’elle, le docteur Roëtig prenait de nombreuses notes, n’intervenant que lorsque le silence semblait s’éterniser et que Marie tournait vers elle un regard implorant.

— Maintenant, oublions l’accident et votre cauchemar. Nous y reviendrons plus tard. Parlons plutôt de vous. Dites-moi, avec les premiers mots qui vous viennent à l’esprit, quel est votre premier souvenir ? Il faut que ce soit vraiment le premier.

— Mon premier souvenir du cauchemar ?

— Non, le premier de votre vie. Quand vous revenez sur votre passé, quelle est la première chose dont vous vous souvenez ? La première, aussi insignifiante qu’elle puisse vous paraître.

— Mon premier souvenir, Marie n’hésita pas une seule seconde, c’était une chambre blanche, des draps blancs, des gens habillés tout en blanc et un tuyau qui partait d’une bouteille pendue au-dessus de ma tête et qui se terminait dans un gros pansement que j’avais sur la main.

Le matin du 15 août 1987, Marie, alors âgée d’une douzaine d’années – elle n’était alors qu’une enfant sans nom et sans prénom –, avait été prise de panique lorsqu’elle s’était retrouvée face à une femme alors que la voiture derrière laquelle elle se cachait venait de partir. Elle avait essayé de s’enfuir, était tombée, et sa tête avait heurté violemment le trottoir. Cette scène, on la lui avait racontée. Elle n’en avait aucun souvenir. Et c’est justement parce qu’elle avait été trouvée un 15 août qu’elle avait été appelée Marie. Elle était, au moment de sa découverte, seulement vêtue d’une robe rose, arrivant à mi-mollets, et portait des sandales. Ses bras et ses jambes étaient couverts de griffures, sa robe et ses chaussures maculées de boue. Elle était très maigre, gravement déshydratée avait dit le premier médecin qui l’avait vue, et surtout totalement amnésique. Le traumatisme crânien résultant de sa chute sur le trottoir devait être, d’après les médecins, la principale cause de cette amnésie, mais ils étaient convaincus qu’il y en avait une autre, beaucoup plus grave. Les premières constatations avaient montré que la boue maculant ses vêtements ne provenait pas du proche environnement du lieu où elle avait été découverte, mais il ne fut pas possible d’en retrouver l’origine. Aussitôt portée chez le médecin du village par la femme à l’origine de sa peur, elle avait été transportée à l’hôpital par l’ambulancier le plus proche.

Pendant des semaines, la photo de la fillette avait été diffusée dans tous les journaux, régionaux d’abord puis nationaux ensuite ; son visage maigre et triste s’était invité presque chaque soir pendant plus d’un mois dans tous les foyers regardant les journaux télévisés ; tous les dossiers de petites filles disparues, y compris celles dont on était sans nouvelle depuis des années, avaient été épluchés ; des enquêteurs avaient montré des photos aux parents et aux proches des disparues. En vain. La fillette restait totalement inconnue, et son amnésie ne faisait aucun progrès. Physiquement, elle s’était très vite rétablie, retrouvant en quelques mois un poids correspondant à une enfant de son âge, qui avait été estimé par les médecins à environ douze ans.

Les analyses faites pendant son séjour à l’hôpital avaient montré que, au-delà de la fatigue causée par, pensaient-ils, une longue errance où elle n’avait pratiquement rien mangé, elle souffrait de malnutrition depuis déjà longtemps. Lors de ses premiers repas, à l’hôpital d’abord puis dans la famille d’accueil où elle fut très vite placée, elle semblait même découvrir certains mets. Ainsi, il était évident qu’elle n’avait jamais mangé de jambon, jamais mangé de saucisses ; peut-être même, en élargissant les constatations, n’avait-elle jamais mangé de porc. Cette découverte incita les enquêteurs à rechercher des enfants qui auraient pu disparaître parmi les familles venant chaque été d’Afrique du Nord pour participer, dans la vallée du Rhône, à la cueillette des fruits. Même si sa présence au centre

de la France, très loin des lieux de cueillette, ne pouvait être expliquée. Cette piste ne mena elle non plus à rien.

Dès la rentrée de septembre, elle alla à l'école du village dans lequel elle avait été trouvée et où habitait sa famille d'accueil. Cette petite école n'avait que deux classes. Marie, qui s'exprimait dans un français, certes naïf, mais tout à fait correct, savait par contre à peine lire et écrire, et ne savait pas du tout compter. Au cours de la première année scolaire, elle franchit les trois étapes du cours préparatoire puis des deux cours élémentaires. Au cours de la seconde année, elle franchit les deux étapes du cours moyen. En septembre 1989, après deux ans de scolarité, elle entra en sixième au collège, suivit une brillante scolarité, obtint un bac L avec mention bien, et, après cinq ans en faculté de droit, devint avocate.

Tout au long de ces années, pas une seule seconde de sa vie antérieure ne parvint à s'extraire de sa mémoire. Et pourtant, elle était incapable de dénombrer les psychiatres et psychanalystes qu'on lui avait imposés au cours de son adolescence. Tout avait été tenté, y compris l'hypnose, mais toujours en pure perte. Elle gardait même le souvenir de quelques charlatans qui, grâce à leur « fluide exceptionnel », étaient capables de lire dans son passé. Ils n'avaient rien lu et, alors qu'elle était en terminale et devait donc avoir à peu près dix-huit ans, elle avait décidé de cesser cette quête sans fin qui était à ses yeux devenue sans espoir.

Elle était maintenant Marie Dugas ; la famille d'accueil à laquelle elle avait été confiée, un couple tenant l'unique épicerie-café-dépôt de pain et de journaux du village, l'ayant adoptée quelques années plus tard. Elle était leur fille, simplement, elle était née à douze ans. Il lui arrivait de moins en moins souvent d'essayer de percer le mur qui s'était élevé derrière elle le jour où elle avait été retrouvée. Elle avait été une élève, puis une étudiante brillante, avait participé à de nombreuses activités, pratiquant le basket dans l'équipe du lycée et le piano à l'école de musique de la ville voisine. Elle avait malgré tout toujours été solitaire, rompant tous ses flirts, et comme elle était très jolie ils étaient nombreux, dès que son amoureux du moment commençait à évoquer son passé. Elle savait que tôt ou tard il lui poserait des questions sur le sien, et elle ne voulait pas, ou plutôt elle avait peur de ce qu'elle pourrait répondre, ne voulant pas inventer, mais ne voulant pas non plus être un objet de curiosité.

— J'ai tellement voulu éviter ce passé dont je ne savais rien, que je crois bien que c'est la raison pour laquelle je me suis coupée de tout. Je n'ai pas de vrais amis. Je n'ai jamais poursuivi une relation assez longtemps pour en arriver au moment où je devais répondre à des questions.

— Alors pourquoi maintenant ?

— Le cauchemar. J'ai été retrouvée au bord d'une route, et même si je n'avais pas de traces de blessures, peut-être y a-t-il eu un accident de voiture ?

La première séance dura une heure. Une séance d'approche qui ne lui permit de faire aucune découverte mais qui tissa entre elle et la psychanalyste le premier lien de confiance sans lequel, elle le savait, rien ne serait possible. En sortant de l'immeuble, elle fut un court instant éblouie par la lumière et dut s'adosser au mur. Elle sortit de son sac ses lunettes de soleil. Elle respira à fond, à plusieurs reprises puis décida de faire une longue marche avant de rentrer chez elle. En prévision de son rendez-vous, elle s'était octroyé une demi-journée de congé, et comme ce jour de juin était l'un des plus longs de l'année, elle avait de belles heures devant elle.

La quête du passé qu'elle avait refusée depuis maintenant vingt et un ans était en train de devenir pour elle une priorité. Elle avait vu l'accident devant le cinéma et l'avait aussitôt oublié. Que cet accident revienne dans ses rêves quelques jours plus tard n'avait rien d'anormal. En fait, le film que ses yeux avaient enregistré se déroulait sur l'écran de la nuit. Mais si un autre lieu et un autre visage venaient peu à peu remplacer cette récente vision, c'est qu'une scène plus ancienne, enfouie plus profondément, avait profité de cet accident pour resurgir. Où était cette forêt ? Où était cette route

martelée par la pluie ? Qui était cette femme projetée au-dessus de la voiture et dont le corps désarticulé se découpait telle une ombre chinoise devant la lumière aveuglante des éclairs ?

L'endroit le plus propice à sa marche de méditation lui sembla être l'étang de Sault, à quelques kilomètres de la ville. Elle laissa sa voiture sur le parking longeant la plage et prit sous le siège passager les chaussures de marche qui remplacèrent ses escarpins.

Il y avait peu de monde sur la digue longeant l'étang. Devant elle, un couple tenait fermement un jeune garçon qui semblait faire là ses premiers pas. Un sentiment indéfinissable la submergea. « Avec qui ai-je commencé à marcher ? Auprès de qui ai-je commencé à parler ? » Elle ne s'était jamais posé ces questions, et les larmes lui montèrent aux yeux en écoutant le rire cristallin du bambin tout heureux de découvrir que même quand on le lâchait, il pouvait encore avancer de quelques pas. Tête basse, elle dépassa le trio et se mit à marcher plus vite. Elle se rendit soudain compte que quand elle avait tenté de retrouver son passé, au cours de son adolescence, elle essayait de retrouver globalement une vie, mais jamais elle n'avait pensé que cette vie était faite de ces tout petits riens mis bout à bout... Un sourire, un regard, la fierté de marcher seule, puis celle de manger seule, puis plus tard encore les premières lettres déchiffrées, les premiers chiffres, le premier livre d'images dont on nous raconte l'histoire, puis le premier que l'on peut lire seule... « Qui me racontait des histoires pour m'endormir ? Quand j'ai été trouvée, je ne connaissais pas le Chat botté, ni Cendrillon, ni Blanche-Neige ; quand je suis allée au cinéma pour la première fois, pour voir Bambi, c'était une découverte. Mickey aussi était nouveau pour moi. »

Elle ressentit soudain, comme jamais elle ne l'avait senti, le besoin de savoir.

Marie se redressa sur son lit, cherchant à reprendre sa respiration. La faible lueur traversant les persiennes était celle de la lune. Sur la table de chevet, les chiffres lumineux du radioréveil indiquaient trois heures. Sans se retourner, elle rechercha à tâtons l'interrupteur. À chaque pulsation de son cœur, elle sentait le sang qui battait dans ses tempes, sur ses poignets et ses chevilles, dans son cou. Elle resta immobile, le temps de retrouver une respiration normale et que se calme le martèlement désordonné de son cœur. Le cauchemar était revenu, apparemment toujours le même, mais cette fois totalement différent. La rue avait disparu, la femme traversant devant le cinéma aussi. Les premiers éclairs illuminaient une route de forêt détremnée sur le bord de laquelle se tenait une femme ruisselante.

Maintenant totalement calme, Marie s'efforça de faire défiler à nouveau les images de son rêve. La route détremnée, les éclairs qui semblaient rendre mobiles les fantômes noirs des grands arbres, la femme de dos, sur le bord de la route, les longs cheveux blonds coulant sur les épaules et prolongés par l'eau qui ruisselait, la longue robe blanche, maculée de boue. « Moi aussi, j'étais couverte de boue lorsqu'on m'a trouvée, et on n'a jamais su d'où elle venait. Était-ce la même ? » Elle voyait toute la scène en contre-plongée, comme si son point d'observation était en contrebas par rapport à la route. Entre chaque éclair, une lumière jaune venant de la gauche éclairait ensuite la scène en continu. Des phares arrivaient très vite. Une masse noire sembla, dans un insupportable silence, se précipiter sur la femme qui ne bougeait pas, statue ruisselante dont la silhouette se souleva et, après avoir rebondi sur le toit de la voiture, disparut un instant avant de ressurgir dans la clarté de l'éclair suivant, pantin immobile au milieu de la route.

C'est à ce moment que Marie s'était redressée en sursaut, à la fois en nage et glacée.

Assise sur le lit, les bras entourant ses jambes repliées, la tête posée sur les genoux, elle se mit à sangloter. Elle avait forcément vu cette scène dans sa vie d'avant. Qui était cette femme ? Où était cette route ? Qui pilotait cette voiture meurtrière, parce que pour elle il ne faisait aucun doute que la

femme de son rêve était morte.

Lors de sa visite suivante, le surlendemain, Marie-Laure Roëtig l'écouta longuement, en silence, se contentant de prendre des notes au fur et à mesure que se déroulait le récit. Elle ne lui posa aucune question sur le rêve mais lui demanda quels souvenirs elle avait de balades en forêt. Peut-être espérait-elle que, par association d'idées, d'autres lambeaux de souvenirs émergeraient de leur long sommeil au fond de sa mémoire. Elle parla également de vêtements, voulut savoir si elle avait vu d'autres robes blanches comme celle dont était vêtue la femme de son rêve. Inutilement.

— C'est normal, dit-elle d'une voix très douce en voyant les larmes de découragement qui coulaient en silence sur les joues de Marie. Dites-vous bien qu'en très peu de temps, vous avez parcouru déjà un très long chemin vers le passé... (Elle s'interrompt un instant...) Dites-moi, reprit-elle, savez-vous si, après que l'on vous eut trouvée, des recherches ont été effectuées à propos d'un possible accident de la route ?

— Oui. Tout a été fait. Je ne m'en suis bien sûr pas préoccupée tout de suite, mais ce sont mes parents adoptifs qui me l'ont dit plus tard, lorsque je cherchais à savoir. Ma photo est passée dans tous les journaux, dans tous les hebdomadaires ; tous les jours pendant des mois, j'étais la première image des journaux télévisés. Pour rien. Personne ne m'a reconnue, personne ne m'a réclamée, il n'y a pas eu d'accident au cours de la semaine précédente dans un rayon de vingt kilomètres. Des recherches ont même été entreprises auprès des travailleurs saisonniers qui venaient d'Afrique du Nord pour la cueillette des fruits dans la vallée du Rhône, alors que nous en étions à quatre cents kilomètres, parce que je semblais ne pas savoir ce qu'était la viande de porc ; et pourtant je suis blonde et j'ai les yeux bleus. Vous voyez, tout a été tenté... Ce que nous sommes en train de faire, je l'ai déjà fait... Pour rien.

— Peut-être, mais il n'y avait pas le rêve. La porte était verrouillée, aujourd'hui elle est entrouverte. Croyez-moi, je suis de plus en plus persuadée que nous allons y arriver.

En quittant le cabinet de Marie-Claude Roëtig, Marie ne savait pas si elle devait rire, rire parce que enfin un voile se déchirait, parce que enfin sa vie ne commençait pas en ce matin du 15 août sur un trottoir, ou si elle devait pleurer parce que les bribes de cauchemars qui allaient vers ce passé semblaient être suivies d'autant d'obstacles qui paraissaient chaque matin plus insurmontables.

Elle était cependant certaine d'une chose : elle irait au bout de sa quête.

Chapitre 3 : septembre 2010

Marie-Claire se recula pour regarder d'un peu plus loin et avoir dans son champ de vision toute la rangée de rosiers, comme si elle voulait s'assurer de la perfection de l'alignement et de l'absence de tout élément perturbateur. Le choix des couleurs était parfait et assurait aux deux parterres situés de part et d'autre du perron une harmonie mêlant les pastels jaunes ou roses au pourpre sanglant. Une tête légèrement fanée dépassait à peine au-dessus des jeunes boutons, en cours d'éclosion malgré la saison bien avancée. Elle la vit, pinça les lèvres, furieuse contre elle de ne pas l'avoir découverte plus tôt, fit les deux pas la séparant du rosier, reprit son sécateur dans la poche ventrale de son tablier bleu de jardinier et coupa l'intruse qu'elle déposa dans le panier en osier qu'elle avait laissé à ses pieds. Ce travail accompli, elle recula de quelques pas pour s'assurer que cet intrus était le seul qu'elle n'avait pas éliminé.

Une jeune pousse de chiendent d'un tendre vert-jaune, qu'elle n'avait pas encore vue au pied du plus proche rosier, lui sauta soudain aux yeux, la contrariant un peu plus. Depuis plus de deux heures qu'elle bichonnait ses parterres de fleurs, elle pensait avoir tout inspecté. Elle rangea son sécateur, s'accroupit, et arracha sans effort la mauvaise herbe hors de la terre rendue meuble par la pluie du matin ; puis elle lissa la terre pour que la trace laissée par les racines disparaisse également.

Le soleil de ce beau jour d'été indien – nous étions à la fin du mois de septembre – avait déjà pris des teintes orangées et jouait avec des nuages, tantôt noirs tantôt dorés, qui filaient au-dessus de la rangée de bouleaux alignés le long de la haie bordant le jardin. La maison, située au fond d'une impasse, était construite en limite du village, suffisamment proche pour bénéficier de tous les avantages, commerces, poste, médecin, mais suffisamment loin pour être totalement indépendante et surtout protégée de l'unique voisin par une double rangée de sapins. Depuis que Pascal et elle vivaient ici, ils avaient limité leurs relations avec les villageois au strict minimum imposé par la courtoisie. Ils ne recevaient pas et déclinaient toujours poliment toutes les invitations.

À part la réception à laquelle elle n'avait pas pu échapper puisqu'elle avait été, un an plus tôt, lauréate du concours des maisons fleuries organisé par la commune ; ils n'avaient, non plus, jamais participé à une quelconque manifestation publique.

Marie-Claire s'assit sur la première marche du perron, bras serrés autour de ses genoux, le regard perdu vers l'horizon. Elle fit défiler dans sa tête toutes les images du jardin gravées dans sa mémoire depuis que, dix ans plus tôt, quelques mois avant leur « mariage » – en fait une cérémonie où, seuls, ils s'étaient échangé les paroles rituelles et au cours de laquelle ils avaient décidé de porter, dans la vie courante, le même nom –, Pascal avait acheté cette maison abandonnée depuis plusieurs années. La peinture des volets partait en lambeaux et elle était entourée d'un terrain vague dans lequel il était impossible de discerner les allées tant les mauvaises herbes avaient tout envahi. Unique bien de valeur d'une succession difficile, la maison n'avait pu être vendue qu'après la disparition de l'un des héritiers. D'une friche, Marie-Claire avait réussi à cultiver, seule la plupart du temps, un splendide potager dont les légumes faisaient sa fierté et la qualité de sa table. Elle avait également consacré de larges espaces aux fleurs dont elle ne saurait, en aucun cas, se passer.

Les branches des pommiers et poiriers plantés le long des allées, lourds de fruits jaunes, dorés, ou parfois rouge vif, pendaient presque jusqu'au sol. La récolte de l'automne serait particulièrement abondante et les fruits, bien qu'elle n'utilisait aucun produit chimique mais uniquement des décoctions qu'elle réalisait elle-même à l'aide de plantes cueillies dans la campagne environnante, étaient tous parfaitement sains. Dès que l'un d'entre eux présentait la moindre trace pouvant conduire à sa pourriture, elle l'enlevait pour être absolument certaine de ne pas contaminer les autres. Elle avait une passion particulière pour les deux cognassiers, couverts de lourds fruits jaunes, dont les branches

les plus surchargées reposaient sur des supports en forme de fourche, aussi pouvait-elle, tout comme le permettaient au début de l'été les groseilliers bordant les haies de chaque côté du jardin, faire les confitures dont l'absence sur la table du petit déjeuner aurait été un sacrilège.

Marie-Claire était apaisée, à défaut d'être vraiment heureuse. Elle savait que ce mot n'était plus fait pour elle depuis son retour de l'enfer vingt-trois ans plus tôt. Malgré tout, et comme pour s'en convaincre, elle se répétait sans cesse que ce qu'elle vivait était inespéré. Elle pensait ainsi parvenir à conjurer les longues années qui avaient précédé les dix, heureuses, qui venaient de s'écouler et dont le souvenir, parfois encore, malgré le temps passé, la tirait couverte de sueur d'un sommeil violé par l'horrible cauchemar.

Elle baissa les yeux. Le soleil rougeoyant lui rappelait le feu, qu'elle n'avait pourtant pas vu, mais dont le récit maintes fois lu dans les nombreux articles que lui avait, à l'époque, consacré la presse, revenait dans ses nuits troublées... Il y avait vingt-trois ans exactement, et elle était persuadée que, mis à part ses deux anciens complices, – ce mot lui semblait être le plus approprié pour les désigner bien qu'elle se sente surtout responsable d'avoir été naïve parce que malheureuse – personne d'autre qu'elle ne pouvait savoir ; que personne même ne pouvait imaginer. Et pourtant...

Elle revoyait comme si elle était venue la veille, bien qu'une année se soit déjà écoulée depuis cette rencontre, l'arrivée de cette femme dont les premiers mots avaient été « je te reconnais » !

Le torrent noir de ses souvenirs l'avait submergée, en même temps qu'au visage de la femme qui lui faisait face s'en superposait un autre gravé au fond de sa mémoire, et dont la ressemblance, avec vingt ans de plus, lui sembla soudain insoutenable tant elle était attachée à un horrible cauchemar... Elle ne comprenait toujours pas comment elle avait fait pour continuer à respirer. Quand la femme était repartie – au bout de combien de temps, elle était incapable de le dire tout comme elle avait oublié la quasi-totalité de leur conversation – elle se souvenait seulement qu'elle lui avait paru encore plus bouleversée qu'elle... « Je te reconnais »... « Je te reconnais aussi »... Depuis un an, ces mots revenaient en boucle dans sa tête, et depuis un an, le cauchemar revenait à espaces de plus en plus rapprochés hanter ses nuits.

Les jours, puis les semaines qui avaient suivi, elle avait craint à chaque seconde de la voir réapparaître devant elle alors que chaque nuit sa silhouette et son visage venaient se superposer à ses plus anciens souvenirs. Et puis avec le temps, la peur s'était estompée. La peur, mais pas l'angoisse. Et puis elle n'oublierait jamais les efforts qu'elle avait dû produire pour que Pascal ne puisse en aucun cas voir son trouble. Elle ne pouvait rien lui dire... Pas encore !

En aucun cas elle n'aurait voulu, ni pu, partager un tel secret avec lui. Elle pensait qu'il ne pourrait pas comprendre, que personne ne pourrait comprendre. Et même s'il avait compris, aurait-il été capable de pardonner ? Elle pensait qu'ils n'étaient que trois à savoir ; à supposer bien sûr que ses deux anciens compagnons, ses deux anciens complices, qu'elle n'avait pas revus depuis vingt-trois ans, soient toujours en vie. Elle se sentait toujours complice lorsqu'elle pensait à eux, même si dans le fond elle n'avait été qu'une petite marionnette, certes consentante, mais dans quelles conditions ! Elle savait maintenant, depuis cette visite de l'année passée, qu'ils étaient au moins quatre à connaître la vérité, et cette apparition avait été un révélateur du déni dans lequel elle vivait depuis maintenant plus de vingt ans...

Elle avait fêté le dimanche précédent son quarante-troisième anniversaire... Sa vie était facile à résumer : dix-huit ans faits d'une enfance à l'abri des soucis puis d'une adolescence heureuse, chaste et réservée, auprès de parents peut-être trop protecteurs, mais tellement attentifs ! Puis la rencontre avec celui qu'elle avait vu comme un dieu et qui avait été à l'origine des quinze années suivantes, monstrueux gouffre duquel elle avait cru ne jamais pouvoir sortir...

Elle l'avait rencontré au bal de l'école d'infirmières où elle fêtait sa récente admission. Il était beau, un regard de rêve, une culture qui semblait sans limite, un humour auquel elle n'avait pas su

résister. Elle n'avait pas vu qu'il avait presque dix ans de plus qu'elle. Au matin, elle s'était réveillée dans son lit, le souvenir de sa première nuit d'amour se perdant dans les brumes de l'alcool largement bu durant le bal. Avait-elle bu dans l'euphorie de la rencontre, l'avait-il poussée à le faire ? Elle ne s'était, sur le moment, même pas posé la question tant ce qu'elle venait de découvrir était nouveau pour elle.

Le rêve avait duré trois mois, puis ils s'étaient mariés, malgré les mises en garde de ses parents qui avaient dès leur première rencontre avec le jeune homme ressenti pour lui une profonde aversion. Un mois après le mariage, alors qu'ils venaient de partir au Canada où il avait accepté d'être muté par la société qui l'employait, elle avait reçu la première gifle parce que le pain du petit déjeuner était brûlé ; puis le premier coup de poing deux jours plus tard parce qu'elle n'avait pas enlevé le gras du jambon... Il lui avait fallu six mois pour admettre qu'elle n'avait aucune responsabilité dans les coups qu'elle prenait ; six mois pour ne plus croire aux serments larmoyants chaque fois qu'elle menaçait de partir... Six mois pour enfin se décider à rentrer en France, seule, et oser appeler une association d'aide aux femmes battues et accepter de déposer une plainte... Six mois pour passer du cauchemar à l'espoir, et quelques mois seulement pour sombrer une nouvelle fois de l'espoir au fond de l'enfer ; enfer qui pendant plus d'un an, pourtant, avait été pour elle le paradis...

Puis un sourire s'esquissa sur son visage lorsqu'elle repensa à sa première rencontre avec Pascal.

Le 25 septembre 1995, la date était à jamais gravée dans sa mémoire. Tous les deux, le même jour, après des mois d'hésitation, avaient enfin pris la lourde décision de franchir la porte les conduisant à une réunion des Alcooliques anonymes... Elle pour sortir des huit ans d'alcool où l'avaient conduite ses années d'enfer et le secret qui l'étouffait ; lui pour revivre après les trois ans d'alcool où l'avait conduit, après des mois d'une horrible agonie, la mort de sa première épouse. « Je m'appelle Marie-Claire et je suis alcoolique... » « Je m'appelle Pascal et je suis alcoolique. » Elle n'avait pas fait attention à lui lorsqu'il s'était assis près d'elle dans la petite salle triste au milieu de laquelle étaient alignées une dizaine de chaises, toutes occupées par des hommes et des femmes dont l'immense détresse semblait palpable. Elle avait prononcé la phrase rituelle, celle par laquelle tout commence puisque c'est par elle que l'on reconnaît l'état dans lequel on se trouve, sans relever les yeux, sans regarder ses compagnes et compagnons d'infortune. Après elle, Pascal avait prononcé la même phrase d'une voix dont la tristesse l'avait transpercée. Des sanglots à peine contenus couvrant des mots à peine audibles lui avaient fait tourner la tête vers son voisin. « Il doit être encore plus malheureux que moi » fut sa première pensée...

Il lui avait fallu plus de trois mois pour enfin oser lui adresser la parole en dehors de la salle où l'un et l'autre poursuivaient leur rédemption. C'était un soir d'hiver, en février, elle s'en souvenait parfaitement. Le froid sec et glacial des derniers jours avait en quelques heures été remplacé par de lourds nuages. La pluie avait commencé à tomber une heure avant la fin de la réunion. Marie-Claire, comme presque toujours, était sortie la dernière tant elle avait peur de retrouver le silence de son studio et les longues heures de solitude auxquelles, elle en était certaine, elle n'avait aucune chance d'échapper. Tous les membres du groupe étaient alignés le long du mur de la salle, attendant, elle ne s'était pas posé la question de savoir quoi, supposant peut-être que comme elle ils espéraient une accalmie dans le crachin qui enveloppait tous ceux qui tentaient de le braver. Elle s'était décidée par se décider à avancer sur le trottoir, ses deux pieds s'étaient aussitôt dérobés... Deux bras l'avaient saisie aux épaules, serrant avec force son manteau et, dans un mouvement dont sur l'instant elle n'avait pas compris la lenteur, elle s'était retrouvée assise sur le trottoir. Lâchant son manteau, les deux mains s'étaient glissées sous ses aisselles et l'avaient remise debout avant qu'elle ait eu le temps de comprendre. « Verglas... » Elle se souvenait avoir saisi ce mot, prononcé par un de ses compagnons.

— J'espère que vous ne vous êtes pas fait mal...

La voix de Pascal, toujours aussi chaude mais beaucoup moins triste que le premier jour, l'avait fait frissonner autant que la peur qu'elle avait commencée à ressentir en pensant qu'elle aurait pu se faire très mal.

— Non, pas du tout, avait-elle répondu d'une voix à peine audible... Je ne sais comment vous remercier... Sans vous, je pense que j'aurais pu me faire très mal...

— Vous n'aviez pas vu le trottoir qui brillait ?

— Non... Enfin si, mais je pensais que c'était uniquement parce qu'il était mouillé...

— Le froid ne vous a pas alertée ? Vous savez, quand il pleut et qu'il gèle en même temps, il faut s'attendre à ce genre de mésaventure. Enfin, vous en serez quitte pour un coup de brosse sur votre manteau quand il sera sec... (Elle n'était plus certaine de l'exactitude des mots, mais elle était certaine du sourire.)

Une fois de plus, le film se déroula sur l'écran de son souvenir. Pascal lui avait demandé comment elle comptait rentrer chez elle. Quand elle avait répondu qu'elle était à pied, il lui avait proposé de la raccompagner en voiture... « J'ai des pneus d'hiver, donc pas trop de problèmes sur le verglas... » Elle avait d'abord refusé mais en espérant qu'il allait insister, ce qu'il avait fait. Elle lui avait donné son adresse... « En plus c'est juste sur ma route... » Il l'avait déposée face à l'entrée de son immeuble, lui avait proposé de descendre pour l'aider et s'assurer qu'elle ne risquait pas de tomber entre le bord du trottoir et la porte d'entrée... Elle avait refusé avec un sourire et avait parcouru les quelques mètres avec autant de prudence que si elle marchait sur un fil à plusieurs dizaines de mètres au-dessus du sol. Il n'était reparti qu'après qu'elle lui eut fait un petit signe alors qu'elle se trouvait devant la porte de l'immeuble, sous l'auvent protégeant le lieu de la pluie, donc du verglas.

Dès la réunion suivante, elle l'avait vu en arrivant qui faisait les cent pas devant le bâtiment. Pas une seconde, ce jour-là, elle avait pensé qu'il pouvait l'attendre. Ils s'étaient serré la main, avaient échangé quelques banalités sur la météo puis avaient rejoint le groupe. En ressortant de la réunion, ils avaient effectué ensemble les quelques pas les séparant de la voiture de Pascal, elle avait décliné son invitation à la raccompagner expliquant qu'elle avait des courses à faire sur le chemin. Avant chaque réunion, leur conversation durait un peu plus longtemps. L'un et l'autre, peut-être d'abord inconsciemment, puis ensuite avec plaisir, arrivaient chaque jour un peu plus en avance pour avoir ces quelques instants à deux. Puis un jour, elle avait accepté qu'il l'a raccompagne ; puis il l'avait raccompagnée à la fin de chaque réunion... Et il avait encore fallu plusieurs semaines avant qu'elle l'invite à entrer prendre un verre... Et près d'un mois de plus pour que, hésitants comme des collégiens, alors que la pluie frappait les vitres avec force, tous les deux l'un et l'autre qu'ils le désiraient depuis si longtemps, ils fassent l'amour, sous la lumière chancelante d'un lampadaire filtrée par les rideaux de la chambre et les branches que poussaient les bourrasques de vent.

En arrivant pour la réunion du lendemain, à peine avaient-ils osé se regarder, gênés par le souvenir de la nuit ; puis la gêne avait lentement fait place à un désir profond, à un besoin irrépressible d'être ensemble. Plus rien, depuis, n'avait terni ce bonheur inespéré.

Pascal avait longuement parlé du calvaire qu'avait été le cancer de sa première épouse ; il n'avait pas caché qu'il l'aimait toujours, que quoi qu'il puisse se passer entre eux, elle serait toujours là. Marie-Claire avait évoqué son mari violent, sa fuite, puis s'était contentée d'évoquer plus de dix ans de solitude, incapable de parler de ces années dont, parfois, elle arrivait à douter de la réalité tant cette réalité était sordide. Elle ne pouvait pas parler, il ne comprendrait pas, personne ne le pouvait. Elle avait acquis cette certitude après le drame, à la lecture de tout ce qui en avait été écrit par une presse souvent inventive tant elle était avide de sordide. Elle savait surtout que non seulement personne ne pourrait la comprendre, mais que personne ne pourrait lui pardonner, même si dans le fond, tout ce qui était à lui pardonner se trouvait dans son âge, dans sa détresse et dans les mots « faiblesse » et « lâcheté ».

Depuis ce jour de septembre 1995 où ils avaient franchi la porte des Alcooliques anonymes, ils n'avaient plus touché à la moindre goutte d'alcool. « On ne guérit pas, avait un jour dit Pascal ; mais je considère que nous sommes maintenant en rémission permanente. »

Elle avait quitté son triste studio pour emménager chez lui un an après leur rencontre. Ils avaient envisagé de se marier au début de l'an 2000, avec juste deux témoins ; un collègue de travail de Pascal et son épouse, en fait les deux seules personnes qu'ils fréquentaient. Et puis Marie-Claire avait buté sur l'obstacle, expliquant à Pascal qu'ils étaient heureux et qu'elle était bloquée à l'idée d'un mariage tant sa première expérience avait été désastreuse. Ils savaient que leur vie était une résurrection, qu'elle était fragile, que l'alcool était leur épée de Damoclès. Marie-Claire savait également que sa plus grande fragilité tenait dans ces années sur lesquelles elle ne pouvait rien révéler. Et peu à peu, le miracle se produisit. Au lieu de s'accrocher l'un à l'autre comme si chacun était la bouée de sauvetage de l'autre, ils finirent par émerger des flots qui ne les avaient pas totalement engloutis ; et si Pascal continuait à aller tout aussi régulièrement porter des fleurs sur la tombe de sa première épouse, le pèlerinage se mua en simple geste de routine. Le cauchemar de Marie-Claire quittait de plus en plus souvent ses nuits, et si parfois encore elle se réveillait, couverte de sueur, des flammes dansant devant ses yeux, il n'y avait plus ni cris ni sanglots et, après une longue séance de contrôle de sa respiration, elle parvenait à se rendormir.

Et puis il y eut cette rencontre...

Jamais, depuis quinze ans qu'ils se connaissaient, Pascal n'avait posé la moindre question sur ce qu'elle avait simplement appelé ses années de solitude. Peut-être pensait-il simplement qu'il n'y avait rien d'autre que cette solitude, peut-être craignait-il d'éveiller des démons enfouis dont il avait peur. Peut-être tout simplement, tout à ce bonheur simple qu'il avait cru ne jamais retrouver, ne voulait-il pas savoir.

« Je te reconnais, je te reconnais, je te reconnais... »

Les premiers mots prononcés par l'inconnue semblaient s'incruster dans son crâne au rythme des battements des veines de ses tempes. Elle eut soudain chaud, en même temps qu'elle fut parcourue par un long frisson. Pourquoi la femme n'était-elle jamais revenue ? Pourquoi son agressivité, palpable dès ses premiers mots, avait-elle semblé se transformer en une profonde détresse alors que d'une voix entrecoupée de sanglots, Marie-Claire racontait ce qui s'était passé si loin dans le temps ? Pourquoi avait-elle parlé à cette jeune femme, pourquoi avait-elle répondu à ses questions ? Peut-être avait-elle inconsciemment voulu exorciser le passé face à cette apparition elle aussi revenue de l'enfer et qui savait ce que personne d'autre ne pouvait savoir puisqu'elles l'avaient vécu ensemble... Et pourquoi, depuis un an, n'était-elle pas revenue ? Avait-elle compris que toutes deux n'étaient que des victimes, même si elle seule avait été consentante ? Alors que dans les premiers jours elle se torturait à l'idée que sa visiteuse pourrait revenir, elle se torturait maintenant de ne pas savoir pourquoi elle n'était pas revenue.

« Elle a compris. Seul celui qui a connu peut comprendre. Alors, bien qu'à l'époque elle était encore une enfant, elle a compris que ma détresse était la même que la sienne, et elle ne reviendra plus... » Marie-Claire essayait, depuis un an, de se rassurer, tentant d'oublier que les derniers mots que la femme avait prononcés avant de partir, de se sauver serait un mot plus exact, avaient été : « Je me vengerai... »

Marie-Claire se releva, détacha son tablier qu'elle alla pendre sur la patère fixée au mur du garage. Pascal n'allait pas tarder à arriver. Il devait voir un client en début d'après-midi et n'avait qu'une trentaine de kilomètres à parcourir. En sortant du garage, elle regarda sa montre. Dix-neuf heures. Le soleil couchant teintait le ciel de rouge. Elle en éloigna bien vite son regard. Il était temps qu'elle rentre pour préparer le repas.

Elle sursauta en entendant la sonnerie du téléphone. Elle parcourut en courant la dizaine de mètres

la séparant du perron dont elle gravit les marches le plus vite qu'elle put, anxieuse d'arriver trop tard pour répondre. Le téléphone était posé sur le meuble bas qui dans l'entrée permettait de ranger les chaussures. Elle tendit le bras pour le saisir, le porta à son oreille...

— Allô...

— Madame Crescent ? (Elle répondit par l'affirmative...) Madame Marie-Claire Crescent ?

— Oui, c'est moi...

— Bonsoir madame. Gendarmerie nationale, brigade de Vallon. Votre mari a eu un accident... (Le cœur de Marie-Claire s'emballa et elle agrippa le téléphone à deux mains, incapable de dire le moindre mot...) Rassurez-vous, poursuit le gendarme, rien de grave. Il n'y a pas de blessés, juste de la tôle...

— Qu'est-il arrivé ? (Les mots étaient sortis de sa bouche sans même qu'elle ait eu l'impression de les avoir prononcés...) Il va bien ?

— Oui, oui, rassurez-vous. Par contre, sa voiture est inutilisable ; et pendant qu'il est avec mes collègues pour faire le constat, il m'a demandé de vous appeler. Il souhaite que vous veniez le chercher. Vous comprenez, on est en pleine campagne et il n'y a aucun téléphone à proximité. De plus, son portable n'a pas résisté au choc. Nous lui avons proposé de le conduire jusqu'à la brigade mais il dit qu'il a des objets dans sa voiture qu'il veut absolument transférer dans la vôtre avant qu'elle soit emmenée au garage.

Elle repensa que Pascal avait toujours dans sa voiture, surtout lorsqu'il allait chez un client, des échantillons qui pouvaient effectivement être très tentants s'ils restaient sans surveillance dans une voiture accidentée et elle comprenait sa démarche.

— Il est où ?

Sa voix et sa respiration étaient redevenues normales même si elle ne parvenait pas encore à chasser totalement l'angoisse qui l'avait submergée à l'annonce de l'accident.

— Près de l'entrée de l'autoroute, en direction de Paris. En venant de Montluçon, vous prenez la petite route à droite au niveau du panneau annonçant l'entrée de l'autoroute, puis vous faites à peu près un kilomètre. L'accident s'est produit au premier carrefour. Un tracteur qui est sorti imprudemment...

Tout en écoutant, elle avait machinalement pris un stylo à billes et notait sur le bloc posé près du téléphone les indications que lui donnait le gendarme...

— Nous en avons pour une demi-heure pour terminer le constat, poursuit-il. C'est le temps qu'il vous faut pour venir. Je pense que la dépanneuse devrait arriver à peu près en même temps que vous. À tout de suite, madame.

Le gendarme avait raccroché avant qu'elle ait eu le temps de poser la moindre des questions qui se bousculaient dans sa tête. Elle resta un long moment immobile, regardant le téléphone muet, puis elle le reposa sur son socle avant d'essuyer une larme qui, sans qu'elle s'en rende compte, avait coulé sur sa joue. C'est à ce moment que lui vint à l'esprit la question qu'elle aurait, par-dessus tout, voulu poser au gendarme : pourquoi Pascal était-il sur cette route qui était à l'opposée de celle qu'il aurait dû prendre puisqu'il revenait de Riom ? Peut-être avait-il, en pensant à autre chose, raté la sortie de l'autoroute et avait poursuivi jusqu'à Vallon ? Cette pensée, qui dépeignait parfaitement la distraction dont Pascal était capable de faire preuve en toute occasion, la fit sourire. Mais très vite, son sourire se figea : Dans ce cas, il aurait pris la nationale pour rejoindre Montluçon ; il n'avait aucune raison de se trouver sur cette route qui ne menait nulle part... À moins que...

Pour la première fois depuis quinze ans, un brusque accès de jalousie la submergea. Et s'il n'était pas allé à Riom ? Et s'il avait quelqu'un d'autre ? Et s'il était allé voir une autre femme ? Ce déplacement chez un ancien client qu'il n'avait pas vu depuis longtemps et qui venait de se manifester par surprise, n'était-il qu'un prétexte ? Son travail exigeait des déplacements quasi quotidiens...

Alors, et si certains n'étaient que des leurres ? Et brusquement, l'angoisse fit place à la certitude : si c'était le cas, jamais il n'aurait demandé qu'elle aille le chercher à un endroit où il n'avait aucune raison d'être. Non. Il y avait forcément une explication. Il avait voulu prendre un raccourci, par une petite route étroite, et il y avait eu cette collision avec un tracteur... « Il ne devait pas tenir sa droite et les paysans sont comme chez eux sur ces petites routes ! »

Les mots tournaient dans sa tête alors qu'elle refermait derrière elle la porte du perron après être allée se laver les mains et brosser ses ongles imprégnés de terre. Elle sauta dans sa Clio, partit en laissant derrière elle la porte du garage ouverte. Des hauteurs de Chatelard où était la maison, elle prit la direction de la ville, puis, après avoir serpenté le long de rues étroites, elle déboucha sur la route de Paris. Elle accéléra, dépassant allègrement la vitesse autorisée. Elle ne voyait que la route, droit devant elle...

« Et si le gendarme ne m'avait pas tout dit... Et si Pascal était blessé... Et si, et si... »

Toute à ses pensées, elle freina brusquement à l'entrée du premier rond-point pour laisser passer la voiture qu'elle n'avait pas vue, fut un peu plus prudente sur le rond-point suivant puis accéléra.

Elle vit au bout de la ligne droite le panneau bleu annonçant l'entrée de l'autoroute, ralentit, prit la route sur la droite ; route étroite, et toute en virages, qui l'obligea à rouler doucement. Elle vit le carrefour que lui avait indiqué le gendarme au moment où elle le traversait, aucun panneau ne le signalant. Il s'agissait en fait du croisement de la route avec deux chemins desservant des fermes proches et sur lesquels l'herbe commençait à recouvrir en partie le bitume. Elle freina au moment où elle prit conscience qu'une voiture était stationnée sur le chemin partant à sa gauche. Elle s'arrêta, recula lentement, louvoyant d'un accotement à l'autre, tant elle était peu sûre d'elle lorsqu'elle faisait une manœuvre en marche arrière. Elle arriva au niveau du carrefour et sa première réaction fut une grande surprise. S'il y avait eu accident entre une voiture et un tracteur, il y aurait forcément des traces sur la route. Même si les véhicules avaient été dégagés, il restait toujours des débris, ne serait-ce que des morceaux de verre, aucun accrochage n'épargnant les phares ou les clignotants. Il n'y avait rien, et manifestement, la route n'avait pas été balayée. De nombreuses bouses de vaches, plus ou moins desséchées, en étaient la preuve absolue.

Elle mit le levier de vitesses au point mort et regarda sur sa gauche. Une Peugeot, 205 ou 206 – elle n'était pas suffisamment connaisseuse pour reconnaître le modèle, mais le lion de la calandre était bien visible – était arrêtée au milieu du chemin, vide. La voiture de Pascal était une Citroën C5. Pourquoi n'était-elle pas là ? Un vague sentiment de peur s'infiltra lentement en elle. Si Pascal n'était pas là, c'est que sa voiture avait été remorquée. Et lui ? Blessé ? À l'hôpital ? Mais alors pourquoi cet appel du gendarme, pourquoi lui avait-il demandé de venir le chercher ? Il ou elle ? Elle se rendit compte qu'elle était incapable de dire si la voix était masculine ou féminine. Avec le recul, il lui sembla même que la voix était camouflée et cette réflexion ajouta à sa peur naissante... « Et si Pascal était allé dans une des fermes voisines ? Mais alors où était sa voiture ? Déjà remorquée ? »

« Je te reconnais ! »

Les mots se remirent à tourner dans son esprit, elle n'aurait su dire pourquoi, comme elle ne comprenait pas comment son subconscient associait ces mots prononcés un an plus tôt à la situation qu'elle vivait. « Appeler Pascal, il faut que j'appelle Pascal. » Elle sortit son portable de son sac posé sur le siège à sa droite, rechercha le numéro dans le répertoire, appuya sur la touche verte, attendit, puis se rendit compte que les barrettes annonçant sur son écran la force du signal étaient quasi absentes. Il n'y avait presque pas de réseau dans ce coin perdu. La peur se mit à enfler en elle. Elle essaya plusieurs fois, finit par obtenir la sonnerie, puis la voix enregistrée de Pascal. De plus en plus nerveuse, elle raccrocha sans même penser à laisser un message.

« Je te reconnais... Je me vengerai... »

Les derniers mots prononcés par la femme avant son départ, ces mots auxquels elle n'avait pas

voulu croire et qui avec le temps avaient fini par s'effacer de son esprit, la frappèrent brusquement. La nuit était maintenant tombée. Il n'y avait aucun éclairage sur ce chemin. Au loin devant elle, masquées par intermittence par le mouvement des branches, elle vit quelques lumières. « Une ferme », pensa-t-elle...

Elle sursauta soudain en entendant crisser des gravillons derrière elle. Elle se retourna, crut discerner une silhouette immobile, à peine une ombre. Elle plissa les paupières comme si ce geste pouvait lui permettre de mieux voir. L'ombre se précipita sur elle, sa portière fut ouverte à la volée, elle aperçut deux yeux qui brillaient au travers des fentes d'une cagoule, ressentit une violente brûlure sur le cou, et s'affaissa aussitôt sur son volant, inconsciente.

L'ombre rangea dans la poche de son blouson le shocker avec lequel Marie-Claire avait été neutralisée, puis ouvrit la portière droite et la fit glisser sur le siège passager.

L'ombre fit le tour de la voiture, s'installa derrière le volant, fit demi-tour sur la route et repartit en direction de la nationale. Dès le départ de la voiture, deux corbeaux, qui devaient attendre tout près, franchirent la haie et, se posant au milieu du carrefour, continuèrent à dépecer la carcasse d'un hérisson.

Chapitre 4 : juin 1987

Maïté Irratu sentit le gong vibrer dans son crâne avant d'en entendre le son. Elle se réveilla. Le box dans lequel elle se trouvait, séparé des autres par deux cloisons en bois perpendiculaires au mur, le quatrième côté étant fermé par un lourd rideau, était éclairé par la lune dont on voyait la forme presque complète derrière la fenêtre. Comme elle avait deux enfants, son box était le plus grand et elle bénéficiait de cette ouverture vers le ciel, ce qui était un privilège. Se redressant sur son lit, elle regarda sa fille, Anaïs, qui dormait près d'elle. Le gong ne l'avait pas réveillée. Couchée sur le côté, les mains jointes sous le traversin, elle dormait, et sa respiration régulière soulevait imperceptiblement le drap. Dans le petit lit aux barreaux en bois posé contre le rideau, Yann, couché sur le dos, les deux poings fermés au niveau de sa tête, semblait sourire dans son sommeil. Elle approcha la main pour caresser la joue de sa fille, mais se retint de peur de la réveiller. Elle resta un long moment à la contempler, esquissant un léger sourire.

Dans les box voisins, on entendait le chiffonnement des draps, le raclement des chaussures traînant sur le sol, quelques quintes de toux. Il était quatre heures. Maïté n'avait pas besoin de montre pour le savoir. En cette fin du mois de juin, période de l'année où les jours étaient les plus longs, le gong résonnait chaque matin à la même heure. Elle se leva péniblement en s'efforçant de faire le moins de bruit possible, ferma un instant les yeux, une main appuyée sur le mur comme si elle cherchait à parfaire son équilibre, jeta sur le lit le tee-shirt trop grand qui lui servait de chemise de nuit et enfila la longue robe blanche qu'elle avait posée sur le dossier de l'unique chaise meublant le box.

Elle tira doucement le rideau, ouvrant juste l'espace nécessaire à son passage. Dans le couloir séparant les deux rangées de box qui quadrillaient la grande salle du château située juste au-dessus de la salle à manger, les autres adeptes, hommes et femmes, sortaient les uns après les autres puis se dirigeaient d'un pas traînant vers l'escalier ouvrant à l'extrémité de la salle. Moins de dix minutes après que le gong eut retenti, tous étaient regroupés devant l'entrée du château et attendaient, pour certains en frissonnant de froid. Sous la lune, on distinguait parfaitement le jardin, on devinait le sentier à l'extrémité duquel s'agitaient les branches des premiers arbres de la forêt. La température était agréable ; pourtant, à son tour, Maïté frissonna en franchissant la porte.

Le maître, toujours suivi par les deux mêmes femmes, sortit à son tour du château et prit la tête du cortège qui se dirigeait vers l'allée. En passant, chacun, à l'exception du maître et de ses deux compagnes, prit une bûche sur le tas de bois aligné le long du sentier. Ils arrivèrent bientôt devant le cercle de pierres. En file indienne, chacun posa sur le tas de cendres de la veille la bûche qu'il portait. Les deux compagnes du maître grimpèrent sur l'estrade et s'installèrent sur les deux chaises encadrant le trône central.

Après avoir attendu que chacun des adeptes, après avoir déposé sa bûche, eut pris sa place dans le cercle formé autour des pierres, le maître saisit sous l'estrade un fagot de brindilles, l'installa au milieu du tas de bois et l'alluma. D'abord timide, une flamme claire grimpa de plus en plus haut en même temps qu'elle semblait ramper sous les bûches voisines dont l'écorce, à son tour, se mit à brûler. La violence du brasier obligea bientôt les adeptes à élargir le cercle qu'ils formaient autour du feu. Le maître avait pris place sur son fauteuil entre ses deux compagnes. Il leva les bras, mains jointes.

À ce signal, le lent mouvement autour du feu commença. Maïté, poussée par la femme qui marchait derrière elle, levant à peine les pieds, les semelles de ses espadrilles frottant les derniers brins d'herbe écrasés par la ronde des jours précédents, commença le lancinant mouvement. Elle sentit ses yeux qui se fermaient malgré elle. Jamais elle ne s'était sentie aussi fatiguée. Entre la prière du matin, ronde répétitive qui se terminait par le lever du soleil, et la prière du soir, longue prosternation face au soleil

et qui prenait fin avec son coucher, toute la journée, à l'exception des deux heures réservées au repas et à la méditation, était consacrée au jardinage, ou aux tâches ménagères, lessive, raccommodage, préparation en alternance des repas. Repas invariablement composés d'une soupe faite avec les légumes du jardin, d'un morceau de fromage et d'une tranche du pain cuit dans le four du château. Deux fois par semaine, un œuf, plus rarement un morceau de volaille ou d'un poisson pêché dans l'étang du château, venait compléter cette frugale pitance.

À chaque passage devant l'estrade, Maïté observait à la dérobée le maître qui ne lui jetait pas un regard, pas plus qu'il ne s'intéressait aux les autres silhouettes marchant sans fin. La jeune femme assise près de lui sur l'estrade occupait la place qui avait été la sienne. Elle avait été la favorite, elle avait été repoussée ; celle qui lui avait succédé avait à son tour été répudiée, puis d'autres encore... Elle sentit avec surprise, tant était loin le souvenir de la dernière fois où elle avait pleuré, une larme qui coulait sur ses joues. Non qu'elle regrettait le temps où elle accompagnait le maître sur l'estrade et surtout où elle mangeait à sa faim, mais où elle devait subir chaque jour les fantasmes sexuels du couple ; simplement elle commençait à prendre conscience de la fuite inutile du temps.

Cinq ans déjà qu'elle était dans ce château. Cinq ans qu'elle avait rejoint « le royaume d'Aton ». Les souvenirs remontaient en même temps que les sanglots qu'elle s'efforçait de retenir.

Elle avait vingt ans lors de sa première rencontre avec Jean-Louis. Il avait quelques années de plus qu'elle, mais était tellement séduisant, tellement sûr de lui, tellement rassurant, qu'elle avait été subjuguée dès le premier instant. Elle était étudiante à l'école d'infirmières, il était ambulancier. C'était lors du bal annuel de son école. Elle avait dansé avec lui presque toute la nuit. Ils s'étaient revus, presque par hasard la première fois, puis elle avait accepté son rendez-vous. Trois mois après, ils emménageaient ensemble dans un petit appartement situé à moins de dix minutes de son école. Six mois d'une vie de rêve avaient suivi.

Perdue dans ses pensées, Maïté avait ralenti son pas et fut poussée dans le dos par celle qui, tête baissée, traînait les pieds derrière elle. Le maître, Our Maou, le grand voyant, exigeait que le cercle des fidèles tourne autour du brasier d'un pas régulier, comme tournait le soleil dans le monde de la nuit avant de réapparaître chaque matin. Elle reprit sa marche, telle une somnambule, retrouvant la distance qui la séparait de celui qui la précédait. Le sang semblait cogner le long de ses tempes, comme si le gong du matin résonnait continuellement en elle.

Le rêve s'était défait six mois plus tard. Elle venait de découvrir qu'elle était enceinte, et elle l'avait découvert parce qu'elle avait failli perdre le bébé. Le diagnostic avait été très clair : elle allait devoir passer allongée les sept mois conduisant au terme de sa grossesse. De ce jour, l'attitude de Jean-Louis avait changé. Il rentrait chaque soir un peu plus tard, inventant chaque fois un nouveau prétexte qu'elle se forçait à croire ; puis un soir, il ne rentra pas, arrivant seulement le lendemain matin pour prendre une douche et son petit déjeuner. Elle avait très vite compris qu'il était allé chercher ailleurs ce qu'elle n'allait plus pouvoir lui offrir pendant de longs mois et elle s'était d'abord sentie totalement impuissante avant de réagir avec la naïveté violente de son inexpérience.

Maïté avait gardé gravée dans sa mémoire, mot après mot, et chacun résonnait encore à ses oreilles comme autant de coups, la réponse de Jean-Louis à la première remarque qu'elle avait eu le courage de lui faire. C'était après sa seconde nuit d'absence qui avait suivi la première de quelques jours seulement. « Oh, c'est pas l'Inquisition ici. J'ai quand même le droit de faire ce que je veux. Et puis si t'es pas contente, je te retiens pas. » Telle avait été la réponse de Jean-Louis aux reproches qu'elle venait de lui jeter à la figure, en criant pour se donner la force qu'elle n'avait pas.

Tétanisée, elle n'avait plus rien dit après, alors que les absences étaient devenues quasi quotidiennes. Quelques bonnes âmes, pour lui rendre service avaient-elles prétendu, lui avaient appris qu'il vivait chez une de ses anciennes collègues de travail qu'il avait laissé tomber lorsqu'il s'était installé avec Maïté, ancienne maîtresse qui n'avait pas admis la rupture, qui n'avait jamais cessé de le

relancer, et à qui il avait à nouveau cédé sans la moindre difficulté.

Les coups avaient commencé à pleuvoir au cours de son dernier mois de grossesse, un soir, alors qu'elle venait d'essayer de lui faire comprendre qu'il allait être père et qu'il devrait changer. Elle n'avait rien dit, n'avait rien fait, ne cherchant qu'à protéger l'enfant qu'elle portait. Au moment de la naissance, Jean-Louis était absent. Il était venu une seule fois à la maternité pour voir sa fille et n'était pas resté plus d'un quart d'heure. Il voulait un fils, donc avoir une fille était pour lui sans intérêt. Il avait même refusé de participer au choix du prénom... Anaïs s'était imposé à elle, elle ne savait pas pourquoi.

Elle n'eut, après son retour de la maternité, que deux préoccupations : sa fille et son travail, mais son travail dans le seul but de lui permettre d'élever Anaïs sans attendre quoi que ce soit d'un Jean-Louis de plus en plus souvent absent, mais surtout de plus en plus violent à chacune de ses réapparitions. Et pendant des années, elle avait supporté ce que pendant toute son enfance et son adolescence elle avait vu sa mère accepter : les coups et les humiliations, faisant en sorte que sa triste vie reste confinée entre les murs de l'appartement. Comme pour sa mère avant elle, personne n'avait jamais su quel enfer elle vivait dès qu'elle rentrait chez elle, priant presque chaque soir pour que le monstre dont elle avait fait le père de sa fille, et qui à cause de ses nombreuses beuveries avait fini par perdre son travail, ne rentre pas... Mais avec pour seules ressources une allocation chômage qui allait en diminuant et des besoins en alcool qui croissaient sans cesse, il était malheureusement de plus en plus souvent chez lui. D'autant plus, que, lassée, la maîtresse retrouvée pendant la grossesse de Maïté avait fini par le mettre à la porte de chez elle.

Bien souvent, Maïté acceptait de remplacer une collègue pour une garde de nuit à l'hôpital, confiant sa fille à une amie, sachant qu'elle pourrait plus facilement dormir le jour puisque Jean-Louis passait ses journées dans les bistrot. Pourquoi revenait-elle aujourd'hui sur ces douloureux événements qu'elle était parvenue à oublier pendant de nombreuses années ? Elle était bien incapable de le dire. Elle voulut chasser ce passé de son esprit et se concentrer sur l'instant présent de la ronde appelant la renaissance du soleil, mais elle marchait comme une marionnette, corps et esprit totalement déconnectés.

Elle leva la tête en passant près de l'estrade. Antoine... Elle se surprit à penser au maître en évoquant son prénom, mais les souvenirs affluaient par vagues dans son esprit fatigué et elle n'avait plus la force de les refouler. Antoine... Presque six ans déjà...

Anaïs venait d'avoir sept ans. C'était un mercredi. Maïté avait travaillé toute la nuit et, au matin, s'était rendue chez son amie pour récupérer sa fille, heureuse à l'idée qu'elle allait passer toute la journée avec elle. Malgré la nuit de garde, elle n'avait pas sommeil, pensant à ce qu'elles allaient faire toutes les deux. D'abord, préparer ensemble le déjeuner qu'elles prendraient en tête à tête, puis aller au parc et finir l'après-midi au cinéma avant de retourner chez son amie, puis prendre sa seconde nuit de garde. En glissant sa clef dans la serrure ce matin-là, elle s'était rendu compte que la porte n'était pas verrouillée. Elle était entrée, essayant de cacher sa peur. Elle aurait cent fois mieux aimé que le visiteur soit un voleur. Jean-Louis était dans la cuisine, devant un bol de café.

— Bonjour papa, avait dit la fillette en entrant et en esquissant un geste pour aller vers lui.

— Alors j'existe plus moi, avait-il vociféré en frappant des deux mains sur la table, renversant son bol encore à moitié plein. Il faut toujours que je me démerde tout seul...

Tout en parlant, Jean-Louis s'était levé, avait marché vers Maïté d'un pas mal assuré et lui avait asséné une gifle qui l'avait projetée contre le mur.

— Non papa...

Anaïs s'était précipitée vers son père et s'accrochait à son bras. À son tour elle avait reçu une gifle qui l'avait envoyée sous la table, la lèvre éclatée. Maïté avait deviné plus qu'elle ne l'avait vu derrière son regard brouillé par les larmes la chute de sa fille. La casserole dans laquelle Jean-Louis avait fait

chauffer l'eau pour préparer son café soluble était toujours posée sur la plaque de la cuisinière électrique. Sans réfléchir, elle s'était précipitée, avait saisi la poignée et avait de toutes ses forces abattu le récipient sur le visage de l'homme. Le nez avait éclaté sous le choc et elle avait été éclaboussée par le sang mêlé à l'eau encore chaude restant dans la casserole. Il était parti en arrière, avait essayé de se rattraper sans succès à la porte du réfrigérateur. Son dos avait violemment heurté le mur contre lequel il avait glissé et il était resté presque inconscient, assis sur le sol, le regard dans le vague.

Sans attendre qu'il reprenne ses esprits, Maïté avait pris dans ses bras sa fille qui venait de se relever en larmes, et s'était enfuie. En tournant sans fin autour du brasier, elle revoyait sa course effrénée, elle se revoyait tambourinant à la porte de son amie, elle revoyait la porte qui s'ouvrait, elle se revoyait se précipitant vers le canapé sur lequel elle s'était effondrée en sanglots. Après les avoir soignées, son amie, infirmière comme elle, avait appelé une association d'aide aux femmes battues.

Le ciel au-dessus des arbres commençait à se parer de pourpre tandis que l'intensité du feu diminuait. Maïté poursuivait son long cheminement autour du cercle de pierres, fantôme frigorifié et tremblant malgré l'intense chaleur qui se dégageait encore des braises. Elle avait l'impression de flotter, ne sentant plus le contact de ses pieds sur le sol.

Il y avait déjà trois femmes, chacune avec des enfants, lorsqu'elle était arrivée au foyer où son amie venait de la conduire. Elle avait encore en mémoire la chaleur de l'accueil, le réconfort de ne plus se sentir seule, mais aussi la honte de n'avoir pas eu plus tôt le courage d'éloigner sa fille de cet enfer. Malgré l'exemple de sa propre mère, ou peut-être à cause de lui puisqu'elle n'avait jamais quitté son mari violent, qui était mort d'un cancer du foie, résultat des litres d'alcool ingurgités pendant des années, elle pensait qu'elle était seule à affronter un tel destin. Les autres femmes qui l'avaient accueillie à son arrivée, en lui montrant qu'elles partageaient son enfer, lui avaient redonné l'envie de se battre. Trouvant des camarades de son âge, Anaïs était très vite redevenue une petite fille joueuse et s'était très vite adaptée à sa nouvelle école où elle était une brillante élève.

— Splendide est ton lever à l'horizon du ciel, ô vivant Aton, créateur de toute vie !

La voix du maître retentit alors que le premier rayon du soleil, frôlant la cime des arbres, venait d'éclairer son visage. Maïté l'entendit à travers un bourdonnement, comme si elle avait la tête sous l'eau. Et puis, dans son esprit, la voix du maître redevint celle d'Antoine Carelli, le premier homme qu'elle avait rencontré après sa fuite. Antoine dirigeait avec sa femme, Christine, le foyer dans lequel elle s'était réfugiée, foyer qu'il avait fondé quelques années auparavant tant son métier de psychiatre l'avait amené à rencontrer des femmes désespérées et qui, parfois, s'étaient réfugiées dans la folie ou la mort plutôt que de fuir la violence qu'elles subissaient.

Prévenue par le foyer, la police avait interpellé Jean-Louis qui avait écopé de prison avec sursis, d'une obligation de soins, et s'était vu interdire d'approcher sa compagne et sa fille. Ce qui ne l'avait apparemment pas chagriné du tout.

Anaïs, dans sa nouvelle école, choisie pour qu'elle n'ait pas à subir les possibles moqueries de camarades qui avaient forcément entendu parler de ce qui lui était arrivé, semblait se remettre. Maïté, grâce à ses compagnes d'infortune, à la gentillesse de Christine Carelli, qui assurait la direction effective du foyer mais se comportait avant tout comme une grande sœur, grâce surtout aux soins et à la prévenance du docteur Antoine Carelli, avait retrouvé sa volonté perdue et une nouvelle envie de vivre.

— Quand tu te lèves dans le ciel d'orient tu emplis toute terre de ta beauté.

Reprise par le chœur des fidèles, la voix du maître s'éleva de nouveau. Maïté tournait toujours, du même pas régulier et automatique, reprenant avec les autres chacun des vers, mais elle ne reconnaissait même pas la voix du maître tant elle se sentait ailleurs. Toutes les voix autour d'elle devinrent un brouhaha incompréhensible qui dansait douloureusement dans sa tête. Pour la première

fois depuis cinq ans, elle venait brusquement de se rendre compte qu'elle ne croyait plus aux mots qu'elle prononçait. Elle se mit à trembler, atterrée par ce qu'elle venait de découvrir.

Le brouillard sonore redevint soudainement audible comme si elle venait de ressortir la tête de l'eau. La voix du maître s'envola et redevint pour elle celle d'Antoine Carelli... Antoine... Il y avait trois mois qu'elle vivait dans le foyer, Anaïs semblait avoir retrouvé une vie normale. Elle se sentait de plus en plus forte mais toujours si seule. Elle avait repris son travail et savait qu'elle devait maintenant songer à trouver un appartement et préparer son avenir avec sa fille.

— Appelez-moi Antoine. Nous sommes des amis maintenant. Le docteur Carelli a achevé son travail, mais l'ami sent que vous avez besoin de sa présence.

Amis, amants... Un mois après cette première phrase prononcée alors que tous deux marchaient côte à côte dans le petit jardin du foyer, Maïté et sa fille quittaient leur refuge pour aller habiter dans un petit studio appartenant au docteur Carelli. Le médecin avait très vite balayé les scrupules de Maïté, expliquant qu'avec Christine, son épouse légitime, ils formaient un couple très libre. « Depuis que nous avons découvert que nous ne pourrions pas avoir d'enfants, avait-il dit, nous avons décidé pour notre vie d'autres priorités. La satisfaction de nos plaisirs est un de ces choix. » Il venait la retrouver presque chaque jour, quand Anaïs était à l'école. Il ne lui avait pas parlé tout de suite de son château et de sa quête d'un autre monde. Puis, petit à petit, sans même qu'elle s'en rende compte, leurs conversations s'orientaient vers des questions spirituelles. Puis il avait parcouru l'histoire des religions avant d'évoquer le pharaon Aménophis IV, devenu Akhenaton, « celui qui plaît à Aton », et qui avait fait du Dieu Soleil le pharaon céleste.

De l'histoire de l'Égypte ancienne, Antoine Carelli était passé au culte du soleil, puis lui avait longuement expliqué que la croyance égyptienne en une vie dans l'au-delà, basée sur l'image du soleil qui meurt chaque soir pour renaître chaque matin, n'était pas qu'une croyance. Il lui avait expliqué, force textes et dessins à l'appui, qu'au cours des nombreux voyages qu'il avait effectués sur les bords du Nil, notamment son inoubliable visite des ruines de Tell al-Amarna, la ville construite par Akhenaton, il avait découvert le secret de cette perpétuelle renaissance.

Maïté avait tellement besoin de croire, elle avait tellement besoin de vaincre ses angoisses, qu'elle avait écouté, qu'elle avait cru, puis qu'elle avait suivi. Il y avait cinq ans. Cinq ans qu'elle avait rejoint le château, du XVIII^e siècle merveilleusement conservé parce que toujours habité par la même famille, jusqu'au jour où, quelques années plus tôt, la dernière survivante de la lignée, soignée par le docteur Carelli pour la maladie d'Alzheimer, lui avait légué tous ses biens, dans un dernier sursaut de lucidité pour certains, sous la contrainte mentale de son psychiatre pour d'autres. Comme il n'y avait aucun héritier légitime, l'affaire en resta là. Peu de temps après, Carelli et son épouse avaient quitté Paris pour s'installer dans cette somptueuse demeure ; le château fut rebaptisé « Amarna », et c'est derrière ses murs qu'allait naître « le royaume d'Aton ».

Douze adeptes, principalement des femmes dont certaines avaient des enfants, vivaient déjà au château lors de l'arrivée de Maïté et de sa fille. Si les rites, les tenues, les prières lui avaient d'abord paru étranges, elle avait tellement besoin d'une bouée à laquelle s'agripper qu'elle avait tout de suite adhéré, qu'elle s'était tout de suite soumise. Le docteur Antoine Carelli n'existait plus ; au château, Our Maou, le grand voyant, était le maître absolu. Anaïs avait rejoint le petit groupe des enfants, sous la surveillance de Mérytaton¹, nom que le maître avait donné à Christine, son épouse.

Pendant deux ans, lors des prières, Maïté s'était tenue sur l'estrade près du maître, en compagnie de Christine. Cette bigamie de fait ne la gênait pas. Elle ne s'était d'ailleurs même pas posé la question tant elle était subjuguée par tout ce que le maître disait ou faisait. Une seule chose l'avait surprise et avait suscité chez elle une certaine hésitation : lorsque pour la première fois, au lendemain de son arrivée au château, après le repas pris par le maître et les deux femmes dans la petite salle à manger, il l'avait portée sur le canapé après lui avoir retiré sa longue robe blanche. Christine s'était à son tour

déshabillée, l'avait embrassée et était restée près d'elle. « Cela était ainsi sous le règne d'Akhenaton », avait dit le maître. Elle avait accepté et ne s'était plus offusquée des caresses de l'autre femme, tout comme elle avait accepté de participer de la même façon aux ébats amoureux des deux époux.

Elle était reconnue par les autres adeptes qui s'inclinaient devant elle. Tout au long de ces deux années au cours desquelles elle n'avait pas une seule fois franchi les murs du parc du château, elle avait découvert que parmi les femmes présentes, quatre autres avaient, comme elle, séjourné dans le foyer d'accueil des femmes victimes de violences. Toutes les quatre avaient des enfants. Même si les choses n'avaient pas été clairement dites, elle avait compris à demi-mot que toutes, lors de leur arrivée au château, étaient les maîtresses de Carelli et occupaient la place qu'elle tenait maintenant. Tous les hommes et toutes les autres femmes, là non plus elle n'avait aucune certitude mais des bribes de conversation surprises ici et là allaient toutes dans le même sens, étaient des patients qui avaient été soignés par le docteur Carelli pour des dépressions plus ou moins graves.

— La terre s'illumine quand tu te lèves sur l'horizon ; quand tu brilles comme Aton dans le jour, tu chasses l'obscurité ; lorsque tu lances tes rayons, les Deux-Terres sont en fête.

Le chœur venait de répéter la dernière phrase. La ronde s'arrêta. Comme chaque matin les adeptes reprirent le sentier conduisant au château pour cinq d'entre eux, au jardin pour les autres, et le pénible et fastidieux travail se répéta. Un panier en osier posé à ses pieds, Maïté cueillait les haricots qui grimpaient le long des branches de noisetiers plantées quelques semaines plus tôt. Elle ne s'arrêta que pour prendre le gobelet d'eau fraîche que lui tendait la femme préposée à cette corvée, but rapidement, et recommença les gestes qui étaient devenus un automatisme tandis que son esprit semblait de plus en plus se projeter au-delà des murs du château. Lorsque le gong retentit, elle porta le lourd panier dans la cabane à l'intérieur de laquelle elle troqua ses sabots en caoutchouc pour ses vieilles espadrilles et, suivant la file qui marchait tête basse, elle prit le chemin du château.

Anaïs, tenant par la main son petit frère, attendait près de la porte, au milieu des autres enfants. Maïté tendit les bras au jeune garçon qui se précipita. Elle le saisit, le plaqua contre elle et enfouit son visage dans les cheveux bouclés. Elle sentit une larme qui coulait sur son visage.

Le soleil déclinant sur l'horizon se reflétait sur l'eau calme de l'étang seulement ridée par la brise du soir. Agenouillés en arc de cercle près de la berge, encadrant le maître et ses deux compagnes, tous les adeptes attendaient en silence que le soleil commence sa route dans le monde de la nuit. Maïté ne voyait rien. Anaïs allait bientôt avoir l'âge de rejoindre les femmes et cette pensée l'affolait.

Depuis le matin, malgré la dureté du travail au jardin sous un soleil accablant, elle n'avait cessé de penser aux cinq années qu'elle venait de passer au château. Tout ce en quoi elle avait cru s'écroulait. Le vrai visage de tous ceux en qui elle avait cru commençait à lui apparaître. Aussi, lorsque la voix douce de Mérytaton, chargée de la garde des enfants, mais maintenant toujours assise à la droite du maître lors des prières du matin et du soir et faisant preuve de plus en plus d'autorité sur les adeptes, lui avait annoncé que sa fille, à treize ans, allait entrer dans l'âge des femmes et rejoindre le groupe des fidèles, avait-elle senti monter en elle une angoisse incontrôlable. Elle savait ce que cela signifiait dire et lui faisait prendre conscience du mensonge dans lequel vivait depuis si longtemps.

Elle avait compris que Mérytaton était la voix du maître auprès des fidèles, mais elle avait été longue à comprendre que sous couvert de rites, elle ne faisait qu'assouvir sa perversité. La liberté sexuelle au sein des adeptes était totale, les couples se formant et se défaisant comme, avait dit le maître, cela se passait dans les palais de Tell al-Amarna. Maïté, à son arrivée, ne s'était pas posé de questions, se croyant, elle qui avait été choisie par le maître, au-dessus de tout risque. L'influence du

groupe avait, en quelques jours, fait d'elle une adepte fidèle et obéissante. Elle n'avait pas réagi.

Maintenant qu'elle y repensait, agenouillée au bord de l'étang, aveuglée par le soleil qui l'empêchait de voir autour d'elle et lui permettait de concentrer son regard sur le passé, elle se dit pour la première fois que l'homme dont elle était tombée amoureuse, l'homme qui croyait-elle l'aimait aussi, était très vite et sans qu'elle s'en rende vraiment compte, devenu, pour elle aussi, le maître. Sinon, comment aurait-elle pu accepter de participer aux jeux sexuels du couple. De maîtresse d'un homme marié, elle était devenue favorite à la cour d'un roi qui avait déjà une épouse légitime et dont elle était le jouet. Elle s'en rendait compte simplement aujourd'hui, cinq ans après son arrivée. Et tout s'éclairait, parce que pour la première fois au cours de ces années elle craignait pour sa fille. Elle avait été une fidèle, une adepte, une favorite puis une femme délaissée. Elle avait tout accepté. Mais ce soir, devant ce soleil couchant, elle venait de comprendre que malgré tout ce qu'elle avait vécu, malgré tout ce qu'elle avait accepté ou subi, elle n'avait jamais cessé d'être une mère.

Elle était restée la favorite pendant près de deux ans, assise près du maître lors des prières, bénéficiant, en dehors des modestes repas pris en commun, d'une cuisine toujours approvisionnée dans le logement privé qu'elle occupait avec sa fille dans une aile du château et où le maître venait parfois la rejoindre seul, sans Christine, quand tel était son bon plaisir. Elle eut soudain honte en pensant à la façon dont, à l'époque, elle avait traité les autres ; et ce qu'elle venait de découvrir d'inhumain chez les deux femmes, la légitime et la favorite du moment, elle l'avait accompli avec autant d'arrogance quand elle était la favorite. Et puis, au bout de deux ans, elle avait découvert qu'elle était enceinte. Elle s'était efforcée de repousser le plus possible le moment de le montrer, tant elle était encore traumatisée par le souvenir de l'annonce au père d'Anaïs de sa première grossesse. Et puis, les choses, cette fois encore se passant mal, elle avait bien été obligée de le dire. Au début, Antoine s'était montré prévenant, faisant venir au château un de ses amis gynécologue. Puis, la poursuite de la grossesse l'obligeant à rester en permanence allongée, il l'avait de plus en plus souvent délaissée... Jusqu'au jour où il était arrivé au château avec une jeune femme blonde au regard perdu qui avait très vite pris sa place auprès du couple.

— Je t'ai fait préparer une chambre dans la salle commune. Tu auras plus de place que les autres puisque tu as Anaïs et que vous serez bientôt trois. Le maître l'a exigé. Mais dès maintenant, tu te comporteras comme toutes les autres.

Mérytaton, l'épouse légitime, avait été chargée de lui faire quitter l'appartement qu'elle occupait et dans lequel, elle l'avait su dès le lendemain, la nouvelle favorite venait d'être installée. Affaiblie par sa grossesse difficile, allongée la plupart du temps, Maïté n'avait eu ni la force, ni même le désir de protester. Elle était devenue une véritable adepte, obéissante et docile, et ce que demandait le maître ne pouvait être que pour le bien commun des élus. Parce qu'ils étaient les élus. Loin du tumulte de la vie, ils se préparaient pour le jour proche où, par la folie des hommes, tout disparaîtrait sur terre, à suivre dans la nuit la course du soleil pour renaître avec lui dans une nouvelle aube. Aujourd'hui, pour la première fois, devant les derniers rayons dorés qui effleuraient la surface immobile de l'étang, elle doutait. Et peu à peu, au fur et à mesure que le soleil déclinait, le doute devint terreur devant ce qu'elle avait accompli.

Après la naissance de son fils, au cours des trois mois pendant lesquels elle l'avait nourri, elle avait été dispensée de travaux. Elle avait même pu garder sa fille avec elle plus souvent. Et puis un matin, la jeune et nouvelle maîtresse du maître avait été retrouvée noyée dans l'étang. Il ne faisait aucun doute qu'elle s'était suicidée. Chacun, au cours des mois précédents, avait pu, par son mutisme, par ses yeux toujours fixés droit devant elle, absents, par sa maigreur chaque jour plus inquiétante, constater que sa dépression devenait de plus en plus incontrôlable.

Dans les jours qui avaient suivi, les prières étaient devenues presque permanentes, le maître expliquant que l'on ne pouvait pas décider seul de suivre dans la nuit la course du soleil si l'on voulait

renaître à l'aube suivante, que la malheureuse par ce geste s'était condamnée à la nuit éternelle et qu'il fallait, pour demeurer le peuple des élus, respecter avec ferveur les rites conduisant à la renaissance.

Le soleil venait de se coucher. Imitant le maître, chacun se releva, se retourna, et le groupe reprit le chemin du château. Maïté, qui marchait la dernière, repensa soudain que parmi les rites à accomplir avec ferveur pour gagner la certitude de la renaissance, il y avait la nécessité de faire don de tous ses biens à la communauté. Elle se fait pliée à la règle, comme les autres. Pourquoi le simple fait d'avoir peur pour sa fille instillait-il en elle tous ces doutes, comme si un voile patiemment tissé autour d'elle commençait à se déliter ? Elle avait encore du mal à comprendre.

Après la mort de la dernière favorite, Antoine était pendant quelques semaines resté seul avec son épouse légitime, Mérytaton. Puis très vite, elle avait pris sous sa protection la plus jeune des adeptes, Fatiah, qui venait juste d'avoir dix-huit ans et qui avait quitté un mari violent imposé par son père parce qu'il voulait l'obliger à rentrer au pays pour vivre dans sa famille ; en fait pour devenir l'esclave de sa famille. Moins d'un mois plus tard, Fatiah était sur l'estrade pour assister aux prières, ce qui voulait dire qu'elle était aussi dans le lit du maître. Cela semblait naturel à tous les adeptes. Maïté elle-même s'était soumise à cette nouvelle favorite ; nouvelle favorite qui était retournée très vite dans le commun des adeptes.

La nouvelle venue s'appelait Lucie. Tout comme Maïté bien des années avant, elle était devenue la favorite dès le jour de son arrivée, et depuis un an, elle était odieuse avec tous les adeptes, les considérant souvent comme ses esclaves. Peut-être même, se disait Maïté avec sa lucidité retrouvée, essayait-elle de détrôner l'épouse légitime.

Maïté avait tout supporté, fidèle parmi les fidèles, croyante parmi les croyants. Elle n'attendait plus rien du monde qu'elle avait laissé de l'autre côté de la grille du château, dans lequel elle n'avait connu que tromperies et mensonges. Jusqu'à ce soir, elle espérait tout de la renaissance qui l'attendait quand elle suivrait le soleil dans sa course nocturne vers une nouvelle aube.

Elle regagna sa chambre, ou plutôt, elle venait d'en prendre conscience, sa cellule, après la soupe du soir. Elle tenait dans ses bras son fils Yann, endormi. Anaïs marchait devant elle. En la regardant, maigre mais déjà belle, déjà presque femme, elle sentit un sanglot qui se transformait en boule douloureuse au fond de sa gorge. Depuis cinq ans, pas un seul jour elle ne s'était demandé comment Anaïs vivait cet exil, cette prison. Pas une seule fois, Anaïs n'avait posé la moindre question.

Après avoir soigneusement tiré le rideau derrière elle, elle posa le bambin endormi sur le lit, prit son pyjama sur les étagères fixées sur le mur sous la haute fenêtre, et l'habilla pour la nuit, puis elle le posa, toujours endormi, dans son petit lit où il prit très vite sa position favorite, poings fermés de chaque côté de la tête.

Pendant qu'elle le regardait, les larmes se mirent à couler sur les joues de Maïté mais elle ne les sentit même pas, submergée par un chagrin incontrôlable. Elle sentit soudain sur ses épaules les mains de sa fille, puis son visage contre le sien. Elles restèrent ainsi un long moment, immobiles, puis Maïté prit dans ses mains le petit visage amaigri et le couvrit de larmes et de baisers.

Elles n'échangèrent pas un mot, mais leurs regards se croisèrent souvent et Maïté découvrit dans les yeux de sa fille une lucidité qu'elle-même avait perdue depuis bien longtemps. Elle eut soudain honte de ce qu'elle lui avait fait subir, de ne pas s'être demandé une seule fois comment la gamine vivait cet enfermement.

Elle fut sur le point de tout lui dire, de tout lui expliquer, tant elle eut soudain conscience qu'Anaïs était maintenant devenue adulte.

Elles s'endormirent tout habillées, dans les bras l'une de l'autre.

[1](#) Fille aînée d'Akhenaton, Mérytaton (ou Méritaton) remplaça auprès de son père la reine absente et devint « grande épouse royale ».

Chapitre 5 : août 2008

Depuis bientôt deux mois, Marie se pliait aux séances hebdomadaires chez Marie-Laure Roëtig.

Les premières semaines avaient été un calvaire, chaque question que posait la psychanalyste venant, malgré la volonté de Marie, se briser sur le mur qui la séparait de son enfance. Depuis qu'elle avait commencé ces séances, le cauchemar se faisait plus rare, mais d'autres rêves, souvent fugaces, et dont au matin elle avait peine à se souvenir, venaient peupler ses nuits. L'un d'eux semblait revenir plus souvent et durer chaque fois un peu plus longtemps. Une femme marchait, de dos, tenant de la main droite une fillette et de la main gauche un très jeune garçon dont les pas hésitants montraient qu'il marchait depuis peu. Des hommes, parfois, venaient en surimpression recouvrir la scène qui s'évanouissait aussitôt, Marie se réveillant toujours au moment précis où les traits des hommes commençaient à se matérialiser.

— Le plus surprenant, c'est que, s'il y a deux hommes différents, j'en suis certaine, je ne les vois jamais en même temps. C'est toujours l'un ou l'autre qui apparaît.

— Vous arrivez à les distinguer ?

— Non, mais il y en a un qui est tête nue, et l'autre porte un étrange bonnet.

— Et vous vous réveillez toujours au même moment de votre rêve ?

— Oui. En fait, c'est comme si j'avais peur d'eux et que je cherchais à les faire disparaître.

— Et pour vous, que sont cette femme, cette fillette et ce petit garçon ?

— Je me dis que ça doit être moi avec ma mère et peut-être mon petit frère. Mais je ne sais pas si j'ai un petit frère, je ne sais pas où est ma mère... Je ne sais rien, je ne sais rien...

Sa voix se brisa en un incontrôlable sanglot.

À chaque séance, les questions se succédaient, questions auxquelles jamais elle ne trouvait de réponse. Parfois, pourtant, le mur semblait se fissurer, une lueur cherchait à filtrer, mais il redevenait très vite infranchissable. Il fallait à Marie tout le reste de la journée pour se remettre de l'heure passée dans le fauteuil de Marie-Claude Roëtig. Immuablement, elle rentrait chez elle, se lovait sur le canapé, et essayait de projeter sur un écran imaginaire les images qu'elles venaient d'évoquer, se remémorant les questions auxquelles elle n'avait pas su répondre et essayant de faire revivre le tourbillon noir de son passé.

Pour la première fois, en cette fin d'après-midi au lourd temps orageux, alors que depuis plus d'une heure elle était recroquevillée sur son canapé, ressassant sans cesse les questions sans réponses, une évidence lui apparut à propos de son rêve. Quand l'homme à la tête recouverte d'un étrange bonnet apparaissait, il venait recouvrir l'image du trio, femme, fillette, jeune garçon. Lorsque apparaissait l'homme qui était tête nue, le jeune garçon n'était jamais présent. Elle se redressa, yeux soudain grands ouverts. Depuis des semaines que ce rêve venait peupler ses nuits, elle n'avait pas vu cette subtile différence. Cela voulait-il dire que les deux hommes avaient été présents dans sa vie l'un après l'autre, et que, à l'époque du premier homme, le petit garçon n'était pas né ?

Le soleil venait d'être englouti derrière de lourds nuages noirs. Le vent se leva. Une forte bourrasque vint projeter contre la vitre de la fenêtre du salon un sac en plastique qui resta collé un court instant avant de reprendre son vol erratique. Projetées par le vent, de lourdes gouttes de pluie commencèrent à leur tour à s'écraser contre la vitre. Un éclair zébra le ciel, suivi aussitôt par la violente explosion de la foudre. Marie eut un sursaut, regarda le ciel noir qu'un autre éclair venait de traverser, et que le roulement du tonnerre fit gronder. Une autre fissure venait de fragiliser le mur de son passé. La petite fille, c'était elle ; la femme était sa mère, le bébé son petit frère, elle en était maintenant intimement persuadée. Mais qui étaient ces deux hommes ? L'un d'eux était-il son père ? Et dans ce cas il ne pouvait s'agir que de celui qu'elle voyait tête nue, puisqu'en sa présence le bébé

disparaissait. Alors qui était l'autre ? Le père de son petit frère ? Et pourquoi avait-elle peur des deux hommes ?

Une idée, soudain, la frappa. Ses parents adoptifs lui avaient expliqué qu'elle était brusquement apparue, blottie contre un mur, au moment où la voiture qui la cachait venait de partir. Personne ne l'avait vue lorsqu'elle était arrivée. Elle avait eu une peur panique en voyant une femme devant elle, était partie en courant, avait trébuché, sa tête avait violemment heurté le trottoir. Elle avait passé une semaine à l'hôpital où l'on avait décelé un fort traumatisme crânien qui pouvait, aux dires des médecins, expliquer au moins en partie son amnésie. Elle avait, après sa sortie de l'hôpital, revu plusieurs fois la femme devant laquelle elle s'était enfuie, mais jamais depuis elle n'avait cherché à la rencontrer. Pourquoi, d'ailleurs, l'aurait-elle fait ? Peut-être vivait-elle encore ? Il y avait un peu plus de vingt ans que cette scène s'était déroulée, elle devait donc avoir à peu près soixante-dix ans. Peut-être se souvenait-elle d'un fait, qui se serait produit au même moment, mais auquel elle n'aurait pas prêté attention, et qui pourrait aider Marie à creuser plus loin dans le passé. Peut-être pourrait-elle l'aider à ouvrir une autre fissure dans le mur.

Soudain décidée, elle se précipita sur le téléphone, appela ses parents adoptifs.

— Tu sais, maman, les choses avancent. Je commence à voir des images qui se sont passées avant. Je n'ai pas encore gagné, mais je suis certaine que je suis sur le bon chemin.

— Tant mieux ma chérie. Je savais que tu ne pourrais entamer la démarche que lorsque tu serais prête. Je regrette que nous t'ayons tant forcée quand tu étais jeune... Je regrette.

— Il ne faut pas maman. Vous l'avez fait pour moi, pour m'aider ; et tu as raison, ce n'était pas le moment... Dis-moi, j'aimerais revoir Lucienne. Sais-tu où elle habite ?

— Oui, bien sûr. Elle est toujours au village où nous habitons, toujours aussi dynamique. Elle continue son élevage de lapins. Elle est veuve maintenant. Tu veux que je lui demande ?

— S'il te plaît maman !

Marie fit durer la conversation, parlant de tout et de sien. En ce moment, elle avait besoin de la voix de sa mère adoptive, elle avait besoin de retrouver le souvenir de sa nouvelle naissance, parce qu'elle se sentait maintenant assez forte pour affronter son passé. Quand elle reposa le combiné, elle était souriante, apaisée. L'orage avait cessé et au loin, au-dessus des peupliers bordant la rivière qui coulait à quelques centaines de mètres, elle contempla les lourds nuages rouges qui semblaient danser avec le disque du soleil. Elle ouvrit la fenêtre, respira longuement, puis retourna sur le canapé, laissant entrer une fraîcheur bienveillante dans la pièce surchauffée par la canicule de l'après-midi. Devait-elle aller dès le lendemain poser à cette femme les questions qui la taraudaient, ou bien devait-elle d'abord en parler au docteur Roëtig ? Elle décida très vite que maintenant, elle était maîtresse de son destin. Elle irait samedi. Dans deux jours.

Elle en était là de ses réflexions lorsque, malgré elle, elle tourna la tête vers la fenêtre et resta un long moment dans la contemplation du soleil dont le disque rouge était strié par quelques traînées laissées par des nuages noirs. Un grand frisson la parcourut. Elle resta ainsi, immobile, mains jointes sous le menton. Le soleil semblait danser devant ses yeux alors qu'il commençait à disparaître. Le soleil... Éblouie par la lumière, elle eut soudain l'impression de plonger dans un tourbillon noir. Elle fit un pas de côté pour, prise d'un soudain vertige, se raccrocher au dossier d'un fauteuil. Le soleil... En même temps que des lueurs étranges attiraient son regard, elle crut entendre, ou peut-être étaient-ce simplement ses oreilles qui bourdonnaient, des voix psalmodiant des mots qu'elle ne comprenait pas.

Le soleil avait maintenant disparu et peu à peu elle retrouva une vision normale. Quelques éclairs lui brouillèrent la vue, qu'elle mit sur le compte de l'éblouissement, mais elle en était certaine, quelque chose dans son passé était attaché au soleil. Elle s'efforça de chasser de son esprit cette nouvelle pensée pour se concentrer sur la décision qu'elle venait de prendre.

Satisfaite de sa volonté nouvelle, elle alla chercher son portable enfoui au fond de son sac, fit défiler le répertoire, appela Claudia, sa meilleure amie, qui était juge des enfants. Elles décidèrent très vite d'organiser une soirée entre filles, appelèrent d'autres amies. Il était vingt heures lorsqu'elles se retrouvèrent, elles étaient cinq, attablées à la terrasse de la taverne de l'avenue de la Gare. Claudia avait pris la précaution de téléphoner pour réserver en terrasse la table la plus proche des jets d'eau récemment installés dans l'axe du vieux château. Le bruit de l'eau, musique dont les harmonies suivaient la puissance des jets retombant sur le sol, permettait d'oublier les bruits de la ville alors même que de chaque côté de l'avenue, en cette fin d'après-midi, la circulation était encore importante.

— Vous prenez toutes une coupe de champagne pour commencer ? demanda Marie.

L'acceptation de toutes fut immédiate et ponctuée d'éclats de rire.

— Alors dans ce cas, autant commander une bouteille, renchérit Claudia. On est capables de la boire, non ?

Elles se regardèrent et éclatèrent de rire.

La bouteille qui venait d'être posée sur la table reposait dans son seau de glace, le col entouré d'une serviette aux couleurs du restaurant. Elles levèrent leurs verres que la jeune serveuse venait de remplir et dégustèrent lentement les bulles qui semblaient éclater sous le palais.

— Pas mal celui-là, dit soudain Claudia en observant le jeune homme qui, leur tournant le dos, était plongé dans la contemplation de la carte affichée devant la porte du restaurant. Vous avez vu les épaules qu'il a ? J'avoue que je me le ferais bien !

— Tu ne sais même pas s'il est libre !

— Et alors, c'est un obstacle ? Un mec comme ça, ça ne se refuse pas !

Toutes les cinq étaient ou célibataires comme Marie, ou divorcées comme Claudia qui, à trente ans, était une véritable mante religieuse, collectionnant les aventures sans lendemain, n'hésitant pas à jeter sur le trottoir, en plein milieu de la nuit, l'amant épuisé s'il avait le malheur de faire mine de s'incruster. Les aventures amoureuses qu'avait vécues Marie étaient beaucoup plus rares et elle avait mis fin à toutes dès l'instant où l'homme avec qui elle était commençait à poser une question sur son passé.

Elles attaquèrent avec de grands éclats de rire le homard mayonnaise que toutes avaient choisi, burent sans la moindre retenue le chablis commandé par Claudia pour l'accompagner. Elles prolongèrent le repas entrecoupé d'éclats de rire, de commentaires pas toujours élogieux sur les hommes qui passaient près de leur table, et de quelques confidences des unes ou des autres sur les prouesses amoureuses, anciens amants. « Celui-là, vous devez pouvoir le recycler, avait dit Claudia à propos de l'une de ses dernières conquêtes qui s'était arrêtée quelques secondes pour les saluer. Je pense qu'il peut resservir même s'il est chiant comme la pluie ! »

Le repas terminé, elles décidèrent d'aller au cinéma situé à quelques pas du restaurant. La dernière séance allait commencer dans quelques minutes. Arrivées dans le hall du cinéma, elles se mirent d'accord sur *WALL-E*. La séance aurait au moins le mérite d'atténuer les effets de l'alcool, aucune n'étant en état de prendre le volant sans risquer de faire virer un éventuel éthylo-test, ce qui serait du plus mauvais effet, aussi bien pour une avocate que pour une juge.

De retour chez elle, Marie, la tête encore embrumée mais heureuse, passa un long moment sous la douche. Aussitôt couchée, sans doute aidée par les dernières brumes de l'alcool, elle s'endormit.

Le disque écarlate du soleil noyait dans un halo le sommet des arbres. Son reflet faisait scintiller les vaguelettes à la surface de l'eau de ce qui devait être un étang. Les vaguelettes disparurent, et la masse brumeuse qui se reflétait sous le soleil sembla se stabiliser, devenant la façade d'un château. « Anaïs, Anaïs »... Marie entendit une voix étouffée puis le soleil disparut. Elle se réveilla, couverte de sueur, se redressa dans le lit et tâtonna un instant pour trouver l'interrupteur de la lampe de chevet. Il était quatre heures et aucune lumière ne traversait les persiennes fermées.

Marie resta un long moment, assise dans son lit, les paumes des mains recouvrant ses yeux comme si elle essayait de voir la suite du film qui venait de se dérouler dans son sommeil. Ce n'était pas un hasard si elle avait rêvé de ce soleil couchant après l'impression qu'elle avait eue la veille au soir devant sa fenêtre. L'étang et le château étaient nouveaux dans ses rêves, mais les images qu'elle venait de voir montraient que soleil, château et étang étaient liés. Elle décolla les mains de ses yeux et les croisa sous son menton. Qui était cette Anaïs que l'on appelait dans son rêve ? Elle repensa en cet instant au neurologue qui le premier lui avait dit de ne pas refermer la porte qui venait de s'entrouvrir...

Marie mit son clignotant à gauche, s'assura que la voiture qui la suivait ne tentait pas de la doubler, traversa la route et pénétra dans la cour au sol recouvert de gravillons. Il lui avait fallu presque une heure pour parcourir les cinquante kilomètres la séparant du village où vivaient ses parents adoptifs, tant l'étroite route, en ce mois d'août, était encombrée par les tracteurs tirant de lourdes remorques chargées de paille, dont la largeur interdisait toute tentative de les doubler. La porte de la maison s'ouvrit aussitôt et sa mère apparut sur le pas de la porte, d'abord interrogative, puis très vite souriante en reconnaissant la voiture. Elle se précipita et arriva au moment où Marie ouvrait la portière. Elles s'embrassèrent, échangèrent les habituelles banalités puis pénétrèrent dans la maison.

— Tu restes aussi demain ? questionna la mère de Marie, inquiète de la voir les mains vides.

— Oui maman, je reste le week-end et je vais en profiter pour me reposer un peu. Mon sac est dans le coffre. Je le descendrai plus tard, mais pour l'instant j'ai surtout envie de ton café. Papa n'est pas là ? demanda-t-elle encore au moment où elles pénétraient dans la maison.

— Non. Il s'est mis dans la tête de te faire manger une truite à midi, alors il est parti pêcher. Mais rassure-toi, j'ai prévu un plan B au cas où.

Le père adoptif de Marie était l'un des meilleurs pêcheurs à la mouche du canton, mais malgré tout son talent, il lui arrivait quand même assez souvent de rentrer bredouille. « Aujourd'hui, il m'a dit qu'il était sûr de lui parce qu'il paraît qu'avec le temps orageux il y a eu une éclosion de je ne sais quelle sorte de mouche que les truites adorent, et elles se jettent sur tout ce qui tombe à l'eau », avait encore précisé la mère de Marie.

Elles avaient continué leur bavardage devant une tasse du café que Marie aimait tant, café passé dans la vieille cafetière émaillée qu'elle avait toujours vue sur un coin de la cuisinière. Elle parcourut la pièce des yeux, regardant longuement la cuisinière en fonte et la vieille cafetière à l'émail bleu craquelé par endroits, puis, levant les yeux, elle se plongea dans la contemplation des cadres posés sur le manteau de la cheminée. Le calendrier des postes était immuablement accroché au mur, à droite de la porte d'entrée. Ces objets étaient ses premiers souvenirs et de les regarder aujourd'hui fit remonter en elle une sourde angoisse à l'idée de découvrir ce qui avait pu les précéder.

— Dis maman, se décida enfin Marie, tu as pu contacter...

— Oui ma chérie, l'interrompit sa mère qui semblait attendre la question, Lucienne Masson m'a indiqué qu'elle serait chez elle tout l'après-midi et que tu pourrais passer quand tu voulais. Elle m'a dit aussi que ça lui faisait très plaisir de te revoir et qu'elle aimerait bien que tu passes plus souvent.

Deux magnifiques truites furent au rendez-vous du déjeuner. Brandies joyeusement et fièrement par le père de Marie dès son arrivée, comme il aurait présenté une médaille d'or obtenue aux Jeux olympiques, où, les paroles de Brassens lui revinrent à l'esprit, « *comme un enfant de chœur porte un saint sacrement* ». Elles furent aussitôt prises en main par sa mère qui, malgré ce qu'elle avait pu dire, avait quand même confiance dans les capacités de son mari, puisque les amandes destinées à recouvrir les bêtes pendant leur cuisson étaient déjà prêtes.

Pendant la préparation des poissons, devant un verre de gewurztraminer dont la bouteille était encore recouverte de la poussière de la cave, Marie répéta à son père tout ce qu'elle venait de raconter quelques instants plus tôt. Bien qu'elle ait horreur de se répéter, elle le faisait avec plaisir, tant elle se sentait bien auprès de ceux qui avaient réussi à lui faire oublier son traumatisme, lui avaient permis de faire de brillantes études, et avaient dès le premier jour fait de Marie leur propre enfant.

Après avoir terminé son repas par deux tasses de café au goût inimitable et pris le temps de feuilleter le journal du jour, Marie reprit sa voiture et traversa le bourg pour se diriger vers la petite maison basse, située à l'extrémité d'un court chemin empierré, où vivait Lucienne Masson. Elle laissa sa voiture sur l'accotement faisant face au portail en bois fraîchement peint qui séparait le chemin d'une petite cour couverte de fleurs. Lucienne ouvrit la porte au moment où Marie verrouillait sa voiture. Bien qu'elles ne se soient pas vues depuis plusieurs années, elles se saluèrent comme si elles s'étaient quittées la veille. Ni Marie ni Lucienne n'étaient des adeptes des grandes effusions.

— Viens ma petite, viens... Ah ben, ça me fait drôlement plaisir de te voir. Tu sais que tu es encore plus belle. Et toi qui étais toujours maigrichonne, tu as pris des formes et ça te va drôlement bien. Dis donc, je pense que les hommes, tu dois les faire baver, et c'est tout mis pour eux... Mais je cause, je cause, et on reste en plein soleil. Rentre. On va aller se mettre dans le jardin, sous la tonnelle, tu verras, c'est un peu plus frais... Et puis tu te souviens comme les roses sentent bon ?

Tout en parlant, Lucienne avait poussé devant elle sa jeune visiteuse. Elles traversèrent la pièce principale dont le décor était toujours présent dans le souvenir de Marie. La grosse cuisinière en fonte, éteinte en cette saison et sur laquelle était posé un vase rempli de fleurs des champs, était toujours logée dans l'espace qui avait été une immense cheminée. Sur une tablette en bois, au-dessus de la cuisinière, il y avait toujours les deux douilles d'obus rapportées de Verdun par le grand-père de Lucienne et quelques photos jaunies dans des cadres vieillis. Face à la cuisinière, sur la table recouverte de l'éternelle toile cirée à gros carreaux rouges et blancs, un tas de haricots verts était posé près d'une cuvette en plastique remplie d'eau.

— Tu vois, je m'apprêtais à les effiler. Ta mère m'a dit que tu restais jusqu'à demain. Tu passeras avant de partir, je t'en donnerai. Ils sont bien meilleurs que tout ce que tu peux acheter à la ville. Et puis je te préparerai aussi un lapin. Tu te souviens comme tu les aimais mes lapins...

— Je les aime toujours autant, mais un lapin c'est trop pour moi. Je suis toute seule, tu sais !

— Eh bien tu n'auras qu'à faire un bon civet, puis tu invites deux ou trois hommes qui te déplaisent pas trop et à qui tu oses pas le dire. Il y en aura bien un qui tombera amoureux de ta cuisine, et puis de toi après. Comment tu crois que je l'ai eu mon André, que Dieu ait son âme ? Eh ben c'est par le bec que je l'ai eu, crois-moi. On était plusieurs à lui tourner autour parce qu'il était beau et gentil. Mais les autres, c'est à peine si elles savaient faire cuire un œuf. Alors que moi, depuis que je suis toute petite, j'ai toujours su cuisiner. Alors, je pense pas que les hommes d'aujourd'hui ils aient beaucoup changé !

Marie souriait des bavardages incessants de Lucienne qui, après avoir traversé la pièce, ouvrait la porte donnant sur le jardin. Elles descendirent les trois marches du perron puis se dirigèrent vers la tonnelle qui trônait au croisement entre les allées séparant l'espace en quatre rectangles identiques, tous parfaitement entretenus et couverts de légumes. Les tomates murissaient, les feuilles des pommes de terre commençaient à jaunir et contrastaient avec le vert toujours tendre des fanes de carottes et celui plus foncé et veiné de rouge des feuilles de betteraves. L'un des rectangles était presque entièrement planté de longues branches de noisetiers sur lesquelles venaient s'accrocher des haricots.

Quittant l'allée principale, Marie s'approcha du mur de clôture perpendiculaire à la maison où, protégés du soleil par l'épais feuillage de deux énormes chênes, s'adossaient les clapiers dont les toits étaient recouverts d'une épaisse couche de chiffons dégoulinants d'eau qui, par ces temps de canicule, assuraient aux lapins une relative fraîcheur. Marie se pencha pour que son regard soit à la hauteur des

portes grillagées, observa longuement, puis ouvrit une porte et saisit un jeune lapin au pelage roux qu'elle serra dans ses bras. D'abord affolé, l'animal se débattit puis, très vite, il se laissa caresser le nez et se calma. Marie frotta son visage contre la fourrure, toujours aussi douce. Quand elle était adolescente, elle venait souvent, les samedis et les dimanches, officiellement pour voir Lucienne et André, en fait pour passer de longues heures devant les lapins, prenant toujours un immense plaisir à les caresser, à les serrer dans ses bras, à sentir leur si douce fourrure. Et curieusement, comme aujourd'hui, ces animaux qui aimaient si peu être manipulés restaient avec elle d'un calme surprenant.

Pendant que Marie était près des lapins, Lucienne avait apporté un plateau sur lequel était posé un service à café et vint le déposer sur la table ronde occupant le centre de la tonnelle. Marie reposa le jeune animal, referma la porte du clapier et, après un dernier regard, alla rejoindre Lucienne. Les deux femmes s'installèrent et burent en silence leur tasse de café.

— Dis-moi, Lucienne, demanda Marie avec un sourire triste en remettant sa tasse vide sur le plateau, je voulais te demander...

Elle se tut, hésita un instant puis reprit, comme rassurée par le regard chaleureux de la vieille femme :

— Je ne sais pas si ma mère te l'a dit, mais je me suis enfin décidée à essayer de retrouver mon passé. Je n'en peux plus de ne pas savoir. J'ai longtemps hésité, parce que j'avais peur, mais aujourd'hui, je veux vraiment. Et tu es la dernière personne que j'aie vue avant mon amnésie. Je ne me souviens absolument pas de ce qui s'est passé ce jour-là. Tu me l'as déjà raconté, mais j'ai pensé que peut-être, tu aurais pu voir autre chose... Je ne sais pas moi, une chose à laquelle tu n'avais aucune raison d'accorder la moindre attention, mais qui pourrait expliquer comment je suis arrivée là.

— Oui, ta mère m'a expliqué pourquoi tu venais aujourd'hui. J'y ai beaucoup réfléchi, et j'ai beaucoup torturé la cervelle, je ne vois vraiment pas ce que je pourrais te dire de plus. Je me souviens que la voiture de Marcel est partie et que je t'ai vue accroupie le long du mur. Tu m'as regardée comme un animal affolé, puis tu es partie en courant et tu es tombée sur le trottoir.

— C'était qui ce Marcel ?

Marie connaissait parfaitement la réponse, mais elle espérait qu'à travers la même question posée une nouvelle fois, une nouvelle porte de la mémoire de Lucienne s'ouvrirait sur un indice resté jusqu'à ce jour caché.

— Marcel Wleczinski. Il travaillait pour la coopérative agricole et c'est lui qui livrait la farine, le son, ou les aliments pour le bétail dans à peu près tout le canton. Ce jour-là, il m'apportait un sac de son et un sac de granulés pour mes lapins. Comme toujours, il s'arrêtait au carrefour. Il ne voulait pas venir dans le chemin parce que ça l'obligeait à faire demi-tour ou à repartir en marche arrière, et il disait que ça lui faisait perdre son temps. Alors dès qu'il arrivait, il donnait un coup de Klaxon, et j'y allais avec ma brouette pour rapporter les sacs jusqu'à la maison.

— Et ce jour-là, tu ne te souviens de rien de particulier ?

— Ben non. Il était garé comme d'habitude, de l'autre côté de la rue, devant le mur de l'école, parce que là le trottoir était plus large et qu'il gênait personne. Si je me souviens bien, quand je suis arrivée, il était debout devant sa voiture et il m'attendait. On a dû blaguer un moment, comme on le faisait toujours, puis j'ai posé la brouette derrière la voiture dont la porte arrière était ouverte, il a sorti les deux sacs, les a posés dedans, je l'ai payé, et puis il est parti. Moi, j'attendais toujours qu'il ait filé pour pousser la brouette jusqu'à la maison. Et c'est à ce moment-là que je t'ai vue. Tu étais toute recroquevillée contre le mur de l'école... Dans quel état tu étais, ma pauvre petite. Je me souviens que tu étais couverte de boue, que tu avais du sang sur les jambes... Et puis surtout, qu'est-ce que tu pouvais être maigre !

— Tu ne te souviens de rien d'autre ?

— Ben non. Je pense que tu as dû être drôlement surprise de me voir et que ça t'a fait peur. Alors tu

t'es levée comme un ressort... Je revois encore tes yeux. Je crois bien que jamais de ma vie j'avais vu quelqu'un avoir aussi peur. Puis tu es partie en courant, tu as traversé la ruelle, puis en remontant sur l'autre trottoir, tu t'es pris les pieds dedans et tu es tombée... Ma pauvre... Tu bougeais plus, alors j'ai cru que t'étais morte. Je me suis précipitée vers toi aussi vite que j'ai pu, puis j'ai crié pour appeler au secours. Et quand je me suis agenouillée près de toi, j'ai vu que tu respirais toujours.

— Et tu n'as jamais cherché à savoir d'où j'aurais pu venir ?

— Oh que si j'y ai pensé. Puis les gendarmes, puis tout le village. Mais comme personne t'avait vue avant, on a jamais réussi à comprendre comment et par où tu étais arrivée. Alors on a pensé que tu avais dû venir par le petit chemin qu'il y a le long du mur de l'école. Au bout du chemin, il y a un pré, et de l'autre côté du pré, c'est la nationale. Alors c'est ce qu'on a cru. Je peux te dire que tout le monde a cherché. Les gendarmes ont remué ciel et terre, mais on n'a jamais su comment tu avais atterri chez nous... Oh bon sang...

La vieille femme porta sa main à sa bouche. Elle regardait Marie, les yeux écarquillés, comme si elle revoyait une scène oubliée.

— Qu'est-ce qu'il y a Lucienne...

Marie s'était levée et lui tenait les mains...

— Il y a que lorsque je me suis penchée sur toi quand tu étais comme morte sur le trottoir, j'ai vu un truc que j'ai même pas cherché à comprendre, et puis après, ça m'est complètement sorti de l'esprit. Je t'ai dit que tu avais des traces de boue partout. Et puis dans tes cheveux, il y avait aussi des feuilles mortes, comme si tu étais passée dans une forêt, ou que tu te sois couchée sous un arbre... Ce qui était pas surprenant, parce que le médecin qui t'a vue en premier a indiqué que ça devait faire pas mal de temps que t'avais pas mangé et que tu avais sûrement beaucoup marché...

— Et l'autre chose que tu as vue, c'était quoi ?

— Eh bien... Dans tes cheveux, tu avais aussi du son. Moi, j'en avais sur mon tablier parce que je venais de manipuler le sac que j'avais posé dans la brouette, alors ça m'a pas surprise... Mais tu avais du son dans les cheveux avant que je te touche. Et y avait qu'une seule façon pour que ce son se soit accroché sur toi ma petite. C'est que tu es venue dans la voiture de Marcel. Tu as dû descendre pendant qu'il m'attendait, sans te faire voir, et tu t'es cachée le long du mur...

— Mais alors, si j'étais dans la voiture, on doit pouvoir retrouver où Marcel s'est arrêté avant de te livrer tes sacs ; il suffit de lui demander.

— Eh non ma pauvre chérie. Marcel, il y a dix ans qu'il est mort... Et je t'ai dit, il livrait dans tout le canton, selon les commandes qu'il avait reçues de la coopérative agricole, ce qui fait qu'il n'avait pas de tournée régulière.

— Mais peut-être que dans cette coopérative agricole pour laquelle il travaillait, ils ont gardé des registres des commandes ?

— Oui, peut-être ; mais je sais pas où on peut retrouver ces papiers, parce que la coopérative, il y a au moins dix ans qu'elle existe plus et je crois bien que le bâtiment, qui était dans le bourg voisin, a été démoli ! C'est bien simple, elle s'est arrêtée à peu près au moment où Marcel a pris sa retraite. Et puis il est mort presque tout de suite après.

Marie remercia chaleureusement Lucienne qui venait de téléphoner à la mairie de la commune voisine pour s'entendre confirmer qu'à la place des bâtiments de l'ancienne coopérative agricole il y avait aujourd'hui une maison de retraite. Elle quitta en marche arrière le chemin conduisant chez la vieille femme, s'arrêta le long du trottoir, devant l'école, et regarda longuement le mur contre lequel elle était blottie au moment où la voiture dont elle venait de descendre, elle en était sûre maintenant, repartait. D'où venait-elle ? Elle regarda sur le siège passager le calendrier des postes que Lucienne venait de lui donner après avoir encerclé au crayon, sur la carte du département, l'ensemble des communes dans lesquelles Marcel livrait farine, son, et granulés pour les animaux. « Je me souviens

que c'était à peu près ça ses tournées, avait précisé la vieille femme en tendant le calendrier à Marie ; ça représente la totalité du canton ; mais je dis pas qu'il avait pas aussi des clients dans des communes voisines. Enfin, ça te donne une première idée. »

Marie consacra le reste de l'après-midi à une longue marche sur les sentiers qu'elle avait souvent parcourus quand elle était adolescente. Elle suivit le chemin, aujourd'hui recouvert de bitume et dont elle se souvenait que dans son enfance il était simplement empierré, jusqu'à la rivière que l'on traversait à gué. Un mince filet d'eau léchait la dalle de béton partiellement recouverte de mousse. Sous les arbres penchés au-dessus de l'eau, elle voyait voler des myriades d'insectes. « Sûrement les mouches dont raffolent les truites », se dit-elle en s'asseyant sur l'une des quatre bornes délimitant les angles de la dalle. Elle sourit lorsque quelques minutes plus tard, une des mouches se mit à battre des ailes à la surface de l'eau, avant de disparaître dans la gueule du poisson dont seuls quelques ronds témoignaient de son passage. Elle aimait ce calme seulement troublé par le murmure de la minuscule cascade que formait la rivière en aval du gué. Un martin-pêcheur, fugace éclair argent et bleu, rasa la surface de l'eau.

Elle se releva, descendit au bord de la rivière et s'installa sur la vieille souche sur laquelle, adolescente, elle aimait tant s'asseoir pour lire alors que plus en amont, là où la rivière s'élargissait, son père passait des heures à lancer sa ligne. Les coudes sur les genoux, elle posa son front dans ses mains ouvertes, prise d'une soudaine bouffée de nostalgie. Elle se demanda si sa quête ne risquait pas, par ce qu'elle allait découvrir, de supplanter ces instants de bonheur qui étaient ses seuls souvenirs. Elle n'avait connu que des jours heureux dans ce village. Que ne risquait-elle pas de faire ressurgir d'un passé oublié ? Elle resta un long moment immobile. Il lui sembla soudain que le bruit de l'eau tombant sur les pierres se modulait jusqu'à en devenir une voix. « Anaïs, Anaïs », disait le murmure de l'eau. Elle sursauta, se redressa, regarda longuement autour d'elle comme si la voix était bien humaine, comme si elle s'attendait à voir près d'elle celle qui l'appelait... Parce que la voix était féminine...

« Même si je voulais arrêter, maintenant je ne pourrais plus. Il faut que je sache », se dit-elle en se levant. Posant avec précaution les pieds sur les pierres glissantes, elle remonta sur le chemin et rentra chez ses parents adoptifs.

Le dîner terminé, Marie aida sa mère à débarrasser et nettoyer la table. Son père, impatient comme toujours, attendait, debout derrière une chaise, tenant à la main la carte Michelin qu'il était allé chercher dans sa voiture. « Il n'y a qu'à regarder sur une carte s'il n'y a pas un château avec un étang dans l'un des bleds où Marcel s'arrêtait pour faire ses livraisons », avait-il répliqué dès la fin du récit du rêve raconté par Marie.

Marie et son père passèrent près de deux heures, penchés sur la carte, commençant par surligner, à l'aide d'un feutre rose, toutes les communes que Lucienne avait indiquées sur le plan du calendrier. Cette première opération leur permit ensuite de tracer une courbe entourant l'ensemble des taches roses dont ils avaient maculé la carte. La zone délimitée couvrait tout le centre du département de l'Allier et représentait au moins le quart de sa surface.

— Pas de pot, dit le père de Marie. C'est dans cette zone qu'il doit y avoir le plus de châteaux et le plus d'étangs. Et il y a aussi pas mal de forêts ; des grandes et des petites.

— Tu sais papa, jusqu'à maintenant, je n'avais aucun indice. Je ne vais pas me plaindre maintenant d'en avoir trop. Nous n'avons qu'à commencer à chercher les châteaux qui ont un étang à côté.

— Oui. Sauf que pour être marqué sur la carte, il faut déjà que ce soit un étang d'une certaine taille ; parce que les mares de cour de ferme, on ne les voit pas sur cette carte !

— Oui, tu as raison. Alors repérons tous les châteaux, puis je regarderai sur les vues satellite de Google Maps. Là je suis certaine de repérer tous les étangs, même les plus petits.

Lorsque Mariereplia la carte, ils avaient entouré quatorze châteaux, dont six à proximité d'un

étang. Cinq d'entre eux étaient à moins de deux kilomètres d'une forêt, deux en étaient très proches.

Marie se redressa dans son lit. Le rêve était revenu, comme il revenait toutes les nuits depuis bientôt une semaine. Elle voyait l'étang devant lequel marchaient des ombres, puis au milieu de ces ombres, semblant se matérialiser au fur et à mesure que se déroulait le rêve, une femme portant un bébé dans ses bras. Puis l'étang avait disparu. La femme marchait devant elle, le bébé à ses côtés, qu'elle tenait par la main, et se dirigeait vers le château dont, la première nuit de ce nouveau rêve, elle avait vu le reflet dans le miroir de l'étang. « Yann », venait de dire la voix.

Le rêve de la nuit précédente avait été totalement différent. Seule la femme, elle savait qu'il s'agissait de la même, était toujours présente ; mais il n'y avait ni château ni bébé. Un homme était avec elle, l'un de ceux qu'elle avait déjà vus au cours de précédentes nuits, celui qui était tête nue.

Marie se leva, alla boire un verre d'eau. Malgré la chaleur de cette nuit d'août, elle se surprit à frissonner. Elle se recoucha, tirant le drap jusqu'au menton. Elle se rendormit rapidement.

Elle fut réveillée par les rayons du soleil que filtraient les persiennes. Il était six heures. Un autre rêve avait peuplé la fin de sa nuit. La femme, le bébé, le château, et l'autre homme. Elle se retourna dans son lit pour ne plus être aveuglée par le soleil levant qui venait darder ses rayons sur son oreiller. Elle avait, à dix heures, rendez-vous avec Marie-Claude Roëtig. Peut-être pourrait-elle l'aider à y voir un peu plus clair dans ces rêves qui semblaient si différents et qui pourtant, tous, avaient la femme comme fil conducteur. « Ma mère ? Mon petit frère ? J'ai un frère ? Est-ce qu'il s'appelle Yann ? Est-ce que je m'appelle Anaïs ? » Les mots dansaient dans sa tête et les images revenaient devant ses yeux fermés.

Le sommeil l'avait quittée et elle savait que malgré l'heure matinale, elle ne parviendrait pas à se rendormir. Elle se leva, glissa une tasse sous le bec de la machine à café, attendit que le liquide brûlant ait fini de couler, le but lentement. Revenant dans sa chambre, elle jeta son pyjama sur le lit avant de se glisser sous la douche. L'eau froide cingla ses épaules et elle fut parcourue d'un long frisson.

Elle courut chercher son ordinateur portable dans la pièce lui servant de bureau et alla le poser sur la table de la cuisine. Elle sortit ensuite un bol, le paquet de corn-flakes, se releva pour prendre la bouteille de lait dans le réfrigérateur et s'installa, versant les pétales dorés d'une main tandis que de l'autre elle soulevait le couvercle de l'ordinateur. Lorsque la page d'accueil se figea sur l'écran, elle choisit « Google Maps » dans la liste de ses favoris. La carte de France apparut sur l'écran. Elle inscrivit de mémoire le nom de la première commune dans laquelle, quelques jours plus tôt, son père et elle avaient repéré la présence d'un château proche d'un étang et remplaça la carte par la version « satellite ». Tout en mangeant, elle zooma, utilisant sa main gauche, tout en recadrant l'image pour que le château demeure toujours en son centre. Il s'agissait d'un grand bâtiment en forme de L flanqué de trois tours dont deux avaient un toit en ardoise et la troisième une terrasse autour de laquelle on devinait les créneaux dont le mur était surmonté. Elle déplaça son index sur le pavé tactile de l'ordinateur. L'image suivit son mouvement. Elle découvrit très vite que l'étang était en fait une retenue d'eau sur le cours d'une rivière. Quant au château, sa forme générale ne ressemblait en rien au souvenir de ses rêves, et il semblait beaucoup plus grand... Mais pouvait-elle se fier à des rêves qui faisaient ressurgir du fond de sa mémoire des images qu'elle avait vues quand elle était petite fille, il y avait plus de vingt ans ?

Pendant que l'ordinateur recherchait un autre château, elle alla poser le bol vide dans l'évier.

Avant de partir, elle eut le temps de regarder quatre châteaux, mais aucun ne ressemblait à son rêve. Malgré tout, pour chacun d'entre eux, elle imprimait l'image satellite et le plan lui permettant de le

retrouver. Il en restait dix, à supposer que la grande maison qu'elle voyait dans ses rêves soit répertoriée comme château... À supposer même que son rêve ait quelque chose de réel.

Elle arriva chez sa psychanalyste avec près d'un quart d'heure d'avance, qu'elle consacra à feuilleter négligemment les revues périmées et en piteux état qui recouvraient la table basse trônant au milieu de la salle d'attente. Elle attendit près d'une demi-heure.

— Vous arrive-t-il dans vos rêves de voir les deux hommes ensemble ? demanda Marie-Claude Roëtig après avoir laissé à Marie le temps de raconter tous ses rêves.

— Non, jamais, répondit Marie au bout d'un long silence. (Elle réfléchit encore...) Et puis, poursuivit-elle, avec le premier homme, je ne vois jamais le bébé.

La psy se focalisa longuement sur la chronologie supposée de l'apparition des différents lieux et personnages dans les rêves de Marie. Rien de nouveau n'émergea.

— Dites-moi, questionna Marie-Claude Roëtig alors que la séance se terminait. Seriez-vous prête à subir une séance d'hypnose ? Vous avez des souvenirs, des tas de souvenirs enfouis qui ne demandent qu'à voir le jour. Vous les découvrirez peut-être les uns après les autres, à travers vos rêves... Mais il vous faudra combien de temps ? Je pense que cette méthode, qui est de plus en plus souvent utilisée dans des cas comme le vôtre, peut vous aider.

— Je ne sais pas. Je ne l'avais jamais envisagé... Mes parents avaient fait une tentative quand j'étais petite, mais ça n'avait absolument rien donné. Mais si vous croyez que...

— Prenez le temps de réfléchir. Nous en reparlerons la semaine prochaine. Sachez simplement que cette technique a fait d'énormes progrès depuis votre enfance.

— D'accord...

Marie se leva, puis sembla se raviser, hésitante.

— Vous aviez autre chose à me dire ?

— Oui. À deux reprises ces derniers jours, en regardant le journal télévisé, je suis tombée sur le compte rendu d'accidents de la route. La dernière fois, il s'agissait d'une femme fauchée par une voiture à un arrêt de bus. Je ne voulais pas regarder, mais j'étais comme fascinée, attirée par ce que je voyais et je n'arrivais pas à détacher mes yeux de l'écran en même temps que j'éprouvais un grand sentiment de répulsion. Et après, je suis restée comme prostrée. Quand j'ai repris conscience, le journal télévisé était terminé depuis longtemps, mais je ne sais pas ce que j'ai vu.

— Il est clair que cet accident, celui du journal télévisé, ou celui de vos rêves, ou celui auquel vous avez assisté devant le cinéma et qui a tout déclenché, un jour, vous l'avez vécu.

— Il me semble... Enfin je ne suis pas sûre, mais il me semble que dans mon rêve, la femme renversée par la voiture est la même que celle que je vois avec le bébé.

Chapitre 6 : septembre 2010

La nuit tombait lorsque Pascal Crescent franchit la grille toujours ouverte qui au bout d'une courte allée conduisait à l'entrée du garage. Le faisceau des phares balaya la pièce vide dont la porte était ouverte. Il n'y avait pas une lumière dans la maison. Il s'arrêta au milieu de l'allée, descendit de sa voiture, alla jusqu'au garage, ressortit, indécis, monta les quelques marches du perron, appuya sur la poignée de la porte... Elle était fermée. Il sonna tout en appelant :

— Marie-Claire, c'est moi, tu es là ?

Une sourde inquiétude commença à le gagner. Marie-Claire n'avait pas l'habitude de sortir aussi tard pour aller faire des courses. Elle n'aimait pas rouler de nuit et il n'y avait aucun commerce à proximité. Et puis si elle était allée faire des courses, elle aurait fermé la porte du garage. Elle était d'une prudence malade, craignant toujours que le relatif isolement de la maison n'en fasse une cible pour des cambrioleurs. Elle avait bien fermé la porte d'entrée, alors pourquoi pas celle du garage ? Il hésita un long moment, faisant tourner son trousseau de clés dans sa main, redescendit le perron, fit rapidement le tour de la maison, essayant de scruter l'obscurité, revint dans le garage, actionna l'interrupteur. Il regarda longuement autour de lui, ne vit rien d'inhabituel. Sans éteindre, il fouilla dans la poche droite de sa veste pour reprendre son trousseau de clés qu'il y avait glissé en redescendant le perron, remonta les quelques marches, ouvrit la porte, alluma, fit le tour du hall, de la cuisine, du séjour, entra dans son bureau, alla au pied de l'escalier et appela de nouveau. Que s'était-il passé pour que Marie-Claire parte précipitamment ? Et pourquoi avait-elle fermé la porte d'entrée et pas celle du garage ? Affolement ? Contrainte ? Il alla vérifier la table de la cuisine, puis celle de la salle à manger, puis le demi-tonneau servant de table basse dans le salon, espérant trouver un mot d'explication. Il n'y avait rien.

Il revint dans le hall, regarda machinalement le bloc près du téléphone... « Vallon, route à droite avant autoroute, 1 km, carrefour. » Que signifiaient ces mots griffonnés à la hâte ? L'irrégularité de l'écriture montrait que le bloc avait pu bouger pendant qu'elle prenait ces notes, ce qui signifiait qu'il n'était pas tenu et que donc l'autre main devait tenir le téléphone. Un court instant, son inquiétude devint panique. Il s'adossa au mur, pris d'un soudain éblouissement, puis très vite il se ressaisit et décida d'appeler le portable de Marie-Claire, se demandant pourquoi il n'avait pas commencé par là. Il fallut un long moment avant que la sonnerie retentisse... Cinq fois...

« Vous êtes bien sur le portable de Marie-Claire, je ne peux vous répondre pour le moment, laissez-moi un message ou votre numéro et je vous rappellerai au plus tôt. »

Il laissa tomber son bras qui tenait toujours le téléphone, soudain totalement paniqué. Jamais Marie-Claire ne fermait son portable. Pourquoi l'avait-elle fait ? Ou bien, se trouvait-elle dans une zone où les communications ne passaient pas ? Il repensa au mot griffonné à la hâte, se demandant s'il y avait une antenne près du lieu indiqué. Au cours de l'heure qui suivit, il refit dix fois le numéro, obtint toujours le même message. Il feuilleta nerveusement le répertoire posé près du téléphone, cherchant qui il pourrait bien appeler, se demandant si elle aurait pu aller chez quelqu'un, bien qu'il sache que Marie-Claire n'avait aucun ami, aucune relation chez qui elle aurait pu se rendre.

N'y tenant plus, après une heure d'angoisse, il se décida à composer le numéro du commissariat.

— Mais monsieur, on ne peut pas parler de disparition au bout d'une heure d'absence !

Cette phrase fut la seule qu'il retint de sa longue conversation avec l'officier de permanence, qui avait malgré tout demandé tous les renseignements possibles, comme il le faisait toujours en pareille circonstance, disant qu'il allait appeler aussitôt l'hôpital et la clinique, mais que depuis le début de la soirée aucun accident ne leur avait été signalé. Une seule chose, le papier griffonné à la hâte, avait, semble-t-il, un peu inquiété le policier. D'autant plus que Pascal Crescent avait affirmé avec force que

ni lui ni Marie-Claire ne connaissaient ce lieu.

Ce qui avait un peu rassuré Pascal Crescent, c'est qu'aucun accident n'avait été signalé, ni en zone police, ni en zone gendarmerie, comme l'en avait informé un peu plus tard le policier qu'il avait contacté. La brigade de gendarmerie de Vallon, prévenue par l'officier de police, n'avait elle non plus rien à signaler et avait, par acquit de conscience, décidé d'envoyer une voiture à l'endroit indiqué par Marie-Claire. Une demi-heure après, la police avait rappelé pour indiquer que la patrouille de gendarmerie n'avait trouvé sur les lieux aucune trace suspecte.

Pascal n'avait pas faim, mais plus pour tromper l'attente que par véritable besoin, il sortit du réfrigérateur une assiette de fromages, un yaourt et, après avoir posé le téléphone près de lui, il avait mangé machinalement, mâchant longuement chaque bouchée pour ne pas laisser le temps s'écouler sans rien faire. L'angoisse se faisait de plus en plus insidieuse.

Ce fut seulement après avoir rangé l'assiette de fromages dans le réfrigérateur qu'il prit conscience qu'il n'avait quitté ni sa veste, ni ses chaussures, et qu'il n'avait même pas desserré sa cravate. Il le fit machinalement, s'installa dans le canapé faisant face à l'écran de la télévision après avoir posé le téléphone près de lui. Il pensa soudain à son portable toujours dans la poche de sa veste et qui devait toujours être en mode silence, comme il le mettait toujours lorsqu'il conduisait. Il s'était refusé à s'équiper d'un « kit mains libres » et n'utilisait jamais son téléphone dans la voiture. « 1 appel en absence » apparut sur l'écran qui venait de se rallumer. Il reconnut tout de suite le numéro du téléphone de Marie-Claire. Elle avait appelé à 19 hres 55 et n'avait pas laissé de message.

Fou d'inquiétude, il rappela le commissariat, eut de nouveau le même officier de permanence qui nota scrupuleusement tout ce qui concernait le téléphone, disant que si cela s'avérait nécessaire, dès le lendemain, ils essaieraient de connaître auprès de l'opérateur l'endroit d'où avait été passé l'appel.

— Nous ne pouvons rien faire de plus en pleine nuit, dit le policier pour mettre fin à la conversation, mais je vous assure que je suis toujours en contact avec les hôpitaux, avec les pompiers, et avec la brigade de gendarmerie de Vallon. Toutes les patrouilles ont également pour mission de rechercher la voiture de votre femme. Si j'apprends la moindre chose, je vous recontacte aussitôt. Si de votre côté vous avez du nouveau, ou si votre femme rentre au cours de la nuit, rappelez-moi. Vous demanderez le capitaine Manuel Sanchez. S'il n'y a rien de nouveau demain matin, appelez le commissariat. Je vais laisser des instructions au commandant Ange Orsini. Vous pourrez le contacter à partir de huit heures.

Mort d'inquiétude, Pascal Crescent dut convenir que le policier avait raison. Il fit pivoter une partie de la face supérieure du demi-tonneau servant de table, sortit un verre et une bouteille de jus de fruits qu'il but à petites gorgées, ne sachant que faire et s'en sentant affreusement coupable. Il avait de plus en plus de mal à garder les yeux ouverts.

Il se redressa dans un sursaut, tendit l'oreille, perçut un bruit de moteur. Se levant d'un bond, il alla à la fenêtre, vit une voiture arrêtée sur le trottoir juste devant la grille. Le plafonnier était allumé ce qui lui permit de se rendre compte que le conducteur était en train de consulter une carte. Au bout de quelques minutes, il la replia, éteignit le plafonnier et démarra. En baissant les yeux, Pascal vit un halo de lumière sur le gravillon de l'allée et se rappela soudain qu'il n'avait pas fermé la porte du garage.

Aucun des gestes qu'il pouvait réaliser ne parvenait à lui faire oublier la lancinante question qui le taraudait depuis sa découverte de la maison vide : Où était Marie-Claire ? Pourquoi était-elle partie ? Qui avait pu l'appeler pour lui donner l'adresse qu'elle avait griffonnée sur la feuille de bloc et comment cette personne s'y était-elle prise pour la convaincre de s'y rendre ? Et aussitôt après, il se demandait s'il y avait réellement un lien entre ces quelques mots et la disparition de Marie-Claire.

« Je ne sais rien d'elle, je ne sais rien de son passé. » Les mots venaient de jaillir dans sa tête, comme une évidence enfouie qu'il n'avait jamais voulu mettre au jour. Une seule fois, dans les

premiers temps de leur rencontre, il avait essayé de poser une question sur son enfance, espérant dévider ainsi le fil d'un secret qui commençait à lui peser... « Un jour peut-être », avait-elle répondu avec un pâle sourire contrastant avec la détresse qu'il avait vue traverser son regard. Plus jamais il n'avait posé de question, conscient qu'insister aurait pu mettre en cause leur couple.

« Et si ce rendez-vous avait un lien avec son passé ? Et si elle avait été retrouvée par quelqu'un que depuis longtemps elle essayait de fuir ? Mais alors, peut-être est-elle partie d'elle-même, pour se cacher ? » Il ne savait plus que penser, échafaudant des hypothèses qui les unes après les autres se perdaient dans les brumes du sommeil qui le gagnait.

Il passa la nuit sur le canapé, avalant une gorgée d'eau chaque fois qu'un bruit, réel ou imaginaire, le tirait de la somnolence dans laquelle il plongeait de plus en plus souvent. L'eau le tenait éveillé quelques minutes, temps qu'il mettait à profit pour regarder le téléphone posé près de lui, et son portable qu'il tenait toujours à la main, comme s'il avait peur qu'il ait pu, pendant ces quelques minutes de sommeil, rater un appel. Lorsque les premières lueurs de l'aube s'invitèrent dans la pièce dont il n'avait pas baissé les volets roulants, il se leva, se rendit à la cuisine pour lancer la machine à café puis, jetant ses vêtements en vrac au pied du lit, il alla prendre une douche. L'eau d'abord très chaude, puis très froide pour finir, acheva de le réveiller. Il but à petites gorgées le café trop chaud, puis retourna vers le canapé, avec de plus en plus le sentiment d'être inutile.

Il était huit heures lorsqu'il se décida, après de nombreuses hésitations, à rappeler le commissariat.

Retenue pendant une partie de la matinée par une réunion avec le maire et le sous-préfet pour définir la meilleure façon de régler le problème de bruit dans la vieille ville à l'heure de sortie des boîtes de nuit, la commissaire Florence Deligny avait décidé que le briefing journalier se tiendrait dès huit heures. Toute son équipe était déjà installée dans la salle de réunion, lorsque, avec moins d'une minute de retard, elle vint prendre place devant le tableau blanc.

Elle se tourna tout de suite vers le capitaine Manuel Sanchez qui attendait cette séance avec impatience puisqu'elle signifiait pour lui la fin de sa nuit de permanence.

— On peut dire que la nuit a été calme, patron. Juste une bagarre devant la boîte de nuit. Deux types plutôt imbibés qui se sont foutus sur la gueule pour un motif que personne, et surtout pas eux, n'a été capable d'expliquer. La brigade anti-criminelle (BAC) les a cueillis non sans mal et ils sont en train de roupiller dans les cellules de garde à vue. Et puis un truc un peu plus inquiétant : on pourrait bien avoir une disparition sur les bras. Je sais bien que d'habitude on ne s'inquiète pas pour quelques heures d'absence, mais là, les circonstances me semblent quand même bizarres.

Le capitaine fit un récit détaillé de ses conversations téléphoniques avec Pascal Crescent.

— Il y a surtout un point qui me paraît inquiétant, dit-il en guise de conclusion ; c'est qu'elle ait fermé à clef la porte d'entrée et qu'elle ait laissé grande ouverte la porte du garage. Il y a là une incohérence qui, pour moi, démontre qu'elle devait être sacrément troublée quand elle est partie. Ou bien qu'elle n'est pas partie de son plein gré. Et comme dans les deux cas il est vraisemblable qu'elle soit partie après un coup de téléphone lui demandant de se rendre dans un coin pas très fréquenté, j'ai beaucoup de mal à croire à une simple fugue.

— J'ai tendance à penser comme vous, répliqua la commissaire après un court silence.

— J'ai déjà laissé tous les éléments à Orsini...

Assis comme à son habitude dans un angle de la pièce, le commandant Ange Orsini confirma d'un hochement de tête.

— Je pense, poursuivit le capitaine, qu'il faudrait essayer d'abord de retracer le coup de téléphone qu'elle aurait pu recevoir et à partir duquel elle a griffonné cette adresse, et puis également celui

qu'elle a passé à son mari hier soir avec son portable. Savoir où elle se trouvait vers vingt heures sera une première indication. Et puis j'ai donné à la gendarmerie de Vallon le numéro et la description de la voiture. Ils doivent déjà être en train de tourner sur toutes les petites routes, autour du point qu'elle avait indiqué sur le papier que son mari a retrouvé près du téléphone. Ils y sont déjà allés hier soir, mais n'ont rien vu de suspect.

La commissaire demanda à être tenue informée, puis elle passa la parole à Orsini, habituellement chargé de faire le point sur les affaires en cours. Elles étaient peu nombreuses et plutôt routinières. Le plus gros des troupes était occupé à courir après les braqueurs qui, employant chaque fois la même méthode, avaient attaqué en trois semaines trois agences bancaires de quartier. L'enquête était au point mort, et la commissaire redoutait par-dessus tout un quatrième braquage qui donnerait à la presse, jamais tendre avec la police, une bonne raison de se défouler.

À midi, Marie-Claire Crescent n'avait toujours donné aucun signe de vie. Les gendarmes de la brigade de Vallon avaient consciencieusement parcouru toutes les routes dans un rayon de cinq kilomètres autour du point où elle était censée s'être rendue. Ils avaient passé au peigne fin l'environnement du carrefour, avaient trouvé des traces de pneu sur l'herbe d'un des deux chemins, mais cela n'avait rien de vraiment étonnant. Par contre, aucun objet n'avait été trouvé ni sur la route, ni sur l'herbe des accotements, ni dans les fossés à cent mètres autour du carrefour. Les plus proches voisins interrogés avaient entendu, ou vu passer, plusieurs voitures à la tombée de la nuit, mais d'après eux pas plus que les autres soirs.

À seize heures, Pascal Crescent appela une nouvelle fois le capitaine Sanchez qui avait repris son service et était chargé de suivre cette affaire jugée sérieuse par la commissaire Deligny.

À la même heure, arrivèrent les renseignements demandés aux opérateurs téléphoniques. L'appel passé par Marie-Claire Crescent depuis son portable avait transité par l'antenne la plus proche de l'adresse qu'elle avait griffonnée sur le bloc près du téléphone. Il parut évident à ce moment-là que quelqu'un lui avait demandé de se rendre à cet endroit. Évidence encore renforcée lorsque France Télécom confirma qu'un appel avait bien été passé au domicile des Crescent, d'une cabine publique, celle située devant la gare, quelques minutes après dix-neuf heures. L'appel avait duré un peu plus de trois minutes.

Il était un peu plus de huit heures le lendemain matin, lorsque le capitaine Sanchez et le sous-brigadier Michel Dumesnil descendirent de leur voiture devant le perron où les attendait Pascal Crescent dont la tête montrait à l'évidence qu'il n'avait pas dû beaucoup dormir au cours des dernières quarante-huit heures. Il les accueillit et les fit aussitôt entrer dans le séjour. Il ne posa aucune question, mais son regard à lui seul montrait l'angoisse dans laquelle il vivait.

— Autant être sincère avec vous, répondit le capitaine à la question muette, nous n'avons toujours pas la moindre piste... Rien... Nous savons seulement que quelqu'un a téléphoné ici vers dix-neuf heures, qu'une personne présente, que nous pouvons supposer être votre femme, a répondu, qu'elle a noté une adresse sur une feuille de bloc et qu'elle s'est aussitôt rendue à cette adresse, adresse qu'elle avait dû aussitôt mémoriser puisqu'elle n'a pas pris le papier sur lequel elle l'avait notée. Nous pouvons supposer qu'elle n'était pas dans son état normal quand elle est partie, puisque vous nous avez bien dit qu'elle avait fermé la porte d'entrée mais pas celle du garage. Nous savons également qu'elle était à l'endroit indiqué, ou du moins très près de cet endroit, une heure plus tard puisque c'est de là qu'elle vous a appelé sans même vous laisser de message.

— Tout ça, je le sais déjà...

La voix de Pascal Crescent ne recelait aucune agressivité, simplement une immense lassitude. Il avait parlé sans même lever la tête.

— Une question s'il vous plaît, reprit le capitaine Sanchez après un court silence. Pensez-vous qu'au moment où elle est partie, la voiture de votre femme était dans le garage ou dans l'allée ?

— Sûrement dans le garage. Il y avait au pied du perron un panier avec des roses fanées et son tablier de jardinier est à sa place. Je pense que le garage était ouvert, puisque tous ses outils y sont. Mais comme elle travaillait dans le jardin, elle n'avait aucune raison d'avoir laissé la voiture dehors.

— Donc, on peut supposer que votre femme, une fois la voiture démarrée, perturbée par ce qu'elle venait d'apprendre, n'a plus pensé à la porte de garage. Bien. La question est donc : qu'est-ce qui a pu la perturber à ce point ? Quelle nouvelle, vraie ou fausse, lui a-t-on annoncée ? (Le capitaine réfléchit un instant avant de poursuivre :) Avez-vous vérifié auprès des membres de sa famille ?

— Elle n'a aucune famille, elle n'a pas non plus d'amis, à part les quelques relations que nous avons en commun... Et ceux-là, je les ai appelés et personne ne l'a vue. Et puis, je ne pense pas vous l'avoir dit, mais... Je parle toujours de ma femme, alors qu'en fait nous ne sommes pas mariés. Même si, à part bien sûr pour les démarches officielles, nous faisons comme si elle portait mon nom.

Pas d'amis, pas de famille... Le capitaine Sanchez eut envie d'en savoir un peu plus mais il jugea que ce n'était pas le moment. L'inquiétude de son interlocuteur était palpable et il ne voulait pas que des questions, pour l'instant indiscretes, viennent augmenter son trouble.

— Vous comprenez, poursuivit Pascal Crescent comme s'il avait compris les interrogations du policier, nous nous sommes connus alors que tous deux nous avons pris la décision de participer aux séances des Alcooliques anonymes. Nous sortions l'un et l'autre d'une période dramatique et nous avons réussi à nous reconstruire ensemble. Nous sommes tout l'un pour l'autre... C'est pour cette raison que je suis aussi inquiet. Nous n'avons pas passé une seule nuit séparés depuis plus de dix ans ; donc si Marie-Claire n'a pas donné de nouvelles, c'est vraiment qu'il lui est arrivé quelque chose de grave... Vraiment grave.

Il y avait maintenant trois jours que Marie-Claire Crescent avait disparu. Après les doutes des premiers instants, les enquêteurs avaient très vite été convaincus de l'aspect inquiétant de cette disparition. Une rapide enquête de voisinage leur avait permis d'apprendre que si le couple était plutôt solitaire, l'un et l'autre entretenaient des relations courtoises avec leurs voisins, engageant la conversation, certes sur des banalités, chaque fois qu'ils se rencontraient. Ils acceptaient volontiers de rendre de petits services tels que par exemple réceptionner un colis pour un voisin absent. Ils avaient même, l'année précédente, participé à la fête des voisins, proposée pour la première fois par l'un des plus anciens du quartier. Marie-Claire avait participé à la fête par la confection d'un pâté aux pommes de terre, et Pascal était allé acheter quelques bonnes bouteilles. Tous étaient unanimes pour dire que le couple semblait très uni. Très fière de son jardin, Marie-Claire avait aussi participé au concours des maisons fleuries, concours auquel elle avait été primée l'année précédente.

Pour le soir de la disparition, le plus proche voisin se souvenait avoir entendu une voiture quitter la propriété vers dix-neuf heures, heure correspondant au début de l'émission de la 3 qu'il ne ratait pour rien au monde. « C'est pour ça que j'ai seulement entendu, mais que je n'ai rien vu », avait-il précisé ; ajoutant qu'à cette heure-là il avait le nez rivé sur l'écran de son téléviseur.

En trois jours, l'enquête n'avait absolument pas progressé.

— Capitaine, téléphone pour vous, la gendarmerie de Cosne.

Le capitaine Manuel Sanchez prit la communication.

— Bonjour capitaine, attaqua aussitôt une voix rocailleuse au fort accent toulousain, adjudant-chef Delannoy de la brigade de Cosne. On vient de retrouver la voiture de votre disparue...

— Où ça ? l'interrompt Sanchez en se redressant et en plaquant encore plus fort le récepteur contre son oreille, comme si ce geste pouvait améliorer la qualité de la communication.

— Dans un chemin forestier, forêt domaniale de Dreuille, à quelques kilomètres du bourg. Elle

était... Enfin elle est toujours, puisque nous n'avons touché à rien, sagement garée sur l'accotement.

— Comment l'avez-vous découverte ? questionna de nouveau le capitaine tout en notant l'adresse sur un bord du calendrier lui servant de sous-main.

— Ce sont des joggeurs qui sont passés à côté ce matin. Au début ils ont simplement vu une voiture, puis en se rapprochant, ils se sont rendu compte que la vitre côté conducteur était ouverte et que le siège était trempé. Et comme il a beaucoup plu au cours des deux derniers jours, ils ont trouvé ça bizarre. Ça voulait dire que la voiture était plus ou moins abandonnée. Alors en rentrant ils sont venus nous le signaler. J'avais le message demandant de vous prévenir dès que l'on trouvait quelque chose sur votre disparue, alors voilà. J'ai deux hommes sur place depuis midi. On fait quoi maintenant ?

— Vous nous attendez... Et d'abord, merci adjudant-chef. Je préviens aussitôt le procureur et j'envoie l'équipe scientifique. Pour ma part, je serai à votre brigade dans... (Il regarda sa montre, estima le temps nécessaire pour se rendre à Cosne, puis poursuivit :) dans quarante minutes.

— Eh bien je vous attends, capitaine. Nous irons ensemble sur place. Ah, au fait, j'oubliais, les joggeurs ont aussi précisé qu'ils avaient fait le même parcours à la même heure il y a trois jours et que la voiture n'y était pas. Ce qui veut dire qu'elle n'a pas été déposée ici le jour de la disparition.

Le capitaine Sanchez raccrocha, et sans même poser le récepteur, il appela la commissaire Florence Deligny. La conversation ne dura que quelques minutes, puis il appela le procureur qui lui demanda de le recontacter dès qu'il aurait du nouveau. Il hésita un moment, s'interrogeant s'il devait prévenir le mari, puis, ne sachant pas ce qu'il allait trouver dans la voiture, il préféra s'abstenir, pensant que s'il était amené à faire une découverte inquiétante, il vaudrait mieux qu'il réfléchisse, avant de parler, à la meilleure façon d'amortir le choc. Il appela le sous-brigadier Michel Dumesnil, avec qui il travaillait depuis le début de l'affaire, lui indiqua de prendre une des voitures et de l'attendre devant l'entrée du commissariat.

Comme il l'avait annoncé, quarante minutes plus tard il saluait l'adjudant-chef Delannoy. Ce dernier, sans perdre de temps en inutiles palabres, appela un des gendarmes présents, et se mit au volant d'une des Kangoo stationnées dans la cour de la brigade, après avoir demandé aux policiers de le suivre. Un quart d'heure plus tard, ils s'arrêtaient dans le chemin forestier, derrière une autre Kangoo de la gendarmerie et la Clio blanche de Marie-Claire Crescent. Elle était soigneusement garée, sur le côté gauche par rapport à son sens de marche, ce qui expliquait que les joggeurs aient vu la vitre ouverte puisqu'ils étaient passés tout près. Ils n'auraient vraisemblablement rien remarqué si la voiture avait été garée dans l'autre sens. Deux gendarmes qui faisaient les cent pas à quelques mètres vinrent vers le petit groupe.

L'herbe de l'accotement était encore mouillée de la pluie des derniers jours et un mince filet d'eau stagnait dans le fossé. Le capitaine Sanchez fit le tour de la voiture, se trempant au passage les chaussures et le bas du pantalon. Il n'y avait aucune trace, ni choc ni rayure. Enfilant le gant en latex qui traînait toujours dans une des poches de son blouson, il ouvrit la portière côté conducteur. Le siège et le tapis de sol étaient détremvés.

— Votre première impression, capitaine ? demanda l'adjudant-chef au bout de quelques instants d'observation.

— Où va ce chemin ?

— Il sert de liaison entre deux routes départementales. Et puis un peu plus loin sur la gauche, il permet d'accéder à l'entrée du château qui est juste à la lisière de la forêt. Mais le château est vide, autant que je sache, depuis de nombreuses années. Je ne suis en poste ici que depuis deux ans, je suis passé devant quelques fois pendant des patrouilles mais je l'ai toujours vu fermé. D'ailleurs la grille est totalement rouillée et il y a tellement de ronces qui poussent au pied qu'il doit être impossible de l'ouvrir.

— Quand on vient de Montluçon, le chemin le plus court pour venir jusqu'ici, c'est celui que nous

avons emprunté, ou c'est l'autre départementale ?

— C'est celui que nous avons pris. Passer de l'autre côté rallonge de plusieurs kilomètres.

— Alors, poursuivit le capitaine au bout d'un court instant de réflexion, je ne pense pas que la voiture ait été laissée à cet endroit par la disparue. Si elle avait eu un rendez-vous ici, elle n'aurait pas pris la peine de faire demi-tour avant de se garer, et je ne pense pas qu'elle aurait pris le chemin le plus long.

Sans rien toucher à l'intérieur de la voiture, le capitaine Sanchez ouvrit tour à tour les quatre portières, balaya l'intérieur du regard sans rien voir, ouvrit la boîte à gants qui, outre le manuel d'entretien de la voiture, contenait une carte Michelin de la région et un PV pour temps de stationnement dépassé ; PV daté de la veille de la disparition. Il nota soigneusement l'heure et le lieu au dos d'une carte de visite prise dans la poche de poitrine de sa veste et referma les portières.

— Que fait-on maintenant ? demanda l'adjudant-chef qui suivait Sanchez comme son ombre.

— Nous, on rentre. Demandez à vos deux gars d'attendre la voiture de la scientifique. Après ils pourront rentrer à leur tour, on s'occupera de tout. Et puis je vais demander au procureur de faire organiser une battue dans cette forêt. Je crains que malheureusement la découverte de cette voiture vide ne soit pas un très bon signe. Surtout aussi loin du point de rendez-vous supposé.

— Toujours à votre disposition, capitaine.

Les hommes se saluèrent puis remontèrent dans leurs voitures respectives. Sanchez sortit son portable de sa poche, mais, comme il s'y attendait, il n'y avait pas de réseau au milieu de cette forêt.

Chapitre 7 : août 1987

Le gong résonna, libérant Maïté de sa nouvelle nuit d'insomnie. Depuis plus d'un mois maintenant, depuis la révélation qu'elle avait eue devant le soleil couchant, elle n'avait plus qu'une obsession : comment sortir sa fille Anaïs des griffes du pervers qu'elle avait cru pendant si longtemps être son sauveur. Tout au long des heures qui venaient de s'écouler avec lenteur, recroquevillée dans son lit, blottie contre sa fille dont la respiration régulière était la seule bouée capable de l'empêcher de sombrer dans la folie, elle avait revécu, comme elle le revivait toutes les nuits, à la lumière de ce qu'elle avait enfin découvert, les cinq années qui venaient de s'écouler depuis qu'elle avait quitté son compagnon violent.

Pourquoi n'avait-elle pas compris plus tôt ? Pourquoi avait-elle cru à cette fable de l'immortalité ? Était-elle à ce point malade qu'elle voyait aujourd'hui ce qu'elle n'avait pas su voir avant ? Comment avait-elle pu croire à ces rites qui lui paraissaient aujourd'hui si dérisoires, si pathétiques même ? Comment avait-elle pu accepter de participer aux jeux sexuels de ce couple d'escrocs pervers ? Comment avait-elle pu passer cinq longues années sans penser une seule seconde à ce que pouvait ressentir Anaïs. Elle avait huit ans à son arrivée dans la secte... Pour la première fois, le mot « secte » lui venait spontanément à l'esprit... Anaïs avait treize ans aujourd'hui. Cinq ans sans école, cinq ans à être coupée du monde, cinq ans pendant lesquels elle n'avait rien dit, elle ne s'était jamais plainte, jamais... Mais cinq ans, elle en était certaine aujourd'hui, pendant lesquels la fillette avait compris tout ce qui se passait autour d'elle... Cinq ans pendant lesquels, son regard ne pouvait pas tromper, elle n'avait été dupe de rien !

Maïté repensait aussi à ce jour où, persuadée par Carelli que cette rupture était la principale condition de son admission dans le royaume des élus, elle avait coupé les ponts avec sa mère et toute sa famille, expliquant qu'elle voulait tirer un trait définitif sur sa vie passée et qu'ils ne devaient jamais chercher à la revoir. Il y avait cinq ans. Qu'étaient-ils devenus ? Surtout, qu'était devenue sa mère, victime bien avant elle des coups et des vexations d'un mari violent mais qui avait su faire face en permanence ? Et qui, elle, avait toujours su protéger sa fille... Sa mère l'avait-elle oubliée ? Avait-elle oublié la petite fille qu'était Anaïs ? Pourrait-elle encore la regarder en face... Aurait-elle le courage de l'appeler au secours et de lui présenter le petit Yann qu'elle ne connaissait pas ? Et si elle ne le faisait pas, qui d'autre pourrait lui venir en aide ? Son amie qui l'avait aidée à sortir des griffes de Jean-Louis Thomas ? Mais depuis cinq ans, qu'était-elle devenue ? Où vivait-elle, se souvenait-elle encore ? Pendant cinq ans elle n'avait pensé à rien et depuis bientôt deux mois, tout se bousculait dans sa tête.

Au moment où retentissait le gong, Maïté était au bord de la nausée tant elle se sentait coupable de ce que sa fille avait vécu depuis cinq ans. Mais le goût amer qu'elle sentait monter dans sa bouche n'était plus celui de la soumission. Elle ressentait la sourde révolte qui l'envahissait. Cela s'était fait doucement mais devenait chaque jour un peu plus évident.

« Jamais Anaïs ne sera le jouet de ces malades. Il faut que nous partions. » La phrase explosa dans sa tête au second coup de gong. Jusqu'à ce jour, elle se disait « il faudrait que nous partions » ; aujourd'hui, enfin, elle pensait « il faut ». Depuis cinq ans, semblable en cela à tous les adeptes, exception faite du maître et de son épouse, elle n'avait jamais franchi le mur d'enceinte du parc. Elle n'y avait même jamais pensé. Son monde était entre ces murs, entre sa chambre et le cercle de pierres, entre le cercle de pierres et le jardin, entre le jardin et l'étang. Son univers se limitait aux rites accompagnant le lever et le coucher du soleil.

Pour avoir à plusieurs reprises fait le tour du parc, elle savait que, outre la monumentale grille ouvrant au bout de l'allée gravillonnée, il y avait à l'opposé, percée dans le haut mur d'enceinte, une

porte métallique qui donnait, Antoine Carelli le lui avait dit dans les premiers jours de sa présence au château, sur un chemin forestier. Il empruntait parfois cette porte pour aller chasser dans la forêt entourant le parc sur trois côtés.

Il y avait bien longtemps qu'elle n'était pas passée près de cette porte. Depuis qu'elle n'était plus la favorite, elle n'avait pas le droit de quitter l'espace allant, d'un côté, entre le jardin et le cercle de pierres, et de l'autre côté vers l'étang où se déroulait le rituel du coucher du soleil. Elle se souvenait que la clef, tout comme celle de la grille principale, était pendue près de la porte d'entrée de la salle où le maître et ses femmes prenaient leurs repas. Les clefs y étaient au cours des deux années où, favorite, elle avait le privilège de s'asseoir à la table du maître ; il n'y avait aucune raison pour qu'il en soit autrement aujourd'hui. Tout était immuable dans ce château, alors pourquoi pas l'emplacement des clefs ? Voler la clef et partir avec Anaïs et Yann : tel était maintenant son but ultime. Et partir avant qu'Anaïs, qui allait bientôt rejoindre le cercle des femmes, soit, sous couvert de rites initiatiques, violée par Carelli sous le regard pervers de Christine. Il ne restait plus qu'à choisir le moment, et à trouver le moyen de prendre la clef sans que personne s'en aperçoive. Bientôt. Elle ne savait pas encore comment, mais ce serait bientôt.

Avec des gestes mesurés pour ne pas réveiller Anaïs, Maïté se leva, enfila sa robe blanche, attacha ses espadrilles et souleva le rideau pour retrouver dans le couloir la lamentable cohorte des adeptes. Pour la première fois depuis cinq ans, son regard était lucide. Faire semblant. Elle devrait faire semblant jusqu'au moment de son départ, elle devrait être comme les autres, elle devrait psalmodier encore ces vieux vers égyptiens qui lui avaient paru si beau et qui lui faisaient aujourd'hui si mal.

Les premiers adeptes à avoir franchi la porte pour sortir du château revinrent dans le hall et décrochèrent les vêtements de pluie en plastique transparent qui étaient accrochés à une longue rampe de patères, comme on peut en voir dans les couloirs longeant les salles de classe. Un fin crachin, poussé par le vent tourbillonnant, frappa le visage de Maïté lorsqu'elle arriva sur le perron. Ce matin, il n'y aurait pas de feu au milieu du cercle de pierres. Tous attendaient entre le hall et le perron que le maître vienne l'annoncer. Quand le temps ne le permettait pas, la cérémonie se limitait à une longue prosternation, sur la pelouse séparant le château du jardin, à l'heure où se levait le soleil.

En attendant l'heure où le jour apparaissait, tous les adeptes se retrouvaient dans la grande salle à manger pour une séance de prière au soleil et un prêche au cours duquel le gourou – Maïté, sans même s'en rendre compte, avait remplacé « maître » par « gourou » – exhortait ses fidèles à suivre son enseignement sans lequel aucun salut n'était possible.

Antoine Carelli, sa femme et sa jeune maîtresse apparurent dans l'encadrement de la porte de la salle à manger. Avec des gestes lents, mains croisées sur la poitrine, tenant la crosse et le flagellum, il s'approcha de la porte, s'immobilisa un court instant sur le perron.

— Aujourd'hui, Aton nous gronde parce que nos dernières prières ne sont pas montées jusqu'à lui, dit-il en se retournant et en se dirigeant vers la salle à manger.

Tous les fidèles, sur deux rangs qui se formaient spontanément, le suivirent. Les deux favorites fermèrent la marche puis rejoignirent le maître et s'installèrent au bout de la table, de chaque côté du fauteuil sur lequel il venait de prendre place. Tous les autres se tenaient debout, tête baissée, mains croisées sur la poitrine, derrière les bancs courant le long de la table, chacun ayant pris naturellement la place qui était la sienne au cours des repas.

Tête baissée comme les autres, Maïté, pour la première fois depuis son arrivée au château, releva les yeux et regarda autour d'elle. Elle ne savait pas si elle avait pitié d'elle, pour avoir mis tant de temps à comprendre, ou si elle avait pitié des autres parce qu'ils n'avaient pas encore compris.

— Aton nous gronde aujourd'hui, reprit le gourou après avoir levé les mains comme pour demander toute leur attention aux fidèles, et nous devons renforcer nos prières vers lui, nous devons lui montrer notre total dévouement puisque c'est par ce dévouement que nous serons sauvés lorsque la barque

céleste viendra nous faire traverser le fleuve de la nuit. Pour montrer à Aton tout notre amour, aujourd'hui nous jeûnerons, nous travaillerons sans repos. Cet après-midi, nous ne resterons pas seuls pour la méditation ; c'est tous ensemble que nous prierons en offrant notre travail. Et puis, nous présenterons bientôt à notre dieu Aton une nouvelle offrande.

Maïté n'écoutait pas ce que disait Carelli, toute préoccupée qu'elle était par la recherche du moyen qui lui permettrait de pénétrer dans la salle à manger au mur de laquelle étaient suspendues les clefs. Pénétrer dans la salle, prendre la clef... Et comment faire pour que son absence ne soit pas remarquée ? Elle savait bien que cette clef n'était que rarement utilisée, qu'il y avait peu de chances pour qu'elle le soit, donc peu de risques que sa disparition soit découverte. Il suffirait pourtant d'un regard sur le mur pour découvrir son absence. Sauf si une autre clef semblable remplaçait celle qui aurait disparu.

Son regard fut attiré par le passage près d'elle de Christine, la femme légitime, qui aux derniers mots du maître s'était levée et quittait la salle. Tous les autres adeptes, tête baissée et mains jointes, écoutaient religieusement le discours. Seuls quelques mots étaient parvenus à Maïté... « Nous jeûnerons », « nous présenterons une nouvelle offrande ». Mais ces mots étaient dérisoires par rapport à son unique préoccupation : où, dans ce château dont les portes étaient toujours ouvertes, à l'exception des appartements privés du maître, pourrait-elle trouver une clef de substitution dont la disparition ne serait pas décelée avant son départ ?

Son cœur se mit soudain à battre avec une telle force qu'elle eut l'impression qu'il allait perforer sa poitrine et que les veines de ses tempes allaient exploser. Christine venait de pénétrer à nouveau dans la salle, poussant devant elle Anaïs, en pyjama et le regard encore plein de sommeil, qui marchait comme une somnambule. Maïté posa ses deux mains sur la table pour garder son équilibre. Étrangère à ce qui se passait, elle vit comme dans un rêve Anaïs qui avait été emmenée jusque devant le gourou. Elle frémit quand il lui posa les mains sur les épaules.

— C'est une nouvelle sœur qui viendra bientôt rejoindre nos faibles voix pour faire monter jusqu'au ciel nos prières à Aton. Dimanche, jour sacré du soleil et jour de ton treizième anniversaire, Anaïs, tu deviendras une nouvelle fille de notre Dieu.

Chacun des mots prononcés par le gourou venait frapper Maïté comme autant de flèches. Elle se sentit vaciller. Ce qu'elle redoutait mais sans encore en envisager la date allait se produire dimanche... Dans quatre jours. Dans quatre jours, sa petite fille, figée sous les mains d'un fou pervers, allait lui être enlevée et deviendrait, elle en était certaine, le nouveau jouet sexuel de ce couple de malades.

— Non, jamais, jamais tu ne toucheras à ma fille avec tes sales mains !

Maïté entendit son hurlement, qui envahissait la grande salle, sans même reconnaître sa voix. Tous les adeptes, comme des automates, avaient ensemble relevé la tête et regardaient le maître. Instinctivement, Carelli releva ses mains, lâchant les épaules de la jeune fille qui, elle, regardait sa mère, semblant ne pas comprendre.

— Et toi, continua à hurler Maïté en s'adressant à Lucie, la jeune favorite, elle aussi figée près du maître, tu n'as pas compris que quand il aura mis cette gamine dans son lit, il te jettera comme il m'a jetée, comme il a jeté les autres, alors peut-être que tu iras toi aussi te balancer dans l'étang comme une des dernières ? Vous n'avez pas compris que tout ça, ça ne rime à rien...

Les derniers mots de Maïté se perdirent dans un sanglot. Elle s'écroula sur le banc, vidée, hagarde, comme si elle n'avait pas encore saisi ce qu'elle venait de dire.

— Que chacun aille se prosterner face au soleil levant, dit Carelli au bout d'un bref instant de silence. Ce matin, en signe d'humilité, nous nous prosternerons plus longtemps pour lui montrer combien et avec quelle ferveur nous l'attendons. Allez... Allez prier notre Dieu. Il faut que j'aide notre sœur à revenir dans la maison d'Aton.

Tous les adeptes, comme sortant d'un rêve, se retournèrent et, d'un pas las et résigné, se dirigèrent vers la porte. Maïté, toujours effondrée sur son banc, secouée de sanglots, n'avait pas bougé. Carelli repoussa la jeune Anaïs en direction de Christine et d'un geste de la main, lui fit signe de la reconduire dans la chambre. De l'autre côté du maître, pétrifiée, le regard vide, la mâchoire tremblante comme si elle allait pleurer, la jeune Lucie fixait Maïté. Guidée par la main de Christine posée sur son épaule, Anaïs quitta la pièce, sans un regard pour sa mère.

— Jusqu'à dimanche, tu n'auras pas le droit de venir avec nous prier notre dieu Aton, dit Carelli d'une voix calme en s'approchant de Maïté. Jusqu'à dimanche, tu n'auras pas le droit d'assister à son lever ni à son coucher. Jusqu'à dimanche, tu resteras enfermée dans ta chambre, tu jeûneras et tu prieras. Pendant ces trois jours qui la séparent de son entrée dans le cercle des femmes, ta fille restera avec toi. Elle non plus n'aura pas le droit de quitter la chambre. Elle aussi devra jeûner pour se purifier avant le grand jour où elle aussi aura le droit de prier Aton. Va, j'ai dit...

En prononçant ces derniers mots, l'homme avait saisi Maïté aux épaules et la forçait à se lever. L'obligeant à se retourner, il la maintint fermement devant lui, planta dans ses yeux son regard qui avait tant fait, cinq ans plus tôt, pour la séduire, et la dévisagea longuement, sans un mot.

— Pardonne-moi, maître, implora Maïté d'une voix faible en baissant les yeux. Pardonne-moi, mais je n'étais pas préparée à ce grand honneur... Je n'ai pas supporté... Je vais me reposer, je vais prier, je sais qu'il le faut pour rester dans le cercle des élus... Pardonne-moi encore...

— Je sais, ma fille, l'interrompit le gourou, je sais que tu es une vraie fidèle. Pendant trois jours de méditation et de jeûne, tu vas préparer Anaïs à cet honneur suprême d'entrer dans le royaume des élus.

Avec un air de profonde satisfaction, l'homme lâcha les épaules de Maïté et quitta la pièce après avoir fait signe à Lucie, sa favorite, toujours immobile à l'extrémité de la table, de le suivre. Elle passa près de Maïté avec le sourire carnassier de celle qui, après une immense peur, sait qu'une fois encore elle a gagné. Dès que le gourou et sa favorite eurent franchi la porte, Maïté quitta à son tour la salle et grimpa lentement le grand escalier. Épaules voutées, yeux baissés et mains jointes, sous le regard de l'homme qui s'était retourné avant de franchir la porte.

Elle jubilait. Jamais elle ne se serait crue capable de ce qu'elle venait de faire. D'autres adeptes, avant elle, avaient été punis pour avoir manqué aux rites, ou pour avoir mal accompli une tâche, ou pour s'être révoltés comme la dernière favorite lorsqu'elle avait compris qu'elle était évincée. La punition était toujours la même : jeûne et prières. Jamais encore la fille d'un adepte n'avait été choisie pour rejoindre la cohorte des fidèles, mais Maïté ne doutait pas que la moindre révolte, quel qu'en soit le motif, se solderait par la même punition. L'imagination, en dehors des élucubrations pseudo-religieuses, n'était pas le fort du dirigeant de la secte. Elle connaissait bien Antoine Carelli, son orgueil : il se croyait irrésistible. Inconsciemment, elle devait le savoir depuis longtemps même si elle le découvrait seulement sous le choc qu'avait été pour elle l'entrée de sa fille dans la salle à manger. Tous les fidèles punis étaient, aussitôt après les quelques jours de pénitence imposés, rentrés dans le rang. L'homme ne pouvait pas s'imaginer que Maïté, après cinq ans de ce qu'elle savait maintenant avoir été un lavage de cerveau, se rebellerait.

Au moment précis où Christine était entrée dans la pièce, poussant Anaïs devant elle, Maïté venait de se souvenir de l'endroit où elle pourrait trouver une clef de substitution. Toutes les portes du château étaient en permanence ouvertes, sauf celle du cellier où était entreposée la nourriture. La porte avait été pourvue d'une serrure moderne, tout comme le portillon par lequel elle allait quitter la propriété. Il serait donc possible de faire croire que la clef dérobée était toujours à sa place. La clef du cellier, enfermée dans le tiroir de la table de nuit située près du canapé, dans la salle à manger du gourou, ne servait qu'une seule fois par jour, le matin, au retour de la cérémonie du lever du soleil. Christine – elle l'avait vue faire si souvent lorsqu'elle était la favorite – ouvrait le tiroir, prenait la clef, allait dans le cellier avec les adeptes désignés pour préparer le repas, choisissait les denrées qui

allaient être cuisinées, refermait la porte, et venait reposer la clef dans le tiroir où elle restait jusqu'au lendemain matin. Elle avait décidé de s'enfuir pendant l'une des trois dernières nuits avant dimanche. Il suffirait qu'elle aille dans la salle à manger à un moment où elle était sûre de ne rencontrer personne. Et ce moment, ce seul moment où le château était totalement désert, c'était l'heure de la cérémonie du coucher du soleil.

À l'instant où elle se demandait comment elle pourrait entrer dans la salle à manger à l'heure de la cérémonie à laquelle chaque adepte, même malade, était tenu de participer, elle s'était souvenue des pénitences infligées à ceux qui avaient commis une faute. « Seule au château, il faut que je me retrouve seule au château », s'était-elle dit en voyant Anaïs, et les mots lui étaient venus naturellement. Son hurlement avait été le premier acte de sa fuite. Et les choses s'étaient passées exactement comme elle l'avait imaginé. Le gourou avait prononcé sa sentence, sûr qu'elle reviendrait dans le droit chemin, et elle avait débité les premières paroles de son acte de contrition qui, flattant l'orgueil arrogant de l'homme, allait le convaincre que déjà elle regrettait son geste.

Une seule question la taraudait alors qu'elle arrivait au sommet de l'escalier : comment allait réagir Anaïs, comment allait réagir sa fille ? Elle parcourut les quelques mètres du couloir alors que la voix du gourou, assourdie par la distance, parvenait jusqu'à elle. « Splendide est ton lever à l'horizon du ciel, ô vivant Aton, créateur de toute vie ! »

Elle respira lentement, profondément. Elle s'arrêta devant le rideau masquant sa cellule, attendit que les battements de son cœur aient retrouvé un rythme normal et entra. Assise sur le lit, Anaïs donnait un biberon à son petit frère. Elle leva la tête à l'entrée de sa mère et lui sourit. À ce sourire, Maïté sut qu'elle allait réussir.

— Tu vas bien ma chérie ?

— Oui maman, je vais très bien, répondit la jeune fille en posant près d'elle le biberon vide, alors qu'elle serrait contre sa poitrine son petit frère qui, le ventre plein, fermait déjà les yeux. Pourquoi as-tu crié comme ça tout à l'heure ?

Maïté attendait la question, elle l'espérait. Elle avait peu de temps pour dire à Anaïs pourquoi ils devaient fuir, peu de temps pour lui expliquer ce qu'était réellement le château dans lequel ils vivaient.

— Dis-moi ma chérie, quel est ton plus vieux souvenir ?

— Mon plus vieux souvenir ? (Maïté hocha la tête en souriant...) Avant même que l'on vienne au château ? (Maïté hocha de nouveau la tête...) Avant que l'on parte de la maison ?

— Oui ma chérie. Te souviens-tu encore de l'époque avant que l'on parte de la maison ?

— Oui, un peu... Je me souviens de l'homme qui criait toujours sur toi... C'était mon père ? Tu ne m'as jamais parlé de lui depuis que l'on a quitté la maison...

— Oui ma chérie, c'était ton père. Et je ne t'ai jamais parlé de lui parce que je voulais l'oublier, alors j'ai fait comme si je voulais que tu l'oublies aussi...

— Je me souviens... (Elle se tut. Sa voix était devenue grave. Elle observa sa mère qui lut dans son regard les années de détresse qu'elle n'avait jamais vues, qu'elle n'avait même jamais cherché à voir...) Je me souviens le jour où il t'a frappée, reprit-elle à peine audible, puis qu'après il m'a frappée aussi... Puis tu l'as frappé à ton tour et après, on s'est sauvées.

Pendant plus d'une heure, berçant sur ses genoux son jeune fils, Maïté tenta d'expliquer à Anaïs ce qu'avaient été les cinq dernières années de leur vie, n'omettant rien, ni le fait qu'elle avait été séduite par le directeur du foyer où elles s'étaient réfugiées, ni leur entrée dans la secte, ni la naissance de son petit frère. Elle lui parla, non pas comme on le ferait à une jeune fille entrant dans l'adolescence, mais comme à une adulte déjà meurtrie par ce qui l'entourait.

Les larmes montèrent très vite aux yeux d'Anaïs. Elles coulaient sur son visage puis se perdaient dans le col de son pyjama sans qu'elle fasse le moindre geste pour les retenir.

— Il faut que nous partions, tous les trois. Je ne sais pas où nous irons, mais nous ne pouvons plus rester ici, c'est trop dangereux pour toi. Je ne veux pas qu'ils te fassent du mal.

— Tu sais maman, je n'ai rien dit parce que je voyais comme tu étais malheureuse et que je croyais que tu l'aimais bien, mais il m'a toujours fait peur...

La plus grande, et la plus belle, surprise de Maïté fut de constater que malgré cinq ans d'enfermement dans un univers de folie, sa fille ne s'était pas laissé emprisonner et faisait preuve d'une lucidité qui aurait été déjà étonnante chez n'importe quelle jeune fille de son âge, mais qui, compte tenu de ce qu'elle avait vécu, démontrait une force intérieure extraordinaire. Elle savait qu'elle pouvait préparer sereinement leur évasion. Anaïs l'aiderait.

— Nous partirons cette nuit, dit-elle soudain, parlant au moment même où elle venait de prendre sa décision et où le film des évènements à venir se déroulait déjà dans sa tête.

À midi, après qu'elles eurent passé la matinée allongées sans rien dire, l'une près de l'autre, se tenant la main tandis que Yann jouait sur le tapis avec une boîte de cubes, Anaïs descendit à la cuisine chercher le repas de son petit frère. Elle remonta peu après, portant un plateau sur lequel la femme chargée de la cuisine avait posé un bol de purée de légumes, un bol de compote de pommes et un yaourt. Après avoir déposé le plateau sur le lit, Anaïs sortit deux pommes des poches de son jean.

— Elle m'a donné aussi ça pour nous, dit-elle en tendant les deux fruits à sa mère. Elle a dit qu'elle ne pouvait pas faire plus sans que ça se remarque.

Serrant les deux pommes contre sa poitrine, Maïté sentit ses larmes couler. Depuis cinq ans qu'elle était dans ce château, c'était la première fois qu'elle voyait une adepte faire preuve de compassion envers une de ses compagnes en bravant les interdits. Anaïs entreprit de faire manger son petit frère sous le regard redevenu souriant de sa mère.

— Je vais aller faire sa toilette, dit Anaïs après avoir déposé sur la chaise le plateau contenant les bols vides et pris par la main le petit garçon qui sautillait sur place.

Une grande salle de bains commune ouvrait au fond du couloir. Maïté regarda les deux enfants. Elle était maintenant certaine qu'Anaïs était prête à partir. Elle se demanda un instant si Yann serait assez fort pour surmonter les épreuves qui les attendaient. « Nous partirons au milieu de la nuit, quand il sera profondément endormi. Il ne faudrait pas qu'il fasse de bruit. » Cette nouvelle pensée l'obsédait. Elle savait qu'elle parviendrait sans mal à prendre la clef du cellier dans la table de nuit et à la pendre à la place de celle du portillon ; elle savait aussi qu'elle n'aurait aucun mal à sortir du château au milieu de la nuit.

La pluie du matin avait cessé et les rayons du soleil, transperçant les hautes fenêtres, venaient se répandre sur le lit. Elle avait pu observer au cours des dernières nuits, la lune qui devenait de plus en plus ronde. Elle savait donc que la prochaine nuit ne serait pas totalement noire et qu'elle pourrait facilement se guider. Bien sûr, elles seraient plus faciles à repérer, mais cela lui semblait sans importance. Si elles étaient vues au moment où elles partaient, elle savait que de toute façon elle n'aurait aucune chance de réussir. Elle se surprit à prier le Dieu de son enfance...

Elle attendit le retour d'Anaïs qui posa délicatement son petit frère dans son lit. Le bébé se coucha aussitôt sur le côté, mit son pouce dans sa bouche et regarda sa mère et sa sœur à travers les barreaux. Personne ne viendrait dans les chambres avant le soir puisque la séance de « méditation » avait été supprimée. Maïté sortit les deux pommes qu'elle avait glissées sous le traversin, en tendit une à sa fille. Elles mangèrent en s'efforçant de faire le moins de bruit possible. Les fruits terminés, elle mit les trognons dans un mouchoir en papier qu'elle plia soigneusement avant de le glisser dans sa poche. Elle le jetterait dans la poubelle de la cuisine en allant chercher la clef.

L'après-midi se déroula, lent, lancinant, fait d'espoir et de crainte ; mais Maïté savait très bien qu'elle allait tenter son unique chance de quitter ce royaume de fous. Elle plongea dans un demi-sommeil. Près d'elle, Anaïs dormait et, dans son petit lit, le bébé jouait en silence avec une peluche.

Vers dix-sept heures, elle alla à la cuisine pour réchauffer le biberon que les femmes avaient donné à Anaïs en même temps que les bols de purée et de compote. Le château était désert. Un rapide regard par la porte entrouverte lui avait permis de voir que tous les adeptes étaient dans le jardin. Assise sur un banc de pierre, Lucie, la jeune favorite, semblait surveiller le travail accompli.

Maïté avait entendu peu avant, et c'est ce bruit qui l'avait tirée de sa somnolence, la voiture de Carelli qui roulait sur l'allée gravillonnée. Seuls Christine et lui quittaient chaque jour le château. Elle supposait, bien que depuis qu'elle n'était plus la favorite elle n'avait jamais échangé avec lui le moindre mot en privé, que l'homme exerçait toujours son activité de psychiatre et que Christine dirigeait le foyer dans lequel elle avait été recueillie. Les quelques mots échangés avec les dernières adeptes confirmaient, en tout cas, que ce foyer existait toujours.

Retournant vers la cuisine où elle avait posé le biberon dans une casserole d'eau, sur la cuisinière en fonte toujours chaude, elle appuya sur la poignée de la porte conduisant à la salle à manger privée du gourou. La porte s'ouvrit sans bruit. Elle entra, la referma derrière elle, se dirigea vers la table de nuit, tira le tiroir. Le trousseau de clefs était toujours posé dans une boîte en plastique, au milieu des crayons et des stylos. Elle le prit, fit glisser une clef en laiton sur l'anneau qui la retenait. L'oreille aux aguets, elle prit la clef, referma le tiroir et se dirigea vers la porte. La clef du portillon était toujours pendue au même clou. Elle la prit, la remplaça par l'autre de la même couleur, la glissa dans sa poche... Après avoir refermé la porte derrière elle, elle alla chercher le biberon, versa la casserole d'eau chaude dans l'évier, jeta le mouchoir contenant les trognons de pommes et, le plus silencieusement possible, regagna sa chambre...

Chapitre 8 : octobre 2008

Marie Dugas regarda à plusieurs reprises à gauche et à droite avant de se décider à quitter le trottoir. Elle ne s'engageait que si elle avait la certitude qu'aucune des voitures qu'elle pouvait voir ne risquait d'arriver jusqu'à elle avant qu'elle ait fini de traverser la rue. Elle savait que ce luxe de précaution était ridicule, mais depuis l'accident devant le cinéma et le cauchemar qui avait aussitôt après peuplé ses nuits, elle était incapable de traverser une rue sans ce rituel.

Les séances s'étaient multipliées chez Marie-Claude Roëtig ; les rêves étaient devenus plus précis ; sa mémoire, au cours des dernières semaines, avait progressivement percé le mur la séparant de son passé oublié ; mais la nouvelle frontière atteinte semblait de nouveau infranchissable.

Et puis la veille, après deux mois d'hésitation, elle s'était enfin soumise à une première séance d'hypnose. Elle avait longtemps hésité après la proposition faite par sa psychanalyste ; elle avait consulté sur Internet tous les sites traitant de la mémoire et de l'hypnose, avait lu tous les forums. Elle avait été impressionnée par des lectures évoquant les faux souvenirs qui pouvaient être mis dans la tête du patient et qui finissaient par devenir pour lui de vrais souvenirs. « Une séance, je ne risque rien, avait-elle fini par se dire. De toute façon, je verrai bien si ce que je découvre a un lien avec ce que je sais déjà. »

La séance avait commencé à partir des trois prénoms, Anaïs, Maïté et Yann, remontés du fond de sa mémoire. Un autre nom avait resurgi : Jean-Louis. Et autour de ce nouveau prénom, de nouvelles images. Et puis, brusquement, ses premiers et plus lointains souvenirs avaient jailli.

Après la séance, à laquelle Marie-Claude Roëtig, pour la rassurer, avait accepté de participer, elles avaient longuement commenté ces lointains souvenirs. Marie savait maintenant que son véritable prénom était Anaïs, que sa mère s'appelait Maïté et son père, du moins l'homme qui vivait avec sa mère lorsqu'elle était toute petite fille, s'appelait Jean-Louis. Elle revoyait l'appartement, sûrement situé dans un étage élevé de l'immeuble puisque du petit balcon qui ouvrait sur une grande pièce, on voyait les toits des maisons. Elle revoyait aussi l'ascenseur qui, dans son souvenir, mettait très longtemps pour atteindre le bon étage. Elle se souvenait que sa mère la soulevait en la prenant sous les aisselles pour lui permettre d'appuyer sur le bouton qui était trop haut pour elle.

— Je me souviens que mon père, enfin dans mon souvenir c'est mon père, criait tout le temps. Plusieurs fois, ma mère m'a prise dans ses bras avant de quitter l'appartement pour se réfugier chez une voisine... Je me souviens d'elle, elle vivait seule, elle était grosse, et je n'aimais pas quand elle m'embrassait parce que je trouvais qu'elle piquait... Elle me faisait un chocolat, ou elle me donnait un verre de jus d'orange, puis elle allait s'installer sur le canapé, près de ma mère qui pleurait... Cette image de ma mère en train de pleurer, elle revient souvent.

Lovée sur son canapé, les bras encerclant ses genoux remontés jusque sous le menton, Marie, les yeux fixés sur la fenêtre que venaient frapper les bourrasques de pluie, regardait bien au-delà des lourds nuages qui couraient dans le ciel. Elle tremblait. Après plus de vingt ans d'un insondable trou noir, elle avait, en quelques heures, été envahie par tant de souvenirs qu'elle avait besoin de les faire défiler lentement. Mais depuis la veille, tout se bousculait dans sa tête. Elle ne savait pas si elle était heureuse tant l'anxiété semblait tout surmonter. Le visage de sa mère était encore flou, mais le souvenir de sa mince et longue silhouette lui était déjà familier. En fait, ce qui l'angoissait le plus, c'était la découverte de la peur que lui inspirait l'homme. Elle se rappelait non seulement les cris, mais aussi les coups qui, pour le plus futile des prétextes, pleuvaient sur sa mère.

« Pourquoi tu restes avec cet alcoolique ? » « Mais si je pars, où veux-tu que j'aille ? » Des bribes de conversation entre sa mère et la voisine remontaient dans sa mémoire.

« Je me souviens du calme des matins », avait-elle dit à Marie-Claude Roëtig au cours de leur

conversation de la veille. « Ma mère venait me réveiller et me demandait de ne pas faire de bruit pendant que je me lavais et que je m'habillais. Je pense que c'était pour ne pas réveiller mon père qui devait dormir. Puis après le petit déjeuner, elle m'emmenait jusque dans le hall d'entrée où je retrouvais Marc et sa mère, je me souviens qu'il s'appelait Marc, puis nous partions ensemble à l'école. »

Elle se rappelait qu'en sortant de l'immeuble, ils longeaient une route, puis qu'ils devaient patienter à un carrefour. Elle entendait Marc dire à sa mère « ça y est, maman, le petit bonhomme est vert ». Ils traversaient la rue puis poursuivaient leur chemin. Elle revoyait l'enseigne verte d'une pharmacie, puis le bâtiment sous lequel ils passaient avant d'arriver dans la cour de l'école. Elle était persuadée qu'à partir de ces images elle pourrait retrouver la ville dans laquelle elle avait grandi.

La nuit tombait. Marie se leva du canapé sur lequel elle avait passé tout son temps depuis son retour du tribunal où elle avait plaidé quelques banales affaires d'excès de vitesse ou d'alcool au volant. Les excuses étaient presque toujours les mêmes, les réquisitoires aussi. Jusqu'alors, ses plaidoiries, elles aussi, se ressemblaient. Mais depuis la veille, elle savait que son père était alcoolique et que peut-être, parmi ceux qu'elle défendait, certains avaient le même comportement violent. Elle avait l'impression que le mot n'avait plus la même signification pour elle.

Un rapide repas pris sur le canapé devant la télévision, un film sur Canal qu'elle regarda sans vraiment le voir, une émission politique tournant comme bien souvent au dialogue de sourds qu'un animateur dépassé essayait de canaliser... Il fallait passer la soirée. Le sommeil finit par la terrasser. Elle s'endormit très vite, fut tirée du sommeil le lendemain matin par le son de cloches de son réveil.

Elle ne se souvenait pas avoir rêvé. Pourtant, il lui sembla qu'un nouveau pan de mur s'était écroulé au cours de la nuit. Ou plutôt, comme le lui avait expliqué Marie-Claude Roëtig, la mémoire enfouie pouvait parfois se comporter comme une rangée de dominos : il suffit de pousser le premier pour que l'un après l'autre, tous s'écroulent.

C'était un matin. Elle avait passé la nuit chez la voisine puisque sa mère avait travaillé toute la nuit. Toutes deux étaient entrées dans l'appartement, heureuses de la journée qu'elles allaient passer ensemble. Marie revit leur arrivée dans la cuisine, elle vit son père titubant qui se précipitait vers sa mère pour la gifler en hurlant des mots qu'elle ne comprenait pas. Elle se revit aussi se précipitant au-devant de son père pour protéger sa mère couchée sur le sol de la cuisine. Elle crut ressentir encore sur sa joue la gifle qui à son tour l'avait envoyée au sol.

Assise au bord de son lit, Marie pleurait. Les souvenirs étaient revenus si brusquement, et avec tant de force, qu'elle ne savait pas comment réagir. Le chagrin avait été le plus fort.

Les images continuaient à affluer dans son esprit. À travers ses larmes, ses larmes d'aujourd'hui mais elle sentait aussi que c'était à travers celles qui avaient envahi ses yeux après le coup porté par son père, elle revoyait, comme dans un film au ralenti, sa mère qui se relevait, saisissait la casserole posée sur la plaque de la cuisinière à gaz et, dans un demi-tour empli de rage, en assénait un violent coup sur le nez de son père. Elle revoyait l'eau contenue dans la casserole éclabousser le mur au-dessus du réfrigérateur. Elle se rappelait le visage ensanglanté de l'homme et son air de totale incompréhension tandis que son dos glissait lentement le long du mur. Elle revoyait aussi le visage de sa mère qui tenait toujours le manche de la casserole dans sa main crispée. Ses yeux chargés de haine... Elle la vit lâcher la casserole qui tomba sur le carrelage, puis se précipiter vers elle, la soulever, la prendre et la serrer dans ses bras. Elle se souvenait des larmes mélangées, les siennes et celles de sa mère qui coulaient sur leurs joues jointes.

Sans attendre et sans la lâcher, sa mère avait saisi son sac à main, avait ouvert la porte qu'elle n'avait même pas tirée derrière elle et s'était précipitée chez la voisine chez qui elle venait de passer la nuit. Elle se souvint encore des policiers, ou des gendarmes, en tout cas des deux hommes en uniforme qui peu après étaient entrés chez la voisine. Recroquevillée sur le canapé, elle avait regardé

sa mère qui parlait tandis que l'un des deux hommes prenait des notes sur un carnet rouge à spirale. « Curieux comme ces détails insignifiants peuvent apparaître avec autant de précision », se dit-elle en se levant.

Elle tremblait lorsque le jet brûlant de la douche vint cingler ses épaules. Elle se laissa glisser le long du carrelage froid de la cabine et, mains encerclant ses genoux sur lesquels reposait son menton, elle resta un long moment immobile tandis que l'eau coulait, diluant les larmes qui ruisselaient sur son visage. « Marie, ou Anaïs... Marie ou Anaïs »... Cette phrase vint s'incruster dans son esprit au moment où elle leva le bras pour fermer le robinet de la douche. Elle se releva, s'enveloppa dans son épais peignoir, alla machinalement chercher le sèche-cheveux qu'elle brancha à la prise située au-dessus du lavabo.

Le regard fixé sur son reflet dans la glace de la salle de bains, elle se surprit à essayer d'y superposer l'image de plus en plus nette du visage de sa mère. « Quel âge pouvait-elle avoir à cette époque ? Peut-être celui que j'ai aujourd'hui ? »

Elle fut surprise de la chaleur en ouvrant la porte de l'immeuble. Le soleil perçait les dernières brumes de la nuit, et une fois encore cette vision du soleil sembla se superposer à d'autres souvenirs sur lesquels elle ne parvenait pas à faire le point. Elle se décida à aller à pied, un petit quart d'heure de marche, jusqu'à son cabinet. Elle n'avait ni audience ni rendez-vous. Sa matinée allait être consacrée à la rédaction d'un mémoire destiné au tribunal administratif. Pendant quelques heures, elle oublia tout ce qui n'était pas lié à son affaire. À midi, elle accepta l'invitation à déjeuner lancée par l'expert comptable occupant l'étage situé au-dessus de son cabinet. Cette invitation n'était pas la première. Elle se sentait attirée par lui, s'était très vite rendu compte que cette attirance était réciproque, mais jusqu'à maintenant sa peur de devoir évoquer le passé l'avait paralysée. Maintenant que les brumes de la mémoire se dissipaient, elle se sentait plus libérée.

Au bout du trottoir, attendant face au passage pour piétons, un jeune garçon refusait obstinément de donner la main à sa mère, expliquant que maintenant qu'il était à la grande école il pouvait traverser tout seul. Marie eut un petit rire en le regardant.

— C'est tout à fait mon portrait à son âge, dit son compagnon en désignant de la tête le jeune garçon qui, mains dans les poches, traversait la rue à côté de sa mère. Et vous ? Vous étiez aussi intrépide ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas comment j'étais à cet âge... (Il la regarda, l'air interrogateur.) En fait, poursuivit-elle, quand j'ai été trouvée, je devais avoir une douzaine d'années. C'est du moins ce qu'ont dit les premiers médecins qui m'ont examinée... Mais j'étais totalement amnésique. Et depuis, la mémoire n'est jamais revenue... Enfin jusqu'à ces dernières semaines.

Marie resta silencieuse un long moment, venant de se rendre compte à retardement de ce qu'elle avait dévoilé. Jamais jusqu'alors elle n'avait parlé de son histoire. Aucun de ses collègues de travail, aucune de ses relations, à l'exception d'une seule amie, n'était au courant de son passé. Et aujourd'hui, les mots lui étaient venus naturellement ; ce qu'elle cachait depuis toujours venait de lui apparaître comme une évidence. Elle pouvait parler de son absence de passé comme d'autres évoquaient leurs souvenirs. Ils ne prononcèrent plus un mot avant de s'être installés à une petite table, dans l'angle le plus reculé du restaurant.

Jean-Marc attendit que le plateau de fruits de mer soit posé au milieu de la table et que le serveur ait versé le riesling dans les verres pour poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Dites-moi, Marie... Vous permettez que je vous appelle Marie ?

— Le problème, répliqua la jeune femme soudain totalement détendue, c'est que je ne suis plus sûre de m'appeler Marie. Si j'en crois les souvenirs qui reviennent depuis quelques semaines, je m'appellerais Anaïs. Mais je ne suis pas certaine d'être encore prête à accepter ce prénom. Alors en attendant, va pour Marie !

— Vous voulez m'en dire plus, ou je dois faire travailler mon imagination ?

Marie mangea peu, parla beaucoup, ne cacha rien de la partie de sa vie qu'elle connaissait, évoqua les souvenirs qui revenaient depuis ce fameux rêve qui avait suivi l'accident devant le cinéma. Jean-Marc écouta sans l'interrompre ; d'abord parce qu'il était subjugué par l'histoire, ensuite parce qu'il ne savait pas quoi répondre. À la fin de son récit, Marie se sentit soulagée d'un grand poids. Elle avait osé. Pourquoi aujourd'hui, pourquoi face à cet homme ? Elle était incapable de répondre à ces questions, mais il lui semblait soudain que ne pas être seule à porter ce passé l'aiderait à le faire revivre.

— Et après cette fuite de l'appartement ?

— Je ne sais pas... Pas encore... Par contre, il me semble que cette fuite n'a pas été la seule et qu'une autre fois, mais beaucoup plus tard, nous sommes encore parties précipitamment de l'endroit où nous étions. Mais c'est encore très flou. Je dois subir une autre séance d'hypnose la semaine prochaine pour essayer d'aller encore plus loin à partir de ce que j'aurai découvert depuis la dernière séance. Je ne sais pas si j'ai raison de le faire ; j'ai lu tant de choses négatives sur la recherche de la mémoire par l'hypnose que je ne sais pas si je prends un risque.

Ils repartirent à pied, se séparèrent sur le palier, devant la porte du cabinet de Marie.

— Si vous avez encore envie d'en parler, ça nous permettra de nous revoir...

— Oui, bien sûr. Mais laissez-moi quelques jours. Tout se bouscule dans ma tête, tout me semble tellement rapide après une aussi longue attente que j'ai besoin de beaucoup de temps de solitude pour y repenser calmement... Mais je vous reverrai avec plaisir.

Marie referma la porte derrière elle et s'y adossa quelques instants, se demandant pourquoi elle avait accepté aussi facilement de revoir Jean-Marc. Et surtout pourquoi elle venait implicitement d'accepter d'en faire son confident.

C'est avec beaucoup plus d'appréhension que Marie était allée à la seconde séance d'hypnose. Elle avait commencé par expliquer ce qu'elle avait découvert au cours des jours précédents, ces découvertes devant servir de mots-clés à l'hypnotiseur pour essayer de faire surgir d'autres souvenirs.

— Les gendarmes interrogent votre mère, et vous attendez sur le canapé...

— Oui. Puis quand les gendarmes sont partis, une dame est venue. À un moment, elle est sortie avec ma mère. Je suis restée seule avec Martine. Je me souviens qu'elle s'appelait Martine... Elles sont revenues un peu plus tard. Ma mère portait une valise, puis elle m'a mis mon manteau et nous sommes parties avec la dame...

D'une voix douce et monocorde, utilisant parfois les mots qui devaient être les siens quand elle était petite fille, Marie répondit aux questions de l'hypnotiseur. Cherchant à faire oublier sa présence, Marie-Claude Roëtig avait choisi le fauteuil situé derrière Marie, dans un angle de la pièce...

— Nous sommes arrivées dans une grande maison. Il y avait d'autres enfants. La dame m'a laissée avec les enfants, puis elle est partie avec ma mère qui m'a embrassée en me disant qu'elle allait bien vite revenir. J'ai joué avec les autres enfants... Il y avait beaucoup de jouets dans la pièce.

Marie raconta avec un luxe de détails le séjour que sa mère et elle avaient effectué dans cette grande maison qui hébergeait d'autres femmes dans le même cas que sa mère. Elle se souvint de l'arrivée d'un homme qui lui avait posé beaucoup de questions. Sa mère lui avait expliqué qu'il s'agissait d'un médecin et qu'il voulait les aider à aller bien...

— Je me souviens, il y avait déjà plusieurs mois que nous étions dans cette grande maison, c'était un jour où il n'y avait pas d'école. Après le déjeuner, on a fêté mon anniversaire. Lorsque j'ai soufflé les bougies sur le gâteau, tout le monde était là, le médecin, la dame du début, les autres femmes qui

étaient avec ma mère, les enfants... Je me souviens qu'il y avait huit bougies, puis que j'ai eu plein de cadeaux... Quand je me suis retournée pour les montrer à ma mère, j'ai vu que le médecin était en train de l'embrasser dans le cou. Tout le monde était gentil avec moi, mais lui, je ne l'aimais pas... Je me souviens de sa voix... Elle était douce, douce. On aurait dit du miel. Je n'aimais pas sa voix !

Marie se souvint encore qu'après un séjour dans une autre maison où elles étaient seules, sa mère et elle étaient parties dans la voiture du médecin. « Une grosse voiture noire avec des sièges qui sentaient le cuir... C'était la même odeur que le blouson que portait le médecin... » Marie et sa mère étaient à l'arrière de la voiture. Le médecin conduisait, la dame qui était allée les chercher chez leur ancienne voisine était assise à côté de lui. Elle ne savait plus s'ils avaient roulé longtemps. « Nous avons traversé une forêt. C'était l'automne puisque les feuilles des arbres étaient jaunes et rouges et qu'il y en avait beaucoup qui étaient tombées sur la route. Je voyais par la vitre, il y en avait qui volaient le long de la voiture. »

— Je pense que j'ai dû dormir dans la voiture, poursuivit Marie, parce que je me souviens que nous nous sommes arrêtés devant un château, mais je ne sais pas comment nous y sommes arrivés...

Marie se mit à trembler. L'hypnotiseur mit fin à la séance. Marie se sentit totalement vidée, incapable de faire le moindre geste, incapable de se lever du fauteuil dans lequel elle était profondément enfoncée. Au bout d'un long moment, elle leva les yeux, regarda autour d'elle. L'homme lui apportait une tasse de thé qu'elle prit entre ses deux mains glacées et tremblantes. Le contact de la porcelaine brûlante la tira de sa léthargie.

— Le château devant lequel nous nous sommes arrêtés, c'est celui que je voyais dans mes rêves !

En descendant de voiture devant chez elle, son regard se porta machinalement sur le disque du soleil qui se couchait dans un ciel écarlate. Elle fut aussitôt éblouie. Elle détourna la tête et dans le halo noir qui se mit à danser devant ses yeux vint se graver l'image du château. Il ne faisait plus de doute qu'il y avait un rapport entre ce château et le soleil, mais lequel ? Le soleil, où que l'on se trouve, on le voyait ; alors pourquoi cette superposition d'images ?

Comme après chaque séance d'hypnose ou de psychanalyse, elle se recroquevilla sur son canapé, essayant de mettre des images sur tout ce que l'hypnotiseur lui avait dit après son réveil. La fuite de l'appartement, les autres femmes et les enfants, son anniversaire. Les faits étaient maintenant évidents pour elle, mais tous les visages étaient flous, à l'exception de celui de sa mère. Terrassée par la fatigue, elle s'endormit sur le canapé, serrant dans ses bras l'ours en peluche que son unique amie lui avait offert le 15 août précédent, à la Sainte-Marie et donc nouvelle date de son anniversaire.

Un soleil éblouissant venait d'apparaître au-dessus des arbres, tintant d'argent le bleu du ciel. Anaïs et deux autres petites filles, qui devaient avoir à peu près son âge, jouaient à la marelle sur l'esplanade gravillonnée située entre le château et une immense pelouse. Les carrés avaient été tracés sur le sol au moyen d'une branche de noisetier qui gisait sur l'herbe. Chaque fois qu'une des fillettes posait un pied sur le trait gravé dans le gravillon, il fallait recommencer le tracé pour que les carrés soient parfaits.

La longue procession des femmes et des hommes en blanc apparut, surgissant derrière l'aile du château. Ils avaient tous les mains croisées sur la poitrine. Elle reconnut sa mère, puis le médecin et la dame qui étaient venus les chercher et qui fermaient la marche. Puis sa mère se retrouva près du médecin. La dernière image qui traversa l'esprit de Marie avant son réveil fut le ventre arrondi de sa mère.

Le téléphone sonna au moment où Marie se décidait enfin à se lever. La nuit tombait.

— Marie ? Bonsoir, c'est Jean-Marc, poursuivit la voix sans attendre de réponse.

— Bonsoir... (Marie, surprise, ne savait pas quoi dire.)

— Peut-être aimeriez-vous parler ce soir ? Si vous dites oui, je passe vous chercher dans une demi-heure, puis nous irons dîner. Et je serais très heureux que vous disiez oui.

— Passer me chercher ? Mais comment savez-vous où j'habite ?

— Mais je ne le sais pas. Il faudra que vous me le disiez. Mais rassurez-vous, je connais parfaitement la ville et je n'aurai aucun mal à vous trouver. Alors ? Vous dites oui ?

— D'accord, mais dans l'état où je suis, il me faudra bien une heure pour être prête.

Jean-Marc accepta le délai. Marie lui communiqua son adresse. Elle était incapable de dire pourquoi elle avait dit oui mais elle était heureuse de l'avoir fait. Cinq minutes plus tard, elle était sous la douche. La sonnerie de la porte d'entrée retentit au moment où elle reposait son tube de rouge à lèvres sur la tablette fixée devant le miroir. Elle enfila une veste rose qui tranchait sur le noir de sa jupe courte, alla ouvrir la porte. Jean-Marc posa les mains sur ses épaules, l'embrassa sur les deux joues...

— C'est bien comme ça que l'on fait entre amis ?

Elle sourit, descendit les quelques marches conduisant à la rue. Jean-Marc avait pris les devants et tenait ouverte la portière de sa voiture qu'il referma après que Marie se fut installée.

— Vous aimez la cuisine chinoise... (Marie acquiesça.) Parfait !

Le vin rosé était frais et parfumé, les crevettes aux champignons délicieuses. Les plats se succédèrent. Pendant un long moment, ils mangèrent en silence, puis Jean-Marc se décida à poser la première question : « Avez-vous avancé dans votre quête ? » Marie raconta l'apparition de ses derniers souvenirs.

— Vous savez que cette histoire de château et de gens tous habillés en blanc qui marchent en procession, ça me rappelle furieusement ce que pourrait être une secte. En recherchant dans les vieilles coupures de presse, on doit pouvoir trouver si à l'époque de votre apparition il existait une secte dans un château près de l'un des villages dans lequel le marchand de farines pour animaux avait l'habitude de s'arrêter. Et puis on pourrait aussi chercher si dans une ville proche il existait un foyer d'hébergement pour femmes battues. Parce qu'il ne fait pas de doute que c'est dans une telle structure que votre mère et vous avez atterri. Le rédacteur en chef du quotidien régional est un vieil ami. Si vous voulez, je peux lui demander de fouiller un peu dans les archives de 1987.

— Si vous voulez... Mais je ne sais pas si je suis prête. Vous savez, découvrir des souvenirs oubliés, c'est une chose déjà difficile. Les confronter à des lieux ou des faits réels me semble encore être au-dessus de mes forces... Je sais que ça viendra, mais tout va déjà si vite...

— Comme vous voudrez. Dès que vous serez prête, vous me le direz, et nous irons ensemble rencontrer mon vieil ami Franck.

Ils terminèrent le repas sans plus évoquer les souvenirs de Marie. Le patron du restaurant apporta le traditionnel alcool de riz dans des verres dont le fond comportait les non moins traditionnelles images érotiques visibles seulement sous le liquide. Marie était heureuse de cette soirée, même si une sourde inquiétude la saisissait quand elle repensait à la proposition de Jean-Marc, et à la possibilité qu'elle avait de concrétiser ses souvenirs. Parvenus devant chez elle, ils restèrent encore un long moment dans la voiture. Ils parlèrent théâtre, cinéma, musique, semblant vouloir repousser l'instant où ils devraient se séparer.

— Il est tard, dit soudain Marie. Merci pour cette superbe soirée.

Elle tendit son visage vers son compagnon qui l'embrassa sur les deux joues. Elle se recula puis, prise d'un élan incontrôlé, effleura ses lèvres d'un rapide baiser avant d'ouvrir précipitamment la portière et de partir comme si elle se sauvait. Avant d'introduire la clef dans la serrure, elle se retourna. Jean-Marc semblait ne l'avoir pas quittée du regard. Elle fit un rapide signe de la main puis entra et referma la porte derrière elle. Elle entendit le moteur de la voiture qui partait.

Marie mit très longtemps à s'endormir. Elle se retournait dans le lit, repensant à la proposition faite par Jean-Marc. Elle avait la possibilité de trouver enfin la vérité, et à nouveau la peur l'envahissait. Elle finit par sombrer dans un sommeil agité, peut-être un peu provoqué aussi par le vin et l'alcool de riz.

Anaïs tenait la main de sa mère dont la pâleur semblait se confondre avec le blanc des draps. De grosses gouttes de sueur perlaient de son visage crispé. Deux autres femmes étaient agenouillées au pied du lit. La chambre était minuscule. Les femmes parlaient, elle voyait leurs lèvres qui remuaient mais elle n'entendait pas ce qu'elles disaient. Sa mère semblait souffrir. Elle était vêtue de sa longue robe blanche, ses genoux étaient relevés... Soudain, le silence du rêve fut transpercé par le cri d'un bébé.

Marie se redressa dans le lit, les deux poings serrés sur sa poitrine. La réalité revint peu à peu. Les rais de lumière filtrant au travers des persiennes rendirent l'obscurité moins dense. « C'était la naissance de mon petit frère... J'ai assisté à la naissance de mon petit frère. » Elle éclata soudain en sanglots mais ne fit rien pour retenir les larmes qui coulaient sur ses joues et venaient se perdre dans le col de son tee-shirt. Elle resta un long moment assise dans son lit, immobile. Les sanglots cessèrent. Prenant le drap, elle le plaqua sur son visage pour sécher ses joues noyées de larmes. Elle était bouleversée. Elle revoyait la dernière image de la séance d'hypnose, le ventre arrondi de sa mère. Le mot de « secte » prononcé par Jean-Marc revint à son esprit. La minuscule chambre de son rêve devait se situer dans le château. Ainsi sa mère avait accouché seule, sans médecin, simplement assistée par deux femmes, dont elle se souvenait qu'elles aussi portaient la même longue robe blanche. Quel âge avait-elle ? Depuis combien de temps avait-elle fêté son huitième anniversaire ? Depuis combien de temps étaient-elles au château lorsque son petit frère était né ? Elle se leva, se dirigea vers la cuisine où elle but un grand verre d'eau.

« Que sont-ils devenus ? »

Cette question hantait Marie. Elle regagna son lit mais ne parvint pas à trouver le sommeil. Il était quatre heures. Elle finit par s'endormir au moment où le jour commençait à poindre au travers des persiennes. Elle fut réveillée en sursaut par la sonnerie de son réveil. Il lui sembla qu'elle n'avait dormi que quelques minutes. Elle avait terriblement sommeil, mais elle avait une longue journée au tribunal correctionnel. Elle resta longtemps sous la douche, prit un copieux petit déjeuner.

Installée dans sa voiture, pendant que s'ouvrait la porte du garage, elle prit son téléphone portable, rechercha le numéro de Jean-Marc qu'elle avait mis en mémoire la veille au restaurant. Il décrocha dès la seconde sonnerie. Marie trouva sa voix ensommeillée.

— Jean-Marc, je suis d'accord avec ta proposition. On peut aller voir ton ami journaliste quand tu veux. Je t'expliquerai. Mon rêve a continué cette nuit. Il faut que je sache.

Elle raccrocha sans lui avoir laissé le temps de répondre, posa le téléphone sur le siège passager, s'engagea dans la rampe, vérifia avant de tourner à droite que la porte du garage se refermait bien derrière elle, puis prit la direction du palais de justice.

Chapitre 9 : octobre 2010

Robert Coffin referma le coffre de sa voiture après avoir enfilé ses bottes et posé à ses pieds le vieux panier d'osier que depuis près de trente ans maintenant il n'utilisait que pour la cueillette des champignons. Ce panier, confectionné par un vieux voisin aujourd'hui disparu, avec l'osier poussant près de la rivière, et à la récolte duquel il participait quand il était enfant, avait pour lui valeur de porte-bonheur et il ne lui serait jamais venu à l'idée d'aller cueillir des champignons sans s'en munir.

Il venait de parcourir, à vitesse très réduite tant le brouillard était épais, les quinze kilomètres le séparant de chez lui. La circulation, fort heureusement, était presque inexistante. En une demi-heure, il n'avait croisé que deux voitures et n'avait jamais été ni suivi ni doublé. La haie bordant, en lisière de la forêt, le chemin sur lequel il s'arrêtait toujours commençait à devenir visible. La cime des arbres, elle, se perdait toujours dans l'épaisse couche blanchâtre que venait à peine colorer le disque voilé du soleil.

Le brouillard succédait suite à l'alternance de chaleur et de pluie des deux semaines précédentes. Ce temps était la garantie d'une importante pousse de champignons, principalement les cèpes qu'il savait où trouver dans cette forêt qui lui était familière depuis son enfance. La première fois qu'il y était venu avec son père – le souvenir en était encore vivace – il ne devait pas avoir plus de six ou sept ans. Le brouillard et l'heure matinale lui donnaient, il en était persuadé, une confortable avance sur tous ceux qui, comme lui, savaient que la météo des précédentes semaines était propice. Il verrouilla les portières de sa voiture, glissa la clef et la télécommande dans la poche intérieure de son blouson munie d'une fermeture Éclair, poche qui contenait déjà son téléphone portable et, prenant le panier de sa main gauche, il sauta le fossé au fond duquel coulait un mince filet d'eau, faisant fuir au passage un crapaud couleur de feuille morte qu'il n'avait pas vu. Le sous-bois était encore sombre, mais cela ne le gênait pas tant son regard semblait aimanté par les têtes des champignons, même celles à peine visibles sous les feuilles.

Il marchait lentement, retournant les feuilles mortes avec précaution, au moyen d'une longue baguette de noisetier qui dormait toujours au fond du coffre de sa voiture. À peine avait-il parcouru une dizaine de pas que déjà son regard fut attiré par un renflement sous les feuilles. Sa baguette découvrit aussitôt la tête brune d'un jeune cèpe de Bordeaux. Il se mit à genoux, ouvrit l'Opinel qu'il avait posé au fond du panier et coupa le lourd pied blanc au ras du sol. Il contempla le champignon, que les limaces n'avaient pas encore eu le temps de grignoter, et le posa précautionneusement au fond de son panier. Se relevant, il entreprit de retourner toutes les feuilles proches, mais sans résultat. Glissant l'anse de son panier sous son bras, il reprit sa marche.

Comme il l'avait espéré, la cueillette put très vite être considérée comme excellente, voire miraculeuse puisque, si la récolte était principalement composée de jeunes champignons, il en ramassa quelques-uns, énormes, qui avaient échappé aux cueilleurs des jours précédents. Outre les cèpes de Bordeaux, il eut la chance de tomber, en plusieurs endroits, sur des cercles couverts de girolles.

En une heure, son panier fut à moitié plein ; et non seulement la quantité était au rendez-vous, mais également la qualité, puisque, à de rares exceptions près, tous les champignons étaient sains et pas encore attaqués par les limaces ou les nombreux insectes des sous-bois.

Le brouillard se levait rapidement. La cime des arbres était maintenant visible et l'on commençait à deviner les premiers rayons du soleil. Il posa son panier au pied d'un arbre, fit glisser les sangles de son petit sac à dos, duquel il sortit une Thermos et un sandwich au fromage enveloppé dans du papier d'aluminium. Il commença par se verser une généreuse tasse de café qu'il sirota à petites gorgées, puis attaqua de bon appétit le pain frais et l'épaisse tranche de comté qui le garnissait. Une pomme

termina son casse croûte. Il s'octroya encore une tasse de café, remit la Thermos dans le sac à dos qu'il reposa sur ses épaules et, saisissant le panier, il reprit sa marche.

Il descendit au fond d'un large fossé, marchant parfois dans l'eau, pour scruter les berges avec attention. Une fois de plus, sa longue expérience ne l'avait pas trompé puisqu'il découvrit bientôt, au pied d'une souche, cachés sous un amas de brindilles, trois nouveaux cèpes qu'il récolta avec toujours les mêmes précautions, faisant attention de couper le pied au plus près du sol mais sans gestes brusques risquant de l'arracher. Il passa avec un quasi-dédain près d'un cèpe raboteux, certes comestible, mais dont la saveur n'avait rien à voir avec ceux remplissant son panier, et remonta la berge du fossé. Il était proche d'un chemin forestier, aussi ne fut-il pas surpris d'apercevoir le pare-brise d'une voiture qui reflétait le soleil perçant les hautes branches.

Il savait qu'il ne serait pas seul toute la matinée, mais l'avance qu'il avait prise avait déjà été particulièrement efficace. Il pouvait espérer que dans moins d'une heure son panier serait vraiment plein, ce qui lui permettrait d'être de retour chez lui suffisamment tôt pour préparer les plus belles têtes que sa femme aurait le temps de farcir pour le déjeuner. Devant lui, la forêt s'éclaircissait. De nombreux arbres avaient été coupés et les troncs tirés jusqu'en lisière du chemin forestier. Il s'arrêta un court instant, regarda les larges marques laissées par les roues des tracteurs de débardage et, se disant qu'il serait miraculeux que des champignons aient pu passer entre les traces laissées par les crampons, il obliqua vers la gauche, se dirigeant vers la dernière zone qu'il savait propice à une cueillette miraculeuse. Il s'agissait de l'orée d'une clairière artificielle en forme de cratère, creusé, lui avait dit son père, par la bombe qu'un avion américain en difficulté avait lâchée au début de l'année 1944. L'eau s'accumulant au fond du cratère devait garantir tout autour une humidité permanente, et comme le soleil réchauffait plus facilement ce cercle dans lequel aucun arbre n'avait repoussé, les zones plus sombres en périphérie étaient particulièrement riches. Comme de plus ce cratère était assez éloigné des chemins sur lesquels il était possible de laisser une voiture, les cueilleurs n'étaient pas très nombreux à fréquenter ce petit paradis.

Comme il marchait rapidement, sans vraiment chercher les champignons qui pouvaient se trouver près de son parcours, se contentant de ramasser ceux qui lui sautaient aux yeux, il lui fallut moins d'un quart d'heure pour apercevoir le cercle de lumière qui signalait la clairière. Plus il s'approchait, plus il lui semblait être enveloppé par une odeur étrange qu'il ne parvenait pas à définir. Il s'arrêta, fit un tour complet sur lui-même, essayant de définir l'origine de cette odeur, constata qu'elle semblait plus forte en direction du cercle de lumière, et reprit sa marche. Il arriva à la lisière des derniers grands arbres. Sur la pente conduisant au fond du cratère, face à lui, il distingua une masse noire. Il s'approcha en faisant le tour du cratère, comprit très vite. Parmi les odeurs étranges, il y avait celle de l'essence, et la masse sombre était un corps calciné. Il se recula, s'adossa au tronc le plus proche, posa le panier à ses pieds.

Il était à la fois horrifié et fasciné par ce qu'il voyait. Il réussit à grand-peine à retenir la nausée qu'il sentait monter en lui. Il eut un court instant de panique, puis, faisant glisser la fermeture Éclair qui protégeait la poche intérieure de son blouson, il saisit son téléphone portable. Comme il le craignait, il n'y avait aucun signal. Il reprit son panier, fit dans l'autre sens le tour du cratère et s'enfonça sous les arbres. Le plus simple, et surtout le plus efficace, était qu'il retourne à sa voiture et roule jusqu'au point où son téléphone pourrait capter. Jamais il n'avait dû marcher aussi vite à travers bois. Des branches lui fouettèrent le visage, des ronces s'accrochèrent à son blouson et à son pantalon, une épine vint lui érafler le dessus de la main qui tenait le panier. Il n'y prêta pas attention, marchant toujours à la même vitesse. Vingt minutes plus tard, il aperçut sa voiture, accéléra le pas, sortit la télécommande de sa poche au moment où il franchissait le fossé. Après avoir posé le panier dans son coffre, il regarda l'écran de son portable. Deux barrettes lui indiquèrent qu'il pouvait appeler. Il composa le numéro d'urgence.

Sa conversation avec la gendarmerie dura plus de dix minutes presque entièrement consacrées à préciser l'endroit où il se trouvait et celui où se trouvait le corps. Bien évidemment, le gendarme, en poste depuis peu, n'avait jamais entendu parler du « trou de la bombe ». Les deux collègues à qui il posa la question étaient tout aussi ignorants. Il fut donc difficile à Robert Coffin d'expliquer où se trouvait le chemin sur lequel il avait garé sa voiture. Il eut finalement l'idée de donner les coordonnées GPS apparaissant sur son téléphone.

— OK, dit enfin le gendarme, position repérée. Vous pouvez nous attendre ? (Robert Coffin répondit par l'affirmative...) Très bien, alors ne bougez pas. Une voiture sera près de vous dans une vingtaine de minutes.

La conversation terminée, Robert Coffin s'installa derrière son volant et laissa aller sa nuque contre l'appui-tête en même temps qu'il inclinait son siège. Il se força à respirer lentement. Dès qu'il essayait de fermer les yeux, la masse noire du corps, couché sur le dos, bras le long du corps, se projetait dans toute son horreur sur l'écran de sa mémoire. Il avait déjà vu des scènes semblables dans des films, mais jamais il n'aurait pu imaginer se trouver un jour confronté à ce spectacle. Retrouvant peu à peu son calme, il regarda sa montre puis reprit son téléphone portable pour appeler chez lui. Son projet d'être de retour avant midi semblait très compromis. Il se contenta d'expliquer à sa femme qu'il avait découvert un corps, sans donner plus de détails, qu'il avait appelé la gendarmerie et devait les attendre pour les conduire sur le lieu de sa macabre découverte. Il vit la Kangoo bleue dans son rétroviseur au moment où elle débouchait du dernier virage. Il sortit de sa voiture et attendit que le véhicule arrive à sa hauteur. Trois gendarmes descendirent en même temps.

— Adjudant-chef Delannoy, se présenta le conducteur. Merci de nous avoir attendus.

Robert Coffin, après les traditionnelles poignées de main, relata sa découverte d'une voix qui le surprit lui-même par son calme. L'adjudant-chef prit quelques notes tandis que ses deux collègues écoutaient, se tenant légèrement en retrait.

— Très bien, poursuivit l'adjudant-chef après avoir relu ses notes et rangé le carnet dans la poche de poitrine de sa chemise. Le brigadier Doumer reste ici pour attendre le légiste et l'équipe de la scientifique. Il nous rejoindra. Il connaît votre fameux trou de bombe. Lui aussi est un cueilleur de champignons, ajouta-t-il, comme pour justifier le fait que son collègue soit capable de se repérer dans cette partie peu fréquentée de la forêt.

Les deux gendarmes suivirent Robert Coffin qui, sur invitation de l'adjudant-chef, venait de franchir le fossé et de s'enfoncer dans les premiers taillis. Ils marchèrent en silence pendant près de vingt minutes, puis la lumière se fit plus vive, annonçant l'approche de la clairière. Ils quittèrent le couvert des arbres et s'arrêtèrent. Robert Coffin fit un pas de côté, permettant aux deux gendarmes qui le suivaient de découvrir le cratère. Bien que sachant ce qui l'attendait, il ne put s'empêcher de frissonner à la vue du corps, et il était toujours partagé entre l'horreur et la fascination.

L'adjudant-chef, après un bref regard sur le corps, fit des yeux le tour de la clairière, essayant de repérer une anomalie qui pourrait lui servir d'indice. En vain.

— Ne bougez pas, dit-il à Robert Coffin. S'il y a des traces, je ne veux pas qu'elles puissent être polluées. Montrez-moi où vous êtes passé quand vous avez découvert le corps.

Sans bouger, Robert Coffin expliqua où il était lors de sa première arrivée dans la clairière, montrant un point, entre deux grands chênes, à environ quatre-vingt dix degrés sur la droite.

— Je suis allé au bord du cratère, précisa-t-il encore, mais je n'y suis pas descendu, de toute façon, il n'y avait rien à faire. Et puis je suis venu jusqu'au point où nous sommes, et je suis parti vers ma voiture parce que ici mon téléphone ne passe pas.

L'adjudant-chef hocha la tête puis, après avoir demandé à son collègue de faire le tour du cratère par la gauche, en gardant les yeux rivés sur les vingt centimètres situés devant ses pieds, il entreprit de marcher dans les traces de Robert Coffin, gardant lui aussi le regard braqué sur le sol. Les deux

hommes marchaient à peu près à la même vitesse, aussi se rejoignirent-ils après avoir parcouru chacun la moitié de la circonférence. Rien n'était visible sur le bord du cratère. On discernait que l'herbe avait été couchée entre le bord et la zone calcinée au milieu de laquelle se trouvait le corps. De ce côté-ci du cratère, l'odeur d'essence semblait plus forte. On devinait, au fond du trou, à la limite de la zone brûlée, les restes d'un bidon en plastique ; vraisemblablement celui qui avait contenu l'essence utilisée pour faire brûler le corps.

— On ne peut rien faire de plus, dit l'adjudant-chef à son collègue. Retournons de l'autre côté pour attendre les gars du labo et le toubib. La seule certitude que l'on peut avoir pour l'instant, c'est que la victime était morte quand elle a été brûlée. Il est clair que le corps a été déposé dans cette position. Ce qui veut dire sans le moindre doute qu'il s'agit d'un meurtre.

Les deux gendarmes retournèrent près de leur guide adossé au tronc le plus proche. Au moment où ils arrivaient, des bruits de pas écrasant des feuilles mortes et des brindilles leur parvinrent. Le gendarme qui était resté près de la voiture précédait un petit groupe de quatre hommes. Les trois premiers, qui avaient déjà revêtu leurs tenues blanches, portaient chacun une mallette. Le dernier homme semblait plus préoccupé par l'endroit où il posait les pieds, s'efforçant de ne pas abîmer ses mocassins en daim, que par la scène qui se dévoilait devant lui. Avec un air bougon, il alla serrer les mains de l'adjudant-chef et de son jeune collègue, puis salua Robert Coffin.

L'un des hommes en blanc avait posé sa mallette sur le sol. Il en retira un appareil photo, soigneusement protégé dans une alvéole en mousse. Il fixa un flash, demanda à tous les participants de se reculer jusqu'à la lisière des arbres et prit quelques clichés de l'ensemble du cratère puis, s'approchant du bord, fit plusieurs gros plans sur le corps. Il entreprit ensuite de faire le tour du cratère, s'arrêtant à espaces réguliers pour saisir la scène sous des angles et des grossissements différents. Parvenu de l'autre côté du cercle, il descendit la berge, prenant garde où il mettait les pieds, pour ne pas risquer de piétiner un éventuel indice. Les éclairs du flash illuminaient le corps calciné à intervalles réguliers. Le gendarme s'approcha du cadavre, s'agenouilla pour faire des gros plans sur la tête, puis les mains. Il photographia à plusieurs reprises les restes de ce qui avait dû être le bidon d'essence, puis il remonta sur le bord du cratère et revint vers le groupe, prenant encore quelques vues d'ensemble.

— Maintenant, c'est à vous toubib, dit-il à l'adresse de l'homme qui venait d'enfiler une paire de gants après avoir soigneusement enlevé les quelques feuilles mortes accrochées à ses chaussures.

Le légiste descendit au fond du cratère et s'approcha du corps dont, d'abord, il fit le tour. Le professionnel reprenant le dessus, il prêta moins attention à ses chaussures alors que pourtant l'endroit où il se trouvait était beaucoup plus humide que le sentier qu'il avait emprunté pour venir. Tantôt debout, tantôt accroupi, parfois même à genoux, il passa près de vingt minutes près de la victime. Il se releva enfin, regarda les genoux de son pantalon, poussa un juron qui fut répercuté en écho, puis rejoignit le groupe qui l'avait observé sans dire un mot. Parvenu sur la berge, il retira ses gants.

— Si je vous indique que le corps a été copieusement arrosé d'essence avant que l'on y mette le feu, je suppose que vous ne serez pas surpris, dit-il en s'adressant à l'adjudant-chef, mais suffisamment fort pour être certain que tout le monde l'entendait. A priori, je dirais qu'il s'agit d'une femme. Je me base surtout sur la taille et sur ce qu'il reste de vêtements. La victime, semble-t-il, portait une robe dont il subsiste des traces jusqu'aux genoux. Elle était par contre pieds nus. Sinon, aucun bijou ni aucun objet visible. Pour autant que j'aie pu en juger, les dents étaient saines et je n'ai pas vu de traces de soins, mais seule l'autopsie me permettra d'être catégorique. Deux choses encore que je peux vous préciser : d'abord c'est que la victime était morte ou inconsciente puisque le corps est resté absolument immobile pendant toute la combustion, et ensuite c'est que certaines parties du corps n'ont pas totalement brûlé et qu'il sera donc possible de pratiquer une recherche d'ADN. Maintenant je vous la laisse. Je vous demande seulement de me la faire livrer, sachant que plus vite je l'aurai, plus

vite je pourrai m'en occuper. Sur ce, messieurs, bonne journée. Inutile de me raccompagner, quand je suis passé une fois à un endroit, je m'y retrouve toujours.

Le médecin porta deux doigts à sa tempe en une imitation de salut militaire, reprit sa sacoche qu'il avait posée à ses pieds pendant qu'il s'efforçait d'enlever le plus possible la boue maculant son pantalon, et s'engagea dans le sentier.

À peine avait-il quitté le cratère, que les trois hommes en blanc, portant leurs malles, descendirent à leur tour et s'approchèrent du corps. Robert Coffin rejoignit l'adjudant-chef :

— Vous avez encore besoin de moi ?

— Non, ça ira. Simplement, n'oubliez pas de passer à la brigade au plus tard demain matin pour une déposition complète. Navré de vous demander ça, mais vous savez qu'un gendarme sans paperasse n'en est pas un vrai. Et encore merci pour votre patience.

Robert Coffin serra les mains des trois gendarmes puis s'engagea dans le sentier emprunté par le médecin.

— Dites-moi, demanda l'adjudant-chef au gendarme qui venait de servir de guide au légiste et aux hommes de la scientifique, vous connaissez bien le secteur ?

— Bien n'est pas le mot exact, adjudant-chef, mais j'y passe régulièrement chaque année à l'époque des cèpes. Ce que je peux vous dire, c'est que nous avons choisi le chemin le plus long pour venir. Si on prend le sentier qui commence presque en face de nous, on est à une dizaine de minutes d'une route forestière qui relie les deux départementales... (Il se tut un instant, comme si une évidence venait de lui apparaître. Il regarda l'adjudant-chef avant de poursuivre :) et d'ailleurs, c'est bête, mais je n'avais pas fait le rapprochement. Parce que c'est justement sur cette route forestière que l'on a découvert le mois dernier la voiture de la femme qui a disparu. Vous vous souvenez ?

— Oui, bien sûr. Si je me souviens bien, c'est aussi la route qui passe près d'un château plus ou moins abandonné... (Le gendarme acquiesça...) Et merde, et si le corps, c'était notre disparue ?

— Possible, mais en tout cas, il n'y a pas longtemps que le corps est ici. Et je peux affirmer qu'il n'y était pas quand on a retrouvé la voiture, parce qu'on a tout fouillé dans les environs, et je me souviens parfaitement être passé ici. Si c'est elle, ça veut dire qu'elle a été séquestrée quelque part et qu'elle a été déposée ici au cours des derniers jours.

Les techniciens restèrent près d'une heure dans le cratère. Pendant ce temps, le gendarme amateur de champignons était reparti chercher la voiture qu'il devait conduire sur la route forestière qu'il venait d'évoquer. Il en profiterait pour appeler la brigade afin de faire transporter le corps à l'institut médico-légal. Il était de retour près du cratère, en compagnie de deux hommes portant une civière, au moment où les autres gendarmes refermaient leurs malles.

— Vous pouvez embarquer le corps, dit l'un d'eux qui s'apprêtait à quitter ses gants et se ravisa en voyant les brancardiers descendre dans le cratère. Allez-y avec précaution en essayant de ne pas trop abîmer le sol juste en dessous. On ne sait jamais ; il y a peut-être quelque chose à glaner.

Faux espoir. Rien de nouveau ne fut découvert.

La commissaire Florence Deligny jeta dans la corbeille du courrier à traiter la dernière lettre qu'elle venait de lire après avoir mis dans la marge les instructions permettant à sa secrétaire de répondre. Il était quinze heures, et depuis le matin, elle était plongée dans sa pire corvée : la lecture du courrier en retard et des circulaires et autres documents officiels qu'il fallait bien lire même s'ils n'apportaient pas grand-chose. Le fait de les lire lui permettait au moins de s'assurer que le document du lendemain ne serait pas l'annulation de celui de la veille.

Cette dernière lettre du jour, adressée par le cabinet du maire, faisait partie des nombreuses

demandes d'indulgence formulées par des automobilistes. Il était convenu depuis longtemps que seules les infractions les plus bénignes, tel le dépassement du temps de stationnement, pouvaient faire l'objet d'une mesure de clémence. Encore fallait-il ne pas en prendre l'habitude. Elle s'apprêtait à appeler sa secrétaire pour lui demander de venir prendre la corbeille contenant le courrier et de lui apporter une tasse de café, lorsque le téléphone sonna. Elle se redressa, réussit à saisir le combiné sans renverser une pile de papiers...

— Commissaire Deligny, j'écoute.

— Bonjour madame la commissaire. Capitaine Doumergue, brigade de gendarmerie de Cosne. Je viens d'être informé de la découverte d'un cadavre, dans la forêt, près de l'endroit où nous avons retrouvé la voiture de votre disparue du mois dernier. Je me suis dit que ça vous intéresserait...

— Et vous pensez que ça peut être elle ? l'interrompit-elle.

— Aucune idée, madame la commissaire. Le corps a été brûlé après avoir été arrosé d'essence. Le médecin légiste croit qu'il s'agit d'une femme, mais il ne veut pas l'affirmer avant l'autopsie.

— Et on a une chance de l'identifier ?

— Le toubib nous dit que des prélèvements en vue d'analyses de l'ADN sont possibles sur des parties du corps qui n'ont pas totalement brûlé. Le corps vient d'être transporté à l'institut médico-légal. J'ai demandé au toubib de vous avertir quand il pratiquerait l'autopsie.

— Vous avez prévenu le procureur ?

— Et également le juge chargé de l'enquête sur la disparue... Au cas où !

Ils échangèrent encore quelques banalités puis le capitaine Doumergue raccrocha. Dès qu'elle entendit le dé clic, la commissaire Deligny composa le numéro du commandant Orsini.

— Ange, vous pouvez venir tout de suite dans mon bureau ? Peut-être du nouveau sur notre disparue.

Le commandant Ange Orsini et la commissaire Deligny reprirent le dossier de la disparition de Marie-Claire Crescent qui n'avait pas avancé depuis la découverte de la voiture. En fait, la disparue s'appelait Marie-Claire Delalande puisque, contrairement à ce que le couple avait voulu faire croire, ils n'étaient pas mariés. Malgré la vieille carte d'identité fournie par le « mari », l'enquête n'avait pas permis de remonter le passé de la jeune femme au-delà de son entrée dans le groupe des Alcooliques anonymes. À partir de la carte d'identité, il avait été possible de retrouver son acte de naissance à la mairie du XIII^e arrondissement de Paris, mais à l'adresse indiquée à l'époque comme étant celle de ses parents, il y avait un immeuble construit vingt ans plus tôt et, bien entendu, aucune trace des habitants des bâtiments qui avaient été démolis pour permettre cette construction. Les conversations avec le « mari » avaient d'ailleurs confirmé que lui non plus ne connaissait rien du passé de sa compagne. Il lui était parfois arrivé de se dire que quelque chose de grave avait dû survenir pour qu'elle se refuse à évoquer tout ce qui avait précédé leur rencontre, mais voulait croire que, un jour ou l'autre, elle finirait par se confier à lui.

Les recherches auprès du voisinage n'avaient rien donné non plus, de même que l'enquête menée autour de la cabine téléphonique de laquelle avait été passé le fameux coup de téléphone. Il aurait d'ailleurs été surprenant que quelqu'un accorde la moindre attention à ce genre de scène. Les relevés effectués dans la voiture n'avaient, eux non plus, conduit à aucune piste.

— Le légiste est certain de pouvoir faire des prélèvements permettant une analyse ADN, dit la commissaire après avoir consulté le maigre dossier. Il faudrait aller chez elle récupérer des objets sur lesquels des prélèvements identiques pourront être pratiqués afin de comparer.

— C'est déjà fait patron. J'ai récupéré une brosse à cheveux et une brosse à dents qui dorment dans un sachet. Je vais les faire porter au labo au plus vite.

— Parfait. Vous vous chargerez d'assurer la liaison avec la gendarmerie. J'irai assister à l'autopsie. En attendant, pas un mot au mari tant que nous n'avons pas de certitude. Je suppose que dès demain

matin on aura ça dans les journaux et qu'il ne manquera pas de faire le rapprochement. Alors en attendant, une seule réponse, nous ne pouvons rien dire tant que nous ne sommes sûrs de rien.

À peine le commandant Orsini avait-il passé la porte du bureau que le portable de la commissaire Deligny se mit à vibrer sur son bureau. Le nom de Jean-Louis Vidal, le directeur de l'agence locale du quotidien régional, venait de s'inscrire sur l'écran.

— Bonjour madame la commissaire. Je viens d'avoir une longue conversation avec le capitaine Doumergue qui m'a expliqué la découverte qu'ils viennent de faire. Vous êtes trop nouvelle dans la région pour avoir fait le rapprochement ; mais ce n'est pas le premier corps calciné que l'on retrouve dans cette clairière.

— En effet, je n'ai jamais entendu parler de quelque chose de semblable.

— C'est une vieille histoire qui remonte à 1987. Il y avait une secte dans le château voisin, et un beau matin, alors que la gendarmerie venait de commencer une enquête sur le gourou, on a retrouvé tous les adeptes disposés en cercle dans la clairière. Ils avaient été arrosés d'essence et brûlés. Et bien entendu, comme pour la victime de ce matin si j'en crois la gendarmerie, ils avaient été tués avant, empoisonnés si je me souviens bien. Sauf un, le gourou si j'ai bonne mémoire, qui s'était tiré une balle dans la tête. C'était sûrement lui qui avait organisé le barbecue géant.

— J'avais effectivement entendu parler de cette histoire mais j'ignorais pas qu'elle s'était déroulée au même endroit. Je ne sais pas ce qu'il faut en penser, mais comme je ne crois pas aux coïncidences, je vais creuser la question en allant fouiller dans les archives.

— Je vais vous envoyer ce que je trouverai dans les archives du journal.

Le journaliste fit promettre à la commissaire qu'elle ne l'oublierait pas au moment de distribuer les informations. Ils décidèrent de déjeuner ensemble le lendemain, comme ils le faisaient régulièrement. Après avoir raccroché, la commissaire se mit devant son ordinateur, inscrivit « secte+suicide collectif+1987 » sur Google. En quelques secondes, des milliers de sites lui furent proposés. Ceux indiqués sur les deux premières pages concernaient tous l'ordre du Temple solaire et les deux suicides collectifs qui avaient défrayé la chronique pendant de longs mois. Elle trouva enfin une information correspondant au fait que venait d'évoquer le journaliste. Elle trouva quelques coupures de presse, deux photos de la clairière, une du château prise à travers le portail et sur laquelle on apercevait le toit du bâtiment derrière des rangées d'arbres. Il y avait également un court article sur le gourou, mais dans l'ensemble, la pêche était plutôt maigre. Elle était cependant persuadée qu'il faudrait creuser dans cette direction. Même si, chose improbable, le corps n'était pas celui de la disparue, ce n'était certainement pas par hasard qu'il avait été brûlé à cet endroit précis.

La commissaire Florence Deligny ressortit assez secouée de l'autopsie à laquelle elle venait d'assister en compagnie du capitaine Doumergue. La victime était bien une femme dont les mensurations pouvaient correspondre à celles de Marie-Claire Delalande. L'état du corps ne permettait pas d'être formel sur la date de la mort, par contre le médecin fut plus précis sur le fait que la victime n'avait pas passé plus de quarante-huit heures dans le cratère. Le corps avait été consciencieusement arrosé d'essence, à l'exception d'une main, sans qu'il soit possible de dire si le meurtrier ne s'en était pas rendu compte ou si cet oubli était volontaire et destiné à permettre l'identification de la victime. D'autant plus que la main épargnée était posée sur une zone du sol particulièrement humide. Les prélèvements effectués avaient été envoyés au laboratoire chargé des analyses ADN en vue de la comparaison avec les traces relevées sur les cheveux découverts sur la brosse que le commandant Orsini avait eu l'intuition de récupérer. Un peu de sang, présent dans la même main, allait également faire l'objet d'analyses toxicologiques. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Ils s'étaient installés à la terrasse du café faisant l'angle du boulevard et de la place de l'Hôtel-de-Ville, établissement le plus proche du palais de justice. Ils avaient rendez-vous avec le procureur et le juge. Les liens probables entre cette découverte et la disparition de Marie-Claire Delalande avaient conduit à saisir le juge déjà en charge de la femme disparue.

— Dites-moi, capitaine, demanda-t-elle après que le serveur leur eut apporté les deux cafés qu'ils avaient commandés, avez-vous entendu parler du suicide collectif de 1987, au même endroit ?

— Oui, le directeur du journal m'a expliqué. J'avais effectivement entendu parler de cette histoire.

— Ne pensez-vous pas qu'une visite au château s'impose ?

— Je suis passé devant tout de suite après ma conversation avec le journaliste et je peux vous dire que la première impression est qu'il est abandonné depuis des lustres. En fait, sûrement depuis 1987. J'ai pris quelques informations, et j'ai appris qu'il avait été saisi par la justice après l'histoire de la secte. Et depuis vingt-trois ans, personne ne s'est préoccupé de son avenir. Encore de l'argent qui dort alors que je suis persuadé que depuis le temps il aurait sûrement été possible de le vendre. Aujourd'hui, ce que l'on devine du parc, quand on est derrière le portail, montre un terrain vague colonisé par l'herbe. Quant au portail, il est complètement envahi par les ronces et il faudra se munir d'une débroussailleuse si on veut l'ouvrir. Je peux aussi vous assurer que la couche de rouille qu'il y a sur la serrure est la preuve qu'elle n'a pas été ouverte depuis des années. Mais pour revenir à votre proposition, je suis tout à fait d'accord avec vous. Je vais d'ailleurs demander à une patrouille de faire le tour du mur d'enceinte du parc. Peut-être trouverons-nous un possible passage.

La rencontre avec le juge et le procureur dura près d'une heure. Tous étaient convaincus que le corps devait être celui de la disparue, mais tombèrent d'accord sur le fait que rien ne devait être dit avant le retour des analyses ADN. Le commandant Orsini avait déjà eu le matin, dès la sortie du journal relatant la découverte du cadavre, la visite du « mari » affolé qu'il avait eu toutes les peines du monde à calmer. Le juge donna son accord pour une visite du château. Aussi, dès leur sortie du palais de justice, le capitaine Doumergue appela sa brigade pour demander qu'une patrouille aille faire le tour du mur d'enceinte du parc. Il avait été convenu que la perquisition aurait lieu le lendemain matin.

Après avoir quitté le capitaine Doumergue, la commissaire Deligny appela sa secrétaire. Rien de nouveau ne l'attendait, aussi décida-t-elle que la journée avait été assez longue et qu'il serait beaucoup plus agréable de passer la fin de ce mercredi après-midi avec sa fille. Elle venait juste de commencer à préparer le dîner lorsque son portable, qu'elle avait laissé dans son sac à main posé sur le canapé du salon, se mit à sonner. Elle montra à Natacha, sa fille, ses deux mains couvertes de farine. La jeune fille alla chercher le téléphone, prit la communication, revint vers sa mère.

— Pour toi, maman. Le capitaine Doumergue. Je tiens le téléphone et je te le colle à l'oreille.

Florence Deligny tendit le cou pour que l'appareil soit le plus près possible de son oreille.

— Je vous écoute, capitaine.

— La patrouille vient de rentrer, madame la commissaire. Et bonne pioche : dans le mur qui longe le chemin forestier, il y a un portillon métallique dont la serrure a été démontée. Les têtes des boulons qui servaient à la fixer ont été meulées et elle a été repositionnée et fixée avec du fil de fer. Ce n'est donc pas un travail de rôdeur. Et l'herbe écrasée de chaque côté du portillon montre que quelqu'un est passé il y a peu de temps. Mes gars ont également constaté que la serrure est aussi vieille que celle du portail d'entrée, et à part ce récent démontage, il y a une éternité qu'elle n'avait pas été ouverte.

— Donc la question est : que s'est-il passé récemment et qui, vingt-trois ans après un drame, nous ramène à ce château ? Et si la victime est bien notre disparue, qu'est-ce qui la relie à cette vieille histoire de secte ? Sachant d'autre part que nous ne savons rien d'elle au-delà des dix dernières années. Enfin, inutile de spéculer sur l'avenir ; nous verrons bien demain matin s'il y a quelque chose à découvrir au château. Au fait, ajouta-t-elle brusquement, je suppose que c'est votre brigade qui s'est occupée de cette histoire de suicide collectif à l'époque ; vous avez sans doute des archives. Et puis

peut-être serait-il possible de retrouver un de vos anciens qui aurait pu participer à l'enquête.

— J'y ai pensé, madame la commissaire. Pour ce qui est du dossier de l'époque, j'ai déjà prévenu les archives et j'ai demandé au procureur de vérifier si de son côté il lui restait des traces. Pour ce qui concerne nos anciens, j'ai déjà contacté l'amicale des retraités. Je pense que nous trouverons quelqu'un.

Il était à peine huit heures, et il faisait encore nuit lorsque, le lendemain matin, la commissaire Florence Deligny gara sa voiture sur le chemin forestier, derrière une des fourgonnettes de la gendarmerie. Le juge d'instruction et une dizaine de gendarmes étaient déjà arrivés. Deux hommes, qui avaient revêtu leurs tenues de protection blanche, étaient occupés à observer le portillon et sa serrure. Le capitaine Doumergue, qui observait l'accotement et le fossé près du portillon, vint vers la commissaire.

— C'est bon, on peut y aller, dit en se retournant un des hommes en blanc.

Tout en parlant, l'homme avait ouvert le portillon. Le capitaine Doumergue s'avança après avoir invité la commissaire à le suivre. La première vision, après avoir franchi le portillon, était celle d'un terrain totalement abandonné, envahi par les ronces, et dont les herbes pas fauchées depuis des années formaient un épais tapis dans lequel les pieds s'enfonçaient. Ils parvinrent rapidement sur un sentier courant sous un petit bois de sapin. Le sol était jonché de pommes de pins et d'aiguilles sur lesquelles on devinait de récentes traces de pas. Ils débouchèrent peu après sur une vaste prairie à l'extrémité de laquelle le château émergeait de la pénombre. Bien que des volets avaient, au cours des ans, perdu leur peinture et que le bois pourri était tombé par endroits, le château avait encore fière allure.

Sur ordre du capitaine, quelques hommes partirent vers la gauche pour faire le tour du château, tandis qu'il se dirigeait vers le perron. Le vernis de la lourde porte d'entrée partait en lambeaux. Ils gravirent les quelques marches, s'approchèrent de la porte. Le bois éclaté au niveau de la serrure ne se voyait que de près puisqu'il avait été tant bien que mal remis en place, mais le doute n'était pas permis : la porte avait été forcée. Les deux techniciens répondirent à l'appel du capitaine et vinrent faire leurs traditionnels relevés. Comme pour le portillon, le battant droit de la porte, ouvert au pied-de-biche, était maintenu fermé par du fil de fer traversant l'orifice de la serrure et fixé sur la poignée de l'autre battant.

Une forte odeur d'humidité se dégageait de l'intérieur du château. Une épaisse couche de poussière recouvrait les meubles les plus proches de l'entrée à peine éclairée par la lumière du jour. Les deux gendarmes qui avaient les premiers pénétré dans le bâtiment allumèrent de puissantes lampes torches. Des ombres dansantes se projetèrent sur les larges lambeaux de papier peint qui se décollaient des murs et pendaient. Les hommes promènèrent sur le sol les faisceaux de leurs torches. Des traces de pas, visibles dans la poussière, se dirigeaient vers la porte ouvrant à droite de l'entrée.

Le capitaine Doumergue demanda à l'un des deux hommes de braquer sa torche sur l'escalier dont on apercevait la naissance sur la droite. Le sol situé devant et les premières marches, les seules visibles, étaient couverts d'une épaisse couche de poussière inviolée montrant que personne ne l'avait récemment emprunté. L'homme releva le faisceau de sa torche, montrant que la poussière était également intacte sur la rampe en bois.

L'éclair d'un flash perça la pénombre. Les deux hommes en blanc prirent de nombreuses photos des traces de pas après avoir disposé auprès d'elles des règles graduées. Ils franchirent la porte de la pièce vers laquelle se dirigeaient les pas. On devinait les faisceaux des torches qui balayaient les murs, puis de nouveaux flashes éclatèrent. L'un des deux hommes revint au bout de quelques minutes.

— Vous pouvez entrer. On a relevé tout ce qu'il y avait à relever. Par contre, ne touchez pas le

matelas qui est posé sur le sol le long du mur du fond, devant le radiateur. Il y a peut-être des indices possibles. En tout cas, une chose semble évidente c'est que quelqu'un a été retenu prisonnier dans cette pièce, et quand on voit les traces de rayures sur la peinture, on peut supposer que ce quelqu'un était attaché au moyen de menottes au radiateur devant lequel est posé le matelas. Les rayures démontrent un frottement métal sur métal. La personne qui était là a probablement essayé de se libérer en tirant sur ses menottes. Mais c'est un radiateur à l'ancienne fixé au mur par des plombiers de l'époque. La victime pouvait tirer, elle n'avait aucune chance d'arracher quoi que ce soit.

Tous suivirent l'homme qui s'était effacé pour permettre au capitaine et à la commissaire de franchir la porte. Ils se retrouvèrent dans une immense pièce dont tout le centre était occupé par une longue table en bois encadrée par deux bancs. L'un des volets obturant l'une des fenêtres situées sur le mur de droite pendait, permettant à la lumière du jour d'éclairer la pièce. Au fond, sur la gauche, dans le coin le plus sombre, l'un des deux techniciens de la police scientifique pratiquait des prélèvements sur le matelas et tentait de relever des empreintes digitales sur le radiateur. Tout était recouvert de poussière, mais on devinait des traces de pas sur le sol, et un coin de la grande table semblait avoir été utilisé récemment. La commissaire Deligny s'approcha.

— Ce sont des traces laissées par des objets ronds, des assiettes ou des casseroles, dit en relevant la tête l'homme qui était près du matelas. Ce sont sûrement ceux qui sont dans l'évier, dans la petite cuisine qui est derrière la porte à droite. On n'a pas encore eu le temps de faire les relevés, mais sur le bord de l'évier il reste un morceau de pain rassis, et ce qui est plié dans le papier à côté doit être, si j'en crois l'odeur, un vieux morceau de vieux fromage. On verra ça tout à l'heure.

Le capitaine Doumergue et la commissaire Deligny franchirent la porte et firent du regard le tour de la pièce plongée dans la pénombre, observant les éléments qui venaient de leur être signalés.

— Je crois, capitaine, qu'il nous reste seulement à attendre les résultats des analyses.

— Tout à fait d'accord avec vous, madame la commissaire. Je ne crois pas que nous pourrions faire grand-chose de plus ici. Mes hommes vont faire un tour complet du château par acquit de conscience. Enfin le peu que nous avons vu semble confirmer que quelqu'un, vraisemblablement notre victime, a été séquestrée ici pendant plusieurs jours. Reste à savoir pourquoi.

— Et à essayer de trouver quels liens il peut y avoir entre cette victime et la secte qui a séjourné dans ce château il y a plus de vingt ans.

De retour dans son bureau, après la visite du château, la commissaire Florence Deligny s'était plongée dans la lecture des rapports et des coupures de presse relatifs au suicide collectif qui s'était déroulé vingt-trois ans plus tôt dans la même clairière. Elle était ressortie de ces deux heures de lecture, certes en ayant appris tout ce qui s'était passé à l'époque, mais sans avoir fait avancer son enquête le moins du monde. Elle savait par contre que si rien dans les éléments factuels qu'elle connaissait ne lui permettait de faire le moindre rapprochement entre les deux affaires, la presse ne manquerait pas de s'en charger et qu'il lui serait ensuite difficile de faire admettre la vérité si elle n'était pas aussi alléchante que ce que le public allait lire dans ses quotidiens favoris. Et elle n'avait pas osé imaginer ce qu'allaient raconter certains journaux « people ».

Deux jours s'étaient passés depuis qu'elle avait assisté à l'autopsie et les images du corps calciné revenaient parfois à son esprit. Au cours de sa carrière, elle avait été régulièrement confrontée à la mort, souvent à des cadavres en piteux état, mais jamais encore à un corps brûlé volontairement. Chaque fois qu'elle avait l'occasion, soit à la télévision, soit en regardant des photos, de se retrouver face à un tel spectacle, son esprit retournait dans les ruines d'Oradour-sur-Glane que, petite fille, elle avait visité en compagnie de ses grands-parents. L'autopsie à laquelle elle venait d'assister lui en

faisait encore mieux mesurer l'horreur.

Les dents de la victime n'avaient subi aucun soin, ce qui rendait impossible une identification par ce moyen ; et si l'une des mains avait permis de faire des prélèvements en vue d'une analyse ADN, toute lecture des empreintes digitales s'était révélée impossible. Elle bouillait d'impatience, attendant les résultats de ces analyses qui lui avaient été promis depuis la veille au soir. Son portable vibra sur le coin de son bureau. Elle le saisit brutalement, vit que l'écran indiquait le nom du docteur Viallat, qu'elle avait fini par mémoriser parmi ses contacts. Elle pressa la touche verte.

— Bonjour madame la commissaire. Les résultats seront sur votre bureau d'ici ce soir, mais je pense que vous attendez avec tellement d'impatience que je ne peux pas me permettre de vous faire languir plus longtemps. Et donc, il m'a semblé de mon devoir...

— Dites, toubib, si vous continuez à faire des grandes phrases au lieu de me révéler ce que j'attends, il vaut mieux que je raccroche et que j'attende le courrier !

Le docteur Viallat, professionnel hors pair, était par contre horripilant tant il lui fallait de phrases souvent pompeuses pour exprimer ce que chacun pouvait dire en quelques mots. Elle savait également que c'était pour lui un jeu qui lui permettait de se mettre en valeur et que le fait de l'interrompre ne garantissait en aucune manière qu'il allait synthétiser le reste de son propos. Effectivement, il lui fallut encore de longues phrases pour s'excuser d'être un peu long...

— Alors à bientôt mon cher docteur. Je vous rappellerai après le passage du courrier...

— Attendez madame la commissaire, j'y arrive... (Il avait enfin compris qu'elle était sur le point de raccrocher...) Il poursuivit : le corps calciné est bien celui de Marie-Claire Crescent, ou plutôt Delalande. L'analyse ADN conduite à partir des prélèvements effectués sur le corps donne des résultats en tout point semblables à ceux provenant des cheveux retrouvés chez elle. Les résultats sont également les mêmes en ce qui concerne les cheveux trouvés sur le lit de camp qui était dans le château. Donc votre disparue, la prisonnière du château et le corps calciné correspondent bien à une seule et même personne. Je suis également en mesure de vous confirmer, poursuivit-il sans s'interrompre, que cette dame n'a pas été empoisonnée avant de devenir le sosie de Jeanne d'Arc. Les quelques prélèvements de sang que j'ai réussi à obtenir n'ont révélé la présence d'aucun produit toxique. Donc, impossible, vu l'état du corps, de définir les causes de la mort.

— Je vous remercie, toubib. Ce que vous dites est très instructif même s'il vous faut beaucoup de temps pour l'exprimer !

— Un dernier point, madame la commissaire. Bien que l'état du corps ne me permette pas de l'affirmer avec une certitude absolue, je dirais que la victime n'a pratiquement rien ingurgité au cours des cinq ou six jours qui ont précédé sa mort.

— Dans la pièce du château qui servait de cuisine, nous n'avons retrouvé que des traces de légumes et un fond de soupe dans une casserole. Ainsi qu'un morceau de pain rassis et quelques traces de fromage. Qu'est-ce que tout ça peut bien signifier ? On enlève une femme, on la séquestre en la privant de nourriture dans un château qui, il y a plus de vingt ans, a abrité une secte, et on retrouve le corps brûlé comme l'ont été à l'époque tous les adeptes de la secte. C'est quoi cette histoire de fou ?

— Là, madame la commissaire, votre question dépasse mes compétences !

La commissaire Deligny s'excusa auprès du médecin légiste, expliquant que cette réflexion, elle se la faisait à elle-même. Elle le remercia et raccrocha sans attendre qu'il reparte dans un long développement médico-philosophique sur l'interprétation des pensées exprimées à haute voix.

Elle resta un long moment immobile, les mains nouées derrière la nuque. Le plus difficile, et qui était le lot de beaucoup d'enquêtes, allait être sa prochaine tâche : prévenir Pascal Crescent que le corps était bien celui de Marie-Claire.

« À quoi bon attendre ? » Elle se leva.

Chapitre 10: août 1987

Quelques ronflements filtraient au travers des cloisons et des rideaux séparant les cellules. On entendait parfois le grincement des sommiers sur lesquels des dormeurs se retournaient. Maïté regarda une nouvelle fois l'heure aux aiguilles lumineuses de sa montre. Vingt-trois heures. Elle avait décidé d'attendre deux heures du matin pour partir et savait qu'elle était trop sur les nerfs pour risquer de sombrer dans le sommeil. Certains parmi les adeptes, elle le savait, avaient du mal à s'endormir et nombreux étaient ceux qui avaient recours à des somnifères. Il suffisait donc qu'elle attende le moment où elle pouvait être à peu près certaine que tous dormiraient. Elle entendait près d'elle le souffle régulier de sa fille. Dans son petit lit, Yann semblait s'être enrhumé et donnait l'impression de respirer par la bouche. Une nouvelle fois, elle pria son Dieu d'avant pour que le petit garçon ne se réveille pas et ne se mette pas à pleurer, ce qui serait la condamnation de leur entreprise.

Carelli et sa femme étaient revenus juste avant le coucher du soleil pour présider la cérémonie au bord de l'étang. Elle avait perçu quelques bribes des prières qui, comme cela avait été annoncé le matin, avaient été plus longues que d'habitude. Elle avait entendu le bruit des bancs raclant le dallage lorsque les adeptes avaient pris place autour de la grande table pour la soupe du soir, puis la voix du gourou appelant à encore plus de soumission au dieu Aton, prophétisant d'une voix sinistre que la barque avait peut-être déjà commencé son chemin pour venir chercher les élus et leur faire traverser le fleuve de la nuit.

Ces bruits avaient réveillé la faim qui la tenaillait. Anaïs, blottie contre elle, n'avait rien dit. Le petit garçon avait pu bénéficier d'un biberon préparé par la femme qui le matin déjà avait donné deux pommes à Anaïs... Mais cette fois, elle n'avait rien pu faire pour la mère et la fille.

— Essaie de dormir ma chérie, avait-elle dit en embrassant sa fille au moment où les pas des adeptes remontant vers le dortoir avaient retenti dans l'escalier.

Sans un mot, chacun avait regagné sa cellule. Elle avait perçu le froissement des draps, le choc léger des espadrilles jetées sur le sol. Pendant quelques instants encore, des bruits feutrés lui étaient parvenus de la cuisine. Les préposés au repas faisaient la vaisselle. Puis elle avait entendu leurs pas dans l'escalier et à leur tour ils avaient regagné leurs cellules. Elle avait ensuite tendu l'oreille pour surprendre les bruits que pouvaient faire le gourou et ses deux femmes. Ils dormaient dans la chambre attenante à la salle à manger et dont les fenêtres ouvraient sur l'arrière du château. Elle espéra que, comme cela se passait au temps où elle était favorite, toutes les portes entre la grande salle et la chambre seraient fermées, empêchant que leur parvienne le bruit, aussi faible soit-il, qu'elle ne manquerait pas de faire en partant.

Deux heures. Maïté réveilla doucement sa fille, en lui murmurant à l'oreille que l'heure était venue et qu'il ne fallait surtout pas faire de bruit. Elle la tint blottie contre elle, continuant à lui chuchoter à l'oreille des mots d'encouragement dont elle aussi avait grand besoin. Anaïs, à la demande de sa mère, s'était couchée tout habillée pour faire le moins de bruit possible en se levant. Avec d'immenses précautions, Maïté retira la couverture qui recouvrait son lit, l'attacha autour d'elle après avoir pris le bébé qui ne se réveilla même pas. Elle l'enveloppa dans la couverture qu'elle noua comme, il y avait déjà bien longtemps, une voisine sénégalaise lui avait appris à le faire. Anaïs prit la couverture qui était dans le petit lit et s'en couvrit les épaules. Tenant leurs espadrilles à la main, elles se glissèrent dans l'ouverture du rideau en faisant le minimum de mouvements pour qu'il ne glisse pas sur sa tringle. Les respirations, voire les ronflements, des autres adeptes n'avaient pas changé de rythme.

Le cercle blanc de la lune que l'on voyait derrière l'une des hautes fenêtres dispensait une lumière blafarde mais suffisante pour qu'elles puissent se guider. Au bout du couloir, la porte, comme chaque nuit, était ouverte. Elles descendirent l'escalier en posant les pieds, marche après marche, sans faire le

moindre bruit. Elles arrivaient au pied de l'escalier lorsque le hululement d'une chouette les figea un instant sur place. Anaïs, inquiète, regarda sa mère qui lui sourit tendrement et lui caressa le visage pour l'encourager.

Elles reprirent leur marche. Dans le dos de Maïté, le petit Yann dormait toujours. Son souffle chaud et régulier venait effleurer sa nuque. Elle sentait contre son épaule les deux petits poings fermés.

Anaïs, qui était devant, souleva le loquet de la monumentale porte d'entrée qu'elle tira lentement vers elle, découvrant un passage juste suffisant pour qu'elles puissent passer, puis elle le laissa redescendre en l'accompagnant pour qu'il ne frappe pas son support.

Tandis qu'Anaïs descendait les marches du perron, Maïté referma la porte derrière elle avec des gestes mesurés, tournant la poignée avec une grande lenteur. Il lui sembla que le claquement, pourtant particulièrement faible, que fit le loquet en se posant sur son support allait ameuter toute la maison. Elle attendit un court instant, n'entendit rien d'autre que le souffle du vent dans les arbres, et descendit à son tour le perron. Assise sur la dernière marche, Anaïs venait de mettre ses espadrilles. Elle se releva, prit celles de sa mère et lui fit comprendre sans un mot qu'elle allait l'aider à les mettre pour qu'elle n'ait pas à se baisser ou à s'asseoir avec le bébé sur le dos.

Elles restèrent un long moment immobiles, l'une contre l'autre, puis rassurées de ne rien entendre, elles longèrent l'allée, marchant sur l'herbe pour ne pas faire crisser le gravillon. Elles commencèrent à contourner le château tout en s'approchant du mur d'enceinte. La lune découpait les ombres mouvantes des grands arbres. Elles s'enfoncèrent dans le taillis qui recouvrait l'espace entre le mur et la pelouse qu'elles venaient de traverser.

Le portillon leur sembla lumineux lorsqu'il apparut derrière un laurier touffu. Maïté s'approcha, sortit la clef de sa poche, la glissa dans la serrure, la tourna à deux reprises. Le bruit fait par le pêne qui quittait son logement lui sembla assourdissant, mais ils étaient suffisamment loin du château pour que cela soit sans importance. Elle tira le portail qui s'ouvrit avec un léger grincement, poussa Anaïs devant elle, le franchit à son tour et le referma derrière elle avant de se retourner et de jeter la clef dans le fossé. Elle s'appuya un instant des deux mains sur le mur, baissa la tête, et respira profondément à plusieurs reprises. Dans son dos, le bébé remua, puis, ayant retrouvé une position confortable, poursuivit son sommeil à peine interrompu. Elle se redressa. Anaïs vint se blottir dans ses bras.

— Nous avons réussi, maman !

— Pas encore, ma chérie. Tant que nous n'aurons pas trouvé quelqu'un qui pourra nous aider, nous ne serons pas à l'abri. Ils peuvent encore nous retrouver...

Elle resta silencieuse un long moment, puis reprit, devant le regard implorant de sa fille :

— Mais oui, nous avons réussi le plus difficile.

Le vent se leva brusquement, faisant s'agiter de plus en plus furieusement les branches des arbres tandis que les étoiles disparaissaient les unes après les autres derrière des nuages qui, d'abord fins duvets de ouate blanche, devenaient de plus en plus noirs. La lune à son tour fut avalée, rendant particulièrement sombre le sentier qui s'enfonçait dans la forêt.

Elles commencèrent à marcher, Anaïs tenant la main de sa mère. Il faisait de plus en plus sombre et de plus en plus froid. Maïté s'efforça d'étaler les plis de la couverture pour qu'elle recouvre le plus possible sa mince robe blanche, mais en veillant à ne pas découvrir le bébé dont le souffle régulier sur sa nuque était le réconfort sans lequel elle aurait eu bien du mal à avancer, tant elle se sentait fatiguée. Elles allaient droit devant elles, marchant presque sans bruit sur un tapis de feuilles. Le bruit de leurs pas était largement couvert par le vent agitant les branches. Une première goutte d'eau vint frapper le visage de Maïté. Passant ses bras au-dessus de ses épaules, elle s'efforça de recouvrir la tête de l'enfant avec un pan de la couverture. Elles marchèrent en silence, le plus vite possible.

— Dis, maman, tu sais où on va ? demanda Anaïs tout en continuant sa marche.

— Oui ma chérie. Enfin presque. Je sais que ce chemin débouche sur la route mais je ne sais pas combien de temps il nous faudra pour y arriver. Et une fois sur la route, nous tournerons à droite pour nous éloigner du château. Je ne sais pas là non plus combien de temps nous aurons à marcher, mais nous devrions être au village avant la fin de la nuit.

Anaïs n'insista pas et, serrant la couverture autour de ses épaules, poursuivit son chemin. Dans le dos de Maïté, le bébé commençait à s'agiter, peut-être gêné par le fin crachin qui les enveloppait. Elles marchèrent sans s'arrêter pendant plus d'une heure, puis le sentier devant elles se fit plus clair. Les arbres semblaient être plus espacés. Elles entendirent, venant de nulle part, un bruit de moteur. Puis des phares apparurent sur la gauche, mais encore loin devant elles. Une voiture passa. Un éclair explosa soudain, transformant un court instant en ombres chinoises et rendant vivants les troncs des grands arbres. Anaïs sentit un frisson envahir son corps mais elle se ressaisit bien vite. Elle devait être forte, aussi forte que sa mère. Le claquement sec du tonnerre, suivi par un long roulement, retentit alors qu'elles avaient encore la lumière de l'éclair gravée sur la rétine. Anaïs avait sursauté au bruit. Elle resserra la couverture autour de sa poitrine, se forçant pour ne pas montrer à sa mère la peur qui commençait à l'envahir.

— C'est la route, maman ?

— Oui ma chérie, c'est la route. Nous n'aurons peut-être même pas à aller jusqu'au village. Il ne doit pas passer beaucoup de voitures en pleine nuit, mais si nous en voyons une, nous l'arrêterons et lui demanderons de nous conduire jusqu'à la gendarmerie. Là nous serons enfin en sécurité.

À l'approche de la route, elles accélérèrent leur marche. La pluie avait cessé mais elles étaient trempées ; et leurs pieds qui marchaient sur le tapis spongieux des feuilles gorgées d'eau étaient saisis par le froid. Seules quelques gouttes encore accrochées aux feuilles tombaient parfois. Au-dessus d'elles, quelques étoiles apparurent, puis la lune émergea d'un nuage, donnant une furtive clarté, avant de disparaître presque aussitôt. Elles arrivèrent sur la route qui se mit à briller sous la lune réapparue. Anaïs s'arrêta, leva vers sa mère un visage souriant puis remonta sur la tête de son petit frère toujours endormi la couverture qui avait glissé.

— Tu n'es pas trop fatiguée ?

— Non. J'ai un peu mal aux pieds, mais ce n'est rien. Nous nous reposerons quand nous serons arrivées... Allez, on y va.

La jeune fille s'engagea sur la route, sur sa droite, fit quelques pas avant de se retourner pour s'assurer que sa mère la suivait, puis elle reprit sa marche. La lune s'était de nouveau cachée derrière les nuages, et la pluie s'était remise à tomber. Elles marchèrent en silence, tête baissée, voulant ignorer la fatigue encore accentuée par les privations. Elles étaient sur la route depuis près d'une heure lorsque Anaïs s'arrêta et se retourna vers sa mère.

— Maman, tu m'attends, il faut que j'aille faire pipi.

— Bien sûr ma chérie. Je vais en profiter pour poser ton petit frère et me reposer.

Anaïs traversa l'accotement et le fossé peu profond, et s'aida d'une branche basse pour remonter de l'autre côté. Elle fit quelques mètres et alla se cacher derrière un chêne. Maïté défit avec précaution les nœuds de la couverture, se contorsionna pour faire glisser le bébé et le prendre dans ses bras. Il ouvrit les yeux et les referma aussitôt. Elle l'enroula dans la couverture, s'efforçant de ne pas mettre au contact de son corps les parties détremées par la pluie, et fit ainsi un chaud cocon autour de lui. Puis délicatement, elle le posa dans l'herbe de l'accotement.

Elle se massa longuement les mollets avant de se redresser. Elle frissonna. Sans la couverture, elle avait froid. Elle se frictionna les épaules avec les mains. Loin vers la gauche, le bruit d'un moteur retentit.

Maïté s'immobilisa. Au loin, sur sa gauche, une lueur orangée semblait clignoter entre les arbres ; puis bientôt, la route fut éclairée au-delà de ce que la nuit lui permettait de voir. Prise d'un fol espoir,

elle avança sur la route, agitant les mains alors que personne encore ne pouvait la voir. La lumière se fit plus vive alors que la voiture apparaissait à la sortie du virage et, quelques secondes plus tard, Maïté fut capturée par le pinceau des phares. Elle s'éloigna de l'accotement, fit de grands gestes avec les bras qu'elle croisait et décroisait au-dessus de sa tête tout en s'avançant sur la route.

La voiture ralentit. « Nous sommes sauvés », se dit-elle en serrant ses deux poings devant ses lèvres alors que le ronronnement du moteur, devenu différent, lui fit comprendre que la voiture était en train de ralentir. Elle n'entendit pas que le moteur s'était brusquement mis à rugir.

La voiture, alors qu'elle n'était plus qu'à une dizaine de mètres, fit un bon en avant, fonçant sur elle. Elle eut le temps d'apercevoir deux visages derrière le pare-brise parsemé de gouttelettes de pluie. L'aile avant droite de la voiture la frappa au niveau des cuisses, juste au-dessus des genoux, la soulevant de terre. Sa tête heurta le pare-brise qui se couvrit aussitôt d'une large tache rouge tandis que le corps disloqué rebondissait sur le toit avant de s'écraser sur le sol.

Tout de suite après le choc, la voiture freina violemment, louvoyant sur la route détrempée, s'arrêta quelques dizaines de mètres plus loin, puis recula, stoppant juste devant le corps immobile. La portière avant droite s'ouvrit. Une femme, la tête recouverte par la capuche de son K-way, descendit et s'approcha du corps ensanglanté. Elle n'eut même pas à se baisser pour comprendre que Maïté était morte, se contentant de se pencher légèrement au-dessus du corps disloqué.

Sur l'accotement, quelques mètres devant la voiture, le bébé se mit à crier. La femme se redressa brusquement, braqua son regard dans la direction d'où venaient les pleurs, puis s'avança, scrutant l'accotement à peine éclairé par le pinceau jaunâtre des phares.

Blottie derrière le grand chêne qui la cachait complètement, Anaïs, terrorisée, les deux mains plaquées sur la bouche pour ne pas crier, distingua la femme qui passait devant le faisceau des phares et qui fut soudain éclairée par un violent éclair. Elle reconnut Christine, la femme du maître. Elle la vit, fouillant l'accotement du regard, à la recherche du bébé qui s'était tu. À ce moment, des phares apparurent sur la gauche. Une voiture, qui semblait rouler très vite, déboucha sur la ligne droite. Un coup de Klaxon retentit, couvert par l'explosion du tonnerre. La femme se redressa, se précipita vers la voiture dans laquelle elle s'engouffra par la portière restée ouverte. La voiture démarra en trombe sous la lumière crue d'un nouvel éclair. Anaïs eut le temps de distinguer, à l'arrière de la voiture, plaqué contre la vitre de la portière, le visage de Lucie, celle qui avait remplacé sa mère auprès du maître.

À genoux derrière l'arbre, Anaïs était paralysée. Elle entendait encore le choc sourd qui l'avait submergée lorsque sa mère avait été happée par la voiture. Elle la revoyait derrière l'écran de ses larmes au moment où sa tête frappait le pare-brise, avant que son corps ne rebondisse puis disparaisse dans le noir. En surimpression, le visage de Christine apparaissant furtivement sous sa capuche dans la lumière des phares était devenu une image dansante devant ses yeux. Elle tremblait de peur et de froid, de désespoir aussi. Elle vit comme dans un rêve la voiture qui s'enfuyait, puis une autre, qui lui parut plus grosse, qui venait de s'arrêter derrière le corps de sa mère maintenant bien visible dans le cercle de lumière que les phares traçaient sur le sol. Elle vit qu'elle était immobile, les bras et les jambes drôlement placés par rapport au corps. Sur la poitrine, la robe blanche était devenue rouge, puis Anaïs s'évanouit, recroquevillée sur le tapis de feuilles.

La Mercedes était arrêtée une dizaine de mètres avant le corps. Les deux portières s'ouvrirent simultanément, puis un homme et une femme se précipitèrent vers la forme blanc et rouge étendue sur la route. L'homme posa deux doigts sur le cou de Maïté, puis hocha négativement la tête en regardant la femme qui se précipita vers la voiture dont elle ouvrit le coffre et revint avec une couverture qu'elle étendit sur la morte, avant de s'immobiliser, comme frappée de stupeur.

Le bébé venait de se mettre à pleurer.

L'homme se releva à son tour et s'avança vers les pleurs de plus en plus forts. La femme vit la

première la couverture qui remuait au milieu de l'accotement. Elle se précipita, saisit le bébé qu'elle serra dans ses bras avant de repartir vers sa voiture et de le déposer sur le siège arrière.

De son côté, l'homme avait repris sa place derrière le volant et saisissait le radio téléphone accroché entre les deux sièges. Yann pleurait de plus en plus fort.

— Gendarmerie nationale, j'écoute...

— Gendarmerie ? Ici le docteur Jacques Dumesnil. Nous sommes sur la route départementale, dans la forêt, en direction de Moulins. Nous sommes à environ trois kilomètres après la sortie de Cosne. Il vient d'y avoir un accident. Une femme a été renversée par une voiture qui a pris la fuite... La femme est morte, mais nous avons aussi trouvé sur l'accotement un bébé qui doit avoir à peu près deux ans, roulé dans une couverture... Oui, le bébé semble aller bien. En tout cas il n'a pas été touché par le choc. Bien sûr, nous vous attendons.

— Tu crois que je peux lui donner un peu d'eau ? demanda la femme qui, assise sur le siège arrière, tenait sur ses genoux le bébé maintenant parfaitement éveillé.

Sortant lentement de son évanouissement, Anaïs, hébétée, mit un long moment avant de comprendre où elle était. Tout lui revint brusquement en mémoire, la lumière des phares, puis la voiture, sa mère au milieu de la route en train de faire de grands signes, puis le choc, sa mère couchée sur la route après avoir été projetée comme un pantin au-dessus de la voiture, Christine s'approchant du bébé qui pleurait, puis le visage de Lucie derrière la vitre de la voiture qui s'enfuyait.

Une lumière bleue intermittente éclairait le sol autour d'elle. Elle se remit à genoux, les mains posées sur le tronc du chêne. Elle pencha la tête pour essayer de voir. Plusieurs voitures, dont une bleue et une rouge, toutes les deux portant sur le toit cette lampe clignotante bleue qui éclairait le sol et les arbres autour d'elle, étaient arrêtées près de l'endroit où elle avait vu, avant de s'évanouir, sa mère étendue. Des hommes allaient et venaient dans la lumière des phares. Une grosse voiture était garée un peu en arrière des autres. Elle devinait, derrière les vitres embuées, deux personnes qui semblaient parler. Elle fut brusquement saisie d'une peur panique qui la fit trembler.

Elle serra de nouveau ses mains devant sa bouche pour ne pas crier puis, se ressaisissant un peu au prix d'incroyables efforts, toujours à genoux, elle recula en s'efforçant de ne pas faire de bruit. Elle attendit pour se redresser d'être dans une zone totalement sombre et que ne balayait pas la lumière bleue. Elle regarda une dernière fois vers la route, puis se retourna et se mit à courir. Les branches lui frappaient le visage, les ronces lui lacéraient les jambes, mais elle ne sentait rien, entièrement occupée qu'elle était à fuir le plus loin possible de ces hommes dont elle avait peur.

Elle se retrouva, après une course longue et épuisante, sur un sentier semblable à celui qu'elles venaient de parcourir entre le château et la route. La lune apparut au-dessus de la cime des arbres. Elle se calma et se mit à marcher plus lentement au milieu du sentier, ayant arbitrairement et sans même se poser la question choisi de partir vers la droite.

Elle serra autour de ses épaules la couverture mouillée. Ses jambes lui faisaient mal, mais mue par la peur, elle continua de marcher. Peu à peu, les battements de son cœur et sa respiration retrouvèrent un rythme normal. Le ciel, maintenant débarrassé des nuages, commençait à prendre des teintes bleues ; et à l'horizon, au bout du chemin, elle le vit se teinter de rose. Le jour allait se lever.

Elle arriva au bout du sentier et se retrouva sur un chemin empierré qui séparait la forêt d'une haie clôturant un pré dans lequel de nombreuses vaches étaient couchées. Le soleil apparut devant elle, l'obligeant à détourner le regard. Elle aperçut sur sa droite le toit d'une maison. Elle partit vers la gauche, les jambes lourdes et douloureuses, mais mue par la volonté de partir le plus loin possible. Elle ne savait pas ce qu'elle devait faire. Simplement, quelque chose en elle lui disait de marcher.

Une dizaine de minutes plus tard, elle aperçut une fourgonnette garée le long du chemin. Elle avait faim, elle avait soif, son visage, frappé par les branches quand elle courait dans la forêt, la faisait souffrir. Ses jambes, couvertes de longues estafilades provoquées par les ronces, lui faisaient mal. Elle tombait de sommeil. Elle s'approcha de la voiture, regarda à l'intérieur, vit sur le siège une bouteille d'eau. Elle passa le bras par la vitre baissée et but longuement avant de reposer la bouteille. Elle avait de plus en plus sommeil. Elle fit le tour de la fourgonnette, ouvrit la porte arrière. Plusieurs sacs, dont le plus proche, ouvert, laissait s'échapper des sortes de granulés, étaient entassés sur le plancher. Il y avait aussi des pelotes de ficelle, une bâche, des outils dont elle ne savait pas à quoi ils pouvaient servir.

Après avoir regardé autour d'elle, Anaïs grimpa dans la fourgonnette, tira derrière elle la porte qui se verrouilla. La position des sacs formait, à l'avant, une sorte de nid dans lequel elle posa la bâche. Elle se coucha, se lovant dans l'espace, replia sur elle les pans de la bâche... Quelques minutes plus tard, elle dormait. Elle ne se rendit pas compte de la mise en route du moteur, ni des soubresauts de la voiture roulant sur les pierres du chemin.

Après quelques centaines de mètres, la voiture s'arrêta à un croisement, prit à droite. Bercée par le ronronnement du moteur, ivre de fatigue, Anaïs dormit pendant plus de deux heures. La voiture s'arrêta une seule fois, à l'entrée d'un bourg, devant un bar, et le conducteur prit le temps de boire deux verres de vin blanc avec deux piliers de comptoir qu'il connaissait bien. Anaïs ne se rendit même pas compte de cet arrêt tant son sommeil était profond.

Elle fut réveillée un peu plus tard par un coup de frein un peu brusque qui la poussa contre la paroi la séparant de l'habitacle. Elle ouvrit les yeux, prise de panique, se rappelant seulement au bout d'un long moment qu'elle était montée dans une voiture près de la forêt. Elle parvint à s'asseoir, passa ses mains sur ses jambes douloureuses où le sang avait séché. Elle avait soif, elle avait faim, elle avait peur. Elle se rendit compte que la voiture ralentissait puis, après un virage à gauche qui la déséquilibra, elle s'arrêta. Elle entendit claquer la portière. Le conducteur venait de descendre. Elle se recroquevilla sur la bâche. La porte arrière fut déverrouillée.

— Tu devrais approcher ta brouette jusqu'à l'arrière de la camionnette, dit une voix d'homme, ce sera plus facile pour transporter les sacs.

— Tu en apportes beaucoup ? demanda une voix de femme.

— Pour toi, il y en a deux. Tu as de quoi nourrir tes lapins pendant un sacré bout de temps.

Anaïs entendit les pas qui s'éloignaient de la voiture. Elle se redressa, s'approcha de la porte entrouverte qu'elle poussa, regarda sur sa gauche. La camionnette était stationnée à quelques mètres d'un mur. Elle sauta sur le sol, retint un cri tant ses jambes étaient douloureuses, puis se faufila entre la voiture et le mur contre lequel elle s'adossa. Elle fut soudain secouée de sanglots, les larmes coulaient sur ses joues maculées de boue, venaient se perdre dans la couverture qu'elle avait remise sur ses épaules en descendant de la fourgonnette et qu'elle tenait serrée contre elle. Elle entendit les pas qui revenaient, puis elle aperçut une casquette derrière la voiture. En s'efforçant de ne pas faire de bruit, elle s'accroupit, se laissant glisser contre le mur. Elle voyait les pieds et le bas du pantalon de l'homme qui s'affairait à l'arrière de la fourgonnette. Elle entendit le claquement de la porte qui se refermait. Elle devina que la femme venait de soulever les bras de la brouette, et elle entendit les pas qui s'éloignaient tandis que l'homme ouvrait la portière de la fourgonnette. Elle n'osait pas bouger, toujours accroupie le long du mur. Elle sentait des fourmis qui lui montaient dans les jambes. Elle serra plus fort la couverture autour de ses épaules. Elle tremblait. Elle passa la langue sur ses lèvres desséchées. Jamais de sa vie, elle n'avait eu aussi soif. Le bruit du moteur que l'on démarrait la fit sursauter.

La voiture avança. Elle leva les yeux et vit, à quelques mètres d'elle, une femme qui la regardait, bouche ouverte de stupéfaction. Anaïs, surprise, se mit à hurler, se leva comme un animal traqué et se

mit à courir dans la direction opposée à celle où se trouvait la femme toujours immobile. Son pied heurta la bordure du trottoir. Elle se sentit projetée en avant, allongea les bras pour amortir sa chute. Son front heurta violemment le sol et tout devint noir.

La femme se précipita et s'agenouilla près du petit corps immobile.

Au clocher tout proche, les cloches se mirent à sonner pour appeler les fidèles à assister à la messe du 15 août. Une voiture apparut à l'angle du chemin, la femme redressa la tête puis se leva en faisant de grands gestes désespérés. À ses pieds, Anaïs était toujours inconsciente.

Chapitre 11 : décembre 2008

Marie Dugas reposa le verre d'eau que venait de lui tendre Marie-Claude Roëtig. La troisième séance d'hypnose venait de commencer.

— Ma mère m'avait dit de faire semblant de dormir et de ne pas faire de bruit. Elle m'avait expliqué pourquoi nous devions fuir le château, que celui que nous appelions « le maître » était en fait très dangereux, qu'il lui avait fallu longtemps pour le comprendre, mais que, enfin, elle était décidée. Elle m'avait expliqué aussi comment elle devait se procurer la clef permettant d'ouvrir la petite porte dans le mur de clôture. La porte d'entrée du château, elle, n'était jamais fermée à clef.

Marie raconta longuement les souvenirs qui avaient brusquement afflué en une vague violente qui la submergeait encore. Elle se remémorait leur sortie du château, pieds nus pour ne pas faire de bruit ; elle se souvenait des précautions prises par sa mère pour que la porte ne fasse pas de bruit en se refermant. Elle se rappelait qu'elle avait froid malgré la couverture qui l'enveloppait. Son petit frère dormait. Elle se revoyait longeant le château sur la bordure engazonnée pour que leurs pas ne fassent pas crisser les gravillons de l'allée, elle revoyait les grands arbres sous le couvert desquels elles s'étaient précipitées.

— Je ne connaissais pas le parc du château, poursuivit-elle. Nous, les enfants, nous n'avions que le droit d'aller sur la grande pelouse et au bord de l'étang, mais la forêt qui était à l'arrière nous était interdite. Il nous arrivait parfois aussi d'aider dans le jardin... Les tâches les moins pénibles... Je me souviens avoir ramassé des petits pois ou des haricots. Et puis nous lavions aussi les légumes dans un grand bac de pierre qui était situé le long du mur du château avant d'aller les porter dans la cuisine...

— Et vous n'alliez pas à l'école ? demanda la psychanalyste pour rompre le silence qui venait de s'installer, Marie semblant se perdre dans ses nouveaux souvenirs.

— Je me souviens que je suis allée à l'école avant. Enfin avant que maman se sauve de la maison et puis aussi pendant que nous vivions au foyer. Au château, c'était Christine qui nous faisait l'école... Oui, Christine... J'avais oublié son nom, mais elle s'appelait Christine... Elle nous apprenait à lire, à écrire, à compter. Je me souviens que je recopiais sur un cahier des pages de livres, mais je ne sais plus de quoi parlaient ces livres. On faisait ça le matin, sur la grande table de la salle à manger. Je me souviens que comme on n'avait pas tous le même âge, Christine nous donnait à chacun des choses différentes à faire. Les plus petits faisaient des dessins... Je me souviens aussi d'un livre illustré qui racontait comment avaient été construites les pyramides.

— Et sur votre départ du château, vous avez d'autres souvenirs ?

— Je me rappelle parfaitement qu'il pleuvait, qu'il y avait de l'orage même. Je revois les éclairs, et puis il me semble que j'ai encore dans les oreilles le bruit du tonnerre. Nous sommes allées jusqu'au mur de clôture en marchant sur l'herbe mouillée, puis maman a ouvert la petite porte, et après nous nous sommes retrouvées sur un chemin, le long de la forêt... Puis elle a refermé la porte avec la clef et cette clef, elle l'a jetée dans le fossé... On a commencé à marcher dans la forêt... On ne voyait rien, sauf quand il y avait un éclair, et je me souviens que le vent remuait les branches des arbres et que le bruit me faisait peur... À un moment, on s'est arrêtées... On devinait les arbres dans la nuit, et on avançait dans un grand trou noir... Après, je ne sais plus...

— Ne vous inquiétez pas Marie, dit Marie-Claude Roëtig en posant une main sur l'épaule de la jeune femme. Je crois que maintenant, les souvenirs qui vous manquent encore vont revenir d'eux-mêmes. Pas forcément tout de suite, mais ils viendront. Vous voyez que vous avez eu raison d'y croire... Et au fond, le travail n'aura pas été trop long. Six mois à peine depuis notre première rencontre.

Marie se leva, enfila son long manteau. On voyait voler quelques flocons de neige derrière les

vitres. Le ciel était d'un gris lourd et menaçant. Elle tendit la main à sa psychanalyste.

— Une dernière chose, Marie, lui dit-elle alors qu'elle lui tenait la main. Je pense que vous n'avez plus besoin de moi pour retrouver vos souvenirs, mais je sais que vous avez encore besoin de moi pour les évoquer. Vous avez, pendant les années qui ont précédé votre amnésie, vécu des choses difficiles. Peut-être que ce que vous allez découvrir sera pire encore. Ne le gardez pas pour vous.

Marie accepta de prendre un rendez-vous pour la semaine suivante, puis sortit. L'air froid de la rue vint lui cingler le visage alors que les flocons de neige s'accrochaient à ses lunettes. Elle se sentait étrangement fatiguée, comme si elle avait vécu une nouvelle fois la terrible épreuve dont elle venait de se souvenir. Elle se sentait bercée par un étrange sentiment mêlé de douleur et de sérénité. Marie-Claude Roëtig avait raison ; six mois, c'était court. Mais ils lui avaient semblé étrangement longs, bien que ce temps ait été bien peu de chose par rapport aux plus de vingt ans qu'elle avait dû attendre.

De retour chez elle, Marie passa plusieurs heures prostrée sur son canapé, essayant de percer le tunnel noir de la forêt dans lequel elle s'était enfoncée avec sa mère et son petit frère, et duquel elle ne parvenait pas à sortir.

Par contre, la vie quotidienne au château lui revenait, et elle savait maintenant que le second homme qui lui faisait peur dans ses cauchemars était celui que toutes et tous appelaient « le maître ». Elle se souvenait qu'il fut le premier homme qu'elle avait vu après leur fuite précipitée de leur domicile. Elle revoyait la petite chambre claire dans laquelle elle avait vécu quelques mois avec sa mère... Puis sur l'écran de ses paupières fermées apparut le château. C'est cet homme qui les y avait conduites. Il était en compagnie de Christine, qu'elle avait, avant, vue seulement une ou deux fois et qui allait prendre en main tous les enfants qui vivaient au château. Dans les premiers mois de leur vie dans leur nouveau domaine, sa mère et l'homme ne se quittaient pas, sa mère ne travaillait pas au jardin avec les autres, ne servait jamais à table, ne faisait jamais la cuisine. Elle avait une petite chambre pour elle toute seule. Elle la revoyait chaque soir quand elle venait l'embrasser et lui lire des histoires pour qu'elle s'endorme. Et puis lui revint la scène de la naissance de son petit frère. À ce moment, elle n'était plus seule dans sa petite chambre. Elle vivait avec sa mère, dans une autre pièce. Elle se souvint que l'on y entendait tous les bruits du château. Que s'était-il passé ? Pourquoi sa mère n'était-elle plus chaque jour en compagnie du maître et de Christine ? Elle revoyait à la place d'autres visages de femmes qui, après avoir passé un temps avec les maîtres, revenaient à leur tour vivre avec tous les autres habitants du château...

« Lucie »... Elle se redressa en sursaut. Elle avait dû s'endormir sans s'en rendre compte. Un visage, jeune et beau, toujours souriant et triste à la fois, encadré de cheveux blonds, une frêle silhouette. En voyant ce visage dans son rêve, elle venait d'y associer le prénom de « Lucie »... Lucie... Elle était toujours en compagnie du maître et de Christine au moment de leur fuite du château... Elle ne l'aimait pas parce qu'elle lui donnait des ordres et qu'elle en donnait aussi à sa mère. Elle était agressive, méchante avec les enfants, et peut-être encore plus avec elle, surtout les derniers jours avant leur fuite. Le visage se fit plus net dans son souvenir.

La nuit tombait. Les flocons qui volaient derrière la fenêtre, dans le halo des réverbères, étaient plus lourds et plus nombreux. Le toit, de l'autre côté de la rue, était déjà recouvert d'une fine pellicule blanche. Le salon était sombre et elle se laissa un moment hypnotiser par la course des flocons qui tombaient maintenant verticalement. Elle en voyait parfois un qui s'écrasait sur la rambarde du balcon, bientôt rejoint par un autre avant qu'il ait eu le temps de fondre. On ne distinguait plus les tuiles sur le toit d'en face... Marie ferma un court instant les yeux, revit les toits du château eux aussi couverts de neige, la pelouse sur laquelle les enfants se lançaient des boules de neige, parfois en compagnie de quelques adultes. Elle se rappela en souriant l'énorme bonhomme de neige qui avait survécu quelques jours au redoux alors que la pelouse avait retrouvé sa couleur verte... Les souvenirs lui revenaient par flash sans la moindre logique entre eux, mais mis bout à bout ils commençaient à

lui raconter les trois ou quatre années de sa vie qui s'étaient déroulées entre leur première fuite, alors qu'elle avait huit ans, et le jour où elle avait été trouvée près de la camionnette du livreur de farine animale, alors qu'elle avait entre douze et treize ans.

En fait, quelques bribes de souvenirs pour quatre années d'existence !

Jean-Marc attendait dans sa voiture stationnée à cheval sur le trottoir, devant l'entrée de l'immeuble. Il avait appelé Marie au moment où il arrivait.

— Je suis en bas, dans la voiture. Tu peux descendre ? Il y a trop de neige sur ton trottoir pour mes petites chaussures !

— Oh la chochette, ne put s'empêcher de railler Marie. Je mets les chaussures adéquates et j'arrive. Garde bien le chauffage dans la voiture, je ne voudrais pas que tu aies froid !

Marie enfila son manteau, enroula sa longue écharpe autour de son cou, chaussa les bottes fourrées qui gisaient sur un morceau de moquette placé derrière la porte, et sortit. Ils avaient rendez-vous dans les locaux du journal local avec l'ami de Jean-Marc qui avait accepté d'ouvrir ses archives. « Cette période n'est pas encore numérisée, il faut donc regarder sur la visionneuse, ce qui veut dire que ça ne peut se passer qu'au journal », avait-il dit. La neige tombée tout au long de la nuit et de la matinée avait formé une épaisse couche sur le trottoir. Et si les chaussées étaient bien dégagées, le déplacement des piétons était beaucoup plus hasardeux. Malgré les profondes sculptures garnissant ses semelles, Marie sentit son pied se dérober, aussi parcourut-elle avec d'infinies précautions les quelques mètres la séparant de la voiture dont les vitres étaient couvertes de buée. Elle ouvrit la portière, frappa contre le bas de caisse de la voiture les talons de ses bottes pour en chasser la neige, et s'installa après avoir resserré les pans de son manteau pour qu'ils ne se coincent pas dans la portière. Elle tendit le cou vers Jean-Marc pour l'embrasser.

Malgré les chaussées dégagées, les automobilistes roulaient au pas. Un soleil digne d'un tableau impressionniste perçait difficilement le gris presque uniforme du ciel. Quelques rares flocons voletaient encore, poussés par le vent qui venait de se lever. Très nombreux étaient les passants sur les trottoirs. Vingt minutes plus tard, ils atteignaient l'avenue de la Gare. Jean-Marc, de prime abord, se réjouit de constater qu'il y avait peu de voitures, ce qui lui permettrait de stationner facilement en ce lieu où habituellement les places étaient si rares. Il déchantait très vite en constatant que les places vides étaient rendues inaccessibles par les congères formées par le chasse-neige qui avait dû passer très tôt le matin. Il commençait à désespérer alors qu'il attaquait son second passage sur l'avenue lorsqu'il vit le clignotant de la voiture garée quelques places devant lui. Il s'arrêta pour la laisser partir et s'enfila avec un soupir de soulagement dans la place devenue libre. Il ouvrit sa portière, regarda alternativement ses mocassins et la couche de neige noire à force de piétinements et se décida à poser les pieds sur le sol. Quelques tâtonnements du bout du pied lui confirmèrent que le sol était une véritable patinoire. Il entendit claquer la portière côté passager, se retourna, vit que Marie attendait en le regardant d'un air narquois.

— Tu gardes tes chaussures de neige pour la plage ?

— C'est ça, tu peux en rajouter une couche, répliqua-t-il d'un air bougon en avançant bras écartés pour anticiper toute chute possible. La traversée de la rue, largement imprégnée de sel, fut plus aisée. Le trottoir devant l'agence du journal avait été nettoyé.

Dans le hall d'entrée, Jean-Marc serra la main de l'hôtesse, à moitié cachée derrière son comptoir. Ils échangèrent les inévitables considérations sur la météo, constatant que si la neige était gênante il n'était pas surprenant de la voir tomber à cette saison.

— Tu viens voir Franck, affirma-t-elle plus qu'elle ne le demanda... (Jean-Marc opina...) Il est au

téléphone. Vous pouvez l'attendre ici. Les archives sont au sous-sol.

Un homme au sourire jovial, crâne rasé et fort embonpoint, portant un pantalon de velours marron dont les poches formées au genou attestaient de l'âge, et un pull blanc cassé à col roulé dont le tricotage torsadé évoquait l'artisanat irlandais, vint à leur rencontre quelques minutes plus tard. Jean-Marc fit les présentations. Franck, le journaliste, les conduisit d'abord à son bureau après avoir demandé à l'hôtesse si elle pouvait leur apporter trois tasses de café.

Ils burent en parlant, naturellement, des chutes de neige de la nuit et de la vague de froid qui était annoncée pour les prochains jours puis, après avoir reposé leurs tasses vides, ils se dirigèrent vers le sous-sol.

— Vous me rappelez l'époque qui vous intéresse, demanda Franck en s'approchant d'un classeur métallique aux nombreux tiroirs.

— Les semaines précédant et suivant le 15 août 1987, répondit Jean-Marc.

Franck fit un pas de côté, ouvrit un tiroir du meuble voisin de celui devant lequel il se trouvait, sortit une boîte allongée qu'il posa sur la table, près de l'appareil de visionnage dont il alluma l'écran. Il s'installa face à la visionneuse, désigna à ses visiteurs les chaises situées de part et d'autre de la table en leur demandant de s'installer près de lui. La une du journal du 15 août 1987 apparut sur l'écran. La canicule, et les 38° C atteints la veille dans la région marseillaise, occupait tout le haut de la une. Les otages du Liban, les livraisons d'armes à l'Iran ou encore la confirmation par le FLNKS de sa décision de boycotter le référendum en Nouvelle-Calédonie étaient les autres principales informations. Rien ne concernait la vie locale, ce qui signifiait que rien d'important ne s'y était déroulé.

Franck passa à la page suivante, qui était celle consacrée aux informations locales. Ils parcoururent ainsi les pages régionales des six journaux précédant le 15 août sans que le moindre article retienne leur attention. Marie se frotta longuement les yeux, essayant de ne pas montrer sa déception.

— Si j'ai bien compris ce que m'a dit Jean-Marc, dit le journaliste en retirant la fiche insérée dans la visionneuse, vous avez été trouvée au matin du 15 août, et vous croyez vous souvenir que vous avez quitté le château pendant la nuit... (Marie le regarda, acquiesça d'un rapide mouvement de tête...) Alors il est normal que nous n'ayons rien trouvé. Si l'on suppose qu'il s'est produit quelque chose au cours de la nuit précédente, nous n'aurons rien avant le 16 ou le 17. Vous savez, à l'époque les rédactions et les imprimeries n'étaient pas informatisées comme aujourd'hui et les heures de bouclage des journaux étaient beaucoup moins tardives. Alors on continue ?

Il s'agissait plus d'une affirmation que d'une question, puisque sans attendre il prit une autre fiche dans la boîte posée près de la visionneuse et l'installa. La une du journal du 16 août apparut sur l'écran. Franck ne s'y attarda pas, passant tout de suite à la page des informations régionales. Les photos et l'article du haut de la page étaient consacrés aux processions traditionnelles du 15 août qui s'étaient déroulées la veille dans la vieille ville autour de l'église Notre-Dame. Tournant la molette, il fit remonter la page sur l'écran. Tous trois scrutaient les textes et les photos.

« ACCIDENT MORTEL DANS LA FORÊT DE DREUILLE »

Les trois regards se braquèrent immédiatement sur le titre qui venait d'apparaître...

Dans la nuit du 14 au 15 août, à deux heures du matin, une femme qui marchait le long de la route départementale a été renversée par une voiture qui a pris la fuite. Le docteur Jacques Dumesnil et son épouse, arrivés presque immédiatement sur les lieux, sont formels : ils ont vu une voiture arrêtée au niveau de l'accident, voiture qui a démarré précipitamment à leur arrivée. Le docteur n'a pu que constater le décès de la victime. Alors qu'il était penché sur le corps, il a entendu les cris d'un bébé et

découvert, sur l'herbe de l'accotement, à quelques mètres seulement, un jeune enfant enveloppé dans une couverture. Grâce à son téléphone de voiture, le docteur Dumesnil a pu aussitôt prévenir les secours.

Aussitôt hospitalisé, le jeune enfant, dont l'âge a été estimé à environ deux ans par les médecins, a subi des examens approfondis qui ont montré que, à part une légère hypothermie et des traces manifestes de malnutrition, il était en bonne santé. Bien que les enquêteurs observent un total mutisme sur cette affaire, il semble que le bébé avait été déposé sur l'accotement avant l'accident. On peut donc imaginer que si la victime de l'accident a agi ainsi, c'était pour faire signe à la voiture qui arrivait. Peut-être que, surpris par son apparition, le conducteur n'a pas pu freiner, ce qui n'excuse en rien le délit de fuite dont il s'est rendu coupable. D'autant plus que, d'après certaines indiscretions, le docteur Dumesnil et son épouse, qui n'ont pas souhaité s'exprimer publiquement sur ce point, auraient vu une personne qui remontait dans la voiture avant qu'elle ne démarre en trombe. Si tel est le cas, cela voudrait dire que le chauffard, ou une personne l'accompagnant, serait descendu pour voir la victime avant de s'enfuir à l'approche d'une autre voiture, ce qui rendrait son geste encore plus odieux...

Dès le début de l'article, Marie avait plaqué ses deux poings fermés contre sa bouche. Elle lisait machinalement, chaque mot venant se superposer à une image de son premier rêve qui défilait de nouveau devant ses yeux... La nuit, la forêt, la pluie, les éclairs et le roulement inquiétant du tonnerre, elle cachée derrière un arbre et invisible de la route, sa mère posant son petit frère sur l'accotement au moment où les phares de la voiture étaient apparus à la sortie du virage... Les larmes envahirent soudain ses yeux et l'écran devint flou. Une faible plainte monta de sa gorge nouée. Ses deux compagnons se tournèrent vers elle. Jean-Marc lui prit les mains.

— C'est mon rêve, parvint-elle à articuler dans un sanglot, exactement mon rêve... En lisant, j'ai cru me revoir. Après avoir quitté le château, nous avons marché longtemps sur un petit chemin en forêt. Il faisait très sombre. De temps en temps, il y avait un éclair et on voyait comme en plein jour... Et puis je me souviens qu'à un moment nous avons vu de la lumière à travers les arbres, et ma mère m'a dit : « Tu vois, c'est une voiture, nous arrivons à la route. » C'est à ce moment que je me suis rendu compte qu'il ne pleuvait plus. Je ne sais pas pourquoi des choses aussi anodines me reviennent en mémoire, mais je suis sûre que la pluie s'était arrêtée quand nous sommes arrivées sur la route. Dans la forêt, on recevait toujours les gouttes qui tombaient des arbres. Nous avons à peine pris le temps de nous reposer, puis nous avons recommencé à marcher le long de l'accotement. Maman disait qu'il fallait absolument que nous allions jusqu'au village, que nous devions y être avant le jour parce que là nous serions définitivement sauvées. Nous avons marché longtemps sur le bord de la route, puis nous nous sommes arrêtées... Je me souviens que je n'arrivais plus à la suivre. Maman a posé mon petit frère sur l'accotement, à un endroit où il y avait des gravillons, et où, donc, c'était moins mouillé. C'est à ce moment-là que je suis allée faire pipi. Je me suis cachée derrière un arbre, mais d'où j'étais je voyais toujours ma mère... Je l'ai devinée en train de s'avancer sur la route et j'ai compris qu'elle faisait de grands gestes. Il faisait très sombre, et puis peu à peu, elle a été éclairée par les phares... Je la revois, les bras écartés... J'ai entendu le moteur de la voiture qui ralentissait, puis d'un seul coup, il a accéléré et j'ai vu...

Les sanglots devinrent trop forts pour qu'elle puisse continuer à parler. Elle dégagea ses mains toujours enfermées dans celles de Jean-Marc, fouilla dans son sac qu'elle avait accroché au dossier de sa chaise, en sortit un mouchoir... Après s'être essuyé les yeux, elle resta un long moment immobile, le mouchoir plaqué sur la bouche par ses deux mains jointes, les yeux fermés. Elle redressa la tête au bout d'un long silence.

— J'ai vu maman qui était immobile, puis la voiture qui fonçait sur elle, qui l'a renversée... Elle a touché le pare-brise, puis le toit, et elle est retombée derrière. Après, je ne sais pas ce qui s'est passé.

Marie tourna vers ses deux compagnons son visage baigné de larmes...

— Je ne sais pas si j'aurais la force de continuer, dit-elle d'une voix à peine audible.

— Eh bien nous pouvons arrêter, répondit Jean-Marc en regardant le journaliste. Nous pourrions reprendre plus tard. Peut-être demain.

— Écoutez, reprit Franck après une courte réflexion. Je comprends, mais ce que je vous propose c'est que l'on regarde rapidement les journaux des jours suivants. Je noterai les articles qui nous intéressent et j'en ferai des photocopies. Nous n'aurons donc même pas à les lire. Simplement, ça m'évitera de ressortir tout le matériel ; parce que je vous avoue que l'on ne recherche pas tous les jours dans les archives. Dans vingt minutes, tout sera fini. Comme ça vous pourrez lire plus tard ce qui vous intéresse.

— D'accord, acquiesça Marie d'une voix devenue plus ferme.

Le journaliste continua à faire défiler les pages du journal du 16 août sans rien découvrir de nouveau, puis il changea le film. En page intérieure du journal du lendemain, un petit entrefilet expliquait que la femme victime de l'accident n'avait toujours pas été identifiée, et que le bébé, transporté aussitôt au centre hospitalier, se portait bien. Il nota sur un morceau de papier qu'il venait de sortir de sa poche la date du journal et le numéro de la page. Il poursuivit avec le journal du lendemain.

La page locale du 20 août s'afficha sur l'écran. Franck actionna la molette qui lui permettait de naviguer dans la feuille. Une photo se dévoila au bas de la page.

— Le château... (Les deux hommes tournèrent la tête vers Marie qui avait presque crié. Elle tendait le doigt vers l'écran, vers la photo montrant un château en partie caché par des branches d'arbres. On apercevait, devant les murs, quelques silhouettes blanches...) C'est le château auquel j'ai rêvé, il n'y a aucun doute. Je reconnais le porche et la tour... Et puis cet espace dégagé devant, c'était une pelouse.

— Je vais en faire une copie, dit Franck qui zooma pour que l'ensemble de la page apparaisse sur l'écran, puis il agrandit de nouveau l'image... Regardez, ça nous renvoie à un article de fond en page cinq. Je vais le tirer aussi, il sera plus facile à lire que sur l'écran.

— Tout se recoupe, dit Marie dans un nouveau sanglot... L'accident, le château... Tout est lié.

— Écoutez, répliqua Franck en la regardant. Je vais continuer tout seul. Je sais maintenant ce que je dois chercher : les articles relatifs à l'accident et ceux se rapportant à ce château. Je ferai des copies de tout ce que je trouverai et je les donnerai demain à Jean-Marc.

— Merci...

Marie se leva, eut un pâle sourire en direction du journaliste. Elle lui demanda de ne pas parler d'elle, de garder, au moins pour l'instant, un silence absolu sur ce qu'ils venaient de découvrir.

— Je ne parlerai de rien tant que vous ne me le permettrez pas, assura Franck. Mais quand le moment viendra, pensez à moi. C'est quand même une histoire pas banale !

Marie accepta, ils saluèrent le journaliste qui les raccompagna jusque dans le hall. Arrivée sur le trottoir, l'air glacé qui lui frappa le visage fit sortir Marie de sa rêverie. Elle s'accrocha au bras de Jean-Marc, tendant vers lui un visage décomposé. Il passa son bras autour de son épaule et en un geste réflexe elle se blottit contre lui. Ils restèrent ainsi, immobiles, indifférents aux regards des passants pressés qui baissaient la tête sous la neige.

— Je te raccompagne chez toi. Il faut que tu te reposes.

Marie suivit Jean-Marc comme une somnambule, s'installa dans la voiture, attacha machinalement sa ceinture. Pendant tout le trajet, elle resta immobile, le regard braqué droit devant elle mais ne voyant rien des images qui défilaient devant ses yeux. Jean-Marc se gara juste devant l'entrée de son immeuble, coupa le moteur. Marie sortit lentement de sa léthargie, tourna la tête vers son compagnon. Les larmes avaient séché mais ses yeux étaient rouges et un peu de fard à paupière avait coulé sur ses joues.

— Tu peux rester un peu avec moi s’il te plaît ? Je ne peux pas me retrouver seule.

Jean-Marc lui sourit, décrocha sa ceinture. Elle l’imita. La neige s’était remise à tomber avec abondance. Le temps d’aller de la voiture au porche de l’immeuble, leurs vêtements furent couverts de larges flocons. Les trottoirs avaient été nettoyés, mais déjà ils étaient recouverts d’une mince pellicule blanche. Marie composa le code, un léger claquement indiqua que la serrure venait de s’ouvrir.

— Je vais poser nos vêtements sur le sèche-linge, devant le radiateur de la salle de bains, dit Marie après avoir refermé la porte derrière elle. Tu me donnes ton blouson ?

Tout en parlant, elle avait quitté ses bottes.

— C’est tout droit, dit-elle à Jean-Marc qui venait à son tour de quitter ses chaussures. Installe-toi, je vais faire du thé... Ou du café, comme tu préfères ?

— Va pour le thé. Mais si tu es fatiguée, je peux m’en occuper.

— Parce que tu sais aussi faire le thé, répliqua-t-elle en se forçant à sourire. Décidément, tu es irremplaçable ! Non, va t’asseoir. Je m’en charge.

Elle se dirigea vers la salle de bains, Jean-Marc pénétra dans le séjour. On distinguait à peine les immeubles de l’autre côté de la rue tant la neige tombait drue en tourbillonnant sous les bourrasques du vent qui venait de se renforcer. Il regarda autour de lui. Tout un mur était occupé par une bibliothèque dont les rayonnages montaient jusqu’au plafond. Il s’approcha, penchant la tête pour lire les titres des livres qui garnissaient les rayons. Entre les guides de voyage, les biographies et les romans, tout un rayonnage était consacré aux livres de droit. Il fut frappé, en faisant du regard le tour de la pièce, de constater qu’il n’y avait aucune photo. Venant de la cuisine, un sifflement strident l’informa que l’eau du thé était chaude. Il alla s’asseoir sur un côté du canapé après avoir posé sur un bord de la table basse les deux télécommandes qui traînaient sur l’assise. Face à lui, l’écran plat d’un téléviseur était accroché au mur, au-dessus de cubes en bois blanc contenant ampli, décodeur satellite et lecteur de DVD.

Marie entra dans la pièce, portant un plateau qu’elle déposa sur la table basse.

— Comment tu bois ton thé ? Nature ? Un nuage de lait ? Un peu de sucre ? C’est du pur Ceylan.

— Alors nature.

Le service terminé, Marie vint s’asseoir près de lui. Elle tenait sa tasse serrée entre ses deux mains comme si elle essayait de se réchauffer. Elle but une gorgée, la reposa sur le plateau, tendit à son compagnon une petite assiette contenant un assortiment de gâteaux. Ils burent en silence.

— Encore un peu ?

Jean-Marc tendit sa tasse à la jeune femme qui venait de se lever.

— Tu te sens mieux ? demanda-t-il quand elle fut de nouveau près de lui.

— Oui. Ça se bouscule encore pas mal dans ma tête, mais ça va. Je ne sais pas encore comment je supporterai la lecture des articles de ton copain, mais au point où j’en suis, il faut absolument que j’aïlle jusqu’au bout. Je suis si proche de la vérité... De toute la vérité !

Marie reposa sa tasse, prit celle de son compagnon qu’elle posa près de la sienne sur le plateau, se rapprocha de lui, et vint se blottir contre son épaule. Il l’entoura de son bras. Ils restèrent longtemps ainsi, silencieux et immobiles. Au rythme de sa respiration, il sut qu’elle pleurait. Il la regarda. Une larme venait de se former au coin de sa paupière et, roulant sur sa joue, vint se perdre dans le col de son pull. Il ne bougea pas. Elle avait besoin de ces larmes pour laver le trop-plein d’émotions qui la rongeaient depuis la découverte des articles sur le château, et surtout sur la mort de sa mère.

La nuit tombait. Au-dehors, les flocons de plus en plus gros volaient devant le halo blafard des lampadaires. Une couche déjà épaisse recouvrait le rebord de la fenêtre. Marie se redressa. Depuis près d’une heure, ils étaient restés dans la même position. Elle regarda Jean-Marc. Son sourire était revenu.

— Je vais préparer le dîner, dit-elle en se levant. Par contre pour le vin, je te laisse faire. La clef de

La cave est pendue derrière la porte. La cave a le même numéro que l'appart. Tu choisis ce qui te fait plaisir ; je ne suis pas très riche, mais il y a quand même de quoi faire.

— Ce qui me fait plaisir pour aller avec quoi ? demanda-t-il en se levant.

Elle le regarda, l'air surprise. Elle n'avait manifestement pas compris la question, se reprit très vite, eut un véritable sourire, le premier depuis leur retour des archives du journal.

— Pour aller avec une omelette au jambon et du vrai fromage de ferme au vrai lait entier.

— OK. Je fais pour le mieux.

Il prit la clef, enfila ses mocassins qui avaient eu le temps de sécher, et sortit. Marie alla vers la cuisine, alluma le petit téléviseur posé sur le réfrigérateur. La météo et le blocage de nombreuses routes étaient les informations d'ouverture du journal télévisé.

Marie se réveilla, couverte de sueur, le souffle court. Elle se redressa. Réveillé à son tour, Jean-Marc se dressa sur un coude. Marie chercha à tâtons et sans se retourner l'interrupteur de la lampe de chevet, alluma. Elle se força à respirer lentement, retrouva son calme.

— Que se passe-t-il ? demanda Jean-Marc en s'asseyant près d'elle.

— J'ai eu à nouveau cet horrible cauchemar de l'accident... Mais ce n'était pas un accident, j'en suis certaine... Après le choc, la voiture a reculé... Maman était couchée sur la route, elle ne bougeait pas. Et puis j'ai vu Christine qui descendait de la voiture. Elle est allée vers ma mère, a regardé, puis a longé l'accotement. Je suis sûre qu'elle cherchait mon petit frère... Puis il y a eu un coup de Klaxon... C'est ce qui m'a réveillée... Mais maintenant je me souviens.

— Tu veux en parler ?

— Oui. (Elle se blottit contre lui. Il s'allongea, l'entraînant sur lui.) Ils ont foncé sur elle délibérément, reprit-elle au bout d'un long silence. Puis ils ont voulu prendre le bébé pour le ramener au château. Je suis certaine que c'est Christine qui est descendue de la voiture, je suis sûre de l'avoir reconnue... Sûre... Et puis, derrière la vitre arrière de la voiture, c'était le visage de Lucie... Je me souviens que je ne l'aimais pas...

— Qui sont Christine et Lucie ?

— Au château, elles étaient toutes les deux avec le maître. Christine était sa femme. Elle s'est occupée de maman dans la première maison où nous sommes allées après avoir fui mon père. Et au château, elle était toujours avec lui. C'est elle qui commandait. Je me souviens que pour moi, elle était très méchante, elle criait beaucoup quand quelque chose n'allait pas.

— Et cette Lucie ?

— Je ne sais pas qui elle était. Je ne l'aimais pas non plus parce qu'elle aussi donnait des ordres pour se faire servir. Elle était continuellement avec le maître et avec Christine et je me souviens qu'au début, avant la naissance de mon petit frère, c'était maman qui était toujours avec le maître et Christine... Je ne sais pas pourquoi ça a changé... Lucie était très jeune et très blonde. Je ne l'aimais pas, mais je me rappelle qu'elle était très belle...

Et ce soir-là ? (Jean-Marc décida de rompre le silence...) Ils ont repris ton petit frère ?

— Non. Christine est remontée en courant dans la voiture qui a démarré très vite, puis tout de suite après, j'ai aperçu la lumière des phares d'une autre voiture qui arrivait et qui s'est arrêtée... Je me souviens que dans la lumière j'ai vu maman. Elle était couchée d'une drôle de façon et sa robe était toute rouge... Et puis après, je ne sais plus... Vraiment plus...

Jean-Marc sentit une larme qui coulait sur sa main. Il se tourna vers Marie, l'embrassa doucement. Elle ferma les yeux. Sa tête sembla devenir plus lourde sur le bras de Jean-Marc. Elle venait de s'endormir. Avec d'infinies précautions pour ne pas la réveiller, il se retourna pour atteindre

l'interrupteur de la lampe de chevet et éteignit avant de s'allonger contre elle. Il resta longtemps ainsi, couché sur le dos, les yeux ouverts, écoutant la respiration calme de la jeune femme. Il finit par s'endormir à son tour.

Le temps s'était brusquement radouci transformant la neige tombée en abondance la veille en une immonde gadoue qui giclait sous les roues des voitures et dans laquelle on s'enfonçait sur les trottoirs qui n'avaient pas été dégagés. Jean-Marc avait pris ses précautions. En quittant l'appartement de Marie, il était passé chez lui pour prendre des chaussures un peu mieux adaptées. Il s'était ensuite rendu à l'agence du journal pour récupérer les photocopies préparées par son ami Franck. À son arrivée, il était absent, mais une grande enveloppe de papier kraft avait été déposée pour lui à l'accueil.

Il fut de retour chez Marie un peu avant midi. La neige s'était transformée en une pluie fine et glaciale qui s'infiltrait partout. Il trouva une place juste devant l'immeuble et s'en réjouit fortement puisqu'il aurait peu de chemin à faire dans la neige détrempée.

— J'ai les copies, dit-il en entrant et en tendant l'enveloppe qu'il n'avait pas encore ouverte. Tu veux qu'on regarde tout de suite ou on va d'abord manger ? Ma biscotte de ce matin n'est plus qu'un lointain souvenir. Le resto près de la gare fait un brunch tous les samedis. On en profite ?

— D'accord, accepta-t-elle après une courte réflexion. Après tout, j'ai attendu vingt ans, je peux bien attendre deux heures de plus. Et puis moi aussi j'ai faim !

Ils furent de retour deux heures plus tard.

Un coin de ciel bleu apparut au-dessus des toits. Jean-Marc tendit l'enveloppe à Marie avant de s'asseoir près d'elle sur le canapé. Elle la retourna, comme si elle hésitait à l'ouvrir puis, se penchant vers la table basse, elle saisit un crayon dont elle glissa la pointe sous le rabat. Elle sortit quatre feuilles A3 pliées en deux, les posa sur ses genoux pour les déplier et mit l'enveloppe sous la table.

En haut de la première feuille, ils retrouvèrent l'article sur l'accident qu'ils avaient déjà lu, puis le petit entrefilet paru le lendemain. Au bas de la page, au-dessus d'une photo montrant le château que Marie avait reconnu comme étant celui de ses rêves, un gros titre barrait toute la largeur de la page :

« *LA FEMME RENVERSÉE CHERCHAIT-ELLE À S'ENFUIR D'UNE SECTE ?* »

L'article évoquait tout à la fois les vêtements portés par la victime et ceux dont étaient vêtus les locataires du château acheté quelques années plus tôt, ainsi qu'une lettre anonyme qu'auraient reçue les policiers. Comme toujours en pareil cas, l'article parlait d'« *une source proche de l'enquête* » pour ne pas mouiller celui qui aurait pu être un peu trop bavard avec les journalistes.

Les autres feuilles contenaient tous les articles parus à l'époque. Après un rapprochement entre la victime et le château « *d'AMARNA* », qualifié de secte, on trouvait une étude approfondie sur le docteur Antoine Carelli dont une photo, prise au téléobjectif, soulignait le texte.

— C'est lui, dit soudain Marie d'une voix atone, c'est lui, l'homme qui dirigeait tout au château, celui que tout le monde appelait « maître ». La première fois que je l'ai vu, c'était dans la maison où nous sommes allées nous réfugier quand nous avons fui mon père. Puis après, je l'ai vu souvent avec ma mère, et c'est lui qui nous a emmenés au château... Est-ce que ça pourrait être lui le père de mon petit frère ? Au début, il était très proche de maman, puis après, c'est à peine s'il lui adressait la parole...

Elle prit les autres feuilles avant d'avoir terminé la lecture de celle qu'elle avait entre les mains, les

survola, s'arrêta sur la photo d'une femme, là encore photo de mauvaise qualité prise au téléobjectif. « *Christine Carelli, épouse du gourou de la secte, elle-même médecin psychiatre, semble être la véritable propriétaire du château.* » Elle resta un long moment le regard fixé sur le cliché.

— C'est elle, Christine, dit-elle d'une voix soudainement devenue très ferme. C'est elle qui est descendue de la voiture qui a renversé ma mère.

Marie revint à la lecture de la seconde feuille qui expliquait comment, après avoir quitté la région parisienne où il avait été soupçonné d'agression sexuelle sur une de ses patientes mineures, le docteur Carelli et son épouse avaient ouvert leur cabinet de psychiatrie et ce qu'ils appelaient « une maison de repos et de reconstruction des patients » et que les journalistes qualifiaient de secte.

La page suivante, extraite d'un journal paru près d'une semaine après l'accident, s'ouvrait sur un énorme titre qui occupait près du quart de la feuille :

« *L'HORREUR AU CHÂTEAU D'AMARNA,
TOUS LES ADEPTES DE LA SECTE SONT MORTS.
ASSASSINAT OU SUICIDE COLLECTIF ?* »

Suivait un long article expliquant dans quelles conditions les corps avaient été découverts. La photo d'un espace vide entouré par de grands arbres, espace au milieu duquel apparaissaient deux taches sombres sur lesquelles l'herbe semblait être calcinée, agrémentait l'article. La légende de la photo, « *La clairière tragique* », était bien dans la veine du vocabulaire accompagnant les articles traitant de ce genre d'évènement. Ils prirent le temps de lire soigneusement tous les articles qui, sur les feuilles suivantes, évoquaient la conduite de l'enquête et relataient les informations se rapportant au médecin et à son épouse.

— Ils ne parlent plus de l'accident, dit Marie d'un air las en posant les feuilles sur la table basse.

— Ça n'a rien de surprenant quand on voit l'importance prise par la secte. En tout cas, tu as des pistes. Puisque, comme tes rêves et tes souvenirs le montrent, ta mère et toi étiez bien enfermées dans cette secte, tu dois pouvoir obtenir facilement des renseignements à propos de l'enquête. Je veux parler de renseignements dont la presse n'a pas forcément eu connaissance. D'autant plus que je suis persuadé que, l'émotion des premiers instants retombée et l'actualité suivant son cours, les journalistes n'ont pas forcément suivi de près. Tu dois pouvoir assez facilement, avec ton métier, remonter aux magistrats qui, à l'époque, ont instruit cette affaire.

— Oui, bien sûr... Et puis, surtout, il faut que je découvre ce qu'est devenu mon petit frère... Parce que lui non plus il ne doit rien savoir... À part que sa mère est morte !

Chapitre 12 : novembre 2010

La commissaire Florence Deligny achevait de relire pour la troisième fois le rapport que venait de lui faire parvenir le laboratoire chargé d'analyser les prélèvements effectués sur le corps de la femme retrouvée carbonisée quelques semaines plus tôt. Elle savait déjà que cette analyse avait permis de confirmer d'une part que la victime était bien Marie-Claire Delalande, et d'autre part qu'avant d'être assassinée, elle avait été séquestrée dans le château abandonné par une secte vingt-trois ans plus tôt.

Ce nouveau rapport ne pouvait être qu'une erreur, ou alors tout ce que l'on savait concernant les analyses génétiques était à revoir : Marie-Claire Delalande faisait partie des membres de la secte retrouvés calcinés dans la même clairière. Le rapport était formel. Mais comment deux femmes, mortes à vingt-trois ans d'intervalle, qui plus est dans les mêmes conditions et au même endroit, pouvaient-elles posséder le même ADN ? Florence Deligny décrocha son téléphone pour appeler le procureur.

Trois semaines plus tôt, dès qu'elle avait eu par le docteur Viallat confirmation de l'identité de la victime, elle était allée chez le compagnon, Pascal Crescent. Rarement elle avait rencontré un homme aussi bouleversé. Bien sûr, il s'attendait au pire, mais plus encore que la confirmation de la mort de Marie-Claire, il eut du mal à admettre les circonstances de cette mort qui le ramenait à un passé dont il ne savait rien.

Tout en composant le numéro du téléphone du procureur, elle repensa aux longues conversations que, depuis ce jour, elle avait eues avec le conjoint qui prenait peu à peu conscience que depuis dix ans, Marie-Claire avait été pour lui une inconnue. Il ne connaissait absolument rien de son passé qu'elle avait toujours camouflé avec soin.

« Jamais elle n'a eu le plus petit instant de relâchement. C'était comme si elle avait décidé de tracer un trait définitif sur tout ce qui était arrivé avant son entrée aux Alcooliques anonymes. Je suis convaincu que c'est ce passé qui l'avait poussée vers la boisson, et qu'elle a voulu se débarrasser en même temps du passé et de la boisson », avait-il dit au cours de l'une de ces conversations.

Florence Deligny, tout comme le juge et le procureur étaient convaincus que la mort de la femme était obligatoirement liée à ce passé qu'elle cachait avec tant de force. Des photos avaient été publiées dans la presse. Un dessin, essayant de la représenter telle qu'elle aurait pu être dix ans plus tôt, avait accompagné de nombreux articles de presse. Photos et dessin avaient même été présentés aux journaux télévisés nationaux qui bien entendu avaient fondu sur cet assassinat comme une nuée de vautours. Malgré toutes les suppositions, y compris les plus fantaisistes, émises par des journaux qui faisaient du sensationnel vrai ou inventé leur fond de commerce, l'enquête n'avait pas progressé lorsque le juge avait décidé de demander que l'ADN de la victime soit comparé avec les milliers de signatures du fichier national. « C'est sûrement un coup d'épée dans l'eau, avait-il dit, mais au point où on en est, même s'il n'y a qu'une chance sur des milliers qu'elle ait pu être fichée dans sa vie antérieure, il faut la tenter. »

Et cette chance sur des milliers, Florence Deligny l'avait devant les yeux.

— Bonjour madame la commissaire, dit le procureur en décrochant. Je crois savoir pourquoi vous m'appellez. Je viens de recevoir le même rapport que vous et, pardonnez-moi l'expression, mais je trouve que c'est la plus adaptée à la situation : j'en suis sur le cul !

— Alors bienvenue au club, monsieur le procureur. Mais vous savez que je n'ai jamais cru au surnaturel et que pour moi il y a obligatoirement une réponse. Deux personnes ne peuvent en aucun cas avoir le même ADN, à moins que la seconde soit un clone de la première... À moins que, poursuivit-elle après un long silence, il me semble me souvenir que les méthodes employées à l'époque étaient différentes de celles utilisées aujourd'hui. Peut-être étaient-elles moins fiables...

Même si je ne crois pas beaucoup à cette possibilité.

— Je me suis posé la même question, madame la commissaire, et j'ai donc appelé le labo. Ils sont absolument formels. L'analyse faite en 1987, même s'il est vrai qu'à cette époque nous en étions aux balbutiements de l'utilisation judiciaire de cette nouvelle méthode, est d'une fiabilité absolue.

— Donc nous n'avons aucune explication rationnelle...

— Il me semble me souvenir que chez des vrais jumeaux, les empreintes génétiques sont identiques, l'interrompt le procureur. Je pense donc que c'est une piste possible.

— La morte de 1987, s'il s'agit de la sœur jumelle de notre victime, aurait eu à l'époque à peu près dix-huit ans. La nôtre est apparue quand elle avait trente ans soit une douzaine d'années plus tard. Et depuis il s'est encore écoulé dix ans. Je veux bien admettre qu'une gamine de dix-huit ans ait été embringuée dans une secte et qu'on l'ait suicidée avec les autres ; je veux bien aussi admettre que cette gamine ait pu avoir une sœur jumelle. Mais cette secte a disparu corps et biens depuis vingt-trois ans !

— Je sais, madame la commissaire, je sais. Et le problème, c'est que c'est tout ce que je sais !

Après avoir reposé le téléphone sur son support, Florence Deligny resta immobile un long moment, se demandant de quelle façon elle allait devoir orienter l'enquête. Elle reprit le téléphone, appela l'adjudant-chef Delannoy qui eut la même réaction qu'elle.

— Dites-moi, adjudant-chef, ne serait-il pas possible de rencontrer l'un de vos gendarmes retraités qui aurait participé il y a vingt-trois ans à l'enquête sur la secte ?

— J'y ai déjà pensé, madame la commissaire, et je vous l'ai déjà dit, j'ai activé le réseau des anciens. Coup de chance, l'adjudant-chef Claude Henry, qui à l'époque a dirigé l'enquête, et qui est maintenant en retraite, habite toujours la région. Je l'ai appelé et il sera particulièrement heureux de nous voir et de reparler de cette vieille histoire. Entre nous, j'ai l'impression que tout ça lui manque un peu et qu'il est très heureux de replonger.

— Et bien que demande le peuple ? Nous y allons quand ?

— Cet après-midi pour prendre le café. Il nous attend.

Après avoir relevé l'adresse du retraité, qui habitait à quelques centaines de mètres seulement du commissariat, la commissaire Deligny consacra le reste de la matinée aux tâches administratives.

Lorsqu'elle arriva, à pied, devant le pavillon qu'habitait Claude Henry, la voiture de l'adjudant-chef Delannoy était déjà garée le long du trottoir. La commissaire n'eut pas à sonner : les deux hommes étaient toujours dans le petit jardin précédant la maison et vinrent l'accueillir près du portail ouvert. Ils échangèrent les traditionnelles formules de politesse.

— Entrez. Ma femme a préparé le café. C'est la première porte à droite.

Claude Henry ouvrit la porte puis s'effaça pour laisser passer ses deux visiteurs qui s'engagèrent dans le couloir puis pénétrèrent dans le salon. Un plateau contenant trois tasses et une coupelle emplies de morceaux de sucre était posé sur la table basse trônant sur un tapis oriental, entre le téléviseur et un canapé en cuir. La commissaire s'installa sur le seul fauteuil libre. Un labrador qui semblait profondément endormi occupait le second qui avait été par précaution recouvert d'une couverture d'un orange criard. Les deux hommes s'installèrent sur le canapé. À peine furent-ils assis que la femme de l'ancien adjudant-chef pénétra dans la pièce en portant une cafetière assortie aux tasses posées sur le plateau.

— Je vous laisse, dit-elle après avoir rempli les trois tasses et reposé la cafetière dans l'espace libre au milieu du plateau. Ma cuisine m'attend. Et puis vos histoires de gendarmes et de voleurs, j'ai donné pendant plus de trente ans !

— J'avais gardé toutes les coupures de presse sur cette affaire, dit Claude Henry en reposant sa tasse et en montrant la chemise cartonnée posée sur un angle de la table. Il y a aussi des notes que j'avais prises à l'époque. Quelque chose m'a toujours gêné dans cette histoire. Je ne sais pas

pourquoi ; peut-être parce que l'enchaînement des événements paraissait trop évident.

— Tu peux nous faire un résumé pour commencer, demanda l'adjudant-chef Delannoy. Après, si tu as le temps, on rentrera un peu dans le détail.

— D'accord. Mais vous pouvez peut-être d'abord me dire pourquoi cette affaire vous intéresse ?

— C'est vrai que l'on aurait pu commencer par là. Je suppose que tu as lu la presse et que tu es au courant de l'histoire de la disparue que l'on a retrouvée calcinée dans la fameuse clairière ?

— Tu parles ! Quand j'ai lu cette histoire, j'ai cru que je rajeunissais de vingt ans !

— Eh bien l'une des victimes d'il y a vingt-trois ans et notre victime d'aujourd'hui ont le même ADN. Alors tu comprends pourquoi on a envie de savoir comment l'enquête a été conduite à l'époque.

— Effectivement, c'est pas banal. Vous savez, dans cette enquête, c'est la première fois que l'on faisait appel à ce type d'analyses.

Après avoir resservi une tasse de café à ses deux visiteurs, Claude Henry attaqua son récit. Commenant par la première visite qu'il avait faite au château à la suite d'une plainte déposée contre le psychiatre qui aurait serré d'un peu trop près une de ses patientes mineure ; plainte finalement classée sans suite. Il poursuivit par le récit de l'accident au cours duquel une femme avait été tuée par un chauffard et son bébé retrouvé au bord de la route.

— La tenue de la femme nous avait paru bizarre. Son état physique également. Nous commençons à patauger dans la semoule, lorsque nous avons reçu une lettre anonyme nous demandant de nous intéresser au château et à ses curieux habitants. Officiellement, il s'agissait des patients d'un psy, mais c'était vraiment très particulier. Et le plus fort, c'est que personne parmi eux ne connaissait la femme renversée par la voiture alors qu'ils portaient la même tenue et que, physiquement, ils avaient tous l'air d'être aussi maigres. Il était aussi évident que le toubib et sa femme avaient sur ces gens une énorme influence. Ce qui n'a pas empêché une des femmes d'éclater en sanglots et de partir en courant quand elle a vu la photo de la morte. Notre religion était faite, si je peux parler de religion à propos d'une histoire de secte. Mais tout était en règle et il nous était difficile d'aller plus loin. Fort heureusement, quelques jours plus tard, la presse a sorti un article au vitriol sur le toubib, allant fouiller dans son passé, qui semblait particulièrement glauque. Le résultat a été immédiat : nous avons reçu plusieurs plaintes de parents des locataires du château.

L'ancien adjudant-chef poursuivit son récit qu'il acheva en expliquant dans quelles conditions avaient été retrouvés les corps brûlés dans la clairière.

— Je peux vous dire que ça a été le branle-bas de combat. D'ailleurs l'enquête a été confiée à la SR (Section de recherche) régionale. Notre rôle s'est borné à les épauler.

— Et tu as eu, à l'époque, connaissance des analyses ADN ?

— Oui. De l'ensemble de l'enquête d'ailleurs, puisque je suis resté sur le coup en appui à la SR. Ça m'était un peu sorti de la tête, mais j'ai repris mes notes après ton coup de fil. Une seconde...

Tout en parlant, Claude Henry avait saisi la chemise cartonnée qu'il avait posée sur ses genoux. Il fouilla un court instant et sortit une feuille de papier qu'il posa sur la table. Le dessin représentait la position des corps retrouvés dans la clairière.

— J'ai fait ce dessin à partir des photos qui avaient été prises sur place. Vous connaissez l'endroit puisque vous y avez découvert votre nouvelle victime... (Il pointa le doigt au milieu de la feuille...) Vous voyez, les corps étaient disposés en deux endroits distincts. D'abord le grand cercle, vingt corps plus cinq enfants. L'alignement des corps est tel que ce sont les têtes qui sont toutes au même niveau et qui forment le cercle extérieur. Ce grand cercle était situé exactement au centre du cratère. Les trois autres corps, alignés côte à côte, étaient presque au bord du cratère. Il s'agissait de trois adultes. La taille des corps nous a fait penser qu'il s'agissait d'un homme et de deux femmes. Les petits cercles que j'ai tracés aux pieds de chaque corps correspondent à leurs vêtements qui étaient roulés en boule.

— Étrange comme rituel, remarqua la commissaire Deligny.

— Pas plus que le reste, vous savez.

— Et je suppose que les marques de couleur que tu as faites sur les corps ont une signification, demanda l'adjudant-chef Delannoy en pointant le doigt sur la feuille.

— Oui. Les corps avec une croix noire sont ceux qui étaient tellement calcinés que le labo n'a pu procéder sur eux à aucun relevé. Vous pouvez voir que c'est le cas des trois qui étaient à part. Ce qui se comprend d'ailleurs, parce que le bord du cratère était beaucoup plus sec que le fond, ce qui fait qu'ils ont mieux brûlé. Les cercles rouges représentent les corps qui étaient posés sur des zones humides et qui n'ont brûlé qu'en partie. Même chose en ce qui concerne les tas de vêtements. Les croix noires correspondent à ceux qui étaient totalement calcinés, les cercles rouges à ceux qui n'avaient pas ou peu brûlé. Vous voyez que c'est encore le cas des trois corps à part. Les vêtements avaient été disposés suffisamment loin des pieds pour ne pas être atteints par les flammes. Dans le grand cercle, certains ont dû être atteints par l'essence qui avait servi à arroser les corps et qui a dû ruisseler jusqu'au fond du cratère, ce qui explique qu'ils étaient totalement cramés et inutilisables.

— D'après votre dessin, remarqua la commissaire Deligny, je ne vois pas de trace, c'est donc qu'il n'y a pas de vêtements aux pieds des enfants ? Parce que je suppose que les corps plus petits dans le grand cercle sont bien des corps d'enfants ?

— C'est un des points bizarres parmi d'autres. Pour le souvenir que j'en ai, il est possible que les enfants aussi aient eu leurs vêtements à leurs pieds. Mais comme ils étaient plus petits, ils se sont trouvés dans le bain d'essence, donc tout a brûlé. Parce que quand je parle de bain d'essence, ce n'est pas une exagération. Le nombre des jerrycans retrouvés montre qu'environ trois cents litres ont été utilisés.

Claude Henry se tut, se leva tout en prenant la cafetière et quitta la pièce. Il revint quelques instants plus tard, portant un plateau sur lequel étaient déposées de petites bouteilles de jus de fruits.

— Le café sera prêt dans cinq minutes, dit-il en posant le plateau sur la table basse. Si vous avez soif en attendant, servez-vous...

Tout en parlant, il était allé chercher trois verres dans le buffet situé à l'autre extrémité de la pièce, dans le coin salle à manger.

— Merci. Et maintenant, si nous en venions à la façon dont vous avez procédé pour les analyses ADN, demanda l'adjudant-chef Delannoy. Je crois me souvenir qu'à l'époque, ce n'était pas très courant.

— Les meurtres collectifs non plus, répliqua Claude Henry. En fait, la décision est venue de haut. À affaire exceptionnelle, méthodes exceptionnelles. Et je peux t'assurer que les grands moyens ont été utilisés. Il y a d'abord eu des prélèvements réalisés au château, notamment des cheveux sur les draps... Attends que je vérifie mes notes...

Il reprit le dossier qu'il avait posé à sa droite sur le canapé, en sortit quelques feuilles couvertes d'une écriture fine...

— Voilà. Dans l'espèce de dortoir à l'étage du château, il y avait vingt box servant de chambres. Un lit par box en général, sauf dans cinq où il y avait en plus un lit pour enfants. Il y avait des draps sur dix lits adultes et les cinq lits enfants. Sur tous, des prélèvements ont pu être faits... (Il remit la première feuille dans le dossier, regarda la suivante...) Dans une pièce au rez-de-chaussée, qu'on a baptisée « le lupanar du gourou », deux lits, occupés tous les deux et sur lesquels des prélèvements correspondant à deux femmes et un homme ont été réalisés. Ensuite, des prélèvements ont été effectués sur tous les corps qui les permettaient. Pour les autres, les analyses ont été faites à partir des vêtements retrouvés à leurs pieds.

L'ancien adjudant-chef Claude Henry poursuivit son récit de l'enquête, montrant qu'elle avait été conduite avec un soin particulier. Outre les analyses génétiques, tous les signes particuliers, soins dentaires, traces de fractures, avaient été relevés. De nombreuses familles s'étant manifestées pour

signaler la disparition d'un des leurs, il fut possible d'identifier vingt des vingt-huit victimes, dont trois des cinq enfants. Malgré toutes les recherches entreprises, six adultes et deux enfants ne purent être identifiés. On supposa que l'un des deux enfants était la fille de la femme tuée quelques jours plus tôt après avoir été, les enquêteurs en étaient persuadés, volontairement renversée par une voiture. Les vêtements aux pieds des trois corps retrouvés en dehors du cercle furent identifiés comme étant ceux du gourou, le docteur Antoine Carelli, de sa femme, Christine Carelli, et d'une femme inconnue.

— D'anciens adeptes, que nous avons retrouvés au cours de l'enquête, nous ont expliqué, poursuivit Claude Henry, que le fameux Carelli vivait dans un ménage à trois avec sa femme et une jeune favorite choisie parmi les nouvelles recrues de la secte, et qui changeait régulièrement.

— Avez-vous des précisions sur la dernière ? demanda la commissaire Florence Deligny. Parce qu'il se trouve que c'est elle dont nous avons retrouvé l'ADN. Avez-vous, par exemple, entendu parler d'une victime qui aurait pu avoir une sœur jumelle ?

— À vrai dire nous n'avons pas grand-chose sur elle ; quant à des jumeaux, jamais entendu parler. Les anciens adeptes de la secte qui sont venus témoigner étaient partis depuis déjà quelque temps et ils ne la connaissaient pas. Je vous ai dit que le gourou avait la réputation de renouveler souvent le cheptel... Pardon madame la commissaire... Mon vieux langage de l'époque où nous étions entre hommes...

La commissaire sourit. Il reprit son récit.

— Je me souviens que lors de notre dernière visite au château, c'était juste avant les événements, j'avais vu une jeune fille blonde, menue mais très jolie, qui suivait Carelli comme son ombre. Nous avons recherché parmi les femmes qui avaient fréquenté le foyer pour femmes battues, mais la description que j'en avais faite à l'époque n'avait rien dit aux deux femmes qui y travaillaient. Il faut dire que ces deux braves dames ne s'occupaient que des tâches ménagères et qu'elles n'avaient pratiquement aucun contact avec les pensionnaires.

— Et il n'y avait pas de registre des pensionnaires ?

— Tout a brûlé. La même nuit que l'assassinat collectif, le cabinet du docteur Carelli où devaient être tous les dossiers, puisqu'il n'y avait rien au foyer, est parti en fumée avec l'aide d'une forte dose d'essence qui avait d'ailleurs été en priorité versée sur les documents qu'il pouvait y avoir. Nous n'avons absolument rien trouvé de lisible. Tous les papiers qui étaient au château avaient également été brûlés dans la cheminée de la grande salle, là aussi après avoir été copieusement arrosés d'essence.

— Et cette femme, personne ne l'a réclamée ?

— Non. Toutes les familles qui étaient certaines qu'un de leurs proches était au château ont pu l'identifier grâce aux analyses faites sur les corps ou grâce aux fringues retrouvées à côté. Dans deux cas, si j'ai bonne mémoire, nous avons réalisé des prélèvements ADN sur les membres de la famille pour confirmer. Quant à ceux qui recherchaient des personnes disparues, mais sans être certains de leur présence dans la secte, les analyses ADN qui ont été pratiquées ne correspondaient pas à nos huit inconnus, dont les deux enfants.

— Si je comprends bien, reprit la commissaire après un long silence, un certain nombre de personnes ont été identifiées à partir d'objets, et non pas à partir de prélèvements réalisés sur les corps.

— C'est vrai. Et vous vous dites qu'il aurait pu y avoir substitution. Nous y avons pensé, croyez-le bien ; mais pour dix-huit des vingt personnes identifiées, nous avons pu comparer l'ADN des corps et celui relevé sur les vêtements. Pour les six adultes inconnus – je ne parle pas des enfants puisque nous n'avons rien pour vérifier – nous avons extrapolé en nous disant que ce qui était vrai pour les autres l'était pour eux aussi. Mais je suis bien d'accord que nous n'avons pas de certitude absolue... Pour revenir aux enfants, poursuivit-il, les prélèvements faits dans les chambres où il y avait un adulte et un enfant montraient tous que l'adulte était la mère de l'enfant.

— Pour résumer ce que vous venez de dire, reprit la commissaire Deligny, les vingt-huit morts de la clairière correspondraient aux vingt-huit personnes dont vous aviez pu vérifier l'ADN à partir de prélèvements effectués dans le château même... (Claude Henry eut un geste d'acquiescement...) On peut donc en conclure, même si nous ne pouvons pas avoir dans ce domaine de certitude absolue, que toutes les personnes présentes au château sont mortes. Pour dix-huit d'entre elles, la certitude est absolue, puisque des prélèvements ont pu être effectués sur les corps ; et deux de plus ont été identifiées grâce à des recoupements faits avec les membres de leur famille venus les réclamer.

— Tout à fait exact, madame la commissaire. Quant aux deux personnes dont l'identification a été confirmée bien que nous n'ayons pas pu pratiquer de prélèvements sur les corps, il s'agit du gourou, Antoine Carelli, et de sa femme Christine. Mais là, nous disposions d'un autre comparateur. Quand il était psychiatre dans la région parisienne, il avait été accusé de viol par une de ses patientes ; patiente qui avait même précisé que la femme du toubib participait. L'affaire n'a jamais abouti, puisque c'était parole contre parole, et que, à l'époque, la parole d'une femme fragile habituée des séjours en hôpitaux psychiatriques ne pesait pas beaucoup en face de celle d'un notable. Malgré tout, la jeune fille appartenant à une famille influente, des prélèvements avaient été réalisés sur le toubib et sa femme. Je ne sais pas pourquoi, parce que avant 1987, cette méthode n'était pratiquement pas utilisée. Un juge qui a voulu faire du zèle, peut-être. Nous ne nous sommes pas posé la question !

— Et pour revenir à notre victime, Marie-Claire Crescent, ou plutôt Marie-Claire Delalande puisqu'elle n'était pas mariée, bien que depuis dix ans elle et son compagnon aient essayé de faire croire le contraire, vous nous dites que la femme possédant le même ADN était très jeune.

— Pour le souvenir que j'en ai, et s'il s'agit bien de la jeune blonde que j'ai vue au château, oui. Je ne suis même pas certain qu'elle était majeure... (Il sembla réfléchir un moment, le regard levé vers le plafond comme s'il essayait de matérialiser une vieille image... Il reprit :) oui, elle ne devait pas avoir beaucoup plus de dix-huit ans.

— Donc l'âge pourrait parfaitement correspondre s'il s'agissait de la sœur jumelle de notre victime... La question étant toujours : pourquoi vingt-trois ans après a-t-elle été tuée dans les mêmes conditions alors que manifestement elle a cherché à cacher totalement son passé ? Voulait-elle fuir quelqu'un ? Avait-elle elle aussi fait partie de la secte et l'avait-elle quittée ? Mais vous venez de nous confirmer que tous les membres, gourou compris, étaient morts cette fameuse nuit. Une vengeance pour les avoir quittés semble donc totalement improbable, surtout aussi longtemps après !

Ils poursuivirent quelques instants encore leur conversation, mais l'ancien adjudant-chef ne pouvait plus rien leur apprendre. Les deux visiteurs se levèrent et remercièrent leurs hôtes.

— Tiens, dit l'adjudant-chef Claude Henry à son successeur en lui tendant le dossier cartonné dont il avait fermé la sangle. Je te le laisse. Tu trouveras peut-être des choses auxquelles je n'ai pas pensé. Tu me le rendras quand tu auras fini ton enquête ; je n'en ai pas vraiment besoin.

L'ancien gendarme raccompagna ses visiteurs jusque sur le trottoir, fit promettre à son jeune collègue de le tenir au courant, puis il rentra.

— Que comptez-vous faire maintenant, madame la commissaire ? demanda l'adjudant-chef Delannoy au moment où il s'apprêtait à monter dans sa voiture.

— D'abord revoir le mari et lui poser des questions que j'ai déjà dû lui poser dix fois... Non que je le soupçonne de quoi que soit, mais parce qu'à force de répondre, il repensera peut-être au petit détail qui lui est sorti de l'esprit et qui nous permettra d'avancer. Je lui ai demandé qu'il essaie de rassembler tous les objets qui auraient pu appartenir à sa femme avant leur rencontre. Il n'y a sûrement pas grand-chose à en tirer, mais de toute façon on n'a rien d'autre à se mettre sous la dent.

La commissaire Florence Deligny laissa sa voiture avec deux roues à cheval sur le trottoir, devant le pavillon de Pascal Crescent. Elle avait prévenu de sa visite quelques instants plus tôt et savait donc que l'homme était chez lui. Elle n'eut pas à sonner. Il devait l'attendre puisqu'il ouvrit la porte au moment où elle poussait le portail qui faisait face à l'entrée ouverte du garage.

— Entrez madame la commissaire, dit-il en s'effaçant pour la laisser passer. Je crois bien que j'ai trouvé quelque chose qui peut vous intéresser.

Il avait les traits un peu moins tirés que les jours précédents et semblait avoir retrouvé un peu de calme, mais ses paupières gonflées montraient à l'évidence qu'il avait peu dormi.

— Ce n'est pas grand-chose, poursuivit-il après qu'ils se furent installés sur les deux fauteuils encadrant une table basse sur laquelle était posée une vieille enveloppe. J'ai fouillé partout. C'est la première fois que je la voyais... Elle l'avait cachée dans l'armoire, sous ses sous-vêtements...

Il ouvrit l'enveloppe et tendit à la commissaire une vieille carte d'identité. Elle la saisit, la retourna. Elle datait de 1984, la photo représentait une très jeune fille. « Marie-Claire Delalande, née à Paris, dans le XIII^e arrondissement, le 21 juin 1967, demeurant avenue Parmentier dans le XI^e arrondissement. » Cette nouvelle adresse ne figurait pas sur la carte d'identité que la commissaire connaissait. Marie-Claire avait donc quarante-trois ans. La photo en noir et blanc montrait une jeune fille souriante, au visage encadré par des cheveux courts qui semblaient clairs, mais sans être vraiment blonds. La commissaire trouva que le dessin réalisé par ordinateur et supposé représenter la jeune femme à cet âge n'était pas très ressemblant.

— D'après les dernières photos que vous m'avez montrées, votre femme était blonde. C'était sa couleur naturelle ?

— Non. En fait elle était châtain très clair.

— Et, reprit la commissaire après avoir une nouvelle fois lu tout ce qui était indiqué sur la carte d'identité, vous n'avez jamais eu connaissance de cette vieille carte ? (L'homme souleva les épaules en un geste d'ignorance...) Et à part cette carte d'identité que vous ne connaissiez pas, avait-elle d'autres documents qu'elle utilisait ? Elle avait au moins un permis de conduire et une carte vitale !

— Oui, bien sûr, elle avait un permis. Elle l'a passé après notre rencontre. Je suppose qu'elle avait aussi une carte vitale, mais depuis que nous nous connaissons, elle n'a jamais vu un médecin. Par contre elle avait bien un numéro de sécurité sociale. Je peux facilement vous le donner...

Il se leva, passa dans la pièce voisine et revint quelques instants plus tard avec une feuille qu'il tendit à la commissaire.

— Merci. Pardonnez-moi, mais je vais peut-être vous poser des questions que d'autres vous ont posées avant moi. Peut-être même des questions que je vous ai déjà posées. D'abord, travaillait-elle ?

— Oui. Elle travaillait pour moi. Vous savez que je dirige une petite entreprise de conseils et vente en informatique. Je passe une grande partie de mon temps chez mes clients. Elle s'occupait des devis et de la facturation, à mi-temps. La plupart du temps d'ailleurs, elle travaillait à la maison. Vous savez, une bonne liaison Internet, ça peut souvent éviter de se déplacer.

— En fait, poursuivit la commissaire après avoir pris quelques notes sur le petit carnet qui était toujours au fond de son sac, vous ne savez rien d'elle. Si je me souviens bien ce que j'ai lu sur le premier rapport rédigé par mon équipe, c'est une sorte de deal que vous aviez passé entre vous ?

— Oui. Je sais simplement qu'il lui était arrivé quelque chose de grave. Quand elle était jeune, très jeune même, elle a été mariée quelque temps à une brute et elle s'est sauvée. C'est tout ce qu'elle m'a dit et elle m'a fait jurer que je ne chercherai pas à savoir tant qu'elle ne serait pas prête à tout me raconter. Vous savez que nous nous sommes rencontrés alors que tous deux nous tentions de nous libérer de l'alcool. Elle et moi avons plongé pour oublier. Elle, ce passé qui semblait si lourd à porter, moi le décès de ma première épouse. Nous avons, à force de volonté, réussi à oublier l'alcool. Alors je ne voulais pas raviver des souvenirs qui auraient pu la conduire une nouvelle fois dans la même

dérive. Je l'ai tout de suite accepté, notre couple est devenu solide, nous étions heureux ensemble... Très heureux même si l'on repense au chemin que nous avons parcouru. Je préférerais un mystère à une rechute... Et puis avec le temps, j'ai fini par oublier que j'ignorais son passé. Ce que je savais de notre présent me suffisait. Croyez-moi, quand on revient de l'enfer, on fait tout pour éviter d'y retomber.

— Elle ne vous a jamais parlé de ses parents, de sa famille ?

— Non. Elle m'a dit qu'un jour elle espérait qu'elle aurait le courage de tout me dire. C'était vrai pour la totalité de son passé, famille comprise.

Florence Deligny posa encore quelques questions dont elle connaissait déjà les réponses pour les avoir lues sur les différents rapports rédigés par ses hommes, ou pour les avoir elle-même entendues lors de précédentes rencontres. Pascal Crescent répéta ce qu'il avait déjà dit. Manifestement, il n'avait pas d'autres souvenirs enfouis.

— Je garde la carte d'identité, dit-elle en se levant. Je vous la rendrai plus tard.

Elle quitta l'homme, qui la raccompagna jusqu'au portail. Il cherchait manifestement à faire bonne figure, mais les efforts qu'il faisait pour ne pas craquer étaient de plus en plus visibles.

— Monsieur Crescent, dit-elle encore alors qu'elle lui serrait la main au moment de le quitter, n'hésitez pas à vous faire aider par un médecin. Je sais ce que c'est. Moi aussi j'ai perdu mon mari dans des circonstances tragiques et je peux vous assurer que sans cette aide, je ne sais pas comment j'aurais pu continuer à travailler et à m'occuper de ma fille... Pardonnez-moi de vous dire cela, mais un médecin vaut mieux que l'alcool... Bien mieux !

— Je sais, madame la commissaire... Je sais !

De retour au commissariat, Florence Deligny appela le juge chargé de l'enquête sur la mort de Marie-Claire Crescent... Ou plutôt Marie-Claire Delalande.

— Monsieur le juge, dans les cinq minutes je vous envoie par e-mail une photocopie de la carte d'identité de la victime, avec son lieu de naissance et son adresse quand elle avait dix-huit ans, ainsi que son numéro INSEE. Il faut les faire parler.

— J'attends et je fais aussitôt le nécessaire. Il est bien évident que c'est en fouillant son passé, et uniquement en fouillant ce passé, que nous avons une petite chance de comprendre pourquoi elle a été enlevée, séquestrée sans nourriture, et assassinée de cette façon.

— Il serait également utile, monsieur le juge, de retrouver tout ce qui a été officiellement fait au moment de la découverte de la mort collective des membres de la secte. Les lointains souvenirs de l'adjudant-chef Henry m'ont été très utiles, mais j'ai quand même besoin de beaucoup plus de précisions. Entre autres, il faut que j'aie tous les rapports concernant l'identification, ou la non-identification, des corps.

Le juge promit là aussi de faire diligence.

Il y avait près d'une semaine que la commissaire Deligny avait fait parvenir au juge la copie de la carte d'identité de Marie-Claire Delalande ; juge qui avait été par ailleurs très efficace, puisque dès le lendemain, elle avait eu accès aux volumineux dossiers qui avaient été constitués vingt-trois ans plus tôt. Elle les avait épluchés avec soin, à plusieurs reprises, se concentrant particulièrement sur les adeptes qui avaient été identifiés. Elle se rendit très vite compte qu'ils étaient, majoritairement, originaires de la région, ou de l'Île-de-France pour les plus anciens d'entre eux. Tous étaient, ou des patients du docteur Carelli, ou des femmes, il s'agissait surtout des femmes avec enfant, qui avaient séjourné dans le centre d'accueil pour femmes battues que dirigeait sa femme Christine.

Sur les dix-huit personnes formellement identifiées, douze étaient des femmes. Le gourou, sa femme, et celle qui pouvait être sa maîtresse, et dont l'ADN était le même que celui de Marie-Claire

Delalande, avaient été reconnus à partir des prélèvements effectués sur les vêtements, et par le fait qu'ils correspondaient à ceux réalisés au château. Les relevés effectués sur les lits vraisemblablement occupés par des enfants avaient permis de faire pour deux d'entre eux des comparaisons correspondant à deux des femmes identifiées et à deux des familles qui s'étaient manifestées. Rien de plus donc que les souvenirs évoqués par l'adjudant-chef Claude Henry.

Les analyses effectuées à l'époque avaient également permis de découvrir que les adeptes, avant d'être brûlés, avaient été empoisonnés au moyen d'un puissant anesthésique, comparable à celui utilisé par les vétérinaires pour euthanasier les animaux. Il n'avait par contre pas été possible de déterminer l'origine de l'énorme quantité d'essence utilisée ; mais les enquêteurs étaient arrivés à la conclusion qu'il avait suffi de faire quatre ou cinq fois le plein des réservoirs des deux grosses voitures du couple, et de les siphonner, pour retrouver une quantité équivalente.

Son téléphone portable sonna alors qu'elle lisait les procès-verbaux des auditions d'anciens adeptes, qui expliquaient dans le détail ce qu'était le « culte d'Aton » pratiqué au château, et comment ils étaient abrutis de travail et de privations. Tous racontaient aussi comment ils avaient fait don, d'abord de petites sommes, puis peu à peu de tout ce qu'ils possédaient. Les comportements pervers du gourou et de sa femme légitime envers les plus jeunes femmes résidant au château étaient également décrits avec force détails. Il semblait bien à la lecture des rapports que le couple avait inventé cette religion de la renaissance du soleil dans le double but de s'enrichir et d'assouvir sa perversité.

Florence Deligny eut du mal à retrouver le téléphone enfoui au fond de son sac, y parvint seulement après la fin de la sonnerie. Le nom du juge s'affichait sur l'écran pas encore éteint. Elle le rappela.

— Bonjour madame la commissaire, dit-il après avoir décroché à la première sonnerie. Je m'apprêtais à vous laisser un message. Je viens d'avoir les premiers résultats de la commission rogatoire que j'avais lancée sur Paris. Je pense que vous serez heureuse d'apprendre que nous avons bien retrouvé Marie-Claire Delalande sur le registre des naissances du XIII^e arrondissement. Quant à ses parents, Georges et Christiane Delalande, ils habitent toujours à l'adresse indiquée sur la carte, avenue Parmentier.

— Excellente nouvelle, monsieur le juge.

— Mais qui garde sa part d'ombre, puisque je peux également vous préciser que Marie-Claire Delalande n'a pas de sœur jumelle. Elle n'a d'ailleurs ni frère ni sœur. Je me rends à Paris demain matin pour entendre les parents. Je suppose que vous avez envie d'être du voyage ? Alors je vous donne rendez-vous demain matin à la gare pour le train de 6 hres 15. Nous avons rendez-vous à dix heures, nous pourrons donc sans mal revenir par le train de l'après-midi.

— Vous avez déjà eu des contacts avec eux ?

— Oui. Je les ai appelés ce matin. Je ne vais pas vous faire languir plus longtemps, madame la commissaire. Marie-Claire Delalande s'est mariée à l'âge de dix-huit ans, contre l'avis de ses parents, avec un certain Roberto Cachili, qui avait dix ans de plus qu'elle, et qu'ils m'ont présenté comme étant un bellâtre prétentieux. Trois mois après ce mariage, il s'est tué dans un accident de voiture, et Marie-Claire a fait une grosse dépression. Son psychiatre était un certain docteur Antoine Carelli... Non, ne touchez pas, madame la commissaire, j'ai eu la même réaction que vous... Il l'avait déjà suivie lorsqu'elle était adolescente, une adolescence difficile m'ont dit les parents. Elle avait fugué dès l'âge de seize ans pour partir avec un type présenté lui aussi comme peu recommandable. Comme elle était mineure, les parents ont réglé le problème et l'ont fait suivre par ce psychiatre. Au moment de cette nouvelle dépression, Carelli avait déjà quitté Paris mais elle a pu le retrouver facilement. Elle a alors annoncé à ses parents qu'elle allait passer quelque temps dans une maison de repos appartenant à son psy puis, très vite, elle leur a envoyé une autre lettre expliquant qu'elle voulait reconstruire sa vie en tenant un trait définitif sur tout son passé et qu'il était inutile de chercher à la revoir. Le père avait des relations, il a ameuté tous azimuts, mais la fille a confirmé qu'elle refusait qu'on la

recherche... Et comme elle était majeure...

— Et les parents n'ont pas été alertés quand ils ont connu l'affaire de la secte ? Je suppose qu'ils savaient quand même où se trouvait leur fille ?

— Bien sûr qu'ils le savaient. Sauf que le père, qui était militaire, est parti en Nouvelle Calédonie et que les informations ne sont pas allées jusque là bas. Ils m'ont dit avoir à plusieurs reprises, au début, écrit à leur fille, et comme ils n'avaient pas de réponse ils ont abandonné.

— Et depuis plus de vingt ans qu'ils étaient sans nouvelle, ils n'ont pas cherché à en savoir plus ?

— Le père, que j'ai eu au téléphone, m'a l'air particulièrement rigide. La fille ne marchait pas droit, tant pis pour elle, il a fait une croix dessus.

— Et sa réaction quand il a appris les circonstances de sa mort ?

— Il n'en sait rien. Je lui ai juste dit que je souhaitais les rencontrer pour une affaire concernant leur fille, affaire qui intéressait la justice. Il a bien sûr insisté mais il a fini par comprendre que je n'en dirais pas plus au téléphone et il a accepté de me recevoir demain.

Le juge retrouva la commissaire Florence Deligny dans le hall de la gare. Elle était arrivée quelques minutes avant lui et avait eu le temps d'acheter le journal local. Ils compostèrent leurs billets et s'installèrent à l'avant du TER, juste derrière la cabine du conducteur. Quelques voyageurs aux yeux encore ensommeillés avaient déjà pris place. Certains lisaient le journal, d'autres, la tête appuyée contre le dossier, les yeux fermés, essayaient de replonger dans un sommeil trop tôt interrompu.

Le lent voyage commença à l'heure. Un peu plus d'une heure et demie pour atteindre Vierzon et son quai balayé par le vent sur lequel il allait falloir attendre le train venant de Limoges.

— Ne vous gênez pas pour moi, dit le juge tout de suite après le départ en montrant du regard le journal que la commissaire avait posé sur le siège voisin du sien. Je vais essayer de somnoler un peu. Je suis incapable pour l'instant de tenir une conversation, alors si vous avez envie de lire !

Florence Deligny saisit son journal alors que, se calant du mieux qu'il put contre le dossier de son siège, le juge fermait les yeux et se croisait les bras sur la poitrine. La première page du journal était barrée par un gros titre annonçant la nomination du nouveau gouvernement. Une photo d'Aung San Suu Kyi, dont l'assignation à résidence en Birmanie venait d'être levée, invitait à lire un article de fond en page intérieure. Les pages locales faisaient une large place à la prochaine visite dans le département du président de la République et revenaient sur les jugements hebdomadaires des toujours trop nombreuses conduites sous l'emprise de l'alcool. Elle se força à lire plus qu'elle ne l'aurait fait si elle avait été chez elle ou à son bureau, mais il fallait bien meubler le temps.

À chaque arrêt dans l'une des petites gares émaillant le parcours, deux ou trois nouveaux voyageurs montaient dans la rame. Vierzon, enfin. Le juge ouvrit les yeux, s'étira et, sans un mot, se leva pour prendre son manteau qu'il avait posé sur le porte-bagages au-dessus de sa tête. Comme d'habitude, le quai était balayé par un courant d'air glacial. Col remonté, Florence Deligny suivit la foule et descendit l'escalier menant au passage souterrain. Le juge, qui avait pris quelques mètres d'avance sur elle, regardait la composition du train sur le panneau lumineux situé au milieu du quai.

— Nous sommes dans la voiture de tête, dit-il d'une voix que l'on prend pour faire des confidences, lorsque la commissaire arriva près de lui.

Sans attendre de réponse, il avança sur le quai. Florence Deligny le suivit. Ils passèrent une dizaine de minutes, frigorifiés, avant que le train soit annoncé. Les sièges du Téoz étaient heureusement nettement plus confortables que ceux du TER qui les avait ballottés entre Montluçon et Vierzon.

— Si le cœur vous en dit... (Florence Deligny tendit au juge le journal qu'elle avait glissé dans une poche extérieure de son sac...) Je vais essayer à mon tour de somnoler un peu.

Elle s'endormit très vite. La première chose qu'elle vit en se réveillant fut un avion en approche de la piste d'Orly. Elle avait donc dormi plus d'une heure. Vingt minutes plus tard, le train s'immobilisait en gare de Paris-Austerlitz..

— Puisqu'il fait beau, dit le juge lorsqu'ils commencèrent à marcher sur le quai, je vous propose de prendre le métro jusqu'à Bastille et de terminer à pied. Il n'y a qu'une dizaine de minutes de marche pour atteindre le commissariat du XI^e où nous attendent les parents de Marie-Claire Delalande.

— Excellente idée, répliqua la commissaire qui fit un gros effort pour retenir un sourire tant elle n'imaginait pas que le juge puisse être un adepte de la marche à pied.

S'il aimait marcher, le juge, manifestement, n'aimait pas les escaliers. Si elle avait été seule, Florence Deligny aurait couru pour attraper la rame qui entrait en gare alors qu'ils étaient à mi-hauteur. Elle ne put que calquer ses pas sur ceux de son compagnon et regarder en arrivant sur le quai le feu arrière de la dernière voiture qui quittait la gare. Dans les couloirs de la station Bastille, elle se demanda pourquoi le juge avait décidé de marcher tant cet exercice ne semblait pas lui correspondre. Elle en arriva à la conclusion qu'il faisait preuve de radinerie et n'avait tout simplement pas l'intention de mettre le coût d'un taxi sur sa note de frais. Elle suivit, résignée, se forçant à marcher lentement.

L'estimation de dix minutes de parcours annoncée par le juge se transforma en vingt minutes, tant il marchait lentement au goût de Florence Deligny qui était, elle, une véritable adepte de la marche et de la course à pied. Même si l'air n'était pas aussi pur que celui qu'elle respirait sur le chemin piétonnier Montluçon-Néris qu'elle parcourait chaque dimanche matin, la marche lui fit du bien, finissant de la tirer de sa léthargie matinale. Ils s'arrêtèrent à quelques pas du commissariat pour prendre un café.

Les parents de Marie-Claire Delalande attendaient dans une salle de réunion du commissariat. Deux gobelets de café vides étaient posés sur la table devant eux.

Cheveux gris coupés très court, sourcils en broussaille sur des arcades proéminentes, nez épaté de boxeur, lèvres minces et pincées, l'homme, au premier regard, n'attirait pas la sympathie. Il portait une veste de velours marron sur un pull à col roulé. Il avait les bras croisés sur la poitrine et regardait fixement droit devant lui. La femme, très effacée, semblait inexistante à ses côtés. Ses mains étaient croisées sur son sac posé sur ses genoux. Ses cheveux blancs étaient remontés en un chignon qui lui dégagait la nuque. Tout était gris en elle, cheveux comme vêtements. Ils se levèrent en un même geste lorsque le juge et la commissaire pénétrèrent dans le bureau. L'homme faisait une tête de plus que sa femme, impression encore accentuée par le fait qu'elle semblait voutée alors qu'il se tenait comme s'il était au garde-à-vous. Après les présentations, il accepta un second café. Tous prirent place autour de la table.

— Madame, monsieur, commença le juge qui semblait chercher ses mots, si j'ai tenu à vous rencontrer, c'est d'abord pour vous annoncer une terrible nouvelle... (À ces mots, la femme sembla se recroqueviller un peu plus sur elle-même alors que l'homme restait droit et stoïque...) Je suis au regret, poursuivit le juge, de devoir vous annoncer le décès de votre fille Marie-Claire...

— Ce n'est pas vraiment une surprise, répliqua l'homme d'une voix cassante, sans se départir de sa rigidité, tandis que la femme portait ses deux mains jointes devant sa bouche et éclatait en sanglots. Nous sommes sans nouvelles d'elle depuis plus de vingt ans, poursuivit-il après un rapide regard vers sa femme, et compte tenu de la vie qu'elle avait choisi de mener et des fréquentations qu'elle a toujours eues, cette nouvelle n'a rien d'étonnant. C'est arrivé quand et comment ?

— C'est ce que nous cherchons à savoir, répondit la commissaire Florence Deligny avant que le juge ait eu le temps de préparer sa réponse.

L'homme lui déplaisait profondément et elle n'avait pas l'intention de perdre son temps avec les précautions oratoires du juge.

— Vous me dites qu'elle est morte. Vous devriez quand même savoir comment ?

— Comment, je le sais, cher monsieur. Son corps a été arrosé d'essence et brûlé. Nous l'avons retrouvé dans une clairière. Seulement, je ne sais pas encore si elle a été tuée il y a deux mois ou il y a vingt-trois ans...

Elle regarda l'homme dont le visage figé depuis leur entrée dans la pièce montra enfin quelques signes d'incompréhension. Elle poursuivit après un long silence :

— Il y a vingt-trois ans tous les membres de la secte au sein de laquelle votre fille vivait sont morts, dans un suicide ou un assassinat collectif.

— Notre fille était dans une secte ? demanda la femme d'une voix à peine audible.

— Vous connaissiez le docteur Carelli, reprit le juge ?

— Oui. Il était son psychiatre lorsqu'elle était adolescente, répliqua l'homme d'une voix toujours aussi cassante. Et quand le... L'individu avec lequel elle avait décidé de partir s'est tué, elle a fait une dépression nerveuse et elle l'a retrouvé je ne sais comment. Elle ne voulait être soignée que par lui, alors qu'à mes yeux il n'avait aucune compétence. Il l'a entraînée dans je ne sais quel centre de soin en province. J'ai tout fait pour m'y opposer, et quand elle nous a dit qu'elle ne voulait plus nous voir, j'ai remué ciel et terre pour la sortir de là. Mais la loi est tellement bien faite qu'un charlatan a plus de poids qu'un père, et que la parole d'une gamine dérangée est prise pour argent content. Ensuite, nous sommes partis en Nouvelle-Calédonie où nous sommes restés trois ans. Au début nous avons écrit...

— Vous aviez l'adresse du château ?

— Bien sûr. J'avais mené mon enquête. Les gendarmes du coin m'avaient d'ailleurs beaucoup aidé, mais la loi est la loi ; et puisque notre fille avait décidé de ne plus nous voir et qu'elle l'avait précisé au gendarme qu'elle avait rencontré chez son psy, je n'avais plus rien à dire...

Il se tut un long moment mais tout dans son attitude montrait qu'il souhaitait encore rajouter quelque chose. Il reprit :

— Le château était une secte ? Les gendarmes ne m'ont jamais parlé de ça !

— Peut-être, poursuivit Florence Deligny, qu'à l'époque, ces soupçons n'existaient pas encore. Mais oui, c'était une secte dont les gourous étaient le docteur Carelli et sa femme. En fait derrière un prétendu culte supposé se rapprocher des anciens Égyptiens, il se contentait de piquer le pognon de ses adeptes et d'assouvir des penchants sexuels peu avouables.

— Vous voulez dire que Marie-Claire... (La voix de la femme n'était qu'un murmure.)

— Nous ne savons pas, madame, répondit le juge après un regard vers la commissaire montrant qu'il souhaitait poursuivre. L'enquête a juste fait état de quelques cas. Mais pour ce qui concerne l'appropriation des biens des patients, la chose a été largement prouvée... Mais dites-moi. Je suppose que vous n'avez pas eu de réponses à vos courriers ? (L'homme hochait la tête...) Alors, qu'avez-vous fait à votre retour en France ?

— Rien. (La voix de l'homme était toujours aussi cassante...) J'avais tiré un trait. Elle nous avait rejetés, soit. Si un jour elle avait envie de revenir, elle savait où nous trouver. Et au bout de quelques années, pour moi, j'ai considéré qu'elle était morte. Voilà !

— Nous n'aurions jamais dû l'abandonner, murmura la femme dans un souffle. Si nous avions continué à nous intéresser à elle, elle serait peut-être toujours en vie... Je m'en veux...

Les sanglots de la femme redoublèrent. L'homme, enfermé dans ses certitudes, ne tourna même pas la tête vers elle, se contentant de crisper la mâchoire. Le silence devint pesant, seulement interrompu par les gémissements de la femme, qu'elle s'efforçait de contenir derrière son mouchoir pressé contre ses lèvres. Le juge regarda la commissaire, comme s'il lui demandait de poursuivre, lui-même semblant incapable de trouver les mots. Ce fut l'homme qui rompit le silence.

— Vous avez dit tout à l'heure que vous ne saviez pas si notre fille était morte il y a deux mois ou il y a vingt-trois ans. Je pense que ça mérite une explication.

Comme soulagé de ne pas avoir à prendre l'initiative et d'avoir seulement à répondre à des

questions, le juge raconta dans le détail la disparition de Marie-Claire Delalande, puis la découverte du corps dans la clairière avant de venir à l'histoire de la disparition de la secte.

— Notre problème, termina le juge, c'est que l'empreinte ADN de votre fille, prélevée chez elle et sur le corps retrouvé il y a deux mois, est la même que l'une de celles retrouvées il y a vingt-trois ans tant dans le château que sur l'un des corps carbonisés. Or, vous savez comme moi que c'est absolument impossible, sauf si nous avons affaire à de vrais jumeaux, ce qui en l'occurrence n'est pas le cas.

— Si vous avez retrouvé deux empreintes identiques, c'est qu'il y a une explication !

— En fait, expliqua la commissaire Florence Deligny, il n'y a qu'une explication possible. Les analyses pratiquées après la mort collective des membres de la secte l'ont été en général à partir de prélèvements effectués sur les corps, sauf pour certains d'entre eux qui étaient trop brûlés pour que ce soit possible. Souvenez-vous que nous étions en 1987 et qu'à l'époque cette technique en était encore à ses balbutiements. Pour les corps non identifiables, les analyses ont été réalisées à partir des vêtements déposés aux pieds des victimes ; et comme corps et vêtements correspondaient chaque fois lors d'une double analyse, les enquêteurs de l'époque en ont conclu que ce fait était vrai dans tous les cas. Pour ce qui nous préoccupe, c'est-à-dire votre fille, on peut supposer que les vêtements étaient bien les siens, mais pas le corps. Je ne vois pas d'autre explication et je suis incapable de vous apporter la moindre raison à cette substitution ; mais le fait est que votre fille n'est pas morte en 1987, mais il y a deux mois.

— Et si je comprends bien, elle a été tuée comme les autres ?

— Exactement. On a voulu... Je dis « on » par facilité, on a voulu nous faire croire que votre fille était morte en août 1987. Personne ne sait ce qu'elle a fait pendant les huit années qui ont suivi ; et on la retrouve alors qu'elle fréquentait les Alcooliques anonymes. Ensuite, pendant quinze ans, elle a vécu sous sa véritable identité, avant de disparaître brusquement et de subir le même sort que les adeptes de la secte.

Un très long silence s'installa. Le juge et la commissaire avaient achevé leur récit, la femme pleurait en silence et il était à peu près certain qu'elle n'avait pas entendu ce que Florence Deligny venait de dire. Le père, lui, le regard dur, la bouche pincée, semblait assimiler tout ce qu'il venait d'apprendre. En quelques minutes, après vingt-cinq ans de silence, il comprenait que sa fille appartenait à une secte et qu'elle était morte deux fois. Il leva les mains, se frotta les yeux, et pour la première fois depuis le début de l'entretien ses traits semblèrent se détendre. Il s'appuya contre le dossier de la chaise, leva les yeux vers le plafond et respira profondément. La commissaire crut discerner un léger tremblement au coin des lèvres mais l'homme se maîtrisa très vite et son visage retrouva sa rigidité.

— Où est le corps s'il vous plaît ? demanda-t-il soudain d'une voix beaucoup plus faible dans laquelle perçait une touche d'émotion. Quoi qu'il ait pu se passer, nous lui devons une sépulture digne.

— Elle est à l'institut médico-légal. Je vais vous donner les coordonnées de son mari, ou du moins de celui qui était son compagnon depuis dix ans, puisqu'ils n'étaient pas officiellement mariés.

— Merci, madame la commissaire. Et que sont devenus les deux gourous de la secte ?

— Ils sont morts avec les autres.

— Vous en êtes certaine ? Parce que le cas de ma fille a pu se reproduire pour d'autres puisque vous venez de me dire que plusieurs corps n'étaient pas identifiables. Était-ce le cas de ce Carelli ?

— Je suis incapable de vous répondre, dit la commissaire en écartant les mains en signe d'impuissance. Pour l'instant, nous nous sommes simplement préoccupés du cas de votre fille et je ne connais pas les noms des autres victimes identifiées seulement à partir de leurs vêtements. Et ce que je viens de vous dire n'est qu'une hypothèse, certes la seule à mes yeux qui soit plausible, mais ce

n'est qu'une hypothèse. Par contre, soyez assurés que nous ferons tout pour trouver une réponse à ce mystère.

— Je compte sur vous... Bien sûr, nous n'avions pas de nouvelles de Marie-Claire depuis vingt-cinq ans, et je n'avais rien fait pour la retrouver... Plus par orgueil que... En fait, uniquement par orgueil, parce qu'elle m'avait tenu tête et avait toujours décidé de sa vie sans se préoccuper de ce que je pouvais dire... Mais c'était notre fille unique... Et je ne supporterais pas que celui qui l'a tuée reste impuni.

— Nous ne supportons jamais qu'un coupable reste impuni !

Les tremblements s'accrochèrent aux commissures des lèvres de l'homme. On sentait qu'il faisait un effort surhumain pour ne pas craquer. Malgré ce qu'il venait de dire, malgré les quelques mots qui avaient enfin traversé la cuirasse, on sentait que l'orgueil était encore le plus fort. Florence Deligny se surprit à le plaindre. Il ne pouvait ignorer que s'il avait été plus ouvert, sa fille ne serait peut-être pas morte. Florence Deligny sortit de son sac une de ses cartes de visite au dos de laquelle elle inscrivit l'adresse et le numéro de téléphone de Pascal Crescent. Elle la posa sur la table et la fit glisser vers l'homme qui se pencha pour la saisir et la lire rapidement avant de la glisser dans la poche de poitrine de sa veste avec un hochement de tête qui se voulait un remerciement.

La commissaire Deligny refermait son sac, lorsqu'elle se ravisa. Elle saisit une enveloppe qu'elle posa sur la table devant elle. Elle l'ouvrit et en sortit une photo.

— C'est une photo de votre fille prise il y a moins d'un an, dans son jardin.

Elle se pencha au-dessus de la table pour la tendre à l'homme qui la saisit. Quand son visage se rapprocha, elle crut voir que les coins de ses yeux étaient humides.

L'homme s'appuya contre le dossier de sa chaise et inclina la photo pour qu'elle reflète la lumière du plafonnier. Avec des gestes d'une lenteur extrême, sa femme releva la tête et s'approcha de lui. Son regard semblait vide, à tel point que Florence Deligny se demanda si elle voyait vraiment ce qu'elle regardait. L'homme resta un long moment immobile, les yeux braqués sur la photo qu'il tenait à deux mains. Il recherchait dans les traits récents ceux de sa fille disparue depuis si longtemps. Il fronça soudain les sourcils, rapprocha la photo de ses yeux, l'examina, longuement, puis il releva la tête et fixa la commissaire Deligny. Il lui tendit la photo. Elle le regarda d'un air interrogateur.

— Cette photo n'est pas celle de ma fille.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis que la femme représentée sur cette photo n'est pas ma fille... (Il posa le cliché sur la table, le retournant pour que la commissaire puisse le voir dans le bon sens, puis posa son doigt près de l'œil gauche.) Marie-Claire avait à l'extérieur de l'œil une cicatrice qui courait jusqu'au milieu de la tempe, cette femme n'en a pas. Et puis je veux bien admettre que les couleurs ne soient pas très fidèles, mais elle avait les yeux très sombres. Un marron très foncé ; or cette femme a les yeux bleus.

Florence Deligny reprit la photo, l'approcha de ses yeux puis la tendit au juge qui avait l'air aussi ahuri qu'elle. Ils se regardèrent longuement, ne sachant que dire. La commissaire, la première, retrouva ses esprits. Elle prit le temps de glisser la photo dans l'enveloppe qui était restée devant elle, mit le tout dans son sac, regarda le couple assis face à elle.

— Je ne comprends vraiment pas... Elle aurait pu subir une opération de chirurgie esthétique...

— Et porter des lentilles de couleur, l'interrompt l'homme. J'ai mentionné ces deux éléments, les yeux et la cicatrice ; mais rien dans cette photo ne me rappelle le souvenir de Marie-Claire. Le plus simple est que vous procédiez sur nous à un prélèvement de salive, comme ça il n'y aura plus de doute... (Il s'interrompt. Son regard se durcit lorsqu'il le posa sur la commissaire...) Ainsi, nous ne savons toujours pas si Marie-Claire est morte ou vivante.

Chapitre 13 : août 1987

L'adjudant Martine Durin enveloppa le bébé dans une grande serviette-éponge et le coucha sur le canapé du salon sur lequel elle avait préalablement déposé le panier dans lequel étaient rangés tous les produits qu'elle utilisait pour son propre fils, qui devait avoir à peu près le même âge que le petit garçon. Puisqu'elle et son mari, également gendarme, avaient été appelés tous les deux sur deux affaires différentes au cours de la nuit, son fils dormait, comme cela lui arrivait souvent, chez leur voisine de palier.

Quelques heures plus tôt, elle était dans la première voiture de gendarmerie qui était arrivée sur les lieux de l'accident. Elle était tout de suite allée vers la voiture des témoins, stationnée quelques mètres derrière la couverture qui cachait le corps de la victime. Les pompiers, arrivés sur les lieux quelques secondes après elle, n'avaient pu que constater le décès. Il suffisait d'ailleurs de regarder le corps disloqué pour ne pas se faire d'illusion. Le choc avait dû être d'une incroyable violence.

Sur ordre du capitaine Ortega, qui était arrivé quelques minutes plus tard, Martine Durin était repartie vers la brigade, portant le bébé qui, lors de son arrivée, dormait, enveloppé dans une couverture, sur le siège arrière de la voiture des témoins. La femme était assise près de lui. Un médecin, prévenu par le capitaine, attendait à la brigade. Il examina longuement l'enfant, qui ne présentait aucune blessure, et demanda une ambulance pour le transporter à l'hôpital de Montluçon, à une trentaine de kilomètres, en vue d'exams plus complets. En attendant, Martine Durin avait pris la décision de donner un bain au bébé, de lui mettre des vêtements propres, et de le faire manger. Il se laissa faire, en silence. Il ne pleura pas, mais jamais le moindre sourire ne vint éclairer son visage.

Sa première joie fut de se retrouver dans la petite baignoire avec le bateau et le canard du fils de l'adjudant. Pendant qu'il s'amusait à plonger le canard au fond de l'eau et à le lâcher pour le regarder bondir au-dessus de la mousse du bain, il prononça deux mots, toujours les mêmes : « maman » et « naïs ». Martine, habituée aux longues conversations de son fils de deux ans, trouva que le langage de l'enfant était très peu développé. Il semblait par contre particulièrement curieux, observant avec une grande attention tout ce qui se passait autour de lui.

Après l'avoir séché, elle retourna dans la salle de bains et le posa sur la balance qu'elle fit glisser de sous le lavabo. Alors qu'il semblait avoir à peu près le même âge, il pesait deux kilos de moins que son fils. Il n'était pas vraiment maigre mais semblait malgré tout fluet. Après lui avoir passé un pyjama de son fils, le jeune garçon avala goulûment un petit pot de poulet et purée de légumes, fit la grimace devant le yaourt, même après que Martine l'eut complété d'une bonne dose de sucre en poudre, et se jeta littéralement sur la compote de pommes.

Le tenant par la main, elle le fit marcher puis le lâcha, gardant ses mains écartées, prête à le retenir s'il tombait. Il avançait avec hésitation. Ce manque d'assurance associé à un vocabulaire plus que limité convainquirent très vite la jeune femme que le bébé n'avait pas, jusqu'alors, vécu dans un milieu « normal ». Moins d'une heure après son arrivée, elle redescendit à la brigade, portant le petit garçon dans ses bras. L'ambulance venait d'arriver lorsqu'elle pénétra dans la salle de réunion. Une infirmière attendait. Martine lui confia le bébé qui, repu, venait de s'endormir. Elle sortit, regarda avec beaucoup de tristesse l'ambulance qui partait, se promettant d'appeler l'hôpital dès le lendemain.

Les premiers indices glanés par les gendarmes sur le lieu de l'accident étaient plutôt maigres, même s'ils laissaient une porte ouverte à la poursuite de l'enquête. Les deux témoins avaient été formels sur ce qu'ils avaient vu : à la sortie du virage, ils avaient aperçu, loin devant eux, les feux arrière d'une voiture dont la portière droite était ouverte. Ils en étaient certains parce que la portière était éclairée par la lumière intérieure de la voiture. Ils avaient simplement l'impression qu'elle était de couleur sombre et plutôt de grande taille. « La forme découpée par la lumière quand la portière

était ouverte faisait penser à un break », avait dit l'homme. Aussitôt après leur entrée dans la ligne droite, ils avaient vu quelqu'un dont la silhouette était celle d'une femme, qui venait de l'avant et grimpait précipitamment, puis la voiture avait démarré avant même que la portière soit refermée, en trombe autant qu'ils avaient pu en juger. Ils étaient sûrs que la femme venait de l'avant parce que jusqu'au moment où elle était montée dans la voiture, elle était en partie cachée par la portière ouverte. Les feux arrière de la voiture disparaissaient dans le virage suivant, au moment où le témoin avait aperçu une masse blanche sur le bord de la route. Il avait ralenti, intrigué, et avait très vite compris qu'il s'agissait d'un corps. Ils s'étaient arrêtés, avaient immédiatement constaté que la femme était morte puis avaient entendu les cris du bébé. « La personne que l'on a vue monter dans la voiture en catastrophe venait de l'avant, donc de l'endroit où était le petit garçon ; mais je suis incapable de dire si, au moment où elle nous a vus, elle y allait ou elle revenait », avait encore précisé l'homme.

Après le départ des témoins, les gendarmes avaient inspecté avec minutie le bord de la route et avaient découvert des morceaux de verre. Certains, les plus petits, étaient de couleur orange, les autres, les plus gros et les plus nombreux, non teintés. Ce pouvait être ceux d'un phare et d'un clignotant. Leur position par rapport au corps montrait qu'ils provenaient très vraisemblablement de la voiture responsable. Il n'y avait par contre aucune trace de freinage. La victime était vêtue d'une robe blanche, en coton de mauvaise qualité, qui semblait être de fabrication artisanale, et qui en tout cas ne portait aucune étiquette. Ses espadrilles étaient, elles, d'un modèle très courant. Elle n'avait aucun papier sur elle. Le bébé, quant à lui, était vêtu d'un pyjama trop grand et était enveloppé dans une couverture, avec l'un et l'autre une étiquette, mais ne présentant aucun signe particulier. Il serait peut-être, malgré tout, possible de remonter aux magasins dans lesquels ils avaient été achetés.

Dès le lendemain matin, le capitaine Ortega, après une longue conversation téléphonique avec le procureur, donna à ses équipes les instructions classiques en de telles circonstances. Une première équipe allait retourner sur les lieux pour essayer, sans grande illusion mais rien ne devait être négligé, de relever des indices qui n'auraient pas été vus pendant la nuit. Une autre allait faire le tour de tous les garages, ou stations-service, du territoire de la brigade, tandis qu'un avis de recherche concernant un véhicule, peut-être de type break et de couleur sombre, dont le phare et le clignotant avant droits seraient cassés, et présentant presque sûrement des traces de choc, était lancé. Les blessures apparentes sur le corps de la victime témoignaient de la violence de l'impact et n'avaient pas pu ne pas laisser de traces sur la voiture. Des recherches étaient également lancées dès le matin à partir du fichier des personnes disparues. Le visage de la morte n'était pas trop marqué. Il serait donc possible de réaliser des photos présentables et qui pourraient être diffusées dans la presse dans les prochains jours si son identité n'était pas découverte.

Rien d'autre ne pouvait être fait dans l'immédiat.

En une semaine, l'enquête de la gendarmerie n'avait absolument pas avancé. Aucun véhicule présentant des traces de choc n'avait été retrouvé. Personne n'avait réclamé la victime qui, d'autre part, ne correspondait à aucune des personnes répertoriées dans le fichier des disparus.

Le rapport du médecin légiste était arrivé à la brigade trois jours après l'accident, confirmant les premières constatations faites sur le corps, et ajoutant quelques précisions intéressantes. Le choc initial avait eu lieu au niveau des genoux, ce qui voulait dire que la victime, au moment de l'accident, était face à la voiture. Puisque l'on pouvait être à peu près certains qu'un phare avait été cassé, la femme avait donc été percutée avec l'aile avant droite. Alors pourquoi n'avait-elle pas cherché à l'éviter puisqu'elle lui faisait face ? Pourquoi, également, la voiture n'avait-elle pas fait la moindre

manœuvre d'évitement, puisqu'il paraissait impossible que le conducteur ne l'ait pas vue ? Le capitaine Ortega avait surligné sur le rapport ces deux points, très importants à ses yeux. Les blessures relevées au cours de l'autopsie montraient que la victime avait été projetée contre la voiture, vraisemblablement sur le pare-brise, provoquant un enfoncement du sommet de la boîte crânienne, cause d'une mort instantanée. Les fractures et l'important traumatisme relevé au niveau des vertèbres cervicales provenaient, eux, d'après le rapport du médecin légiste, du choc sur le sol. « La gravité des blessures ne peut s'expliquer que par une vitesse importante du véhicule au moment du choc », disait encore le rapport qui se terminait ainsi : « compte tenu de la configuration des lieux, l'accident ayant eu lieu au milieu d'une ligne droite sur une route large et dégagée, on peut se demander si la voiture n'a pas délibérément renversé la victime. Pourquoi d'ailleurs, compte tenu de la position du choc originel, ne pas supposer que la victime ait pu faire signe à la voiture de s'arrêter, ce qui expliquerait qu'elle se soit trouvée sur la route et ait été touchée de face ? »

D'autres points du rapport parurent tout aussi importants au capitaine Ortega. La femme avait une trentaine d'années, n'avait aucun signe particulier et n'avait subi, malgré quelques caries, aucun soin dentaire ce qui allait encore compliquer son identification. « L'état de maigreur de la victime et les analyses sanguines que j'ai réclamées après ce constat, et qui ont montré de nombreuses carences, principalement en fer et en magnésium, sont la preuve d'une grave malnutrition depuis plusieurs années. Cette constatation est renforcée par le fait que, au cours des vingt-quatre heures ayant précédé sa mort, elle n'a mangé qu'une pomme. Il semble également que la victime devait souvent marcher pieds nus », précisait encore le médecin légiste.

Ces preuves de malnutrition parurent au capitaine un signe complémentaire à la signification de la tenue que portait la victime et lui firent immédiatement penser à une vie marginale.

Les rapports établis par le pédiatre et le pédopsychiatre qui avaient examiné le bébé à son arrivée à l'hôpital le conduisaient à la même conclusion. S'il était en relativement bonne santé physique, bien qu'accusant un léger manque de poids pour son âge et quelques carences, le petit garçon présentait indéniablement des retards de développement, tant au niveau de la marche que de la parole. À part « maman » et « naïs », il n'avait jamais prononcé le moindre mot compréhensible, s'exprimant uniquement par monosyllabes. Il marchait également depuis peu, alors que, et les rapports confirmaient aussi son âge approximatif, il aurait dû le faire depuis près d'un an. Le pédiatre expliquait que les désordres physiques seraient « réparés » en quelques semaines. Par contre, le psychiatre se montrait prudent sur les éventuelles séquelles psychologiques qui pourraient résulter d'une vie antérieure, certes inconnue, mais qui paraissait avoir été particulièrement éprouvante pour l'enfant.

Il était indiqué, en conclusion des rapports, que, en attendant de retrouver son éventuelle famille, le petit garçon serait confié aux services du département et vivrait provisoirement dans une famille d'accueil. « Ce problème n'est plus de mon ressort », se dit le capitaine Ortega qui se promit de ne pas oublier de donner à l'adjudant Martine Durin les dernières nouvelles de l'enfant.

Les photos de la victime, savamment retouchées, furent envoyées à toutes les brigades de gendarmerie et à tous les postes de police. Elles furent également transmises à l'ensemble des journaux et parurent une semaine après l'accident, toujours en vain. Toutes les recherches entreprises jusqu'alors pour essayer d'identifier la jeune femme s'étaient révélées inutiles. L'analyse des vêtements de la femme et de l'enfant n'avaient de leur côté rien apporté, les étiquettes étant celles d'une chaîne de supermarchés présents sur l'ensemble du territoire.

Comme chaque jour, le capitaine Ortega passait tous les matins près d'une heure dans son bureau à éplucher tous les dossiers en cours, relisant inlassablement ce qu'il avait déjà lu la veille et les jours précédents, à la recherche de ce qui aurait pu lui échapper. Il lui était déjà arrivé, alors qu'il désespérait de trouver une solution, de devoir à cet exercice matinal la révélation qui l'avait conduit

au dénouement. Depuis plus d'une semaine, il parcourait le maigre dossier qui semblait ne jamais devoir progresser. Mains derrière la tête, appuyé sur le dossier de son fauteuil, jambes étendues sous son bureau, les yeux fermés, il essayait de visualiser la scène de l'accident et de la rapprocher des rapports dont il connaissait par cœur la moindre ligne, lorsque l'on frappa à la porte de son bureau. Un gendarme entra.

— C'est le courrier, mon capitaine.

Ortega se redressa sur son fauteuil, tendit la main, récupéra une dizaine d'enveloppes qu'il feuilleta lentement. Après avoir salué, le gendarme était ressorti aussitôt. Ortega posa les enveloppes sur son bureau, prit son coupe-papier posé dans son vieux plumier d'écolier qui ne le quittait jamais, et ouvrit toutes les enveloppes, les reposant sur le sous-main déjà fortement encombré. Cette opération terminée, il les reprit et les posa sur ses genoux pour en sortir ce qu'elles contenaient. Il s'agissait souvent de courriers de routine, de circulaires à lire et qui ne lui apprenaient souvent rien de nouveau, qui parfois même avaient pour seul but d'annuler la circulaire reçue la veille. Il connaissait parfaitement ce genre de courrier, en parcourait les premières lignes, remettait la feuille dans l'enveloppe que, d'un geste sûr, il lançait dans l'une des deux corbeilles posées sur le meuble situé le long du mur, derrière son bureau. Il commençait à se lasser, repliant les lettres de plus en plus vite, prenant à peine le temps de parcourir la première ligne, lorsque sa main s'arrêta alors que la feuille pliée en trois était à moitié sortie de l'enveloppe. Il s'agissait d'une feuille blanche légèrement froissée, couverte d'un court texte imprimé en gros caractères. Les mêmes que ceux qui sur l'enveloppe indiquaient l'adresse de la gendarmerie.

Il posa l'enveloppe sur son sous-main après l'avoir retournée, déplia la feuille...

« Vous recherchez des renseignements sur la femme renversée la semaine dernière dans la forêt et sur son fils ? Vous devriez aller voir ce qui se passe dans le château baptisé AMARNA qui se trouve à moins de trois kilomètres de l'accident, à la limite de la forêt. Vous serez surpris de ce que vous allez y découvrir. Alors cherchez bien, même si on vous dit ne pas connaître la femme. »

Le capitaine Ortega relut trois fois la lettre qu'il avait glissée dans une pochette en plastique transparent, la tourna entre ses mains, reprit l'enveloppe pour l'examiner avec une plus grande attention encore. Elle avait été postée la veille à Montluçon. Le texte de la lettre et l'adresse sur l'enveloppe avaient été rédigés au moyen d'une imprimante, en gros caractères, dans une police que tout le monde pouvait utiliser.

— Adjudant-chef ? Vous pouvez venir jusqu'à mon bureau, demanda-t-il après avoir appuyé, sans décrocher, sur une des touches de son téléphone.

— À vos ordres, mon capitaine.

Moins d'une minute plus tard, l'adjudant-chef Claude Henry, le doyen de la brigade, qui commençait déjà à penser à la façon dont il allait fêter son prochain départ en retraite, entra dans le bureau après avoir frappé contre la porte entrouverte. Son embonpoint et la couronne de cheveux, déjà blancs, entourant son crâne, lui avaient valu son surnom : « le moine ». Même s'il aurait maintenant eu quelques difficultés à courir derrière les voleurs, son expérience, son intuition et son intelligence faisaient de lui le meilleur enquêteur de la brigade. Tous les coups tordus auxquels pouvaient se livrer leurs habituels clients, il les pressentait et avait en général une longueur d'avance sur eux, ce qui lui avait déjà permis de réussir quelques jolies prises. Sur un signe du capitaine, il prit l'une des deux chaises situées devant le bureau.

— Dites-moi ce que vous en pensez, adjudant-chef, vous qui connaissez si bien le paysage local.

Le capitaine tendit la lettre. Claude Henry se souleva légèrement de son siège pour la prendre, la tourna d'abord entre ses mains, comme pour la jauger, puis entreprit de la lire. Sa lecture terminée, il releva la tête, se leva pour la poser sur le sous-main devant le capitaine.

— Effectivement, mon capitaine, j'ai déjà rencontré ces zozos, je veux dire ceux qui habitent au

château. Même s'ils n'ont jamais fait parler d'eux. Pour ce que j'en sais, le château a été acheté... Ou plutôt non, ça me revient, il s'agissait d'un héritage... Il y a une dizaine d'années, par un psychiatre parisien et sa femme, cette dernière ayant, semble-t-il, une grosse fortune personnelle. Au début, ils y venaient seulement de temps en temps, puis très vite ils sont venus habiter dans la région. Le type s'est installé comme psychiatre libéral et a très vite eu une grosse clientèle. Il a un peu tâté de la politique, notamment pour les municipales de 1983, mais la liste sur laquelle il était s'est fait rétamé par le maire sortant. C'était encore à l'époque, et je ne suis pas certain que ça ait beaucoup changé, où aller chatouiller un maire sortant communiste dans notre région se soldait toujours par une grosse déculottée. Presque tout de suite après son installation, le type s'est occupé de femmes battues. Il a créé un foyer d'hébergement qui est dirigé par sa femme et qui reçoit, pour quelque temps, des femmes agressées par leurs conjoints.

— Quel rapport avec cette lettre ? Ce que vous me dites est plutôt positif.

— J'y viens, mon capitaine. Je me souviens, ça doit faire trois ou quatre ans, on a été alertés, déjà par une lettre anonyme, qu'il se passait de drôles de choses derrière les murs du château. Je me souviens que l'auteur de la lettre avait parlé d'un « lupanar géant ». On est évidemment allés voir. Ça n'a d'ailleurs pas été facile puisqu'à deux reprises, on a trouvé la grille du château fermée, et on n'avait aucune raison de la forcer pour rentrer. Et puis un jour, le capitaine de l'époque nous a dit de planquer devant la grille et d'attendre que quelqu'un vienne. Ce que nous avons fait.

— Vous y étiez ?

— Oui mon capitaine, j'avais été chargé de cette visite. Donc on y est allés à deux, puis on a attendu dans la voiture devant le portail du château. Vers dix-sept heures, une voiture est arrivée avec le psy et sa femme. Ils ont eu l'air un peu surpris, mais ils nous ont parfaitement accueillis, ils nous ont fait rentrer dans le parc, puis dans le château... En fait dans une grande salle au rez-de-chaussée du château qui, c'est du moins ce qu'ils nous ont dit, était la salle à manger. Il y avait là une dizaine de personnes, hommes et femmes, qui donnaient l'impression d'être des hippies qui n'avaient pas vu que le temps avait passé. Le psy nous a expliqué qu'il s'agissait de certains de ses patients qui avaient de grandes difficultés à vivre seuls, et qu'il avait eu l'idée d'utiliser son château, trop grand pour lui, pour créer cette communauté au sein de laquelle ils se reconstruisaient.

— Vous avez pu vous entretenir avec eux ?

— Absolument, mon capitaine, du moins avec deux ou trois. Et le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils paraissaient un peu allumés. On a aussi fait un tour dans le parc. Je me souviens qu'il y avait un grand jardin et que le psy nous a expliqué que le jardinage faisait partie de la thérapie. Les malades, je ne vois pas comment les appeler autrement, nous ont aussi confirmé qu'ils mangeaient les légumes qu'ils cultivaient.

— Vous avez pu rester seuls avec eux, ou le psy était avec vous ?

— De mémoire, il était présent, mais ne participait pas à la conversation. En fait, si c'est bien la question que vous voulez poser, ils ne m'ont pas donné l'impression de répondre sous la contrainte.

— Et ensuite, qu'avez-vous fait ?

— Rien de particulier. On a fait une enquête de routine qui nous a montré que le toubib avait toutes les autorisations nécessaires pour héberger certains de ses patients dans son château.

— Et depuis, adjudant-chef ?

— Ben rien, mon capitaine, plus aucune nouvelle, plus de dénonciation, aucune plainte. Mais par contre, en y réfléchissant, il me semble bien que les femmes que j'ai vues le jour où je suis allé au château portaient des robes blanches dans le même genre que celle portée par la victime.

— Donc il faut aller voir là-bas. Mais avant, commencez par vérifier si le psy exerce toujours.

Deux jours après l'arrivée de la lettre anonyme à la gendarmerie, l'adjudant-chef Claude Henry et un de ses jeunes collègues se rendirent au cabinet du docteur Antoine Carelli. L'homme les reçut dans un petit salon jouxtant sa salle d'attente, entre deux rendez-vous, insistant lourdement sur l'effort qu'il faisait pour leur consacrer un peu de temps, compte tenu de son emploi du temps chargé. La première impression qu'eurent les deux gendarmes fut très désagréable. L'homme était arrogant et semblait particulièrement imbu de lui-même.

— Je n'ai qu'une question à vous poser, docteur, dit l'adjudant-chef aussitôt après les présentations, soucieux de cueillir l'homme à froid. Connaissez-vous cette femme ?

Tout en parlant, il avait sorti de son porte-documents la photo de la victime. Les spécialistes des pompes funèbres avaient fait un remarquable travail. Le visage de la jeune femme avait été soigneusement maquillé, et seuls les yeux fermés montraient qu'il s'agissait de la photo d'une morte. Le médecin prit le tirage, souleva ses lunettes qu'il coinça dans ses cheveux, regarda avec soin, fit une moue tout en secouant négativement la tête, puis redonna la photo à l'adjudant-chef.

— Je suis sincèrement désolé de ne pas pouvoir vous aider, mais ce visage ne me dit rien du tout. Au fait, vous ne m'avez même pas précisé de qui il s'agissait, et pourquoi je serais supposé la connaître ?

— Il s'agit, docteur, de la femme qui a été renversée par une voiture dans la forêt proche de votre château et nous pensons qu'elle aurait pu être une de vos patientes.

— Oui, j'ai vu ça dans les journaux. C'est bien triste... Mais pour revenir à votre question, si elle avait été ma patiente, je l'aurais reconnue, même sur cette photo.

Il prononça ces mots avec un air de suffisance et d'arrogance insupportable.

— Oui, bien sûr. Alors peut-être peut-il s'agir d'une jeune femme qui aurait été hébergée dans le foyer pour femmes battues dont vous vous occupez ? Lorsqu'elle a été retrouvée, elle avait avec elle un enfant qui peut avoir à peu près deux ans. On peut imaginer une femme qui s'est enfuie à cause d'un conjoint violent et qui aurait pu être hébergée quelque temps dans votre structure.

— Impossible. Je rencontre toutes les femmes qui franchissent la porte du foyer. Et même si c'est mon épouse qui est auprès d'elles au quotidien, je considère que la situation qu'elles vivent mérite une importante aide psychologique. Donc ces femmes sont également mes patientes.

— Bien. Dans ce cas...

Tout en parlant, l'adjudant-chef Claude Henry rangea la photo dans son porte-documents qu'il referma et posa sur ses genoux. Il observait le psychiatre qui commençait à esquisser un mouvement pour se lever, signifiant ainsi que l'entretien était terminé. L'adjudant-chef fit un signe à son jeune collègue, se leva le premier, tendit la main au médecin qui avait presque jailli de son fauteuil pour mettre fin le plus vite possible à l'entretien. Le psychiatre serra la main des gendarmes avec un sourire condescendant.

— Croyez bien, messieurs, que je suis sincèrement désolé de ne pouvoir vous aider.

— Je vous remercie d'avoir essayé, répliqua l'adjudant-chef avec un sourire. Mais dites-moi, docteur, comme je ne veux négliger aucune possibilité, je pense que vous ne verrez aucun inconvénient à ce que nous allions à la rencontre des patients que vous hébergez dans votre château. Peut-être certains d'entre eux ont-ils pu, à un moment ou à un autre, rencontrer cette femme ?

L'adjudant-chef se retint de montrer le sourire de satisfaction qui montait en lui. Il avait obtenu ce qu'il espérait avec cette dernière demande. Un infime instant, il avait décerné une lueur d'inquiétude dans le regard du médecin. Il décida de pousser son avantage.

— Je ne sais pas si vous vous souvenez, docteur, mais j'ai déjà eu l'occasion d'aller dans votre château et de vous y rencontrer. J'avais pu à cette occasion parler à certains de vos patients du moment. Il y a plusieurs années de cela.

— Oui, je me souviens vaguement. Mais je ne vois pas le rapport avec votre enquête.

Le médecin semblait de plus en plus nerveux ce qui combla d'aise l'adjudant-chef.

— Oh, vous savez, il est infime ce rapport. Simplement, je voudrais m'assurer que ma mémoire ne me fait pas défaut, et pour cela une seule solution, il faut que je retourne sur les lieux. Alors, pourquoi ne dirions-nous pas demain en fin d'après-midi ? Ainsi, nous ne perturberons pas votre journée de travail.

Le regard du médecin ne laissa plus rien paraître, mais la légère crispation de sa mâchoire était tout aussi explicite. Il semblait faire un énorme effort pour ne pas montrer son inquiétude. Avec un sourire contraint, il accepta la proposition de l'adjudant-chef et lui donna rendez-vous pour le lendemain dix-huit heures. Les trois hommes se séparèrent, et les deux gendarmes eurent l'impression que le claquement de la porte dans leur dos signifiait qu'elle avait été fermée avec un certain énervement.

— Vous savez adjudant-chef, dit le jeune gendarme au moment où les deux hommes s'installaient dans leur voiture, ce type, il ne me paraît pas clair du tout.

— Il est évident qu'il a quelque chose à cacher, et je suis persuadé qu'à un moment ou à un autre il a connu cette femme, mais que quelque chose l'empêche de l'avouer. Et s'il ne peut pas l'avouer, c'est certainement que c'est invouable. Ce qui veut dire que ce quelque chose ne doit pas être très reluisant.

— Vous n'avez pas peur, adjudant-chef, que d'ici demain soir il ait le temps de cacher des choses au château ? Pourquoi n'y allons-nous pas tout de suite ? On peut même le prendre à l'improviste ce soir ; il suffit d'aller l'attendre à l'entrée.

— D'accord avec vous sur le fond, mais ce type, je pense qu'il doit parfaitement connaître la loi. Ce qui fait que si nous attendons ce soir devant chez lui, il sera en droit de nous virer. De plus, une lettre anonyme aussi peu explicite n'est pas suffisante pour qu'un juge nous permette d'aller perquisitionner. Par contre, je vais demander que l'on fasse des recherches sur le passé de ce toubib et de sa femme. Il peut être intéressant de savoir, d'une part d'où ils venaient et pourquoi ils se sont installés dans ce trou, et accessoirement, quelle est l'origine de leur fortune.

De retour à la brigade, l'adjudant-chef Claude Henry fit au capitaine Ortega un compte rendu détaillé de sa visite au docteur Carelli, essayant d'expliquer au mieux pourquoi il était persuadé que l'homme avait des choses à cacher, et insistant sur sa conviction profonde qu'il connaissait la femme renversée par un chauffard. Le capitaine accepta aussitôt de faire quelques recherches sur le passé de l'homme et de son épouse, et décida de participer, le lendemain soir, à la visite du château.

Il était un peu moins de dix-huit heures lorsque les deux voitures de gendarmerie s'arrêtèrent devant le portail fermé du château. Le capitaine Ortega descendit de la première, s'approcha, rechercha une sonnette, un Interphone ou une cloche quelconque, ne trouva rien, vérifia que le portail était bien verrouillé et se retourna, perplexe, vers l'adjudant-chef qui, à son tour, était descendu de sa voiture.

— J'ai le numéro de téléphone du cabinet de Carelli, dit-il à l'adresse de son capitaine. Je peux demander à la brigade qu'ils l'appellent.

Il n'eut pas le temps de sortir de sa poche le petit carnet sur lequel il avait noté le numéro de téléphone. Le bruit d'un moteur de voiture arriva jusqu'à eux, puis le capot d'une Mercedes apparut sur le chemin, émergeant du virage. Le conducteur baissa la vitre, pointa sa télécommande vers le portail qui, après un léger claquement indiquant le déverrouillage de la serrure, se mit à pivoter. Arrivé au niveau de la première voiture de police, le docteur Antoine Carelli s'arrêta, puis, s'adressant à l'adjudant-chef :

— Pardonnez ces quelques minutes de retard, mais j'ai dû garder mon dernier patient un peu plus

longtemps que prévu. Vous n'avez qu'à me suivre. Ne vous préoccupez pas du portail, il se refermera tout seul derrière vous et il s'ouvrira tout seul lorsque vous ressortirez.

Antoine Carelli semblait parfaitement détendu. Il était souriant. Ce qui n'était pas le cas de la femme assise près de lui et dont le visage était aussi hermétiquement fermé qu'une huître à marée basse.

L'adjudant-chef, qui était sur le côté de la voiture, observa qu'elle avait les yeux fixés droit devant elle et qu'à aucun moment elle n'avait eu le moindre regard pour les gendarmes.

— Si je peux me permettre, mon capitaine, dit-il au moment où le capitaine Ortega prenait place près de lui dans leur voiture, ils sont aussi emmerdés l'un que l'autre, mais lui sait très bien dissimuler.

— Eh bien allons voir ça.

Les trois voitures se suivirent jusqu'à l'esplanade gravillonnée qui faisait un cercle devant le château. Le docteur Carelli et sa compagne descendirent de leur voiture, lui toujours souriant, elle avec le regard toujours fermé et la mâchoire crispée. L'adjudant-chef Claude Henry descendit, claqua la portière derrière lui. Le château et le parc étaient bien tels que subsistant dans sa mémoire. Simplement, le jardin au milieu duquel une dizaine de personnes, toutes vêtues de blanc, travaillaient, lui sembla-t-il plus étendu que dans son souvenir. Quelques plaques de crépi étaient tombées de la façade du château, mais il semblait globalement en bon état. La porte d'entrée était ouverte, et une jeune femme, portant une robe absolument semblable à celle dont était vêtue la victime de l'accident, apparut sur le perron. Elle se précipita vers Carelli qui lui encadra le visage de ses deux mains et l'embrassa sur le front.

— Messieurs, si vous voulez bien me suivre, nous allons visiter le château.

— Très bien, répondit le capitaine Ortega. Mais ce que je souhaite avant tout, c'est de pouvoir échanger quelques mots avec vos patients.

— Mais bien entendu.

Tout en parlant, le docteur Carelli fit un signe de son bras tendu, invitant les hommes à le suivre. Le capitaine Ortega, l'adjudant-chef Henry et l'un des deux gendarmes pénétrèrent dans le château. Le dernier gendarme resta près des voitures. Les deux femmes s'étaient un peu éloignées du groupe, celle qui accompagnait Carelli semblant donner à sa compagne des explications sur la présence des gendarmes.

L'adjudant-chef reconnut l'intérieur du château comme s'il l'avait visité la veille. Rien n'avait changé dans le hall. L'immense table encadrée sur ses deux grands côtés par des bancs courant sur toute sa longueur trônait toujours au centre de la grande salle à manger. Un fauteuil en bois recouvert de cuir sombre était installé à l'extrémité de la table, faisant face à l'entrée. Une chaise de même style était disposée de chaque côté. Au fond de la salle, sur une table adossée au mur, deux femmes, elles aussi vêtues de la même robe blanche serrée à la taille par une sorte de chaînette, coupaient des tranches de pain qu'elles posaient dans une grande corbeille en osier. Elles ne se retournèrent même pas à l'entrée des visiteurs.

— C'est ici que nous prenons tous nos repas en commun, dit Carelli après avoir laissé le temps aux gendarmes d'observer ce qui les entourait. Nous utilisons bien entendu les légumes de notre jardin et la volaille que nous élevons à l'arrière du château, dans un grand enclos. Volaille qui nous permet également de disposer d'œufs frais en permanence. L'accomplissement des tâches de la vie quotidienne est une des clefs de la thérapie que nous appliquons. La plupart de nos patients ont surtout été malmenés par la vie, et ils ont principalement besoin de retrouver de la stabilité et un sain rapport aux autres.

Le ton professoral et un peu condescendant utilisé par Antoine Carelli ne plut pas du tout au capitaine Ortega. L'adjudant-chef s'était fait depuis longtemps une opinion sur l'homme, aussi

éprouva-t-il une intense satisfaction lorsque le regard que lui lança son supérieur lui fit comprendre que leur appréciation du personnage était la même. L'adjudant-chef crut aussi comprendre que le regard de son supérieur signifiait qu'il était parfaitement inutile de prendre des gants avec le médecin, ce qui lui fit un immense plaisir. Il se promit, si l'occasion se présentait, de faire preuve d'une absence totale de diplomatie. Lorsque, dès le premier regard, comme c'était présentement le cas, un individu ne lui paraissait pas avoir la conscience tranquille, il faisait preuve d'une mentalité de pit-bull.

— Si vous le souhaitez, poursuivit Carelli avec la même arrogance, je peux vous faire visiter les cuisines, et puis vous montrer à l'étage au-dessus comment nous avons transformé la grande salle de réception du château pour en faire un ensemble de petites chambres pour nos patients.

— Inutile, docteur, l'interrompit le capitaine Ortega. Je vous ai dit, confirmant en cela les demandes déjà formulées par l'adjudant-chef, que ce qui m'intéressait avant tout était de m'entretenir avec vos patients. Et puis, il y a aussi un détail qui m'intrigue. Les femmes qui sont en train de couper du pain, et pour autant que j'ai pu en juger toutes celles que nous avons aperçues travaillant dans le jardin, sont habillées de la même façon. Et la tenue qu'elles portent est la même que celle que nous avons retrouvée sur la femme accidentée, alors que vous nous avez dit ne l'avoir jamais vue. Avouez que la coïncidence est trop troublante pour que je la croie. Si vous avez une explication, elle est la bienvenue.

Le capitaine avait volontairement employé un ton ironique, mais particulièrement cassant, pour que l'homme n'ait aucun doute sur les soupçons qu'il avait. Avant même d'entendre la réponse qui tardait à venir, il fit demi-tour, suivi par l'adjudant-chef, et se dirigea vers la porte qu'il franchit, ne s'arrêtant que sur le perron. Carelli n'eut d'autre choix que de les suivre.

— Je n'ai pas entendu votre réponse, docteur, dit-il lorsque l'homme passa à son tour la porte.

— Je réfléchis depuis un moment, et en fait, je ne vois qu'une explication. Lorsque nos patients nous quittent, quand ils sont de nouveau capables de s'insérer dans le monde extérieur, ils emportent la tenue qu'ils portaient au château. Alors peut-être votre victime a-t-elle, dans des conditions que j'ignore, rencontré une de nos anciennes patientes.

— C'est une explication, docteur...

« Continue à te foutre de nous ; tu ne te rends pas compte qu'à chaque mot tu t'enfonces un peu plus » était le sous-titre que l'homme aurait dû comprendre derrière les quelques mots prononcés par le capitaine Ortega.

Décidant de ne pas insister dans l'immédiat, il ne s'intéressa plus à son interlocuteur, descendit les quelques marches du perron, et se dirigea vers le jardin. L'adjudant-chef, qui le suivait, fut arrêté par le gendarme qui était resté près des voitures.

— Excusez-moi, adjudant-chef... Mais je voulais vous dire que dès que vous avez été à l'intérieur du château, la femme qui était avec le type dans la voiture est allée vers le jardin, elle a rassemblé tous ceux qui s'y trouvaient et leur a tenu un long discours. Je n'ai pas entendu ce qu'elle disait, mais ça ressemblait à des ordres, et tous les autres baissaient la tête en l'écoutant.

— Très bonne observation. Je vais mettre le capitaine au courant... Au fait, poursuivit-il en se retournant alors qu'il avait déjà fait quelques pas : pendant qu'elle parlait aux jardiniers, est-ce qu'elle a vu que vous étiez en train de l'observer ?

— Je ne pense pas, adjudant-chef. Dès votre départ, je suis remonté dans la voiture. Et comme à ce moment-là elle discutait avec la jeune qui venait de sortir du château, elle a dû croire que nous étions tous rentrés et qu'il n'y avait plus personne.

L'adjudant-chef ne cacha pas son air réjoui lorsqu'il remercia le gendarme, puis il accéléra le pas après avoir dit au second gendarme qu'il pouvait attendre avec son collègue en observant soigneusement autour d'eux. Il rejoignit le capitaine juste avant qu'il pénètre dans le jardin. Il lui fit

part des observations de leur jeune collègue. Les jardiniers continuaient leur travail, mais certains, moins discrets que les autres, tournaient parfois subrepticement la tête pour observer les nouveaux arrivants. Au pied du perron du château, le docteur Carelli avait été rejoint par sa femme, et tous deux étaient plongés dans une intense discussion. L'homme faisait de grands gestes et semblait parler très fort. L'adjudant-chef espéra que les deux gendarmes restés près des voitures parviendraient à saisir quelques bribes de conversation.

La première chose que le capitaine et l'adjudant-chef constatèrent en arrivant près du groupe d'hommes et de femmes qui continuaient leur travail de jardinage était leur grande maigreur. La lenteur de leurs gestes démontrait également une immense fatigue. Ils s'approchèrent d'un premier groupe de trois femmes qui, agenouillées sur une planche, enlevaient avec un soin méticuleux l'herbe poussant entre des pieds de tomates. Elles répondirent à leur salut puis, d'un même geste, se levèrent toutes les trois et restèrent immobiles, mains jointes devant elles, tête baissée. Les autres jardiniers avaient tous cessé leur travail et regardaient les deux hommes, tous immobiles et dans la même position, mains jointes et tête légèrement inclinée vers l'avant, ce qui les obligeait à lever les yeux pour observer. « Si ce n'est pas une attitude de soumission, se dit l'adjudant-chef, je n'ai jamais rien vu qui y ressemblait autant ! »

— Bonjour... (Il n'y eut aucune réponse au salut du capitaine...) Nous n'allons pas prendre beaucoup de votre temps, poursuivit-il sans laisser voir sa surprise devant le mutisme affiché. (Il présenta la photo qu'il tenait à la main.) Quelqu'un parmi vous reconnaît-il cette femme ?

Il brandit la photo devant les regards des trois femmes qui ne firent pas le moindre mouvement, comme si le document présenté était transparent. Il n'insista pas, se dirigea vers les autres jardiniers qui étaient maintenant tous rassemblés quelques mètres derrière le groupe des trois femmes, passa la photo lentement devant des regards qui lui parurent ne rien voir. Il commençait à désespérer lorsqu'une des femmes, debout au second rang, porta brusquement ses poings fermés devant sa bouche puis éclata en sanglots. Elle semblait moins maigre et moins fatiguée que les autres, mais aussi très jeune. Comme par instinct, ses compagnons s'écartèrent d'elle et la regardèrent comme si un extraterrestre venait de se poser parmi eux. Les yeux remplis de larmes, la jeune femme fixa un court instant le capitaine qui lut dans son regard une immense détresse, puis elle se retourna et partit en courant vers le château.

Le médecin et sa femme, qui observaient la scène de loin, se précipitèrent vers elle. Se faisant, ils s'étaient rapprochés des voitures de gendarmerie. La femme du médecin avança, bras ouverts. La jeune femme se précipita vers elle et enfouit sa tête dans son épaule. On voyait son dos secoué de sanglots.

Dans le jardin, le capitaine, qui tenait toujours sa photo brandie devant les regards morts des jardiniers, replia son bras, convaincu qu'il n'apprendrait rien puis, après avoir fait un geste à l'adjudant-chef, il se dirigea lentement vers le médecin. La jeune femme pleurait toujours.

— Je comprends ce qui s'est passé, dit le médecin qui avait avancé vers eux. Claudia est extrêmement sensible. Elle est parmi nous depuis la mort de sa sœur jumelle, tuée dans un accident de voiture, et chaque fois qu'elle voit la photo d'une autre victime elle fait sur elle une fixation qui lui rappelle ce douloureux souvenir. Ne vous inquiétez pas, nous savons comment procéder avec elle. Mais vous comprenez maintenant pourquoi j'étais aussi réticent à vous permettre d'interroger ces pauvres gens. Tous ont des blessures mal cicatrisées et il suffit de bien peu de choses pour les rouvrir... J'espère, poursuivit-il après un long silence que le capitaine ne chercha pas à rompre, que cette visite aura répondu à vos interrogations même si, comme je vous l'avais dit, personne ne pouvait reconnaître cette malheureuse victime, puisqu'elle n'a jamais été parmi nos pensionnaires. Maintenant messieurs, vous voudrez bien m'excuser, mais je suis avant tout un médecin et ces gens sont avant tout des malades, et je me dois à eux.

— Très bien docteur, je vous laisse, répondit le capitaine en serrant la main que le médecin lui tendait. Simplement, puisque je ne veux négliger aucune piste, je vais vous demander d'avoir l'amabilité de me fournir la liste de vos pensionnaires. Je n'ai pas encore ma réponse concernant la similitude entre la robe portée par la morte et celles portées par vos malades.

— Mais je ne peux pas. Que faites-vous du secret médical ?

— Mais cher monsieur, je ne vous demande pas de trahir un secret médical. Je vous demande simplement une liste de noms. Peut-être avez-vous le temps d'aller me les chercher avant de retourner à votre mission auprès de vos malades ?

— Impossible, répliqua l'homme d'un ton crispé, puisque tous les dossiers sont à mon cabinet.

— Eh bien c'est parfait. L'adjudant-chef Henry passera demain matin. Au revoir monsieur... (Il fit quelques pas, puis se retourna vers le médecin :) au fait, docteur, pouvez-vous m'expliquer comment votre jeune patiente si sensible a pu deviner, en regardant la photo que je lui présentais, qu'il s'agissait d'une femme victime d'un accident de voiture ?

Sans attendre la réponse, mais en prenant le temps d'observer le regard haineux du médecin, le capitaine regagna sa voiture. Il se demanda si le psychiatre savait que sans une commission rogatoire délivrée par un juge, il n'avait aucun pouvoir pour demander cette liste. Les jardiniers étaient tous restés figés, dans la position exacte où ils étaient lorsque les deux gendarmes les avaient quittés. Le docteur Carelli se dirigea vers le château, suivi par sa femme qui tenait toujours la jeune fille blottie contre elle. Au moment où il arrivait près de sa voiture, le capitaine se trouva face au plus jeune des deux gendarmes.

— Je ne sais pas si ça peut vous apporter quelque chose, mon capitaine, dit-il d'une voix timide, mais lorsque la jeune est arrivée en pleurant, l'autre femme s'est précipitée vers elle, sans se rendre compte qu'elle n'était qu'à quelques mètres de moi. Quand la jeune est arrivée, elle a crié : « Je l'ai reconnue, je l'ai reconnue, je n'ai pas pu me retenir, je n'ai pas pu. » Et l'autre a répliqué : « N'y pense plus, elle a quitté ses sœurs, pour toi elle ne doit plus exister. »

— Traduit en clair, répliqua le capitaine en regardant l'homme qui, parvenu au sommet du perron, s'était retourné pour les observer avant de pénétrer dans le château, ça veut dire qu'une femme s'est sauvée, donc que les gens qui sont ici sont retenus contre leur gré. Ou du moins, ils semblent dans un tel état que peut-être ils n'ont même plus la volonté de partir. Ce n'est pas une clinique ici, ça m'a tout l'air d'une secte. Adjudant-chef, demain à la première heure vous allez me récupérer ces listes et vous me dénîchez tout ce qu'il y a à trouver sur ce guignol. Depuis que nous sommes arrivés, il se fout de notre gueule et il croit qu'il nous mène en bateau. Prenez tous les hommes dont vous avez besoin.

— Ce sera fait mon capitaine. Moi non plus, ce type, je ne le piffe pas !

Au moment où les voitures, quittant l'esplanade gravillonnée, commençaient à s'engager dans l'allée conduisant vers le portail, le capitaine eut le temps de voir que Carelli et sa femme se dirigeaient à grandes enjambées vers le groupe des jardiniers toujours immobiles, comme figés, au milieu de leurs plantations. Il retirait de cette visite un étrange sentiment. Plutôt un profond malaise. La similitude entre les robes portées par les pensionnaires et celle de la morte n'était pas le seul détail frappant. Tout comme la victime, toutes les personnes qu'il avait vues étaient d'une grande maigreur. Elles semblaient aussi accablées par une immense fatigue. À l'exception, et ce contraste l'avait aussitôt frappé, du médecin, dont l'embonpoint apparaissait nettement malgré la veste croisée soigneusement boutonnée, de sa femme, et de la jeune fille aperçue un court instant au début de leur visite.

— Votre impression, adjudant-chef ?

— Eh bien mon capitaine, je pense qu'effectivement tous ces gens sont malades, mais que dans cette maison on fait tout sauf les soigner. Je vous avoue que je ne me suis pas senti très bien devant ces zombies au milieu du jardin. Et puis, je pense que vous avez dû aussi le remarquer, la jeune qui

s'est mise à pleurer en voyant la photo, elle semblait moins maigre et moins fatiguée que les autres. Pour moi, ça veut dire qu'elle est là depuis moins longtemps et qu'ils n'ont pas dû avoir encore le temps de lui laver totalement le cerveau.

— Donc pour vous, nous sommes dans une secte ?

— Absolument mon capitaine. Une secte d'où une femme et son bébé ont tenté de s'enfuir. Et si je me souviens bien, le légiste a bien dit qu'il n'était pas impossible que la voiture l'ait renversée volontairement. Ce qui voudrait dire qu'ils auraient éliminé un témoin gênant.

Chapitre 14 : décembre 2008

Marie arriva au palais de justice de très bonne heure. Sa première audience, au tribunal de commerce, ne débutait que deux heures plus tard, mais elle avait obtenu un rendez-vous avec le procureur, se contentant de lui dire qu'elle souhaitait lui parler d'une affaire personnelle.

Au moment où elle arrivait au haut de l'escalier de pierre, elle entendit des pas derrière elle. Elle se retourna. Le procureur la suivait. En la voyant, il accéléra, lui tendit la main alors qu'il était encore sur la dernière marche.

— Bonjour maître. Je constate que j'ai failli être en retard. Vous me suivez ?

L'homme était d'apparence très joviale, ce qui souvent surprenait ceux qui se trouvaient face à lui sur le banc des accusés, cette jovialité apparente disparaissant très vite derrière une extrême fermeté. Il s'arrêta devant la première porte, l'ouvrit, s'effaça pour laisser passer la jeune avocate, la suivit, referma derrière lui après avoir actionné les deux interrupteurs commandant les rampes de néon du plafond.

— Mettez-vous à l'aise, dit-il en posant son pardessus après avoir jeté sur le bureau la serviette de cuir qu'il tenait de la main gauche.

Marie posa son manteau sur la patère et à l'invitation du procureur prit l'un des quatre fauteuils entourant une table ronde située près de la fenêtre. Le bois doré était souligné par les rayons du soleil qui perçaient derrière les branches dénudées des arbres de la cour du palais de justice. Après l'épisode neigeux de la fin de la semaine précédente puis le redoux qui avait conduit à un week-end pluvieux, le ciel s'était dégagé laissant s'installer un froid sec.

— Votre demande m'intrigue... commença le procureur.

— C'est une longue histoire, monsieur le procureur. Une histoire que vous allez être le premier à entendre. Et si je me décide aujourd'hui, c'est parce que j'ai un service à vous demander...

Elle regarda longuement son interlocuteur avant de poursuivre :

— Monsieur le procureur, je suis une enfant trouvée. Mes parents sont mes parents adoptifs... Jusque-là, vous allez me dire, il n'y a rien d'extraordinaire...

Elle s'arrêta un instant, comme si elle hésitait encore à raconter l'histoire. Elle ferma les yeux, croisa les mains sous son menton...

— La grosse différence avec tous les cas que vous pouvez connaître, c'est qu'un beau matin, c'était un 15 août et c'est pour ça que je m'appelle Marie, j'étais cachée derrière une voiture, le long du trottoir. Quand la voiture est partie, je me suis retrouvée nez à nez avec une femme, j'ai eu peur, je suis partie en courant, j'ai trébuché, je suis tombée, ma tête a heurté le trottoir. Enfin, tout ça, c'est ce que l'on m'a raconté après, parce que mon premier souvenir, c'est quand je me suis réveillée, allongée sur un lit, à l'hôpital. En fait, ce jour a été le premier de ma vie puisque je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passé au cours de mes douze ou treize premières années... J'étais devenue totalement amnésique. J'avais, au dire des médecins qui m'ont examinée à l'époque, entre douze et treize ans...

Marie avait décidé de tout raconter, depuis l'accident dont elle avait été le témoin devant le cinéma, jusqu'à la révélation qui avait suivi sa dernière séance d'hypnose. Elle raconta ses cauchemars, puis sa longue quête de la vérité, la découverte progressive de son passé et les dernières pièces du puzzle apportées par la lecture des journaux de l'époque. Son récit dura plus d'une demi-heure. Pas une seule fois, le procureur ne chercha à l'interrompre. Il semblait fasciné par le récit.

— Je sais, maintenant, que j'ai un petit frère. Je voudrais le retrouver.

— Et vous pensez que je peux vous aider ?

— Oui, monsieur le procureur. Je pense que dans le dossier de l'enquête qui a été conduite à l'époque, je dois pouvoir retrouver trace de sa famille d'accueil. Peut-être pourrais-je également

retrouver ma grand-mère, puisqu'un article du journal local mentionne son audition au cours de l'enquête. Et puis je me demande s'il n'y a pas encore quelques pans de ma mémoire qui restent dans l'ombre. Tout ce que j'ai pu lire sur les journaux de l'époque semble montrer que non, mais l'enquête est forcément plus complète qu'un article de presse.

— Ce n'est pas forcément très régulier, dit enfin le procureur au bout d'un long silence, mais à situation exceptionnelle, décision exceptionnelle. Je vais faire le nécessaire pour que vous puissiez consulter les dossiers se rapportant aux deux affaires, puisque je pense que la mort de votre mère et la mort collective des adeptes de la secte ont dû faire l'objet de deux instructions différentes. Je vous demanderai, bien entendu, de les consulter à l'intérieur du palais. Un bureau sera mis à votre disposition.

— J'ai une autre requête à vous présenter, monsieur le procureur. Je souhaiterais retrouver mon véritable prénom, Anaïs... C'est tout ce qu'il me reste de ma mère.

— Je comprends très bien. Et en ce qui concerne votre nom ?

Marie regarda le procureur comme si elle avait été surprise qu'il pose cette question. Pour elle, le nom qu'elle portait, celui de sa famille d'adoption, était bien plus honorable que celui de son père et jamais l'idée d'en changer n'avait traversé son esprit.

— Non, monsieur le procureur. Je ferais trop de peine à mes parents adoptifs et pour moi, ça ne changerait rien. Mais le prénom me rattache à ma mère.

Marie remercia chaleureusement le procureur après qu'il lui eut expliqué les démarches qu'elle devrait entreprendre, et se dirigea vers l'espace réservé aux avocats avec un double sentiment de satisfaction et d'angoisse. Satisfaction de tout apprendre, et angoisse d'apprendre des choses peut-être encore plus traumatisantes que ce qu'elle savait déjà. Bien sûr, elle voulait retrouver sa grand-mère et avait un besoin viscéral de connaître son petit frère. Mais elle avait aussi envie de retrouver son père pour lui cracher au visage la haine qui s'accumulait depuis qu'elle avait appris que tout était arrivé parce que sa mère avait été obligée de fuir sa violence. Mais de ça, elle ne pouvait pas en parler.

Il était midi lorsqu'elle ressortit du tribunal de commerce en compagnie de son client, un artisan qui venait d'être mis en redressement judiciaire, son entreprise étant en cessation de paiement parce qu'un promoteur pour lequel il venait de réaliser de nombreux chantiers ne l'avait pas payé. Elle avait réussi à convaincre les juges que l'activité de son client devait se poursuivre, ce qui lui avait été accordé pour une première période d'observation de six mois.

Elle retrouva Jean-Marc au restaurant faisant l'angle entre le boulevard et la place de la mairie. Ils déjeunèrent en compagnie de deux de ses confrères. La conversation tourna essentiellement sur la façon dont les uns et les autres envisageaient de passer les fêtes de fin d'année... Fêtes de famille s'il en était... Marie s'efforça de ne pas laisser paraître son trouble, mais elle ne pouvait pas entendre le mot « famille » sans que ressurgisse aussitôt sa propre histoire.

— Nous passerons Noël chez mes parents, répondit Jean-Marc qui avait perçu le silence gêné de Marie, puis nous partirons passer une semaine dans le chalet que ma sœur possède à La Plagne. Vous voyez que nous sommes très classiques !

Marie regarda longuement sans oser les toucher les trois dossiers posés devant elle. Les deux premiers, très volumineux, se rapportaient à l'enquête sur la secte ; le dernier concernait celle qui avait été ouverte après la mort de sa mère. Il y avait juste une semaine qu'elle avait formulé sa demande auprès du procureur et, en ce lundi matin, dans un palais de justice presque vide puisque aucune audience n'était prévue, elle se retrouvait dans le bureau mis à sa disposition par le greffe.

Elle se décida enfin à saisir la chemise cartonnée contenant les documents concernant la mort de sa

mère, le posa devant elle, détacha la sangle que manifestement personne n'avait touché depuis de très nombreuses années, et l'ouvrit. Elle feuilleta machinalement les premières feuilles, saisit le rapport de gendarmerie relatant « l'accident », repoussa la chemise ouverte pour dégager un peu de place et le posa sur la table devant elle. Après les inévitables précisions sur les raisons pour lesquelles ils s'étaient rendus sur les lieux de ce qui, à l'époque, n'était qu'un accident, après les premières constatations qui étaient parfaitement fidèles à son souvenir, vinrent les témoignages du docteur Jacques Dumesnil et de son épouse.

Ils confirmaient bien que le passager était descendu de la voiture pour essayer de prendre son petit frère, et était remonté précipitamment en voyant les phares derrière lui. Au fur et à mesure qu'elle lisait le témoignage, le film de ce qu'elle avait observé, cachée derrière l'arbre, paralysée, incapable de faire le moindre geste, défilait à nouveau devant ses yeux.

« Si j'avais crié, si je m'étais montrée, si j'étais allée sur la route... » Pour la première fois depuis que la mémoire lui était revenue, elle se demandait ce qu'aurait pu être sa vie si elle n'avait pas eu ce réflexe de panique qui l'avait poussée à rester cachée. Bien sûr, sa mère était morte, bien sûr elle aurait vécu dans une famille d'accueil, comme elle l'avait fait... Mais elle serait restée avec son petit frère, elle aurait connu sa grand-mère, elle aurait pu dire tout de suite d'où elle venait et ce qui s'était déroulé, elle aurait pu raconter ce qui se passait au château... Et si elle avait parlé, peut-être que Carelli aurait été arrêté, et peut-être que tous les autres ne seraient pas morts. Jamais encore une telle pensée ne l'avait effleurée. Elle ouvrit les yeux, fixa le mur devant elle sans vraiment le voir, essuya avec ses paumes les larmes qui restaient accrochées à ses paupières puis, après un long soupir, reprit la lecture des documents.

Elle apprit que son petit frère, après avoir été hospitalisé, avait été confié aux services sociaux. Elle eut beau parcourir deux fois tous les documents contenus dans la chemise cartonnée, elle n'apprit rien de plus sur lui. Elle allait devoir une fois encore faire des recherches, et elle pensa aussitôt à Christelle, son amie de lycée, qu'elle revoyait régulièrement même si leurs relations, le rythme de la vie aidant, s'étaient un peu distendues, et qui dirigeait les services sociaux du conseil général. Par elle, elle apprendrait ce que le petit garçon était devenu.

Elle poursuivit sa lecture, découvrit comment un gendarme qui, quelque temps auparavant, avait enquêté au château à la suite de la plainte d'une famille, avait mis les enquêteurs sur la piste de la secte. La description faite par le capitaine Ortega de sa visite au château se traduisit aussitôt par la projection devant ses yeux des images qui avaient fait son quotidien pendant près de cinq ans.

Le moment de désarroi passé à se demander ce que sa vie aurait été si elle avait agi autrement, elle redevint une professionnelle du droit, prenant les notes qui pourraient lui être utiles pour la poursuite de son enquête.

Elle referma la chemise cartonnée, boucla la sangle, et resta un long moment immobile, le regard posé sur les deux énormes dossiers se rapportant à la secte. Elle se décida à tirer vers elle le premier des deux, l'ouvrit. Le premier document était une copie de celui qu'elle venait de lire et qui relatait la première visite faite au château par les gendarmes. Suivaient les articles de presse qu'elle avait déjà lus, puis les plaintes et les signalements pour disparition émanant de plusieurs familles. Elle prit le temps de tout lire et se rendit compte que de nombreuses situations rappelaient en tout point ce qu'avait vécu sa mère : mari violent, fuite du domicile, hébergement dans le centre tenu par Christine Carelli, puis rupture des relations avec les familles dont certaines mentionnaient également, ce qui était nouveau pour Marie, les comptes en banque vidés.

Après avoir parcouru les rapports rédigés par les gendarmes qui avaient tenté en vain de rencontrer Antoine Carelli, soit à son cabinet, soit dans le foyer, elle se plongea dans le compte rendu de l'incendie qui, la nuit qui avait suivi ces tentatives infructueuses, avait complètement détruit le cabinet du psychiatre.

Puis vint la lecture des rapports relatifs à la mort collective des adeptes de la secte. Dès la première page, elle frissonna. Bien sûr, elle connaissait par la lecture de la presse les conditions dans lesquelles les victimes avaient été retrouvées, mais les froids rapports de la gendarmerie ou du médecin légiste, qui se contentaient de relater des faits sans avoir à se préoccuper de ménager des lecteurs, donnaient à l'évènement un jour beaucoup plus tragique et beaucoup plus sordide.

Il était plus de treize heures lorsque Marie referma la première chemise et la repoussa sur la table. Elle regarda sa montre et fut surprise de constater qu'elle venait de passer plus de quatre heures dans ce petit bureau, pratiquement sans relever la tête. Elle se leva, enfila son manteau qu'elle avait posé sur le dossier d'une chaise et quitta la pièce. Elle referma soigneusement la porte derrière elle et glissa dans son sac la clef qui lui avait été remise à son arrivée. Elle décida d'aller déjeuner rapidement à la brasserie située à quelques pas du palais de justice, puis elle reviendrait. Elle voulait achever avant le soir cette première consultation de l'ensemble des documents.

Le maire et la majorité de ses adjoints arrivèrent en même temps qu'elle devant la porte du restaurant. Ils venaient de terminer leur habituelle réunion du lundi matin, qui, traditionnellement, se tenait à la mairie et non pas dans la nouvelle cité administrative. Elle salua le maire, échangea quelques mots avec les adjoints qu'elle connaissait, surtout celui chargé de la réglementation, qui était un de ses confrères et depuis peu le bâtonnier de l'ordre, puis alla s'installer à une petite table située dans l'angle le plus reculé de la salle. Elle commanda le plat du jour et une bouteille de Badoit, prit le journal que le serveur, qui la connaissait bien, lui avait apporté en venant prendre sa commande. Elle parcourut rapidement les pages traitant des informations nationales avant de se concentrer sur les pages locales.

Son déjeuner rapidement avalé, elle commanda deux cafés en prévision de l'après-midi qui l'attendait dans le petit bureau.

Elle recommença son examen des documents contenus dans le dernier dossier. Elle mesura l'énorme travail qui avait été réalisé pour tenter d'identifier les victimes. Elle prit le temps de lire tous les rapports liés à la recherche des familles, ou aux tentatives pour rapprocher les victimes de familles à la recherche d'un proche disparu.

Il y avait près d'une heure qu'elle parcourait les documents, agissant plus comme une avocate lisant les dossiers se rapportant à l'un de ses clients que comme l'une des victimes de la secte, lorsque son regard se figea sur la feuille qu'elle venait de saisir. Elle ne se rendit même pas compte que ses mains tremblaient. Il lui sembla qu'un bruit sourd venait d'envahir la pièce alors qu'il s'agissait seulement du bourdonnement du sang dans ses tempes. Malgré elle, des larmes qu'elle ne sentait même pas se mirent à couler le long de ses joues, glissant dans son cou et se perdant dans le col de son pull.

« Il ressort de l'audition de madame Ingrid Irratu, mère de Maïté Irratu, victime d'un assassinat d'abord considéré comme un accident de la circulation, que cette dernière avait une fille, Anaïs, âgée de douze ans. La comparaison faite entre les échantillons ADN prélevés à l'intérieur du château, et l'ADN de Maïté Irratu confirme que sa fille vivait avec elle. Il semble donc presque certain que l'un des corps d'enfants non identifiables parce que totalement détruit par l'incendie soit le sien. »

La mère de Maïté, donc sa grand-mère, s'était manifestée à la lecture de la presse parce qu'elle avait reconnu la photo de sa fille. Et depuis vingt et un ans, elle croyait que sa petite-fille était morte !

Les larmes coulaient sur la feuille que Marie tenait entre ses deux mains tremblantes. Depuis le début de sa quête, elle ne s'était jamais vraiment demandé pourquoi elle n'avait pas été recherchée. Certains des articles lus dans la presse indiquaient que plusieurs enfants nés au château pendant le séjour de leur mère n'avaient pas d'existence légale. Peut-être, inconsciemment, avait-elle pensé qu'il en allait de même pour elle, et que personne ne s'était préoccupé d'elle parce que personne ne connaissait son existence. Mais elle était née avant l'arrivée de sa mère au château, donc son existence était connue. Simplement, des corps d'enfants n'avaient pas pu être identifiés, elle n'avait pas été

retrouvée, la conclusion avait été simple pour les enquêteurs : elle était morte.

Elle reposa la feuille dans la chemise cartonnée qu'elle referma. Elle n'avait pas le courage d'aller plus loin. Il lui fallait le temps d'intégrer cette nouvelle découverte. Elle reviendrait pour terminer la lecture des documents. Elle s'apprêtait à serrer la sangle autour du classeur lorsqu'elle se ravisa, l'ouvrit de nouveau, chercha les procès-verbaux des auditions de sa grand-mère et recopia l'adresse qu'elle avait donnée aux enquêteurs.

Le soleil déclinait rapidement lorsque Marie franchit la porte du palais de justice, emportant avec lui le peu de chaleur qui avait marqué l'après-midi. Le ciel d'un bleu uniforme indiquait que la nuit serait froide. Elle reprit sa voiture et rentra chez elle. Jean-Marc était parti en Allemagne pour quelques jours. Il l'appelait tous les soirs, et elle savait qu'il n'était pas joignable pendant la journée. Elle aurait pourtant eu besoin de parler, de se confier, mais elle ne pouvait le faire qu'avec quelqu'un connaissant déjà son histoire, et seul Jean-Marc la connaissait totalement. Elle ne pouvait quand même pas faire du procureur, lui aussi au courant, son confident !

La première chose qu'elle fit en arrivant chez elle, avant même d'avoir posé son manteau, fut d'allumer la plaque électrique sur laquelle était posée la bouilloire.

Elle posa sur la table en verre lui servant de bureau le mug de thé brûlant, leva le capot de son ordinateur portable et se connecta à Internet. Elle sortit de la poche extérieure de son sac à main le ticket de caisse de supermarché au dos duquel elle avait griffonné l'adresse que sa grand-mère avait donnée aux enquêteurs vingt et un ans plus tôt, ouvrit sur son écran la page d'accueil de l'annuaire, attendit quelques secondes... Ingrid Irratu habitait toujours la même adresse et avait toujours le même numéro de téléphone. Elle prit le mug, le tenant entre ses mains crispées, jusqu'à se brûler. Elle finit par le reposer, le saisit par l'anse pour boire une gorgée de thé brûlant. Son regard ne parvenait pas à quitter le nom et l'adresse affichés sur l'écran. Il lui semblait qu'à chaque battement des veines qui martelait ses tempes, les chiffres du numéro de téléphone grossissaient. Elle ne vit bientôt plus qu'eux au milieu du flou de l'image de fond. Quittant l'écran, son regard se dirigea vers le téléphone portable posé sur le bureau près de son sac à main. Deux forces contraires l'agitaient : une lui disant de saisir le téléphone et de composer le numéro, l'autre lui disant de n'en rien faire. « Bonjour grand-mère, c'est Anaïs, je ne suis pas morte ! » Elle imaginait ce que pourrait être la réaction de sa grand-mère.

Au moment où cette phrase s'inscrivait dans sa pensée, Marie ressentit l'énormité des mots. Quel âge pouvait avoir sa grand-mère ? Elle se souvint que l'un des procès-verbaux portait sa date de naissance, mais elle s'était contentée de lire le rapport sans s'arrêter sur les phrases rituelles précédant chaque procès-verbal d'audition. Elle ferma les yeux, essayant de concentrer sa mémoire sur la feuille qu'elle avait regardée sans la voir entièrement. Le mot « Paris » s'inscrivit sur l'écran de ses yeux clos... 1935... Les chiffres apparurent un court instant, peut-être le court instant pendant lequel ses yeux s'étaient réellement portés dessus lors de sa lecture du document. 1935. Elle avait soixante-treize ans.

Vingt et un ans plus tôt, elle avait perdu sa fille unique et sa petite-fille. Elle avait découvert qu'elle avait un petit-fils qu'elle ne connaissait pas... Et aujourd'hui, elle allait tranquillement l'appeler pour lui dire que celle qu'elle pleurait depuis si longtemps était toujours vivante ?

Elle finit de boire son thé dont la température était devenue supportable, rabattit le capot de son ordinateur et alla se blottir dans l'angle du canapé, le regard braqué sur ce qu'il restait du disque rouge du soleil qui disparaissait derrière les toits. Elle se revit, vingt et un ans plus tôt, petite fille, regardant le soleil qui se couchait derrière les grands arbres qui dominaient l'étang. Brusquement, elle saisit son téléphone, rechercha dans le répertoire.

— Christelle, c'est Marie. Tu fais quoi ce soir ? Il faudrait que je te voie.

— Je n'ai rien de prévu, sinon de me vautrer devant la télé. Mon mec est en déplacement.

— Comme le mien... (Elle sembla hésiter avant de se décider :) J'ai quelque chose de très

important à te demander, mais avant, il faut que je te raconte une très longue histoire... Alors, si tu pouvais venir, pour dîner par exemple ?

— Je ne comprends rien à ce que tu me dis...

— Je ne peux rien révéler de plus au téléphone. Il faut vraiment que je te voie...

Christelle accepta, annonça qu'elle viendrait directement après son boulot. Elle travaillait à l'antenne montluçonnaise du conseil général, très près du centre-ville. Marie, après avoir raccroché, se dirigea vers la cuisine. Seule, elle se serait contentée de grignoter devant la télé.

— Voilà, tu connais toute l'histoire !

Pendant près d'une heure, Marie avait raconté dans les moindres détails tout ce qu'elle avait appris de son passé.

— Donne-moi un peu de vin...

Christelle tendit son verre. Marie avait parlé sans que son amie l'interrompe, s'arrêtant seulement lorsque l'émotion lui nouait la voix. Lorsqu'elle se tut, elle était épuisée.

Christelle but lentement, plusieurs petites gorgées, essayant de prolonger au maximum le temps pendant lequel elle ne pourrait pas répondre. Elle savait que Marie avait été adoptée, mais elle n'en connaissait pas les raisons. Au cours de ses études pour devenir assistante sociale, des cours avaient été consacrés à la présence d'enfants dans les sectes et aux moyens à mettre en œuvre pour les protéger. Elle se souvenait avoir, à cette occasion, entendu parler de cette secte et de la fin tragique de ses membres ; mais jamais un seul instant, elle n'aurait imaginé se retrouver face à une survivante... « Face à l'unique survivante, se dit-elle soudain. Et cette survivante est ma meilleure amie... »

— Si je te dis que je ne sais pas quoi répondre, tu me crois ?

— C'est bien pour ça que je n'en parle pas. Vous n'êtes que deux à savoir, Jean-Marc et toi. Et puis le procureur bien sûr, mais je ne pouvais pas faire autrement que de lui dire. Je n'ai encore rien révélé à mes parents... Enfin du moins, ils savent que je cherche à retrouver mon passé, mais je ne leur ai pas encore annoncé que je connaissais ma mère et que j'avais découvert que j'avais un petit frère et une grand-mère... C'est d'ailleurs pour ça, tu dois t'en douter, que j'ai besoin de toi.

— J'avais compris. Tu penses que je peux retrouver la famille qui a accueilli ton petit frère ? Tu ne penses pas qu'il ait pu être emmené par sa grand-mère ?

— Je ne sais pas. Je n'ai rien trouvé dans les dossiers depuis sa sortie de l'hôpital, quelques jours après qu'il eut été trouvé sur le bord de la route. Je sais seulement qu'il a été confié aux services sociaux.

— Je regarderai, en espérant que les archives datant de plus de vingt ans soient encore accessibles.

— Normalement, vous avez dû le suivre jusqu'à sa majorité ?

— Pas s'il a été adopté. Mais je devrais au moins retrouver le bout du fil, c'est-à-dire la première famille au sein de laquelle il a séjourné.

Christelle posa encore quelques questions sur ce que son amie venait de lui apprendre, puis la conversation glissa sur des sujets plus quotidiens. Il était près de minuit lorsqu'elles se quittèrent.

Marie se réveilla très tôt le lendemain matin, la tête encore remplie des multiples documents lus la veille. L'audience au tribunal correctionnel commençait à dix heures. Elle n'avait qu'un seul client à défendre et son cas était désespéré : pour la seconde fois en moins d'un an, il avait été arrêté au volant de sa voiture avec un taux d'alcoolémie impressionnant, alors que son permis lui avait été retiré pour

la même raison. Elle savait, mais l'homme lui ne semblait pas avoir mesuré la gravité de la situation, que cette récidive constante allait se terminer par la case prison. Les arguments qu'elle pourrait développer étaient de peu de poids face à un individu qui avait déjà provoqué un accident grave et refusait de se soigner. Elle décida de se rendre beaucoup plus tôt au palais de justice et de terminer la lecture du dernier dossier. Elle avait hâte d'en finir avec ces pénibles lectures qui lui jetaient au visage la sordide réalité que ses cauchemars n'étaient pas encore parvenus à pénétrer.

Après une longue conversation téléphonique avec Jean-Marc dont le retour était prévu pour la fin de la semaine, elle décida de se rendre à pied jusqu'au palais de justice. Le froid était vif, mais le ciel d'un bleu intense annonçait une superbe journée. Il lui fallut près d'une demi-heure de marche entrecoupée de longues stations devant les vitrines décorées. Elle se rendit aussitôt dans le petit bureau mis à sa disposition et attira vers elle le dernier des trois dossiers. Les premiers documents ne lui apprirent rien, puis elle ouvrit une chemise en papier vert sur laquelle était inscrit « *Témoignage ancienne adepte* ».

Marianne Vicq avait quitté la secte trois mois avant la mort collective de tous les adeptes. Son long témoignage expliquait d'abord comment, deux ans plus tôt, victime d'une grave dépression à la mort de sa sœur victime d'un accident de la route, elle avait été soignée par le docteur Carelli. Dès les premières séances, il lui avait parlé de résurrection, ou plutôt de renaissance, en prenant l'exemple du soleil qui renaît chaque jour. Marianne, qui se raccrochait à tout ce qui pouvait lui permettre de croire que sa sœur n'avait pas définitivement disparu, avait bu à ces paroles et, tout naturellement, elle avait accepté de poursuivre son traitement dans ce que le psychiatre lui avait présenté comme un lieu de repos au sein duquel elle serait entourée de gens qui, comme elle, cherchaient des réponses à la mort de proches. « *Les premiers jours m'ont fait un bien immense et je ne me suis absolument pas rendu compte que la frugalité des repas et la pénibilité du travail avaient pour unique but d'amoindrir notre volonté. J'ai suivi immédiatement le culte du soleil, parce que j'avais été convaincue par les propos du docteur Carelli. Même le ridicule du cérémonial ne m'est pas apparu tant j'avais besoin de croire... Je me souviens bien de Maïté, de sa fille Anaïs et du petit Yann. Dans le dortoir, mon box était près du sien, et quand il m'arrivait de travailler à la cuisine, souvent, je prenais un fruit, ou un morceau de fromage, que je leur offrais. Je me souviens qu'elle donnait tout à sa fille. Le bébé, lui, était correctement nourri...* »

Marie releva la tête après avoir lu le premier feuillet de la longue audition. Elle se souvenait bien de Marianne, de son regard toujours triste, de l'avoir souvent vue en train de pleurer en silence... Elle se revoyait, parfois, allant vers elle et lui prenant la main comme pour la consoler d'un chagrin dont elle ignorait tout. Une vague douloureuse la submergea... Elle revoyait très distinctement dans son souvenir sa mère qui lui tendait la pomme que Marianne venait de sortir de sa poche. Lui revint aussi en mémoire qu'un beau jour, Marianne avait disparu et qu'elle ne l'avait plus revue. Sa mâchoire se crispa. Elle posa la feuille qu'elle tenait toujours dans sa main et saisit la suivante.

« *Ce qui m'avait frappé dès mon arrivée, c'était le ménage à trois que formaient Carelli, Christine, que je savais être son épouse légitime, et Lucie, qui était très jeune. Les plus anciens m'ont expliquée que celle que l'on appelait « la favorite » changeait régulièrement, qu'elle était chaque fois un peu plus jeune, et que le choix de la nouvelle maîtresse et la répudiation de l'ancienne étaient toujours l'œuvre de Christine. Maintenant, avec le recul, et pourtant il n'y a pas longtemps que j'ai quitté cet enfer, je suis persuadée que tous deux étaient des pervers sexuels qui profitaient de leur ascendant sur des jeunes femmes déboussolées... Avec moi, il n'y a jamais eu de tentative, je ne sais pas pourquoi... Il est vrai que d'après ce que m'ont dit les autres, toutes se ressemblaient, et ce n'était pas mon cas...* »

Marie poursuivit sa lecture, nota soigneusement sur son Blackberry les coordonnées de la jeune femme puis referma la chemise qu'elle remit à sa place dans le dossier. Elle n'avait plus le temps de

poursuivre sa lecture, l'heure de l'audience approchant. Elle n'avait plus qu'une idée en tête : retrouver Marianne Vicq, rencontrer la seule personne qui connaissait sa mère et qui donc pourrait lui parler d'elle.

L'audience terminée, elle alla déjeuner à la brasserie la plus proche avec un de ses confrères qui, comme elle, venait de vainement plaider la cause d'un multirécidiviste contrôlé au volant avec un taux d'alcoolémie qui aurait valu à beaucoup un coma éthylique. La salade auvergnate et le café gourmand avalés, elle repartit chez elle. Le ciel était toujours aussi bleu et le soleil de ce début d'après-midi apportait une température agréable qui n'avait rien à voir avec le froid mordant du matin.

Marianne Vicq... Elle eut l'impression que son cœur allait exploser tellement il se mit à battre vite en regardant l'écran de son ordinateur. L'adresse et le numéro de téléphone étaient toujours ceux qui avaient été mentionnés vingt et un ans plus tôt sur le procès-verbal d'audition. Le sifflement de la bouilloire l'avertit que l'eau était chaude. Elle se leva, se dirigea vers la cuisine, versa l'eau frémissante sur le sachet de thé qu'elle avait déjà posé au fond de sa tasse. Elle attendit quelques minutes en triturant son téléphone portable, se demandant si elle devait appeler Marianne Vicq, et surtout, comment elle allait se présenter. Elle but lentement le thé trop chaud puis alla s'installer sur le canapé.

— Allô...

La voix, qui retentit au bout de cinq sonneries, la surprit. Elle se ressaisit très vite.

— Bonjour. Êtes-vous Marianne Vicq ?

Il y eut un long silence. Marie se demanda pourquoi son interlocutrice ne répondait pas.

— Oui... Enfin, depuis quinze ans, je m'appelle Marianne Delerme. Mais c'est vrai que pour des raisons professionnelles, j'ai gardé mon nom de jeune fille.

— Je m'appelle Marie Dugas. Je souhaiterais vous rencontrer. Je ne peux pas vous expliquer au téléphone, mais... Je voudrais vous parler de Maïté Irratu.

Le silence qui suivit ses mots lui parut durer une éternité. Elle entendait le souffle de son interlocutrice. La voix qui lui parvint enfin était à peine audible.

— Je ne comprends pas. Qui êtes-vous ?

— Je ne peux pas vous le dire au téléphone. Il faut vraiment que je vous voie. Sachez simplement que je suis avocate et que je viens de lire ce que vous avez révélé aux enquêteurs après le drame de la mort collective de tous les membres de la secte en 1987. Ma démarche peut vous paraître étrange, mais j'ai vraiment besoin de vous rencontrer.

— Vous connaissiez Maïté Irratu ? (La voix était toujours aussi faible.)

— Oui, et Anaïs, et le petit Yann. Je vous en prie. On peut se rencontrer où vous voulez... Chez vous, chez moi, dans un café... Je peux même vous proposer un rendez-vous à mon cabinet ou dans le bureau des avocats au palais de justice. C'est très, très important pour moi.

Après une nouvelle longue hésitation, Marianne Delerme accepta de rencontrer Marie au café de la gare, le jour même, en fin d'après-midi.

Longtemps après avoir entendu le déclic qui mettait fin à la conversation, Marie posa le téléphone près d'elle sur le canapé. Maintenant, elle ne pouvait plus reculer. Fort heureusement, elle avait énormément de travail, ce qui lui éviterait de passer son après-midi à imaginer la façon dont allait se dérouler sa rencontre avec Marianne. La reconnaîtrait-elle après plus de vingt ans ? Elle voulait se montrer forte, mais le pourrait-elle ? Elle se força à se plonger dans le dossier qu'elle devrait défendre deux jours plus tard devant le tribunal de commerce où il lui faudrait convaincre que l'entrepreneur qu'elle représentait était le mieux à même de reprendre l'entreprise qui avait été son principal concurrent et dont la période de redressement judiciaire risquait de se transformer en liquidation pure et simple.

Il était près de dix-neuf heures lorsqu'elle s'installa, comme cela avait été préalablement décidé au téléphone, à la table la plus éloignée de l'entrée qui, par chance, était libre. Elle posa son manteau près d'elle sur la banquette, répondit à la serveuse qui s'était précipitée vers elle qu'elle attendait quelqu'un. Une frêle silhouette en contre-jour passa la porte et regarda aussitôt dans sa direction. Marie crut qu'elle allait s'arrêter de respirer. Marianne... La gentille Marianne qui lui apportait des pommes et qu'elle essayait de consoler lorsqu'elle pleurait en silence. Elle avait si peu changé. Sa silhouette était exactement celle qui était revenue dans son souvenir... Seuls les cheveux étaient plus longs. Elle se souvenait qu'elle les portait très court, comme d'ailleurs toutes les femmes qui vivaient au château. Aujourd'hui, son visage à l'ovale toujours aussi parfait était encadré de cheveux châtain très clair descendant jusqu'aux épaules.

Marianne, après une seconde d'hésitation, se dirigea rapidement vers la table où attendait Marie. Brusquement, alors qu'elle n'était plus qu'à quelques mètres, elle s'arrêta, regarda longuement le visage qui lui faisait face, persuadée de l'avoir déjà vu mais sans être capable d'y associer un lieu ou une époque. Elle fit plus lentement les trois pas la séparant de la table, saisit la chaise sur laquelle elle s'assit lentement, et posa son sac à main sur la table devant elle. Son cerveau bouillonnait et elle avait l'impression de voir défiler devant ses yeux un kaléidoscope d'images floues.

— Je suis certaine de vous connaître, dit-elle après un long silence en fixant Marie droit dans les yeux.

— Bonjour Marianne... Oui, nous nous connaissons...

Marie avait fait un effort surhumain pour paraître naturelle en prononçant ces mots.

— Je t'ai reconnue dès que tu as franchi la porte, poursuivit-elle, même si nous ne nous sommes pas vues depuis bien longtemps... J'ai longuement hésité, me demandant si je devais me présenter tout de suite... Je ne savais pas si j'allais te rappeler quelqu'un, ou quelque chose... Je vois que c'est le cas...

— Ça y est ! (Marianne prononça ces trois mots, puis elle se figea, bouche entrouverte...) Je sais... Au téléphone, vous m'avez parlé de Maïté Irratu... Vous lui ressemblez comme une sœur...

— Non Marianne, je lui ressemble comme une fille...

— Mais tu es...

— Morte ? l'interrompit Marie. Non, je ne suis pas morte, mais c'est une très longue histoire. Si tu veux que je te la raconte...

Marie fit signe à la serveuse qui les observait. Elles commandèrent deux thés puis restèrent silencieuses, se regardant sans oser parler jusqu'au moment où elles furent servies. Des mots se bousculaient dans l'esprit de Marianne mais elle se sentait incapable de les prononcer, incapable d'en faire des phrases. Sa bouche était sèche. Elle but quelques gorgées après avoir longuement soufflé sur la vapeur montant de sa tasse. Ces quelques gestes anodins lui permirent de revenir à l'instant présent. Elle tendit la main, frôlant celle de Marie qui venait de reposer sa tasse. Il lui semblait qu'elle avait besoin de la toucher pour être certaine qu'elle n'allait pas s'évanouir comme les images du passé qui remontaient du fond de sa mémoire.

— Je me souviens qu'un jour tu as disparu, commença Marie en tournant machinalement sa cuillère dans la tasse, mais je n'ai jamais su pourquoi. Personne n'a rien dit ; ou du moins, si des gens ont parlé, je n'étais qu'une petite fille et on ne m'expliquait rien.

— En fait c'est très simple, poursuivit Marianne après avoir avalé une gorgée. Un jour, j'ai fait un chèque à Carelli. En fait, Christine m'avait convaincue que je n'avais plus besoin de richesses matérielles, que seules les richesses spirituelles que m'apportait le culte d'Aton pouvaient me permettre de retrouver la paix et la sérénité. J'ai donc fait un chèque correspondant à la totalité de ce

que j'avais sur mon compte... Ce n'était pas une somme négligeable, mais j'avais complètement perdu les pédales, j'étais sous leur coupe, comme toutes celles et tous ceux qui vivaient au château... Seulement le directeur de mon agence bancaire était un ami de mon père et il l'a prévenu. Et mon père était plutôt du genre violent. Il n'est pas allé trouver la gendarmerie, mais il a attendu Carelli à la sortie de son cabinet et il lui a donné quarante-huit heures pour que je quitte le château. Il lui a aussi dit que le chèque ne serait jamais honoré. Il a dû comprendre que les menaces de mon père n'étaient jamais gratuites. Aussi, le lendemain, pour la première fois depuis mon arrivée au château, il m'a fait monter dans sa voiture et m'a emmenée à son cabinet où mon père nous attendait. J'ai aussitôt été conduite dans une clinique psychiatrique, une vraie celle-là, où je suis restée un peu plus de trois mois. Puis il m'a fallu encore près d'une année pour me retrouver vraiment.

— Je me souviens que tu as disparu seulement quelques semaines avant notre propre départ...

À son tour, Marie raconta son départ de la secte, avec sa mère et son petit frère. Elle raconta le faux accident, puis sa fuite et son amnésie.

— Je n'ai appris que plus tard ce qui s'était réellement passé, poursuivit Marianne en profitant d'un silence. Mes parents avaient voulu me protéger et je n'ai pas lu les journaux qui relataient la mort de ta mère et la mort collective de tous les autres... Du moins, je ne les ai pas lus tout de suite, et quand je l'ai fait, plusieurs mois après, j'étais persuadée que ta mère avait tenté de fuir en emmenant seulement ton petit frère... Et que tu étais morte dans la forêt.

— C'est ce que tout le monde a cru, et personne n'a fait le rapprochement entre la femme renversée par un chauffard et la petite fille amnésique retrouvée à quelques dizaines de kilomètres. J'ai été recueillie, adoptée... Je m'appelle Marie, parce que j'ai été trouvée le 15 août... Enfin, je m'appelle encore Marie, puisque je viens d'entamer les démarches qui vont me permettre de retrouver mon véritable prénom d'Anaïs...

Elles continuèrent longtemps leur conversation puis décidèrent de traverser la place pour aller dîner dans la brasserie située face au café dans lequel elles étaient.

— J'aimerais que tu me parles de ma mère... dit Marie dès qu'elles furent installées...

— Il y a si longtemps... J'ai été frappée tout à l'heure quand je t'ai vue... C'est fou ce que tu lui ressembles... Je me souviens qu'elle essayait de passer le plus de temps possible avec son petit garçon... Toi, tu étais avec les autres enfants...

— De quoi parliez-vous ?

— On ne parlait pas beaucoup. Finalement, nous vivions dans une totale promiscuité, mais nous avions chacune notre monde intérieur que nous n'avions pas forcément envie de partager.

Au cours du repas, Marie eut la confirmation que sa mère avait été la favorite du gourou et qu'elle avait été remplacée par une plus jeune quand elle était enceinte. Marianne lui raconta comment se comportaient Carelli et son épouse légitime Christine, insistant sur le rôle qu'elle tenait dans le couple.

— Tu penses que Carelli est le père de mon petit frère ? Ma mère ne m'avait rien dit.

— Je ne peux pas l'affirmer, mais c'est ce que tout le monde disait au château... On pensait que c'était pour cette raison que ta mère pouvait s'occuper de lui et éviter une bonne partie des corvées. Au fait, tu l'as retrouvé ?

— Je ne l'ai pas encore retrouvé, non. Je connais simplement le nom de la famille qui l'a recueilli après l'accident. Je n'ai pas encore eu le temps de les rencontrer, et je ne sais pas comment je vais faire. Il était tellement jeune à l'époque qu'il ne doit pas se souvenir qu'il a une sœur... Et puis j'ai aussi retrouvé ma grand-mère, mais je n'ai pas encore eu le courage de l'appeler. Elle aussi croit que je suis morte et je ne sais pas comment elle peut réagir... Il y a si longtemps !

Elles mangèrent leur dessert en silence. Marie avait tellement de questions qui tournaient dans sa tête qu'elle en ressentit un soudain vertige. Marianne ne quittait pas la jeune femme des yeux.

— On pourra se revoir ? murmura Marie en repliant machinalement sa serviette qu'elle posa près de son assiette. J'aurais encore tellement de choses à te demander !

— Bien sûr... Pendant très longtemps, trop longtemps peut-être, je n'ai pas voulu évoquer cette période de ma vie. Je crois que j'en avais un peu honte... Honte d'avoir été si faible, si fragile... Et puis à qui pouvais-je parler de ce que personne ne pouvait croire ? Qui aurait compris que j'aie pu me plier, en y croyant dur comme fer, à un rituel aussi abêtissant ! Je serais très heureuse que nous puissions nous revoir.

— Dis-moi, je voulais te poser une dernière question. Je me souviens surtout de Christine, puisque c'est elle qui s'occupait de nous, qui nous faisait la classe et aussi vaguement des autres qui étaient avec Christine en permanence à côté de Carelli... Je me rappelle bien de la dernière, une femme très jeune, avec des cheveux très longs, qui était toujours très désagréable avec ma mère... Je revois son visage, mais j'ai complètement oublié son nom de famille... Et puis le dernier souvenir que j'ai d'elle, c'est le soir où ils ont tué ma mère, quand je l'ai vue derrière la vitre de la voiture...

— Je ne me souviens pas de son nom, répondit Marianne après un court silence. Je sais simplement qu'elle s'appelait Lucie... Si je me souviens bien ce que j'ai lu sur les journaux de l'époque, Christine et elle encadraient le corps de Carelli dans la clairière...

Il était plus de minuit lorsque Marie – elle avait encore du mal à se faire au prénom d'Anaïs qu'elle voulait retrouver – referma derrière elle la porte de son appartement. Elle jeta son sac et son manteau sur un fauteuil et alla près de la fenêtre où elle resta un long moment à observer les étoiles qui, avec l'extinction partielle des lampadaires, venaient d'envahir le ciel.

« *Nous sommes les deux seules survivantes* », avait dit Marianne au moment où elles se quittaient, et ces mots tournaient en boucle dans sa tête. « *Il y a aussi Yann, mon frère* », se dit-elle en se dirigeant vers la chambre. Elle se déshabilla rapidement, se démaquilla plus rapidement encore et se glissa sous la couette qu'elle remonta jusqu'à sa bouche. Elle avait été seule pendant des années, mais ce soir la présence de Jean-Marc lui manquait et pour la première fois elle se mit à trouver le lit trop grand pour elle.

Elle ferma les yeux, mais malgré l'heure tardive, le sommeil la fuyait. Tous les mots prononcés par Marianne au cours des plus de quatre heures qu'elles avaient passées ensemble se bousculaient dans sa tête. Elle se releva, alla dans la salle de bains où elle avala la moitié d'un comprimé de Lexomil. Effet placebo ou véritable efficacité du médicament, elle s'endormit aussitôt.

Il était sept heures lorsque la sonnerie du réveil la tira de son sommeil. Elle avait dormi d'une traite, sans cauchemar, et se sentait bien. Elle devait passer la journée à Clermont-Ferrand, aussi lui serait-il impossible de se rendre au palais de justice pour terminer la lecture du dernier dossier sur la disparition de la secte. Elle se sentait frustrée.

La journée lui parut interminable tant elle se persuadait – elle aurait été bien incapable de dire pourquoi – qu'elle avait encore des faits à apprendre à la lecture des dernières pages. Pas un seul instant au cours de la journée, elle ne put s'empêcher de penser à sa rencontre de la veille avec Marianne et cette phrase, « *Nous sommes les deux seules survivantes* », elle ne cessait de la ressasser. L'avocate reprit le dessus pendant l'heure qu'elle passa au tribunal administratif. Elle fut même tout à fait satisfaite que les arguments qu'elle avait employés pour défendre son client aient semblé avoir quelque peu ébranlé les certitudes de l'administration. Mais dès qu'elle se retrouva dans la rue, sa rencontre de la veille redevint son unique préoccupation. Ce que Marianne avait dit concernant l'attitude de Christine vis-à-vis des « conquêtes » de son mari, qui en fait n'étaient que des victimes subjuguées, fit remonter du fond de sa mémoire des flashes où sa mère et le gourou apparaissaient l'un

près de l'autre.

La nuit tombait lorsqu'elle arriva chez elle. Elle tournait en rond, pensant sans cesse au dernier dossier qu'elle ne pourrait consulter que le lendemain matin. La sonnerie du téléphone la tira de son obsession. La conversation avec Jean-Marc dura près d'une heure. Elle lui raconta tout ce qu'elle venait d'apprendre ; et le fait d'en parler, de ne pas garder pour elle ces découvertes qui la submergeaient, lui permit de retrouver un semblant de sérénité.

Il était à peine neuf heures lorsqu'elle s'installa devant le petit bureau, le regard braqué sur le dernier dossier dont il lui restait une vingtaine de feuillets à consulter. Elle le fit glisser devant elle, entreprit de défaire très lentement la sangle qui le fermait comme si une sourde appréhension ralentissait ses gestes. Elle retrouva aussitôt le procès-verbal de l'audition de Marianne qui était le dernier document dont elle avait pris connaissance. Elle le posa sur la pile de gauche et saisit la feuille suivante. Il s'agissait de la déposition d'un couple dont la fille avait disparu depuis plusieurs années, mais ils ne savaient pas si elle avait été en contact avec le docteur Carelli. Une fiche agrafée au procès-verbal d'audition indiquait que les recherches effectuées n'avaient pas permis d'identifier la disparue. Marie avait déjà lu de semblables déclarations de parents se raccrochant à cette possibilité, non pas de retrouver leur enfant puisque tous les habitants du château étaient morts, mais au moins de connaître la vérité sur sa disparition.

Elle lut avec application chacun des documents, se redressant parfois, regardant le mur pour, un court instant, permettre à ses yeux de se reposer.

Elle saisit la chemise jaune pâle qui se trouvait maintenant sur le dessus de la pile de droite. « *Dossier Jean-Louis Thomas* » était écrit au feutre en haut du document. Elle l'ouvrit.

Une photo en noir et blanc, représentant un homme aux traits déjà avachis alors qu'il paraissait plutôt jeune, était agrafée en haut et à droite du premier feuillet. « *Jean-Louis Thomas, compagnon de Maité Irratu.* » Le cœur de Marie se mit à battre beaucoup plus vite. Elle se força à respirer lentement, ferma les yeux. Le visage figé sur la photo apparut derrière ses paupières closes. C'était l'un des deux hommes que, dans ses rêves, elle avait vu avec sa mère, le premier, celui qui n'apparaissait jamais en même temps que son petit frère... « Jean-Louis Thomas est mon père ! »

À peine son cerveau avait-il enregistré cette phrase qu'un sentiment de profond abattement, mêlé d'angoisse et de peur l'envahit. Il y avait plus de vingt-cinq ans qu'elle ne l'avait pas vu, et une simple photo avait suffi pour que se fige devant ses yeux le visage déformé par un rictus de haine au moment où il l'avait giflée après avoir frappé sa mère.

« Cet homme est responsable de tout ! »

Cette phrase tournait en boucle dans sa tête alors que son regard restait braqué sur la photo, comme si elle était hypnotisée par ce visage. Un flot d'angoisse remonta en elle. Elle enfouit sa tête entre ses bras posés sur la table et fut secouée de violents sanglots.

Chapitre 15 : novembre 2010

La commissaire Florence Deligny repoussa le dossier après l'avoir refermé. Elle venait de lire, et il lui avait fallu près de deux jours pour le faire en interrompant souvent sa lecture pour se consacrer aux tâches quotidiennes ou aux imprévus qui étaient le lot du commissariat, la totalité du dossier constitué vingt-trois ans plus tôt après la mort collective des membres de la secte du château de la Malette rebaptisé « Amarna » par le gourou.

Depuis son retour de Paris et sa rencontre avec ceux dont elle avait cru qu'ils étaient les parents de Marie-Claire Delalande, elle attendait avec une impatience grandissante les résultats des analyses ADN auxquelles ils avaient accepté de se prêter. Le mystère, qu'elle avait cru un instant résolu, du moins partiellement puisque l'impossibilité de trouver le même ADN sur deux personnes différentes n'avait pas été levé, redevenait encore plus opaque. Elle repensait à sa réaction lorsque le père avait dit que la photo qu'elle venait de leur montrer n'était pas celle de leur fille.

« Tout redevient possible, puisque nous ne savons pas de qui il s'agit, on peut supposer de nouveau avoir à faire à deux sœurs jumelles », s'était-elle aussitôt dit en quittant les parents.

Aujourd'hui, après la lecture attentive des rapports, une autre possibilité se faisait jour : en 1987, les analyses ADN en étaient à leurs balbutiements et puisque certains corps avaient été jugés trop abîmés pour pouvoir procéder à ces recherches, plusieurs membres de la secte avaient été identifiés grâce aux traces ADN relevées sur les vêtements déposés aux pieds des corps. Toutes ces analyses avaient ensuite été complétées par celles pratiquées sur les objets personnels découverts dans le château. Puis, les parents venant rechercher un disparu avaient également subi un prélèvement.

La commissaire Deligny releva que, parmi les corps qui n'avaient pas pu être identifiés par des prélèvements directs parce que trop abîmés, il y avait ceux du gourou Antoine Carelli, de sa femme légitime Christine et du troisième corps dont le médecin légiste avait estimé qu'il s'agissait de celui d'une femme et dont l'ADN correspondait à celle que, faute de mieux, elle appelait encore Marie-Claire Delalande. Les corps des enfants étaient également dans le même cas, mais pour ceux dont les parents avaient été formellement identifiés, les prélèvements faits au château permettaient de conclure à leur mort, même s'il n'était pas possible de les identifier individuellement. Deux corps d'enfants, cependant, n'avaient pas été identifiés. Les enquêteurs de l'époque avaient supposé, à partir de témoignages d'anciens adeptes, que certains d'entre eux étaient nés au château et n'avaient pas été déclarés.

Il était donc théoriquement possible que les vêtements retrouvés, et qui avaient permis l'identification faite au cours de l'enquête de 1987, ne correspondent pas aux corps auxquels ils étaient associés. Dans ce cas, on pouvait imaginer que des victimes n'avaient jamais été identifiées et que, grâce au subterfuge des vêtements, ces corps inconnus avaient pu passer pour d'autres. Elle saisit le téléphone et appela le commandant Ange Orsini qui supervisait l'enquête sur la mort de Marie-Claire Delalande. Elle lui fit d'abord part des réflexions que venait de lui inspirer la lecture du volumineux rapport.

— Si je vous comprends bien, répliqua Orsini après une courte réflexion, vous pensez que des gens ont pu chercher à se faire passer pour morts en essayant de faire porter leur identité à des inconnus ?

— Exactement. Et ce qui m'amène à cette conclusion, c'est que je viens de découvrir que le corps portant le même ADN que la fausse Marie-Claire Delalande, ou du moins les vêtements retrouvés aux pieds des corps, était celui de la seconde femme retrouvée près du gourou et de son épouse légitime. Elle pourrait donc, si j'en crois ce que je viens de lire sur les mœurs du couple, être la maîtresse du moment.

— Et vous ne croyez pas que si la maîtresse a procédé à cette substitution, on peut supposer que le

gourou et sa légitime en aient fait autant ?

— Oh que si, je le crois. Quand on regarde en détail comment se sont déroulés les événements conduisant à cette mort collective, on se rend compte que depuis quelques jours la justice commençait à tourner sérieusement autour de la secte. Des renseignements sur le passé du personnage commençaient à arriver, des parents avaient déposé plainte pour séquestration et pour escroquerie, puisque, comme par hasard, tous les habitants du château finissaient par lui faire cadeau de tous leurs biens. Les gendarmes s'étaient déjà rendus au château et il ne faisait aucun doute qu'une perquisition aurait lieu à court terme ; perquisition qui se serait évidemment accompagnée d'un interrogatoire de tous les pensionnaires du château, surtout de celles et ceux dont les parents avaient déposé plainte. Vous vous souvenez que, dans les grandes lignes, le début de l'enquête avait fait suite à la découverte d'une femme renversée et tuée par une voiture, et que c'est la tenue portée par cette femme qui avait rappelé des souvenirs à un gendarme qui, quelque temps auparavant, était déjà allé au château à la suite d'une première plainte.

— Je sais. Mais personne au château n'avait reconnu cette femme.

— Le gourou a dit ne pas la connaître et les adeptes étaient bien trop terrorisés pour parler. Mais je viens de lire un rapport qui précise que lorsque les gendarmes lui ont montré la photo de la victime, une des adeptes s'est enfuie en pleurant. Et si on essaie de faire la chronologie de ce qui s'est passé ensuite, les choses paraissent claires : le juge et les gendarmes pénètrent dans le parc du château après avoir forcé la grille. Le château est entièrement barricadé et semble vide. Mais comme ils n'ont pas pu y pénétrer, rien ne nous dit que les occupants n'étaient pas tous à l'intérieur. Que s'est-il passé ensuite ? Au cours de la nuit, le cabinet médical de Carelli, le gourou, part en fumée après avoir été copieusement arrosé d'essence, et tous les documents sont intégralement brûlés. Idem pour toutes les pièces à conviction potentielles. Et le lendemain matin, l'odeur permet de retrouver les corps calcinés dans la clairière. Je trouve que les choses s'emboîtent bien et que ce scénario auquel personne n'avait pensé est tout à fait plausible. D'autant plus que tous les documents du château ont également flambé dans la cheminée.

— Effectivement. Carelli prépare sa disparition et brûle tout...

— Sauf le château, l'interrompt le commissaire, ce qui permet aux enquêteurs de retrouver des traces qui corroborent celles retrouvées dans la clairière. Dans l'état des connaissances de l'époque sur l'ADN – et n'oublions pas que sa femme et lui étaient médecins et devaient donc être au courant – le scénario se tient. Machiavélique, particulièrement gonflé et à la merci du moindre grain de sable, mais construit de main de maître... Et à mon avis, pas improvisé.

— Ce qui voudrait dire qu'il s'attendait à se faire coincer un jour ou l'autre et avait préparé sa sortie. Et il nous aura fallu vingt-trois ans et un coup de pouce du destin pour en arriver là ?

— Oui, même si ça reste une supposition... Supposition qui est d'ailleurs étayée par le fait qu'il n'a été trouvé aucune trace de l'argent. Et d'après les témoignages des parents, il devait y en avoir beaucoup, qu'il avait escroqué à ses adeptes. Si j'en crois les rapports, le seul compte en banque de Carelli, qui était son compte professionnel, ne présentait que quelques centaines de francs. Donc, pour poursuivre notre enquête sur la mort de cette Marie-Claire Delalande, il faut que nous reprenions celle concernant la secte. Alors dans un premier temps, dès que nous aurons les résultats de l'analyse ADN des supposés parents, vous faites vérifier s'ils ne correspondent pas à une victime inconnue d'il y a vingt-trois ans. Et puis on reprend toutes les analyses de l'époque. On essaie de se tracer ceux qui étaient venus au cours de l'enquête pour tenter de retrouver un parent disparu, et on refait un tableau complet des connus et des inconnus. Dans le fond, personne n'a su à l'époque combien il y avait réellement d'habitants au château. Le nombre de corps découverts correspondait en gros à ce que les gendarmes avaient cru voir au cours de leur visite faite quelques jours plus tôt, mais ils n'avaient pas eu l'occasion de compter.

La commissaire et son adjoint prirent encore le temps de définir la méthode à mettre en place pour essayer de faire parler les morts inconnus vingt-trois ans plus tôt, puis elle appela le juge d'instruction chargé de l'enquête sur la disparition et l'assassinat de Marie-Claire Delalande.

— Si je vais au bout de votre raisonnement, dit le juge après avoir entendu le long récit de la commissaire, nous nous trouverions donc en présence d'une femme qui, il y a vingt-trois ans, a voulu faire croire qu'elle était morte et qui, rattrapée par son destin, vient de mourir dans les mêmes conditions. Ça ressemble bougrement à une vengeance, cette affaire !

— Oui, mais vengeance de qui ? Nous avons devant nous des semaines de travail de fourni pour fouiller dans le passé de la victime et essayer de faire des recoupements avec des personnes qui auraient pu être croisées lors de l'affaire de la secte. N'oublions pas non plus que le mari nous a dit n'avoir aucune idée de ce que faisait sa femme avant qu'ils se rencontrent. Ce qui veut dire, s'il s'agit bien d'une des survivantes de la clairière, qu'il y a dans sa vie un trou d'une bonne dizaine d'années.

— Oui, poursuivit le juge. Et la première chose que nous savons d'elle, c'est qu'il y a une quinzaine d'années, elle fréquentait les Alcooliques anonymes. Ce qui pourrait laisser supposer qu'elle s'était mise à boire pour oublier quelque chose. Bon courage, madame la commissaire !

Florence Deligny raccrocha sans répondre. Elle goûtait assez peu ce que le juge prenait pour de l'humour. « Bon courage, râla-t-elle en se levant, des semaines de galère pour peut-être arriver à rien, et si on réussit, c'est lui qui fera la conférence de presse quand on aura trouvé. » Elle alla dans le bureau de sa secrétaire et se servit une tasse de café dont elle avait grand besoin. Les événements prenaient une dimension qu'elle aurait été bien loin de soupçonner au début de l'enquête. Après s'être calmée, elle retourna à son bureau et rechercha le numéro de téléphone de Pascal Crescent. Lui aussi allait avoir pas mal de surprises, mais il fallait absolument qu'une équipe fouille avec le plus grand soin les objets ayant appartenu à sa femme, ou plutôt à sa compagne. Déjà, apprendre qu'elle vivait sous une fausse identité allait lui donner un nouveau choc. Elle en était désolée pour lui, mais elle n'avait pas le choix !

Le lendemain matin, la commissaire Florence Deligny, en compagnie du capitaine Manuel Sanchez et du sous-brigadier Michel Dumesnil, se présenta chez Pascal Crescent. Il devait attendre derrière la fenêtre, puisqu'il ouvrit la porte et sortit sur le perron dès l'arrêt de la voiture de la commissaire devant chez lui. Il descendit les accueillir.

Sa mine défaite montrait qu'il n'avait pas encore fini de se poser des questions sur le passé de celle avec qui il venait de vivre depuis plus de dix ans. Bien sûr, elle n'avait jamais dit le moindre mot sur son passé et il avait totalement respecté cette volonté, pensant peut-être qu'un jour ou l'autre, le temps finissant par faire son œuvre, elle se déciderait à lui raconter ce qui, il en était certain, la hantait. Il se souvenait, surtout dans les premiers temps de leur rencontre, de cauchemars qui la faisaient se redresser dans le lit au milieu de la nuit, trempée de sueur et le visage hagard. Il lui fallait ensuite plusieurs jours pour s'en remettre ; plusieurs jours pendant lesquels elle se renfermait dans un mutisme total et où elle restait prostrée, incapable de rien faire.

Lorsque, la veille au soir, au téléphone, la commissaire lui avait fait part de ce qu'elle avait appris sur le passé de Marie-Claire, sur sa fausse identité et les soupçons qu'elle avait sur la mise en scène destinée à faire croire à sa mort, il avait été incapable de prononcer le moindre mot. Il avait toujours soupçonné un passé familial douloureux, peut-être une séparation mal vécue, peut-être un deuil difficilement surmontable... Mais l'appartenance de Marie-Claire à une secte, et surtout sa présence aux côtés du gourou-escroc, dépassait tout ce qu'il avait été capable d'imaginer.

— Je ne sais pas trop ce que vous cherchez, dit-il en serrant la main de la commissaire. Tout ce

qu'elle possédait lorsque nous avons décidé de vivre ensemble se résumait à une valise. Je ne l'avais jamais ouverte avant, je ne sais pas pourquoi... Peut-être d'abord pour respecter sa volonté d'oublier son passé, et depuis sa disparition par peur de ce que j'allais découvrir... Du coup, j'avais fini par l'oublier, et c'est pour ça que je ne vous en ai pas parlé quand vous m'avez demandé des documents sur son passé. Venez, la valise est dans le bureau. J'ai juste regardé, mais je n'ai touché à rien.

— Nous vous suivons... Comment vous sentez-vous ? ajouta la commissaire.

— Comment voulez-vous que je me sente avec ce que vous venez de m'apprendre ? Je me doutais bien que quelque chose de terrible était arrivé, mais pour moi, Marie-Claire... Enfin si Marie-Claire est bien son véritable prénom... avait été une victime. Mais si elle a cherché à se faire passer pour morte, c'est qu'elle est coupable de quelque chose... Et ça, je n'arrive pas à l'admettre.

Une petite valise en toile bleue à la couleur défraîchie était posée sur le canapé. Le couvercle était rabattu, mais pas fermé. Pascal Crescent la montra à la commissaire, puis recula de quelques pas, s'adossant au meuble supportant le poste de télévision. Le capitaine Sanchez et le sous-brigadier Dumesnil enfilèrent des gants. La commissaire resta derrière eux. Sanchez ouvrit le couvercle et fit quelques clichés grâce au petit appareil photo qui ne le quittait jamais. La première chose que vit la commissaire en se penchant par-dessus l'épaule du photographe fut la date de la revue posée sur un côté de la valise : 29 août 1987. Toute la première page était barrée par un énorme titre : « Suicide ou meurtre collectif ? »

— Eh bien patron, si nous avons encore des doutes, dit Sanchez en posant sur le canapé le journal toujours plié, pour photographier ce qui se trouvait en dessous, avec ça ils sont complètement levés.

— La coïncidence serait effectivement trop grosse, répliqua la commissaire en enfilant à son tour des gants avant de feuilleter la revue.

Elle reconnut la photo de la clairière qu'elle avait déjà vue en lisant les rapports de gendarmerie. Elle parcourut rapidement les quelques lignes situées sous la photo et qui renvoyaient aux articles de fond en pages intérieures. Le capitaine Sanchez remit l'appareil photo dans la poche de sa veste et prit l'un des trois livres posés au fond de la valise. Il s'agissait d'une histoire du règne du pharaon Aménophis IV, qui s'était baptisé Akhenaton après avoir fondé sa nouvelle religion. Les portraits du pharaon et de Néfertiti, son épouse, ornaient la couverture. La commissaire feuilleta rapidement les pages en tenant vers le haut la couverture du livre, espérant ainsi faire tomber un éventuel papier qui pourrait se trouver enfermé entre les pages. Il n'y avait rien, mais elle put se rendre compte que de nombreux passages avaient été soulignés au crayon de papier. De même, elle remarqua quelques annotations dans les marges. Elle posa le livre sur le journal. Elle avait lu dans les différents rapports sur la secte qu'ils étaient des adorateurs du dieu Aton, le Dieu Soleil qui était la base du culte créé par Akhenaton. L'appartenance de la jeune femme à la secte se confirmait. Après les avoir retournées dans tous les sens, Sanchez posa sur le canapé une paire d'espadrilles, puis un foulard en soie imprimée.

Michel Dumesnil, qui s'était mis sur un côté du canapé, allongea le bras et saisit une enveloppe qu'il tendit à la commissaire. Elle était adressée à mademoiselle Delalande, place d'Allier à Moulins. Le cachet de la poste, encore visible bien que passablement défraîchi, indiquait qu'elle avait été postée en juin 2000 dans le XII^e arrondissement de Paris. L'enveloppe contenait une feuille pliée en quatre : un extrait d'acte de naissance au nom de Marie-Claire Delalande, ainsi qu'une photocopie de la vieille carte d'identité, datant de 1984, et elle aussi au nom de Marie-Claire Delalande. La commissaire se tourna vers Pascal Crescent qui était resté immobile, toujours appuyé contre le meuble portant le poste de télévision.

— Vous saviez qu'avant de vous connaître elle avait habité à Moulins ?

— Non, parvint-il à articuler d'une voix faible tout en hochant négativement la tête. Je ne sais rien de ce qui s'est passé dans sa vie avant le jour où nous nous sommes rencontrés aux Alcooliques

anonymes... Même ça, elle ne me l'avait pas dit.

— On enquête sur cette adresse, dit la commissaire en remettant la feuille dans l'enveloppe. Avec un peu de chance, le propriétaire ou des voisins se souviendront d'elle. Après tout, ça ne fait qu'une dizaine d'années et c'est la seule piste que nous ayons.

Le jeune Michel Dumesnil plongea de nouveau la main dans la valise et saisit une chaînette en or, ou en métal doré, au bout de laquelle était accrochée une médaille. Il la posa dans sa main, la regarda longuement, semblant soudain plongé dans une étrange rêverie.

— Eh bien ? dit la commissaire en tendant la main.

— Excusez-moi, patron, dit le jeune homme en rougissant et en tendant la médaille à Florence Deligny. Mais c'est que je suis certain que j'ai déjà vu ça quelque part.

— Sans aucun doute, répliqua la commissaire en souriant. Vous avez vu ça sur tous les livres d'histoire traitant de l'Égypte ancienne. Vous avez aussi pu le voir sur tous les catalogues de voyages. C'est une reproduction du dossier d'un fauteuil retrouvé dans le tombeau de Toutankhamon. Il représente le soleil, le dieu Aton, et ses rayons ressemblent à des bras... Rassurez-vous, ajouta-t-elle en souriant devant la mine surprise de ses collègues, je ne suis pas une spécialiste, mais ma fille veut faire des études d'égyptologie et m'a traînée en croisière sur le Nil et dans la Vallée des Rois l'année dernière. Et cet objet est au musée du Caire. Vous voyez que je n'ai aucun mérite.

— Il serait peut-être intéressant de vérifier si des médailles du même genre ont été retrouvées au château, intervint à son tour le capitaine Sanchez, ou si d'anciens adeptes en ont parlé à l'époque. En fait, c'est une preuve de plus d'appartenance à la secte.

La commissaire tendit la médaille au sous-brigadier Michel Dumesnil qui la contempla encore un long moment avant de la poser sur le canapé, sur les objets qui avaient été déjà étudiés.

La fouille de la valise n'apporta rien de vraiment intéressant. Quelques vieilles cartes postales ne portant aucune indication écrite, un plan de Moulins, un bloc de papier à lettres duquel avaient été arrachées un certain nombre de pages, quelques enveloppes inutilisées, un carnet de timbres vide...

— On passe le bloc au labo, dit la commissaire après avoir regardé la première feuille près de la fenêtre. Si quelque chose a été écrit sur la page précédente en appuyant un petit peu, il y a peut-être une infime chance de le lire. En tout cas, on ne néglige rien.

Tous les objets furent remis dans la valise, puis les trois policiers quittèrent Pascal Crescent qui semblait être ailleurs. Il n'avait fait aucune difficulté pour permettre aux policiers de partir avec la valise et tous les objets qu'elle contenait. Même s'ils ne se faisaient pas beaucoup d'illusions sur ce qu'ils pouvaient trouver, il était quand même obligatoire que le labo essaie de la faire parler.

Il était un peu moins de midi lorsque la commissaire Deligny regagna son bureau. La première chose qu'elle vit en arrivant fut l'enveloppe de papier kraft posée sur le clavier de son ordinateur. Elle prit le temps d'accrocher à la patère située derrière la porte son imperméable détremé par les quelques minutes qu'elle avait passées dehors, s'installa dans son fauteuil et saisit son coupe-papier. L'enveloppe contenait les résultats de l'analyse ADN à laquelle les parents supposés de Marie-Claire Delalande s'étaient soumis. Comme elle s'y attendait, il n'y avait aucune correspondance. La femme retrouvée brûlée dans la clairière n'était pas Marie-Claire Delalande. Sans grande illusion, la commissaire saisit la seconde feuille qui se trouvait dans l'enveloppe et la déplia.

« L'ADN prélevé sur Mme et M. Delalande correspond à celui trouvé en 1987 sur une des victimes non identifiées de la secte du château de la Malette. »

La commissaire relut les quelques lignes. Ainsi, la vraie Marie-Claire Delalande était, elle aussi, membre de la secte. Il avait donc été facile à la fausse d'usurper prendre son identité puisqu'elle devait être en possession de la carte d'identité retrouvée. Quittant son bureau, elle se dirigea vers la table sur laquelle étaient encore posées les chemises contenant le dossier de la disparition de la secte. Elle trouva très rapidement ce qu'elle cherchait : l'analyse ADN correspondant à la vraie Marie-Claire

Delalande avait été réalisée à partir de prélèvements effectués sur un corps, et non uniquement sur des vêtements ou des objets. Son identification ne souffrait donc pas de contestation. Mais comme à l'époque cet ADN était inconnu et que personne n'avait réclamé la jeune femme, elle n'avait jamais pu être identifiée.

La commissaire, après avoir refermé le dossier, regagna son bureau, chercha le numéro de téléphone des parents de la vraie Marie-Claire Delalande, et les appela. Ce fut le père qui répondit.

— Je ne peux pas dire, madame la commissaire, que ce que vous m'apprenez est une consolation, mais c'est en tout cas un soulagement puisque vous mettez fin à plus de vingt ans d'incertitudes... (Il se tut un moment puis reprit...) Pensez-vous qu'il soit possible d'exhumer son corps ? Nous aimerions tellement qu'elle puisse reposer dans notre caveau de famille... Au moins, nous saurions où aller nous recueillir...

— Je vais faire le maximum pour vous aider...

Elle raccrocha après avoir répondu à quelques dernières questions du père, puis elle saisit son portable et rechercha dans le répertoire le numéro du procureur. À lui de faire le nécessaire pour que le corps puisse être récupéré par les parents. Elle profita de leur conversation pour faire le point sur l'avancement de l'enquête, et expliquer comment elle comptait s'y prendre pour essayer d'identifier la jeune femme. Après avoir raccroché, elle fit le même récit au juge d'instruction, puis appela le commandant Orsini.

Deux directions furent données à l'enquête. D'abord, des contacts allaient être pris avec leurs collègues de Moulins pour qu'ils essaient de remonter la piste de la fausse Marie-Claire Delalande, à partir de l'adresse découverte dans sa valise. Ensuite, des photos allaient être diffusées dans la presse ; photos récentes bien entendu, mais également photos rajeunies d'une vingtaine d'années par le labo, et supposées représenter la jeune femme à l'époque où elle était membre de la secte.

Les investigations permettant de retracer tous les protagonistes de l'époque, principalement les parents qui n'avaient pas trouvé un disparu, ou les « repentis » qui avaient quitté la secte avant l'issue fatale, avaient déjà été lancées. Il ne restait plus qu'à attendre.

— Une dernière chose, dit la commissaire. Faites des recherches sur toutes les personnes, hommes ou femmes, qui ont été déclarées mortes dans la clairière. Si une a pris une fausse identité pour faire croire qu'elle était morte, d'autres ont pu le faire. Il se trouve que nous n'avons pas encore identifié la première ; mais si on retrouve quelque part quelqu'un qui porte le même nom qu'une des victimes de la secte, il sera intéressant d'aller voir.

Il y avait près d'une semaine que la presse avait publié les photos de la fausse Marie-Claire Delalande. Les investigations menées à Moulins avaient permis de retrouver le propriétaire du petit immeuble dans lequel habitait la jeune femme douze ans plus tôt. Il s'agissait en fait du fils du propriétaire de l'époque. Il pensait que les archives de son père se trouvaient encore dans le grenier de la villa qu'il avait habitée et qui était toujours occupée par sa veuve. Il s'engagea à le vérifier ; il suffisait donc d'attendre. Par contre, aucun des acteurs de l'époque n'avait encore pu être retrouvé.

La commissaire Florence Deligny commençait à trouver le temps long, lorsque le téléphone sonna.

— Madame la commissaire, c'est une dame qui appelle à propos des photos dans les journaux.

— Je prends... Commissaire Deligny, je vous écoute...

— Bonjour madame. (La voix était faible, timide. Le silence se fit.)

— Vous avez reconnu les photos ? demanda la commissaire.

— Oui madame. Enfin je crois... En fait, il s'agit surtout de la photo qui a été retouchée et qui représente la personne que vous recherchez telle qu'elle était il y a plus de vingt ans. Elle ressemble

étrangement à une ancienne amie qui a disparu il y a plus de vingt-cinq ans... Enfin quand je dis qu'elle a disparu, je veux dire qu'un beau jour elle ne m'a plus donné de nouvelles.

— Dans quelles circonstances ?

— En fait, un jour, elle a rencontré un type et elle est partie avec lui. Nous étions ensemble en fac de droit à Clermont. Je ne sais pas trop comment ils se sont connus, mais toujours est-il que quelques semaines plus tard, elle a quitté la fac. Elle m'a juste dit... J'étais pourtant sa meilleure amie... Qu'elle était follement amoureuse, qu'il allait travailler au Canada, et qu'elle avait décidé de le suivre.

— Vous l'avez rencontré, ce type ? Vous le connaissez.

— En fait je ne l'ai vu qu'une seule fois... Et il ne m'a pas plus... Je me souviens qu'il s'appelait Raphaël, mais je n'ai jamais su son nom. Mais en fait, Lucie... Oui, elle s'appelait Lucie, Lucie Müller. Elle venait d'une famille extrêmement stricte et qui avait une morale d'un autre siècle. Je pense qu'en fait elle a profité de la première occasion pour se barrer de cette ambiance familiale.

— Et vous n'avez plus eu de nouvelles ?

— Juste une carte postale de Montréal, à peu près trois mois après son départ de la fac, et puis plus rien. J'ai essayé de contacter ses parents, mais je me suis fait jeter. Ils m'ont dit que puisqu'elle était partie, elle n'était plus leur fille et qu'ils ne voulaient plus entendre parler d'elle.

La commissaire Deligny ferma un instant les yeux et une image vint se graver derrière ses paupières closes. Une carte postale représentant la tour de la place Ville-Marie à Montréal. Une des cartes postales retrouvées dans la valise appartenant à la fausse Marie-Claire Delalande.

— Et la photo récente, poursuivit la commissaire, elle ne vous dit rien ?

— Oui, ça pourrait être elle. Mais malgré tous les problèmes qu'elle avait avec ses parents, Lucie était toujours de bonne humeur, elle riait toujours et je garde le souvenir de ses yeux qui semblaient toujours sourire... Alors que sur la photo, on a l'impression de quelqu'un d'une très grande tristesse.

La commissaire resta silencieuse un court instant, regardant la photo que lui avait donnée Pascal Crescent et qui était épinglée sur le mur derrière son bureau, sur un tableau de liège. Elle se demanda quelle nouvelle question elle allait poser.

— Savez-vous si ses parents vivent toujours, ou du moins où ils habitaient ?

— À l'époque de la fac, ils habitaient à Riom. Je crois que le père était greffier à la cour d'appel, et que la mère était prof dans une école religieuse. Et puis Lucie avait une sœur, un peu plus jeune qu'elle, mais je ne l'ai vue qu'une ou deux fois à l'époque. Et depuis que je me suis fait jeter par les parents, je n'ai pas cherché à les revoir...

— Il faudrait que je vous voie. Nous avons retrouvé des objets qui auraient pu lui appartenir, il y a bien longtemps. Peut-être reconnaissez-vous quelque chose ?

— Vous avez dit... (On avait l'impression qu'elle cherchait ses mots. Elle reprit après un long silence...) Vous avez dit « qui auraient pu lui appartenir ». Ça signifie qu'elle est... morte ?

— La femme dont nous avons publié la photo est morte. Mais l'histoire est trop compliquée pour en parler au téléphone. Indiquez-moi où nous pouvons nous rencontrer ?

— J'habite toujours à Clermont, mais j'ai des amis à Montluçon. Je peux venir, ça me fera une occasion de les voir. Par contre, je ne pourrai pas avant samedi.

Rendez-vous fut pris au commissariat pour le samedi en fin de matinée, puis la commissaire Deligny appela le commandant Orsini, lui demandant de venir dans son bureau toutes affaires cessantes.

— Ange, nous avons une piste possible. Une certaine Lucie Müller, disparue depuis vingt-cinq ans et dont les parents habitaient Riom. Vous me les recherchez en urgence, et dès que vous les avez trouvés, vous leur demandez de se soumettre à un prélèvement de salive. D'autre part, une de ses anciennes amies vient samedi. Je veux récupérer la valise d'ici là pour lui montrer ce qu'il y a dedans.

— OK patron. Les choses bougent. Le type de Moulins vient de retrouver dans un vieux classeur ayant appartenu à son père des papiers relatifs à ses locataires. Et il y a une chemise contenant le contrat de location de Marie-Claire Delalande. On l’aura demain.

Les pièces du puzzle se mettaient lentement en place. L’amie de Lucie Müller était venue, comme prévu, le samedi précédent et avait longuement répondu à toutes les questions que la commissaire avait préparées. La jeune femme avait apporté des photos, prises vingt-cinq ans plus tôt, et sur lesquelles on pouvait voir la disparue. Une photo d’identité photomaton, entre autres, soulignait la ressemblance avec le portrait retouché par le laboratoire. La forme du visage, la couleur des yeux, l’implantation des cheveux et des sourcils, tout correspondait. Seul le sourire avait disparu sur la photo retouchée, et bien entendu, le labo avait rajeuni le visage mais sans changer son expression.

En attendant cette visite, une recherche avait été menée à Riom. Les parents de Lucie Müller étaient morts, mais la maison qu’ils avaient occupée appartenait maintenant à Magali Müller qui, la visiteuse le confirma, était la jeune sœur de Lucie. La maison était louée et une recherche auprès des services fiscaux permit de découvrir que la propriétaire habitait Paris.

Dans le même temps, le commandant Orsini avait confié au sous-brigadier Michel Dumesnil le soin de rechercher si des noms de personnes disparues dans la clairière n’apparaissaient pas sur des annuaires. Une recherche fut également entreprise au fichier des cartes grises et à celui des permis de conduire. Il fallut près d’une semaine pour qu’arrivent les premières réponses.

À la suite d’une commission rogatoire lancée par le juge, Magali Müller fut retrouvée par le commissariat de son arrondissement.

— Je n’ai pas pu descendre à Riom pour Toussaint pour me recueillir sur la tombe de mes parents, répondit-elle à la commissaire Deligny qui lui proposait de la rencontrer à Paris. Je peux passer vous voir vendredi prochain. C’est pratiquement sur ma route.

La commissaire fut surprise de constater que la jeune femme ne sembla marquer aucune émotion particulière à l’annonce des conditions dans lesquelles sa sœur était morte. Lorsqu’elle arriva au commissariat, le vendredi suivant, la commissaire vit devant elle une femme aux cheveux tirés en arrière en un chignon strict, vêtue d’un tailleur gris dont la jupe descendait largement au-dessous du genou, et portant des chaussures à talon plat qui faisaient immanquablement penser à la caricature d’une institutrice d’école religieuse des années 1950. Elle se présenta, insistant sur le « mademoiselle », s’installa sur la chaise faisant face au bureau de la commissaire, jambes serrées, le sac à main posé sur les genoux recouverts par la jupe qu’elle avait soigneusement tirée avant de s’asseoir. Il n’y avait pas la moindre trace de maquillage sur son visage, et la commissaire se dit en l’observant qu’elle pourrait être jolie si elle consentait à faire un petit effort. Mais il semblait que cette perspective ne la préoccupait pas du tout.

— Merci mademoiselle Müller d’avoir bien voulu accepter de venir. Vous n’aviez aucune idée de ce que votre sœur avait pu devenir ?

— Quand elle s’est enfuie, j’avais quinze ans. Je me souviens d’elle comme d’une rebelle qui ne trouvait bien que ce que nos parents lui refusaient. Tant qu’elle fréquentait le lycée catholique, elle se contentait de petites incartades ; mais dès qu’elle est partie à l’université, elle a fait des rencontres déplorables qui ont conforté sa volonté de rupture.

— Quelles étaient vos relations familiales ?

— C’est si loin, mais je crois bien que je n’ai jamais eu l’impression d’avoir une sœur tant nous étions différentes. Et ce fut pire après son départ à Clermont. Il y avait à peine vingt minutes de trajet par le train, mais elle ne rentrait pas tous les soirs à la maison, préférant aller coucher chez une de ses

amies... Enfin c'est ce qu'elle disait, mais Dieu seul sait où elle allait traîner !

Malgré le recul du temps, malgré la nouvelle qu'elle venait d'apprendre concernant la disparition de sa sœur, la commissaire fut surprise et choquée du mépris qui transpirait des paroles de la jeune femme. Manifestement, elle avait toujours suivi les préceptes de ses parents et de sa religion ; et la volonté d'indépendance de sa sœur, puisque ses parents étaient contre, elle était forcément contre elle aussi.

— Comment avez-vous vécu sa disparition ?

— Un jour, elle a envoyé une lettre disant qu'elle avait trouvé quelqu'un, qu'elle voulait vivre avec lui, qu'elle allait le suivre au Canada, et qu'il était inutile de chercher à la retenir. Je sais que mon père a essayé d'empêcher son départ, mais elle était majeure et il n'a rien pu faire.

— Et comment avez-vous réagi ?

— « Puisque nous ne sommes plus rien pour elle, elle n'est plus rien pour nous. » Je me souviens encore des paroles de mon père. Après, nous n'en avons plus jamais reparlé à la maison. Elle n'a plus jamais donné signe de vie, nous n'avons jamais cherché à savoir.

— Vous n'avez donc jamais appris les circonstances de son retour en France, et vous n'avez jamais su qu'elle avait rejoint une secte ?

— Quand mes parents sont morts dans un accident de voiture, trois ans plus tard, des recherches ont été faites pour la retrouver, mais elles n'ont pas abouti. Tout ce que j'ai appris à l'époque c'est qu'elle n'était restée que quelques mois au Canada... C'est tout...

— Vous reconnaissez ces photos ?

La commissaire tendit à la jeune femme une pochette dans laquelle elle avait glissé une reproduction de la photo d'identité donnée par l'ancienne amie de Lucie, et le portrait retouché par le laboratoire. Magali la saisit, la regarda longuement. Alors que, sans un mot, elle lui rendait la pochette, Florence Deligny demanda à son interlocutrice de la retourner. Au dos de la feuille, il y avait un agrandissement de la dernière photo donnée par Pascal Crescent, et qui représentait Lucie, puisqu'il ne faisait plus aucun doute pour la commissaire qu'il s'agissait bien d'elle, quelques mois avant sa disparition.

— C'est bien votre sœur ? demanda une nouvelle fois la commissaire en reprenant la pochette.

— Oui. La première photo d'identité, c'est bien elle. Les autres, je ne sais pas. C'est possible, la ressemblance est frappante, mais je ne sais pas.

« Quelle étrange famille », se dit la commissaire en regagnant son bureau après avoir raccompagné sa visiteuse jusqu'à la porte du commissariat. Pour avoir une certitude absolue, elle allait devoir attendre les résultats du prélèvement de salive auquel la sœur de Lucie Müller avait accepté de se soumettre, mais déjà elle n'avait aucun doute. Lucie Müller, après une escapade au Canada dont la courte durée laissait supposer une rupture, avait, d'une façon ou d'une autre, rencontré Antoine Carelli qui en avait fait une adepte de sa secte et sa maîtresse... Elle était également persuadée que Lucie Müller n'était pas la seule survivante de la secte et que le coup monté des fausses identités avait permis au gourou, à sa femme légitime et à sa maîtresse du moment de faire croire à leur mort avant d'entamer une autre vie grâce à l'argent volé aux adeptes. Ce qui voulait également dire que tous trois étaient, ou responsables, ou au moins complices de l'assassinat de plus de vingt personnes, dont des enfants.

Cette hypothèse, par contre, en sous-entendait une autre : Lucie Müller avait été assassinée par quelqu'un qui savait qu'elle avait appartenu à la secte et qui avait découvert le subterfuge. Plus de vingt ans de planque pour rien. Quel évènement avait rendu inutile tout ce machiavélique montage ? Et cet assassinat semblait bien être une vengeance ; mais vengeance de qui ? D'un ancien adepte qui aurait quitté la secte avant la fin et qui aurait, après si longtemps, découvert la vérité ? Ou alors vengeance d'un parent d'une des victimes de 1987 ? Mais alors, pourquoi si tard ? Et comment une

personne qui n'avait pas vécu au château pouvait connaître les rôles tenus par les uns et les autres ?

Chaque nouvelle hypothèse entraînait une nouvelle question. Florence Deligny prit son portable.

— Ange, dites-moi, on en est où de la recherche des noms identiques à ceux de victimes de la secte ? Avez-vous les retours des fichiers que nous avons demandés ?

— Ils commencent à arriver, répliqua le commandant Orsini. J'ai éliminé ceux qui avaient été identifiés par des prélèvements effectués directement sur les corps pour ne garder que ceux pour lesquels on avait utilisé les prélèvements faits sur les vêtements. J'ai en fait cinq noms ; trois hommes et deux femmes. Et comme dans l'ensemble il s'agit de noms plutôt courants, les annuaires en sont pleins. Et je suppose que comme beaucoup doivent être sur liste rouge, on va trouver encore plus de noms dans les fichiers du permis de conduire et des cartes grises. Je vais faire un premier tri par l'âge et éliminer toutes les personnes de moins de quarante ans. Mais malgré ça, j'ai bien peur qu'il ne nous reste des centaines de noms à vérifier.

— Où en sommes-nous des papiers que devait nous faire parvenir le proprio de l'appartement de Moulins où a vécu Lucie Müller ?

— Dumesnil est parti les chercher pour gagner du temps. Personne à Moulins n'était disponible pour faire la livraison. Il vient de partir. Il sera de retour en fin d'après-midi.

— Très bien. Vous lisez tout ce qu'il y a à lire au plus vite. J'aimerais que l'on fasse un point demain matin. On vient de faire un pas de géant en retrouvant ce que tout le monde ignorait depuis vingt-trois ans, et pourtant nous ne sommes pas plus avancés ! Je compte sur vous.

Elle raccrocha sans même prendre le temps de terminer la conversation par la moindre formule de politesse, et elle s'en voulut aussitôt ; mais ses hommes commençaient à la connaître et savaient que quand elle était sur les nerfs, il lui arrivait de se montrer un peu injuste.

Il était dix-huit heures lorsqu'elle quitta le commissariat après avoir profité de la fin de l'après-midi pour essayer de se mettre à jour dans la monstrueuse paperasse administrative qui lui mangeait une part beaucoup trop importante de son temps. Elle se sentait sur les nerfs, et savait qu'elle n'arriverait pas à travailler correctement tant qu'elle n'aurait pas eu connaissance des premiers résultats, soit de la recherche faite dans les fichiers, soit à la lecture des documents venant de Moulins.

Le commandant Ange Orsini arriva en même temps qu'elle sur le parking du commissariat.

— Alors Ange, demanda-t-elle tout en ouvrant la portière de sa voiture, votre gars est revenu de Moulins ? Vous avez eu le temps de regarder ce qu'il a apporté ?

— Pas encore. Je vais finir par croire que Chirac a raison quand il dit que les emmerdements volent toujours en escadrille. Figurez-vous que ce con a crevé et qu'il n'y avait pas de cric dans la voiture, ce qui l'a obligé à attendre le passage d'une autre voiture pour changer sa roue. Et dans la forêt, à la tombée de la nuit et au mois de novembre, il ne passe pas beaucoup de monde.

— Et merde ! Je veux vous voir tous les deux demain matin.

Florence Deligny grimpa dans sa voiture et démarra aussitôt. Moins de vingt minutes plus tard, elle était chez elle et, après avoir enfilé un survêtement, elle enfourcha son vélo d'appartement et se mit à pédaler de plus en plus vite. Elle ne connaissait rien de plus efficace pour évacuer le stress que lui procurait cette histoire de fous. Une heure après, crevée et dégoulinante de sueur, elle remonta dans sa chambre, jeta ses vêtements en vrac au pied du lit et se glissa sous la douche. Elle passa un long moment immobile, laissant l'eau brûlante couler sur ses épaules. Un épais nuage de vapeur envahit la salle de bains. Le bruit de la clef dans la serrure de la porte d'entrée la tira de sa rêverie. Elle se savonna longuement, utilisant plus que de raison le gel douche parfumé à la mandarine.

— Maman, tu es là ?

— Sous la douche ma chérie. Tu mets la table, j'arrive. Mais je ne sais pas ce qu'il y a à manger.

Elle entendit le bruit feutré de la porte du réfrigérateur puis un bruit de papier froissé.

— Saumon fumé et œufs sur le plat, ça te va ? cria Natacha.

Florence Deligny acheva sa douche en baissant régulièrement la température de l'eau, arrêtant quand elle ressentit un frisson, puis elle s'enveloppa dans le peignoir de bain qu'elle avait préalablement posé sur le radiateur sèche-serviettes. Lorsqu'elle arriva dans la cuisine en se séchant les cheveux, Natacha surveillait la poêle au fond de laquelle grésillait un morceau de beurre. Deux œufs étaient posés dans une petite assiette près de la plaque de cuisson, et les tranches de saumon fumé étaient déjà dans les assiettes, posées sur des feuilles de salade.

— C'est prêt dans deux minutes, tu peux t'asseoir, dit Natacha sans se retourner.

Deux coups brefs mais autoritaires furent frappés, puis la porte s'ouvrit avant même que la commissaire Florence Deligny ait eu le temps de prononcer le moindre mot. Le commandant Ange Orsini avança jusqu'au bureau derrière lequel la commissaire était installée. Il ne prit même pas la peine de pousser la porte derrière lui. Il tenait une enveloppe à la main et semblait saisi d'une surexcitation à laquelle il n'avait pas habitué ses collègues, lui d'habitude si calme.

— On vient de tirer le gros lot, dit-il en tendant l'enveloppe.

— Si vous preniez le temps de m'expliquer ? Et puis d'abord, asseyez-vous. Ça ne vous prendra pas beaucoup de temps et ce sera plus confortable. Alors ?

Le commandant Orsini se calma, prit le temps de s'asseoir, ouvrit l'enveloppe et en tira une feuille pliée en quatre et dont les plis étaient jaunis.

— Excusez-moi, patron, mais c'est trop beau... (Devant le regard interrogateur de la commissaire, il se tut, puis reprit très vite :) Vous avez raison. Il vaut mieux que je commence par le commencement : Dumesnil m'a apporté ce matin les documents qu'il est allé chercher hier à Moulins chez l'ancien propriétaire de l'immeuble où a habité Marie-Claire Delalande... Enfin, celle qui utilisait ce nom. Dans le dossier, il y a le contrat de location, des doubles des quittances de loyer, des photocopies de contrats d'assurance... Et puis surtout, il y avait cette lettre...

Il posa la feuille dépliée sur le bureau, devant la commissaire, gardant l'enveloppe dans sa main gauche. Elle saisit la feuille, parcourut le court texte. Il s'agissait d'une lettre amicale, adressée par une femme, et parlant de banalités.

— Quel intérêt ? demanda la commissaire en repliant la feuille.

— La lettre, aucun ; mais l'enveloppe, oui. Cette lettre a été adressée à Marie-Claire Delalande et est arrivée après son départ. Et comme, semble-t-il, elle n'avait indiqué à personne sa nouvelle adresse, la lettre, qui n'avait pas été ouverte, est restée dans le classeur puis a été oubliée. Ce qui est intéressant, c'est que, au dos de l'enveloppe, il y a le nom et l'adresse de l'expéditeur : une certaine Catherine Brémont, demeurant à Cérilly. J'ai vérifié, l'adresse correspond à une maison isolée un peu à l'écart du bourg.

— Ça ne me dit pas ce que cette adresse présente comme intérêt !

— Tout simplement que Catherine Brémont est le nom d'une des personnes réclamées par une famille après la disparition de la secte, et qu'elle a été identifiée par comparaison de l'ADN entre les membres de la famille et les prélèvements réalisés au château, mais qu'aucun prélèvement correspondant n'a pu être fait ni sur un corps ni sur les vêtements retrouvés dans le cercle.

— Nom de Dieu, le chaînon manquant !

— Eh oui patron. Dès que j'ai lu ça, j'ai aussitôt prévenu le juge qui a chargé les gendarmes de Cérilly d'aller cueillir cette brave dame qui, officiellement, habite toujours à la même adresse. J'ai aussi pu vérifier avec le fichier des cartes grises. Elle a acheté une Clio il y a un peu plus d'un an.

— Et que disait la lettre ?

— En fait, cette Catherine Brémont se montrait surprise que Marie-Claire Delalande n'ait pas répondu à son précédent courrier, qu'elle aurait vraiment aimé la revoir et qu'elle espérait qu'elle aussi en avait envie... En fait rien qui puisse nous raccrocher à notre histoire.

Chapitre 16 : août 1987

— Entrez !

L'adjudant-chef Claude Henry, qui tenait à la main le journal livré quelques minutes plus tôt, poussa la porte et s'avança jusqu'au bureau derrière lequel le capitaine Ortega était plongé dans la lecture du rapport rédigé après la visite faite la veille au soir dans le château du docteur Carelli.

— Regardez, mon capitaine. L'auteur de la lettre anonyme n'a pas écrit qu'à nous ; et j'ai l'impression que les journalistes sont allés fouiller très vite et très loin.

Tout en parlant, l'adjudant-chef avait déplié le journal et, le tenant à deux mains, présentait la une au capitaine. Un immense titre s'étalait sur cinq colonnes : « *Une secte dans l'ancien château de la Malette aujourd'hui rebaptisé "AMARNA" ?* » Sous le titre, deux photos. La première, prise au téléobjectif, montrait, avec le château en arrière-plan, les jardiniers en tenues blanches dont certains étaient cachés par des branches floues situées entre le groupe et le photographe. La seconde représentait le docteur Carelli, photographié au moment où il montait dans sa voiture.

— La photo du château a dû être prise depuis l'extérieur, par-dessus le mur de clôture, dit l'adjudant-chef en lâchant le journal que le capitaine venait de saisir. Et je connais suffisamment bien le directeur de l'agence locale du journal pour vous dire qu'il ne s'embarque jamais sans biscuits, et que s'il dit quelque chose, c'est qu'il a les moyens de le prouver.

Sous la photo représentant le docteur Carelli, une légende précisait : « *L'étrange docteur Antoine Carelli avait un passé mystérieux avant de transformer son château en "maison de repos" et d'installer dans notre ville son cabinet de psychiatre.* » La fin de la légende invitait à lire en pages intérieures l'article de fond. Le capitaine lut avec attention le texte de la une, qui, avec le titre et les photos, occupait plus de la moitié de la page. Il y était indiqué que les pensionnaires du château étaient tous, soit des patients du docteur, soit des femmes venant du foyer pour femmes maltraitées dont il s'occupait avec son épouse. « *À plusieurs reprises au cours des dernières années, des parents de malades vivant au château se sont plaints d'avoir perdu tout contact avec leurs proches. Une plainte avait même été déposée auprès du procureur de la République il y a quelques années, mais l'enquête avait conclu que la personne avait elle-même pris la décision de rompre avec sa famille. Un autre couple, que nous avons retrouvé, nous a montré une lettre émanant de leur fille qui, après un divorce particulièrement pénible, avait été soignée pour dépression par le docteur Carelli. Dans cette lettre, la jeune femme expliquait qu'elle voulait recommencer une nouvelle vie et que pour cela elle avait décidé de tirer un trait sur son passé, précisant qu'il était inutile de chercher à la revoir. Les parents s'étaient également rendu compte que leur fille avait fait don de tous ses biens à l'association, présidée par madame Carelli, qui gérait le château.* »

L'article précisait encore que si le château appartenait bien au docteur Carelli, c'était son épouse, elle aussi psychiatre, qui en assurait la gestion, et que c'est elle qui avait obtenu les autorisations lui permettant d'ouvrir cette « *maison de repos thérapeutique* » destinée à recevoir au maximum dix patients. « *Les nombreuses photos que nous avons, toutes semblables à celle présentée sous le titre de notre édition de ce jour, montrent que ce nombre est largement dépassé.* »

L'article à la une se terminait ainsi : « *Le docteur Carelli et son épouse, contactés à plusieurs reprises, tant par téléphone qu'à leur cabinet de consultation, ou au foyer pour femmes battues, ont refusé de nous répondre. De même, toutes nos tentatives pour nous rendre au château ont été vaines, le portail toujours fermé n'étant pas équipé d'un système permettant aux visiteurs de s'annoncer. Nous allons bien entendu faire de nouvelles tentatives dont nous rendrons compte dans nos prochaines éditions.* »

Le capitaine ouvrit le journal pour rechercher en pages intérieures l'article sur le docteur Carelli. Il

ne retint qu'une phrase : « *Avant d'implanter dans notre ville son cabinet de psychiatrie et d'ouvrir cette maison de repos dans son château, le docteur Carelli et son épouse possédaient un cabinet florissant en région parisienne, cabinet qui, d'après les très rares témoignages que nous avons recueillis, a été cédé en catastrophe. Entre cette vente et leur arrivée, il s'est passé près d'un an, période sur laquelle nous ne connaissons rien.* »

— Si je comprends bien, adjudant-chef, dit le capitaine en lui rendant le journal qu'il venait de replier, la presse en connaît plus que nous sur cet individu.

— Vous savez, mon capitaine, qu'ils ne sont pas tenus aux mêmes procédures que nous. Les demandes de renseignements concernant la vie de Carelli et de sa femme avant leur arrivée chez nous sont lancées seulement depuis hier.

— Bien. Vous avez envoyé quelqu'un au cabinet de ce type pour récupérer la liste des pensionnaires du château ?

— J'y vais, mon capitaine ; mais le cabinet n'ouvre qu'à dix heures. Il est inutile d'y aller avant.

— Le journal parle d'une plainte et d'une enquête à propos d'une pensionnaire...

— Je pense, mon capitaine, l'interrompt l'adjudant-chef, qu'il s'agit de l'enquête dont je vous ai parlé hier, et qui m'avait conduit à l'époque à visiter le château pour rien. Mais il s'agissait en fait d'une lettre anonyme et non de la plainte nominative d'une famille.

— Je trouve que cette fois les choses deviennent sérieuses. Les gens que j'ai vus hier au château souffrent manifestement de malnutrition, tout comme la femme renversée par la voiture. Vous ajoutez le fait qu'ils portent tous les mêmes vêtements et leur peur manifeste quand nous sommes allés les interroger, et vous avez le cocktail auquel aucun gendarme digne de ce nom ne peut être indifférent. Je vais voir avec le procureur s'il ne serait pas judicieux d'aller un peu plus loin dans notre enquête. D'autant plus que la presse de ce matin risque de faire des vagues. Occupez-vous au plus vite du listing.

Moins d'une heure plus tard, l'adjudant-chef Claude Henry arrêta sa voiture sur le petit parking situé à quelques pas de la maison abritant le cabinet du docteur Carelli. Il était un peu plus de dix heures, et il fut surpris de voir que trois femmes attendaient devant la porte d'entrée. Il s'approcha, suivi par le jeune gendarme qui l'accompagnait. Les trois femmes se tournèrent vers lui. Il salua.

— Bonjour mesdames. Que se passe-t-il ?

— La porte est fermée, répondit la plus âgée des trois femmes. Ça fait plus de dix minutes qu'on sonne, mais personne ne répond, et toutes les trois on a rendez-vous. Moi, c'était à dix heures et j'ai juste demandé à mon patron de pouvoir m'absenter pour la durée de la consultation.

— Ça ne fait que dix minutes de retard, répliqua l'adjudant-chef en regardant sa montre. Nous repasserons le voir plus tard. Je ne veux pas en plus empiéter sur votre temps. Au revoir mesdames.

L'adjudant-chef salua, entendit les trois « au revoir monsieur » prononcés avec un bel ensemble par les trois femmes et se dirigea vers sa voiture. Il appela le capitaine Ortega pour l'informer du retard du docteur Carelli, et ajouta qu'il se rendait au foyer pour femmes battues. Il y arriva un quart d'heure plus tard. Une infirmière, ou du moins une femme portant une tenue blanche d'infirmière, ouvrit la porte à son second coup de sonnette.

— Adjudant-chef Henry, gendarmerie nationale. Pouvez-vous m'annoncer au docteur Carelli ?

— C'est que... Le docteur n'est pas encore arrivé.

— Madame Carelli alors ?

— Elle n'est pas là non plus.

— Et cette absence est normale ?

— Ben... Je ne sais pas...

La femme fut prise de panique devant le regard que lui lançait l'adjudant-chef. Elle bredouilla quelques mots incompréhensibles, baissa les yeux...

— Je vous demande si cette absence est normale ou pas ? La question est simple, j'attends une réponse simple. (Il s'efforça d'accentuer la dureté de son regard.)

— Ben... Depuis que je suis là, c'est la première fois. D'habitude, ils arrivent tous les deux avant neuf heures, le docteur, enfin monsieur, reste une petite heure puis il part à son cabinet, et madame reste jusqu'à midi, au moment où le docteur revient la chercher.

— Et il n'a pas appelé pour expliquer son retard ?

— Non... (Elle sembla hésiter, comprit que de l'adjudant-chef ne bougerait pas tant qu'il n'aurait pas eu une réponse satisfaisante...) Mais moi j'ai essayé d'appeler madame au numéro qu'elle m'avait dit d'utiliser en cas d'urgence, mais il n'y avait personne.

— Et qui s'occupe des pensionnaires pendant son absence ?

— C'est moi, monsieur. Enfin, dans la journée c'est moi. C'est une autre qui fait la nuit, mais elle part à huit heures. Puis il y a une personne qui aide à la cuisine et une femme de ménage qui ne vient que les matins... (Elle parlait très vite, comme si elle voulait se débarrasser de tout ce qu'elle avait à dire.)

L'adjudant-chef posa encore quelques questions, apprit qu'il y avait en ce moment trois femmes dans l'établissement, chacune ayant deux enfants. Il remercia et sortit. Il ne voyait pas ce qu'une rencontre avec les pensionnaires était susceptible de lui apporter pour l'instant. La seule chose importante à ses yeux était l'absence conjointe du docteur et de son épouse. Enfin, pour l'instant, il était plus juste de parler de retard que d'absence ; mais retard exceptionnel donc sûrement pas dû au hasard. Il décida d'appeler aussitôt le capitaine Ortega avant de retourner au cabinet du docteur Carelli.

— Merci adjudant-chef. Retournez au cabinet et attendez. Je vais envoyer une voiture au château. Je vous tiens au courant, faites-en de même dès que vous aurez du nouveau.

Arrivé devant le cabinet du docteur Carelli, l'adjudant-chef ne put que constater que la file des patients, presque exclusivement des femmes, à l'exception d'un homme jeune au regard perdu qui faisait les cent pas, s'était allongée. Il se gara le long du trottoir, posa la question dont il connaissait déjà la réponse : « Pas encore monsieur, et c'est pas son habitude », répondant à « Le docteur n'est pas arrivé ? », mais il fallait bien dire quelque chose. Pensif, il remonta dans sa voiture. Le mot « coïncidence » était étranger à son vocabulaire professionnel. Il était donc intimement persuadé que cette absence n'avait rien à voir avec le hasard. Il regarda sa montre, se demandant combien de temps encore sa présence devant le cabinet fermé serait raisonnable, puis se décida à appeler le capitaine Ortega.

— Vous pouvez rentrer à la brigade, adjudant-chef. Il y a du nouveau. Nos amis journalistes ont été particulièrement efficaces, puisque le procureur vient de m'informer qu'il avait reçu depuis ce matin deux plaintes pour séquestration. Il a aussitôt saisi le juge d'instruction qui nous a confié l'enquête. Le juge tient à se rendre au château cet après-midi même. Vous l'accompagnerez.

— Vous ne voulez pas que je laisse quelqu'un devant le cabinet pour l'attendre ?

— Inutile. Une voiture attend devant le château avec ordre d'intercepter tous ceux qui sortent.

Dès son arrivée à la brigade, l'adjudant-chef Claude Henry, prévenu par le gendarme assurant l'accueil que son supérieur l'attendait, se dirigea vers le bureau du capitaine Ortega.

— Entrez adjudant-chef. Encore du nouveau. Les infos parues dans le journal ont été relayées par la radio et le résultat a été immédiat. Trois familles, une à Lyon, une vers Metz et une en région parisienne, ont pris contact avec la brigade de gendarmerie ou le commissariat le plus proche de chez eux pour signaler qu'un, ou plutôt une de leurs proches, n'avait plus donné signe de vie depuis une dépression. Dépression soignée par le docteur Carelli pour deux d'entre eux, après un passage dans le centre d'accueil pour femmes battues pour l'autre. L'information m'a été aussitôt transmise et j'attends les PV des auditions.

— Si ça démarre comme ça mon capitaine, il n'est pas impossible que ce ne soit qu'un début.

— Possible, en effet, compte tenu du nombre de personnes que nous avons vues au château. Au fur et à mesure que les auditions nous parviendront, vous les éplucherez et vous essaierez d'en tirer tous les points communs. Sinon, vous avez rendez-vous devant le château, avec le juge, à seize heures.

— Je pense à une chose, mon capitaine, dit l'adjudant-chef alors qu'il avait déjà la main sur la poignée de la porte pour quitter le bureau : rien ne nous dit que Carelli et sa femme sont toujours au château. Ils auraient très bien pu partir avant l'arrivée de notre voiture.

— J'y ai pensé et j'ai aussitôt fait rechercher au fichier des cartes grises les voitures au nom de Carelli, monsieur et madame bien entendu, et j'ai lancé un avis de recherche. S'ils se sont tirés avec l'une des deux voitures connues, nous les retrouverons.

L'adjudant-chef avait passé son après-midi à éplucher les PV d'auditions qui leur étaient parvenus. Il y en avait huit, cinq autres familles s'étant manifestées. Dans les deux premiers cas, un proche avait été soigné pour dépression par le docteur Carelli. Les trois femmes qui étaient passées par le foyer d'accueil, bien qu'originaires de Paris pour l'une, de Lyon pour les deux autres, habitaient dans la région au moment où elles avaient pris la décision de quitter un conjoint violent ; il était donc normal de les retrouver dans l'établissement le plus proche de leur domicile. Par contre, les trois autres personnes, trois femmes, avaient été soignées par le docteur Carelli lorsqu'il exerçait en région parisienne, il y avait donc plus de dix ans. Après la fermeture précipitée du cabinet, les trois femmes, dont deux étaient encore mineures à cette époque, avaient cessé de se soigner et puis, après un temps plus ou moins long, étaient redevenues les patientes du médecin à son nouveau cabinet. Dans les trois mois suivant leur retour auprès de leur ancien thérapeute, les trois femmes avaient rompu les relations avec leurs familles, expliquant toutes les trois, et dans des termes à peu près identiques si on se fiait à ce qu'avaient dit les plaignants, leur volonté de rompre avec leur passé. Deux de ces femmes avaient quitté leur emploi, la troisième, étudiante, n'avait plus remis les pieds dans son école de commerce. Personne n'avait été capable de dire comment ces malades avaient retrouvé la trace de leur ancien psychiatre, mais ce fait soulignait au moins l'ascendant que le docteur Carelli avait sur ses patientes. À la lecture de chaque nouveau PV, l'adjudant-chef pestait contre la lenteur des administrations qui ne lui permettait pas d'avoir encore entre les mains les renseignements sur les raisons ayant conduit au départ précipité du médecin, et à la fermeture de son premier cabinet.

Quant aux deux plaintes reçues directement par le juge, elles émanaient de familles habitant la région. La première avait été déposée par le père d'un jeune homme, soigné pour une grave dépression après la mort de sa mère, et qui, quelques semaines après son entrée au château, avait envoyé une lettre dans laquelle il expliquait, avec des mots brouillons et souvent difficiles à comprendre, qu'il désirait changer de vie et rompre « avec les douleurs d'un passé qui n'a plus de signification pour moi ». Une photocopie de la lettre était jointe au dossier. Le père avait été d'autant plus choqué par la forme de ce courrier, que le jeune homme était un brillant étudiant en lettres. Le docteur Carelli, après avoir soigné le jeune homme pendant quelques semaines à son cabinet, avait rencontré le père et lui avait expliqué que quelques semaines de total isolement, avec le traitement approprié, ne pourraient qu'être bénéfiques au jeune malade. Ce dernier ayant donné son accord, le père avait trouvé la démarche du médecin très professionnelle, même quand il avait expliqué que le traitement nécessitait qu'il n'y ait au cours du premier mois, aucun contact entre le patient et le monde extérieur. La seconde plainte avait été déposée par le mari d'une jeune femme, elle aussi soignée par le docteur Carelli pour une grave dépression qui avait été provoquée par la perte de son enfant au huitième mois de grossesse. Le processus était exactement le même que pour le premier malade : pendant quelques

semaines, visites régulières au cabinet du docteur Carelli, puis rencontre avec le mari au cours de laquelle le médecin avait expliqué tous les bienfaits que la jeune femme pourrait retirer d'une cure de six semaines au château, les quatre premières semaines nécessitant une rupture totale avec le monde extérieur. Au bout de six semaines, le mari avait reçu une lettre dont le contenu et le style rappelaient étrangement la lettre écrite à son père par l'autre malade. Le mari avait littéralement harcelé le médecin pour avoir la possibilité de rencontrer sa femme, ce qui lui fut finalement accordé, non pas au château mais au cabinet du psychiatre. La rencontre avait été brève, la jeune femme, qui n'avait jamais au cours de l'entretien eu le moindre regard pour son mari, s'étant contentée de répéter qu'elle voulait commencer une autre vie et que pour cela il fallait qu'elle rompe tous liens avec le passé.

La justice, saisie par le mari, n'avait pu que constater la décision de la jeune femme, qui était majeure, et qui lors d'un entretien avec un médecin expert, entretien accepté par le docteur Carelli, avait semblé suffisamment saine d'esprit pour que son discernement ne soit pas mis en doute. Depuis, trois ans s'étaient écoulés, le mari avait à plusieurs reprises tenté de reprendre contact avec sa femme, allant même jusqu'à passer des journées et des nuits entières dans sa voiture devant le château, allant même jusqu'à menacer le docteur Carelli, mais sans jamais la revoir.

Les rapports mentionnaient un autre point commun entre les locataires du château : tous avaient vidé leurs comptes en banque, certains avaient même vendu des biens personnels, le fruit de la vente ayant immédiatement été versé sur le compte de l'association gérant le château.

Dix minutes avant seize heures, deux voitures de la gendarmerie vinrent se garer devant le château, près de celle qui, depuis le matin, en surveillait l'entrée. Le juge et le procureur arrivèrent quelques minutes plus tard, suivis par une Kangoo sur les portières de laquelle étaient inscrites les coordonnées d'un serrurier. Une dernière voiture, occupée par deux hommes, se gara derrière celle du juge.

— Si nous devons forcer l'entrée, dit le juge après avoir, suivi par le procureur, serré les mains de tous les gendarmes présents, j'ai demandé à ces messieurs de nous accompagner. Ils seront témoins de la perquisition si elle doit être conduite hors la présence des propriétaires... (Puis, se tournant vers l'adjutant-chef :) Comment peut-on prévenir de notre arrivée ?

— Nous ne pouvons pas, monsieur le juge. Il n'y a ni Interphone, ni cloche, ni sonnette.

— C'est bien ce que j'avais déduit de votre dernier rapport, adjudant-chef. Et puisque personne ne s'est manifesté depuis que vos hommes surveillent cette entrée... (Il se tourna vers le serrurier :) vous pouvez procéder. Essayez de faire le moins de dégâts possible.

Le portail à double battant était équipé d'une serrure électrique, et chaque vantail possédait un vérin électrique. Un petit portillon, doté d'une simple serrure, était percé au milieu du vantail de droite. Il fallut un peu moins de dix minutes au serrurier pour en venir à bout.

— Lorsque vous ressortirez, dit le serrurier, il vous suffira de tirer le portillon. Il se verrouillera automatiquement. Par contre, ne le fermez pas avant, sinon vous ne pourrez plus sortir.

— Peut-être aurons-nous encore besoin de vous, répliqua le juge.

— Je vous suis alors ?

— S'il vous plaît.

Le juge pénétra le premier dans le parc, suivi du procureur et des deux témoins. Le serrurier, qui avait remis la sangle de sa sacoche sur son épaule, leur emboîta le pas. Les gendarmes, à l'exception de deux auxquels le juge venait de demander de rester près du portail et de le maintenir ouvert, fermaient la marche. Une allée, longue d'une vingtaine de mètres et bordée d'énormes marronniers, se terminait par un demi-rond-point duquel partaient, de chaque côté, deux allées plus étroites. Un épais bosquet de conifères masquait la vue au-delà du carrefour.

— Regardez, monsieur le juge, dit soudain l'adjutant-chef en levant le bras vers le premier sapin. Ils n'ont pas besoin de sonnette à l'entrée.

Le juge et le procureur suivirent des yeux la direction montrée par le doigt tendu de l'adjutant-chef

qui venait de les rejoindre. À environ cinq mètres du sol, camouflé par les branches des arbres, un cadre métallique peint en noir supportait trois caméras. Une était braquée sur le portail, les deux autres sur les allées s'ouvrant à gauche et à droite du carrefour. Ils restèrent un moment, tête levée, puis tous firent pivoter leur regard vers les autres arbres bordant les allées, comme s'ils voulaient vérifier l'éventuelle présence d'autres caméras. Rien d'autre n'était visible. Ils poursuivirent leur chemin, suivant le juge qui s'était engagé, au hasard, sur l'allée de droite. Ils parcoururent encore une trentaine de mètres, puis le château apparut sur leur gauche, encore partiellement caché par quelques arbres épars, à l'autre extrémité d'une immense pelouse. Machinalement, l'adjudant-chef regarda vers le point où il se souvenait avoir vu le jardin. Il n'y avait personne. Se tournant vers le château, il se rendit immédiatement compte que tous les volets du rez-de-chaussée étaient fermés, ce qui n'était pas le cas lors de leur dernière visite. Il s'approcha du juge et du procureur, qui marchaient toujours en tête du groupe, et leur fit part de sa constatation.

L'endroit était particulièrement silencieux si l'on exceptait le bruissement des feuilles agitées par le vent qui venait de se lever et charriait de lourds nuages. Le petit groupe traversa la pelouse et se dirigea vers l'entrée principale du château. La lourde porte de bois était fermée. Ils gravirent les quelques marches du perron. Le juge souleva, et rabattit à plusieurs reprises sur le bois, le lourd heurtoir en bronze qui représentait une tête de lion. Seul l'écho répondit. Il attendit quelques minutes, recommença. Il obtint le même résultat. Se reculant légèrement il fit un signe au serrurier, qui était resté au pied de l'escalier, lui demandant de le rejoindre. Les gendarmes qui étaient sur les marches s'écartèrent pour le laisser passer.

— Impossible à ouvrir sans la clef, dit-il en se relevant après un rapide examen de la serrure. Cet engin est digne d'une serrure de coffre-fort. Si vous voulez entrer, il faudra fracturer la porte ; et elle aussi m'a l'air particulièrement résistante. Regardez l'encadrement métallique. C'est du très sérieux.

Le juge observa quelques instants, hocha la tête puis se retourna vers le procureur.

— Faisons le tour du bâtiment. Peut-être y a-t-il une porte moins bien défendue.

Cette fois, l'adjudant-chef Claude Henry prit la tête du groupe qu'il entraîna sur l'allée gravillonnée qui faisait le tour du château. Sur le côté, quelques marches descendaient jusqu'à un palier conduisant à une lourde porte en bois. Vraisemblablement une porte donnant accès à la cave. À l'invitation du juge, le serrurier descendit les quelques marches, observa rapidement.

— Même diagnostic que pour l'autre porte, monsieur le juge. Pour moi, il n'y a qu'une seule solution, c'est de contacter le fabricant de la serrure. Je connais son représentant local. Si vous en faites la demande, ils pourront nous fournir une clef. Pour moi, il n'y a pas d'autre solution.

Par acquit de conscience, ils terminèrent le tour du bâtiment, mais il n'y avait aucune autre ouverture. Sur les quatre côtés, tous les volets étaient fermés, et ils semblaient, au premier regard, être eux aussi particulièrement solides. Le juge dut convenir que la solution proposée par le serrurier était la seule possible. De retour devant le château, il s'éloigna de quelques pas du reste du groupe pour une courte conversation avec le procureur, puis il fit signe à l'adjudant-chef de venir les rejoindre.

— Si j'en crois votre rapport, adjudant-chef, il devait y avoir dans ce château entre vingt et trente pensionnaires. Ils sont bien quelque part ; et si le château est vide et verrouillé de toutes parts, c'est sans doute parce qu'il y a des choses à voir que nous ne devons pas découvrir. Du moins dans l'esprit du psy et de son équipe. Nous reviendrons demain avec un représentant du fabricant de serrures. D'ici là, je vous demande de laisser une voiture devant le portail pour le cas, bien improbable, où quelqu'un se manifesterait.

— À votre disposition, monsieur le juge. Et peut-être serait-il utile, demain, de venir avec des renforts qui nous permettront également de fouiller le parc, qui m'a l'air immense.

— Sage décision, adjudant-chef. Alors à demain.

La troupe quitta le parc, le serrurier s'assura que le portillon était bien fermé. Dix minutes plus tard,

il ne resta plus devant le château qu'une voiture et deux gendarmes qui faisaient les cent pas. L'adjudant-chef avait prévu de relever les deux hommes au milieu de la nuit.

L'adjudant-chef Claude Henry contemplait les pigeons qui venaient de s'égayer, dérangés par le bruit des cloches. Près de lui, les gens parlaient en marchant, mais il semblait qu'aucun son ne sortait de leurs lèvres. De même, les voitures frôlant le trottoir, devant lui, le faisaient sans émettre le moindre bruit. Seul le tintement des cloches trouait le silence. Brusquement, piétons, voitures, clocher et pigeons disparurent, remplacés par les faibles rayons de lumière perçant les interstices des persiennes. Les images avaient disparu, pas les cloches. Il lui fallut encore une fraction de seconde pour comprendre qu'il s'agissait de la sonnerie de son téléphone. Il se redressa dans le lit, tourna son regard dans la direction d'où elle venait, actionna l'interrupteur de la lampe de chevet, tendit le bras, décrocha et porta l'appareil à son oreille :

— Adjudant-chef Henry, j'écoute...

— Désolé de vous déranger en pleine nuit, adjudant-chef... Gendarme Mariani à l'appareil... Mais nous venons d'être informés d'un violent incendie en ville.

— Je suppose qu'en pareil cas vous connaissez la procédure...

Il avait voulu que sa voix soit autoritaire, mais il se rendit aussitôt compte que, toujours plongé dans un demi-sommeil, la moitié des mots avaient dû être une bouillie incompréhensible.

— Je sais, adjudant-chef. Tout a été fait. Une patrouille est aussitôt partie. Ce sont eux qui viennent d'appeler pour dire que c'est le cabinet du docteur Carelli qui est en feu.

L'adjudant-chef se redressa dans son lit. Il était définitivement réveillé.

— Merci gendarme. J'y vais tout de suite.

Moins d'un quart d'heure plus tard, l'adjudant-chef Claude Henry gara sa voiture derrière un véhicule de pompiers. Devant lui, la maison qui avait été le cabinet du docteur Carelli était enveloppée d'un halo rougeâtre. On ne voyait plus de flammes, mais il était évident que le brasier était encore bien présent à l'intérieur du bâtiment dont une partie de la toiture s'était effondrée. Il s'approcha des deux gendarmes qui, au milieu de la route, maintenaient quelques rares badauds le plus loin possible du cœur du sinistre. En le voyant arriver, ils saluèrent. L'un d'eux vint vers lui.

— J'espère avoir bien fait, adjudant-chef, en demandant que l'on vous prévienne, malgré l'heure.

— Excellente initiative, gendarme. Vous m'expliquez ?

— Les pompiers ont été prévenus vers une heure du matin par un automobiliste qui passait dans la rue et qui a senti une forte odeur de brûlé et vu des flammes qui s'échappaient par le toit. Heureusement, il y a une cabine téléphonique juste à côté et il a pu appeler tout de suite. Quand ils sont arrivés, une partie du toit s'était déjà effondrée. Mais le plus important, c'est qu'ils ont également senti une forte odeur d'essence. Il faudra confirmer lors de l'enquête, mais ils trouvent particulièrement suspecte la rapidité avec laquelle le feu s'est propagé ; et surtout, il ne semble pas, d'après eux, qu'il n'y ait eu qu'un seul point de départ, mais plutôt que tout l'intérieur de la maison s'est enflammé d'un seul coup.

L'adjudant-chef hocha la tête, pensif, remercia le gendarme qui alla rejoindre son collègue, puis se dirigea vers un petit groupe de pompiers qui discutaient en se montrant mutuellement des points de la maison dévastée. À son arrivée, les hommes se turent et se retournèrent vers lui. Il les salua.

— Alors ? Vous avez des doutes sur l'origine du sinistre ?

— Non, pas le moindre doute, adjudant-chef. Il faudra le confirmer quand on pourra pénétrer dans les décombres, mais je suis convaincu que tout l'intérieur de la maison a été copieusement arrosé d'essence. Quand j'étais sur l'échelle pour noyer l'intérieur, c'était limpide ; la force de l'incendie a

été la même partout, et tout a brûlé en même temps. On ne peut pas parler de propagation du feu. Je ne sais pas comment ils s'y sont pris pour allumer, mais si un type a simplement balancé une allumette, il devait y avoir tellement de vapeurs d'essence qu'il s'est sûrement cramé la gueule.

L'adjudant-chef quitta le petit groupe et s'approcha de la maison d'où s'échappaient maintenant de longs panaches de fumée. Il n'y avait plus la moindre trace de rougeoiement. Les pompiers commençaient à enrôler leurs tuyaux tandis que deux d'entre eux, équipés de puissantes lampes torches, venaient de pénétrer dans la maison par la porte ouverte. Il s'approcha, observa les faisceaux lumineux qui éclairaient un enchevêtrement noirci qui devait à la fois rassembler les cendres de la charpente et des meubles.

— Bonjour adjudant-chef, dirent en chœur les deux pompiers en ressortant de la maison.

— Alors ?

— On ne peut pas aller bien loin, il y a des poutres à moitié calcinées qui risquent de tomber à tout moment. Mais c'est suffisant pour confirmer l'incendie criminel. Il n'y a rien à retrouver là dedans !

— Vous pensez qu'il peut y avoir des victimes à l'intérieur ?

— Trop tôt pour le dire. En tout cas, pour l'instant, aucune odeur suspecte qui pourrait le laisser penser. Par contre, le peu que nous avons pu voir confirme bien qu'une importante quantité d'essence a été utilisée. On a l'impression que le plancher et tous les murs ont été arrosés.

L'adjudant-chef remercia les deux pompiers, alla échanger quelques mots avec leur capitaine qui, adossé à un camion, buvait de larges rasades d'eau de Vichy, puis, pensif, regagna sa voiture. Il semblait bien que sa récente visite au château venait de déclencher un processus dont il était encore impossible de prévoir les étapes suivantes. Mais une évidence se confirmait : Carelli avait beaucoup de choses à cacher, et des choses importantes. Dans ce cas, sa disparition ainsi que celle de sa femme pouvaient paraître normales. Normal aussi le fait qu'il puisse chercher à détruire des indices même si la méthode employée, l'incendie de son cabinet, semblait totalement disproportionnée. Un détail par contre l'intriguait au plus haut point : où étaient les patients qui vivaient au château ? Le médecin avait-il un lieu de repli que personne ne connaissait ? L'intrigue fit place à l'inquiétude lorsqu'il s'installa derrière son volant, place qui lui permettait de contempler dans son ensemble la maison incendiée qu'éclairaient par intermittence les éclats bleus des gyrophares. Il resta ainsi un long moment avant de se décider à retourner à la brigade.

Au moment où il s'apprêtait à tourner à droite, il se ravisa et, prenant la rue s'ouvrant sur sa gauche, il prit la direction du foyer dans lequel étaient hébergées les femmes victimes de leurs conjoints. Il s'arrêta devant l'immeuble duquel ne filtrait aucune lumière. Il fit demi-tour dans la rue déserte et vint se garer le long du trottoir, juste devant la porte d'entrée. Seule la pâle lueur de la sonnette de nuit traçait un faible halo de lumière bleutée sur la porte d'entrée. Il arrêta le moteur, baissa légèrement sa vitre ; le silence était total. Lors de sa dernière visite, il avait remarqué que sous l'Interphone, il y avait un bouton surmonté d'une étiquette indiquant : « en cas d'urgence – sonnette de nuit ». Il hésita un long moment. Il savait qu'il y avait une personne qui assurait la garde de nuit, mais que lui dire ? Il attendit quelques minutes. Un chat passa en silence, s'arrêta un court instant devant sa voiture, intrigué, puis finit de traverser la rue avant de sauter la clôture de la maison jouxtant le foyer. Il se décida enfin à partir.

Il était quatre heures lorsqu'il arriva à la brigade. Trop tard pour se rendormir, trop tôt pour se mettre au travail. Il monta chez lui, alluma le téléviseur, alla dans la cuisine, fit réchauffer le reste de café de la veille, puis alla poser sa tasse sur la table basse installée devant le canapé. Il prit la télécommande et, tout en sirotant à petites gorgées le café brûlant, il fit le tour des chaînes avant de s'arrêter sur un documentaire animalier expliquant la technique de chasse du jaguar au cœur des forêts d'Amérique du Sud. Il regardait d'un air distrait, mais son esprit était bien loin. Il repensait à cette femme renversée par un chauffard, au bébé posé sur l'accotement, au témoignage du conducteur de la

voiture qui était arrivée peu après l'accident. Il en était maintenant absolument certain, sa tenue et son état physique en étaient deux preuves irréfutables, la femme avait quitté le château en pleine nuit avec son bébé. Était-elle passée par la grille principale ? Mais dans ce cas, elle aurait dû avoir la clef du portillon et elle se serait retrouvée dans le faisceau des caméras. Mais savait-elle qu'il y avait des caméras ? Sinon, y avait-il une brèche, quelque part dans le mur d'enceinte de la propriété ? Cette dernière hypothèse supposait qu'elle avait dû, en pleine nuit et sous la pluie, traverser une partie de la forêt avec un bébé dans les bras. Il faudrait que dès le lendemain matin il envoie une patrouille faire le tour du mur d'enceinte du parc du château. Peut-être existait-il des indices du passage de la jeune femme et de son bébé.

Il reposa sa tasse vide, se laissa aller en arrière, mains croisées derrière la nuque, et ferma les yeux. « Pourquoi a-t-elle posé le bébé sur l'herbe mouillée ? Pour se reposer ? Elle aurait dans ce cas choisi un endroit plus sec. Il y en avait un à quelques mètres de l'endroit où le bébé a été retrouvé. Donc, on peut supposer qu'elle l'a posé précipitamment. Pourquoi, sinon pour avoir les bras libres pour faire des signes à la voiture dont elle avait dû voir les phares avant qu'elle ne débouche du virage ? Si elle a fait signe à la voiture, elle devait se trouver sur la route, pas sur l'accotement où elle aurait été moins facile à voir. Donc, il est impensable que le conducteur ne l'ait pas vue. Alors s'il l'a vue, ça veut dire qu'il l'a renversée volontairement... » L'adjudant-chef s'endormit sur cette dernière réflexion.

La sonnerie de son téléphone le réveilla en sursaut. Il ouvrit les yeux, se rendit compte que la lumière filtrant à travers les persiennes indiquait que le jour était levé depuis longtemps. Il saisit le combiné posé sur la table basse. L'appel venait de la brigade.

— Bonjour adjudant-chef. Désolé de vous déranger encore... (Il reconnut la voix du gendarme qui l'avait déjà réveillé au milieu de la nuit pour lui annoncer que le cabinet du docteur Carelli était en flammes...) On vient de recevoir un appel d'une personne qui habite la ferme en bordure de la forêt, pas très loin du château si j'ai bien compris, et qui se plaint d'une très forte odeur de brûlé en provenance de la forêt. J'ai appelé les deux gars qui sont toujours en planque devant le château. Ils m'ont dit ne rien sentir, mais que le sens du vent ne leur permettait pas de détecter ce qui pouvait venir de la forêt. Ils demandent ce qu'ils doivent faire. Est-ce qu'ils continuent à planquer devant le château ou est-ce qu'ils vont jusqu'à la ferme pour essayer de repérer l'origine de l'odeur ?

— Ils ne bougent pas. Je vais aller à la ferme. Trouvez-moi un gendarme réveillé et dites-lui de m'attendre au garage. J'y serai dans deux minutes.

Après avoir reposé le téléphone sur la table, l'adjudant-chef alla jusqu'à la salle de bains, se passa de l'eau fraîche sur le visage, et prit le temps de se brosser les dents. Moins de cinq minutes plus tard, il quittait la brigade en compagnie du gendarme Mariani qui avait laissé le standard à un jeune collègue, désireux qu'il était de bouger un peu après sa nuit de permanence. L'adjudant-chef prit la direction du château. La ferme de laquelle l'appel avait été passé était située en bordure de la forêt, à environ un kilomètre du château. Une petite route au revêtement écaillé y conduisait à partir de la nationale.

L'odeur les agressa au moment où ils abordaient le dernier virage avant la ferme. L'adjudant-chef reconnut immédiatement l'odeur très particulière de la chair brûlée. Le vent agitait les branches des arbres et soulevait des volutes de poussière dans la cour de la ferme. Ils laissèrent leur voiture près de l'entrée. Un homme sortit de l'étable et se dirigea vers eux.

— Bonjour monsieur. C'est vous qui avez appelé la gendarmerie ?

— Oui... (Le ton était bourru...) Vous sentez comme moi ?

— Oui, bien sûr. Vous avez commencé à sentir cette odeur vers quelle heure ?

— Il devait être à peu près cinq heures. Je venais de sortir de la maison et j'allais préparer la farine pour les bêtes. Au début, il y avait juste une vague odeur, puis le vent s'est levé, et tout de suite après, ça s'est mis à puer, comme maintenant. Ça m'a rappelé l'odeur qu'on sent quand on fait griller le

cochon pour lui nettoyer la peau. Alors je suis rentré pour vous appeler.

— Vous avez bien fait. Et vous avez une idée de l'endroit d'où peut venir cette odeur ?

— Ben, je sais pas, mais en tout cas c'est en direction du trou de la bombe... (L'adjudant-chef le regarda d'un air interrogateur. L'homme sembla surpris un court instant de cette incompréhension, puis il poursuivit :) oui, le trou de la bombe, c'est à trois ou quatre cents mètres, dans la forêt. Pendant la dernière guerre, quand les Américains ont bombardé l'usine, un des avions a été touché et a largué sa bombe au-dessus de la forêt. Ça a fait un énorme cratère. Depuis le temps, il s'est presque complètement comblé, mais il y a encore un grand cercle où pas un arbre a poussé depuis.

— Il y a un chemin pour y aller ?

— Oui, mais si vous connaissez pas, vous trouverez pas... (Il sembla hésiter un court instant...) Allez, j'ai fini la traite et je suis plutôt en avance. Je vais vous conduire.

Les deux gendarmes suivirent l'homme qui longea la forêt sur une centaine de mètres avant de prendre un chemin étroit, creusé d'ornières vraisemblablement laissées par les roues des tracteurs tirant vers la route des billes de bois. Des souches fraîchement coupées confirmaient cette hypothèse. Le vent soufflait de plus en plus fort. Les branches hautes des arbres s'agitaient furieusement. Certaines d'entre elles craquaient. L'adjudant-chef Claude Henry levait régulièrement la tête pour voir si une branche au-dessus de lui ne menaçait pas de tomber. Le fermier qui les guidait avançait vite, en silence, ne semblant pas, lui, se préoccuper de cette éventualité. Il ne se retournait jamais pour vérifier si les deux gendarmes le suivaient. Plus ils avançaient, plus l'odeur, mêlant bois humide et chair brûlée, devenait insoutenable.

— On arrive, dit l'homme en se retournant, mais sans arrêter sa marche. Vous voyez, derrière les grands arbres, la lumière est plus vive. C'est là.

Deux minutes plus tard, ils arrivèrent au niveau des derniers arbres. Un cercle baigné de lumière s'ouvrit devant eux. La clairière formait une sorte de cuvette descendant en pente douce vers son centre, soulignée par un cercle noir qui contrastait sur l'herbe verte. Face à eux, sur l'autre face de la cuvette, se dessinait une autre surface noire mais de forme rectangulaire. Quelques volutes de fumée montaient des deux espaces calcinés, bien vite dispersées par le vent. L'adjudant-chef, aussitôt imité par ses deux compagnons, sortit son mouchoir et s'en couvrit la bouche et le nez tant l'odeur était insupportable. Dans le petit rectangle noir, il y avait trois corps carbonisés étendus côte à côte. Une vingtaine de corps, dont des enfants, couvraient la surface du cercle.

Le gendarme Mariani, tétanisé, les yeux exorbités, sentit ses jambes se dérober sous lui et une incontrôlable nausée l'envahir. Dans un effort surhumain, il se précipita vers le premier arbre, quelques mètres derrière lui, s'appuya des deux mains sur l'écorce rugueuse et se laissa tomber sur les genoux en vomissant. Le fermier se retourna vers l'adjudant-chef qu'il regarda avec des yeux vides. Il avait la bouche ouverte, comme s'il avait l'intention de parler, mais aucun son ne sortit de ses lèvres qui lui parurent soudain desséchées. Il tremblait de tous ses membres.

L'adjudant-chef Claude Henry, lui, le regard rivé sur le cercle macabre, le mouchoir toujours plaqué sur le nez et la bouche, s'efforçait de respirer le plus lentement possible. L'odeur ne l'avait pas trompé. Dès son arrivée à la ferme, il savait ce qu'il allait trouver. Il s'était déjà retrouvé, il y avait plusieurs années de cela, alors qu'il était en mission à l'ambassade de France à Beyrouth, face à des corps carbonisés par le tir d'un missile sur une voiture qui avait tenté de forcer un barrage, près du fameux passage du musée. Il se retourna vers ses compagnons tout en s'efforçant toujours de respirer le plus lentement possible pour limiter les effets de l'horrible odeur. Le fermier, dont la peau était pourtant hâlée par le soleil, semblait d'une pâleur mortelle. Le gendarme Mariani s'était redressé et revenait lentement, les deux mains pressant son mouchoir contre sa bouche. Il s'approcha de son chef.

— Excusez-moi, adjudant-chef, dit-il d'une voix mourante en arrivant près de lui.

— Ne t'excuse pas, petit, lui répondit-il en lui posant une main protectrice sur l'épaule. Moi aussi

j'ai eu une première fois, et ça m'a fait exactement la même chose qu'à toi. Écoute, vous allez retourner ensemble jusqu'à la ferme. Tu appelleras le capitaine de la voiture et tu demanderas des renforts. Demande bien la totale, le légiste, la scientifique, tout.

— Et vous, adjudant-chef ?

— Moi, j'attends. Je sais bien qu'il y a peu de risques que quelqu'un vienne, mais on ne sait jamais ; un curieux attiré par l'odeur est toujours possible. Je ne veux pas prendre le risque que quelqu'un piétine la scène avant qu'on ait fait tous les relevés. Allez, grouille-toi.

Il fit un petit signe au fermier qui, toujours immobile, la respiration haletante, avait suivi toute la conversation. Sans dire un mot, il précéda le jeune gendarme, reprenant à grandes enjambées le chemin qu'ils avaient parcouru pour venir, heureux de s'éloigner de la clairière. Une fois seul, l'adjudant-chef s'approcha du bord du cratère. Le vent venait de se calmer. Il retira doucement le mouchoir qu'il tenait toujours plaqué devant sa bouche, respira prudemment et enfouit le mouchoir dans sa poche.

Les yeux rivés sur le sol, l'adjudant-chef commença, en marchant lentement, à faire le tour du cratère. Tous les trois ou quatre pas, il s'arrêtait, observait d'un regard circulaire, essayant de voir ce qui lui était caché pendant sa station précédente. Au troisième arrêt, il aperçut, posés contre le tronc d'un gros chêne, à l'opposé du sentier par lequel ils étaient arrivés, des jerrycans d'essence. Il continua sa lente progression, ne relevant aucune trace autour du cratère. Il avait parcouru ainsi près de la moitié du périmètre du cercle lorsqu'il devina, quelques mètres devant lui, des traces de pas.

S'approchant encore un peu plus, il découvrit les empreintes d'un important piétinement sur une bande de quelques mètres de largeur, indiquant que la descente dans le cratère s'était effectuée par ce seul point de passage. Il fit demi-tour pour ne pas ajouter les traces de ses pas à celles existantes et, revenu à son point de départ, il parcourut l'autre demi-cercle, s'arrêtant de nouveau tous les trois ou quatre pas. Il se retrouva ainsi près de la zone piétinée. Il alla ensuite jusqu'à l'arbre au pied duquel il avait vu les jerrycans. Il en compta douze, tous ouverts et semblant avoir été jetés les uns sur les autres. Ce nombre indiquait que près de trois cents litres d'essence avaient été utilisés. « On ne va pas remplir douze jerrycans d'essence à une station-service sans se faire remarquer, ou alors en le faisant sur un long délai et à plusieurs endroits différents. Donc, c'était préparé depuis longtemps », se dit-il. Regardant autour de lui, il aperçut l'amorce du sentier qui, partant du cratère, se perdait sous les arbres. Il resta un long moment immobile, observant les alentours, puis se rapprocha du cercle.

Sur le bord du cratère, dans le prolongement de la zone piétinée, il regarda avec attention ce qu'il subsistait des trois corps, couchés sur le dos, les bras le long du corps et dont les os semblaient s'être désagrégés. Il s'agissait de trois adultes. Curieusement, un petit tas de vêtements était posé à environ un mètre des pieds de chacun des corps, en dehors de la zone brûlée. Il aperçut également des chaussures. Au centre du cratère, il compta vingt corps, plus cinq enfants, tous parfaitement disposés, à égale distance les uns des autres, les têtes formant un cercle imaginaire presque parfait. Dans cet espace également, les cadavres étaient sur le dos, jambes tendues, bras le long du corps. Tous les corps se trouvaient manifestement dans la position où ils avaient été disposés, ce qui voulait dire qu'ils étaient morts au moment où ils ont été atteints par les flammes. Alors que les trois premiers corps étaient entièrement carbonisés, certains, sur le grand cercle, semblaient être moins atteints. L'herbe, plus verte à l'endroit où ils étaient couchés, pouvait indiquer qu'ils se trouvaient sur une zone plus humide qui avait contrarié la progression des flammes. Au centre du cercle, là encore à un mètre environ des pieds des adultes, étaient disposés de petits tas de vêtements et de chaussures. Il n'y avait pas de vêtements aux pieds des enfants.

L'adjudant-chef Claude Henry ne pouvait plus rien faire avant l'arrivée des équipes techniques. Il regagna la protection des arbres et s'installa sur une souche après en avoir enlevé les feuilles mortes à l'aide d'une brindille. Il avait déjà entendu parler de sectes qui se suicidaient collectivement, mais il

s'agissait pour lui de faits lointains qu'il ne comprenait pas. Jamais il n'aurait imaginé qu'un jour, il se trouverait confronté à cette horreur. Vingt-huit morts, dont cinq enfants. Il n'arrivait pas à croire, ni à admettre que tous aient accepté de mourir dans ces conditions. Surtout pas les enfants. D'autant plus que la position des corps montrait que tous étaient morts avant le début de l'incendie.

Il était toujours plongé dans ces questions sans réponses, lorsqu'il entendit le craquement de branches derrière lui et se leva. Le capitaine Ortega et le procureur marchaient en tête d'un petit groupe de gendarmes. Il s'approcha d'eux. Le procureur, tête baissée, regardait où il mettait les pieds pour ne pas trop abîmer ses chaussures. Tout le groupe forma bientôt un cercle autour de l'adjudant-chef qui, en quelques mots, expliqua ce qu'il venait de voir.

— Bien. Alors, les équipes techniques et le toubib, vous y allez. Les autres, vous vous tenez le plus loin possible pour ne pas polluer. Adjudant-chef, vous prenez un homme avec vous et vous suivez le sentier que vous avez repéré et par lequel tous ces gens ont dû arriver. Je veux savoir où il débouche.

L'adjudant-chef fit un signe au gendarme Mariani qui était revenu avec le groupe. Il était toujours pâle, mais avait réussi à surmonter sa première vision. Les deux hommes firent le tour du cratère en restant le long de la dernière rangée d'arbres. Ils parvinrent au pied de l'arbre qui cachait les jerrycans vides. Se retournant vers le technicien le plus proche de lui, l'adjudant-chef fit un geste du bras pour attirer son attention, puis lui indique le pied de l'arbre. L'homme leva le pouce, montrant qu'il avait compris. Les deux hommes contournèrent l'arbre et arrivèrent sur l'étroit sentier. L'herbe avait été piétinée, et la faible largeur des traces semblait indiquer que ceux qui étaient passés sur ce chemin l'avaient fait en file indienne, ou qu'une même personne était repassée à de nombreuses reprises sur ses propres pas. Ils marchèrent chacun en limite d'un des deux fossés bordant le sentier, tête baissée, essayant de repérer le moindre indice. Mentalement, l'adjudant-chef comptait ses pas. Ils avaient parcouru environ trois cents mètres lorsqu'ils débouchèrent sur un chemin plus large, perpendiculaire au sentier qu'ils venaient de parcourir. Un haut mur de pierres couvert de lierre, mais semblant globalement en bon état, longeait le chemin dont il était séparé par un profond fossé. Face au sentier, un portillon métallique, partiellement rouillé, fermait une ouverture pratiquée au milieu du mur. Ils s'approchèrent. La serrure était verrouillée.

Les deux hommes comprirent aussitôt qu'il s'agissait du mur d'enceinte du parc du château. Au niveau du portillon, le fossé avait été busé et recouvert d'un mélange de terre et de pierres. L'adjudant-chef regarda avec soin la serrure de sûreté qui semblait beaucoup plus récente que le portail. Il scruta autour de lui, s'approcha d'un noisetier poussant au bord du chemin, cassa une branche, en arracha les feuilles, puis sauta dans le fossé, à droite du portillon, faisant signe à son collègue de l'imiter de l'autre côté. À l'aide de la branche, il écarta les herbes hautes et les orties, parachevant son observation en grattant avec le pied droit les herbes basses. Il ne savait pas ce qu'il cherchait, il ne savait même pas pourquoi il avait eu soudain l'idée de chercher, mais son instinct lui avait dit de le faire.

— Adjudant-chef...

Il se retourna. Le gendarme Mariani brandissait une clef qu'il tenait entre deux doigts, par l'intermédiaire d'un mouchoir en papier. Il sortit du fossé, se dirigea vers son collègue, saisit le mouchoir et la clef qu'il observa longuement. Elle n'était pas dans le fossé depuis très longtemps. Il la glissa dans la serrure du portillon, la tourna, ouvrit le battant qui pivota sur ses gonds avec un très léger grincement. Face à l'ouverture, au milieu de hauts sapins, s'ouvrait un sentier qui après quelques dizaines de mètres obliquait sur la droite. Satisfait, il referma le portillon et glissa la clef dans sa poche après l'avoir enfermée dans un petit sachet en plastique transparent que lui tendait le gendarme Mariani, puis les deux hommes parcoururent le sentier en sens inverse et arrivèrent bientôt à la clairière.

Face à eux, le capitaine Ortega et le procureur discutaient sur le bord du cratère au milieu duquel

s'affairaient une dizaine d'hommes. De nombreux éclairs de flash venaient à espaces réguliers poser sur l'herbe un fugace halo de lumière. Deux hommes versaient dans un flacon les dernières gouttes d'essence encore contenues dans un jerrycan. Le médecin légiste était agenouillé près des crânes du groupe de trois personnes. L'adjudant-chef fit le tour du cratère, s'approcha des deux hommes, les interpella.

— Monsieur le procureur, capitaine... (L'adjudant-chef s'arrêta, brandit le sac en plastique contenant la clef...) J'ai vérifié. Elle ouvre une petite porte métallique qui conduit à l'intérieur du parc du château. Vu comme elle brille, elle ne doit pas être dans le fossé depuis très longtemps.

— Très intéressant, adjudant-chef, dit le procureur en lui rendant la clef qu'il venait d'observer quelques instants. Rien d'autre sur le chemin ?

— Non, monsieur le procureur, juste des traces de pas. Ce qui voudrait dire que les vingt-huit personnes qui sont dans le trou sont venues à pied. Toutes savaient-elles ce qui les attendait ? Mystère, mais en tout cas elles étaient bien vivantes quand elles sont arrivées.

Le médecin légiste venait de terminer son examen des trois corps et se dirigeait vers le petit groupe formé par le procureur, le capitaine et l'adjudant-chef.

— Alors toubib, le héla le capitaine Ortega. Des choses intéressantes ?

— Plutôt, oui, répliqua le légiste en retirant ses gants. D'abord, je vous confirme que tous étaient morts au moment où ils ont été brûlés. Deux corps, dans le grand cercle, n'ont brûlé que très partiellement. Je pense qu'une autopsie pourra nous donner des résultats et peut-être nous apprendre comment ils sont morts. La seule chose que je peux vous dire, c'est qu'il n'y a aucune trace extérieure visible. Autre chose, tous étaient entièrement nus, sauf les enfants. Tous les vêtements ont été déposés en dehors de la zone arrosée avec l'essence. Par contre, les trois corps qui ne sont pas dans le cercle sont totalement carbonisés. On ne pourra rien en tirer... Sauf que... (Le médecin s'arrêta, comme s'il cherchait à ménager ses effets. Il attendit, semblant se délecter de l'air interrogateur de ses trois interlocuteurs, puis il poursuivit :) je dirais au premier regard, compte tenu de la taille des squelettes, que le corps du milieu est un homme et les deux autres sont des femmes. Ce qui m'a frappé, c'est que tous les corps sont dans la même position, couchés sur le dos, bras allongés le long du corps. Sauf le bras droit du type qui était replié, la main étant près du crâne... Et en regardant bien, j'ai trouvé un revolver, ou du moins ce qu'il en reste, puisque en plus du brasier, des balles ont dû exploser dans le barillet. Le revolver était sous ce qu'il reste des os des doigts et le sommet du crâne a disparu. J'ai retrouvé les cendres du morceau d'os manquant un peu plus loin, malheureusement au milieu du brasier, ce qui fait qu'on ne pourra rien en tirer.

— Et vous en concluez quoi ? demanda le capitaine Ortega.

— Disons que ma première impression est que ce type a mis le feu aux corps situés dans le grand cercle, qu'il est venu se coucher au milieu des deux femmes, qu'il s'est lui aussi copieusement arrosé d'essence, qu'il a mis le feu, et qu'il s'est tiré une balle dans la tête pour ne pas griller vivant.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que c'est après s'être couché qu'il s'est imbibé d'essence ?

— Le fait que l'on a retrouvé près de lui les restes calcinés d'un bidon, type bidon d'huile pour automobile. Mais il ne s'agit que d'une supposition.

— Et maintenant ?

— J'ai demandé que l'on manipule avec beaucoup de précaution les deux corps qui n'ont pas totalement brûlé. Je regarderai aussi les autres, ne serait-ce que pour vérifier les dents, ou d'éventuelles traces de fractures qui pourraient nous aider à les identifier, mais j'ai bien peur que l'on n'arrive pas à grand-chose. En tout cas, à part les deux corps que j'évoquais, et peut-être avec un peu de chance un ou deux autres, je pense que l'on n'a aucune chance de pouvoir extraire de l'ADN de ce qu'il reste des autres. Enfin à condition que quelqu'un pense à utiliser cette nouvelle méthode. Par contre, il doit être possible de faire des prélèvements sur les vêtements qui étaient à leurs pieds. Mais

ça, c'est votre boulot, pas le mien.

Un groupe de gendarmes arriva dans la clairière, accompagné par le fermier qui avait précédemment guidé l'adjudant-chef Claude Henry. L'homme ne s'attarda pas. Après un bref regard vers le cratère, il fit demi-tour et repartit sans un mot.

— Je crois, capitaine, dit le procureur, que les hommes n'ont plus besoin de nous. Peut-être l'adjudant-chef pourrait-il nous accompagner jusqu'au parc du château ?

— Bonne idée, monsieur le procureur.

Les trois hommes firent le tour du cratère, en restant près de la bordure des arbres, puis s'engagèrent sur le sentier conduisant au mur d'enceinte du parc du château. Sortant à moitié la clef du sachet en plastique, l'adjudant-chef déverrouilla le portillon, l'ouvrit, puis s'effaça pour laisser passer le procureur et le capitaine. Il les suivit, referma et verrouilla le portillon derrière lui, et s'engagea dans l'allée ouvrant sous les sapins. Le sol était recouvert d'aiguilles mortes qui crissaient sous les pas. Le sentier, quelques mètres après avoir obliqué sur la droite, s'ouvrait sur une immense pelouse à l'autre extrémité de laquelle apparaissait le château. Comme la veille, portes et volets étaient fermés.

L'adjudant-chef regarda, sur la droite de la pelouse, le jardin dans lequel, il n'y avait pas si longtemps, il avait vu les « pensionnaires » du château. « Plus personne ne viendra cueillir les légumes », se surprit-il à penser. Les trois hommes traversèrent la pelouse jusqu'à la façade du château. Rien n'avait changé depuis la visite de la veille.

— Capitaine, dit le procureur au moment où il s'engageait sur la pelouse pour rejoindre l'allée ouvrant sous les sapins, il serait peut-être utile que le portillon soit gardé comme l'entrée principale du château jusqu'à ce que nous ayons pu conduire une perquisition complète.

— C'était prévu, monsieur le procureur.

Tout en répondant, le capitaine Ortega avait tourné la tête vers l'adjudant-chef, lui signifiant ainsi qu'il était chargé d'organiser cette surveillance.

Les hommes, par acquit de conscience, décidèrent de faire le tour du château, mais ne purent que constater comme ils l'avaient fait la veille, qu'aucune faille ne leur permettrait de pénétrer à l'intérieur du bâtiment. Dès la veille au soir, rendez-vous avait été pris pour le début de l'après-midi avec le serrurier et le représentant de la société ayant fourni la serrure de sûreté verrouillant la porte d'entrée. Ils ne pouvaient donc absolument rien faire avant. Ils repartirent vers la forêt.

Lorsqu'ils revinrent près du cratère, des gendarmes avaient déjà commencé le transport des corps qui étaient, les uns après les autres, déposés sur des brancards. Un homme en blanc s'approcha d'eux, tendant un sac en plastique transparent dans lequel on voyait un gobelet.

— Nous l'avons trouvé devant les vêtements de l'une des deux femmes du groupe de trois, dit-il. Il a dû rouler sur la pente. Le toubib pense que tous devaient avoir le même pour boire, sûrement le produit qui les a tués, mais que les autres ont brûlé près des corps. Vrai coup de chance d'en trouver un intact.

— Je veux les résultats des analyses et des autopsies au plus vite, répondit le capitaine Ortega. Priorité absolue sur cette affaire. (Puis, se tournant vers le procureur :) Je suppose que vous allez aussitôt saisir le juge Deletang ? (Le procureur hocha affirmativement la tête...)

Les trois hommes restèrent encore quelques instants, observant le ballet macabre des hommes qui sortaient du cratère en portant les civières sur lesquelles reposaient les restes des victimes de la secte. Certains des corps, notamment les trois situés à l'écart du cercle, étaient tellement carbonisés qu'ils avaient dû être déposés par morceaux.

L'odeur était toujours aussi insoutenable, mais entre ce qu'ils sentaient et ce qu'ils voyaient, les hommes, sans vraiment s'habituer, travaillaient en faisant abstraction de cet environnement.

Le procureur, en faisant attention où il mettait les pieds pour ne pas risquer d'abîmer le daim de ses

chaussures, quitta le premier la clairière, suivi du capitaine Ortéga. Au moment où ils parvenaient sous le couvert des arbres, sans se concerter, tous deux se retournèrent et eurent un dernier regard pour la clairière macabre.

— Vous croyez qu'on aurait pu faire quelque chose pour éviter ça ? demanda le procureur après que les deux hommes eurent fait quelques pas sur le sentier.

— Il aurait d'abord fallu que l'on soupçonne que ça puisse arriver, monsieur le procureur. Et ça, même si on sait que ça existe, même dans ses plus sombres cauchemars, on n'y pense pas !

Chapitre 17 : juin 2009

Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque Marie – les démarches entreprises pour lui permettre d'utiliser son véritable prénom, Anaïs, semblaient traîner en longueur – pénétra dans la cour du palais de justice. Elle avait décidé de faire à pied le chemin la séparant de son domicile, cherchant à profiter au maximum des premiers beaux jours qui, après un printemps particulièrement pourri, donnaient à chacun l'impression de revivre. Seuls pestaient contre le soleil et le ciel bleu, et surtout contre le léger vent qui soufflait sans discontinuer depuis plusieurs jours, ceux qui étaient sujets à des allergies. L'audience de ce vendredi matin, réservée au tribunal de commerce, serait courte puisqu'une seule affaire, une demande de prolongation de la période d'observation après une mise en redressement judiciaire, la concernait.

Depuis bientôt trois mois, Marie vivait de nouveau seule. En janvier, Jean-Marc avait accepté un poste très important dans un cabinet d'audit, et sa parfaite connaissance de la langue avait fait de lui le correspondant en Allemagne de sa société. Les courts séjours du début étaient devenus de plus en plus fréquents et de plus en plus longs. Au début, ils se téléphonaient chaque jour. Marie était allée à plusieurs reprises à Francfort, mais le temps et la distance avaient fini par prendre le dessus. Jean-Marc revenait de moins en moins souvent, Marie n'alla plus en Allemagne, puis ils s'appelèrent moins régulièrement, puis plus du tout. Ils ne souhaitaient pas cette rupture mais sans doute ne pouvaient-ils rien faire pour l'éviter.

Marie était à la fois surexcitée et totalement angoissée à l'approche du week-end. Il lui avait fallu plus de six mois pour retrouver la trace de son père, Jean-Louis Thomas. Les démarches avaient été d'autant plus longues qu'elle n'avait voulu faire appel à aucune aide, décidant de se débrouiller toute seule. Bien entendu, l'adresse mentionnée sur le procès-verbal de l'audition de 1987 n'était plus valable. Elle avait commencé à rechercher sur tous les annuaires en ligne, trouvant une flopée de « Jean-Louis Thomas » répartis un peu partout en France. Mais trois seulement habitaient dans un rayon de cent kilomètres. Elle avait décidé de commencer par ces trois nom ; au cours de trois week-ends successifs, elle entreprit de se rendre à Commeny, dans la région de Bourges, et près de Guéret. Elle avait vu les trois hommes. Deux tenaient la quarantaine d'années et étaient donc beaucoup trop jeunes. Son père devait avoir au moins soixante ans. L'âge du troisième correspondait à ses recherches. Il possédait une station-service près de Guéret.

Marie, à sa première visite, s'était arrêtée pour prendre de l'essence. Elle avait été servie par une femme qui devait avoir près de soixante ans et semblait totalement effacée. Elle avait aperçu un homme de forte corpulence, plus gros et plus grand que dans son souvenir, à l'intérieur du garage, occupé à changer les plaquettes de freins d'une voiture. Elle avait pris le temps de l'observer pendant que la femme remplissait son réservoir, puis elle s'était approchée lorsqu'elle l'avait suivie dans le cagibi vitré à l'intérieur duquel elle était allée payer.

Elle avait hésité, après ces trois visites, à élargir le périmètre de ses recherches, craignant de rentrer épuisée après chaque week-end inutile. Rien ne disait que l'homme était inscrit sur un annuaire. De plus en plus d'abonnés se faisaient inscrire sur la liste rouge et elle ne souhaitait pas parcourir en vain de nombreux kilomètres alors que, peut-être, s'il était encore en vie, habitait-il tout près.

« Le rapport de l'époque indique qu'il était violent parce qu'il était alcoolique. » Cette phrase se grava petit à petit dans son esprit. « S'il était alcoolique, il est fort probable qu'il le soit toujours, et les contrôles routiers sont de plus en plus fréquents et de plus en plus efficaces. Pourquoi ne se serait-il pas fait cueillir en état d'ébriété au volant ? »

Sentant l'espoir renaître, Marie s'était de nouveau plongée dans les archives des journaux, prétextant de ses recherches en cours en vue d'écrire un livre sur le sujet. Elle avait également obtenu

l'accès aux archives du palais de justice. « Il ne se passe pas un mois sans que j'aie à défendre au moins un type pris au volant avec de l'alcool dans le sang », avait-elle expliqué au procureur pour justifier ses démarches. « Aussi ai-je envie de voir s'il n'existe pas des profils particuliers qui reviennent souvent, notamment parmi les récidivistes. »

Après plus de trois mois d'investigations, elle avait découvert, au tribunal de Vichy, qu'un certain Jean-Louis Thomas avait été condamné deux ans auparavant pour avoir provoqué un accident, qui s'était fort heureusement soldé par de la tôle froissée, alors qu'il avait près de deux grammes d'alcool dans le sang. Comme il s'agissait d'une récidive, il avait écopé de prison avec sursis et d'une mise à l'épreuve avec obligation de soins. Au moment des faits, l'homme avait cinquante-sept ans.

Marie poursuivit ses recherches, tant à Moulins qu'à Vichy. Elle retrouva, datant d'un an avant, une autre comparution de cet homme, arrêté au péage de l'autoroute à Gannat dans des conditions analogues, le taux d'alcool ayant frôlé les deux grammes. L'adresse était la même dans les deux cas. Le Jean-Louis Thomas condamné habitait près de Saint-Pourçain, dans un petit village. L'enquête menée lors des deux infractions précisait qu'il percevait le RMI et qu'il vivait seul.

Le samedi suivant, après avoir soigneusement repéré sur Google Maps la position de la maison habitée – elle en était persuadée – par son père, Marie était partie au milieu de la matinée. Elle voulait juste passer et essayer de voir l'homme. Elle était persuadée que, malgré les années, elle le reconnaîtrait. Le temps était pluvieux, de violentes bourrasques de vent fouettaient la pluie qui frappait le pare-brise à l'horizontale. Lorsqu'elle passait sur un pont ou traversait un espace où les haies avaient été arrachées, sa voiture semblait ballottée. Le ciel était d'un noir d'encre. Elle avait roulé doucement. Une heure après son départ, elle avait vu le panneau annonçant l'entrée du village. Elle était seule sur la route, aussi avait-elle pu ralentir sans risquer de gêner la circulation. Si elle en croyait les vues satellite qu'elle avait observées la veille sur l'écran de son ordinateur, la maison habitée par Jean-Louis Thomas était située sur la droite, à une vingtaine de mètres de la route. On pouvait l'atteindre en empruntant un petit chemin qui se prolongeait pour desservir une ferme sise quelques centaines de mètres plus loin. Elle avait deviné, entre les herbes déjà hautes de l'accotement, l'entrée du chemin. Elle avait ralenti encore, s'arrêtant presque, avait regardé vers la droite, et vu derrière la haie bordant la route le haut d'un toit en tuiles couvert de mousse. On ne voyait pas la maison. Elle avait continué et s'était arrêtée un peu plus loin sur l'emplacement réservé au stationnement des cars de ramassage scolaire pour regarder le plan qu'elle avait imprimé. Il n'y avait pas de doute, il s'agissait bien du chemin.

Marie avait regardé dans son rétroviseur. La route était totalement dégagée. Elle avait fait demi-tour, était revenue sur ses pas, avait mis le clignotant à gauche et s'était engagée sur le chemin. De l'herbe poussait au milieu et les roues des tracteurs avaient formé des ornières sur le goudron craquelé. Roulant très doucement, elle était passée devant la maison. Il y avait sur la façade une porte et deux fenêtres, dont une seule avait les volets ouverts. La peinture, délavée, partait en lambeaux. De grandes plaques de crépi étaient tombées des murs et l'on voyait les pierres de construction. Il s'agissait d'une vieille maison, comme on en voit dans tous les villages bourbonnais. Marie avait remarqué sur l'accotement, face à la porte d'entrée mais de l'autre côté du chemin, une petite voiture blanche couverte de boue et de poussière. Il s'agissait d'une voiturette sans permis. Roulant très lentement, elle était passée devant la maison, les yeux tournés dans sa direction tout en s'efforçant de garder la tête droite comme si elle regardait devant elle.

La porte était fermée. Une ampoule électrique brillait derrière les rideaux masquant la fenêtre. Elle avait continué sur le chemin qui se terminait dans une cour de ferme. Un énorme chien noir était arrivé au petit trot. Marie avait fait demi-tour, et, sans s'arrêter, était repartie en sens inverse. Le chien, resté un court instant près de la voiture, remuant la queue, voyant que personne ne s'intéressait à lui était reparti en trotinant.

Marie avait parcouru une centaine de mètres puis s'était arrêtée. Son cœur battait de plus en plus fort. Elle s'efforçait de respirer lentement, les avant-bras posés sur le volant. Elle avait retrouvé rapidement son calme et était repartie. La voiture n'était plus devant la maison. Elle avait hésité un court instant, puis avait poursuivi son chemin jusqu'à la route, s'arrêtant au stop et tournant sur la droite en direction du village. La voiturette blanche était quelques centaines de mètres devant elle. Marie roulait le plus doucement possible, les yeux braqués sur les feux rouges qui semblaient parfois disparaître derrière les vagues de pluie. Sans mettre son clignotant, la voiturette avait obliqué vers la droite et s'était garée sur une sorte de terre-plein servant de parking devant un restaurant. Un homme était descendu et, la veste remontée sur la tête, avait fait en courant les quelques mètres le séparant de la porte d'entrée.

Marie n'avait pas hésité une seconde. Elle avait mis son clignotant et s'était garée juste derrière la voiturette. Elle était d'un calme qui la surprit. Imitant l'homme, elle avait remonté sur sa tête le col de son K-way avant de faire en courant les quelques mètres la séparant de l'entrée du restaurant. Elle s'était retrouvée dans la salle enfumée d'un café.

L'homme était assis au comptoir, sur un tabouret haut, et lui tournait le dos. Il avait mis sur le tabouret voisin sa veste détrempée. Un couple était installé à une petite table au fond de la salle. Elle s'était dirigée vers celle se trouvant juste près de la fenêtre. L'homme qui trônait derrière le comptoir, après avoir servi un verre de vin blanc qu'il avait posé devant celui dont elle était de plus en plus persuadée qu'il était son père, s'était avancé vers elle.

— Je pourrais avoir un café, s'il vous plaît ?

— Tout de suite, madame.

Le cœur de Marie s'était soudain mis à accélérer. L'homme accoudé au comptoir venait de reposer son verre et tournait la tête vers elle. Elle avait fait instantanément un bond dans le temps de plus de vingt-cinq ans et fut oppressée comme devait l'être la petite fille affolée qu'elle était alors. Les traits avaient vieillis, s'étaient avachis, un faisceau de veines rouges et bleuâtres parcouraient les ailes de son nez, ses yeux étaient injectés de sang et semblaient morts. La bouche tombait, et de larges taches roses envahissaient ses joues mal rasées. Les cheveux étaient plus rares, et ceux qui demeuraient en couronne autour du crâne, pas peignés depuis longtemps, étaient d'un blanc jaunâtre qui semblait sale... Elle l'avait, malgré le temps, reconnu immédiatement. Elle avait fermé les yeux en se retournant, feignant de regarder les bourrasques de pluie qui venaient frapper la fenêtre. Le visage de son rêve se superposait à celui qu'elle avait devant elle, et les images des coups pleuvant sur de sa mère apparaissaient en flashes. Elle avait senti les larmes monter à ses paupières et s'était dépêchée de sortir son mouchoir. Il ne fallait pas qu'il la voie pleurer, même s'il n'avait aucune chance de la reconnaître. La dernière fois qu'ils s'étaient vus, elle avait huit ans !

Il y avait près d'une semaine que cette scène la hantait. Elle avait bu son café le plus rapidement qu'elle avait pu, posé un billet sur la table, attendu que le barman vienne lui rendre la monnaie, et était sortie sans se retourner. Au moment où elle s'était levée, l'homme portait à ses lèvres son troisième verre de vin blanc... Elle n'était restée qu'une dizaine de minutes.

L'audience venait de se terminer et avait été positive. Son client avait pu démontrer qu'il remontait la pente et avait obtenu le délai qu'il souhaitait. Marie quitta le tribunal et redescendit le boulevard, flânant devant les vitrines où s'étaient les tenues estivales. Elle s'arrêta à Monoprix et acheta les légumes qui allaient lui permettre de manger sa première vraie salade de l'été. Elle avait décidé de consacrer son après-midi au ménage, négligé depuis qu'elle s'était mise en quête de son père. Elle était certes soulagée d'avoir dévoilé à ses proches ce qu'avait été sa vie, mais n'avait dit mot sur son

père... Elle avait honte de parler de lui... Et puis, lui était-il possible de dire : « je veux le retrouver pour lui expliquer ce que je pense de lui » ? Pour les autres, il devait rester la figure floue qui était à l'origine de sa vie tourmentée, de la mort de sa mère, de son amnésie, mais il ne devait être rien d'autre qu'un fantôme du passé.

Tout au long de la semaine, elle avait longuement réfléchi à ce qu'elle devait faire, se demandant ce qui serait le mieux pour elle, si elle devait le revoir, se faire connaître. Le peu qu'elle avait vu de lui dans ce bar embué montrait une épave imbibée d'alcool. Elle hésitait entre l'indifférence et la vengeance, et chaque fois qu'elle se disait que le mieux était d'oublier, le visage de sa mère apparaissait devant ses yeux. Était-ce elle qui criait vengeance ? Ou bien cette image n'était-elle que le reflet de son subconscient qui la poussait, elle, à cette vengeance ?... Mais quelle vengeance ? On ne peut se venger que face à des gens capables de remords, capables de porter comme un fardeau le poids de fautes passées. En était-il capable ? Lui restait-il encore un peu d'humanité, avec toutes ces vapeurs d'alcool qui, depuis des années, devait avoir embrumé son cerveau ?

Le soleil jouait à cache-cache avec les branches des platanes bercées par le léger vent qui soufflait sans discontinuer depuis plusieurs jours. L'après-midi se terminait. En ce vendredi soir, les voitures étaient nombreuses sur le boulevard qu'elle apercevait de sa fenêtre. Se profilait le premier véritable beau week-end depuis le début du printemps . Elle retourna à la cuisine, avala un grand verre d'eau, alla dans l'entrée, enfila sa veste, et glissa dans son sac à main les clefs posées dans un plateau en cuivre.

Elle venait de prendre sa décision. Il y avait une heure de route. Ce serait ce soir. Elle allait se présenter comme une journaliste menant une enquête sur les grandes affaires criminelles et lui demander comment il avait réagi à l'annonce de la mort de sa femme, puis quelques jours plus tard de sa fille, dont le corps carbonisé avait été, tous le croyaient, retrouvé dans la clairière.

La voiturette était devant la maison lorsqu'elle arriva. Les volets des deux fenêtres étaient ouverts. Elle parcourut encore une dizaine de mètres puis profita de l'entrée d'un pré pour faire demi-tour et venir se garer juste devant la maison. Elle cacha son sac sous le siège passager et saisit le cahier dont elle avait pris la précaution de se munir pour faire croire à son rôle de journaliste. Elle respira à fond, plusieurs fois de suite, après avoir dégrafé sa ceinture, et ouvrit la portière. Rien ne bougeait dans la maison. Elle frappa contre le panneau de bois de la porte après avoir passé quelques secondes à chercher une sonnette qui n'existait pas. Il n'y eut aucun mouvement. Elle recommença, frappant un peu plus fort. Elle entendit un raclement qui pouvait être celui d'une chaise frottant sur le carrelage, puis elle entendit un pas lent et lourd. La clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit.

Il était debout devant elle, l'air hagard, vêtu d'une salopette bleue et sale par-dessus une chemise qui avait dû être blanche dans des temps meilleurs, et au col largement ouvert.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous êtes monsieur Jean-Louis Thomas ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Ni le ton ni l'attitude n'étaient agressifs. L'homme semblait émerger d'un sommeil embrumé. Il fit semblant de sourire, découvrant des gencives violettes sur lesquelles manquaient une dent sur deux. Son haleine était particulièrement chargée, et Marie retint un haut-le-cœur. Il attendait la réponse à la question posée à sa visiteuse, sans montrer d'impatience.

— Je suis journaliste et j'enquête sur une affaire qui s'est déroulée dans la région il y a plus de vingt ans... Vingt-deux ans pour être plus précise. Il s'agit de la mort collective des membres d'une secte que l'on a retrouvés carbonisés dans une clairière, près de l'endroit où vous habitiez précédemment.

— Ah oui ? Et en quoi ça me regarde ?

— Eh bien mon enquête m'a permis de découvrir que vous étiez très proche de deux des victimes.

— Ah ? Vous m'en direz tant !

L'homme dansait d'un pied sur l'autre, semblant s'accrocher à l'encadrement de la porte comme si la fragilité de son équilibre ne lui permettait pas de se maintenir sans un point d'appui. Il regarda sa visiteuse de ses yeux morts dont le blanc était parcouru par une myriade de veinules rouges. Il fronça les sourcils, plissant le front comme s'il était en proie à une intense réflexion.

— Vous pourriez peut-être me laisser entrer ? Je suis prête à vous dédommager pour le temps que vous me consacrerez, mais votre témoignage m'est très précieux.

L'homme ouvrit les yeux en grand et sembla esquisser un sourire.

— Ah bon ? dans le fond, peut-être bien que je me souviens de quelque chose. Et dans ce cas, vous êtes prête à me donner combien pour que je vous raconte l'histoire que vous voulez entendre ?

— Disons quarante euros...

Marie fut surprise de voir le changement qui venait de s'opérer à l'évocation de l'argent qu'il pourrait gagner, comme si quelques relents de lucidité parvenaient parfois à remonter à la surface. Il regarda sa visiteuse en plissant les yeux, semblant la jauger. Marie sortit de la poche de poitrine de son chemisier les deux billets de vingt euros qu'elle y avait glissés avant de descendre de voiture, et les tint serrés dans sa main. L'homme fit un pas de côté, manqua perdre l'équilibre, et s'appuya contre le mur. Marie profita de l'espace dégagé pour pénétrer dans la maison. Elle se trouvait dans une salle servant à la fois de cuisine et de pièce de vie. Une table recouverte d'une toile cirée maculée de taches aux origines diverses occupait le centre de la pièce. Sur la droite, côte à côte, il y avait une cuisinière en fonte qui devait être éteinte puisque des journaux étaient posés dessus, une cuisinière à gaz et un évier en faïence blanche.

De l'autre côté de la table, entourée de quatre chaises en bois, une commode portait un téléviseur qui diffusait les informations régionales. L'homme attendit que la jeune femme ait fait le tour de la table, puis il referma la porte derrière lui et revint d'un pas traînant. Il saisit la première chaise et se laissa tomber dessus puis se rapprocha de la table. Deux rondelles de saucisson, dont la peau avait été enlevée et jetée directement sur la nappe, étaient posées dans le fond d'une assiette avec un morceau de fromage. Une baguette coupée en deux attendait sur un dessous-de-plat près duquel un verre vide, mais dont le fond portait des traces de vin, côtoyait une bouteille, un bouchon en liège engagé dans le goulot.

— Bon, alors dites-moi ce que vous voulez, et qu'on fasse vite, parce qu'à cette heure-là je mange toujours un morceau... Et les billets, vous les donnez ?

Il tendit une main secouée de tremblements et dont les ongles étaient en deuil de longue date. Marie posa les deux billets sur la table, suffisamment loin pour être certaine de ne pas le toucher lorsqu'il s'en saisirait. Elle était bien moins sûre d'elle que lorsqu'elle était descendue de la voiture. Ses sentiments oscillaient entre le dégoût que lui inspirait l'épave lui faisant face, et la honte d'être la fille de cette épave. Le dégoût et la honte, mais pas la moindre trace de pitié ! L'homme saisit les deux billets bleus, les déplia, les défroissa du revers de la main, puis les glissa dans la poche de poitrine de sa salopette. Marie ouvrit son cahier, le posa sur la table, cherchant un espace pas trop souillé.

— Dites-moi. Vous vous souvenez bien sûr de cette affaire de secte, puisque si je suis bien informée, votre femme et votre fille y vivaient ?

— Ouais... Enfin c'est ce qu'ont dit les poulets qui sont venus me faire chier. Mais j'en avais aucune idée. La salope et sa mère s'étaient barrées il y avait déjà plus de cinq ans, alors comment je pouvais savoir où elles étaient allées se fourrer ?

— Elles étaient parties depuis cinq ans et vous n'avez pas cherché à les revoir ?

— Pour quoi faire ? C'était une traînée qu'en branlait pas une. Elle a voulu se barrer, grand bien lui fasse. Et puis d'après ce qu'on m'a dit, c'était plutôt un bordel géant au château, non ?

Marie se retint pour ne pas exploser. L'homme était encore plus odieux que dans son souvenir, plus

odieux même que la pire de ses craintes aurait pu le lui laisser supposer.

— Je crois savoir que si elle est partie, c'est parce que vous la frappiez ?

— Qui vous a raconté ces conneries ? Enfin, je dis pas, une baffe de temps en temps quand elle me faisait trop chier. Mais ça a jamais fait de mal à personne !

— Et le jour de son départ, poursuivit Marie en articulant avec soin chaque mot, vous ne l'avez pas frappée avec tant de force qu'elle est tombée ? À tel point même que votre fille, qui a l'époque n'avait pourtant que huit ans, a essayé de protéger sa mère et que vous l'avez frappée à son tour ?

— D'abord j'ai pas de fille, parvint-il à dire après un long silence, comme si une partie du voile de brume lui engourdisant le cerveau venait de se déchirer devant la précision de ce que Marie disait. Et puis qui est-ce qui vous a raconté ces conneries ? poursuivit-il sur un ton menaçant en prenant appui sur la table avec ses mains comme s'il voulait se redresser.

— Il n'y a pas de conneries, j'étais là... (Le visage de l'homme sembla se décomposer...) J'étais là, poursuivit Marie d'une voix de plus en plus forte. J'étais là et j'ai vu ma mère tomber, et je me suis précipitée pour l'aider, et tu m'as frappée à mon tour alors que je n'avais que huit ans !

Ce que Marie venait de dire sembla mettre un temps infini pour se frayer un chemin dans les méandres du cerveau de l'homme. Il regardait la jeune femme, bouche ouverte, les yeux écarquillés.

— Oui, reprit Marie sur un ton plus posé. Je suis Anaïs, je suis ta fille, et c'est de ta faute si ma mère est morte... Oui, tu es entièrement responsable, mais ça, tu ne peux pas le comprendre !

L'homme se redressa, devenant soudain menaçant. Il repoussa d'un geste brusque la chaise sur laquelle il était assis et qui se renversa derrière lui. Sa mâchoire se crispa en un rictus, puis il éclata soudain d'un rire de dément, rire qui se transforma très vite en une quinte de toux qui le plia en deux. Il reprit lentement sa respiration et parvint à parler.

— J'ai jamais eu de fille. Je sais pas par qui cette salope s'est fait sauter, mais j'ai pas de fille !

Tout en parlant, il lâcha la table à laquelle il se cramponnait encore et tenta d'avancer sur Marie. Il leva les bras, mains ouvertes, comme s'il voulait la prendre à la gorge, alors qu'un éclair de folie passait dans ses yeux. Instinctivement, Marie fit un pas en arrière mais fut gênée par la chaise qui était derrière elle. L'homme avançait toujours. Elle sentait son haleine alors qu'il éructait des mots incompréhensibles. Se sentant prise au piège, Marie tendit les bras et appuya de toutes ses forces sur la poitrine de l'homme. Pendant une seconde, son visage marqua l'incompréhension devant ce geste auquel il ne s'attendait pas. Il fit un pas en arrière, sa jambe heurta le pied de la chaise renversée derrière lui. Il se sentit partir en arrière, tenta de trouver un point où poser sa main gauche comme si dans son esprit le dossier de la chaise était encore derrière lui. Il tenta de faire un second pas en arrière tout en ouvrant la bouche de surprise, mais sa jambe, bloquée par la chaise renversée, ne bougea pas. Comme au ralenti, il souleva les bras alors que son corps basculait en arrière. Il s'effondra comme une masse, sa nuque vint heurter l'angle de la plaque de fonte de la cuisinière contre laquelle il glissa. Il regarda autour de lui une fraction de seconde, puis son regard se voila et il tomba sur le sol.

L'homme ne bougeait plus. Un instant surprise par l'effet de son geste – elle voulait simplement l'empêcher de la toucher – Marie resta immobile. Le silence revint dans la petite maison. Elle entendit soudain le tic-tac du réveil posé sur le meuble devant la télévision. Elle n'avait pas, jusque-là, fait attention à ce bruit régulier. Elle posa ses deux mains sur la table, s'assura que sa chaise était toujours derrière elle et se laissa tomber dessus. L'homme était immobile, couché sur le côté, les jambes toujours empêtrées dans les pieds de la chaise qui, miraculeusement, ne s'était pas cassée. Ses yeux étaient restés ouverts, mais ils ne voyaient plus rien.

Marie porta ses deux poings fermés à sa bouche et resta ainsi un long moment.

Une lueur rouge, portée par les rayons du soleil qui se couchait derrière les chênes bordant l'autre côté de la route, baignait la pièce d'une lumière irréaliste. Marie se leva. Elle ne savait pas depuis combien de temps elle s'était assise. Elle s'approcha de l'homme, posa deux doigts sur son cou. Il

était mort. Elle le regarda un long moment, immobile, debout au-dessus du cadavre. Avait-elle voulu ça ? La mort de son père faisait-elle partie de sa vengeance ? Mais si cette volonté de le voir mort l'avait souvent effleurée depuis que, quelques jours plus tôt, dans le café du village, elle avait vu quelle épave il était devenu et qu'elle avait commencé à avoir honte de penser qu'il était son père, elle ne voulait pas le tuer. Sa vengeance aurait été qu'il sache et qu'il ait des remords, même si elle était persuadée que ce mot n'avait pour lui aucune signification. Il n'était plus temps de se poser la question.

« Il n'est pas question que je paye pour sa mort. S'il n'avait pas été ivre, il ne serait pas tombé, il ne serait pas mort », se dit-elle en reculant de quelques pas.

Elle regarda autour d'elle, s'imprégnant de la pièce. Toute sa force, toute sa lucidité étaient revenues. Elle se dirigea vers la seule porte, entrouverte, percée au milieu du mur faisant face à l'entrée. Elle pénétra dans une chambre donnant sur l'autre côté de la maison. Les volets étaient fermés. Elle chercha à tâtons un interrupteur le long du montant de la porte, le trouva. Le mur semblait collant sous ses doigts et l'odeur était insoutenable, mélange de sueur, de tabac froid et de relents d'alcool. Elle s'immobilisa un court instant, le temps pour elle de s'habituer à ce qu'elle voyait, à ce qu'elle sentait... Une autre porte ouvrait sur un côté de la pièce. Elle la rejoignit, l'ouvrit, et se trouva dans une minuscule salle de bains dans laquelle le ménage n'avait jamais dû être fait. L'angle des murs près de la douche était recouvert de traces verdâtres de moisissure. Une serviette sale était posée sur le lavabo. L'odeur de moisi et d'humidité lui piqua la gorge. Elle ne s'attarda pas, retourna dans la pièce de séjour, s'approcha du corps.

S'arc-boutant comme elle avait appris à le faire en cours de gymnastique afin de faire de gros efforts sans risquer de se démolir le dos, elle saisit le corps sous les bras et le fit glisser sur le carrelage. Par petites étapes, elle le tira jusqu'au pied du lit contre lequel elle l'installa en position assise. Elle passa de l'autre côté du lit, sur lequel elle grimpa et, à genoux, elle saisit de nouveau le corps inerte sous les bras et le hissa sur les couvertures, le tirant en arrière au fur et à mesure qu'elle reculait. Il était finalement moins lourd qu'il n'y paraissait. Lorsque le corps fut en travers du lit, elle revint près des pieds, retira au cadavre ses chaussures dont les lacets n'avaient même pas été attachés, puis le fit pivoter afin de le coucher dans une position normale. Le lit n'avait pas été fait depuis longtemps et seule la couverture avait été rabattue sur des draps froissés et à la propreté douteuse. Elle posa la tête du mort sur le traversin jauni par la sueur et qui, par endroits, était troué par des brûlures de cigarettes. Elle rabattit la couverture sur lui.

La première partie de sa tâche accomplie, Marie retourna dans la cuisine et s'assit sur la chaise qu'elle avait repoussée le long du mur. Le jour déclinait. La pièce était sombre, mais elle voyait suffisamment clair. Et puis ainsi, si quelqu'un déambulait sur le chemin, il ne pouvait pas voir ce qui se passait derrière les rideaux. Elle prit le temps de souffler. Elle se sentait étonnamment calme et sûre de ce qu'elle avait à faire. Elle resta ainsi près de dix minutes, attendit que les battements de son cœur aient retrouvé un rythme normal, puis elle se releva et s'approcha de la cuisinière. Il n'y avait aucune trace de sang.

Elle prit les journaux qui étaient tombés sur le sol, les replia et les reposa à l'endroit où elle les avait vus en arrivant. Puis elle saisit la chaise renversée, la redressa, et la glissa sous la table. Elle alla vider dans l'évier la moitié de la bouteille de vin, fit longuement couler l'eau pour effacer toutes traces, remplit le verre à moitié puis reposa la bouteille presque vide au milieu de la table. Elle en fit lentement le tour, essayant de se rappeler comment étaient les choses lors de son arrivée afin de tout remettre dans l'état où elle avait trouvé la pièce, c'est-à-dire dans l'état habituel dont un éventuel visiteur pourrait se souvenir. Rien ne devait laisser supposer qu'il y avait eu une visite.

Elle se recula jusqu'à la porte de la chambre, jeta un regard circulaire sur la pièce et, satisfaite, se dirigea vers le lit. Elle souleva le bras gauche du mort pour reposer la main sur le traversin, près de la

tête, puis, après avoir protégé sa main avec un mouchoir en papier, elle saisit la bouteille de gnôle, presque pleine, qui était posée sur la table de nuit. Elle retira le bouchon en protégeant son autre main avec un coin du drap et le laissa tomber sur la descente de lit, près des chaussures. Elle renversa la quasi-totalité du liquide sur le cou et la poitrine de l'homme, puis sur le traversin, et glissa la bouteille sous la main qu'elle venait de poser sur le traversin. Faisant le tour du lit, elle saisit l'autre bras, posa la main droite sur la poitrine de l'homme, prit sur la table de nuit le paquet de cigarettes ouvert, en saisit une, prit le briquet, et l'alluma. Elle tira quelques bouffées, recrachant aussitôt la fumée, s'assura que la braise de l'extrémité ne risquait pas de s'éteindre, puis glissa la cigarette entre les doigts de la main posée sur la poitrine, s'assurant que le bout rougeoyant était bien en contact avec la partie de la chemise imbibée d'alcool.

Marie se retira jusqu'à la porte de la chambre et attendit. D'abord, il ne se passa rien puis, très vite, une flamme bleuâtre se mit à courir sur la poitrine de l'homme, vint lui lécher le visage et se répandit sur le traversin. En quelques secondes, le feu embrasa le drap et la couverture puis, avec un chuintement menaçant, l'alcool qui s'écoulait encore du goulot de la bouteille renversée s'enflamma.

Marie se retourna, le regard fermé, la mâchoire crispée. La chaleur se ressentait déjà au niveau de la porte de communication entre les deux pièces. Elle saisit son cahier toujours posé sur la table, le referma lentement et se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit doucement. La nuit était maintenant tombée. Elle s'assura que la voie était libre, et sortit en tirant la porte derrière elle. Elle regagna sa voiture, mit le moteur en route et partit presque silencieusement, accélérant juste ce qui était nécessaire pour quitter son stationnement. En passant devant la fenêtre, elle tourna la tête et aperçut un rougeoiement à l'intérieur de la maison. Elle parcourut la centaine de mètres la séparant de la route départementale, alluma ses phares juste avant d'arriver au carrefour, marqua le stop. Il n'y avait aucune voiture. Elle mit son clignotant et s'engagea sur la route. Elle jeta un dernier regard dans son rétroviseur mais ne vit rien. Elle dépassa le panneau indiquant la sortie du village et s'arrêta sur l'espace réservé aux autobus scolaires. Ses mains tremblaient sur le volant. La maîtrise dont elle avait fait preuve jusque-là avait disparu. Elle se sentit seule, perdue. Elle avait du mal à mesurer ce qu'elle venait de faire. Elle pensa qu'il était finalement heureux que personne ne l'attende, parce qu'elle était certaine qu'elle craquerait si on lui posait des questions.

Son père était mort. Certes, elle l'avait tué accidentellement, mais pourquoi avait-elle réalisé toute cette mise en scène ? Un ivrogne qui tombe et se fracasse le crâne contre l'angle d'une cuisinière, la chose est suffisamment plausible pour que, même si elle l'avait laissé dans la position où il était, la thèse de l'accident soit la seule envisagée... En elle, quelque chose d'irrépressible lui avait dit que seul le feu pouvait laver définitivement le passé. Le feu dans lequel tous croyaient qu'elle avait disparu.

Il lui fallut plus de dix minutes pour que les tremblements s'arrêtent et que sa respiration redevienne normale. Elle s'assura qu'aucune voiture ne venait derrière elle, redémarra. Dans moins d'une heure elle serait chez elle.

Chapitre 18 : février 2011

Les lourds nuages noirs qui se formaient depuis la fin de l'après-midi semblèrent entrer en collision. Aussitôt, un violent éclair vint transpercer la pénombre, illuminant le ciel au-dessus de la masse sombre des arbres. L'explosion du tonnerre, à son tour, déchira la nuit alors qu'un second éclair, plus intense encore que le premier, dévoila la route comme en plein jour. Bien sûr, ce déchaînement de bruit et de lumière fut suivi de la pluie. Quelques grosses gouttes vinrent d'abord frapper violemment le sol, puis au bout de quelques secondes, le déluge sembla s'abattre sur la forêt, au moment où la cime des arbres se mettait à danser follement sous les bourrasques d'un vent violent. L'averse dura de longues minutes puis se calma tandis que s'espaciaient les éclairs et les coups de tonnerre. Trois jours plus tôt, il neigeait ; ce mois de février avait décidément perdu la tête !

Une voiture sombre, tous feux éteints malgré la pénombre encore accentuée par les nuages noirs et bas, apparut à l'orée d'un chemin forestier et, tournant à droite, s'engagea sur la route. Elle parcourut une centaine de mètres puis s'arrêta. La portière arrière gauche s'ouvrit. Une femme, vêtue d'une sorte de tunique blanche qui devint très vite transparente sous la pluie, descendit. Elle resta un court instant immobile, les bras serrés autour du corps, semblant grelotter de froid. Au même instant, le conducteur alluma les phares dévoilant la longue ligne droite bordée d'arbres qui se présentait devant lui.

La portière fut refermée de l'intérieur, puis la voiture recula lentement, sur une cinquantaine de mètres. La femme n'avait pas bougé. Elle tremblait, prise telle un spectre dans le faisceau des phares. Ses cheveux détremvés lui collaient au visage.

Brusquement, le moteur de la voiture se mit à rugir et elle sembla faire un bond en avant. Instinctivement, la femme se retourna, vit le museau chromé qui se précipitait vers elle. Elle ouvrit la bouche, prise d'une incontrôlable terreur, eut le temps de lever les bras à hauteur de son visage. Le nez de la voiture la frappa au niveau des genoux, la soulevant comme une marionnette. Sa tête heurta le capot moteur, au ras du pare-brise, puis le corps se mit à glisser sur le côté gauche. La voiture freina brusquement. Le corps, un instant inerte, fut projeté vers l'avant et retomba quelques mètres devant la voiture, sur la chaussée détremvée. Une rigole de sang se forma sous la chevelure étalée sur la route. La femme ne bougeait plus.

La voiture restait immobile. Seuls le lent ronronnement du moteur et le bruit saccadé des essuie-glaces troublaient le silence de la nuit. Après plusieurs minutes, la voiture recula, braqua sur sa gauche pour éviter le corps, et partit. Le filet d'eau mêlée de sang venait se perdre dans les herbes de l'accotement. L'orage était terminé. Le déluge avait été remplacé par une pluie fine et régulière. On n'entendait plus que le bruit du vent dans les branches et le murmure de l'eau coulant vers les fossés.

Jean Paillé avait attendu la fin de l'orage pour quitter la pizzeria qu'il fréquentait chaque fois que ses réunions à Moulins se terminaient trop tard pour lui permettre de dîner chez lui. Il avait prévenu son épouse, qui avait l'habitude de ces fréquentes assemblées du mercredi des chefs d'entreprise du département. Pour lui, le rite était immuable. Après s'être arrêté dans le hall de la gare pour acheter *Le Canard enchaîné*, il allait se garer sur le petit parking jouxtant la pizzeria dans laquelle il commandait sa sempiternelle pizza calzone, qu'il avalait en lisant son journal.

L'orage avait éclaté au milieu de son repas et l'avait contraint à boire deux cafés pour meubler le temps en patientant jusqu'à la fin de l'averse.

Voyant venir l'orage, il avait pris la précaution d'emporter son parapluie avant de descendre de

voiture, aussi put-il se glisser derrière son volant sans être mouillé. Il replia le parapluie, le posa sur le plancher devant le siège passager, cala son autoradio sur France Info et quitta son stationnement. Il ne prenait jamais la route centre-Europe Atlantique pour faire le trajet Moulins-Montluçon. Trop de poids lourds. Et en plus, avec la route détremmée, c'était l'assurance de parcourir plus de trente kilomètres dans le brouillard gras formé par l'eau projetée par les roues des véhicules. Il empruntait toujours la route passant par Cosne, beaucoup plus tranquille, et sur laquelle, surtout de nuit, il croisait rarement des poids lourds.

Depuis Souvigny, il n'avait vu aucun autre véhicule. Les deux murs d'arbres de la forêt se dressèrent dans la lumière de ses phares. La pluie avait pratiquement cessé. Ses essuie-glaces s'étaient automatiquement mis en mode de balayage intermittent. Loin devant lui, à la limite de la nuit opaque, il aperçut une masse blanche sur la gauche de la route. Plus il approchait, plus la masse se précisait. Il ralentit, plissa légèrement des yeux. Il comprit qu'il s'agissait d'un corps alors qu'il en était à moins d'une dizaine de mètres. Il obliqua sur la gauche de la route, alluma ses feux de détresse et s'arrêta à quelques mètres de la masse blanche. Il eut du mal à défaire sa ceinture de sécurité tant ses mains tremblaient. Il se précipita vers le corps sans même avoir refermé la portière derrière lui, s'accroupit, toucha la main posée sur la route. Elle était froide. Il rabattit les cheveux qui masquaient entièrement le visage. Le front de la victime n'était qu'une plaie sanglante. Il posa deux doigts sur l'emplacement de la veine jugulaire. La peau était froide.

Lentement, il se releva et resta longuement immobile, les yeux rivés sur la victime. Semblant se réveiller au bout d'interminables secondes, il se précipita vers sa voiture, prit son téléphone portable dans la poche de sa veste qu'il avait posée sur le siège arrière, et composa le numéro d'urgence après s'être assuré que les barrettes indiquant la puissance du réseau étaient allumées.

Une voix de femme, ensommeillée, répondit à la seconde sonnerie.

— Gendarmerie nationale, j'écoute...

— Bonsoir... Je suis sur la route de Moulins, dans la forêt de Dreuille, juste avant Cosne. Il y a une morte sur la route.

— Vous êtes certain qu'elle est morte, l'interrompt la voix qui avait perdu toute trace de sommeil et semblait soudain être beaucoup plus attentive.

— J'ai touché le corps, il est presque froid... Je pense que c'est une femme qui a été renversée par une voiture... Mais elle est drôlement habillée pour un mois de février.

— Une voiture arrive tout de suite. Vous pouvez nous attendre ?

— Pas de problème.

Après avoir donné son nom et son numéro de téléphone, puis raccroché, Jean Paillé composa le numéro de son domicile, expliqua à sa femme pourquoi il arriverait très en retard, puis il regagna sa voiture. Il éteignit son autoradio tant le fait d'écouter de la musique lui paraissait incongru face au cadavre. Il éteignit ses phares, ne gardant que le clignotement de ses feux de détresse. La masse blanche couchée sur la route paraissait directement sortie d'un film d'épouvante. Un quart d'heure se passa, puis les éclats bleutés d'un gyrophare s'insinuèrent entre les branches dénudées des arbres bordant la route. La voiture apparut presque aussitôt et vint, quelques minutes plus tard, se positionner à proximité du corps.

Deux gendarmes en descendirent aussitôt. Jean Paillé alla les rejoindre et refit le récit de sa découverte. Le premier des gendarmes, une femme, qui s'était accroupi près du corps, se releva et retourna vers la voiture d'où il ressortit aussitôt en portant un appareil photo. Précédés par les éclats de leurs gyrophares, deux autres véhicules apparurent à la sortie du virage. Un fourgon vint se garer derrière la première voiture et les gendarmes qui en sortirent entreprirent aussitôt de sécuriser les abords de la scène. Un homme, vêtu d'une combinaison blanche et portant un masque qu'il avait baissé sur son menton, s'approcha du corps. Il posa sur le sol une feuille de plastique sur laquelle il

s'agenouilla, pendant que la femme gendarme, la première arrivée sur les lieux, invita le témoin à la suivre dans le fourgon.

L'homme en combinaison blanche resta plus d'un quart d'heure près du corps. Enfin, il se releva et s'approcha de l'adjudant-chef Delannoy qui venait d'arriver.

— Alors ? demanda-t-il à l'homme qui retirait ses gants de latex.

— Pas mal de bizarreries, adjudant-chef. En ce qui concerne les causes de la mort, pas de doute, elle a été renversée par une voiture, et le choc a dû être particulièrement violent. Je peux aussi dire qu'elle est morte depuis à peu près deux heures.

— Jusque-là, rien de bizarre.

— J'y arrive, adjudant-chef. La victime se baladait pieds nus et en chemise de nuit, et elle n'a absolument aucun papier sur elle. De plus, elle est d'une grande maigreur.

— Quel âge ?

— À vue de nez, soixante ans au moins. Vous savez, adjudant-chef, qu'il y a à quelques kilomètres d'ici un hôpital psychiatrique ? Il serait peut-être bon de leur demander s'ils n'ont pas perdu un de leurs patients. Il nous est déjà arrivé d'en récupérer à des distances plus importantes.

— Bonne remarque.

Après avoir répondu à toutes les questions posées, Jean Paillé put reprendre sa voiture et repartir. Il fallut encore près d'une heure aux gendarmes pour terminer leur minutieux travail, mais ils ne purent découvrir aucun indice. Le corps fut transporté à la morgue pour autopsie ; l'adjudant-chef Delannoy regagna son bureau d'où il appela l'hôpital psychiatrique qui le recontacta vingt minutes plus tard pour lui confirmer qu'aucun malade n'avait quitté l'établissement.

Cinq jours après l'accident, l'enquête n'avait pas fait beaucoup de progrès. L'autopsie avait confirmé que la victime avait entre soixante et soixante-cinq ans, qu'elle était très maigre et qu'elle avait très peu mangé au cours des jours ayant précédé sa mort. Elle n'avait d'ailleurs rien avalé durant les dernières vingt-quatre heures. Personne ne s'était manifesté pour la réclamer, et la piste de l'hôpital psychiatrique n'avait rien donné. Raisons pour lesquelles l'adjudant-chef Delannoy venait de décider de fournir à la presse un portrait, retouché avec beaucoup de soins, réalisé à partir d'une photo de la morte. Les empreintes digitales ainsi qu'un échantillon de sang en vue d'une recherche ADN avaient été envoyés au laboratoire de la gendarmerie.

— Entrez !

À son invitation, l'adjudant-chef Delannoy pénétra dans le bureau du capitaine Doumergue. Il tenait à la main une grande enveloppe en papier kraft.

— Nous avons un sérieux problème, mon capitaine.

— Expliquez-vous.

— Je viens de recevoir les résultats concernant l'analyse ADN pratiquée sur un échantillon de sang de notre victime. Eh bien ce n'est pas une inconnue pour nous.

— Alors où est le problème ? Ça ne me semble pas en être un !

— Le problème, mon capitaine, c'est qu'elle est connue parce qu'elle est morte il y a vingt-quatre ans. Il s'agirait d'une certaine Christine Carelli dont le corps calciné a été retrouvé dans une clairière, pas loin du lieu de l'accident, après le suicide collectif de tous les membres d'une secte. Et cet ADN correspond aussi à celui relevé chez une certaine Catherine Brémont, qui habite à Cérilly, et qui a disparu depuis plusieurs mois.

— Encore ?

— Je ne vous le fais pas dire, mon capitaine. Après le cadavre calciné que nous avons retrouvé l'an

dernier dans la clairière où avait eu lieu le suicide, c'est la seconde ressuscitée que nous avons sur les bras. Je trouve que ça commence à faire un peu beaucoup.

— Moi aussi. Mais je pense que ça va faire plaisir à la commissaire Deligny. Je vais l'appeler... Et puis aussi le proc. Je sens qu'il va être ravi.

— Si je me souviens bien, capitaine, la secte en question avait fait croire à ses adeptes qu'ils renaîtraient après avoir traversé la nuit, comme le soleil... Simplement, pour ces deux-là, la nuit a duré un sacré moment ; et le nouveau jour n'a pas été très long !

Florence Deligny reposa le téléphone après une longue conversation avec le capitaine Doumergue. Ainsi Christine Carelli n'était pas morte dans la clairière vingt-quatre ans plus tôt et venait d'être rattrapée par le destin. Renversée par une voiture, à l'endroit où avait été assassinée Maïté Irratu quelques jours avant la découverte des morts de la clairière. Même lieu, même mort. Dans l'esprit de la commissaire, il ne faisait aucun doute que cette fois non plus il ne s'agissait pas d'un accident, mais d'un assassinat. De plus, la victime était vêtue d'une chemise de nuit blanche, tenue qui pouvait rappeler les robes que portaient les adeptes de la secte vingt-quatre ans plus tôt... Et elle souffrait de malnutrition, comme Maïté Irratu.

Christine Carelli se faisait maintenant appeler Catherine Brémont et c'est elle qui quelques années plus tôt avait écrit à Marie-Claire Delalande, nom d'emprunt de sa complice au sein de la secte, en disant souhaiter la revoir. Depuis trois mois, et la découverte de cette lettre, Catherine Brémont n'avait pas reparu.

La maison qu'elle habitait à Cérilly était restée inoccupée. Les voisins, interrogés au cours de l'enquête, avaient affirmé que Catherine Brémont et l'homme avec qui elle vivait, et qui lui aussi avait disparu, s'étaient installés une dizaine d'années plus tôt après avoir fait restaurer une maison abandonnée depuis de nombreuses années et que le couple avait achetée lors d'une vente aux enchères. Ils étaient particulièrement discrets, ne s'étaient liés avec aucun de leurs voisins, se contentant du minimum imposé par la politesse. L'homme avait un jour répondu à une voisine qu'il était un ancien militaire et que le fait d'avoir beaucoup servi à l'étranger lui avait permis de prendre sa retraite plus tôt. Le couple semblait être plutôt aisé. Ils possédaient deux voitures, dont une BMW série 5 qu'ils changeaient, aux dires des voisins, pratiquement tous les ans, et une Clio. Le couple s'absentait régulièrement, pour des périodes pouvant aller de quelques jours à plusieurs semaines, mais ils n'avaient jamais fait la moindre confidence sur les buts et les raisons de ces fréquents voyages. Tous les voisins interrogés étaient par contre unanimes à dire qu'ils ne s'étaient jamais absentés pendant une période aussi longue.

La commissaire avait fini par obtenir du juge, au début réticent, l'autorisation de perquisitionner la maison de Cérilly. Il s'agissait d'une traditionnelle « longère bourbonnaise », ces maisons basses et longues qui, à l'origine, plus d'un siècle plus tôt, pouvaient être habitées par plusieurs familles. La restauration entreprise quelques années auparavant était luxueuse, tout comme l'était le mobilier, provenant vraisemblablement des meilleurs antiquaires et coûtant sans doute une fortune.

La perquisition, si elle ne permit pas de découvrir des documents importants, offrit au moins la possibilité de procéder à des analyses ADN à partir des cheveux retrouvés dans la salle de bains, et d'apprendre que les propriétaires de la maison, Catherine Brémont et Charles Renard, étaient en fait Antoine et Christine Carelli, les gourous que tous avaient crus morts carbonisés dans la forêt près de leur château. Leurs deux noms d'emprunt correspondaient à l'identité de deux adeptes de la secte disparus, croyait-on, depuis vingt quatre ans, mais dont les corps n'avaient pas pu être identifiés,

Les soupçons qu'avait eus la commissaire se trouvaient ainsi confirmés : les trois corps, trop

abîmés pour qu'il puisse être procédé à des analyses, et qui avaient été identifiés grâce aux vêtements retrouvés à leurs pieds comme étant ceux du gourou, de sa femme et de sa maîtresse, relevaient bien d'une mise en scène. Le gourou et ses deux complices avaient froidement assassiné tous les adeptes de la secte et s'étaient enfuis avec l'argent amassé depuis plusieurs années en se faisant passer pour morts. Pendant vingt-quatre ans, le subterfuge avait été efficace. Alors pourquoi la machine venait-elle de se gripper ? Par quel vengeur avaient-ils été retrouvés ? Parce qu'il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait d'une vengeance.

Mais vengeance d'un ancien adepte ? Dans ce cas, il ne pouvait s'agir que de quelqu'un ayant quitté la secte avant le drame final. Ou bien vengeance d'un parent d'un des membres de la secte. Mais dans ce cas, s'il s'agissait de quelqu'un d'extérieur au château, d'un parent ou d'un ami d'une des victimes, s'il paraissait logique qu'il puisse connaître le psychiatre ou son épouse, comment avait-il fait pour remonter jusqu'à la maîtresse de Carelli d'abord, jusqu'aux deux autres ensuite, alors qu'aucune information ne sortait de l'enceinte du château ?

Rien dans les documents emportés lors de la perquisition de la maison de Cérilly ne permettait de faire un lien avec la première victime. Ce qui voulait également dire qu'après la mise en scène de la clairière, les complices s'étaient séparés et, comme en témoignait la lettre retrouvée à Moulins, ils s'étaient même totalement perdus de vue.

La commissaire Florence Deligny relisait une nouvelle fois le dossier de plus en plus épais concernant la mort de la fausse Marie-Claire Delalande, lorsque son téléphone sonna.

— Patron, c'est Sanchez. On vient de retrouver la voiture de Catherine Brémont, ou Christine Carelli si vous préférez. Elle était tout bêtement sur le parking de Carrefour, à la vue de tout le monde.

— Comment avez-vous eu l'idée d'y aller ?

— On a reçu un coup de fil nous prévenant que des mêmes faisaient des rodéos nocturnes en moto sur le parking. J'ai envoyé deux voitures de la brigade anti-criminelle (BAC). Bien sûr, il devait y avoir des guetteurs puisque quand nos gars sont arrivés il n'y avait plus personne. Ils ont décidé de faire le tour du parking parce qu'il y avait quelques voitures qui stationnaient, ce qui n'est pas forcément naturel la nuit sur un parking de supermarché, et ils ont été attirés par une qui avait une telle couche de poussière sur le pare-brise qu'elle devait être là depuis longtemps. Ils ont vérifié le numéro, et bingo. On l'a tout de suite fait embarquer et les gars du labo sont en train de travailler dessus.

— Je doute fort que l'on trouve des choses intéressantes !

— On a déjà trouvé, patron. En vrac sur le siège arrière, il y avait plusieurs journaux, tous ouverts à la page parlant de la première morte. Et le plus intéressant, c'est que le dernier journal en date, c'est celui qui révèle la véritable identité de la morte, c'est-à-dire Lucie Müller. Et souvenez-vous ; le journaliste à l'origine du papier avait indiqué que si une des victimes de la secte avait ressuscité, il était possible qu'il y en ait d'autres, et il avait clairement fait allusion au gourou et à sa femme.

— Donc, si je vous suis bien, vous me dites que le gourou et sa femme ont pris peur en découvrant ce qui venait d'arriver à leur complice, et ils se sont fait la malle. Possible. Mais alors ils n'ont pas été assez rapides, puisque Christine Carelli est morte... Et elle est morte après avoir été séquestrée pendant un temps relativement long, et avoir subi les privations dont étaient victimes les membres de la secte. Et, poursuivit-elle après un silence, nous ne savons pas ce qu'est devenu le mari... En fuite, ou rattrapé lui aussi ? Même si je ne comprends pas comment celui, ou celle, qui les a retrouvés a pu passer de l'une aux autres. Parce que si nous avons réussi à le faire, c'est à cause de cette lettre jamais ouverte retrouvée chez le propriétaire de l'ancien appartement de Lucie Müller... Lettre que personne n'avait pu lire avant.

— Et lettre qui semble vouloir dire que les complices s'étaient séparés depuis longtemps, et que Carelli, ou au moins sa femme, a voulu renouer des relations. Mais le plus important maintenant, c'est

de remonter jusqu'au vengeur masqué. Et avec les éléments dont nous disposons, je sens que ça va être une vraie partie de plaisir... (Il s'interrompt, traversé par une idée soudaine...) Il y a peut-être quelque chose que nous pouvons faire rapidement, reprit-il ; c'est tenter de retrouver l'endroit où elle a été séquestrée.

— J'ai l'impression que vous avez une idée. Je me trompe ?

— Non, patron, même si cette idée peut paraître totalement folle. Mais puisque tout se passe dans un périmètre très restreint, je me suis dit que le centre de tout ça, c'était le château. Nous l'avons fouillé après la découverte de la première victime, mais depuis, personne n'y a remis les pieds. Pourquoi le vengeur ne serait-il pas retourné à l'endroit où tout a commencé et où il avait déjà retenu Lucie Müller ?

— Ce serait effectivement très gonflé, mais en fait à peu près sans risque puisque nous n'avons aucune raison d'y retourner. Alors on reprend tous les éléments des enquêtes menées il y a vingt-quatre ans. L'assassinat de la femme renversée par une voiture d'abord, et celui collectif des membres de la secte ensuite. On épluche tous les témoignages des proches qui se sont présentés à l'époque, et surtout on recherche tout ce qui peut correspondre aux morts qui n'ont pas été identifiés par des prélèvements directs sur les cadavres, mais par les vêtements retrouvés à leurs pieds. On a trois ressuscités, rien ne nous dit qu'il n'y en a pas un autre, et que cet autre, c'est notre vengeur. C'est peut-être tiré par les cheveux, mais de toute façon, pour l'instant, on n'a que ça. Et bien sûr on retourne au château pour voir si quelque chose a bougé depuis notre dernière visite.

Le capitaine Sanchez et Michel Dumesnil furent chargés de ce long et fastidieux travail de recherche dans le passé. Mais cette investigation ne révéla rien. Aucun élément a priori, ne pouvait laisser supposer que certains des amis ou parents qui s'étaient faits connaître lors de l'enquête aient pu avoir le moindre soupçon sur le fait que le gourou, sa femme et sa maîtresse aient pu être encore vivants. Donc, rien ne les rattachait aux deux récents meurtres. Quant aux cadavres qui n'avaient pas été identifiés par des prélèvements réalisés directement sur les corps, outre le gourou et les deux femmes, ils n'étaient que deux. Et ni leurs empreintes, ni leurs ADN n'avaient refait surface depuis la mort collective dans la clairière.

Deux voitures de gendarmerie attendaient sur le chemin forestier, près de la petite porte permettant de pénétrer dans le parc du château, lorsque la commissaire Florence Deligny et le procureur arrivèrent. La serrure avait été remplacée au cours de leur dernière visite et des scellés apposés sur la porte. Les scellés avaient été coupés. La serrure ne montrait aucune trace d'effraction, mais elle avait été ouverte et les visiteurs n'avaient même pas pris la peine de la refermer.

Un épais tapis d'herbe détrempée s'enfonçait sous les pas. Fort heureusement, tous avaient suivi les conseils de l'adjudant-chef Delannoy et portaient des bottes.

Le cadenas, posé pour remplacer la serrure cassée lors de la séquestration de Lucie Müller, avait été scié et remis en place. Seuls quelques rais de lumière, insuffisants pour permettre de se déplacer, pénétraient dans les pièces par les interstices des volets. L'adjudant-chef Delannoy et le capitaine Sanchez s'étaient munis de puissantes torches. Ils balayèrent le sol de l'entrée, s'attardèrent quelques instants sur l'escalier. Seul le carrelage conduisant à la grande pièce présentait des traces dans la poussière ; mais la personne qui les avait laissées avait pris la précaution de traîner les pieds, ne laissant que deux bandes parallèles qui rendaient impossible toute identification d'empreintes.

— Essayez de ne pas marcher sur les traces, dit la commissaire Deligny en se dirigeant vers la droite. Il y a peu de chances que nous trouvions quelque chose, mais on ne sait jamais.

Suivant la commissaire, tous longèrent le mur pour rejoindre la porte ouvrant sur la grande salle du

château. Le sol avait été largement piétiné, mais là encore, il semblait que toutes les précautions avaient été prises pour qu'aucune empreinte ne puisse être relevée.

Un matelas en mousse occupait l'angle de la pièce où, quelque temps auparavant, avait été séquestrée Lucie Müller. Suivant les faisceaux de leurs torches, tous se dirigèrent, sans un mot, vers cet objet qui prouvait, s'il en était encore besoin, que quelqu'un avait séjourné dans cette pièce.

— Est-ce que l'autopsie a mentionné la présence de marques sur les poignets qui pourraient laisser supposer que la victime ait pu être attachée demanda le procureur en regardant le radiateur situé dans l'angle de la pièce.

— Je n'ai pas souvenir de l'avoir lu, répondit la commissaire, mais c'est à vérifier. Par contre, souvenez-vous qu'un des bras était sérieusement amoché... En tout cas, poursuivit-elle en se tournant vers le capitaine Sanchez, il faut en urgence pratiquer des prélèvements sur ce matelas. Si quelqu'un a couché ici, il reste forcément des traces. Je n'ai aucun doute sur le fait qu'il s'agit bien de Christine Carelli, mais je veux au plus vite une confirmation.

— Au moins nous avons la preuve que le meurtrier a de la suite dans les idées, et qu'il veut faire comprendre que tout est lié à ce qui s'est passé ici il y a vingt-quatre ans, reprit le procureur en se dirigeant vers la porte. Maintenant, c'est au labo de jouer. Je compte sur vous madame la commissaire pour que les choses aillent vite ; parce que je pense que si nous perdons du temps, nous risquons d'avoir très vite un troisième cadavre sur les bras.

— Je crois, monsieur le procureur, répliqua la commissaire Deligny en appuyant volontairement sur le titre de son interlocuteur dont elle appréciait très peu ce type de recommandation, que notre assassin a quand même pas mal d'avance sur nous. Et à moins que Carelli n'ait trouvé un endroit insoupçonnable pour se planquer, je crains fort qu'il ne soit déjà mort.

La commissaire Deligny faisait le point avec le capitaine Sanchez, lorsque le téléphone sonna sur son bureau. Elle décrocha avant la fin de la première sonnerie.

— Florence Deligny, j'écoute ?

— Bonjour madame la commissaire. Ravi de vous entendre, depuis le temps. Franck Dubost...

Franck, quelle surprise ! Je croyais que vous aviez oublié jusqu'à notre existence.

Franck Dubost avait été pendant de longues années journaliste pour le quotidien local où il était plus particulièrement chargé des affaires policières ou judiciaires. Puis pendant deux ans, il avait dirigé l'agence locale avant de devenir le patron de la rédaction au niveau régional, ce qui l'avait contraint à vivre à Clermont-Ferrand. Depuis son départ, un autre journaliste assurait la couverture des affaires policières et la commissaire Deligny n'avait pas eu l'occasion, à part peut-être au cours de cérémonies officielles régionales, de rencontrer l'homme avec qui elle avait eu le temps de sympathiser.

— Je pourrais vous retourner le compliment. Je sais que vous visitez souvent le SRPJ et vous n'êtes jamais venue nous voir.

— Alors, un partout. Et maintenant, si vous me disiez ce qui vous mène ?

— J'hésitais à vous appeler depuis déjà quelque temps, mais les derniers développements de votre affaire, ou plutôt de vos affaires de meurtres liées à cette vieille secte, ne me laissent aucun doute. Vous savez que l'on a retrouvé une femme renversée par une voiture, il y a vingt-quatre ans, dans les mêmes conditions et au même endroit que votre dernière victime. Ça se passait au mois d'août, mais également un soir d'orage, et c'était quelques jours avant la découverte des cadavres dans la clairière. Je n'avais pas entendu parler de cette vieille affaire, qui s'est déroulée à une époque où j'étais encore lycéen loin d'ici, lorsque, il y a à peu près deux ans, un vieux copain m'a présenté une jeune femme

qui cherchait des renseignements sur cette femme assassinée. J'ai donc cherché avec elle tous les articles écrits à l'époque sur cette affaire, ce qui m'a permis de découvrir que la femme, qui s'était enfuie du château avec son bébé, avait également une fille âgée à l'époque d'une douzaine d'années. L'enquête concluait alors que la gamine était l'un des cadavres d'enfants non identifiés. Or, ma visiteuse d'il y a deux ans était persuadée que la morte était sa mère. Et je dois dire que l'histoire qu'elle m'a racontée ne laissait guère de doutes sur cette éventualité.

Il fallut près d'un quart d'heure à Franck Dubost pour raconter la totalité du récit. À plusieurs reprises, la commissaire le fit revenir sur ses explications, lui demandant, dans la mesure où il le pouvait, d'éclairer un point particulier. Elle prit de nombreuses notes tout au long de la conversation.

— Et cette jeune femme, vous l'avez revue depuis ?

— Non, jamais. Pas plus que le copain qui me l'a présentée. Je me souviens qu'elle était avocate ; vous ne devriez donc pas avoir trop de mal à la retrouver.

Après avoir raccroché, la commissaire Deligny, qui pendant la conversation n'avait pas eu le réflexe de mettre le haut-parleur, raconta au capitaine Sanchez l'histoire qu'elle venait d'apprendre.

— Ça nous ferait donc une quatrième personne que l'on croyait morte et qui est en fait bien vivante, poursuivit Sanchez après la fin du récit.

— Sauf que dans ce cas, il n'y a pas eu volonté de la part de la gamine de se faire passer pour morte puisqu'elle serait devenue amnésique. Par contre, si cette histoire est vraie, on serait en présence de quelqu'un qui aurait de bonnes raisons de se venger...

— Et, poursuivit Sanchez, qui avait également de bonnes raisons de ne pas l'avoir fait plus tôt puisqu'elle ne se souvenait de rien. Si elle avait douze ans à la mort de sa mère, elle en aurait trente-six aujourd'hui. Une avocate de trente-six ans qui s'appelle Marie, on doit pouvoir trouver.

— Eh bien capitaine, vous savez ce que vous avez à faire. Je me souviens avoir lu dans les rapports de l'époque les auditions de la mère de la victime ; donc la grand-mère de notre avocate. Je vais reprendre le dossier et voir si je peux apprendre quelque chose de ce côté-là.

Chapitre 19: août 1987

Les derniers corps ne furent enlevés du cratère qu'au début de l'après-midi. Tous furent transportés à l'institut médico-légal qui n'était pas dimensionné pour une telle affluence. Le médecin légiste avait commencé son travail dès l'arrivée des premières victimes. Un médecin de Clermont devait arriver en renfort le jour même. Au fur et à mesure que les corps étaient extraits du cratère, un examen systématique des emplacements où ils se trouvaient était aussitôt entrepris. Malgré des heures passées à scruter toute la surface de la clairière, rien ne fut trouvé.

Les gendarmes, accompagnés du serrurier et d'un représentant de la société ayant installé les serrures sur les portes du château, arrivèrent devant la grille dès le début de l'après-midi. Après l'ouverture du portillon, les vérins électriques commandant les deux lourds battants furent démontés, permettant ainsi aux voitures de pénétrer dans le parc. Dans le même temps, un autre groupe ouvrait le petit portillon situé à l'arrière du mur d'enceinte grâce à la clef retrouvée dans le fossé, et sur laquelle toutes les empreintes avaient été préalablement relevées.

Sur un signe du juge d'instruction, le serrurier ouvrit la lourde porte du château. Le capitaine Ortega et le procureur furent les premiers à pénétrer dans la grande salle. Ils restèrent dans le faible espace éclairé par la lumière extérieure, laissant le temps à leurs yeux de s'habituer à l'obscurité. Une odeur mêlée de brûlé et d'essence les frappa dès leur entrée. L'adjudant-chef Claude Henry demanda à ses hommes d'ouvrir quelques volets afin de permettre à la lumière du jour d'éclairer les salles. La première chose que virent les enquêteurs en pénétrant dans l'immense salle à manger fut le tas de cendres dans la cheminée. L'odeur de brûlé et d'essence se faisait plus forte dès qu'on s'en approchait.

— Ils ont brûlé un bon paquet de documents, dit le capitaine Ortega en se relevant ; et ils ont arrosé d'essence pour être certains qu'il ne resterait rien. Heureusement que la cheminée est capable de supporter un grand feu, ils auraient été capables de faire flamber le château.

— On va passer ça au tamis, dit un des gendarmes qui venait de revêtir une combinaison blanche. C'est peu probable, mais il y a peut-être des fragments de feuilles qui n'ont pas totalement brûlé.

— Il y a encore de la soupe au fond de la marmite, dit l'un des hommes qui s'était approché de la table occupant le fond de la salle, et les bols qui sont à côté n'ont pas été lavés. S'ils ont tous été empoisonnés, il y a peut-être quelques indices à trouver là-dedans.

— Sauf que, l'interrompt l'adjudant-chef, s'ils ont été empoisonnés, ça c'est passé hier soir ; et hier soir le château était vide. On est bien placés pour le savoir !

— Après tout, dit le procureur après un long silence, qui nous dit qu'il était vide ? Quand vous êtes venus hier, tout était fermé, mais quelle preuve avons-nous qu'il n'y avait personne à l'intérieur ? Pourquoi ne pas imaginer que le gourou avait enfermé tout le monde avec ordre de faire silence pour ne pas être repérés par les méchants qui allaient venir ?

— C'est vrai, reconnut l'adjudant-chef. Mais si nous avons forcé la porte ? Nous étions quand même venus avec un serrurier pour procéder à une perquisition.

— Mais à ce stade de l'enquête, vous n'aviez encore aucune raison de défoncer la porte, ce que de toute façon vous ne pouviez pas faire sans matériel. Non, le risque pour eux n'était pas très grand.

— Nous aurions dû surveiller l'entrée du château.

— Nous l'avons fait à l'entrée du portail, ce qui nous paraissait suffisant puisque seules les entrées et les sorties nous intéressaient. Non, s'ils étaient enfermés, ils ne couraient pas de grands risques d'être trouvés hier soir.

La porte située près de la table portant la marmite et les bols était ouverte. Ils pénétrèrent dans la cuisine. Des légumes étaient soigneusement empilés dans des cageots en bois posés sur le bas des

étagères occupant tout un pan du mur. Le capitaine Ortega posa une main sur le dessus de l'énorme cuisinière.

— La fonte est encore tiède, dit-il en essuyant sur un mouchoir en papier l'extrémité de ses doigts. Compte tenu de la taille de l'engin et de l'inertie thermique, on peut supposer qu'il y avait du feu dedans il y a moins de vingt-quatre heures. Donc hier soir. Ce qui conforte mes soupçons.

Une lourde porte en bois, à l'extrémité droite de la pièce, était fermée. De l'autre côté, une autre porte, en chêne massif soigneusement ciré, ouvrait sur un salon luxueusement meublé, aux murs recouverts de tapisseries. Trois couverts sales et les reliefs d'un repas encombraient la table occupant le centre de la pièce. Les tiroirs d'un bureau, situé sous une fenêtre, étaient ouverts et vides. Deux d'entre eux étaient même posés sur le sol. Dans l'immense bibliothèque occupant tout un pan de mur, les traces de poussière montraient que des rayonnages avaient été totalement ou partiellement vidés. Il ne restait que des livres et quelques bibelots. Les mains dans les poches pour ne pas être tenté de toucher quoi que ce soit, le procureur fit le tour de la salle. Il se dirigea vers la porte qui, au fond de la pièce, faisait face à celle qu'ils avaient empruntée pour entrer. Elle ouvrait sur une chambre. Deux lits, dont un « ultra king-size », occupaient la plus grande partie de la pièce, beaucoup plus petite que le salon dans lequel ils se trouvaient. Les lits étaient défaits, des vêtements traînaient sur les dossiers des deux chaises placées au pied du grand lit. Les portes d'une armoire étaient ouvertes, un tiroir se trouvait posé à l'envers sur le sol. Le procureur le poussa légèrement de la pointe du pied, s'assurant ainsi qu'aucun document n'avait été oublié dessous.

— C'est clair qu'ils ont fait le ménage avant de partir, dit le procureur en sortant... (Puis, se tournant vers les deux hommes revêtus de combinaisons blanches qui feuilletaient les livres de la bibliothèque :) Passez quand même tout au peigne fin. Il serait vraiment étonnant qu'ils n'aient pas oublié un petit quelque chose.

Rebroussant chemin, les hommes retournèrent dans la pièce centrale qu'ils traversèrent, puis s'engagèrent dans l'escalier. Arrivé dans le couloir qui prolongeait le palier au sommet des marches, le procureur tira l'un des rideaux situé à sa droite, découvrant un box dans lequel il y avait un lit, une penderie, une chaise et une petite table. Le lit était soigneusement fait ; dans la penderie, il n'y avait qu'une longue robe blanche et une paire d'espadrilles. Quelques sous-vêtements étaient posés sur une tablette, sur un des côtés de la penderie. Revenant dans le couloir, il regarda dans le box suivant, en tout point semblable à celui qu'il venait de quitter.

— Si j'en crois vos rapports, dit le procureur en se tournant vers le capitaine Ortega au moment où ils s'engageaient dans l'escalier pour redescendre, on peut supposer que nous sommes dans le dortoir des pensionnaires et que la chambre du bas est celle du docteur Carelli et de sa femme.

— Reste à savoir qui couchait dans le second lit, répliqua Ortega. Pendant que les équipes sont dans le château, je vous propose de faire un petit tour dans le parc.

Le petit groupe, composé du procureur, du capitaine Ortega, de l'adjudant-chef et du gendarme Mariani, descendit les quelques marches du perron puis, traversant la pelouse, se dirigea vers le potager parfaitement entretenu. Des haricots et des tomates étaient prêts à être cueillis, courgettes et aubergines apparaissaient sous les feuilles. Des pommes de terre avaient été arrachées depuis peu et attendaient sur place d'être ramassées. Pas un seul brin d'herbe ne venait perturber l'alignement des oignons ou les rangées de carottes. Malgré la chaleur des derniers jours, la terre semblait encore humide, preuve qu'elle avait été arrosée depuis peu. Tout comme le château, le jardin portait les traces d'un départ précipité.

Retournant vers le château, les quatre hommes empruntèrent un sentier qui, sinuant sous les arbres, débouchait sur une petite place au milieu de laquelle un énorme tas de cendres occupait le centre d'un cercle de pierres. À l'endroit où le sentier s'élargissait pour devenir cet espace découvert, une estrade en bois supportait un magistral fauteuil encadré par deux plus petits. Près de l'estrade était

soigneusement empilé un énorme tas de bois. Autour du cercle de pierres, l'herbe avait été piétinée.

— Je serais curieux de connaître les rites pratiqués par ces allumés, dit le procureur en rebroussant chemin et en empruntant sur sa gauche un autre sentier qui semblait aller vers l'arrière du château.

En partie cachées par une rangée de sapins, de nombreuses poules couraient à l'intérieur d'un immense enclos grillagé. Certaines grattaient rageusement le sol de leurs pattes. L'adjudant-chef s'approcha d'un immense baquet en bois, posé contre le grillage, sur une sorte de plate-forme cimentée protégée par un toit de tôle ondulée, et saisit à pleines mains les grains de blé qu'il contenait. S'approchant du grillage, il jeta deux poignées de grains. Les poules se précipitèrent en caquetant furieusement et se jetèrent sur les graines répandues sur le sol. Il retourna vers le baquet et recommença plusieurs fois l'opération sous le regard amusé du procureur et du capitaine.

— Elles n'ont pas dû être nourries depuis plusieurs jours, dit l'adjudant-chef en se frottant les mains pour faire tomber la poussière qui s'y accrochait ; et elles ne sont pas responsables !

Adossée au mur latéral du bâtiment, à l'extrémité du sentier qu'ils venaient de parcourir, une construction en parpaings recouverte de plaques de Fibrociment déparait dans ce décor. Ils s'approchèrent. L'un des deux battants de la porte était entrouvert. L'adjudant-chef le poussa, découvrant le nez d'un break Mercedes noir. La calandre était enfoncée, le pare-brise étoilé et maculé de taches brunâtres. Les hommes s'approchèrent tandis que l'adjudant-chef ouvrait en grand les deux battants de la porte pour laisser entrer la lumière. Les traces subsistant au bas du pare-brise, sous la zone balayée par les essuie-glaces, étaient manifestement d'autres taches de sang.

— Eh bien il est là notre chaînon manquant, dit le capitaine Ortega en faisant le tour de la voiture. Notre première victime venait bien du château et elle a été renversée par les responsables de la secte.

— Et je suis persuadé, renchérit le procureur, que si la voiture du docteur Dumesnil n'était pas arrivée aussi vite, ils auraient embarqué le gamin et le cadavre de la mère et nous n'aurions jamais su qu'il y avait eu un accident sur cette route.

— Ce qui veut donc dire que c'est la fuite de cette femme qui est à l'origine de tout : la presse met son nez dedans, des plaintes arrivent, on se montre un peu méchants, et ça se termine par une élimination complète, hommes, femmes, enfants et documents. Un vrai nettoyage par le vide !

Ils parcoururent les allées du parc sans rien découvrir, sinon l'espace d'esplanade descendant en pente douce vers l'étang et dont l'herbe totalement écrasée montrait que ce lieu devait être très souvent fréquenté. Ils retournèrent vers le château. Les hommes en blanc poursuivaient leur minutieuse tâche, s'efforçant de relever des empreintes sur tous les objets susceptibles d'en porter. À genoux près de la cheminée, un gendarme, muni d'un petit tamis, passait consciencieusement au crible le tas de cendres contenu dans la cheminée, utilisant pour le récupérer une poubelle vide qu'il avait trouvée près de la table supportant la marmite. Près de lui, posés sur un journal, quelques fragments de feuilles de papier partiellement calcinées constituaient le début de sa récolte.

— On est là au moins jusqu'à la nuit, mon capitaine, répondit l'un des hommes à la question d'Ortega. On n'a pas encore commencé de fouiller l'étage.

— N'oubliez pas, messieurs, dit soudain le procureur en consultant sa montre, que dans moins d'une heure nous avons une conférence de presse au palais de justice. Je crois que nous ne sommes plus d'aucune utilité ici, sinon pour jouer les mouches du coche.

Ils quittèrent le château. Une dizaine de journalistes et de photographes attendaient dans le hall du palais de justice lorsqu'ils arrivèrent. Une caméra de télévision était posée sur son trépied, tandis qu'un homme portant une longue queue-de-cheval et une barbe de plusieurs jours testait le micro. Tous se saluèrent, le procureur demanda quelques minutes pour aller chercher des documents dans son bureau. L'attente fut de courte durée.

— Mesdames et messieurs, commença-t-il après s'être avancé d'un pas, laissant derrière lui le capitaine Ortega et le juge d'instruction qui l'accompagnaient pour cette conférence de presse, nous

sommes devant une très douloureuse, et je pense très sordide affaire puisqu'elle aura causé la mort de vingt-neuf personnes. Vingt-huit retrouvées ce matin brûlées dans une clairière ; la dernière, ou plutôt la première, étant la femme percutée par une voiture il y a environ deux semaines. Nous avons aujourd'hui la preuve absolue que ces deux affaires sont liées. L'enquête s'avère particulièrement compliquée puisqu'il semble bien que toutes les personnes vivant dans le château de la Malette soient mortes aujourd'hui et que tous les documents aient été brûlés, tant au château que dans l'incendie, criminel lui aussi, du cabinet du docteur Carelli.

Le procureur détailla longuement les événements des derniers jours, en fait depuis la découverte de la femme renversée par une voiture et de son bébé. Il évoqua les visites effectuées au cabinet du docteur Carelli puis au château, insistant sur le fait que, lors de la visite de la veille au cours de laquelle les enquêteurs avaient trouvé portes closes et en avaient conclu que le château était vide, il était très vraisemblable que les habitants étaient cachés à l'intérieur. Il parla également du break Mercedes qui confirmait le lien entre le château et la femme accidentée. Il termina son exposé en demandant de la patience.

— Monsieur le procureur, attaqua le premier journaliste, êtes-vous certain que le docteur Carelli et son épouse sont parmi les victimes ?

— Je dirais que tout le laisse croire mais que rien ne le prouve pour le moment. Tous les corps sont à l'institut médico-légal et je pense qu'il faudra plusieurs jours avant de les identifier.

Les journalistes posèrent encore quelques questions puis, micros en main, les représentants des deux radios locales s'approchèrent. Le procureur répondit ensuite aux questions de la télévision régionale.

Trois jours s'étaient écoulés depuis la macabre découverte. Le château de la Malette avait été fouillé avec la plus grande minutie, quelques objets saisis, un nombre impressionnant d'empreintes digitales relevé. Justice et gendarmerie ayant décidé d'employer les grands moyens, tous les prélèvements, notamment sur les cheveux trouvés dans les lits, dans la salle de bains commune de l'étage et celle privée attenante à la chambre du rez-de-chaussée, avaient été effectués en vue d'analyses génétiques. De même, des prélèvements devaient être réalisés sur les vêtements retrouvés aux pieds des victimes et sur les corps qui n'étaient pas totalement calcinés.

Les analyses effectuées sur la soupe retrouvée au fond de la marmite et dans les bols sales se révélèrent négatives. Par contre, le gobelet retrouvé aux pieds de l'un des corps contenait des traces d'un puissant somnifère. Les analyses pratiquées grâce au peu de sang retrouvé sur les deux corps qui n'avaient pas totalement brûlé étaient en cours. Une autre confirmation importante avait été apportée dès le lendemain : les empreintes retrouvées sur la clef ouvrant la petite porte percée dans le mur d'enceinte du parc du château étaient bien celles de la femme renversée par la voiture de Carelli. Il était donc clair qu'elle avait tenté de s'évader en emportant son fils avec elle, que ses geôliers, constatant sa disparition, étaient partis à sa poursuite ; poursuite qui s'était terminée par un assassinat.

Dès le lendemain de la découverte, la forêt avait été envahie par les journalistes venus de la France entière, et il avait fallu mobiliser de nombreux gendarmes pour que la clairière ne soit pas également envahie par des curieux, adeptes du tourisme morbide. Une pile de journaux s'entassait sur le bureau de l'adjudant-chef Claude Henry. Il venait de terminer la lecture des articles publiés par la presse régionale et s'apprêtait à attaquer les quotidiens nationaux lorsque le téléphone posé sur son bureau sonna.

— Adjudant-chef, c'est une dame qui voudrait vous parler... Enfin elle voudrait parler à la personne chargée de l'enquête sur la morte d'il y a quinze jours.

— Je prends... Bonjour madame, adjudant-chef Henry. Que puis-je pour vous ?

— Bonjour monsieur... (La voix était à peine audible...) J'ai vu la photo sur le journal... Je suis sûre que c'est ma fille qui est morte... (Les derniers mots se perdirent dans un sanglot.)

— Vous voulez parler de la jeune femme renversée par une voiture il y a environ deux semaines ? poursuivit-il après avoir attendu quelques instants.

— Oui monsieur... Je ne l'avais pas vue depuis des années, mais je suis certaine que c'est elle... Et puis le journal dit que vous avez retrouvé un petit garçon avec elle ; mais c'est une fille qu'elle avait, une fille qui doit aujourd'hui avoir au moins douze ans.

La femme expliqua comment sa fille, Maïté, après avoir précipitamment quitté son domicile et un compagnon violent, était allée se réfugier avec sa fille dans un foyer d'accueil pour femmes victimes de violences conjugales, puis avait, quelque temps après, envoyé une lettre dans laquelle elle expliquait qu'elle voulait tracer un trait définitif sur son passé et qu'il était inutile de chercher à la revoir. Elle précisa qu'après cette lettre, elle avait à plusieurs reprises contacté le foyer qui avait accueilli la jeune femme, et qu'on lui avait simplement répondu qu'elle l'avait quitté. Depuis, elle était sans nouvelles et ne savait pas que sa fille, s'il s'agissait bien d'elle, avait eu un autre enfant.

— Est-ce que je pourrais la voir ? demanda la femme d'une voix brisée.

— J'allais vous le demander, madame. Vous avez la possibilité de venir ?

— Oui. Une amie m'a proposée de m'accompagner en voiture. Je peux venir demain.

Rendez-vous fut fixé à l'institut médico-légal pour le lendemain au début de l'après-midi. Après avoir raccroché, l'adjudant-chef informa le capitaine Ortega puis le juge Deletang, en charge de l'enquête. Tous deux participeraient à la rencontre du lendemain.

Enfin les choses bougeaient. Le laboratoire devait communiquer avant la fin de la journée les résultats des analyses du sang prélevé sur le pare-brise de la voiture retrouvée pendant la perquisition. Plusieurs rendez-vous avaient déjà été pris avec des parents de personnes supposées vivre au château depuis leur rupture avec leur famille. Le dossier posé sur un coin du bureau de l'adjudant-chef Claude Henry commençait à s'épaissir, même si la plupart des pistes se terminaient encore par un point d'interrogation. Le téléphone sonna une nouvelle fois. Il reconnut aussitôt la voix du juge Deletang.

— Je viens de recevoir les renseignements demandés sur Carelli, dit-il après avoir sacrifié au rituel des salutations et des considérations sur la météo. Son départ de Paris s'explique assurément par le fait qu'il a été inculpé d'agression sexuelle sur mineure, dans le cadre de sa profession. En fait, les parents d'une de ses jeunes patientes ont déposé une plainte contre lui, l'accusant d'avoir profité de la faiblesse de leur fille pour tenter d'abuser d'elle. L'affaire a fini par être classée sans suite, les propos tenus par la jeune fille devant le juge et les psychiatres étant trop incohérents. Malgré tout, cette affaire a fait beaucoup de bruit et notre homme a perdu une bonne partie de sa clientèle. Il s'est mis au vert pendant quelques mois. Nous ne savons pas encore ce qu'il a pu faire pendant ce temps, puis il est réapparu à Montluçon en même temps qu'il prenait possession du château de la Malette dont il avait hérité quelques années plus tôt.

— Sympa comme héritage. Il avait des aristos dans sa famille ?

— Non, adjudant-chef. L'aristo, comme vous dites, était une de ses patientes, une vieille femme atteinte de la maladie d'Alzheimer, et dont il s'occupait depuis très longtemps. Elle était la dernière survivante d'une longue lignée, et a légué tous ses biens à son psychiatre. Et l'héritage valait le coup, puisque en plus du château, il y avait plusieurs appartements à Paris, dans le XVI^e, dont la valeur se chiffrait en millions de francs. De très lointains cousins de la vieille dame ont crié au détournement d'héritage, prétendant que le médecin avait profité de sa faiblesse pour lui extorquer un testament, mais rien n'a jamais pu être démontré et au bout de deux ans de procédure conclus à son avantage, il est devenu propriétaire du château qu'il a aussitôt occupé. Quant aux appartements parisiens, il les a vendus. Il était donc à la tête d'une petite fortune lorsqu'il a ouvert son cabinet médical chez nous.

— En fait, plus on en apprend sur lui, plus il paraît sympa, ce type !

Il était un peu moins de quatorze heures lorsque l'adjudant-chef Claude Henry quitta sa voiture stationnée sur le parking de l'institut médico-légal. Le capitaine Ortega et le juge d'instruction étaient arrivés quelques minutes avant lui. De nombreux résultats leur avaient été communiqués la veille au soir, aussi avaient-ils beaucoup à se dire en attendant Ingrid Irratu, la mère de la jeune femme assassinée.

D'abord, ils avaient eu confirmation que le sang prélevé sur le pare-brise de la Mercedes était bien celui de la femme renversée. Toutes les traces relevées sur la voiture concordait et allaient dans le sens d'un choc volontaire. La jeune femme avait été délibérément renversée, et la violence du choc, confirmée par tous les indices, montrait qu'il y avait eu volonté de tuer. D'autre part, les empreintes digitales du docteur Carelli et de sa femme avaient bien été retrouvées sur les objets présents dans les poches des vêtements découverts dans la clairière, aux pieds de l'homme et de l'une des deux femmes du groupe de trois. Enfin, les analyses de sang pratiquées sur les deux prélèvements effectués sur les corps qui n'avaient pas été totalement calcinés révélaient la présence d'une forte dose de pentobarbital de sodium, produit utilisé pour euthanasier les animaux domestiques. Cette découverte, faisant suite à l'analyse du gobelet montrant la présence d'un puissant somnifère, semblait indiquer que toutes les victimes avaient d'abord été endormies en buvant, puis achevées au moyen d'une injection, avant d'être arrosées d'essence et brûlées. Une seule exception, l'homme tué d'une balle dans la tête qui, d'après les vêtements et objets retrouvés à ses pieds, ne pouvait être que le docteur Carelli. Des empreintes digitales et des traces permettant une analyse génétique avaient également été prélevées sur les objets découverts aux pieds des autres victimes, sur les deux corps dont le sang avait pu être analysé et sur de nombreux objets saisis au château.

Une Renault 25, occupée par deux femmes, vint se glisser dans l'emplacement libre près de la voiture de l'adjudant-chef. Les deux femmes, la conductrice devant avoir une trentaine d'années, l'autre près du double, descendirent. Bien que les conditions dans lesquelles il avait vu la victime, tant sur le bord de la route qu'à l'institut médico-légal, aient été difficiles, il fut immédiatement convaincu que la plus âgée des deux arrivantes était bien sa mère. Il s'approcha d'elles, se présenta.

— Je suis Ingrid Irratu, dit la femme en tendant la main. Agnès a bien voulu m'accompagner. Elle a été une très proche amie de Maïté. Peut-elle rester avec moi ?

— Bien sûr. Si vous voulez bien me suivre. Le capitaine Ortega et le juge Deletang sont avec le médecin légiste. Nous allons les rejoindre. Ensuite, si vous le voulez bien, nous aimerions pouvoir vous entendre. Nous savons tellement peu de choses sur la victime.

La femme hocha la tête. Elle semblait parfaitement calme, mais l'adjudant-chef se rendit vite compte qu'elle faisait un énorme effort pour ne pas éclater en sanglots. Sa compagne lui prit le bras.

Le capitaine, le juge et le médecin sortirent du bureau situé à l'extrémité du couloir. Après quelques mots, le médecin ouvrit la porte à double battant conduisant à la salle où se trouvait le corps. Ingrid Irratu s'approcha du chariot recouvert d'un drap, serrant très fortement le bras de son amie. Le médecin légiste s'approcha, regarda les deux femmes, semblant attendre un geste l'autorisant à abaisser le drap. La jeune femme hocha la tête. Dès l'apparition du visage de la morte, Ingrid Irratu sentit ses jambes se dérober sous elle. Le médecin la retint sous le bras, mais elle reprit très vite ses esprits, se redressa. Ses lèvres tremblaient et des larmes se formaient aux coins de ses yeux.

— C'est bien elle. C'est Maïté. Je ne l'ai pas vue depuis plus de six ans... Mais c'est bien elle.

Elle se retourna, fit deux pas en chancelant, se laissa tomber sur la chaise que lui tendait le capitaine Ortega et, le visage enfoui dans ses deux mains jointes, elle éclata en sanglots. Le médecin

rabattit le drap sur le visage de la morte.

— Nous serons mieux dans mon bureau, dit-il au bout de quelques secondes.

Ingrid releva la tête. Ses yeux étaient rouges, les larmes coulaient sur ses joues. Elle eut du mal à articuler un « merci », à peine audible, puis se leva, toujours soutenue par son amie. Le médecin entra le premier dans son bureau, puis dirigea ses visiteurs vers la table ronde entourée de quatre chaises qui en occupait l'angle le plus éloigné de la porte d'entrée, près d'une grande baie vitrée. Il tira une chaise de dessous la table. Ingrid Irratu, les mains posées sur la table, se laissa glisser sur le siège.

— Est-ce que...

Elle ne parvint pas à terminer sa phrase, regarda intensément le médecin.

— Je peux vous assurer, madame – habitué de ces situations il avait compris la question muette – que votre fille n'a pas souffert. Le choc a été d'une telle violence qu'elle est morte sur le coup. Et je pense que la voiture arrivait tellement vite qu'elle n'a pas eu le temps de se rendre compte.

— Merci monsieur, parvint-elle à articuler entre deux sanglots.

— Je vais vous laisser, poursuivit le médecin en regardant le juge. Vous pouvez disposer de mon bureau aussi longtemps que nécessaire pour parler avec madame.

L'entretien dura plus d'une heure, permettant de mieux cerner la personnalité de Maïté Irratu. Adolescente heureuse, étudiante consciencieuse et travailleuse, mais jeune fille romantique et naïve, elle avait succombé au charme et à la parole de Jean-Louis Thomas. Agnès, qui avait été la meilleure amie de Maïté pendant leurs années de lycée, et avait continué à la voir régulièrement après son entrée à l'école d'infirmières, avait été la première informée de sa décision de vivre avec l'homme qu'elle présentait comme l'amour de sa vie.

— Je ne l'ai rencontré qu'une seule fois, poursuivit Agnès, et dès cette première rencontre j'ai été inquiète pour Maïté. Certes, il était beau gosse et beau parleur, mais tout en lui semblait faux, fabriqué. Au cours de la conversation, ses réponses à quelques sujets sur lesquels nous étions en désaccord m'ont permis de déceler la violence latente de l'individu. J'ai essayé de faire prendre conscience à Maïté qu'elle commettait l'erreur de sa vie, je me suis fait jeter. Quand j'ai appris qu'elle était enceinte, j'ai compris qu'il était trop tard et qu'elle risquait de déchanter. Ce qui malheureusement n'a pas tardé.

— C'était un sale individu, renchérit la mère. Dès le début de sa grossesse, elle a été obligée de rester allongée. Il n'a pas attendu pour la tromper, et en plus sans vraiment se cacher... Mais elle ne voulait rien voir, elle lui cherchait des excuses. Je savais qu'elle était influençable, mais à ce point...

Elle s'interrompit alors qu'elle s'apprêtait à prononcer un mot qui ne sortit pas de ses lèvres, comme si au dernier moment elle avait peur de le prononcer. Elle baissa les yeux, regardant ses mains qui froissaient nerveusement le tissu de sa robe. Elle se décida, tête toujours baissée :

— Mon mari, le père de Maïté, était violent, très violent, surtout avec moi, mais parfois aussi avec sa fille... Maïté l'a vu me battre quand elle était petite fille. Peut-être qu'elle n'a pas su se sortir de cette situation qui lui rappelait son enfance... Ou peut-être qu'elle la trouvait normale, puisqu'elle l'avait déjà vécue...

— Nous avons continué à correspondre pendant toutes ces années, poursuivit Agnès après avoir posé sa main sur celles d'Ingrid Irratu que les sanglots empêchaient de poursuivre. Parfois, elle me téléphonait. Je lui ai très souvent dit de partir... Il lui a fallu huit ans pour comprendre. Il a fallu qu'il lui porte les coups de trop, et surtout qu'il frappe Anaïs, pour qu'elle se décide à se sauver.

— En fait, compléta la mère qui avait retrouvé son calme, elle est partie surtout parce qu'il venait de frapper Anaïs qui avait à peine huit ans. Ce jour-là, Maïté m'a appelée de chez son amie pour me dire qu'elle quittait enfin ce monstre, et qu'elle allait passer quelque temps dans un foyer.

Les deux femmes poursuivirent leur récit. Pendant le mois qui avait suivi son entrée au foyer, Maïté avait souvent écrit et appelé à plusieurs reprises sa mère et son amie, puis les appels s'étaient faits de

plus en plus distants, les lettres s'étaient raréfiées, puis tout contact avait cessé. Mère et amie avaient, chacune de leur côté, essayé de renouer les liens rompus, mais en vain. Et puis un jour, l'une et l'autre avaient reçu la même lettre de Maïté, expliquant que pour se reconstruire il valait mieux qu'elle rompe totalement avec son passé. Elle leur demandait de ne plus chercher à la contacter.

— J'ai envoyé plusieurs lettres, poursuivit la mère, j'ai téléphoné aussi. Et puis un jour, on m'a passé une femme qui m'a expliqué que Maïté n'était plus au foyer et qu'elle ne connaissait pas sa nouvelle adresse. J'ai prévenu la police, insistant sur les craintes que j'avais pour ma petite-fille... À l'époque, j'ai eu peur que Maïté ne fasse une bêtise et qu'elle n'entraîne Anaïs avec elle... Ils ont dû enquêter auprès du foyer, puisqu'un jour, quelques semaines plus tard, ils m'ont montré une lettre de Maïté disant qu'elle ne voulait pas qu'on la recherche. Ils n'ont rien fait de plus !

— Vous avez tenté autre chose ? demanda le juge en relevant la tête du cahier sur lequel, depuis le début de l'entretien, il avait pris de nombreuses notes.

— Nous sommes venues toutes les deux, avec Agnès. Nous sommes allées au foyer. Nous avons été reçues par une femme, très gentiment d'ailleurs, qui nous a redit que Maïté et Anaïs étaient parties et qu'elle ne connaissait pas leur nouvelle adresse... Alors je suis allée à la mairie, puis à la sécurité sociale, puis à l'hôpital où elle travaillait avant... Personne ne savait rien sur elle, personne ne l'avait revue... Et depuis bientôt six ans, nous n'avons plus de nouvelles.

— Nous sommes même allées voir le père d'Anaïs, l'interrompit Agnès, la mâchoire crispée. Il ne nous a même pas permis d'entrer. Il a dit qu'elle avait foutu le camp et que c'était bon débarras... Et quand je lui ai demandé s'il n'avait pas envie de retrouver sa fille, il a répondu : « Il faudrait que je sois sûr que c'est la mienne ».

— Et Anaïs, ma petite-fille, demanda la mère soudainement inquiète, vous savez où elle est ?

Les trois hommes se regardèrent, l'air gêné, comme si chacun voulait laisser à l'un des deux autres le soin de formuler l'hypothèse qui pour eux était déjà une certitude : si Anaïs n'était pas avec sa mère, c'est parce qu'elle était restée au château... Et dans ce cas, elle devait être parmi les enfants retrouvés dans la clairière. Le capitaine Ortega se racla la gorge puis, en essayant de choisir les mots les moins traumatisants, il expliqua ses craintes. Les yeux exorbités, les deux femmes l'écoutèrent dans un silence religieux. Des larmes se mirent en même temps à couler sur leurs visages.

— Jamais Maïté n'aurait abandonné sa fille...

— Je ne crois pas que les choses soient aussi simples, madame, poursuivit le capitaine. Il ne fait pas de doute que le départ de votre fille était une fuite, une évasion. Son assassinat montre que ceux qui la retenaient prisonnière ne voulaient pas qu'elle puisse rencontrer d'autres personnes et expliquer ce qu'il se passait au château. Qui peut dire comment aurait réagi une fillette de douze ou treize ans, endoctrinée depuis cinq ans ? Je pense que le but de votre fille était avant tout d'alerter, et je suis certain qu'elle voulait, peut-être avec l'aide de la police ou de la gendarmerie, revenir chercher sa fille. Elle n'est partie qu'avec son bébé parce qu'il fallait qu'elle mette toutes les chances de son côté. Et nous ne savons pas si au château elles étaient ensemble ou séparées...

— Et aujourd'hui, ma petite-fille est morte...

Son dernier cri se perdit dans un sanglot.

— Qui aurait pu prévoir une telle issue...

— Et le petit garçon, hasarda Agnès, se rendant compte qu'Ingrid était incapable de parler ?

— Il est dans une famille d'accueil, placé par les services sociaux, dit le juge. Je vais vous donner l'adresse ainsi que les coordonnées de la personne à contacter.

Ingrid Irratu avait pu donner au juge la dernière adresse connue de Jean-Louis Thomas, le père

d'Anaïs. Il avait aussitôt demandé à la gendarmerie d'aller le voir, en précisant que compte tenu de ce qu'il venait d'apprendre de l'individu, la diplomatie n'était pas nécessaire.

L'adjudant-chef Claude Henry, accompagné de deux gendarmes, se rendit dès le lendemain à l'adresse indiquée, une petite maison située à l'entrée d'un bourg proche de Montluçon.

— C'est pourquoi ? répondit une voix avinée aux coups frappés à la porte.

— Gendarmerie nationale, nous avons quelques questions à vous poser à propos de votre fille.

— Je n'ai pas de fille, foutez-moi la paix.

— S'il vous plaît, monsieur, je vous demande de nous ouvrir.

Après un long silence, une clef tourna dans la serrure. La porte s'entrouvrit, laissant apparaître le visage d'une femme à l'air vulgaire, maquillée sans goût et avec beaucoup d'ostentation. En voyant les uniformes, elle eut un léger sursaut et acheva d'ouvrir la porte. Elle devait avoir une quarantaine d'années, était vêtue d'un chemisier rose largement ouvert sur une poitrine agressive et les franges de dentelle d'un soutien-gorge mauve, et d'une mini-jupe moulante.

— Madame Thomas ? demanda l'adjudant-chef.

— Non... Enfin si on veut. C'est quoi cette histoire de fille ?

La patience de l'adjudant-chef commençait à trouver ses limites.

— C'est tout simplement, chère madame, poursuivit-il d'une voix douce, que monsieur Jean-Louis Thomas a une fille qui a treize ans et qu'elle vient d'être assassinée, tout comme sa mère d'ailleurs. Nous pouvons entrer pour en parler, où vous préférez une convocation à la brigade de gendarmerie ? À moins bien sûr que vous ne refusiez, ce qui me contraindra à vous placer en garde à vue.

La femme ne s'attendait manifestement pas à cette réponse. Elle balbutia quelques mots incompréhensibles et s'effaça pour laisser passer les trois hommes, puis, telle une furie, elle se précipita vers Jean-Louis Thomas qui, vautré dans le canapé, une canette de bière à la main, regardait la télévision.

— C'est quoi cette connerie, hurla-t-elle, tu as une fille maintenant ?

— Tu fais chier ! J'ai passé quelque temps avec une nana qui a eu une gamine, et comme on était ensemble, elle a dit que c'était la mienne, mais c'était y a longtemps. Et en plus elle s'est barrée avec la gamine et ça fait des années que j'ai pas eu de nouvelles. Alors si c'est ça avoir une fille !

— Vous pourriez peut-être préciser pour quelle raison votre compagne est partie, poursuivit l'adjudant-chef, qui sentait qu'il avait un énorme avantage, et que la femme qui venait de découvrir le passé de son conjoint pourrait être une alliée de poids pour faire craquer le bonhomme.

— Alors, tu t'expliques dit la femme d'une voix devenue très aiguë, en éteignant la télévision.

— J'ai peur, l'interrompit l'adjudant-chef en arborant un air navré, d'avoir dit des choses que je n'aurais peut-être pas dû dire. J'en suis navré !

— Eh bien faut pas être navré, parce que je suis bien contente de l'apprendre. Et j'aimerais bien en apprendre un peu plus, parce que je suis en train de me rendre compte que ce salaud, il me mène en bateau ! Alors, tu t'expliques ? J'aimerais quand même bien savoir chez qui je pose mes valises !

L'adjudant-chef jubilait et faisait de gros efforts pour ne pas le montrer. Il s'approcha de l'homme, toujours vautré sur son canapé, le regard baissé.

— Lorsque votre compagne, que vous veniez de brutaliser une fois de plus, est partie avec sa fille, vous avez été condamné à vous faire soigner et à ne pas vous approcher d'elle avant la fin de votre traitement. Je n'ai pas retrouvé dans votre dossier de traces de ces soins obligatoires. Par contre, vous avez parfaitement respecté votre obligation de ne pas vous approcher d'elle. Au-delà même de ce qui vous était demandé, puisque vous aviez le droit de voir votre fille une fois par mois en présence d'une assistante sociale, mais que jamais vous n'avez fait de demande en ce sens.

— Avec cette salope, j'étais pas sûr que c'était ma fille. Quant à la mère, c'est elle qui s'est barrée,

alors bon débarras. J'allais quand même pas lui courir après !

— Je vous rappelle qu'elle est morte, et votre fille aussi. Parce que jusqu'à preuve du contraire, je vous rappelle également que vous l'avez reconnue à sa naissance et qu'il s'agit donc bien de votre fille.

— Elles sont mortes, et alors ? C'est pas moi qui les ai tuées, non ? Alors ça rime à quoi ?

L'adjudant-chef, qui se sentait à la limite de la bavure, décida que la conversation avait assez duré. Il n'y avait rien à tirer d'un tel individu. Il partit malgré tout avec une grande satisfaction. L'air furieux de la femme ne présageait rien de bon pour l'avenir immédiat de Jean-Louis Thomas.

— Après tout, on a les vengeances qu'on peut, dit-il à ses deux collègues en remontant dans sa voiture ; mais j'avoue que je me suis retenu pour ne pas sortir la boîte à gifles !

Ils rejoignirent la brigade où attendaient les parents d'une jeune femme qui avait disparu après son passage dans le foyer pour femmes maltraitées. Beaucoup d'autres allaient suivre, et à chaque rencontre le rituel serait le même : écouter l'histoire, en déduire la date et les conditions d'entrée dans la secte, puis étudier les éventuels dossiers médicaux ou dentaires permettant de faire des rapprochements avec les constatations effectuées sur les corps par le médecin légiste. Enfin, il faudrait passer par le laboratoire pour effectuer des prélèvements en vue de comparer l'ADN des parents avec les traces relevées sur les corps pour quelques-unes des victimes, et sur les vêtements retrouvés à leurs pieds pour les autres. Le rituel serait toujours le même, à l'exception des enfants, qu'il ne serait pas possible d'identifier. Un travail de fourmi qui allait durer des semaines.

Toutes les histoires racontées par les proches des disparus qui depuis plus d'une semaine défilaient dans le bureau de l'adjudant-chef Claude Henry se ressemblaient.

Des personnes, hommes ou femmes, soignées pour des dépressions par le docteur Carelli avaient, un jour, accepté de participer à « un cycle de reconstruction » dans le château transformé en maison médicale. Les résultats présentés par le psychiatre incitaient les patients, et parfois également leurs familles, à accepter cette proposition. D'autant plus que le prix demandé pour un séjour, qui à l'origine était prévu pour durer six semaines, était très raisonnable. Pendant ce séjour, tout contact avec l'extérieur, c'est-à-dire, précisait le docteur Carelli, « tout risque de contact avec la cause possible de la maladie », était totalement interdit. Les proches obtenaient par contre, toutes les semaines, grâce à un courrier du médecin, des nouvelles du patient. Au bout des six semaines, le malade expliquait qu'il ne se sentait pas encore prêt à retrouver sa vie normale et que les bienfaits du traitement seraient encore plus importants s'il prolongeait son séjour. La troisième étape, qui intervenait dans les trois mois suivant l'arrivée au château, était la même dans tous les cas : le malade expliquait qu'il avait décidé de rompre définitivement avec son passé et qu'il était inutile de chercher à le revoir. Les quelques familles qui avaient fait appel à la justice l'avaient fait en vain, les rares enquêtes menées suite à ces plaintes se terminant par une lettre du malade confirmant sa décision. Et comme il s'agissait de personnes majeures, les enquêtes n'étaient jamais allées plus loin. Quant à la dernière étape, là aussi commune à tous les cas, c'était celle où le malade donnait tous ses biens à l'association qui gérait le château.

Une autre source de recrutement de la secte était le foyer pour femmes victimes de violences conjugales. Le processus était le même : après quelques semaines au foyer, une « phase de reconstruction » leur était proposée, phase qui se terminait par le même courrier annonçant le désir de la patiente de rompre définitivement avec son passé.

Parmi tous les témoignages entendus, deux seulement mentionnaient la présence d'un enfant. D'abord la mère de Maïté Irratu, et une autre famille dont la fille, elle aussi victime de violences de la

part de son mari, avait été accueillie trois ans plus tôt, en compagnie de son petit garçon, dans le foyer du docteur Carelli. Les autres enfants victimes de la secte pouvaient donc, soit appartenir à des familles qui ne s'étaient pas présentées, soit être nés au château après que la mère eut rompu avec les siens. Le cas de Maité et de son bébé en était un exemple parlant.

Dix-huit familles s'étaient présentées, mais tant que les résultats des analyses n'étaient pas connus, il était difficile de savoir s'il y avait un lien entre elles et les victimes de la tuerie collective. Cette secte n'était malheureusement pas le seul endroit où des gens pouvaient disparaître.

En ce premier jour d'automne, l'adjudant-chef Claude Henry attendait avec impatience la visiteuse qui l'avait appelé la veille et qui représentait une chance inespérée d'en apprendre plus sur la secte. « Je m'appelle Claire Lorimar. Je viens d'apprendre ce qui est arrivé. J'ai vécu deux ans dans la secte et j'ai réussi à m'en sortir. Si je peux vous aider, je suis prête. » La voix était douce et posée, rendez-vous avait été aussitôt pris. Le téléphone sonna...

— Des visiteurs pour vous, adjudant-chef, dit le gendarme chargé de l'accueil.

— Accompagnez-les jusqu'à mon bureau, s'il vous plaît.

Il se leva et alla ouvrir la porte. Un couple, précédé par un jeune gendarme, apparut à l'angle de l'escalier. Il sortit dans le couloir pour les accueillir. La jeune femme était très belle, grande, l'allure sportive, vêtue d'un ensemble en jean, ses longs cheveux blonds tressés en une natte posée sur son épaule. L'homme qui l'accompagnait semblait intimidé.

— Bonjour monsieur. Je suis Claire Lorimar, et voici mon mari. Il peut venir avec moi ?

— Bien entendu. Entrez et asseyez-vous.

Il s'effaça pour les laisser entrer, les suivit et referma la porte derrière lui. Les deux visiteurs restaient debout près des deux chaises faisant face au bureau derrière lequel il s'installa, les invitant du geste à s'asseoir. La jeune femme eut un regard pour son compagnon qui lui prit la main en souriant.

— Je ne sais pas si j'ai bien fait de venir, mais après ce que je viens de lire, je ne pouvais plus le garder pour moi, commença-t-elle d'une voix d'abord légèrement tremblante puis de plus en plus ferme. J'ai lu tout ce qui a été écrit sur le drame, puis les reportages sur les parents qui ont expliqué comment un de leurs proches a succombé à ce monstre... Je me dis, depuis que je l'ai appris, que moi aussi j'aurais pu terminer ma vie dans cette clairière...

Elle se tut, regarda longuement son compagnon qui lui tenait toujours la main, puis tourna son visage vers l'adjudant-chef qui remarqua pour la première fois ses yeux gris acier.

— Lorsque j'avais dix-huit ans, poursuivit-elle, j'ai été follement amoureuse d'un type qui s'est moqué de moi. J'ai sombré dans une dépression qui m'a obligée à arrêter mes études. Malgré les supplications de mes parents, je refusais de voir un psychiatre, persuadée que j'étais assez forte pour m'en tirer toute seule. Et je me suis totalement effondrée. J'ai été hospitalisée, j'en suis sortie trop tôt, j'ai replongé, et puis, suivant les conseils d'une amie de ma mère qui était soignée par lui, j'ai rencontré le docteur Carelli... Je ne savais pas entre les mains de quel monstre je venais de tomber...

Le début des soins fut efficace. La jeune fille retrouva l'appétit et le sommeil, et si elle était encore incapable de retourner à l'université, elle fut en mesure de suivre des cours par correspondance. Elle renoua avec ses plus proches amies, mais quelque chose semblait brisé en elle. Carelli jugea que les progrès étaient certes importants, mais qu'il arrivait, par la méthode classique qu'il employait, à une limite. Il proposa donc à ses parents qu'elle passe quelques semaines dans son château pour vivre le « cycle de reconstruction » indispensable pour retrouver son total équilibre. Elle accepta la cure de six semaines.

Pendant l'année au cours de laquelle elle avait été suivie par Carelli dans son cabinet parisien, il avait beaucoup insisté sur la spiritualité, sur le réconfort que pouvait apporter la foi ; aussi ne fut-elle pas totalement surprise lorsque, en arrivant au château, elle se retrouva dans un groupe qui pratiquait des cérémonies rituelles d'adoration du soleil. Carelli lui avait expliqué, comme à tout nouvel arrivant, que le fait de se tourner vers une force absolue, bien plus grande que soi, était un moyen de comprendre la relativité des événements ayant conduit à la dépression, par rapport aux éléments fondamentaux de la vie. Elle avait accepté aussi de s'habiller comme les autres et de participer au jardinage.

— Voulez-vous un verre d'eau, madame ? offrit l'adjudant-chef alors qu'elle parlait depuis près d'une demi-heure.

— Oui, s'il vous plaît...

Nul ne parla en attendant la boisson demandée par l'adjudant-chef, et qu'apporta le jeune gendarme qui avait introduit les deux visiteurs.

Elle prit le temps de boire, lentement, puis reprit son récit.

— Je dois dire qu'au bout de deux semaines, j'étais totalement intégrée au groupe et que ce qui au début m'avait paru surprenant devenait naturel pour moi. En fait, sans même m'en rendre compte, j'étais en train de me glisser dans la peau d'une adepte. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point il savait être convaincant et comment, lorsqu'il se prenait pour l'intermédiaire entre le soleil et nous, il était capable de nous transporter... J'en ai honte aujourd'hui, mais j'y ai cru, comme tous ceux qui sont entrés dans ce château y ont cru. Au bout d'un mois, j'étais incapable de penser par moi-même.

— Et qu'est-ce qui vous a tiré de votre torpeur ? demanda l'adjudant-chef pour meubler le silence qui s'était installé. Car si vous êtes là, c'est bien parce que vous vous êtes réveillée ?

— Oui... (Une ombre passa dans ses yeux dont le gris sembla soudain plus foncé.) J'avais été un peu choquée, en arrivant, de constater que Carelli vivait avec sa femme, Christine, et en même temps avec une autre jeune femme. Mais, je vous l'ai dit, au bout d'un mois tout me paraissait normal, même ça... Et puis j'ai fini par me rendre compte qu'il voulait passer de plus en plus de temps avec moi, et pas seulement en tant que médecin. J'ai entendu un jour une autre femme dire que la favorite allait retourner dans le rang et qu'elle pensait que j'étais désignée pour la remplacer...

Elle but lentement, avalant l'eau à petites gorgées puis garda son verre serré entre ses mains.

— Un jour, après le déjeuner, Christine est venue me chercher puis m'a emmenée dans un salon où je n'étais jamais allée. Elle m'a poussée vers lui et il s'est mis à me caresser et à essayer de m'embrasser... Ce que je ne vous ai pas dit, c'est que l'homme que j'aimais quand j'avais dix-huit ans m'a violée parce que je ne voulais pas coucher avec lui tant que je n'étais pas sûre de mes sentiments... Quand j'ai senti les mains de ce monstre sur moi, je suis devenue hystérique, je me suis mise à hurler, je l'ai frappé, j'ai frappé Christine... Ils m'ont relâchée... J'avais vu dans le salon, mais sans vraiment le voir, qu'il y avait un téléphone. Alors le lendemain, j'y suis retournée et j'ai appelé mes parents. Ils sont venus tout de suite me chercher, ils ont menacé de déposer une plainte contre lui... Il m'a laissée partir.

— Et vous n'avez jamais rien dit ?

— Non... J'avais trop honte. Et puis il m'a encore fallu près de deux ans, cette fois avec un vrai psychiatre, pour guérir totalement... Après, je n'ai pas voulu revenir en arrière... Mais je sais maintenant que si je l'avais fait, j'aurais peut-être épargné bien des souffrances.

— Vous n'auriez pas changé grand-chose, la rassura l'adjudant-chef. Il y a eu des plaintes contre lui mais il a réussi à démontrer que la fragilité de ses accusatrices rendait leurs témoignages douteux. Vous avez raison, c'était un monstre... Mais même les monstres comme lui finissent par être rattrapés.

L'adjudant-chef posa les questions qu'il se posait depuis la découverte de la morte au milieu de la

route ; la jeune femme répondit chaque fois qu'elle le pouvait. Elle avait connu Maïté et sa fille, mais elle avait quitté la secte avant la naissance du petit garçon. Elle se souvenait seulement que dès son arrivée au château, Maïté était devenue la nouvelle favorite.

— Dites-moi, demanda la jeune femme alors qu'il raccompagnait ses visiteurs jusqu'à l'entrée de la gendarmerie, vous êtes bien sûr qu'il est mort ?

Elle n'attendit pas la réponse et rejoignit son compagnon qui avait pris quelques pas d'avance.

Après le départ de ses visiteurs, l'adjudant-chef retourna à son bureau et resta longuement immobile, appuyé contre le dossier de son fauteuil, les yeux braqués sur le plafond.

Chapitre 20 : septembre 2009

La mort de Jean-Louis Thomas n'avait ému ni les foules ni les médias.

Sur le journal local, la une du numéro paru le surlendemain de l'incendie avait été barrée par un grand titre : « *DRAME DE L'ALCOOLISME, UN HOMME MEURT CARBONISÉ DANS SON LIT* », titre souligné par une photo sur laquelle on voyait la maison totalement calcinée. Le toit et la charpente s'étaient effondrés, les fenêtres, auxquelles pendaient des volets noircis, étaient béantes.

« Un violent incendie a ravagé hier, à la tombée de la nuit, une petite maison d'habitation dans laquelle vivait Jean-Louis Thomas, sexagénaire bien connu que les habitants de la commune décrivent comme un homme violent porté sur la boisson. Il ressort des premiers éléments de l'enquête que l'homme a dû mettre le feu à sa literie avec sa cigarette après avoir accidentellement renversé sur lui la bouteille d'alcool qu'il tenait à la main. L'alcool, qui avait imbibé la literie, a favorisé une rapide propagation des flammes. L'alerte a été donnée par un automobiliste de passage alors que l'incendie avait déjà largement fait son œuvre. Arrivés sur les lieux, les pompiers n'ont pu que noyer les décombres. L'enquête menée par la gendarmerie a très vite conclu à un incendie accidentel. »

Marie avait acheté le journal local après avoir aperçu le titre sur le présentoir posé devant le bureau de tabac dans lequel elle allait régulièrement acheter des revues de mode ou de voyage. Elle avait lu l'article comme s'il s'agissait d'un fait divers ne la concernant pas. Elle ne ressentait aucune culpabilité. Aucune joie non plus. Simplement, elle regrettait que tous ceux qui, comme son père, avaient contribué au malheur et à la mort de sa mère aient tous disparu.

Trois mois venaient de passer depuis la mort de Jean-Louis Thomas.

Le mois de juillet, très chargé, avait surtout été consacré à défendre des automobilistes victimes du renforcement des contrôles routiers. Aucune affaire ne sortait de l'ordinaire, à part peut-être ces deux adolescents, bons élèves et qui n'avaient jamais fait parler d'eux, qu'elle avait eu à défendre parce qu'un soir de désœuvrement, ils avaient mis le feu à une poubelle posée à l'arrière d'un magasin, et qui malheureusement était située juste sous une conduite de gaz. Le bâtiment avait totalement brûlé, heureusement sans faire de victime. Les deux coupables avaient été retrouvés grâce à des caméras de surveillance de la Poste, toute proche, et les parents l'avaient choisie comme défenseur. Cette affaire avait été pour elle le moyen de vérifier qu'elle n'avait absolument pas été marquée par l'incendie qu'elle avait provoqué pour camoufler en accident la mort de son père.

Le mois d'août, traditionnellement atone en matière judiciaire, avait été pour Marie l'occasion de passer deux semaines entre copines dans un club de vacances aux Canaries. Soleil, baignades, quelques aventures sans lendemain. En fait, des vacances « pour se vider le cerveau », avaient-elles dit à leurs proches avant leur départ.

Les premiers jours de septembre étaient chauds et ensoleillés. Le travail avait très vite repris le dessus, mais Marie restait hantée par une obsession : retrouver son petit frère. L'enfant, dès sa sortie de l'hôpital où il n'avait passé que quelques jours, avait été placé dans une famille d'accueil puis, un an plus tard, avait été adopté. Les documents découverts dans les archives, tant du conseil général que du tribunal, lui avaient appris que sa grand-mère ne pouvait pas elle-même s'en occuper. Les parents adoptifs du petit garçon n'étaient autres que le docteur Jacques Dumesnil et son épouse, témoins de « l'accident » au cours duquel sa mère avait trouvé la mort.

Depuis bientôt deux semaines, Marie passait tous ses instants de liberté devant son ordinateur, parcourant les annuaires, à la recherche du couple. L'adresse montluçonnaise qui avait été indiquée sur les documents lors de l'adoption était caduque, et le docteur Dumesnil ne figurait plus dans la liste des médecins généralistes de la ville. Il avait quarante ans au moment de l'adoption, en 1988, et il était vraisemblable qu'à soixante et un ans il soit toujours en activité. Le médecin qui occupait son

ancien cabinet, sur l'avenue de la Gare, exerçait depuis cinq ans, et Dumesnil n'était pas son prédécesseur.

Comme tous les ans, Marie participait, dans la salle consacrée par la municipalité aux artistes locaux, au vernissage de l'exposition d'un groupe de peintres et de sculpteurs qui, depuis de nombreuses années, donnaient ce rendez-vous de fin d'été. Comme toujours, la foule était compacte. Se faufilant au milieu des nombreux invités – certains ne venaient que pour le buffet dont la tradition de qualité avait fait le tour de la ville – Marie s'efforçait de s'arrêter devant chacune des œuvres. Il lui était arrivé à plusieurs reprises d'acheter des tableaux, qui ornaient aujourd'hui les murs de son appartement. Elle n'était pas vraiment spécialiste de l'art moderne, ses parents adoptifs l'ayant plutôt initiée à des œuvres plus classiques, mais elle ne savait pas résister à un coup de cœur. Elle était plongée dans la contemplation d'une toile, proche du pointillisme, et dont les couleurs éclatantes semblaient rendre plus lumineux son environnement, lorsqu'une main se posa sur son épaule.

— Marie, quelle surprise !

Elle se retourna, observant un court instant son interlocutrice, une jeune femme qui devait avoir à peu près son âge. Le film de ses souvenirs passa en accéléré...

— Sandra. Ça alors... Il y a au moins quinze ans...

— Eh oui, depuis la fac et nos retours du samedi par le train de Clermont. Qu'est-ce que tu deviens ? Si je me souviens bien tu étais en fac de droit ?

— Exact. Et toi en médecine... Il faut t'appeler docteur maintenant, je suppose ?

— Et toi il faut t'appeler maître ?

Elles se regardèrent et éclatèrent de rire en même temps. Marie expliqua rapidement son parcours. Sandra était pédiatre et venait d'arriver au pôle « mère-enfant » de l'hôpital, après avoir passé de nombreuses années dans un hôpital lyonnais. Elle prenait la suite d'un de ses confrères qui venait de « faire valoir ses droits à la retraite ».

— Tu fais quoi à midi ? demanda Sandra après que leur crise de rire se fut calmée.

— Rien, je suis seule et libre comme le vent.

— Alors allons déjeuner ensemble. Mon mari est à un congrès de chirurgie quelque part du côté d'Atlanta et je suis célibataire pendant une semaine. Je pense que nous avons plein de choses à nous raconter. Au fait, tu t'intéresses à l'art moderne ?

— J'aime bien. Et puis j'ai acheté quelques toiles sur un coup de cœur... Et toi ?

— Nous venons d'acheter une maison beaucoup plus grande que l'appartement que nous avons à Lyon, et beaucoup de murs me semblent un peu trop vides.

Elles poursuivirent ensemble la visite de l'exposition, ne furent attirées par aucune des œuvres présentées, assistèrent aux inévitables discours marquant toujours la fin des vernissages, prirent un verre et un toast après avoir péniblement réussi à se frayer un chemin jusqu'au buffet au milieu de la foule des goinfres, et s'éclipsèrent discrètement. En quittant l'exposition, Marie appela un restaurant situé à quelques kilomètres, sur la route de Paris, et obtint l'une des dernières tables.

— Tu me suis jusque chez moi, dit Sandra alors qu'elles atteignaient leurs voitures garées l'une à côté de l'autre, puis on prendra ta voiture puisque tu connais la route.

Pendant tout le repas, elles passèrent beaucoup de temps à bavarder, se remémorant quelques années de souvenirs communs entre le lycée et leurs premières années de fac ; ou plutôt les voyages jusqu'à Clermont puisqu'elles n'avaient pas fréquenté les mêmes amphis. Mariée depuis cinq ans, Sandra avait une fille de deux ans qui, pendant l'absence de son mari, était chez ses beaux-parents. Elle montra à Marie les nombreuses photos qui étaient en mémoire sur son téléphone portable. Aussitôt, en voyant les photos de la gamine souriante, elle pensa à son petit frère et aux quelques images floues qui restaient encore au fond de sa mémoire.

— Dis-moi, demanda-t-elle en rendant le téléphone à son amie, puisque tu es dans le milieu

médical, je suppose que tu as des collègues qui doivent avoir une soixantaine d'années ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce que je recherche un médecin qui m'avait suivie quand j'étais petite après un accident. Si je marche aujourd'hui sans boiter, c'est à lui que je le dois... C'est du moins ce que me répètent tous ceux que j'ai vus depuis, et je voudrais le remercier. Il a quitté la ville il y a maintenant pas mal de temps, et depuis des années que je le recherche, je n'ai trouvé personne capable de m'aider.

Marie inventait l'histoire au fur et à mesure qu'elle la racontait.

— Je peux toujours demander à mon père, répliqua aussitôt Sandra. Je ne sais pas si tu te souviens, mais il était kiné. Il vient juste de prendre sa retraite. Il est fort possible qu'il ait croisé ton toubib.

— Ce serait sympa si tu pouvais m'aider à le retrouver.

Marie aurait été incapable de dire pourquoi elle avait inventé cette histoire plutôt que de révéler la vérité à son ancienne amie. Peut-être ne souhaitait-elle pas, tout simplement, devenir un objet de curiosité tant son histoire était hors du commun ; peut-être ne voulait-elle pas partager la découverte de ce petit frère, garder égoïstement pour elle ce qui allait être, elle en était certaine, un nouveau bonheur... Ou peut-être avait-elle peur que cette espérance ne devienne un nouvel échec si sa quête n'aboutissait pas.

Marie reposa son téléphone près de son sac à main qu'elle avait négligemment jeté sur le canapé. Excitation, joie et crainte se mêlaient en elle. Sandra venait de l'appeler. Le docteur Dumesnil était mort d'un infarctus il y avait plus de dix ans. Sa veuve avait aussitôt vendu le cabinet et la villa pour retourner auprès de sa famille qui était originaire de Pauillac, en Gironde ; ville dont le docteur Dumesnil était également originaire.

Elle ouvrit le capot de son ordinateur portable, se connecta à Internet et rechercha dans l'annuaire les « Dumesnil » habitant Pauillac. Personne portant ce nom n'avait d'abonnement téléphonique dans cette commune, à moins bien sûr qu'il ne soit sur liste rouge. Marie étendit la recherche à tout le département de la Gironde, trouva quelques noms, mais les prénoms ne correspondaient pas. Elle s'apprêtait à poursuivre autrement ses recherches mais se ravisa. « Comment puis-je dire que les prénoms ne correspondent pas ? Je ne connais pas le prénom que porte aujourd'hui mon frère puisque personne ne pouvait savoir qu'il s'appelait Yann. »

Elle alla chercher son téléphone portable sur le canapé et composa le premier numéro de la liste.

— Bonjour madame, répondit-elle à la voix féminine qui venait de décrocher. Pardonnez-moi, mais je suis à la recherche d'une madame Dumesnil dont l'époux aurait été médecin dans la région de Montluçon, dans l'Allier, dans les années 1990.

— Je suis désolée, mais nous n'avons rien à voir. Nous n'avons jamais bougé de notre département depuis plusieurs générations, et mon mari est viticulteur.

— Ce docteur Dumesnil était originaire de Pauillac, poursuivit Marie qui voulait se raccrocher au moindre espoir. Peut-être pourrait-il être un membre de votre famille.

— Non, j'en suis désolée.

Marie comprit que la conversation touchait à sa fin et prit congé de son interlocutrice après s'être confondue en excuses. Elle composa aussitôt le deuxième numéro apparaissant à l'écran. Il y avait en tout six « Dumesnil » habitant le département. Sa quatrième tentative fut la bonne.

— Le docteur Dumesnil était un cousin de mon mari, répondit la femme à la question, toujours la même, que venait de poser Marie.

— Savez-vous si madame Dumesnil vit toujours dans la région ?

— Oui. Elle vit toujours ici, mais elle s'est remariée et s'appelle aujourd'hui Castellani. Son mari

est viticulteur. Ils ont une propriété à Saint-Julien. Attendez juste une minute, je vais vous donner le numéro de téléphone de la propriété.

Marie nota les informations que son interlocutrice lui donna quelques instants plus tard, et raccrocha après l'avoir remerciée chaleureusement. Elle resta un long moment immobile, tenant le téléphone serré entre ses deux mains, les yeux rivés sur la feuille de bloc portant le numéro de téléphone. Elle était impatiente d'appeler, mais en même temps elle avait peur de le faire. Elle se leva, alla dans la cuisine où elle but un grand verre d'eau, puis revint près de la fenêtre. Le soleil se couchait et en se laissant éblouir par le disque écarlate, elle ne put s'empêcher de repenser au rituel de la secte.

Brusquement, elle retourna vers le canapé après avoir pris le téléphone et la feuille de bloc qui étaient restés près de son ordinateur, composa le numéro...

— Nos bureaux sont ouverts de neuf heures à dix-sept heures, du lundi au samedi. Si vous le souhaitez, vous pouvez laisser un message après le bip sonore, nous nous ferons un plaisir de vous rappeler dès demain. Vous pouvez également nous adresser un message à l'adresse e-mail suivante...

Marie raccrocha sans attendre la fin du message.

Lorsque Marie se réveilla, alors que les rayons du soleil transperçaient les persiennes, elle eut l'impression qu'elle venait de s'endormir. Elle avait eu beaucoup de mal à trouver le sommeil et avait dû se relever au milieu de la nuit pour prendre le demi-comprimé de Lexomil qui lui avait été prescrit par la psychiatre en cas de stress trop important. Le médicament avait été efficace puisqu'elle s'était rapidement endormie. Les rituels du matin accomplis, mise en route de la machine à café puis longue douche, Marie, toujours enveloppée dans son peignoir de bain, alla s'asseoir sur le canapé. Elle prit le téléphone qu'elle regarda un long moment, comme si elle hésitait encore, puis se décida à composer le numéro.

Une voix enregistrée lui demanda de patienter quelques instants, puis, presque aussitôt, une standardiste prit la communication.

— Bonjour. Pourrais-je parler à madame Castellani s'il vous plaît. Madame Catherine Castellani.

— Je peux vous demander la raison de votre appel ?

— Oui, mais c'est très compliqué à expliquer... Dites-lui que j'appelle à propos du petit garçon qu'ils ont trouvé en 1987 et qu'ils ont adopté...

— C'est une plaisanterie... (La voix se durcit.)

— Non, je vous assure. C'est très important.

— Je ne peux pas déranger madame Castellani pour ça. Elle est particulièrement occupée.

— Écoutez, l'interrompit Marie d'une voix suppliante. Notez au moins mon numéro de téléphone et communiquez-le à madame Castellani en lui rapportant ce que je viens de vous dire...

— Très bien...

La standardiste accepta de noter le numéro que lui donna Marie puis raccrocha après un bref et sec « au revoir ». Marie jeta le téléphone sur le canapé et s'appuya contre le dossier, renversant la tête en arrière. Elle fixa le plafond jusqu'à ce qu'elle ait l'impression qu'il se mettait à tourner, puis elle ferma les yeux, laissant rouler sur sa joue une larme qui perlait à sa paupière. Elle respira longuement, à fond, comme elle le faisait après un long effort. Elle replia les jambes et les enveloppa de ses deux bras, posa son menton sur ses genoux et pleura longuement en silence. Elle n'aurait su dire combien de temps s'était écoulé lorsqu'elle releva la tête. La sonnerie de son portable retentit, elle le saisit brutalement, prit la communication sans même regarder qui l'appelait.

— Bonjour madame. Je suis Catherine Castellani...

— Merci de me rappeler, merci... l'interrompit Marie.

— J'espère que vous avez des arguments convaincants, parce que j'avoue que votre appel m'a particulièrement intriguée et mérite des explications. D'abord, comment savez-vous...

— Je suis la sœur de Yann... l'interrompit une nouvelle fois Marie. Et j'étais présente lorsque vous l'avez trouvé... J'étais cachée dans la forêt et j'avais tellement peur que je me suis sauvée.

Un long silence suivit les derniers mots de Marie qui entendait la respiration de son interlocutrice. On aurait dit qu'aucune des deux n'osait rompre ce silence, comme si le flot des souvenirs, pour l'une comme pour l'autre, était si fort qu'il submergeait tout.

— Yann ? (La voix de Catherine Castellani était à peine un murmure...) Nous l'avons appelé Michel... Mais tout ce que nous avons appris après le drame des victimes de la secte laissait supposer que la sœur de Michel était morte avec les autres... Et... (Elle s'interrompit, cherchant ses mots...) Pourquoi ne vous manifestez-vous qu'aujourd'hui, alors qu'il y a plus de vingt ans...

— Tout simplement parce qu'il n'y a que quelques mois que j'ai retrouvé la mémoire... Je suis restée amnésique, totalement, pendant vingt et un ans. Et j'ai appris il y a quelques jours seulement que vous étiez les parents adoptifs de Yann... Enfin... Michel maintenant...

— Votre histoire est ahurissante... J'ai envie de vous croire parce que je ne pense pas que l'on puisse inventer une telle histoire... Mais dans le fond, je ne sais pas si...

— Maman portait une robe blanche, elle était couchée sur la route derrière la voiture qui venait de la tuer. Mon petit frère était sur l'accotement, roulé dans une couverture grise. Il avait un pyjama bleu avec un lapin sur le devant, et il portait des chaussettes rouges par-dessus le pyjama...

— Je vous crois... Maintenant je ne peux que vous croire...

— Yann va bien ?

— Je pense... Vous savez...

Catherine Castellani hésitait, cherchant ses mots. Marie comprit instantanément que quelque chose n'allait pas. Elle sentit un frisson la parcourir et une sourde angoisse commença à s'insinuer.

— Que se passe-t-il ? Je vous en supplie, ne me cachez rien. J'attends depuis si longtemps...

— Eh bien... Disons que nos relations se sont tendues et que Michel a quitté la maison il y a huit ans, juste après son baccalauréat... En fait...

Un lourd silence se fit. Marie, consciente que Catherine Castellani devait chercher comment expliquer ce qui avait pu se passer et qui, forcément, du moins à ses yeux, devait être grave, ne rompit pas le silence. Seules deux respirations se croisaient à travers les ondes.

— En fait, mon mari est mort il y a dix ans. Michel a été très affecté par son décès. Nous lui avons dit, bien sûr, que nous n'étions pas ses vrais parents, que nous l'avons adopté alors qu'il avait trois ans... Deux ans était l'âge que les médecins nous avaient indiqué comme étant le plus probable lorsque nous l'avons trouvé, et nous l'avons adopté un an plus tard... Mais jamais nous ne lui avons expliqué les circonstances exactes dans lesquelles sa mère était morte, pas plus que nous n'avons évoqué la secte dans laquelle il avait passé les premières années de sa vie. Nous avons sûrement eu tort, mais nous voulions le protéger... Si physiquement il allait très bien, nous sentions bien qu'il était perturbé et nous n'avons pas voulu ajouter à ses problèmes...

— Il avait juste deux ans lorsque nous nous sommes sauvés...

Marie avait parlé plus pour elle que pour son interlocutrice qui poursuivit son récit comme si elle ne l'avait pas entendue, perdue qu'elle semblait être dans ses souvenirs.

— Et puis, deux ans après la mort de son père, Michel, sans m'en parler, a fouillé dans ses affaires, surtout dans une boîte qui était au fond de l'armoire dans notre chambre. Il y avait dans cette boîte tous les documents, toutes les coupures de presse relatifs à la mort de sa mère et à la secte, y compris le suicide collectif et l'article qui indiquait que sa sœur faisait partie des enfants morts... Il avait dix-sept ans... Il est devenu comme fou, il m'a insultée pour ne pas lui avoir tout révélé... Je ne peux pas répéter tout ce qu'il a déversé sur moi... Et je ne savais pas quoi répondre. Je me disais que nous avions eu tort, que nous aurions dû prévoir que ce qui venait d'arriver arriverait un jour et qu'il finirait par découvrir la vérité. J'ai essayé de lui expliquer pourquoi nous l'avons fait, mais c'était

peine perdue. Il est parti...

— Il est parti... Définitivement ?

— En fait, il est revenu le lendemain. Sa colère était retombée, j'ai de nouveau essayé de lui expliquer, mais je me suis heurtée à un mur. Il devait rentrer en fac de droit à Bordeaux quelques semaines plus tard. Il m'a prévenu qu'il ne remettrait plus les pieds à la maison... Je ne savais pas quoi faire. Et avant de partir, il m'a dit, je m'en souviens encore : « Ma mère et ma sœur ont été assassinées et on n'a jamais recherché de coupables, et forcément il y en a ! »

Marie respecta le silence qui suivit les derniers mots de Catherine Castellani, prononcés dans un sanglot. Elle entendait sa respiration hachée, devina ses pleurs. Elle la laissa à son chagrin, attendant qu'elle se décide de nouveau à parler. Et elle eut soudain peur que si près du but elle ne soit de nouveau obligée de tout recommencer, de faire d'autres recherches... Sa quête lui semblait sans fin !

— Il est parti... Je connaissais le numéro de son compte en banque, puisque c'est moi qui l'avais ouvert alors qu'il n'était pas encore majeur, alors j'ai continué à lui verser chaque mois de quoi vivre, payer son loyer, manger... Un jour, plus de trois mois après, il m'a écrit, me disant qu'il lui faudrait du temps, qu'il était trop tôt pour qu'il puisse me revoir, qu'il nous en voulait terriblement de lui avoir caché la vérité sur sa mère et sur sa sœur...

— Vous êtes toujours en contact avec lui ? demanda brusquement Marie, retrouvant de nouveau un espoir que quelques instants plus tôt elle croyait totalement disparu.

— Oui et non... Je sais qu'il n'est pas resté longtemps en fac et qu'il s'est engagé dans l'armée. Tous les ans, il m'envoie une carte pour Noël... Oh, il n'y a que quelques mots, mais c'est déjà tellement pour moi... Vous ne pouvez pas savoir à quel point j'étais inquiète l'année où la carte est venue d'Afghanistan... Je sais qu'il a quitté l'armée au bout de deux ans, dès son retour de là-bas...

— Et vous savez où il est maintenant, et ce qu'il fait ?

— Non. Je sais juste que la carte de Noël dernier a été postée de Clermont-Ferrand, mais il ne me communique jamais son adresse... Je n'ai aucun moyen de lui répondre... J'attends...

Les deux femmes poursuivirent leur conversation, mais Marie ne put rien apprendre de plus. Avant de raccrocher, elle promit à Catherine Castellani que si elle apprenait quelque chose sur Michel, elle lui en ferait part. Elle avait au préalable dit qu'elle ferait tout pour le retrouver. Après avoir reposé le téléphone près d'elle, Marie se sentit perdue et désespérée. Si près du but... Il ne lui fallut que quelques minutes pour réagir. Elle se leva, se dirigea vers son ordinateur, se connecta et frappa le nom de « Michel Dumesnil » sur le site de l'annuaire dont elle se servait régulièrement. Elle commença à écrire « Clermont » puis se ravisa et indiqua « 63 », le numéro du département. Sa recherche fut infructueuse. Elle étendit sa recherche à la France entière. Douze noms apparurent sur son écran, chaque numéro accolé au nom apparaissant simultanément sur une carte de France.

Son regard fut aussitôt attiré par un numéro sur la carte. Elle rechercha le nom correspondant, nota fébrilement l'adresse et le numéro de téléphone sur le calendrier lui servant de sous-main puis, s'y prenant à deux reprises tant ses doigts tremblaient, elle composa le numéro, le cœur prêt à exploser.

« Bonjour, vous êtes bien chez Michel Dumesnil. Je suis absent, laissez-moi un message et votre numéro si vous voulez que je vous rappelle. »

Marie coupa la communication. Elle n'avait pas l'intention de laisser un message. Elle voulait d'abord voir qui était Michel Dumesnil. Elle était persuadée qu'il s'agissait bien de son frère. La voix était jeune, l'adresse était logique s'il avait précédemment habité à Clermont-Ferrand. Elle attendrait le samedi et irait se poster près de l'adresse. Après seulement, elle appellerait. Elle décida également qu'il était trop tôt pour appeler Catherine Castellani. D'abord elle n'était pas certaine qu'il s'agissait bien de son frère et puis surtout, quelque part au fond d'elle, montait une forme d'égoïsme qui voulait qu'elle soit la seule.

Chapitre 21 : février 2011

— Pardonnez-moi de vous déranger, monsieur le bâtonnier...

— Je sais très bien, madame la commissaire, que vous ne m'appellez jamais sans avoir une bonne raison de le faire.

— Alors dites-moi, une avocate, qui aurait environ trente-cinq ans, qui se prénomme Marie et qui aurait exercé dans notre ville il y a environ deux ans, ça vous rappelle quelque chose ?

— Je ne vois que Marie Dugas, répondit sans hésiter le bâtonnier. Je peux vous demander en quoi elle vous intéresse, madame la commissaire ? Parce qu'elle n'exerce plus à la suite d'un très grave accident de voiture. Je n'étais pas encore bâtonnier quand cet accident s'est produit mais je sais qu'elle est restée hospitalisée pendant de longs mois...

— Avez-vous entendu parler de la secte dont tous les membres ont été retrouvés calcinés dans une clairière il y a à peu près vingt-quatre ans ?

— On en parle même beaucoup en ce moment à propos des deux victimes de ces dernières semaines. Il serait difficile de ne pas être au courant !

— Eh bien il est possible que Marie Dugas soit la fille d'une des victimes... Pas des nouvelles victimes, mais de celles mortes il y a vingt-quatre ans.

La commissaire Florence Deligny expliqua succinctement au bâtonnier ce qu'elle avait appris de sa récente conversation avec l'ancien directeur de l'agence du journal local.

— Madame la commissaire, si je peux me permettre d'utiliser ce langage, reprit le bâtonnier après un long silence, je dirais que je tombe de l'armoire. Je n'avais jamais entendu parler de cette affaire. Marie Dugas a été ma consœur pendant plusieurs années. Je ne dis pas que nous étions proches, mais nous avons de très bonnes relations, et jamais elle n'a fait allusion à quoi que ce soit. Peut-être en a-t-elle parlé à quelqu'un, toutefois le secret a été bien gardé... Mais, poursuivit-il après un temps de réflexion, si j'essaie de déchiffrer votre pensée, vous envisagez le fait qu'elle puisse être l'auteur des deux récents crimes ? Vous pensez qu'il s'agit d'une vengeance ?

— Je ne pense rien, monsieur le bâtonnier. Mais convenez avec moi qu'il m'est difficile de ne pas l'entendre à ce sujet, ne serait-ce que pour vérifier la fiabilité de ce que j'ai appris sur elle.

Une heure plus tard, le bâtonnier rappela pour communiquer à la commissaire Florence Deligny l'adresse qui était, deux ans plus tôt, celle de Marie Dugas.

— Il m'est revenu un fait, poursuivit le bâtonnier, un fait totalement anodin, mais qui ajouté à ce que vous venez de m'apprendre peut avoir une signification. Il me semble que Marie Dugas, si je me souviens bien c'était peu avant son accident, passait beaucoup de temps dans un petit bureau mis à sa disposition par le procureur pour compulsier des archives. Je ne sais pas ce qu'elle cherchait, mais puisque cette époque correspond, d'après le journaliste, à celle où la mémoire lui serait revenue, il peut être envisagé que lesdites archives aient concerné les enquêtes sur la secte. Je peux également vous indiquer que le procureur de l'époque est aujourd'hui à Dijon. Peut-être pourra-t-il étayer ce que je viens de vous révéler ?

Après avoir remercié le bâtonnier, la commissaire Florence Deligny appela le procureur qui l'assura qu'il allait aussitôt contacter son prédécesseur, que par ailleurs il connaissait très bien. Elle raccrochait, lorsque le capitaine Sanchez frappa contre le battant entrouvert de la porte et entra. Il tenait à la main une chemise cartonnée.

— Le retour du labo, dit-il en s'approchant du bureau.

— Et ?

— Eh bien on a la confirmation que Christine Carelli a bien été séquestrée au château. Nous n'avons par contre aucune autre trace, empreinte ou ADN, à nous mettre sous la dent. Le ravisseur a

pris d'énormes précautions. Impossible également de relever la moindre trace de pas. Quant aux empreintes de pneus relevées sur l'accotement près du portillon d'entrée, la seule chose que l'on peut dire c'est qu'il s'agit d'une petite voiture et qu'elle était chaussée de pneus Michelin presque neufs. On ne va pas aller bien loin avec ça ! On peut également supposer que pendant la durée de sa séquestration, la victime n'a mangé que de la soupe puisqu'on a retrouvé des sachets sous l'évier de la cuisine, et rien d'autre. Là encore, aucune empreinte, pas le moindre indice... Rien de rien !

— Si on n'a rien de ce côté-là, on cherche ailleurs. Il faut essayer de retrouver une certaine Marie Dugas, ancienne avocate au barreau de Montluçon. Vous pouvez vous en occuper.

— Sans problème, patron. Je voulais aussi vous faire part d'une idée. Vous vous souvenez que dans la maison de Cérilly où habitait le couple Carelli, nous avons retrouvé des relevés bancaires. Je viens de vérifier, et ces relevés se rapportent également à une carte Visa au nom de Charles Renard, c'est-à-dire l'identité usurpée par Carelli. Or, cette carte, nous ne l'avons pas retrouvée, ce qui pourrait laisser supposer qu'il l'a prise quand il s'est barré. Et s'il l'a prise, c'est pour s'en servir.

— Et en vérifiant si des retraits sont effectués avec cette carte, on peut suivre la trace de Carelli, poursuit le commissaire avec un large sourire. Excellente idée, capitaine. Mettez quelqu'un dessus. Autre chose, capitaine. Sur les documents relatifs à l'enquête de 1987, j'ai lu que la gendarmerie avait rencontré le mari de Maïté Irratu, donc le père d'Anaïs. Le compte rendu d'audition montre qu'il s'agissait d'un alcoolique violent, violence qui est à l'origine de la fuite de la femme et de la fillette. Je doute fort que ce type ait eu envie de se venger de quoi que ce soit, mais il pourrait être utile de l'entendre.

— Je me souviens effectivement avoir lu quelque chose dans ce goût-là. Je m'en occupe.

Il était midi lorsque la commissaire Deligny raccrocha son téléphone. Elle se renversa sur le dossier de son fauteuil et mit un instant ses mains croisées sous sa nuque avant de fermer les yeux. Elle venait de passer près d'une heure avec le procureur de Dijon qui avait pris le temps de lui expliquer en détail ce qu'il avait appris de Marie Dugas. Ainsi, il n'y avait plus aucun doute. Son vrai nom était Anaïs et elle était bien la fille de Maïté Irratu, assassinée, renversée par la voiture d'Antoine Carelli, voiture sur le volant de laquelle seules les empreintes du gourou avaient été retrouvées. Preuve qu'il était bien au volant et qu'il était l'assassin. Ces faits étaient clairement relatés dans les rapports que Marie Dugas avait pris le temps de consulter, donc elle le savait. Le procureur avait également rapporté à la commissaire les confidences que la jeune femme lui avait faites, pour justifier sa demande de consulter les archives relatives à la secte ; confidences au cours desquelles elle avait expliqué comment la mémoire lui était revenue après une amnésie de plus de vingt ans.

— J'ai appris, avait conclu le procureur, qu'elle avait eu un très grave accident alors que j'étais déjà en poste à Dijon. J'avais à l'époque appelé l'hôpital pour prendre de ses nouvelles, parce que j'avoue que son histoire m'avait réellement touché... Et puis le temps, la distance et l'oubli faisant leur œuvre, je l'ai totalement perdue de vue. Je suis désolé de ne pouvoir vous en apprendre plus, madame la commissaire... Simplement, j'ai un peu de mal à m'imaginer que cette jeune femme, qui venait de retrouver la mémoire, et dont le seul souhait était de retrouver sa grand-mère et son petit frère, ait pu devenir une meurtrière... Mais nos métiers nous ont tellement de fois appris qu'il ne faut jamais se fier aux apparences...

Marie Dugas avait quitté l'appartement qu'elle occupait deux ans auparavant et n'avait pas laissé sa nouvelle adresse. Grâce au procureur, la commissaire Florence Deligny avait appris que les parents adoptifs de la jeune femme habitaient le département. Il avait oublié le nom du village, mais il croyait se souvenir qu'il était situé à moins de cinquante kilomètres du lieu où avait eu lieu l'accident.

Après un long moment, Florence Deligny se redressa sur son siège, saisit l'annuaire qui était posé sur le meuble bas derrière son bureau, commença à le feuilleter, puis se ravisa et fit glisser la souris de son ordinateur. L'écran s'alluma au bout de quelques secondes. Elle cliqua sur l'icône de l'annuaire, tapa le nom de Dugas, choisit le département de l'Allier et lança sa recherche. Trois noms apparurent bientôt. Un était à Vichy, les deux autres dans des petites communes situées à moins de cinquante kilomètres du château où vivait la secte. Elle nota les noms, adresses et numéros de téléphone sur une feuille qu'elle venait d'extraire du chargeur de son imprimante, et repoussa la souris sur son tapis.

Elle composa le premier numéro de sa liste. La sonnerie résonna longtemps dans le vide. Elle attendit au moins la dixième avant de raccrocher et de composer le deuxième numéro.

— Allô ? (La voix féminine répondit avant la fin de la première sonnerie.)

— Madame Dugas ?

— Oui, c'est pourquoi... Je vous préviens tout de suite, si c'est encore pour vendre des panneaux solaires ou des produits surgelés, vous perdez votre temps !

— Commissaire Florence Deligny, du commissariat de police de Montluçon.

— Il est arrivé quelque chose à mon mari... (La voix fut soudain très angoissée.)

— Non rassurez-vous. Je suis en train de rouvrir une vieille enquête et je n'ai qu'une seule question à vous poser : êtes-vous les parents adoptifs de Marie Dugas ?

Un long silence répondit à la question de Florence Deligny. Elle entendait à l'autre bout du fil la respiration rapide de son interlocutrice.

— Oui... (La voix était hésitante...) Oui, c'est bien nous, mais pourquoi ?

— Je ne peux pas vous expliquer au téléphone. Pouvez-vous me donner l'adresse et le téléphone de Marie. Je ne connais que son ancienne adresse...

— C'est que... Depuis son accident, nous nous voyons très peu et...

— Vous connaissez quand même son adresse.

— Oui, mais je ne sais pas si je peux... Depuis son accident, elle a fait une très grave dépression et elle ne veut plus voir personne. Même nous, elle nous accepte rarement, alors...

— Dans ce cas, est-ce que je peux aller vous voir ? se décida à demander la commissaire après un long silence.

— C'est que, l'interrompit la femme, je suis toute seule. Mon mari est parti à Montluçon. Il est allé chercher une paire de lunettes, et je ne sais pas à quelle heure il rentrera...

— Alors disons demain. Je reprends l'enquête sur les anciens responsables de la secte dans laquelle vivaient Marie et sa mère. Marie, ou plutôt, Anaïs, n'est-ce pas...

La femme à l'autre bout du fil répondit par un « oui » timide...

— Je n'ai rien lu dans les rapports, poursuivit la commissaire, sur les conditions dans lesquelles elle a quitté la secte, ni sur les raisons pour lesquelles elle est devenue amnésique. J'ai vraiment besoin de tout savoir pour poursuivre mon enquête...

— Mais en quoi cette enquête regarde Marie ?

— Nous soupçonnons le gourou de la secte, en fait le responsable de tout ce qui est arrivé, d'être encore en vie. Et Marie est peut-être le seul témoin de ces événements, alors...

La commissaire sentit, à l'accélération de la respiration de son interlocutrice, qu'elle avait été touchée par ce qu'elle venait de dire. Touchée et inquiète des sous-entendus, parce que s'il existe un seul témoin de malversations, on peut, peut-être, craindre pour sa sécurité. Florence Deligny se sentit soudain peu fière de ce qu'elle venait de dire, mais elle voulait tellement rencontrer Marie que cette phrase machiavélique lui était venue naturellement.

— Écoutez, poursuivit-elle, je serai chez vous demain matin à dix heures. Je vais vous laisser mon numéro de téléphone. Si vous avez le moindre empêchement, vous m'appellez.

Après une courte hésitation, la femme accepta. Florence Deligny raccrocha puis quitta son bureau pour se diriger vers la machine à café.

— Ah, patron, je suis content de vous voir, dit le capitaine Sanchez qui attendait que le liquide ait fini de couler dans son gobelet. J'ai contacté la banque pour avoir des nouvelles de la carte Visa de Carelli.

— Et alors ?

— Eh bien depuis la date supposée de sa disparition, il a retiré à deux reprises de l'argent dans le même distributeur, à Bourges. Mille euros chaque fois. Pour son dernier retrait, il y a une semaine, la banque nous a fait parvenir une photo venant de la caméra de surveillance. Il n'y a aucun doute, il s'agit bien de Carelli. Enfin du moins, il s'agit de l'homme dont nous avons retrouvé des photos dans la maison de Cérilly, ce qui revient à peu près au même.

— Parfait. Je vais demander au juge qu'il fasse mettre en place une surveillance. Désignez quelqu'un dans l'équipe pour assurer la liaison avec nos collègues de Bourges.

— Je vais demander au jeune Dumesnil. Il est sur l'affaire depuis le début.

La conversation dériva sur la neige qui menaçait et les vacances d'hiver qui commençaient à la fin de la semaine. Florence Deligny n'était pas amateur de sports d'hiver. Elle préférait profiter de cette période pour retrouver le soleil, ce qu'elle faisait depuis deux ans avec sa fille Natacha... Mais cette année, Natacha avait un petit copain qui était fou de ski, et Florence avait décidé que la semaine de vacances qu'elle avait réussie à prendre se passerait chez elle. Elle lui permettrait de lire les livres qui s'empilaient sur sa table de chevet et qu'elle n'avait même pas eu le temps de feuilleter tant, depuis des mois, elle était fatiguée lorsqu'elle rentrait « à des heures indignes d'un chrétien », comme se plaisait à dire son adjoint, le commandant Orsini. Il n'y avait pas en ce moment d'affaires urgentes à régler, de ces affaires dont se régale la presse et qui mettent sur le commissariat une pression peu propice à une enquête sereine. La chasse au gourou et au vengeur n'occupait plus dans les journaux que quelques lignes en pages intérieures, et une enquête commencée il y avait vingt-quatre ans attendrait bien quelques jours de plus.

Florence Deligny prit le temps de finir son café puis grimpa deux à deux les marches conduisant au premier étage. Arrivée dans le couloir, elle entendit la sonnerie du téléphone de son bureau. Elle se précipita, tendit le bras pour décrocher, renversa au passage une pile de papiers.

— Eh merde, vociféra-t-elle en portant le combiné à son oreille.

— J'espère ne pas vous déranger madame la commissaire, dit la voix du juge.

— Pardonnez-moi, mais j'ai tellement de dossiers en équilibre sur mon bureau que dès que je fais un geste brusque, il y a une pile qui dégringole. Je vous écoute, monsieur le juge.

— Ce sera rapide. Juste pour vous dire que Jean-Louis Thomas, le père de votre survivante, est mort. Il s'est fait griller dans l'incendie de sa maison, incendie qu'il a provoqué en fumant au lit une nuit où il devait être trop saoul pour s'en rendre compte. Je vous envoie le rapport de gendarmerie.

— Encore un qui meurt calciné. Vous ne trouvez pas que ça fait beaucoup ?

— Je ne crois pas que dans ce cas précis il puisse y avoir de comparaison. Quand on l'a retrouvé dans son lit, il tenait encore à la main une bouteille de gnôle, donc un produit plutôt inflammable, et qui ne fait pas bon ménage avec une cigarette allumée.

Il était un peu moins de dix heures lorsque la commissaire Deligny gara sa voiture, deux roues sur le trottoir, devant la maison occupée par Jean et Colette Dugas, les parents adoptifs de Marie. Ils devaient attendre, car la porte s'ouvrit au moment où elle-même ouvrait sa portière. Un homme aux cheveux blancs coupés en brosse, vêtu d'un pantalon de velours et d'un gros pull à col roulé, apparut

dans l'encadrement de la porte. Quelques flocons de neige voletaient sous un ciel bas et gris. Florence Deligny remonta le col de son anorak jusqu'à ses oreilles et courut jusqu'à la porte. L'homme tendit la main lorsqu'elle arriva.

— Entrez, dit-il en sortant de la maison et en se mettant sur le côté de la porte.

La commissaire lui serra la main et entra. L'homme la suivit et referma derrière lui.

— Il vaut mieux ne pas laisser ouvert trop longtemps. Ce froid humide, ça pénètre partout. Installez-vous sur le canapé, et puis vous pouvez poser votre vêtement à côté de vous.

Florence Deligny s'apprêtait à s'asseoir sur le canapé faisant face à une cheminée dans laquelle rougeoyaient des braises sous deux bûches qui venaient juste d'être posées, lorsqu'une femme menue et l'air timide sortit de la pièce qui devait être la cuisine, en s'essuyant les mains sur un tablier rouge. Elles se serrèrent la main, puis la femme alla s'asseoir près de son mari, sur l'accoudoir d'un large fauteuil, tandis que la commissaire prenait place dans le canapé, appréciant la chaleur émanant de la cheminée.

— Je n'ai pas très bien compris ce que vous nous vouliez... dit l'homme.

— En fait, l'interrompt Florence Deligny, je ne le sais pas moi-même. Je suppose que vous avez lu la presse au cours de ces dernières semaines et que vous savez que deux femmes ont été assassinées, l'une renversée par une voiture, l'autre retrouvée calcinée dans une clairière. Ces deux morts nous ramènent à la disparition tragique de tous les membres d'une secte il y a vingt-quatre ans, et à la mort de la mère de Marie. D'autant plus que nous savons maintenant que nos deux dernières victimes sont en fait deux des trois responsables de cette secte. Ils avaient voulu faire croire à leur propre mort, et vivaient depuis cette date sous de fausses identités. Quant à la troisième personne, le gourou de la secte, il court toujours.

— Vous ne pensez quand même pas que Marie aurait pu les tuer pour se venger ? dit précipitamment la femme en portant à sa bouche ses deux poings serrés.

— Je ne pense rien, madame, j'enquête. Et j'ai découvert que, il y a un ou deux ans, Marie a demandé à consulter toutes les archives relatives aux enquêtes sur la secte et sur la mort d'une certaine Maïté Irratu, expliquant que cette femme était sa mère.

— C'est vrai...

La voix de l'homme était grave, posée. Un long silence suivit ses premiers mots, puis il se décida à poursuivre.

— Marie est bien la fille de cette femme. Quand elle a été trouvée, alors qu'elle avait à peu près douze ans, elle ne savait ni qui elle était, ni d'où elle venait...

D'une voix un peu monocorde, l'homme retraça la vie de Marie, entre le moment où elle avait été trouvée pelotonnée derrière une voiture, et celui où, vingt ans plus tard, témoin d'un accident, elle avait commencé à retrouver la mémoire.

— Il aurait suffi, dit la commissaire après que l'homme eut terminé son récit, que quelqu'un fasse le rapprochement entre la femme retrouvée morte sur le bord de la route et une fillette amnésique sortant de nulle part à quelques dizaines de kilomètres seulement...

— Nous l'avons recueillie dès sa sortie de l'hôpital. Nous avons eu une seule fois la visite des gendarmes. Ils lui ont posé quelques questions auxquelles elle a été incapable de répondre. Après, nous n'avons plus jamais entendu parler de rien. Même quand nous avons décidé de l'adopter, il n'y a pas eu d'enquête particulière.

— Bon, c'est comme ça, poursuivit la commissaire, nous n'allons pas revenir sur les raisons de cette absence d'enquête. À partir du moment où Marie a commencé à retrouver la mémoire, vous a-t-elle tenus au courant de ses progrès ?

— Oui, tous les jours, reprit l'homme. Elle était tellement contente de trouver le passé après lequel elle avait couru pendant tant d'années, qu'elle voulait nous le faire partager. Elle nous a raconté tout

ce qu'elle avait découvert dans les archives... Mais le moment le plus émouvant, c'est quand elle nous a appelés, je me souviens qu'elle nous a dit qu'elle avait toujours le document sous les yeux, et qu'elle ne voulait pas attendre pour nous le dire... (L'homme s'interrompit un moment, renifla discrètement, essayant de cacher son émotion, puis il poursuivit...) Oui, c'est le jour où elle nous a révélé qu'elle venait de découvrir qu'elle avait un petit frère et qu'elle allait tout faire pour le retrouver.

— Savez-vous si elle a réussi ?

— Non... Il y a à peu près un an et demi, c'était en septembre 2009, Marie a eu un très grave accident de voiture. Elle a percuté un camion. D'après l'enquête, elle aurait ignoré un panneau stop... Elle est restée longtemps dans le coma... Les médecins ont cru pendant plusieurs jours qu'elle ne s'en sortirait pas... Puis ils lui ont appris qu'elle ne marcherait plus jamais. Après des semaines d'hôpital, elle a passé plusieurs mois dans un établissement de rééducation, puis elle a fait une très grave dépression... Et depuis, elle ne veut plus voir personne... Même pas nous... Comme si elle avait honte de l'état dans lequel elle est. Elle nous téléphone de temps en temps, mais chaque fois que l'on propose d'aller la voir, elle nous répond que c'est encore trop tôt, qu'il faut que l'on soit patients...

— Vous comprenez, se décida la mère d'une voix timide, pourquoi je n'ai pas voulu vous donner son adresse. Je crois qu'elle nous en aurait voulu...

— Je comprends très bien. Mais il faudrait vraiment que je la rencontre. Écoutez, je vous propose une solution. Je vous laisse mon numéro de téléphone et mon adresse e-mail, vous les lui donnez en lui demandant de m'appeler. Je vous promets que je ne chercherai pas d'autres moyens pour la rencontrer tant que vous ne m'aurez pas recontactée.

Florence Deligny posa encore quelques questions, pour la forme, puis prit congé. Elle se demanda si elle avait eu raison de promettre de ne pas chercher par elle-même à entrer en contact avec Marie, tant elle était persuadée que son témoignage serait un chaînon indispensable de son enquête. Elle espérait que les parents parviendraient à la convaincre. Il lui fallut près d'une heure, sous la neige, pour rentrer chez elle. Poulet froid et mayonnaise en pot, puis un peu de riz, histoire de manger quelque chose de chaud, et elle repartit en direction du commissariat. Il neigeait toujours, et bien que l'on soit en début d'après-midi, toutes les voitures avaient leurs codes allumés.

En entendant la commissaire entrer dans son bureau, le capitaine Sanchez vint la rejoindre. Elle l'invita à s'asseoir, lui fit un rapide récit de son entretien avec les parents adoptifs de Marie, puis lui demanda où il en était.

— J'ai recherché les éléments correspondant à la mort de Jean-Louis Thomas, répondit Sanchez à la question de la commissaire. Les constatations faites sur place, l'autopsie, les antécédents du bonhomme, tout va dans le sens d'un incendie accidentel. D'autant plus qu'il lui était déjà arrivé de se brûler gravement parce qu'il s'était endormi avec une cigarette allumée à la bouche. L'alerte a été donnée par un automobiliste qui passait sur la route, à quelques dizaines de mètres de la maison, et qui a vu les flammes qui sortaient de la cheminée. Quant à l'enquête de voisinage menée par la gendarmerie, elle a confirmé que l'homme était rarement à jeun.

— Donc une ligne que l'on peut rayer des mystères de cette histoire.

— C'est ce que je croyais, patron. Jusqu'au moment où j'ai décidé d'aller faire un tour dans le bourg, à quelques centaines de mètres de la maison de Jean-Louis Thomas. Maison qui, d'ailleurs, est toujours à l'état de ruine. Ne me demandez pas pourquoi, mais j'avais pris une photo de Marie Dugas que m'avait donnée un copain avocat. Je l'ai montrée au patron du seul café du village, et il est à peu près certain qu'elle est allée dans son bistrot. Il croit se souvenir que c'était un jour de forte pluie. Ce qui l'a surtout frappé, c'est que celle qui est allée boire chez lui portait le même K-way que sur la photo, avec le même écusson de l'équipe de rugby des Crusaders. Le type est un spécialiste et d'après lui, si on peut trouver beaucoup de vêtements avec des écussons d'équipes nationales, ceux d'équipes provinciales, comme les Crusaders, sont nettement plus rares. Donc deux filles qui se ressemblent et

qui portent le même vêtement plutôt rare, il y a quand même des chances pour que ce soit la même. Et quand je lui ai demandé si elle avait pu se trouver dans son établissement en même temps que le sieur Thomas, il m'a dit être à peu près certain que oui, parce que le type était dans le bar tous les jours, dès le milieu de l'après-midi. Il y restait jusqu'à la nuit, et c'est en fin d'après-midi qu'il a vu la fille.

— Et il se souvient de la date ?

— La date exacte, non ; mais il avait énormément plu au cours des semaines qui ont précédé l'incendie de la maison et il pense que ça pourrait être à cette époque.

— Bon, dit la commissaire après un long silence au cours duquel elle essaya de définir la meilleure option à suivre. On laisse quelques jours aux parents pour contacter la fille, et si dans une semaine on n'a pas de réponse, on met en branle tous les moyens de recherche.

Le capitaine Sanchez se leva et ouvrit la porte. Au moment où il venait de la franchir et s'appêtait à la refermer derrière lui, il s'arrêta, se retourna :

— Au fait, patron, j'ai eu nos collègues de Bourges. Le distributeur de billets est sous surveillance. Ils peuvent mettre quelqu'un pendant deux ou trois jours. Espérons que notre type aura besoin d'argent rapidement, sinon, nous aurons peu de chances de le repérer.

Chapitre 22 : septembre 2009

Marie trouva une place sur le petit parking faisant face à la résidence où habitait Michel Dumesnil. Il était presque huit heures. Le ciel était d'un gris uniforme. Le sol était encore détrempé des fortes pluies de la veille. Face à elle, quelques fenêtres étaient éclairées sur la façade de l'immeuble. Elle remonta le col de son blouson, se cala confortablement contre le dossier de son siège qu'elle venait d'incliner légèrement, et attendit. Elle avait mal dormi la nuit précédente, à la fois anxieuse et impatiente... Impatiente de savoir, impatiente de découvrir le visage de Michel Dumesnil, mais anxieuse lorsqu'elle se demandait ce qu'elle ferait lorsqu'elle le verrait.

Marie attendait depuis une trentaine de minutes lorsque la porte de l'immeuble s'ouvrit, laissant passer un homme vêtu d'un collant noir, d'un coupe-vent rouge, et portant des chaussures de jogging. Il jeta un œil autour de lui, parcourant la rue d'un regard circulaire, s'avança sur le bord du trottoir, laissa passer une voiture qui venait de sortir du rond-point voisin, et traversa la rue, se dirigeant vers le parking.

Marie saisit précipitamment le plan de la ville qu'elle avait posé sur le siège passager, le mit sur le volant, et fit semblant de le consulter. Les yeux légèrement baissés, elle distinguait mal le visage de l'homme qui avançait vers elle. Lorsqu'il fut sur le trottoir, il se retourna, regarda la façade de l'immeuble d'où il venait, et sortit de la poche de son coupe-vent son téléphone portable. Deux voitures le séparaient de Marie, dont un énorme 4 l 4 qui devait la masquer à ses yeux.

— Salut, dit-il, c'est Michel, qu'est-ce que tu fais ? Tu te souviens qu'on va courir ce matin ?

Il parlait suffisamment fort pour que Marie, qui avait légèrement baissé les deux vitres avant afin d'empêcher la formation de buée, puisse l'entendre. En entendant le prénom, elle sentit son cœur qui s'accélérait et ressentit un frisson sur sa nuque. Elle regarda l'homme, toujours immobile sur le trottoir, et qui riait de la réponse que venait de lui faire son interlocuteur.

— OK, j'attends, mais grouille-toi quand même, on se les caille à rester sur place !

L'homme remit le téléphone dans la poche de son blouson puis se souffla dans les mains en sautillant sur place. Ce faisant, il s'était légèrement tourné et faisait face à Marie qui s'efforça de rester immobile, mais qui sentait les battements de plus en plus violents de son cœur. Bien qu'ils soient séparés par plusieurs mètres, elle fut frappée par le regard de l'homme, par son nez très mince, par l'ovale du visage. Elle ferma les yeux un instant et aussitôt, apparut, venant du plus profond de son souvenir, le visage de sa mère qui vint se superposer à celui de l'homme qui lui faisait face. Elle n'eut soudain plus aucun doute. Ce Michel Dumesnil était bien son frère.

La porte de l'immeuble s'ouvrit une seconde fois, laissant passer une jeune femme, portant elle aussi un collant et un coupe-vent dont elle avait rabattu la capuche sur sa tête. Elle regarda autour d'elle, vit Michel sur l'autre trottoir et, après avoir vérifié qu'aucun véhicule ne se trouvait dans la rue, elle traversa en courant. Les deux jeunes gens s'embrassèrent sur les joues puis, sans un mot, à petites foulées, ils partirent le long du trottoir, s'éloignant de la voiture de Marie.

Dans la direction que venaient de prendre les deux joggeurs, un pâle soleil tentait de percer le gris uniforme du ciel, allongeant les ombres à peine visibles des grands arbres qui bordaient la rue. Marie reposa le plan sa droite, redressa son siège et démarra. Les questions se bousculaient dans sa tête tandis que son cœur retrouvait un rythme normal. Que devait-elle faire ? Attendre qu'il revienne, puis l'aborder ? Attendre qu'il soit de retour chez lui, et aller frapper à sa porte ? Ou bien ne valait-il pas mieux qu'elle appelle la mère adoptive de Michel, ou plutôt qu'elle appelle Michel lui-même avant, pour lui expliquer, avant de le rencontrer ? Toute à ses questions, Marie s'engagea dans le rond-point alors qu'une voiture venant de sa gauche y pénétrait. Elle fut tirée de sa rêverie par un violent coup de Klaxon. Elle écrasa le frein, regarda hébétée la voiture qui passait à quelques centimètres devant la

sienne, eut le temps de voir le visage furieux du conducteur qui vrillait son doigt contre sa tempe.

Marie mit plus longtemps que de coutume pour rentrer chez elle. Elle avait toujours le bruit du Klaxon dans les oreilles et redoublait de précautions dès qu'elle abordait un carrefour ou un rond-point. Elle laissa sa voiture le long du trottoir, à quelques dizaines de mètres de l'entrée de son immeuble, prit sur le siège arrière le sac qu'elle savait toujours y trouver, et se dirigea vers la supérette située de l'autre côté de la rue. Elle n'avait pas fait de liste de courses et, parcourant les rayons, elle posa dans le panier qu'elle avait pris près de l'entrée ce qui lui sembla indispensable pour passer le week-end. Elle n'était pas très enthousiaste à l'idée de manger de la viande sous Cellophane, mais elle n'avait pas le courage de faire les quelque deux cents mètres séparant la supérette de la boucherie. Elle prit un steak, une tranche de foie de veau, hésita avant de mettre dans son panier un paquet de café, puis se dirigea vers la rangée de caisses. Alors qu'elle patientait derrière le Caddy plein qu'une grosse dame vidait lentement sur le tapis, elle prit le journal local sur le présentoir situé à quelques mètres.

De retour chez elle, Marie rangea ses courses, puis glissa une tasse sous la machine à café. Elle avait retrouvé son calme. Il ne fallait pas qu'elle brusque les choses avec son frère. Elle venait de se convaincre qu'il ne fallait pas qu'elle débarque chez lui sans prévenir... « Bonjour Yann, oui, tu t'appelles Yann. Je suis Anaïs, ta sœur. » Quelle réaction pourrait-il avoir ? Il valait mieux qu'elle téléphone avant, mais elle devait prendre le temps de préparer les phrases qu'elle allait prononcer. S'il avait quitté sa mère adoptive parce qu'elle ne lui avait pas tout dit de son passé, s'il avait décidé de rechercher ce passé, c'est que tout ce qui s'y rattachait avait pour lui une énorme importance. Et puis surtout, elle voulait que ces retrouvailles soient un instant de bonheur partagé, et non pas un traumatisme de plus.

Marie prit la tasse couverte d'une couche de mousse onctueuse et se dirigea vers le canapé sur lequel elle avait jeté le journal. Elle le déplia tout en le laissant sur le canapé et sirota son café à petites gorgées. Les gros titres, comme tous les jours depuis maintenant des mois, portaient sur la crise financière et les réunions souvent convoquées à la hâte pour tenter d'y trouver une solution.

Marie posa la tasse vide sur la petite table devant elle et saisit le journal. Elle l'ouvrit à la page relatant les informations locales. Son regard se fixa spontanément sur une photo. Un couple, en plan américain, se détachait sur un parterre de roses.

« Marie-Claire Crescent, lauréate du concours 2009 des jardins fleuris, en compagnie de son mari devant ses superbes rosiers. »

Marie ne parvenait pas à détacher son regard de la photo. Elle parcourut l'article mais sans vraiment s'intéresser à ce qu'elle lisait. Elle était attirée comme par un aimant par le visage qui lui souriait. Un tourbillon semblait s'ouvrir au fond des yeux clairs, tourbillon au fond duquel étaient englouties les années qui la séparaient de la dernière fois où elle avait vu ces yeux. Elle en était certaine : ce regard, elle l'avait vu derrière la vitre arrière de la voiture qui venait de renverser sa mère alors qu'elle était terrée, submergée par la panique, derrière l'arbre contre lequel elle s'appuyait. Ce visage, ce regard, appartenaient à Lucie, la dernière favorite de Carelli, celle qui les accompagnait toujours, lui et sa femme. Celle qui était si arrogante avec sa mère et si désagréable avec elle.

Elle reposa le journal sur ses genoux. Son regard était toujours dans le tourbillon qui venait de s'ouvrir derrière les yeux de la femme. Lucie... Elle était morte depuis vingt-deux ans, son corps calciné avait été retrouvé dans la clairière avec ceux de tous les membres de la secte.

« Moi aussi tout le monde me croit morte, et pourtant... Et si c'était aussi vrai pour Lucie ? Mais alors, si c'est vrai pour elle, pourquoi ne le serait-ce pas aussi pour Carelli et sa femme ? Mais alors à

qui étaient les corps qui ont été identifiés ? »

Le regard toujours dans le vide, les tempes bourdonnantes, Marie ne savait plus que penser. Les choses allaient trop vite. Après vingt ans pendant lesquels sa volonté de savoir se brisait toujours sur le mur opaque du passé, il avait suffi de quelques mois pour que la vérité ressurgisse. Elle savait qui elle était, comment sa mère était morte, pourquoi toutes deux s'étaient enfuies pour échapper à un monstre, et comment elles étaient retombées entre les griffes d'un fou plus monstrueux encore... Elle savait que son petit frère avait survécu, elle venait de le retrouver, elle venait de le voir... Et quelques heures plus tard, cette photo la replongeait dans un nouveau cauchemar.

Pourquoi, en attendant son tour devant la caisse de la supérette, avait-elle brusquement pensé à acheter le journal, ce qu'elle faisait rarement, se contentant la plupart du temps d'écouter chaque matin une des radios locales pour se tenir informée ? Ou bien, parfois aussi, lorsqu'elle déjeunait au restaurant, ou allait simplement prendre un café, se contentait-elle de feuilleter l'exemplaire qui traînait inmanquablement sur le comptoir, ou que le serveur qui la connaissait venait lui apporter avec le menu. Il ne s'était rien passé de particulier la veille, elle n'avait rien de particulier à lire... Et pourtant, elle avait acheté ce journal... Elle le saisit de nouveau, prit le temps de lire calmement l'article accompagnant la photo, article qu'elle avait déjà lu mais dont elle n'avait pas retenu le moindre mot. Après un rapide historique du concours des jardins fleuris, mis en place par la municipalité quelques années auparavant, l'article évoquait le remarquable travail réalisé par Marie-Claire Crescent, qui avait obtenu le premier prix à l'unanimité du jury tant ses parterres de fleurs étaient remarquablement pensés et réalisés. Au journaliste qui lui demandait si elle concourait pour la première fois, elle avait répondu que sa plus proche voisine, qui elle participait depuis plusieurs années, avait réussi à la convaincre de tenter sa chance.

Marie resta encore un long moment immobile, le regard toujours braqué sur la photo accompagnant l'article, et plus elle l'observait, plus elle était persuadée qu'elle ne commettait pas d'erreur. D'ailleurs, chaque fois que sa vue se brouillait à force d'être restée concentrée sur l'image, les traits du visage de la femme disparaissaient pour être remplacés par ceux venant de son souvenir, derrière la vitre de la voiture. Seuls les yeux restaient les mêmes.

Reposant brusquement le journal sur le canapé, elle se leva et se dirigea vers son bureau, sortit d'un tiroir la chemise cartonnée contenant tous les documents accumulés au cours de ses recherches sur son passé. Feuilletant les différentes photocopies de coupures de presse, elle sortit les feuilles sur lesquelles elle avait pris de nombreuses notes alors qu'elle consultait les documents mis à sa disposition par le procureur, et les relut. Sa lecture lui confirma très vite ce dont elle croyait se souvenir : le docteur Carelli, son épouse Christine, et la troisième victime retrouvée près d'eux, une femme aux dires du médecin légiste, n'avaient été identifiés que grâce aux analyses effectuées sur l'ADN prélevé sur les vêtements retrouvés à leurs pieds. Une substitution était donc possible...

Un éclair traversa son regard. Si Carelli et ses deux complices avaient réussi à s'en tirer en faisant passer pour eux les corps d'adeptes inconnus, cela voulait dire qu'ils pouvaient encore être en vie tous les trois. La photo du journal en était pour elle la preuve. Et s'ils étaient encore en vie, cela voulait dire qu'elle avait une chance de pouvoir se venger comme elle s'était vengée de son père. Même si elle avait beaucoup été aidée par le destin qui avait mis derrière lui l'angle de la cuisinière sur lequel il s'était tué. Pour elle, cette mort, et surtout le maquillage qui avait suivi et qui avait permis de faire croire à un accident provoqué par l'alcoolisme, était une vengeance. Vengeance contre le premier responsable de ce qu'avait été sa vie, mais piètre vengeance au regard de ce qu'avaient fait les autres... Ils avaient tué sa mère, ils avaient fait d'elle une enfant perdue qui avait passé sa vie à chercher qui elle était, ils l'avaient séparée de son frère et de sa grand-mère, ses deux seuls parents.

Le mot « vengeance » se mit à tourner dans sa tête et sans même qu'elle s'en rende compte, elle commençait à échafauder le plan qui allait lui permettre, d'abord de vérifier si cette Marie-Claire

Crescent était bien la Lucie de son souvenir, puis, espérait-elle, à travers elle, de remonter jusqu'aux deux principaux coupables. Elle en oublia ce qui depuis le matin était son unique préoccupation : comment se faire connaître de son petit frère, comment le retrouver, enfin.

Le soleil était revenu et il était aussi chaud qu'en plein été. La veille, Marie avait retrouvé sur l'annuaire l'adresse de Pascal Crescent. En cette matinée de samedi on aurait pu croire, si quelques feuilles qui commençaient à jaunir ne tendaient à démontrer le contraire, que l'on était encore au milieu du mois d'août. Et puis les jours avaient beaucoup raccourci et le soleil se levait de plus en plus tard.

Marie gara sa voiture le long du trottoir, face à la villa de Pascal Crescent. Elle était la dernière, au fond d'une petite impasse tranquille, et était séparée de sa plus proche voisine par un terrain sur la clôture duquel était accrochée une pancarte « à vendre ». Tous les volets étaient clos, à l'exception de ceux encadrant deux fenêtres mansardées. Un petit muret surmonté par une grille en fer forgé fermait le terrain le long de la rue. Tout le long du mur, des rosiers, couverts de fleurs dont pas une seule ne semblait être fanée, justifiaient à eux seuls le prix que Marie-Claire Crescent, puisque tel était maintenant son nom, venait d'obtenir. Marie fit demi-tour, profitant de la rue qui était nettement plus large au fond de l'impasse. Devant la maison la plus proche, une femme aux cheveux blancs était en train de désherber un parterre recouvert de fleurs multicolores. Repensant à l'article lu la veille, Marie se dit qu'il devait s'agir de la voisine qui avait entraîné Marie-Claire Crescent à tenter le concours des jardins fleuris.

Elle gara sa voiture et descendit, se dirigeant vers le portail ouvert. La femme leva la tête, et voyant que Marie approchait elle se redressa.

— Bonjour madame, dit Marie avec un large sourire. Je suis désolée de vous déranger, mais je cherche votre voisine, madame Crescent. Je suis journaliste. Je travaille pour le journal municipal et je voulais faire un article sur elle et sur son jardin.

— Ah ben, vous tombez mal. Ils sont justement partis tous les deux à la mairie pour recevoir leur prix. Ce n'est vraiment pas de chance... Mais vous ne le saviez pas ?

— Chez nous c'est une grande maison, et l'information a parfois du mal à atteindre tout le monde. Il y a même des jours où elle n'atteint pas les principaux intéressés, la preuve. Eh bien je n'ai plus qu'à repartir et à revenir cet après-midi... Et entre-temps, à dire ma façon de penser à celle qui a concocté mon emploi du temps !

Marie fit demi-tour et, arrivée au niveau du portail, elle sembla hésiter, se retourna...

— Au fait, j'y pense, pendant que je suis là... Madame Crescent a dit que c'est sa voisine qui lui avait donné l'envie de participer à ce concours. Alors, c'est peut-être vous qui indirectement êtes à l'origine de sa victoire ?

— C'est une façon de voir les choses, répondit la femme dans un grand sourire, indiquant ainsi à Marie qu'elle était prête à répondre aux questions qui la mettraient en valeur.

— Alors vous permettez que je vous pose quelques questions ? poursuivit Marie en s'avançant vers elle. Vous savez que votre jardin est magnifique. Ça n'a pas dû être facile pour le jury !

— Vous savez, j'ai déjà eu le prix deux fois, l'an dernier et il y a cinq ans, pour la première édition. Il faut bien laisser un peu sa place aux autres... Et puis soyons honnêtes, le jardin de madame Delalande est très beau... Quand même, je ne pensais pas qu'elle gagnerait du premier coup.

Marie sentit la jalousie qui perçait derrière chaque mot prononcé par la femme. Mais elle avait surtout levé les sourcils lorsqu'elle avait prononcé le nom de Delalande.

— C'est de Marie-Claire Crescent que vous voulez parler ? interrogea-t-elle ! Parce que vous venez

de dire Delalande, je pense que c'est une erreur ?

— Non, non. Son vrai nom, c'est Delalande. Elle se fait appeler Crescent, mais en fait ils ne sont pas mariés, même si c'est tout comme... Ce pauvre monsieur Pascal. Je pense que c'était bien pour lui de pouvoir refaire sa vie après le décès de cette pauvre Christiane... Je veux parler de sa première épouse... Enfin de son épouse, puisqu'il n'est pas remarié... Elle est morte il y a maintenant pas loin de quinze ans si je me souviens bien... À l'époque, ils n'habitaient pas dans cette maison, mais il avait travaillé avec mon mari et nous les recevions de temps en temps...

— Et il est depuis longtemps avec sa nouvelle compagne ?

Marie venait de comprendre qu'elle n'avait plus de précautions à prendre, et qu'elle pouvait poser toutes les questions qu'elle voulait. La femme qui lui faisait face devait être la gazette parlée du quartier, et lorsqu'elle avait commencé à raconter, elle devenait inépuisable. Elle comprit aussi qu'elle devait beaucoup aimer cette épouse décédée et qu'elle n'avait pas reporté cette affection sur la nouvelle.

— Oh, ça fait bien dix ans... En fait, monsieur Pascal, il s'était mis à boire ; et il buvait vraiment beaucoup trop... Ça a duré au moins deux ans... Tout le monde se désolait pour lui, et puis un jour, à force de parler, j'ai réussi à le convaincre d'aller aux réunions des Alcooliques anonymes... Je connaissais bien puisque mon défunt mari, il était aussi alcoolique. Mais lui, je n'ai jamais réussi à le faire décrocher, et c'est la bouteille qui l'a tué... Mais dans le fond, je parle, je parle, et ça ne doit pas beaucoup vous intéresser ce que je dis. Vous étiez venue pour parler des jardins.

— Oui, mais vous savez, c'est toujours intéressant de connaître les gens qui viennent d'obtenir un prix, de connaître leurs motivations, les raisons qui les ont poussés à faire ce qu'ils font...

— Oui, c'est vrai, vous avez raison... Moi, je m'y suis mise quand j'ai été veuve... Marie-Claire, elle a commencé dès son arrivée. Je crois bien que pour elle c'était un moyen d'oublier l'alcool...

— Ah ! parce qu'elle aussi, attaqua Marie, se rendant aussitôt compte que sa réaction avait dû être trop rapide.

Elle eut peur que sa précipitation ne mette la puce à l'oreille de son interlocutrice.

— Oui, je ne vous ai pas dit, mais ils se sont connus aux Alcooliques anonymes, répliqua aussitôt la femme qui ne cherchait qu'une relance pour poursuivre son récit. Je n'ai jamais vraiment su, parce qu'elle ne parlait pas beaucoup, mais je crois que quand elle était plus jeune elle a eu un grand malheur et que c'est pour ça qu'elle s'était mise à boire... Alors, c'est là qu'ils se sont connus, et depuis ils ne se sont pas quittés, et ma foi, ils forment depuis dix ans un couple qui marche plutôt bien.

Marie se dit qu'elle en avait assez appris pour une première rencontre, et qu'il ne fallait pas qu'elle donne à la femme des raisons de soupçonner que son interview avait d'autres motivations que le concours.

Elle lui demanda l'autorisation de la photographier devant ses massifs de fleurs, expliquant que ce serait bien de mettre dans le même article la lauréate et celle qui l'avait convaincue de se présenter. « Vous comprenez, en présentant les photos de vos deux jardins, on mettra en valeur et sa victoire et les vôtres au cours des années précédentes. » La femme accepta, bien trop heureuse d'avoir sa part du succès. Marie alla chercher dans sa boîte à gants l'appareil photo qui s'y trouvait toujours, essaya de se comporter en professionnelle, et après avoir chaleureusement remercié la femme et dit qu'elle repasserait pour rencontrer Marie-Claire Crescent, elle partit.

Il ne faisait maintenant plus aucun doute pour elle que Lucie et Marie-Claire Crescent, ou Delalande, étaient bien la même personne. Le fait qu'elle ait sombré dans l'alcool à la suite « d'un grand malheur » allait tout à fait dans le même sens. Marie se demanda si cette addiction était le signe d'un remords ou simplement la difficulté de vivre avec un tel poids sur la conscience.

La voisine avait encore eu le temps de lui dire que Pascal Crescent travaillait tous les jours et que

donc Marie-Claire restait la plupart du temps seule dans la journée. Son emploi du temps ne permettrait pas à Marie de revenir avant le mercredi suivant. Comme il était encore tôt, elle décida de retourner près de l'immeuble où habitait son frère. Elle trouva une place partiellement cachée par un énorme platane dans le parking faisant face à la résidence. Elle attendit. Vers dix-neuf heures, un cabriolet 306 vint se garer à l'autre extrémité du parking. Michel Dumesnil en descendit. Il avait remplacé la tenue de sport du matin par un jean délavé et une chemisette blanche. Il resta un long moment immobile sur le bord du trottoir, attendant que passe une file de voitures. Marie eut tout le temps de l'observer et fut totalement convaincue qu'il s'agissait bien de son frère. Après la dernière voiture, il traversa la rue en petites foulées et pénétra dans la résidence après avoir composé le code sur le clavier situé près de la porte. Marie quitta son stationnement la tête pleine des multiples questions posées par cette folle journée.

Depuis bientôt trois jours, Marie avait l'esprit accaparé par la façon dont elle allait aborder Marie-Claire Crescent. Elle ne savait plus ce qui, du désir de vengeance ou de la volonté de savoir ce qui avait conduit à la mort de sa mère, puis à la disparition de la secte, était le plus fort. Il fallait aussi qu'elle sache si ses soupçons concernant Carelli et sa légitime épouse Christine étaient exacts, bien qu'elle en soit intimement persuadée. Heureusement pour elle, l'affaire qu'elle avait eue à plaider en ce mercredi matin était particulièrement facile, son client ayant été, sans la moindre contestation possible, victime d'une escroquerie. Aussi, son absence du débat, même si elle était physiquement présente, ne fut pas remarquée et ne l'empêcha pas d'avoir gain de cause.

Elle quitta le palais de justice vers midi, alla s'installer à sa table habituelle dans le café faisant l'angle de la place et du boulevard et, incitée par la chaleur de ce remarquable été indien, commanda une salade qu'elle mangea tel un automate, tout en feuilletant le journal, mais plus pour se donner une contenance que pour lire. Elle aurait été bien incapable, en quittant sa table, de dire quelles étaient les informations les plus importantes du jour. Une seule chose occupait tout son esprit : dans moins d'une heure, elle serait face à celle qu'elle avait vue pour la dernière fois, vingt-deux ans plus tôt, derrière la vitre de la voiture qui venait délibérément de tuer sa mère. Le sentiment de vengeance reprit le pas sur le désir de savoir lorsqu'elle s'installa au volant de sa voiture.

Marie roula lentement. Son cœur s'accélérait au fur et à mesure qu'elle approchait de l'adresse. Elle s'engagea dans l'impasse qu'elle parcourut jusqu'à son extrémité, vit que tous les volets de la villa étaient ouverts, fit demi-tour et vint se garer le long du trottoir.

Elle franchit le portillon ouvert et s'engagea dans l'allée dallée qui conduisait au pied de l'escalier montant vers la terrasse. Elle sonna, entendit aussitôt le bruit d'une porte qui se fermait puis des pas qui se rapprochaient. La clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit.

Marie retint sa respiration. Elle eut la sensation que son cœur venait de s'arrêter de battre, puis il se relança, martelant sa poitrine. Le sang affluait à son cerveau, cognant contre ses tempes. Bien sûr, le visage avait vieilli, mais les yeux étaient toujours les mêmes. Simplement, ils semblaient avoir perdu la dureté que Marie avait gardée dans son souvenir, comme si une flamme s'était éteinte et qu'ils étaient devenus ternes. Quelques secondes seulement s'écoulèrent, mais ce fut une éternité pour Marie.

— Bonjour madame... (Marie reconnut aussitôt la voix qui, elle non plus, n'avait absolument pas changé...) Je suppose que vous êtes la journaliste dont Colette m'a parlé... Colette, c'est ma voisine.

— Oui. J'aurais pu appeler avant pour prendre rendez-vous, mais...

— Ne vous excusez pas. Puisque je suis à la maison. Vous entrez ?

Elle s'effaça, laissant passer Marie qui fit quelques pas dans l'entrée et attendit, ne sachant vers

quelle porte se diriger. Marie-Claire Delalande lui indiqua celle ouvrant sur un salon largement éclairé, et à travers les fenêtres duquel on devinait de somptueux massifs de rosiers.

— Je ne sais pas comment vous souhaitez procéder, poursuivit la femme en indiquant à Marie le fauteuil le plus proche, alors qu'elle-même se dirigeait vers le canapé sur lequel elle s'installa.

Tout bouillonnait dans la tête de Marie. Elle se laissa tomber dans le fauteuil, posa sur le large accoudoir son appareil photo qu'elle avait pris pour se donner une contenance. Elle ne savait plus qui elle avait en face d'elle. Bien sûr, il s'agissait de la dernière maîtresse de Carelli, il s'agissait bien de la femme dont elle avait vu le visage derrière la vitre de la voiture ; mais elle avait l'impression d'avoir une autre personne en face d'elle. Jamais elle n'avait entendu une voix si douce, jamais elle n'avait vu autant de chaleur dans les yeux qui étaient braqués sur elle. Elle gardait le souvenir d'une femme arrogante, dure, mesquine, cherchant à humilier. Le visage de sa mère vint se fixer devant le regard de Marie, et elle sut aussitôt que son premier dessein, la vengeance, était celui qu'elle devait suivre.

— Tu ne me reconnais pas ?

La voix de Marie sembla exploser tant elle était violente. Marie-Claire se redressa contre le dossier du canapé, appuyant une main sur l'accoudoir. Elle regarda Marie avec un air de profonde incompréhension. Elle ouvrit la bouche comme si elle voulait répondre, mais ne put articuler le moindre son.

— Il y a vingt-deux ans que nous ne nous sommes pas vues, Lucie... Parce que c'est bien Lucie, n'est-ce pas ? Marie-Claire n'existe que dans ton imagination. Ou plutôt, je suppose qu'il s'agit du prénom de celle dont tu as usurpé l'identité ?

Marie-Claire donna l'impression de se liquéfier un peu plus à chaque mot. Son teint devint gris, un voile sembla recouvrir ses yeux.

— Mais qui êtes-vous ?

La voix était à peine audible, plus une plainte qu'une question.

— Je m'appelle Anaïs. Tu te souviens forcément de ma mère, Maïté, puisque tu étais dans la voiture de Carelli quand vous l'avez assassinée... Parce que vous l'avez bien assassinée ? Ne me dis pas que c'était un accident !

Une longue plainte fusa de la gorge de Marie-Claire qui pressa ses deux poings serrés contre sa bouche, puis la plainte se transforma en sanglots. Elle pleura longtemps, sans retenue, comme si des années de chagrin enfoui se déversaient en quelques instants. Marie ne bougea pas. Elle attendait. Son regard resta braqué sur la femme en pleurs. Plusieurs longues minutes s'écoulèrent, puis Marie-Claire releva la tête, regardant celle qui lui faisait face. Elle était à la fois affolée et incrédule.

— Ça ne finira donc jamais, ça ne finira donc jamais...

Elle se tut et dévisagea longuement Marie avant de reprendre d'une voix douce et résignée :

— Anaïs... Il avait dit que tu ne pouvais qu'être morte, qu'à douze ans tu ne pouvais pas survivre seule dans la forêt...

Elle se tut de nouveau, un long moment, avant de reprendre :

— Mais pourquoi maintenant ? Pourquoi si tard ?

— Parce qu'il n'y a que très peu de temps que j'ai retrouvé la mémoire ; parce que le traumatisme a été tel que j'ai été amnésique pendant plus de vingt ans... Voilà pourquoi... Pendant vingt et un ans, j'ai été une enfant trouvée, sans passé et sans famille. Et en quelques mois, je me suis découvert un passé, une mère assassinée, un père alcoolique et violent et un petit frère dont j'ai toujours ignoré l'existence... Je ne pensais qu'au bonheur des retrouvailles avec mon frère, et puis j'ai acheté le journal... Il ne faut jamais se mettre devant un appareil photo quand on se cache !

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je ne sais pas... Ou plutôt, si. Je veux savoir ! Je veux savoir comment vous avez découvert

notre fuite, je veux savoir qui a décidé de la mort de ma mère, je veux savoir ce que vous aviez l'intention de faire de mon petit frère... Parce que quand Christine est descendue de voiture, c'était pour le prendre, n'est-ce pas ? Et puis surtout, je veux savoir pourquoi, vingt-deux ans après, je te retrouve vivante alors que ton cadavre calciné a été découvert dans la clairière au milieu des autres... Et si toi tu es vivante, je suppose que ça veut également dire que Carelli et Christine sont vivants eux aussi ?

Marie-Claire hocha affirmativement la tête. Trop de questions se bousculaient d'un coup pour qu'elle trouve aussi rapidement les mots pour répondre. Le regard de Marie était vrillé dans le sien. Elle se sentait comme un animal blessé qui a cherché à échapper au chasseur et qui se retrouve brusquement rattrapé par son bourreau. Lentement, le tremblement de ses mains s'arrêta. La peur, petit à petit, faisait place à la résignation. Peut-être aussi à la délivrance de ne plus avoir à porter le fardeau que malgré tout elle n'avait jamais réussi à oublier. Elle esquissa un pâle sourire.

— Je pensais que personne ne savait, que plus rien ne ferait jamais rejaillir cette histoire, mais j'ai l'impression que toujours, au fond de moi, une voix que je ne voulais pas entendre me disait que ce n'était pas possible... Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas me dénoncer ?

— Je t'ai dit que je ne savais pas. S'il te plaît, répond à mes questions. Comment avez-vous découvert notre départ ?

— Le petit portillon par lequel vous êtes passées était muni d'une alarme. Je ne sais pas si tu avais remarqué, tu étais peut-être trop jeune, mais le grand portail était surveillé par des caméras. Le petit avait juste une alarme, et quand vous l'avez ouvert, nous avons entendu la sonnerie dans la chambre.

— Si tu le savais, pourquoi ma mère, qui avait eu la même place que toi, ne le savait pas ?

— Parce que l'alarme avait été mise peu de temps avant. La porte avait été forcée par des gens qui voulaient emmener un des pensionnaires, et par précaution...

— Le problème n'est pas là. Qu'avez-vous fait après ?

— Christine est aussitôt montée dans le dortoir pour voir qui était parti. Quand elle est redescendue, j'étais dans l'entrée avec Antoine. Il m'avait dit de m'habiller en vitesse et de le suivre. Elle nous a indiqué que c'était Maïté et les deux enfants. Je me souviens qu'Antoine s'est mis dans une colère comme je ne l'avais jamais vu. Il a gueulé : « on prend la voiture », Christine m'a tirée par le bras et m'a emmenée avec eux. J'étais à l'arrière de la voiture... On est partis. Au carrefour, Antoine a précisé que ta mère savait où était le village et que c'est sûrement là qu'elle essaierait d'aller, alors on a tourné à droite, on a roulé jusqu'au village. Rien. Antoine a fait demi-tour, on est revenus jusqu'au carrefour à l'entrée du château, toujours sans rien voir, puis on est repartis... Je me souviens que je m'étais assise au milieu du siège pour voir ce qu'il y avait devant la voiture. À un moment, on a aperçu quelqu'un sur la route qui faisait des grands signes...

Marie-Claire se tut, envahie par l'émotion à l'évocation de ces souvenirs qu'elle croyait enfouis pour toujours. Marie resta elle aussi silencieuse, attendant que la femme se décide à poursuivre son récit.

— Je me souviens que Christine a crié : « C'est elle, arrête-toi ! » et qu'Antoine a répondu... Ou plutôt qu'il a hurlé... « Je m'arrêterai après, je vais lui faire passer le goût de se sauver... »

La voix de Marie-Claire se fit plus sourde. Marie dut tendre l'oreille pour la comprendre... Elle reprit :

— Alors Antoine a ralenti... Je distinguais Maïté au milieu de la route, qui faisait de grands signes... Pas un seul instant elle a pensé que ça pouvait être nous... À moins que, peut-être, à l'ultime seconde, quand Antoine a accéléré... Le moteur d'un seul coup est devenu tellement fort qu'elle n'a pas pu ne pas l'entendre...

De grosses larmes coulaient sans discontinuer sur le visage de Marie-Claire. Son regard était perdu, bien loin au-dessus de Marie. Elle fut parcourue d'un long frisson, baissa les yeux, se heurtant au

regard toujours aussi dur braqué sur elle.

— Le choc a été effroyable... Je revois Maïté, les bras écartés... Je crois que la vision de ses yeux me poursuivra jusque dans la tombe... Je l'ai entendue frapper le toit, puis le bruit de son corps qui retombait derrière, sur la route... Antoine a freiné tellement fort que la voiture a fait une embardée sur la route mouillée. On s'est arrêtés, il a reculé, et je me souviens qu'il a dit à Christine : « trouve-moi tout de suite les gamins »... Christine est descendue, je l'ai vue regarder sur l'accotement, puis j'ai entendu le bébé qui pleurait. Elle s'est précipitée dans la direction, mais à ce moment on a vu des phares derrière nous. Antoine a klaxonné et a hurlé à Christine de remonter, puis on est partis... Voilà...

Marie ne s'était pas rendu compte que de grosses larmes coulaient également sur son visage. Elle était figée. Le récit que venait de faire Marie-Claire se superposait aux images qui étaient maintenant gravées dans sa mémoire. De longues minutes s'écoulèrent, en silence.

— Et toi, demanda soudain Marie-Claire, où étais-tu ?

— À deux pas, cachée derrière un arbre... J'ai tout vu, mais j'étais tellement paralysée que je ne pouvais pas bouger, et je me suis évanouie... Et puis quand je suis revenue à moi, il y avait plein de voitures, alors j'ai eu peur et je me suis sauvée. J'ai traversé la forêt puis je suis montée à l'arrière d'une camionnette... Je ne me souviens pas dans quelles conditions... On m'a raconté que lorsque la camionnette s'est arrêtée, j'ai dû descendre, et j'ai eu peur quand j'ai vu une femme en face de moi. Alors je suis partie en courant, je suis tombée, ma tête a heurté le trottoir... Et après, j'ai vécu une amnésie de vingt et un ans... J'ai été adoptée... Et il y a quelques mois, j'ai assisté à un accident, une femme renversée par une voiture un soir d'orage... Et après tout m'est revenu.

Les deux femmes restèrent silencieuses. Marie-Claire semblait soulagée de s'être libérée de ce poids qui l'oppressait depuis si longtemps. Marie, désespérée, ne savait plus ce qu'elle devait faire. Elle ne savait même pas ce qu'elle devait dire. La mort de sa mère n'était plus simplement le souvenir extirpé du fond de sa mémoire, elle était devenue palpable par le témoignage d'une des protagonistes... Protagoniste coupable, ou protagoniste victime à sa manière ? Elle ne savait plus que penser. Marie-Claire, qui depuis qu'elle s'était tue était restée immobile, le regard baissé, releva la tête et regarda Marie. Un profond désespoir voilait ses yeux.

— Après, on est retournés au château et nous nous sommes couchés. Bien sûr, je n'ai pas dormi de la nuit malgré les médicaments que Christine m'avait fait ingurgiter... Je n'ai pas dormi, mais j'étais ailleurs, dans un état second, incapable de réfléchir. Le lendemain, très tôt, Antoine a réveillé tout le monde... Il nous a tous réunis dans la salle à manger et a indiqué que le mal rôdait autour de nous, que l'une de nos sœurs avait choisi de quitter le peuple des élus et que plus personne ne devait parler d'elle ; que même si quelqu'un venait de l'extérieur et nous posait des questions, nous devons dire que nous ne la connaissons pas. Quelques jours plus tard, effectivement, des gendarmes sont venus et ont posé des questions. Après leur départ, Antoine nous a tous réunis de nouveau dans la salle à manger, il a précisé que les barques sacrées avaient commencé leur voyage pour venir nous chercher et nous faire franchir le fleuve de la nuit vers une nouvelle vie et il nous a fait barricader toutes les portes et les fenêtres du château... Personne n'a compris ce que cela signifiait... Nous avons passé plusieurs jours et plusieurs nuits cloîtrés dans le château. Mais comme la lumière extérieure ne parvenait pas à franchir les portes ou les volets, je suis incapable de dire combien de temps ça a duré. Je me souviens qu'à un moment, il y a eu beaucoup de remue-ménage à l'extérieur. Des gens ont essayé de pénétrer dans le château. Antoine nous avait tous regroupés dans la salle à manger en nous demandant de respecter un silence absolu.

— J'ai lu les rapports de gendarmerie... Et après ?

— Après le dîner, Antoine est parti, je ne sais pas où. Nous avons attendu et, au milieu de la nuit, quand il est revenu, il nous a prévenus que c'était l'heure et que nous devons le suivre. Nous avons

quitté le château, en nous tenant tous par la main comme il nous avait commandé de le faire. Nous avons franchi le petit portillon par lequel vous vous étiez sauvées, puis nous avons suivi un sentier en forêt, jusqu'à une clairière. C'était la pleine lune, et on voyait clair comme en plein jour. Antoine nous a demandé de nous déshabiller, parce que nous devons nous séparer de tout ce qui pourrait nous rattacher au passé avant l'arrivée des barques sacrées. Après, il nous a dit de tous nous asseoir en cercle, au milieu de l'espace, une sorte de cercle qui descendait en pente douce vers son centre, puis il nous a fait boire quelque chose en disant que c'était un élixir sacré qui nous enlèverait la faim et la soif pendant le voyage sur les barques sacrées...

— Et personne ne s'est demandé comment des barques allaient venir vous chercher au milieu d'une forêt ?

Les mots avaient jailli de la bouche de Marie sans qu'elle ait eu l'intention de les prononcer.

— Non... Enfin, moi, je ne me suis pas posé la question.

— Et après ?

Marie-Claire regarda Marie comme si elle n'avait pas compris la question, puis eut un sourire triste et poursuivit :

— Après ? Je ne sais pas... Quand je me suis réveillée, il faisait jour, j'étais couchée sur la banquette arrière d'une voiture qui roulait. Antoine conduisait, Christine était à côté de lui... Après avoir bu, je ne me souviens même pas que je m'étais endormie...

— Et tu ne t'es pas posé de question ?

— Quand Christine s'est rendu compte que j'étais réveillée, elle s'est retournée et m'a dit que la nuit n'avait pas été favorable, qu'il y avait eu trop de mauvaises ondes autour de nous et que les barques n'étaient pas venues en assez grand nombre pour transporter tout le monde. Elle a précisé aussi que tous ceux qui n'avaient pas pu embarquer étaient retournés au château et que nous, nous allions dans un autre lieu pour prendre de la distance avec les forces maléfiques...

Marie-Claire se tut. Elle était étrangement calme. L'histoire qu'elle racontait, elle l'écoutait comme si une autre qu'elle prononçait les mots. Ses souvenirs resurgissaient comme le flot après la rupture d'un barrage. Rien ne pouvait les retenir. Une fatalité les faisait couler. Plus de vingt ans de silence se libéraient, en même temps que son esprit semblait lui aussi retrouver une sérénité que le poids du passé lui avait interdit de vivre au cours de toutes ces années. Après un long silence, elle releva les yeux, regarda Marie qui était elle aussi restée immobile et muette.

— Nous avons roulé longtemps, puis nous sommes arrivés dans une grande maison, au milieu d'un parc. Antoine a dit que nous ne devons pas ouvrir les volets, que personne ne devait deviner que nous étions là, qu'il avait besoin de solitude pour pouvoir renouer les fils rompus avec le Dieu Soleil, qu'il lui faudrait du temps pour apaiser son courroux et le convaincre de faire à nouveau naviguer les barques vers nous. Le coffre de la voiture était plein de provisions et nous aurions pu soutenir un siècle.

Marie-Claire parla longtemps.

Pendant les deux ou trois jours suivant leur arrivée, il ne se passa rien. Elle n'avait rien à faire, Antoine Carelli ayant décrété que lui seul pouvait prier. Marie-Claire était la plupart du temps laissée seule et elle en avait profité pour explorer la maison. Au bout de quelques jours, à la fin d'un repas, Antoine avait posé sur la table trois cartes d'identité et en avait donné une à Marie-Claire, accompagnée d'une carte de sécurité sociale, en lui expliquant que les forces du mal risquaient de les poursuivre et peut-être de les rattraper, et qu'il ne fallait pas, au risque de ne plus pouvoir prétendre à leur renaissance, que l'on puisse soupçonner leur véritable identité.

— Il a dit que peut-être ces documents ne seraient d'aucune utilité, mais qu'il préférerait prendre ses précautions au cas où quelque chose arriverait. J'ai été très surprise de constater que la photo, sur la carte qu'il m'avait donnée, était celle d'une jeune femme que j'avais toujours vue au château mais

dont je ne connaissais pas le nom. Antoine m'a précisé qu'elle avait embarqué sur la première barque, tout comme ceux dont ils utilisaient les cartes d'identité...

— Tu te souviens des noms qu'ils ont pris ? l'interrompt Marie en s'appuyant des deux mains sur les accoudoirs de son fauteuil comme si elle s'apprêtait à bondir.

— Oui. Charles Renard et Catherine Brémont.

— Tu sais où ils sont ?

— Non...

Une profonde tristesse envahit son regard lorsqu'elle le plongea dans celui de Marie. Elle semblait soudain désespérée. Elle poursuivit d'une voix faible :

— Je me suis sauvée de la maison le surlendemain. Je t'ai dit que je passais mon temps à explorer toutes les pièces. Dans une chambre, au second étage, il y avait une radiocassette. Je l'ai allumée et je suis tombée sur un bulletin d'informations qui parlait des morts de la clairière... J'ai d'abord cru que je rêvais, ou que je n'avais pas compris... Et puis une heure après, il y a eu d'autres informations, et cette fois j'ai bien entendu... Je me suis crue projetée dans un autre univers et il m'a fallu des heures pour que tout commence à se mettre en place dans mon esprit... Le soir, Christine m'a appelée pour le repas. Je suis descendue et, je ne sais pas pourquoi, je n'ai parlé de rien. Après le dîner, je suis remontée dans la chambre pour écouter encore la radio... Et puis, vers le milieu de la nuit, je suis redescendue pour aller me coucher, et en passant près de la porte de la chambre où étaient Christine et Antoine... J'étais pieds nus et je ne faisais pas de bruit... Je les ai entendus qui parlaient. Je me suis arrêtée... Antoine disait que les journaux avaient confirmé que nous étions bien morts tous les trois, que le coup des vêtements avait marché... Je n'ai pas compris ce qu'ils voulaient dire... Puis à un moment, Christine a demandé : « Comment tu comptes l'expliquer à la petite, parce qu'un jour ou l'autre elle finira bien par l'apprendre ? », et Antoine a répondu : « En continuant l'histoire de la barque vers l'autre monde. Pour les autres, je lui dirai que seule l'enveloppe terrestre a brûlé, mais qu'ils sont vraiment dans le monde d'Aton. Elle est tellement imprégnée qu'elle croira sans problème »... Je ne sais pas pourquoi ces mots sont restés intégralement gravés... Ou plutôt si, je sais... Parce qu'en les entendant, j'ai eu l'impression de me réveiller d'un long cauchemar. D'un seul coup, j'ai compris qu'Antoine et Christine nous manipulaient depuis des années...

Marie-Claire s'interrompt, pencha la tête en arrière comme si elle voulait regarder le plafond, essuya les larmes qui, depuis le début de son récit, coulaient sans discontinuer sur ses joues. Marie respecta son silence.

L'innocence de Marie-Claire lui semblait maintenant tout à fait évidente. Elle aussi avait été la victime des deux monstres qu'étaient Christine et Antoine... Deux monstres qui vivaient toujours, deux monstres qu'elle retrouverait...

Innocente, oui, murmura soudain le subconscient de Marie ; mais aussi coupable de n'avoir rien dit après, d'avoir permis que les deux monstres dont elle avait, elle aussi été la victime, puissent vivre sans être inquiétés... Donc, coupable aussi !

Elle regarda Marie-Claire...

— Et après, qu'as-tu fait ?

— Je n'ai pas dormi de la nuit. Les mots que je venais d'entendre tournaient dans ma tête... Très vite, j'ai pris la décision de me sauver. J'ai eu peur, peur qu'ils ne m'éliminent moi aussi s'ils soupçonnaient que je puisse ne pas croire leur histoire. J'ai passé toute la journée du lendemain à écouter la radio. Le soir, j'ai attendu qu'ils soient endormis... Antoine avait caché une petite mallette noire sous le buffet de la cuisine, je l'avais vu, et il ne le savait pas... j'ai pris la mallette, j'ai forcé les serrures avec un couteau. Elle était pleine de billets de banque et de bijoux... J'ai pris à peu près la moitié de l'argent, c'est-à-dire plus de cinquante mille francs, puis je suis partie.

— Tu ne les as jamais revus ?

— Non, mais un jour, longtemps après, j’ai reçu une lettre de Christine, ou plutôt de Catherine Brémont. Elle disait qu’elle était heureuse d’avoir réussi à me retrouver, que ça n’avait pas été facile mais qu’elle y était enfin arrivée... Elle indiquait qu’Antoine et elle avaient vraiment envie de me revoir. J’habitais Moulins à l’époque. J’ai eu peur et j’ai aussitôt déménagé...

Marie abaissa le pare-soleil en virant à droite. Elle venait de quitter Marie-Claire Delalande et ne voulait pas rentrer tout de suite chez elle. Elle avait besoin de temps pour assimiler tout ce qu’elle venait d’apprendre, et elle venait de décider de rouler au hasard.

Marie-Claire avait poursuivi son récit pendant encore plus d’une heure, expliquant comment, après avoir quitté la maison en pleine nuit, elle avait longtemps marché avant d’arriver dans une petite ville. Elle avait traversé un pont au-dessus d’une voie ferrée puis suivi une rue qui la longeait. Parvenue peu après à une gare, elle avait pris le train pour Paris, qui circulait au lever du jour. À la gare de Lyon, elle était tombée sur un groupe de jeunes qui faisaient la manche... Ils squattaient un immeuble délabré du côté de Belleville, elle était restée avec eux plusieurs semaines, le temps de se réadapter à la vie après le temps passé au château. Alors qu’elle y était entrée victime d’une profonde dépression, elle retrouvait en elle une lucidité et une force qu’elle n’aurait jamais soupçonnées. Après avoir quitté la bande, elle s’était installée quelques jours à l’hôtel, avait acheté des vêtements puis s’était inscrite dans une société d’intérim, vérifiant par la même occasion que sa fausse carte d’identité ne posait pas de problème. Elle avait très vite trouvé un travail de serveuse, avait ouvert un compte en banque, loué un petit studio meublé...

Pendant plusieurs années, elle avait réussi à mener une vie normale, mais elle ne s’était liée avec personne. Et à force de se replier sur elle-même, elle avait fini par être submergée par le passé et avait sombré dans l’alcool. Un jour, elle avait répondu à une offre d’emploi à Montluçon, à seulement quelques dizaines de kilomètres du château. Elle n’avait jamais su pourquoi elle s’était ainsi rapprochée d’un passé qu’elle voulait fuir.

Finissant par prendre conscience de sa dépendance, elle avait un jour pris la décision de pousser la porte d’un centre des alcooliques anonymes, y avait rencontré Pascal Crescent avec qui, depuis, elle avait réussi à reconstruire une nouvelle vie, même si des cauchemars venaient régulièrement hanter ses nuits. La fin de son histoire était le récit d’un bonheur retrouvé. Marie n’avait pas pu le supporter et, tremblante et en larmes, elle était partie précipitamment, criant entre deux sanglots qu’elle se vengerait.

Depuis près d’une heure qu’elle roulait au hasard des routes de campagne, elle était toujours incapable de dire si son désir obsessionnel de vengeance était simplement tourné vers Carelli et son épouse ou s’il englobait aussi Marie-Claire. Elle savait au fond d’elle qu’elle avait aussi été une victime, et elle aurait pu tout lui pardonner si la fin de son récit n’avait été aussi insupportable à entendre, puisqu’il décrivait un bonheur qu’elle-même n’était pas parvenue à trouver. Elle pouvait lui pardonner le passé, elle ne parvenait pas à lui pardonner le présent. Elle se savait injuste, mais son obsession était à la hauteur des vingt-deux ans où elle n’avait été, du moins en avait-elle l’impression, que la moitié d’elle-même. Puisque, si elle avait un présent, elle n’avait pas de passé. Et depuis qu’elle avait quitté Marie-Claire, une seule image la hantait : le visage derrière la vitre de la voiture qui venait de tuer sa mère.

Sans s’en rendre vraiment compte, elle venait d’accélérer et ne vit qu’au dernier moment le panneau « STOP » se dresser devant elle. Elle freina, paniquée, vit le carrefour se rapprocher, devina la masse sombre venant de sa gauche, au moment où un grand éclair éclata devant ses yeux en même temps qu’une explosion sembla lui broyer le crâne.

L'avant de la voiture fut pulvérisé par le poids lourd qui avait, au dernier moment, tenté désespérément de braquer vers la gauche. La voiture, pivotant sur elle-même, fut projetée contre la haie sur laquelle elle se retourna avant de retomber de l'autre côté, couchée sur le flanc droit. Elle fit encore plusieurs tonneaux avant de finir sa course sur ses roues, dans un pré. Le camion réussit à s'immobiliser au milieu de la route après plusieurs dizaines de mètres d'une course incertaine. Une voiture, arrivant en face, parvint à s'arrêter à quelques mètres seulement du nez du camion. Un homme en descendit aussitôt, tenant à la main un téléphone portable. Il se précipita vers le carrefour, tout en appelant le numéro d'urgence. Il fut rejoint sur le bord du fossé par le conducteur du camion dont les jambes tremblantes semblaient le porter difficilement.

Le fossé n'était pas profond, et la haie avait été écrasée par le passage de la voiture. L'homme, sans se préoccuper des ronces qui s'accrochaient à ses vêtements, se fraya un passage jusqu'à la voiture, passa la main dans l'espace d'où le pare-brise avait disparu et, avant même de regarder l'état des occupants, coupa le contact et retira la clé qu'il laissa tomber sur le siège.

Marie était inconsciente, coincée dans l'habitacle déformé, retenue par sa ceinture de sécurité. Plusieurs voitures s'étaient arrêtées le long de l'accotement, crachant leurs lots de curieux. Le conducteur du camion, encore tremblant, était resté sur la route, toujours incapable de faire le moindre geste.

Près de vingt minutes s'écoulèrent avant que les sirènes ne retentissent, annonçant le véhicule des pompiers et une voiture de gendarmerie. Après une demi-heure d'efforts, Marie fut désincarcérée de la voiture et couchée dans une coquille afin de garder son corps immobile.

L'ambulance des pompiers partie, les gendarmes, dont la première tâche avait été de demander fermement aux badauds de quitter les lieux, poursuivirent leur minutieux travail de relevés et de mesures.

Marie distingua un halo lumineux qui, simultanément, devint plus clair et plus étendu, puis elle distingua une surface blanche. Elle tenta de tourner la tête, ne parvint qu'à faire quelques millimètres à l'intérieur de l'espèce de cocon qui l'enveloppait, comprit que la surface blanche était celle d'un plafond. Baissant le regard, elle aperçut, encore légèrement flou, un tuyau semblant venir de très haut et qui s'arrêtait sur sa main gauche. Un « bip » régulier venait de sa gauche mais elle eut beau tourner les yeux, elle ne parvint pas à en trouver l'origine. Elle ouvrit la bouche, essaya de parler, mais n'entendit aucun son alors qu'elle avait eu l'impression d'avoir articulé des mots. Elle parvint à faire bouger son bras droit, remua les doigts les uns après les autres, mais ne ressentit rien lorsqu'elle essaya de remuer ses orteils. Au bout de quelques minutes, ses yeux se fermèrent de nouveau et elle replongea dans un monde gris et silencieux.

Elle eut soudain la sensation qu'on la touchait. Elle ouvrit les yeux. Une silhouette blanche, d'abord floue, puis qui se matérialisa très rapidement, semblait regarder quelque chose derrière elle sur sa gauche. Comme si elle avait senti le mouvement des paupières, elle se retourna :

— Ah ! Enfin réveillée... Comment vous sentez-vous ?

Marie remua les lèvres mais n'entendit aucun son.

— C'est peut-être encore trop tôt pour parler... Vous savez que vous revenez de loin !

Pendant un temps qu'elle ne parvenait pas à mesurer, mais qui dut être long puisqu'elle traversa plusieurs alternances entre le jour et la nuit, Marie passait de courtes périodes de lucidité à de longues périodes d'inconscience, puis, petit à petit, les espaces de réveil semblèrent s'allonger.

Elle ouvrit les yeux, vit un homme penché sur elle. Il était jeune et portait un parfum qui lui rappela l'odeur du citron. Il était fraîchement rasé, mais quelques poils un peu plus longs apparaissaient dans

un pli sous le menton. Une autre silhouette blanche se matérialisa dans son champ de vision et elle reconnut celle qui, longtemps avant, avait été la première à se pencher sur elle.

— Comment vous sentez-vous ? demanda l'homme d'une voix douce.

— Où suis-je ? (Cette fois, Marie entendit distinctement les mots qu'elle venait de prononcer.)

— Vous êtes à l'hôpital. Vous avez eu un grave accident de voiture. Vous ne vous souvenez pas ?

— Non...

Marie tenta de hocher négativement la tête, mais elle était toujours prisonnière d'une sorte de cocon qui lui interdisait tout mouvement.

— N'essayez pas de bouger, dit la voix douce de l'homme. Votre colonne vertébrale a été touchée et vous ne devez absolument pas remuer... Au fait, je suis le docteur Robert Dutheil.

— Je suis là depuis longtemps ?

— Bientôt trois semaines. Vous avez passé quinze jours dans un profond coma, et depuis une semaine, vous revenez nous voir de temps en temps. Mais là, vous êtes vraiment avec nous, et c'est plutôt bon signe. Vous verrez, chaque jour ça ira un peu mieux.

— Dites-moi docteur, parvint à articuler Marie d'une voix soudain paniquée, je ne sens pas mes jambes, je n'arrive pas à les remuer... Est-ce que...

— Je ne peux pas encore me prononcer. Je vous le répète, des vertèbres ont été touchées. Il faut encore attendre pour savoir... Mais de toute façon, ce sera très long.

Les jours s'écoulèrent, chacun voyant Marie passer un peu plus de temps éveillée, même si les seuls mouvements qu'elle parvenait à accomplir étaient de remuer les doigts.

Un jour, elle aurait été incapable de dire combien de temps après son réveil, deux gendarmes vinrent lui poser des questions sur l'accident, mais elle n'avait gardé aucun souvenir de ce qui s'était passé depuis son départ de chez Marie-Claire Delalande.

À la question des gendarmes sur les raisons de son déplacement et de sa présence à ce carrefour, elle répondit qu'elle avait l'intention, pour préparer sa plaidoirie, d'aller voir le lieu où l'un de ses clients avait eu un accident, ce qui fit passer un fugace sourire sur le visage du plus jeune des deux gendarmes.

Marie n'apprit que deux semaines plus tard qu'elle était sûrement condamnée à finir ses jours dans un fauteuil roulant et qu'il y avait peu de chances qu'elle remarque un jour. Elle se demanda si l'infime lueur d'espoir que lui laissa le médecin était réelle ou simplement de la pitié. Dès la sortie du médecin, la pensée de Marie s'était arrêtée sur un numéro de téléphone qui la hantait et que bizarrement elle avait gardé en mémoire, alors qu'elle avait oublié beaucoup de ce qui s'était passé dans les jours précédant l'accident... Le numéro de téléphone de son frère. La coque qui lui enserrait la tête avait été retirée. Elle parvint à se tourner suffisamment pour saisir le téléphone posé sur la table de chevet, composa le numéro...

— Michel Dumesnil, bonjour...

— Surtout ne raccrochez pas, dit très lentement Marie. Même si ce que je vais raconter vous paraît incroyable, ne raccrochez pas et écoutez-moi... S'il vous plaît...

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Anaïs, et je suis ta sœur... Et toi, ton vrai prénom, c'est Yann... Tu as été trouvé sur le bord d'une route dans la nuit du 14 au 15 août 1987...

Chapitre 23 : mars 2011

— Deligny, j'écoute.

— Une communication pour vous madame la commissaire. Une certaine Marie Dugas.

Il y avait deux jours seulement qu'elle était allée chez les parents adoptifs de Marie Dugas. Elle ne s'attendait pas à une réaction aussi rapide après ce qu'ils avaient dit.

— Bonjour madame. Ma mère m'a annoncé que vous souhaitiez me rencontrer.

— C'est exact. Elle vous a précisé pourquoi ?

— Vaguement. Je suis d'accord pour vous voir, mais s'il vous plaît, venez seule. Je ne suis pas encore prête à recevoir. Ma mère a dû vous parler de mon état ?

La commissaire avait griffonné sur un Post-it la nouvelle adresse de Marie Dugas, qui acceptait de la recevoir tout de suite. Elle habitait maintenant à une dizaine de kilomètres de Montluçon, une petite maison de plain-pied, construite récemment par l'office de l'habitat, et qui avait été conçue pour faciliter la vie aux personnes en fauteuil. Elle prévint son adjoint, le commandant Orsini, enfila son anorak dont elle remonta le col avant d'enrouler autour son écharpe de laine et de mettre ses gants.

Depuis quelques jours, un froid sec et intense accompagné d'un soleil resplendissant avait succédé à un mois de février complètement fou qui avait vu alterner neige, orages et pluies verglaçantes.

La circulation était très fluide, aussi ne mit-elle qu'une petite demi-heure, y compris le temps perdu à un carrefour où elle avait été obligée de faire demi-tour, pour atteindre le petit lotissement. Lorsqu'elle descendit de sa voiture, le rideau d'une porte-fenêtre fut tiré. Elle vit une jeune femme, dans un fauteuil roulant, qui lui faisait signe d'entrer en lui montrant la porte située à sa droite. Elle pénétra dans un couloir qui semblait séparer la maison en deux. Sur la droite, deux portes étaient fermées. Les deux situées sur la gauche étaient ouvertes et donnaient, l'une sur une cuisine, l'autre sur un vaste séjour. C'est dans l'encadrement de cette dernière qu'attendait Marie Dugas. Elle tendit la main à Florence Deligny.

— Bonjour madame. J'ai préparé du café. La cafetière est dans la cuisine. Je peux vous demander de l'apporter ? J'ai déjà sorti les tasses.

Florence Deligny ouvrit son anorak après avoir mis son écharpe dans une des poches et se dirigea vers la cuisine. Elle posa la cafetière sur le plateau qui occupait le centre de la table basse trônant au milieu de la pièce. À l'invitation de Marie, elle s'installa sur le canapé après avoir posé son anorak sur un fauteuil. Marie prit place face à elle, de l'autre côté de la table.

— Vous voulez que je fasse le service ? demanda Florence Deligny.

— Oui, s'il vous plaît... (Elle se tut, regarda longuement sa visiteuse comme si elle hésitait à parler, puis se décida :) ce que m'a dit ma mère me semble absolument incroyable.

— Je dois reconnaître que ça l'est, même si les affaires dont j'ai l'habitude de m'occuper sont rarement simples. Mais d'abord, dites-moi, vous êtes bien Anaïs, la fille de Maïté Irratu ?

— Oui... (Elle prit le temps de boire quelques petites gorgées de café, releva la tête...) Oui, je suis bien Anaïs ; Anaïs Thomas, puisque mon père m'avait reconnue et que donc je portais ce nom. Mais aujourd'hui, je suis Marie Dugas et je tiens à garder ce nom. J'ai juste entamé les démarches pour retrouver mon prénom. Ma mère... Enfin ma mère adoptive a dû vous expliquer qui était mon père... Vous pouvez donc comprendre pourquoi je ne tiens pas à porter ce nom...

— Vos parents m'ont longuement expliqué, et puis j'ai lu tous les dossiers se rapportant à cette sordide affaire. Mais vous les connaissez, puisque vous les avez lus également...

Marie acquiesça en hochant lentement la tête, puis termina sa tasse qu'elle posa sur le bord de la table.

— Je voudrais surtout savoir, poursuivit Florence Deligny, où vous en êtes de vos recherches.

— Je crois qu'il vaut mieux que je commence par le début, même si je répète ce que vous devez sûrement déjà savoir. En fait, tout a commencé...

Marie parla longuement, expliquant tout ce qui était arrivé depuis qu'elle avait été témoin de cet accident à la sortie du cinéma, en passant par la psychanalyse et le recours à l'hypnose. Elle évoqua ses recherches dans les archives de la presse en compagnie du responsable du journal local, puis les archives officielles mises à sa disposition par le procureur.

— C'est comme ça que j'ai appris que j'avais une grand-mère, un père, et un petit frère... Et bien sûr que ma mère avait été assassinée.

— Vous avez cherché à les revoir ?

— Je l'aurais fait s'il n'y avait pas eu ce stupide accident...

— Vous avez pourtant revu votre père, je crois.

Marie regarda la commissaire qui constata que, malgré les efforts qu'elle faisait pour ne rien laisser paraître, la surprise se dessinait sur son visage.

— Oui, c'est vrai... (Marie resta silencieuse un long moment...) Oui, en lisant les rapports de gendarmerie, surtout le rapport des gendarmes qui l'ont interrogé, en voyant avec quel mépris, avec quelle absence d'humanité il parlait de deux mortes, je dis deux mortes, puisque tout le monde croyait que moi non plus je n'avais pas survécu, j'ai été profondément choquée... Alors j'ai fait des recherches pour le retrouver parce que je voulais lui crier à la figure ma colère et mon mépris... Enfin toute ma rage de savoir que tout était arrivé à cause de lui, et que ça ne l'avait même pas touché d'apprendre que sa fille était morte. Et le plus drôle, vous savez comment j'ai réussi à le retrouver ? En recherchant les Jean-Louis Thomas qui avaient été condamnés pour conduite en état d'ivresse... Et c'était le bon choix...

Elle laissa passer encore un long moment avant de continuer, si bien que la commissaire Deligny se demanda si elle mettait ce temps à profit pour inventer l'histoire au fur et à mesure qu'elle la racontait, ou bien si elle cherchait à contenir son émotion en se remémorant de pénibles souvenirs. Elle poursuivit :

— Un soir, je me souviens qu'il faisait un temps de chien, je me suis décidée à y aller. Je suis passée devant chez lui sans m'arrêter, puis j'ai fait demi-tour un peu plus loin. Je ne savais pas si j'aurais le courage de me retrouver en face de lui. Et puis quand je suis repassée, sa voiture n'était plus là. Je l'ai rattrapée au moment où il se garait devant le bistrot du village. Je suis entrée à mon tour et... Je l'ai reconnu tout de suite, bien qu'il soit devenu une véritable épave. Je l'ai observé pendant qu'il était juché sur son tabouret de bar et qu'il vidait les verres de vin blanc... Je ne suis pas partie, je me suis sauvée... À quoi ça aurait servi que je lui parle ? Je pense qu'il ne se souvenait même plus qu'il avait eu une femme et une fille... Oui, je me suis sauvée et je suis allée pleurer dans ma voiture tellement j'avais honte d'être sa fille.

— Et vous n'êtes pas retournée chez lui ?

— Pour quoi faire ? Je vous l'ai dit, j'avais bien trop honte de m'avouer que j'étais sa fille...

— Vous savez qu'il est mort ?

— Oui. Je lis les journaux... Et vous voyez, je n'ai rien ressenti quand je l'ai appris ; ni joie, ni soulagement, rien. En fait, j'ai eu l'impression de lire un fait divers qui ne me concernait pas.

— Vous savez que vous êtes son unique héritière, dit la commissaire après un long silence, espérant peut-être une réaction de la part de la jeune femme.

— Non, répliqua-t-elle aussitôt avec virulence en braquant sur la commissaire un regard glacial. C'est Anaïs Thomas qui est l'héritière, pas Marie Dugas... Ni même Anaïs Dugas si j'obtiens le changement de mon prénom. Et Anaïs Thomas, elle est morte.

La commissaire hocha la tête. Elle ne savait que penser. Elle reprit :

— Vous avez, grâce aux archives, découvert que vous aviez non seulement un père, mais également

une grand-mère et un petit frère. Avez-vous cherché à les revoir ?

— Pas ma grand-mère. J'ai juste vérifié qu'elle habitait toujours au même endroit mais je n'ai pas su comment faire. Pour elle, sa fille et sa petite-fille sont mortes il y a presque vingt-cinq ans. Vous me voyez l'appeler en disant. « Bonjour mamie, c'est Anaïs, je ne suis pas morte ». Vous ne croyez pas que je risquerais de la tuer ? Elle doit avoir plus de soixante-dix ans !

— Et votre frère ?

— Je connais son nom, je sais qu'il a été adopté par le docteur Dumesnil, le témoin de la mort de ma mère, mais il a quitté la région et je n'ai pas réussi à les localiser. Je voulais le faire et puis il y a eu cet accident. Entre l'hôpital, la rééducation, puis à nouveau l'hôpital pour une dépression, je n'ai rien tenté depuis un an. Je recommence juste à faire des projets.

— Vous avez l'intention de continuer vos recherches ?

— J'aimerais bien, mais je suis toute seule, je ne travaille toujours pas... Dans ces conditions, je ne sais pas comment je pourrais procéder... (Elle leva la tête, regarda Florence Deligny :) vous avez encore d'autres questions ? Parce que depuis un an, je n'ai jamais tenu une conversation aussi longue, et...

— Je vais vous laisser, mais avant, je souhaiterais vous poser encore deux questions. Vous venez de me dire que vous lisiez les journaux... (Marie hochait la tête.) Donc vous devez être au courant des conditions dans lesquelles ont été tuées Lucie Müller et Christine Carelli, qui avaient été déclarées mortes dans la fameuse clairière.

— Bien sûr que je suis au courant. Le premier article que j'ai lu sur la découverte du corps dans la forêt, j'ai eu du mal à le croire, mais je ne voyais pas encore de rapport avec la secte. J'ai d'abord pensé qu'un cinglé avait voulu copier ce qui s'était passé. Et puis quelques jours plus tard, une photo de la victime est parue dans la presse et je l'ai reconnue tout de suite. Malgré vingt ans d'écart, j'ai retrouvé un visage que je n'avais pas oublié. Et surtout, ses yeux n'avaient pas changé.

— Quelle a été votre réaction ?

— D'abord je n'ai pas compris comment elle pouvait être encore en vie... Et puis après, je me suis dit que si elle vivait toujours, ce devait aussi être le cas de Carelli et de sa femme. À l'époque, j'étais trop jeune ; et tout ce dont je me souviens, c'est qu'il me faisait peur et que les deux femmes étaient méchantes avec maman et avec moi. Mais même les plus malins finissent par être rattrapés par le destin... C'est peut-être ça la justice divine.

— Vous ne croyez pas que dans ce cas la justice divine, elle est bien humaine ? Vous ne pensez pas qu'il peut s'agir d'une vengeance bien terre à terre ?

— Si bien sûr... Mais à l'époque de la mort de maman, j'avais douze ans... Alors si un ancien membre de la secte, toujours vivant, a décidé de se venger, ça ne peut être que quelqu'un qui est parti avant nous... Je vivais avec les autres enfants à l'époque, pas avec les grands...

— Vous aussi, reprit la commissaire après avoir laissé s'installer un long silence pendant lequel elle incrusta son regard dans les yeux de la jeune femme, vous aviez de bonnes raisons de vous venger.

Marie se mit à rire. Un rire cristallin de petite fille.

— Et comment j'aurais fait avec mon fauteuil ? Bien sûr, je conduis, j'ai une voiture spécialement aménagée ; mais si j'en crois ce que j'ai lu dans les journaux, j'aurais eu beaucoup de mal à me déplacer dans le château et dans la forêt...

Elle se remit à rire, mais le rire était forcé. Elle reprit :

— C'est vrai que si j'avais pu, j'avais vraiment de bonnes raisons de le faire !

Florence Deligny sentit percer une profonde détresse derrière cette dernière phrase. Elle se leva.

— Je vous laisse... Pour votre frère, si j'apprends quelque chose, vous voulez être prévenue ?

Marie accepta aussitôt. Florence Deligny prit le plateau après avoir remis dessus la tasse posée par Marie sur le bord de la table, le porta dans la cuisine, puis elle revint saluer la jeune femme qui avait

repris la place qu'elle occupait à son arrivée, dans l'encadrement de la porte.

Une fois seule dans sa voiture, Florence Deligny s'adossa à son siège, se cala contre l'appui-tête, ferma les yeux et respira à fond, lentement, à plusieurs reprises. Cette visite l'avait mise mal à l'aise.

La commissaire Deligny releva la tête du dossier concernant l'adoption du petit Yann par le docteur Dumesnil. Après des recherches compliquées, elle avait fini, grâce au conseil de l'ordre des médecins, par retrouver la veuve du docteur, aujourd'hui remariée à un viticulteur du Bordelais, sa région d'origine. Le juge d'instruction devait prendre contact avec elle pour essayer de savoir ce qu'était devenu son fils adoptif qui devait avoir aujourd'hui au moins vingt-six ans.

Elle venait de se rasseoir après avoir posé le dossier sur les rayonnages de la bibliothèque qui faisait face à son bureau lorsque le téléphone sonna.

— Madame la commissaire, c'est un certain Gilles Vollaud qui souhaite vous parler à propos de Catherine Brémont. Il habite Cérilly.

Florence Deligny prit la communication. L'homme se présenta, expliquant qu'il était l'un des plus proches voisins du couple, mais qu'il était absent depuis plus de trois mois. Retraité, il passait tout l'hiver dans une maison qu'il possédait dans la région de Cannes, et pendant son séjour méditerranéen, il ne lisait pas les journaux. Donc il n'avait pas été informé de l'appel à témoins lancé par la police.

— Je suis rentré il y a quelques jours, et ce sont des voisins qui m'ont fait part de la disparition du couple. Et, si j'ai bien compris, de la mort de madame Brémont dans des conditions affreuses. Ils m'ont également dit que la police était passée les interroger et que les agents qu'ils avaient vus leur avaient donné une carte sur laquelle il y avait votre nom.

— Je suis effectivement chargée de l'enquête... Je vous remercie de m'appeler parce que je suppose que vos voisins vous ont également dit que le mystère demeurait entier.

— Oui. Je ne sais pas si ce que j'ai à vous révéler peut vous aider, mais...

— Tout peut m'aider cher monsieur ; croyez-moi, tout peut m'aider.

— Eh bien voilà. C'était un soir, vers la fin du mois de novembre... Je ne me souviens plus du jour exact, mais c'était dans la semaine avant la Sainte-Catherine, parce que j'étais allé chercher des arbres pour mettre dans mon jardin. Et comme j'y suis allé au moins trois fois, je peux juste vous dire que c'est un de ces trois jours... Disons entre le 20 et le 25...

— Et qu'avez-vous vu ? l'interrompit la commissaire qui avait peur que l'homme ne se perde dans des considérations qui n'avaient rien à voir avec l'affaire.

— Et bien, poursuivit l'homme sans s'offusquer d'avoir été interrompu, je rentrais, il devait être dix-neuf heures, donc il faisait nuit, et j'ai vu madame Brémont qui montait dans une voiture de police.

— Une voiture de police ?

— Oui, une de vos petites Peugeot.

— Et vous avez vu qui était à bord ?

— Quand je suis arrivé, j'ai vu un flic... Pardon, un policier, qui faisait monter une femme, puis il s'est mis au volant et il est parti. Comme c'était devant chez le couple, et puisque Catherine Brémont a disparu, j'en suis arrivé à la conclusion que c'était elle. C'est pour ça que je vous appelle.

— Et personne d'autre n'a pu voir...

— Je vous ai dit qu'il faisait nuit. En plus il pleuvait, et personne, à part les riverains, ne passe dans cette rue. Donc à mon avis je suis le seul...

— Et vous seriez capable de reconnaître...

— Non, non, je vous arrête tout de suite. J'étais à plus de cinquante mètres, j'ai vu une femme, un

type en uniforme et une voiture de police ; c'est tout.

Malgré toute une batterie de questions, Florence Deligny ne put en apprendre davantage. L'homme accepta de passer le lendemain au commissariat pour refaire sa déclaration. Après avoir raccroché, elle composa les trois chiffres d'un numéro interne.

— Manuel, vous pouvez venir tout de suite dans mon bureau ?

Le capitaine Sanchez arriva moins de deux minutes plus tard, s'installa à l'invitation de sa patronne sur l'une des chaises faisant face au bureau. Elle lui raconta dans le détail la conversation qu'elle venait d'avoir avec le témoin qu'elle qualifia de miracle.

— Il faut trouver quelle voiture pouvait être à Cérilly un soir de novembre alors que nous sommes en zone gendarmerie et que nous n'avons rien à y faire. Vous vérifiez nos voitures, et vous demandez aussi à tous les commissariats à cent kilomètres à la ronde d'en faire autant.

— Vous ne pensez pas qu'il peut s'agir d'une fausse voiture de police ?

— Je le penserai si on ne trouve rien. Pour l'instant, je prends pour acquis qu'il s'agissait réellement d'une de nos voitures. Faites aussi vérifier le tableau de service, chez nous et dans les autres commissariats à cent bornes à la ronde. Et puis pendant que vous y êtes, vérifiez aussi sur l'ensemble du territoire si on ne se serait pas fait piquer une bagnole ; parce qu'une fausse voiture, je n'y crois pas, mais un faux flic dans une vraie voiture, c'est plus plausible.

— Et puis, votre témoin ne semble pas non plus avoir reconnu Catherine Brémont.

— Non, mais c'était devant chez elle à une date qui peut correspondre à sa disparition. Allez, faites ces recherches au plus vite. Parce que si c'est réellement quelqu'un de chez nous, j'aimerais bien savoir pourquoi. Et si ça vient d'un autre commissariat de la région et que personne ne nous ait rien dit, malgré tous les appels que nous avons lancés, croyez-moi, il y en a qui vont sentir passer le vent du boulet !

Le capitaine Sanchez laissa la commissaire Deligny à sa rogne et regagna son bureau, pour commencer à appeler les autres commissariats du département et des départements voisins.

La commissaire Deligny raccrocha le téléphone, dubitative. Elle venait d'avoir une longue conversation avec le juge d'instruction qui lui avait d'abord confirmé qu'un mandat d'arrêt international avait été lancé contre Antoine Carelli pour assassinat. « Vous ne craignez pas la prescription ? » avait-elle demandé au juge qui avait expliqué que, par bonheur, des recherches de personnes disparues, dont on avait cru qu'elles pouvaient être membres de la secte mais sans jamais pouvoir le prouver, s'étaient poursuivies pendant de nombreuses années. Le dernier acte d'instruction sur ces disparitions remontant à moins de dix ans, on pouvait dire, d'après le juge, et même si les avocats de Carelli allaient s'engouffrer dans cette possible faille, qu'il n'y avait pas prescription.

La suite de la conversation porta sur le contact téléphonique que le juge avait eu avec la veuve du docteur Dumesnil, aujourd'hui reconvertie dans les grands crus de bordeaux.

— Quelque chose me gêne beaucoup, madame la commissaire. Si j'en crois ce que vous m'avez dit de votre entretien avec Marie Dugas, et je ne vois pas pourquoi je ne le croirais pas, elle n'aurait pas réussi à remonter jusqu'à cette dame dans la recherche de son frère. Sauf que cette dame est formelle. À l'automne 2009, une femme dont elle a oublié le nom a appelé, expliquant qu'elle était la sœur du petit garçon retrouvé près du cadavre de sa mère. Elle lui avait donné des détails extrêmement précis montrant sans le moindre doute qu'elle avait vu la scène. La mère adoptive avait expliqué que ses relations avec son fils s'étaient, disons, distendues, quand il avait découvert la vérité sur les conditions dans lesquelles il avait été trouvé, conditions que ses parents lui avaient cachées. Elle avait également indiqué à son interlocutrice que le dernier courrier qu'elle avait reçu de son fils provenait

de Clermont-Ferrand, et cette dernière s'était engagée à la prévenir si elle découvrait quelque chose. Mais depuis ce jour elle n'a plus eu de nouvelles. Quant à son fils, il continue à lui écrire régulièrement, mais refuse toujours de la voir.

Florence Deligny se répétait, mot pour mot, ce que lui avait dit le juge. Pourquoi Marie Dugas lui avait-elle menti ? Quel intérêt avait-elle à cacher qu'elle avait retrouvé son frère, ou du moins qu'elle était allée beaucoup plus loin dans ses recherches ? Et si ce n'était pas elle qui avait appelé la veuve du médecin, qui pouvait connaître aussi bien les faits qui s'étaient déroulés il y avait plus de vingt ans ?

La mère adoptive du garçon devait faire parvenir au juge une photocopie de sa carte d'étudiant, carte sur laquelle était inscrit son numéro INSEE et qui comportait une photo.

Florence Deligny fut tentée, aussitôt après avoir raccroché, d'appeler Marie Dugas. Mais après un court instant de réflexion, elle décida de n'en rien faire. Du moins pas encore. Si elle avait menti sur ce point, peut-être avait-elle également menti sur d'autres points, par exemple sur la mort de son père, ou sur les assassinats de Lucie Müller et de Christine Carelli. Bien qu'elle ne voyait pas comment elle aurait pu s'y prendre, ni comment elle aurait pu découvrir que les trois maîtres de la secte étaient toujours vivants. Elle décida de conduire une enquête sur l'emploi du temps de la jeune femme entre le jour où Lucie Müller avait été enlevée et celui où elle avait été retrouvée dans la clairière. « Mais c'est vrai qu'avec de l'herbe jusqu'au milieu des roues, je ne vois pas comment elle aurait pu se déplacer avec son fauteuil dans le parc du château. Par contre, si c'est elle qui a appelé de la cabine, il est possible que quelqu'un se souviendra d'une femme en fauteuil en train de téléphoner », se dit-elle en se levant pour quitter son bureau.

Le lendemain matin, dès huit heures, elle pénétra dans la salle de réunion où toutes ses équipes attendaient. Tour à tour, le capitaine Sanchez et elle firent le point sur l'avancement de l'enquête, puis le commandant Orsini brossa le panorama des autres affaires en cours. À part les traditionnelles plaintes pour tapage nocturne à la sortie des boîtes de nuit dans la vieille ville, tout était calme.

— Bien. Alors chacun sait ce qu'il a à faire et...

Elle fut interrompue par la sonnerie d'un téléphone portable. Le geste précipité du capitaine Sanchez pour mettre sa main dans sa poche guida son regard furibard. Elle avait horreur de ce genre de distraction, et toutes ses équipes savaient que les téléphones devaient être en mode vibreur pendant les réunions. Sanchez, qui venait de zieuter discrètement le numéro s'affichant sur l'écran, porta l'appareil à son oreille tout en soutenant le regard de sa patronne. Il plaqua ses deux mains devant le téléphone, si bien que personne ne put profiter de la conversation qui dura moins d'une minute. Quand il remit l'appareil dans sa poche, son air réjoui contrastait avec l'air toujours aussi furieux de la commissaire.

— Désolé, patron, mais c'était mon copain du commissariat de Bourges. Notre ami Carelli est allé hier soir retirer de l'argent au même distributeur de billets. Le type qui était en planque l'a suivi. Dans deux minutes, j'aurai un SMS avec l'adresse du bonhomme. Bien sûr, mon copain me demande ce qu'ils doivent faire. Par prudence, ils laissent quelqu'un en planque pas loin de la maison du type, mais ils ne pourront le faire que jusqu'à midi...

Un jingle retentit. Sanchez porta rapidement la main à sa poche, en sortit son téléphone, ralluma l'écran qui venait de s'éteindre. Il donna l'adresse qui venait de s'afficher.

— J'appelle le juge tout de suite, dit la commissaire Deligny en sortant à son tour son portable de la poche de son blouson. Il faut qu'il se démerde avec son collègue de Bourges, mais je veux le cueillir avant midi, et je tiens absolument à y être. Sanchez, prenez deux hommes avec vous, on part dès que j'ai le feu vert. On prendra ma voiture.

Tous quittèrent la salle de réunion. La commissaire regagna son bureau. Sa secrétaire, qui l'avait entendue arriver, se précipita dans le bureau, tenant une feuille à la main.

— C'est le fax que vient de nous envoyer le juge, celui que vous attendiez avec la copie de la carte d'étudiant du gamin de la secte... Et franchement, je n'en crois pas mes yeux... Regardez !

Florence Deligny saisit la feuille que lui tendait sa secrétaire, regarda... La photo était de mauvaise qualité et il serait difficile d'identifier quelqu'un avec. Il faudrait qu'elle obtienne l'original de la carte d'étudiant. Le nom, par contre, était, lui, facile à identifier.

— Ça peut être une coïncidence, dit-elle sans être elle-même convaincue.

— Impossible, j'ai vérifié le numéro de sécurité sociale, c'est le même.

— Merde, merde et merde ! Demandez à Sanchez de venir dans mon bureau tout de suite.

Pendant que sa secrétaire sortait pour appeler le capitaine Sanchez, Florence Deligny posa la feuille sur le dessus d'un meuble classeur dont elle ouvrit le tiroir avant de faire défiler les étiquettes identifiant les dossiers suspendus qu'il contenait. Elle sortit une chemise cartonnée, repoussa le tiroir, et alla s'installer à son bureau après avoir repris la feuille donnée par sa secrétaire. Elle venait juste de s'asseoir lorsque Sanchez frappa à la porte et entra sans attendre la réponse. D'un geste, la commissaire lui fit signe de s'asseoir puis lui tendit la feuille identifiant le frère de Marie Dugas.

— C'est une blague, patron !

— Et non ; Michel Dumesnil, le gamin retrouvé il y a vingt-quatre ans près du cadavre de sa mère n'est autre que le sous-brigadier Michel Dumesnil qui travaille avec vous sur cette enquête depuis le début.

— C'est forcément une coïncidence, parce que quand il a été affecté à ce commissariat, personne ne savait qu'un jour on allait rouvrir ce dossier vieux d'un quart de siècle.

— Le juge m'a rapporté une phrase de la mère adoptive qui pouvait laisser supposer que le gamin avait l'intention de remuer le passé. Quand il est parti, son fils aurait dit, je cite de mémoire : « Ma mère et ma sœur ont été assassinées et on n'a jamais recherché de coupables, et forcément il y en a ! »

— Et vous pensez que pour retrouver ces fameux coupables, il aurait pu choisir de rentrer dans la police pour avoir les moyens d'investigation qu'il n'aurait pas eus s'il était resté seul ? Vous ne trouvez pas que c'est un peu tiré par les cheveux ?

— Peut-être. Il n'empêche qu'il s'est très vite retrouvé dans le commissariat le plus proche du lieu des événements. Il faudra essayer de savoir s'il a été muté ici par hasard ou s'il a fait la demande pour venir chez nous. Et puis il y a quand même quelque chose d'important ; c'est que depuis des mois qu'il est sur cette enquête, il ne nous a jamais dit qui il était alors qu'il se savait directement concerné.

— Je vais le chercher. On en aura le cœur net !

— OK. Je vous attends.

Le capitaine Sanchez revint moins de deux minutes plus tard.

— Il a quitté le commissariat tout de suite après la réunion. Personne ne sait où il est allé, mais sa voiture n'est plus dans le parking.

— Eh merde. Venez avec moi, on va chez la sœur ! Et puis prévenez vos collègues de Bourges qu'on aura du retard. Et demandez-leur de maintenir la surveillance jusqu'à notre arrivée.

Tout en parlant, Florence Deligny s'était levée, avait pris au vol son blouson posé sur le dossier d'une chaise près de l'entrée et, sans s'assurer que son collègue la suivait, descendait l'escalier en courant. Sanchez l'avait rejointe au moment où elle grimpait dans sa voiture.

Moins de vingt minutes plus tard, elle sonnait à la porte du pavillon où habitait Marie Dugas. Tous les rideaux étaient tirés. Elle n'attendit que quelques secondes avant d'appuyer une seconde fois sur la sonnette, y laissant longuement son doigt. La porte s'entrouvrit. Marie, sur son fauteuil, reconnut sa visiteuse, décrocha la chaîne de sûreté et ouvrit en grand.

— Madame... Que se passe-t-il ?

La voix était plus interrogative qu'inquiète.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit, lors de ma visite, que vous aviez retrouvé votre frère ?

— Entrez.

Marie s'écarta, laissa entrer les deux visiteurs, referma la porte, puis se dirigea vers le séjour. Florence Deligny et le capitaine Sanchez la suivirent. Elle leur fit signe de s'asseoir dans le canapé et fit rouler son fauteuil jusqu'à la place qu'elle occupait lors de la précédente visite de la commissaire.

— C'était très malin votre petit numéro, reprit Florence Deligny dès qu'elle fut installée. Vous étiez incapable d'avoir tué les deux femmes, votre fauteuil n'aurait pas pu rouler sur les herbes du parc. Mais votre frère, lui, il n'est pas dans un fauteuil... Vengeance en famille ! Ça ferait un beau titre de roman, vous ne trouvez pas ? Alors j'attends vos explications !

Pendant toute son intervention, la commissaire regardait Marie Dugas dans les yeux. Elle vit les deux larmes qui se formaient au coin de ses paupières et commençaient à rouler sur ses joues. La jeune femme ne fit rien pour les arrêter.

— C'est justement pour ça que je n'ai rien dit, parce que j'étais certaine que vous alliez en tirer la conclusion que nous étions complices... Oui, j'ai retrouvé mon frère. J'ai d'abord retrouvé sa mère adoptive, puis en cherchant dans l'annuaire, j'ai trouvé un Michel Dumesnil qui vivait à Montluçon. Je suis allée devant son immeuble... Quand je l'ai vu, j'ai tout de suite reconnu le visage de ma mère... Et puis j'ai eu ce stupide accident... Quand je me suis décidée à l'appeler, j'étais à l'hôpital. Il est venu et vous ne pouvez pas imaginer quel choc ça a été pour lui... Après, il est venu plusieurs fois dans le centre de rééducation, puis il a essayé de m'aider quand j'ai été de nouveau hospitalisée pour ma dépression... Mais ce n'était pas ce que j'avais espéré... Pour moi, mon petit frère était resté un bébé fragile qu'il fallait protéger, comme je le faisais quand nous vivions au château... Mais depuis, il s'est passé tellement de choses, que nous avons vécues chacun de notre côté... Je pensais que nous serions beaucoup plus proches... Et si moi je me souvenais bien de lui, tout ce que lui savait de sa sœur, c'est qu'elle était morte et qu'il ne l'avait jamais connue... Alors disons que nous continuons à essayer de nous apprivoiser, mais en fait, je me rends bien compte que nous sommes des étrangers l'un pour l'autre... Voilà...

— Vous saviez qu'il était policier ?

— Oui. Il me l'avait dit... Je vous ai menti l'autre jour quand j'ai indiqué que j'avais reconnu Lucie Müller sur une photo du journal. C'est lui qui me l'avait appris...

— Il vous a aussi dit pourquoi il nous a caché qui il était ?

— Oui. Il a dit que cette histoire était la chance de sa vie de pouvoir enfin faire payer les coupables et que s'il vous avait précisé qui il était, vous lui auriez retiré l'enquête parce qu'il était personnellement impliqué. C'est aussi pour ça que je n'ai rien dit lors de votre visite... Mais je vous jure que nous ne sommes pour rien, ni l'un ni l'autre, dans ces deux meurtres !

Marie avait l'air sincère, mais était-il possible de la croire ? Bien sûr, ses explications étaient plausibles même s'il s'agissait de la plus extraordinaire coïncidence que l'on puisse imaginer. Florence Deligny se leva, aussitôt imitée par le capitaine Sanchez.

— Je vais faire comme si je vous croyais. Mais dès que vous verrez votre frère, ou si vous avez un autre moyen de le joindre, dites-lui de venir me trouver... Tout de suite !

Après le départ de ses deux visiteurs, Marie resta un long moment derrière la porte qu'elle venait de refermer, puis elle roula son fauteuil jusqu'à la cuisine, saisit son téléphone portable posé sur un tabouret, le débrancha de la prise murale, rechercha un numéro, obtint le répondeur...

— Yann, c'est Anaïs. La commissaire et un autre policier sortent d'ici. Ils savent qui tu es... Sois prudent, sois très prudent...

Sans même raccrocher, elle plaqua le téléphone contre sa poitrine et éclata en sanglots. Elle n'avait pas dit à la commissaire Deligny comment elle avait retrouvé Lucie Müller, plus d'un an avant sa mort ; elle ne lui avait pas non plus dit que lors de sa première visite à l'hôpital elle avait tout raconté à son frère.

Le capitaine Sanchez tint la porte ouverte pour permettre à la commissaire Deligny de passer.

— Madame la commissaire... (Le jeune gardien de la paix qui était derrière le guichet d'accueil venait de se lever...) Le responsable du garage vous cherche depuis que vous êtes partie.

— OK. Alors appelez-le et dites-lui que je suis dans mon bureau.

Deux minutes après, le brigadier Grandjean, chargé du parc automobile du commissariat, frappa contre le battant ouvert de la porte et attendit dans le couloir. La commissaire, déjà assise derrière son bureau, lui fit signe d'entrer et de s'asseoir.

— Eh bien, que vous arrive-t-il ?

— C'est assez délicat, madame la commissaire, parce que ça concerne quelqu'un de la maison...

Il se tut, attendant peut-être un mot d'encouragement, mais la commissaire resta muette, se contentant de le regarder. Il se décida à poursuivre :

— Voilà. Le capitaine Sanchez m'a demandé de vérifier si des véhicules étaient de sortie longue durée entre le 20 et le 25 novembre. Eh bien il n'y en avait qu'un. C'est celui qu'avait pris le sous-brigadier Dumesnil. J'ai vu sur le registre qu'il était allé à Moulins pour chercher quelque chose pour une enquête, justement à la demande du capitaine Sanchez. J'avais aussi noté sur le registre, à l'époque, qu'il n'était rentré que le lendemain matin parce qu'il avait crevé et qu'il n'avait pas pu changer sa roue. Et comme il était arrivé dans la nuit, il était rentré directement chez lui.

L'homme décroisa les jambes, resta un moment immobile puis les croisa dans l'autre sens. Il semblait mal à l'aise. Il toussota, comme s'il voulait s'éclaircir la voix.

— Quand une voiture est utilisée hors du périmètre, je note le kilométrage à l'aller et au retour. Vous savez qu'à la direction départementale ils sont friands de statistiques, alors même si ça ne sert à rien, je leur en donne... Vous savez, je note les kilomètres, et puis je n'y pense plus. Et là, en cherchant ce que m'avait demandé le capitaine Sanchez, j'ai pris mon registre et il y a un truc auquel je n'avais pas fait attention et qui m'a paru bizarre. Ce jour-là, la voiture avait fait beaucoup plus qu'un simple aller-retour entre Montluçon et Moulins.

— Très intéressant, brigadier...

— Ce n'est pas tout, madame la commissaire. Le sous-brigadier nous avait dit que son retard était dû à une crevaison, mais ça ne collait pas avec ces kilomètres supplémentaires. Alors, comme j'ai eu un doute, j'ai vérifié les roues. Il se trouve que j'avais mis des pneus neufs pas longtemps avant, et quand j'équilibre les roues, j'ai un petit truc à moi pour repérer la position des plombs par rapport à la roue et par rapport au pneu. Comme ça, quand je les démonte, j'ai des repères. Eh bien je peux vous affirmer qu'aucune des quatre roues n'a été démontée. Ce qui signifie qu'il n'y a jamais eu de crevaison !

Lorsqu'elle remercia le brigadier Grandjean, la commissaire Deligny s'efforça de ne rien laisser paraître, mais elle bouillait intérieurement. Dès que l'homme eut quitté son bureau, elle appela le capitaine Sanchez, lui rapporta ce qu'elle venait d'apprendre...

— Dites-moi, poursuivit-elle, quand Dumesnil vous a apporté la lettre qu'il avait récupérée à Moulins, l'enveloppe était cachetée ?

— Oui, bien sûr.

— Et, à votre avis, quelqu'un aurait-il pu l'ouvrir et la refermer sans que vous vous en rendiez compte ?

— Ben... (Il poursuivit après une hésitation :) je suppose que oui, parce que quand je l'ai ouverte, je n'ai pas pensé que ça ait pu être déjà fait, donc je n'ai pas pris de précautions particulières. Mais on peut peut-être demander au labo de vérifier.

— On va le faire. Toujours pas de nouvelles de Dumesnil ?

— Non, patron. J'ai prévenu tous les gars qui sont sur le terrain et j'ai donné son numéro de voiture.

Je suppose que vous ne voulez pas encore qu'on lance un avis général ?

— Non. Pour l'instant, je veux que ça se passe entre nous. Bien. Alors il ne nous reste plus qu'à prendre la route de Bourges. Je prends ma voiture, on se retrouve en bas.

Chapitre 24 : mars 2011

— C'est mon copain de Bourges, dit le capitaine Sanchez en sortant son portable de la poche de poitrine de sa veste. Je mets le haut-parleur... Allô Bob, du neuf ?

— Ouais, salut Manu. Vous êtes où ? Parce que votre premier gars vient d'arriver.

— Quel premier gars ?

— Ben celui que vous avez envoyé, le petit jeune. Il s'est présenté aux deux collègues qui montaient la garde en disant qu'il venait de la part de ta commissaire pour faire une reconnaissance des lieux.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie, on n'a jamais envoyé personne !

— C'est Dumesnil, dit la commissaire Deligny sans quitter des yeux le ruban de l'autoroute. Le compteur était depuis un bon moment figé sur 180.

— Bob, s'il te plaît, va tout de suite sur place, dit précipitamment Sanchez. Je t'expliquerai en arrivant mais je crains une grosse merde. La sortie Bourges est dans deux kilomètres, on arrive.

Florence Deligny ralentit fortement, mit son clignotant à droite et s'engagea sur la rampe de sortie de l'autoroute. Sa voiture était munie d'un badge lui permettant de franchir le péage sans s'arrêter. Le petit immeuble dans lequel habitait Carelli était situé en périphérie de la ville, près de la rocade de contournement. D'après le GPS, il restait moins de trois kilomètres à parcourir.

— Ils sont dans la rue perpendiculaire, patron, juste après l'immeuble, dit Sanchez qui venait de rappeler son ami pour connaître la position des policiers en surveillance. Ils ont aussi un gars dans le bistrot de l'autre côté de la route, juste en face de l'entrée.

La commissaire s'arrêta sur une place libre, juste derrière une Clio dans laquelle deux hommes attendaient. Le passager sortit et s'approcha de Sanchez.

— Salut Manu... Bonjour madame la commissaire.

— Alors Bob, il est où notre prétendu envoyé ?

— Il est dans l'immeuble. En arrivant, comme il était en civil, il a montré sa carte aux collègues. Il s'appelle Dumesnil. Il a dit que vous vouliez quelqu'un dans l'immeuble pour reconnaître les lieux. Ils n'avaient aucune raison de ne pas le croire. Tu m'expliques ce que c'est que cette histoire ?

— Tout à l'heure. Et il est entré comment ? Je suppose que comme partout il y a un Digicode pour ouvrir la porte, dans cet immeuble.

— D'après le collègue qui joue les piliers de bar en face de l'entrée, il est resté un moment devant l'immeuble à faire les cent pas, puis quand le facteur est arrivé il lui a montré sa carte et il est entré avec lui. Il y a au moins deux heures et il n'est pas encore ressorti.

— Tu sais à quel étage habite Carelli ? demanda Sanchez.

— Aucune idée. Tu nous as demandé de surveiller l'appart, c'est ce que nous avons fait. Mais comme en plus je suis un petit gars consciencieux, j'ai recherché les numéros de téléphone. Et bien sûr, il n'y a aucune ligne au nom de Charles Renard ni de Carelli. De même, aucune boîte aux lettres ne porte un de ces deux noms. Je peux aussi te dire qu'il y a trois appartements par étage, ce qui fait douze en tout.

— Est-ce que vous savez si l'une des deux boutiques qui sont de chaque côté de la porte peut communiquer avec l'immeuble ? demanda la commissaire Deligny.

— Non, on n'a pas vérifié ; mais le plus simple c'est d'aller voir. Il y a un assureur et un bureau de tabac.

— Je vais au bureau de tabac, dit la commissaire. Manuel, vous allez chez l'assureur. Bien sûr, personne en uniforme ne passe devant l'immeuble. Autre chose, poursuivit-elle en s'adressant au policier local : avez-vous vérifié si l'immeuble a une autre sortie ?

— Il n’y a que cette porte. Pas de sortie sur l’arrière de l’immeuble qui jouxte un jardin, et pas de parking souterrain.

Le bureau de tabac avait une porte qui ouvrait sur le fond du hall de l’immeuble, près des escaliers et de l’ascenseur. Le propriétaire expliqua à la commissaire qu’une partie de ses réserves était dans une des caves et que pour s’y rendre, il fallait passer par le couloir.

— Vous connaissez les habitants de l’immeuble ? demanda à tout hasard la commissaire.

— Je connais ceux du premier, puisque j’y habite. Et puis aussi la petite dame du deuxième, une mémé qui doit frôler les quatre-vingt-dix ans, mais qui descend tous les matins pour venir chercher son journal et, une fois par semaine, le dimanche matin, un paquet de cigarettes. Ce qui prouve que le tabac ne tue pas tout le monde, ajouta-t-il autant pour lui que pour sa visiteuse.

— Je recherche quelqu’un qui habiterait cet immeuble depuis peu... Disons un ou deux mois ?

— Je ne vois pas... (Il sembla réfléchir...) Il y a bien un couple au troisième qui vient assez rarement. Si j’ai bien compris, ce sont des Parisiens qui prévoient de s’installer à Bourges pour leur retraite. Ils ont acheté il y a deux ou trois ans. Ils sont très discrets et ils parlent peu.

— Ils sont là en ce moment ?

— J’ai aperçu le type hier soir quand je fermais la boutique.

Le temps de la conversation fut mis à profit par le buraliste pour ouvrir la porte donnant sur le couloir. Elle était munie d’une impressionnante serrure de sûreté. La première chose que fit la commissaire Deligny fut d’aller ouvrir la porte donnant sur la rue. Le capitaine Sanchez et son ami Bob, qui venaient de sortir du cabinet d’assurances, entrèrent. Sans les attendre, la commissaire se dirigea vers les boîtes aux lettres. Il y avait quatre rangées de trois, une rangée par étage. En lisant le nom porté sur l’une des boîtes du troisième étage, elle serra les deux poings comme un sportif venant de gagner sa course. Elle fit signe aux deux hommes, leur demandant de la rejoindre et leur montra le nom.

— Catherine Brémont, je crois qu’on vient de toucher le gros lot !

Tous trois se retournèrent en entendant le claquement d’une serrure que l’on refermait. Le buraliste venait de regagner son échoppe et verrouillait derrière lui.

— On fait quoi maintenant ? demanda Sanchez. Si nous avons trouvé facilement, je suppose que Dumesnil a trouvé aussi et qu’il doit déjà être dans l’appartement.

— On monte discrètement...

Florence Deligny n’eut pas le temps de terminer sa phrase. Un coup de feu retentit au-dessus de leurs têtes. Ils restèrent immobiles un court instant, puis se précipitèrent ensemble vers l’escalier.

— Minute, dit la commissaire lorsqu’ils furent au premier étage, il ne s’agit pas de se précipiter comme des fous et de se faire allumer si le gamin a pété les plombs. Manuel, vous avez le numéro de son portable ?

Le capitaine Sanchez sortit son téléphone...

— Alors appelez-le, dites-lui que nous sommes dans l’escalier et demandez-lui de sortir après avoir balancé son arme.

— À condition que ce soit lui qui ait tiré... N’oubliez pas que l’autre se planque depuis plus de vingt ans et qu’il ne doit pas avoir l’intention de se laisser capturer facilement.

Tout en parlant, le capitaine Sanchez avait fait défiler les numéros de son répertoire. Il porta l’appareil à son oreille, attendit longuement, puis rebassa le bras.

— J’ai le message du répondeur. Il l’a éteint ou il ne veut pas répondre... Ou il ne peut pas !

— Brémont est le nom d’un des abonnés au téléphone de l’immeuble, dit Bob en sortant de sa poche une feuille pliée en quatre. Vous voyez que ça finit par payer, la conscience professionnelle !

— Manuel, appelez. On verra bien. Et vous, Bob, demandez à vos collègues de se ramener avec des renforts pour interdire le passage sur le trottoir devant l’immeuble. On ne sait pas comment ça peut

tourner et je ne veux pas avoir tous les curieux du coin dans les jambes.

Le capitaine Sanchez composa le numéro en même temps qu'il le lisait sur la feuille que Bob lui tenait devant les yeux, puis il mit le haut-parleur. Après quelques secondes, la sonnerie retentit. Ils attendirent. Personne ne répondait. Sanchez appuya sur la touche rouge de son téléphone puis appuya sur la touche de rappel. On décrocha à la cinquième sonnerie. La commissaire porta un doigt sur ses lèvres. On entendait une respiration, mais personne ne répondait.

— Michel, c'est vous ? C'est Florence Deligny qui vous parle...

Seul le bruit régulier de la respiration répondit. Tous trois étaient silencieux, les yeux braqués sur le téléphone que le capitaine Sanchez tenait à hauteur de poitrine.

— Michel, reprit la commissaire Deligny, je sais que c'est vous. Dites-moi ce que vous voulez. Je suis certaine qu'il y a une solution, mais dites-moi, je vous en supplie...

— Je veux que cette ordure soit punie... (La voix était sèche, cassante.)

— Nous le voulons tous, vous le savez très bien puisque vous êtes sur l'enquête depuis le début... (Elle laissa passer un long silence, poursuivit :) c'était quoi, ce coup de feu ?

— Il a voulu sortir. J'ai dû lui montrer que je ne plaisantais pas.

— Il n'y a pas de blessé ?

— Non, rassurez-vous, j'ai tiré dans le mur. Maintenant, il est menotté au radiateur.

— Michel, laissez-nous entrer. Nous allons l'arrêter, c'est ce que vous voulez.

Le bruit lancinant de la respiration répondit pendant un temps qui sembla une éternité aux trois policiers. La commissaire reposa son doigt sur ses lèvres pour demander aux deux hommes de garder le silence. « Alors, tu es bien emmerdé »... Une voix qui ne pouvait être que celle de Carelli rompit le silence, puis seul demeura le bruit de la respiration.

— Michel, je vous le demande encore, se décida la commissaire quand elle jugea le temps de silence assez long, laissez-nous entrer et emmener ce type. C'est ce que vous voulez !

— Non, ce que je veux, c'est qu'il soit puni, et ça, vous ne pouvez pas me le garantir, parce que vous savez aussi bien que moi qu'il y a prescription et qu'il va s'en tirer !

— Non Michel, le juge est formel. Il y a toujours eu des actes de procédure donc il ne peut pas y avoir prescription. Il sera puni pour tout ce qu'il a fait, je vous l'assure.

— Je veux que le procureur lui-même en prenne l'engagement. Sinon, je me charge de le punir.

— Michel, ne faites pas ça, je vous en conjure...

— Maintenant, je ne répondrai qu'au procureur. Inutile de me rappeler !

Michel Dumesnil raccrocha. Le déclic sembla assourdissant aux trois policiers qui restèrent immobiles un long moment. Sanchez fut le premier à réagir. Il glissa le téléphone dans sa poche.

— On fait quoi maintenant ? demanda Bob.

— Appelez vos hommes. Je veux deux personnes sur le palier du deuxième et deux sur le palier du quatrième... Plus deux dans le hall devant la porte de l'ascenseur. Que vos gars montent le plus discrètement possible. D'après ce que m'a expliqué le buraliste, même en regardant par le judas qu'il doit y avoir sur la porte, on ne peut pas voir l'escalier. Alors qu'ils ne fassent pas de bruit.

Elle fouilla dans ses poches puis, se tournant vers le capitaine Sanchez :

— Manuel, passez-moi votre portable, le mien est resté dans la voiture...

Elle saisit l'appareil, fit défiler le répertoire, appuya sur la touche verte :

— J'appelle Orsini. Je veux qu'il aille chercher la sœur et qu'il l'emmène ici tout de suite. Vous avez remarqué la voix du gamin ? Il n'est pas en état de faire ce que je lui demande ; il est braqué sur son idée de punition, et rien d'autre ne compte pour lui.

— Vous pensez que la sœur arrivera à le raisonner ?

— Je ne sais pas, mais elle est la seule à pouvoir le faire. Bon. On descend. Je vais aussi appeler le juge et le procureur pour les tenir au courant... Puis j'appellerai la sœur pour la prévenir. J'ai peur

qu'Orsini ne soit pas très diplomate ; ça n'a jamais été sa qualité première !

— Vous ne pensez quand même pas, demanda le capitaine Sanchez pendant qu'ils descendaient les escaliers, que le proc peut répondre à ses exigences. Entre demander une condamnation et l'obtenir, il y a quand même une belle marge !

— D'autant plus que je pense que le juge s'est avancé bien imprudemment et qu'on risque bien d'avoir passé le délai de prescription. Et dans ce cas, notre bonhomme sera libre comme l'air.

La commissaire fit le même récit au juge et au procureur qui décidèrent tous deux de se rendre à Bourges. Lorsqu'elle sortit de l'immeuble pour appeler Marie Dugas, elle reconnut le commissaire Andrieux, qui dirigeait le commissariat de Bourges. Ils se connaissaient bien malgré leur différence d'âge. Andrieux était à quelques mois de la retraite, même si rien en lui ne laissait deviner son âge. Grand sportif, il n'avait définitivement abandonné le ballon ovale que quelques mois plus tôt ; non pas parce qu'il ne se sentait plus assez en forme, mais parce qu'il avait quand même un peu peur du ridicule, et que quelques placages dans le vide, devant des jeunes dont il n'avait pas prévu le dernier crochet, lui avaient fait comprendre qu'il devait arrêter avant qu'on le traite de « grand-père » sur le terrain.

Florence Deligny, après lui avoir succinctement raconté toute l'histoire, expliqua à son collègue pourquoi elle souhaitait que la sœur de Michel Dumesnil soit conduite jusqu'à lui. Il approuva. Maintenant, il ne leur restait plus qu'à attendre. Par mesure de précaution, le préfet venait de décider de faire appel au GIPN pour le cas où la solution de la commissaire Deligny serait sans effet.

— Vous comprenez, avait-il dit au commissaire Andrieux avant de raccrocher, qu'on ne peut pas laisser s'éterniser une histoire dans laquelle un fonctionnaire de police est directement impliqué. Plus nous tarderons, plus la presse en fera ses choux gras, et plus il sera difficile de redresser la situation. Dites à votre collègue que je lui laisse jusqu'à quinze heures pour réussir.

Aussitôt informée par son collègue, la commissaire Deligny eut un haussement d'épaules fataliste, puis elle s'installa derrière le volant de sa voiture dont elle avait laissé la portière ouverte. Elle prit son téléphone portable qui était sur le vide-poche de la console centrale et appela Marie Dugas. La jeune femme décrocha à la première sonnerie... « Attendait-elle un appel ? » se dit-elle.

— Bonjour Marie. Commissaire Deligny. Avez-vous des nouvelles de votre frère ?

— Non...

Florence Deligny remarqua les quelques secondes d'hésitation qui avaient précédé la réponse. Elle fut convaincue que Marie Dugas savait ce qui était en train de se passer.

— Écoutez Marie, il n'est plus temps de finasser. Votre frère est à Bourges et il retient Carelli en otage dans son appartement. Il menace de le tuer et vous savez que s'il le fait, sa vie est foutue. Je pense que vous êtes la seule à pouvoir lui parler, et surtout la seule qu'il entendra.

— J'ai essayé de l'appeler, mais il ne répond pas...

À cette phrase, la commissaire comprit que Marie savait ce que faisait son frère. Était-elle complice ? Était-elle l'instigatrice ? Lui avait-il simplement dit ce qu'il faisait ? Ce n'était pas encore le moment de se poser ce genre de question. L'urgence était au déblocage de la situation.

— Il ne s'agit pas de téléphoner Marie. Le commandant Orsini sera chez vous dans quelques minutes. Vous venez à Bourges. Nous arrivons à communiquer avec votre frère par le téléphone fixe de l'appartement. Je veux que vous veniez sur place.

Cinq minutes après l'appel de la commissaire Deligny, la voiture du commandant Orsini s'arrêta devant chez Marie. Résignée, elle se tenait prête et ouvrit la porte avant qu'il soit arrivé jusqu'au perron. Elle ressortit, referma derrière elle et s'engagea dans l'allée.

— Vous pouvez ouvrir votre portière, demanda Marie en faisant rouler son fauteuil jusqu'à la voiture. Je peux m'installer toute seule. J'ai l'habitude avec ma voiture.

Orsini fut admiratif du courage de la jeune femme. Elle prit place dans la voiture, lui montra comment il pouvait plier le fauteuil pour le mettre dans le coffre. Elle boucla sa ceinture et claqua la portière. Le regard droit devant elle, elle attendit.

— Tout va bien ? demanda Orsini, qui ne savait absolument pas quoi dire, et qui n'avait trouvé que cette banalité. Je peux reculer le siège si vous voulez.

Marie fit non de la tête. Orsini se dit qu'ils risquaient de faire un voyage muet. Elle n'avait manifestement pas envie de parler. Il respecta son silence et démarra. Il observa Marie à la dérobée. Elle regardait fixement la route, ses deux mains posées sur ses cuisses. Elle resta dans cette position pendant tout le trajet. Une heure et demie plus tard, il arrêta sa voiture derrière celle de la commissaire Deligny. Marie n'avait pas desserré les dents.

Orsini, avant même de saluer ses collègues, alla ouvrir son coffre, en sortit le fauteuil qu'il déplia avant de le rouler jusque derrière la portière que Marie venait d'ouvrir. Avec dextérité, elle se glissa sur le siège, saisit ses deux jambes sous le mollet et posa ses pieds sur le petit cale-pied puis, toujours sans un mot, elle s'approcha de la commissaire Deligny qui attendait près de sa voiture avec le commissaire Andrieux. Orsini claqua la portière, alla refermer le hayon arrière et suivit la jeune femme.

— Voilà, je suis là, dit-elle en arrivant près de la commissaire.

Elle gardait ostensiblement les mains posées sur les cercles doublant les roues de son fauteuil et qui lui permettaient d'avancer. Florence Deligny ne fit aucune remarque. Elle montra l'immeuble à la jeune femme et commença à traverser la rue. Lorsqu'elles arrivèrent près de l'entrée, le procureur, qui s'était garé sur une place qui venait miraculeusement de se libérer devant le bureau de tabac, s'avança. Il tendit la main à Marie. Elle ne bougea pas puis, au bout de quelques secondes, serra la main tendue.

— Merci mademoiselle d'avoir bien voulu venir jusqu'ici...

— On ne m'a pas vraiment laissé le choix. Que dois-je faire ? Mais je vous préviens tout de suite, je ne ferai rien qui pourrait se retourner contre mon frère.

— Nous vous demandons simplement, mademoiselle, de le convaincre que monsieur Carelli ne pourra se prévaloir de la prescription, et qu'il sera bien jugé pour les crimes qu'il a commis...

— Facile à dire aujourd'hui, répliqua Marie avec un rictus montrant qu'elle ne voulait pas être dupe. N'oubliez pas monsieur le procureur que je suis avocate et que je connais le code pénal. Alors prouvez-moi ce que vous avancez.

— Mademoiselle, vous savez qu'en matière de crime commis sur un mineur, la prescription est de vingt ans et non de dix. Vous savez également que l'enlèvement et la séquestration sont considérés comme des délits continus et que le délai de prescription commence au dernier jour du délit. Or, non seulement des enfants mineurs ont été retrouvés parmi les victimes assassinées, mais nous pouvons utiliser votre témoignage pour démontrer que ces enfants étaient victimes de sévices, ne serait-ce que de privation de nourriture adaptée à leur âge. On peut même penser que certains mineurs ont été victimes d'abus sexuels. Et comme l'enquête s'est poursuivie au-delà de 1991, le dernier acte d'instruction a donc eu lieu il y a moins de vingt ans... D'autre part, pour ce qui concerne le délit continu d'enlèvement et de séquestration, plusieurs personnes ont déposé plainte pour enlèvement et séquestration d'un proche, notamment d'un enfant. Or, certaines de ces victimes n'ont jamais été retrouvées ; et comme la personne soupçonnée de ces enlèvements vit toujours et que nous ne savons rien de ce qu'elle a fait pendant plus de vingt ans, nous pouvons considérer que le crime court toujours.

Le procureur s'interrompit. Il avait parlé vite, plus vite qu'il le faisait d'habitude, tant il avait envie de convaincre la jeune femme dont il connaissait en détail toute l'histoire. Son prédécesseur, le

procureur qui avait permis à Marie de consulter les archives, lui avait raconté dans le moindre détail tout ce que la jeune femme lui avait confié, et qui était resté profondément gravé dans sa mémoire. Sans la connaître, sans connaître le frère, ses sentiments envers eux étaient un mélange de pitié et de sympathie.

Marie regardait droit devant elle, mais elle ne voyait pas les voitures qui empruntaient la rue, ni les passants sur le trottoir. C'est en elle qu'elle essayait de voir. Elle savait tout ce que le procureur venait de lui dire ; mais il s'agissait de points de droit, et le droit se discute. Et elle était persuadée que si le cas se présentait, Carelli pourrait toujours trouver un avocat capable de mettre en doute cette belle construction autour de la prescription. Elle releva la tête, regarda le procureur qui n'avait pas bougé.

— Je vous en prie, mademoiselle : essayez de convaincre votre frère que quoi qu'il puisse tenter, Carelli sera jugé en cour d'assises et qu'il paiera pour ses crimes.

— Je reconnais, monsieur le procureur, répondit Marie avec un sourire triste, que votre plaidoirie est convaincante... (Son sourire s'accentua...) Et puis, une plaidoirie pour un procureur, on aura tout vu...

Marie baissa la tête et resta silencieuse un long moment. Personne n'osa rompre cet instant pendant lequel tout pouvait basculer. Elle regarda tour à tour la commissaire et le procureur.

— Monsieur le procureur, je ne mets pas en doute la sincérité de ce que vous souhaitez, parce que je suis certaine que vous souhaitez vraiment que ce monstre soit condamné. Mais malgré toute votre bonne volonté, malgré tous vos arguments, vous ne pouvez pas me garantir qu'à la fin de l'instruction il sera renvoyé devant la cour d'assises... Et vous pouvez encore moins me garantir que la condamnation sera à la hauteur des crimes qu'il a commis... Mais je veux bien essayer de parler à mon frère.

La poitrine du procureur sembla se dégonfler comme s'il avait retenu sa respiration et qu'un ouf silencieux ponctuait ce que venait de dire Marie. Le capitaine Sanchez lui tendit son téléphone sur lequel apparaissait le numéro de l'appartement de Carelli. Il le prit, pressa la touche verte, porta l'appareil à son oreille. Le bruit de la sonnerie, faible et étouffé, parvint à tous ceux qui, en silence, s'étaient regroupés autour du procureur. Marie ne bougeait pas, comme si elle était maintenant indifférente à ce qui se passait autour d'elle. La sonnerie continuait à retentir dans le vide. Enfin, on décrocha. Machinalement, le procureur recouvrit le téléphone de ses deux mains comme s'il voulait ne pas perdre une bribe de ce que l'interlocuteur qu'il ne voyait pas allait lui dire.

— Monsieur Dumesnil ? (Un silence...) Ici le procureur. Madame la commissaire m'a fait part de vos souhaits et j'ai accepté de venir. Je suis en ce moment devant l'immeuble... (Nouveau silence...) Écoutez monsieur Dumesnil, je viens d'expliquer dans le détail à votre sœur pourquoi Carelli n'avait aucune chance de s'en tirer... (Silence encore plus long que les précédents, et ponctué de quelques bruits incompréhensibles qui devaient être les paroles que prononçait Michel Dumesnil...) Elle est près de moi. Acceptez-vous qu'elle monte vous voir et vous explique ?

La voix de Michel Dumesnil devint soudain beaucoup plus forte puisque tous l'entendirent, mais sans pouvoir malgré tout distinguer les paroles. Une crispation apparut sur le visage du procureur...

— Ses connaissances en droit sont aussi bonnes que les miennes, monsieur Dumesnil, et j'ai pensé que vous lui feriez plus facilement confiance qu'à moi...

Après un nouveau silence, le procureur tendit le téléphone au capitaine Sanchez, puis il se tourna vers Marie. La tension qui crispait son visage pendant qu'il téléphonait avait disparu. La commissaire Deligny n'avait pu s'empêcher de sourire au moment où le procureur s'attribuait l'idée qu'elle avait eue.

— Il accepte que vous montiez mademoiselle. Appartement 32 au troisième étage. Il a demandé que vous restiez de l'autre côté du couloir afin qu'il puisse voir à travers le judas... Et il demande que nous sortions tous de l'immeuble. Il veut nous voir sur le trottoir d'en face.

— Très bien. J’y vais, dit Marie.

La commissaire Florence Deligny fit signe à l’un des deux agents qui attendaient devant l’ascenseur de venir ouvrir la porte d’entrée. Marie fit pivoter son fauteuil et, sans un mot, pénétra dans le hall de l’immeuble. Elle s’approcha de l’ascenseur, appuya sur le bouton d’appel. Elle tournait le dos à la porte d’entrée. La cabine devait être au rez-de-chaussée puisque la porte s’ouvrit au bout de quelques secondes. Marie entra et, sans se retourner, attendit que la porte se referme derrière elle.

— Nous lui donnons satisfaction, dit le procureur après que la porte de l’ascenseur se fut refermée. Que tous ceux qu’il peut connaître nous suivent sur le trottoir d’en face... Puisque le café a sorti sa terrasse, allons profiter des premiers beaux jours.

Pendant qu’ils traversaient, le procureur s’approcha de Florence Deligny.

— Qu’en pensez-vous madame la commissaire ? Vous pensez que c’est lui qui a assassiné Lucie Müller et Christine Carelli ?

— Pour Christine Carelli, il paraît évident qu’il a profité de son voyage à Moulins pour avoir son adresse, et qu’il nous a fait croire à son histoire de crevaison pour aller chez elle et la kidnapper. Pour la première, je ne sais pas, parce que je n’ai aucune idée de la façon dont lui ou sa sœur, ou les deux, ont pu s’y prendre pour la retrouver. Il a dû se passer quelque chose, un évènement fortuit dont nous ignorons tout. Ce qui est certain, c’est que cet évènement a dû se produire après les retrouvailles entre le frère et la sœur, puisqu’ils se sont vus pour la première fois quand elle était à l’hôpital, et que l’enlèvement de Lucie Müller a eu lieu près d’un an plus tard. Nous le saurons quand nous pourrons les interroger.

— Pensez-vous que sa sœur parviendra à le convaincre ?

— Je ne sais pas. Par contre, je pense que s’il était venu uniquement dans le but de tuer Carelli, il l’aurait fait en arrivant. Non, je crois qu’il a profité d’une opportunité, le fait que nous ayons réussi à le localiser grâce à sa carte Visa, et qu’il a improvisé... Et que maintenant il est bien emmerdé. Je pense qu’il finira par entendre raison...

Elle se tut, alors que parvenus au milieu de la rue ils durent s’arrêter pour laisser passer une voiture. Elle ne reprit que lorsqu’ils furent sur le bord du trottoir :

— Si je devais formuler une hypothèse à partir de cette improvisation et de la façon dont ont été menées les deux précédentes vengeances, je dirais qu’elles ont réussi parce que c’est elle qui les a planifiées et que lui n’était qu’exécutant. Alors qu’aujourd’hui, il a voulu prendre l’initiative... Vous savez, depuis qu’il est au commissariat, j’ai un peu appris à le connaître. Et pour moi, s’il peut être un bon exécutant, je n’imagine pas qu’il puisse être un meneur.

— Nous verrons ce que l’avenir réservera à vos hypothèses, madame la commissaire.

Ils arrivaient près de la terrasse du café lorsque le téléphone du capitaine Sanchez se mit à sonner. Tous les regards se braquèrent instantanément sur lui. Il le saisit, regarda l’écran, pointa le doigt dans la direction du haut de l’immeuble pour montrer que la communication venait de chez Carelli, puis il mit le haut parleur. La commissaire et le procureur s’approchèrent.

— Sanchez, j’écoute.

— J’avais demandé que vous quittiez tous l’immeuble, or les deux que vous avez fait monter à l’étage au-dessus n’ont pas bougé. Demandez-leur de descendre, et qu’ils se montrent en passant à l’étage, ou je n’écoute rien et je demande à ma sœur de descendre.

— OK Michel, ne t’énerve pas, les deux gars descendent tout de suite et ils viennent nous rejoindre... (Il s’adressa au commissaire Andrieux...) Demandez à vos gars de descendre s’il vous plaît, je n’ai pas leurs numéros de téléphone. Et qu’ils viennent nous rejoindre... (Puis, s’adressant de nouveau à Michel Dumesnil...) Voilà, dans deux minutes ils seront en bas.

La communication fut coupée. Tous restèrent dans la même position, ne sachant comment réagir.

Parvenue au troisième étage, Marie sortit de l'ascenseur et s'arrêta dans le couloir, face à la porte de l'appartement où était retranché son frère. Elle recula son fauteuil jusqu'au mur faisant face à la porte. Michel devait avoir l'œil collé au judas puisqu'il ouvrit aussitôt. Passant simplement un bras par l'ouverture, il fit signe à sa sœur de venir vers lui. Il ouvrit un peu plus la porte pour permettre au fauteuil de passer puis il referma et verrouilla. Marie avait à peine fait un mètre et fait pivoter son fauteuil. Michel se précipita vers elle, se mit à genoux et posa sa tête sur les cuisses de sa sœur...

— Pardonne-moi grande sœur de t'avoir entraînée dans ce merdier. Je ne voulais pas.

— Je sais Yann. C'est une idée de cette commissaire. Mais maintenant je suis là, et tout va bien se passer, tu verras... On est ensemble maintenant, ensemble !

— Je ne parle pas que d'aujourd'hui... Je parle de tout ce que j'ai fait...

Michel redressa la tête puis emprisonna le visage de sa sœur entre ses deux mains. Elle lui saisit affectueusement les bras. Elle vit que le jeune homme pleurait...

— Il est où ? demanda-t-elle soudain en se libérant doucement des bras de son frère.

— Dans le séjour, répondit-il en se relevant et en montrant la porte ouvrant au fond du couloir. Je l'ai attaché au radiateur.

Marie fit de nouveau pivoter son fauteuil et avança, s'immobilisant dans l'encadrement de la porte. Carelli était en face d'elle, assis sur la moquette, le bras droit posé sur le radiateur. On apercevait la paire de menottes qui reliait son poignet au tuyau sortant du mur. L'homme avait au front une plaie qui avait abondamment saigné. Sa joue droite était recouverte de sang coagulé, qui avait aussi imprégné le col et le haut de sa chemise. Marie se retourna vers son frère qui l'avait suivie, l'air interrogateur.

— Quand il a ouvert la porte, je me suis dit qu'il fallait que je le neutralise tout de suite. Je me souvenais que tu m'avais dit qu'il était très fort. Alors j'ai frappé tout de suite. Un coup de crosse.

Marie sourit. L'homme, qui devait somnoler, ou peut-être était-il encore un peu groggy du violent coup qu'il avait reçu sur le front, ouvrit les yeux et redressa la tête. Marie avança jusqu'au milieu de la pièce et vrilla son regard dans celui de l'homme. Elle le reconnaissait. Bien sûr, il avait vieilli ; la lourde chevelure noire était devenue blanche, mais elle était toujours aussi fournie ; les lèvres étaient peut-être un peu moins fermes que dans son souvenir mais semblaient toujours parcourues par le même rictus méprisant qui lui avait fait peur dès leur première rencontre. Les yeux, eux, n'avaient pas changé et on pouvait être encore facilement hypnotisé par ce regard gris-bleu qui semblait d'une fixité absolue. Au bout de plusieurs minutes d'observation silencieuse, Marie se rendit compte que ce qui avait dès le premier jour impressionné et apeuré la petite fille qu'elle était, ce qui donnait au regard cette puissance de persuasion, c'est qu'il ne clignait jamais des paupières. Un lézard, elle avait devant elle un regard de reptile et remonta aussitôt dans son souvenir la série télévisée « V » qu'adolescente elle n'aurait manquée pour rien au monde, série qui l'angoissait terriblement parce qu'elle avait toujours eu peur des serpents et qu'elle assimilait à des serpents ces reptiles venus de l'espace... Elle se dit soudain que le regard de Carelli était exactement celui du serpent qui hypnotise sa proie avant de cracher son venin.

L'homme remua, sans doute mal à l'aise de cette observation silencieuse. Puis, soudain, un sourire méprisant se dessina sur son visage. Il cala son dos contre le mur.

— Mais bien sûr... J'aurais dû m'en douter, la grande sœur vient au secours du petit frère... Ça me fait vraiment plaisir de te revoir. Tu sais que je ne pensais pas qu'une gamine de douze ans avait la moindre chance de s'en tirer. Bravo !

Marie crispa ses doigts sur les accoudoirs de son fauteuil au point d'enfoncer ses ongles dans le cuir, mais son regard resta toujours braqué sur le visage de Carelli.

— Tu sais qu’il était venu pour me tuer ce gamin, reprit l’homme après un long silence, mais qu’il n’a pas osé tirer sur son père... C’est vrai, maintenant que je te regarde, c’est fou ce que tu ressembles à ta mère... Mais ce petit con apeuré, quand je pense que c’est mon fils... Alors, on fait quoi maintenant ? S’il est allé te chercher, c’est parce que c’est toi qui prends les décisions. Alors petit, on fait quoi ? On me tue et on va en prison, ou on remet papa aux flics pour que ce soit lui qui y aille ?

Michel Dumesnil, qui était resté quelques pas derrière le fauteuil de sa sœur, s’avança précipitamment tout en sortant son arme de son étui. Il la braqua sur l’homme...

— Yann, non, ne fais pas ça, hurla Marie en agrippant le bras de son frère. Il ne mérite pas que tu ailles en prison pour lui... Donne-moi ton arme, s’il te plaît...

Elle regarda son frère avec une rare intensité, tendit la main, paume en l’air pour qu’il y dépose son arme. Carelli n’avait pas bougé, mais son rictus de supériorité méprisante semblait s’être encore accentué. Lentement, peut-être même sans qu’il en ait la volonté, le bras de Michel se baissa comme s’il n’arrivait plus à supporter le poids de son arme. Il tourna vers sa sœur un regard suppliant puis déposa son pistolet dans la main tendue. Marie eut un timide sourire, elle posa l’arme sur ses cuisses, puis saisit la main de Michel et la serra avec force. Elle vit apparaître une larme au coin de sa paupière.

— Oh, la chochette, il pleure maintenant. Mais comment j’ai fait pour avoir un tel gamin.

Marie saisit fermement le pistolet et, tout en gardant sa main appuyée sur sa cuisse, elle le braqua vers Carelli avec un tel regard qu’il essaya de reculer, mais son dos était déjà appuyé contre le mur.

— C’est moi qui tiens l’arme maintenant, et moi on ne m’impressionne pas !

— Allons ma pauvre petite, tu ne vas pas faire semblant d’avoir de l’autorité comme ta mère a fait semblant d’en avoir. Tu as vu où ça l’a menée ? Tu es incapable de tirer !

Marie sentit son doigt qui se crispait contre la détente de l’arme.

— Je suis incapable de tirer ? C’est ce qu’a dû penser ta femme, jusqu’au moment où ma voiture est arrivée sur elle... Tu ne peux pas imaginer le regard qu’elle a eu à ce moment-là. On aurait dit une pauvre petite biche prise dans les phares et qui n’ose plus bouger... Oh, j’allais trop vite pour que ça dure longtemps. Et puis en plus de son regard de folle, j’ai vu qu’elle remuait les lèvres mais je n’ai pas pu entendre ce qu’elle disait, le moteur faisait trop de bruit... Et tout de suite après, j’ai entendu le choc, et tu ne peux pas imaginer quelle jouissance ça a été pour moi...

Carelli avait perdu toute sa superbe à l’évocation de la mort de Christine. Christine qui était son double depuis plus de trente ans, Christine avec qui il avait vécu un amour fusionnel et une complicité de tous les instants, Christine dont l’enlèvement d’abord puis l’annonce de la mort ensuite avaient été un double déchirement comme il ne pensait pas pouvoir en ressentir. Marie venait de trouver la seule faille dans sa cuirasse. Elle s’en rendit compte aussitôt et sentit monter en elle une joie intense. Elle pouvait lui faire mal... Elle poursuivit :

— Mais bien sûr que tu sais ce que ça fait, puisque toi aussi tu as connu ça. Je pense que le regard de Christine lorsqu’elle a compris qu’elle allait mourir a dû être le même qu’avait eu ma mère quand tu fonçais sur elle... Ne me dis pas que ce regard, tu ne l’as pas vu... Tu ne peux pas savoir comme je me suis sentie heureuse quand j’ai entendu le crâne de ta femme qui se fracassait contre mon pare-brise... Et toi, qu’est-ce que ça t’a fait quand tu as assassiné ma mère ?

Carelli était maintenant prostré. Marie crut le voir trembler. En quelques minutes, il venait de vieillir de dix ans. Sa peau devenait grise.

— Et, poursuivit Marie, je ne te parle pas de l’autre qui a grillé à l’endroit exact où elle aurait déjà dû griller il y a vingt-quatre ans... Au fait, je n’ai pas compris pourquoi tu l’avais épargnée alors qu’elle avait bu le somnifère comme les autres... Ne me dis pas que tu as eu pitié. C’est un mot que tu ne connais pas... Alors pourquoi ? Christine ne te faisait plus bander parce qu’elle commençait à vieillir et qu’il te fallait toujours de la chair fraîche ?

Carelli resta sans réaction. Il tenta de plaquer sur son visage son habituel rictus, mais n'y parvint même pas. Il avait été vraiment marqué par l'évocation de la mort de Christine.

Marie se retourna vers son frère.

— Viens, laissons-le. Passons dans une autre pièce.

Ils pénétrèrent dans la cuisine. Marie poussa la porte derrière elle. Michel prit un tabouret qui était glissé sous la table et s'installa en face de sa sœur. Il lui sourit.

— Au fait, demanda-t-il soudain, qu'est-ce qu'il voulait que tu m'expliques, le procureur ?

— Tout simplement que Carelli serait jugé et condamné. Il m'a fait tout un cours sur les délais de prescription et sur toutes les bonnes raisons qui faisaient que Carelli n'avait aucune chance de s'en tirer. C'est possible, mais seulement possible. Rien, lorsqu'il s'agit de justice, n'est écrit d'avance. Mais maintenant, écoute-moi bien. Il faudra que tu répètes à la police et au juge exactement ce que je vais te dire. Tout ce que je vais te dire, mais rien que ce que je vais te dire...

Elle s'approcha de son frère, tendit les mains et prit les siennes qu'il avait posées sur ses genoux...

— Écoute-moi bien. Lorsque je suis sortie de l'hôpital, après mon deuxième séjour, je t'ai expliqué que j'avais retrouvé Lucie Müller et je t'ai demandé d'aller la chercher et de l'emmener au château...

— Mais, ce n'est pas comme ça...

— Si. À partir de maintenant, c'est moi qui t'ai demandé de le faire. Une fois qu'elle a été au château, tu ne t'es plus occupé de rien. Je t'ai simplement demandé, plus tard, de brûler le corps, ce que tu as fait parce que tu ne pouvais rien me refuser. Tu ne pouvais rien refuser à la grande sœur que tu venais de retrouver. Tu t'es rendu compte que j'étais malade, mais tu n'as pas eu le courage de me dire non.

— Jamais la police ne pourra croire qu'avec ton fauteuil...

— Je leur montrerai que mon fauteuil roule très bien dans les allées du château et qu'avec mes béquilles, je suis capable de monter les quelques marches du perron.

— Mais pourquoi t'accuser alors que tu n'y es pour rien... Et puis je t'ai dit, elle est morte d'une crise cardiaque, sûrement parce qu'elle avait trop peur...

— Personne ne le croira. Écoute, nous n'avons pas beaucoup de temps. Maintenant, pour Christine...

— Ils vont vite découvrir que c'est moi, l'interrompit Michel. Ils savent déjà que c'est une voiture de police qui est allée la chercher, et ils vont vite découvrir que c'était le jour où j'étais à Moulins.

— Oui. Et ce jour-là, tu m'as appelée, je t'ai dit d'ouvrir l'enveloppe, puis d'aller voir sur place. Et quand tu m'as rappelée pour me dire qu'elle était seule, je t'ai demandé de l'emmener, elle aussi, au château. De toute façon, c'est ce que tu as fait. Tu as juste à ajouter que cette fois encore tu n'as pas osé me dire non, c'est tout... Et puis, un soir, je t'ai demandé de l'emmener jusqu'à ma voiture qui était garée sur le chemin forestier après lui avoir fait boire un tranquillisant pour qu'elle n'ait pas de réaction. Je t'ai dit que je voulais la libérer en pleine forêt pour qu'elle vive ce que j'avais vécu quand j'étais gamine. C'est facile à comprendre. La suite, tu l'as apprise dans ton commissariat, quand le corps a été retrouvé. Tu ne pensais pas que je voulais la tuer. C'est simple...

— Mais ce n'est pas comme ça... Alors pourquoi ?

— Pourquoi je fais ça ? Parce que moi, pauvre infirme sortant d'une grave dépression, je suis devenue folle à force d'avoir envie de me venger et que je ne risque pas grand-chose...

— Non, Anaïs, je ne peux pas.

— Si, tu pourras. C'est ta seule chance et je ne veux pas que tu la gâches !

Marie fit pivoter son fauteuil, ouvrit la porte et retourna dans le séjour. Carelli n'avait pas bougé, toujours adossé au mur dans la même position, le bras posé sur le radiateur. Son œil, sous la plaie, avait gonflé et était à moitié fermé. Il releva lentement la tête. Marie le regarda en souriant.

— Alors maître, susurra Marie. Il y a longtemps, je pense, que personne ne t'a appelé comme ça.

Il se redressa en grimaçant. Son rictus arrogant déforma de nouveau ses lèvres...

— Alors, c'est fini les conciliabules ? Tu as réussi à consoler le petit frère ? Et maintenant, on fait quoi puisque ce petit con n'a pas osé tuer son père ?

— Mais moi, je ne suis pas ta fille répondit Marie sans desserrer les dents.

Elle saisit à deux mains le pistolet toujours posé sur ses cuisses et le braqua sur Carelli qui accentua son rictus méprisant. Elle tira trois fois.

— C'est pour toi maman, murmura-t-elle en laissant tomber l'arme sur le sol.

Carelli eut d'abord l'air incrédule, puis il baissa les yeux et sembla surpris de voir les trois taches rouges qui s'agrandissaient sur sa chemise. Il voulut regarder Marie, mais un flot de sang lui envahit la bouche, ses yeux se révoltèrent, il eut un hoquet et glissa sur le côté. Son bras attaché au radiateur se tendit, mais la chaîne des menottes était trop courte et il resta ainsi suspendu, la tête à quelques centimètres du sol. Michel se précipita derrière le fauteuil de sa sœur. Elle leva son visage vers lui.

— Tu vois, que j'aie tué une ou trois personnes, pour moi, ça ne change rien. Alors tu t'en tiendras exactement à ce que je t'ai dit.

Marie fit pivoter son fauteuil, regagna le couloir et se dirigea vers la porte d'entrée. Elle resta à quelques mètres, demanda à son frère d'ouvrir, puis elle sortit sur le palier. Un bruit de cavalcade résonna dans l'escalier. Elle s'immobilisa au moment où Manuel Sanchez et le commissaire Andrieux débouchaient de l'angle du couloir. Ils baissèrent en même temps leur arme.

— Le pistolet est dans le séjour, dit Marie d'une voix calme et posée en leur montrant la porte. Quant à Carelli, le délai de prescription est dépassé.

Les deux policiers se précipitèrent dans l'appartement. La commissaire Deligny arriva à son tour sur le palier.

— Je suis disposée à tout avouer, dit Marie au moment où elle arrivait près d'elle. Vous aviez raison, commissaire. J'étais la tête et Yann a été un peu les jambes... Même si les miennes me permettent plus que vous ne pensez.

Marie posa ses deux pieds sur le sol, s'appuya sur les accoudoirs et, lentement, se leva. Quand elle fut debout, elle lâcha son fauteuil et regarda Florence Deligny avec un air de défi.

— Sans mes béquilles je ne peux pas aller bien loin, mais quand je les ai, je suis parfaitement capable de pénétrer dans le château.

Sanchez ressortit de l'appartement. Il montra à la commissaire Deligny le pistolet qu'il tenait dans sa main, posé sur un mouchoir.

— Maintenant, les morts peuvent reposer en paix, dit Marie en s'appuyant sur le mur pour marcher vers l'ascenseur.

FIN

Éditions de Noyelles,

avec l'autorisation des Éditions Nouvelles Plumes

123, boulevard de Grenelle, Paris

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Nouvelles Plumes, 2013.

Couverture : Maquette : FL / Photo : Flucas/Fotolia

ISBN : 978-2-298-07392-8